Les représentations de l'identité communale : psychosociologie d'un village re-composé, Gigouzac

Edith Bour

▶ **To cite this version:**

Edith Bour. Les représentations de l'identité communale : psychosociologie d'un village re-composé, Gigouzac. Sociologie. Université Toulouse le Mirail - Toulouse II, 2013. Français. NNT : 2013TOU20005 . tel-00861132

HAL Id: tel-00861132
https://theses.hal.science/tel-00861132

Submitted on 12 Sep 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Université de Toulouse

THÈSE

En vue de l'obtention du

DOCTORAT DE L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

Délivré par :
Université Toulouse 2 Le Mirail (UT2 Le Mirail)

Cotutelle internationale avec :

Présentée et soutenue par :
Edith BOUR

Le vendredi 22 février 2013

Titre :

Les représentations de l'identité communale
Psychosociologie d'un village re-composé, Gigouzac

ED TESC : Sociologie

Unité de recherche :
Dynamiques Rurales

Directeur(s) de Thèse :
Anne-Marie GRANIÉ, Professeure émérite de Sociologie, ENFA Toulouse
Michel BATAILLE, Professeur émérite de Sciences de l'Education, Université Toulouse II (membre honorifique à titre posthume)

Rapporteurs :

Alain CLÉMENCE, Professeur de Psychologie Sociale, Université de Lausanne
Gilles FERRÉOL, Professeur de Sociologie, Université de Franche-Comté

Autre(s) membre(s) du jury :

Bernard CHARLERY de la MASSELIÈRE, Professeur de Géographie, Université Toulouse II
Juhane DASCON, Docteur en Géographie, ESTIA Bidart
Michel LAC, Maître de conférence de Sciences de l'Education, Université Toulouse II

Université Toulouse-Le Mirail
École Doctorale TESC
Laboratoire Dynamiques Rurales

THÈSE

Pour obtenir le grade de
DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ
Discipline : Sociologie

Les représentations de l'identité communale

Psychosociologie d'un village re-composé, Gigouzac

Édith BOUR

Présentée et soutenue publiquement
Le 22 février 2013

Sous la direction de :

Anne-Marie GRANIÉ et Michel BATAILLE

JURY

M. Bernard CHARLERY DE LA MASSELIÈRE,
Professeur de Géographie (Université de Toulouse - Le Mirail) - Président du jury
M. Alain CLÉMENCE,
Professeur de Psychologie Sociale (Université de Lausanne) - Rapporteur
M. Juhane DASCON,
Docteur en Géographie (ESTIA - Bidart)
M. Gilles FERRÉOL,
Professeur de Sociologie (Université de Franche-Comté) - Rapporteur
Mme Anne-Marie GRANIÉ,
Professeure émérite de Sociologie (École Nationale de Formation Agronomique - Toulouse) - Directrice de thèse
M. Michel LAC,
Maître de conférence de Sciences de l'Education (Université de Toulouse - Le Mirail)

Membre honorifique à titre posthume :

M. Michel BATAILLE,
Professeur émérite de Sciences de l'Education (Université de Toulouse - Le Mirail) - Directeur de thèse

Á Michel Bataille...

Les représentations de l'identité communale

Psychosociologie d'un village re-composé, Gigouzac

Résumé

Après plusieurs décennies de désertification, certaines campagnes bénéficient aujourd'hui d'un réinvestissement croissant par des populations urbaines. Aussi, la restructuration des sociétés rurales interroge. Le paysage social change, transformant ainsi le rural en un monde social avant tout. Le village fait-il encore sens pour ses habitants ? La thématique de ce travail s'intéresse alors à l'évolution et à la transformation relationnelle de l'espace rural français, avec un intérêt tout particulier pour les communes de moins de 500 habitants et leur identité communale singulière. Le village de Gigouzac dans le Lot, 239 habitants, est mon terrain d'étude depuis plus de 10 ans. Ce choix n'est pas sans raisons et sans conséquences puisque j'habite mon terrain et mon objet d'étude, familialement, personnellement, et scientifiquement.

La propriété essentielle de cette recherche est son caractère longitudinal, impliquant une mise à distance et une observation constante et participante. Ces différentes postures « du dedans » mêlent la sociologie et l'audiovisuel à une approche psychosociale. Le concept d'identité doit être défini en le signifiant. Cette thèse tente de saisir l'identité communale. Afin d'observer les effets que peut avoir l'arrivée de nouveaux habitants de culture urbaine sur cette identité, j'ai choisi de la considérer du point de vue de la psychologie sociale et de la dynamique de ses représentations. Les différentes méthodes de recueil de données employées, tour à tour quantitatives, comparatives, qualitatives, et audiovisuelles, montrent les permanences et les dynamiques de la ruralité. Le village évolue, se modernise, se réinvente, mais reste un territoire pertinent et cohérent, une réponse à l'individualisme grandissant de la société moderne.

Mots-clés : ***Identité communale, Représentations sociales, Sociabilités rurales, Mode d'habiter, Ancrage, Appartenance, Audiovisuel.***

The representations of the township identity

A psychosociology of a re-composited village, Gigouzac

Abstract

After several decades of desertification, some countryside areas benefit today from an increasing reinvestment by urban populations. The restructuration of rural societies is also questioning. The social landscape is changing, turning above all the rural into a social world. Does the village make still sense for its inhabitants ? The field of this research deals with evolution and the relational transformation of the French rural space, with a special emphasis on townships (in the north-american sense) of less than 500 inhabitants and their singular identity. The village of Gigouzac (Lot), of 239 inhabitants, is my fieldwork since more than 10 years. This choice is not without reasons and without consequences, as I live my fieldwork and my research topic, personally, with my family, and scientifically.

The essential property of this research lies in its longitudinal character, implying a distance to take as well as constant and participating observation. These various « in situ » postures are combining sociology and audiovisual techniques with a psychosocial approach. The concept of identity have to be defined by its meaning. This Ph-D thesis is trying to understand the township identity. In order to observe the effects the new inhabitants of urban culture could have on the township identity, I choiced to consider it under an angle of social psychology and its representation dynamics. The different methods used in the data collection, being quantitative, comparative, qualitative and audiovisual, show the permanencies and the dynamics of the rurality. The village is evolving, is modernizing, is reinventing itself, but it remains a pertinent and a coherent territory, a reply to the increasing individualism of the modern society.

Keywords : ***Township identity, Social representations, Rural sociabilities, Way of dwelling, Sociological anchoring, Belonging, Audiovisual.***

Remerciements

La première pensée qui me vient au moment d'écrire ces remerciements est pour Michel Bataille, directeur de mes recherches depuis ma reprise d'études en 2000 avec le DUEPS. Il nous a quittés dans la nuit du 14 au 15 décembre 2012, deux mois avant ma soutenance. Sa mort m'a profondément attristée. Je sais que certains étudiants rencontrent des difficultés relationnelles avec leurs directeurs de thèse. Ce n'est personnellement pas mon cas. J'ai eu la chance de croiser la route de Michel Bataille et Anne-Marie Granié pour lesquels j'ai une sincère affection, et un grand respect scientifique.

Michel m'a toujours laissé une immense liberté. Je restais parfois longtemps sans lui soumettre mon travail. Aimant cheminer au gré des théories et des observations, je préférais en général lui présenter un travail bien avancé. Mais je pense qu'il aimait ce fonctionnement, qu'il aimait que l'on se laisse prendre totalement par la recherche, et qu'il aimait que l'on fasse preuve de libre arbitre face aux théories que l'on aborde. Le plus important est que je savais malgré tout que si le besoin s'en faisait sentir, il répondrait toujours présent. Il était comme un phare vers lequel on revient après un long voyage, un repère qui accompagne et vérifie votre bonne route. Au fil des années et des échanges autres que scientifiques, une forme d'amitié s'est installée entre nous. Il était heureux de l'approche de ma soutenance, très particulièrement parce que cela aurait été sa 100ème participation à un jury de thèse (ou HDR). Il m'avait écrit en mai dernier « Je serai comblé de terminer ma carrière sur ce chiffre rond avec une thèse de grande qualité co-dirigée avec une collègue amie, et rédigée par une auteure ex-duepsienne » (il affectionnait particulièrement le DUEPS !). Il me tenait énormément à cœur de faire mon possible pour qu'il ait ce 100ème jury, pour lui rendre hommage, et aussi parce qu'il est pour moi inconcevable qu'il n'y soit pas. Il me manquera énormément. Sa passion des mots et des théories, son esprit, sa confiance en moi, ont toujours été un immense soutien. Je remercie alors Colette Zytnicki, Directrice de l'école doctorale TESC, d'avoir accepté qu'il figure dans mon jury de thèse en tant que membre honorifique à titre posthume.

Le DUEPS m'a également permis de rencontrer Anne-Marie Granié qui est par la suite devenue également ma directrice de recherche en 2008 avec le Master ESSOR. Je n'aurais pu rêver meilleur encadrement. Michel et Anne-Marie étaient amis de très longue date et se complétaient parfaitement. Michel a dirigé toute la partie psychosociale de mon travail, et Anne-Marie les parties de sociologie rurale et filmique. Toujours présente et disponible, Anne-Marie a su me faire profiter de ses compétences, de ses connaissances, et a su me transmettre sa passion pour la sociologie filmique et le film-recherche, ainsi que sa profonde croyance en sa validité en tant qu'écriture scientifique qu'elle défend intensément.

Je ne pourrai jamais assez remercier ces deux esprits libres, passionnés et passionnants, directeurs et amis, pour toute la richesse qu'ils m'ont apportée, scientifiquement et personnellement.

Je tiens également à remercier Jean-Pascal Fontorbes et Jean-Michel Cazenave pour leurs conseils audiovisuels, et particulièrement Jean-Michel pour ses talents de monteur audio et visuel. Les journées de montage passées ensemble ont été très enrichissantes et formatrices pour mon esprit néophyte. Je remercie également l'ENFA qui a mis à ma disposition le matériel nécessaire au montage et à la finalisation du film.

Je pense aussi au laboratoire Dynamiques Rurales qui m'a accueillie pendant cette thèse, ainsi qu'aux membres du jury, Bernard Charlery de la Masselière, Juhane Dascon, Alain Clémence et Gilles Ferréol qui me font l'honneur de venir de très loin pour être rapporteurs, et Michel Lac qui a accepté de prendre le relais de Michel Bataille à la dernière minute.

Cette thèse n'aurait pas été possible sans le soutien inconditionnel de Jean, mon compagnon, et de ma fille Élise. Malgré l'achat d'une ferme et sa rénovation, un projet d'installation d'une exploitation, et une entrée au collège en 6ème, ma petite famille a fait preuve d'une grande patience et m'a aidée à « tout faire en même temps ». Pour leur complicité et leur confiance, pour le piment qu'ils mettent dans ma vie, je les remercie du fond du cœur.

Je n'oublie pas Gigouzac et tous les Gigouzacois. Sans eux, cette recherche n'aurait pas eu lieu d'être. Gigouzac, mon « terrain de jeu » depuis 12 ans, village que j'aime et qui me passionne, et tous les Gigouzacois avec qui je partage mon quotidien. 92% des habitants du village ont accepté de répondre à mon questionnaire. C'est énorme et je n'osais en espérer autant.

Je termine en remerciant ce sujet, cette identité communale, qui a pris vie au fil du temps et des recherches et me passionne ; ces théories, de la sociologie à la psychologie sociale, qui m'animent et emplissent mon esprit ; et enfin ces méthodologies quantitatives, qualitatives ou audiovisuelles qui m'enthousiasment. Cette recherche m'accompagne depuis déjà 12 ans, cheminant et évoluant au gré des problématiques. L'achèvement de cette thèse va alors me laisser bien désœuvrée...

Sommaire

RESUME 5
ABSTRACT 5

REMERCIEMENTS 7

SOMMAIRE 9

TABLE DES PHOTOS 17
TABLE DES FIGURES ET TABLEAUX 19

INTRODUCTION 21

PARTIE 1 - DU GLOBAL AU LOCAL, DU PERSONNEL AU SCIENTIFIQUE 25

PRESENTATION DE LA PREMIERE PARTIE 27

1. RURAL... 29

1.1 – Rural, une évolution 29
1.1.1 – Des variations de population 29
1.1.1.1 – De l'exode rural aux innovations 29
1.1.1.2 – L'urbanisation des campagnes, un tournant pour la ruralité 30
1.1.2 – Ruralité et politiques publiques françaises 32
1.1.2.1 – « L'aménagement du territoire »... 32
1.1.2.2 – Un exemple d'intercommunalité : le Grand Cahors 33
1.1.2.3 – 2010, la réforme des collectivités territoriales françaises 35

1.2 – Rural, une notion polysémique 36
1.2.1 – Rural, comme espace : le territoire, la territorialité 37
1.2.1.1 – Le territoire 37
1.2.1.2 – La territorialité 38
1.2.1.3 – La mobilité moderne : la pertinence du territoire en doute 40
1.2.2 – Rural, comme environnement : paysage et nature 41
1.2.2.1 – Le paysage rural 41
1.2.2.2 – Nature... 42
1.2.3 – Rural, comme lieu de vie : la ruralité 44
1.2.3.1 – Rural comme village 45
1.2.3.2 – Rural comme mode de vie 47
1.2.3.3 – Rural comme identité 48
1.2.4 – Rural, comme idéal : le ruralisme 49

1.3 - Ruraux 50
1.3.1 – Ruraux d'ici 50
1.3.2 – Ruraux d'ailleurs 51

2. UN VILLAGE RURAL EN PARTICULIER : GIGOUZAC 53

2.1 – Une histoire... 54

2.2 – ... une vie rurale... 58

2.3 – ... et un présent. 64
2.3.1 – Gigouzac et l'intercommunalité 64
2.3.2 – Gigouzac dynamique 65
2.3.3 – Gigouzac sentimental 66
2.3.4 – Gigouzac pittoresque 68
2.3.5 – Gigouzac convivial 69

2.4 – Quelques chiffres 70

3. MA PLACE A GIGOUZAC 75

3.1 – Qui suis-je dans tout ça ? 75
3.1.1 – Réflexivité personnelle et familiale... 76
3.1.2 – Une Gigouzacoise impliquée 78

3.2 – Une observation nécessairement participante 79
3.2.1 – Choix de positionnement 80
3.2.2 – Une implication positivée 81

4. CHEMINEMENT D'UNE RECHERCHE DANS LE TEMPS 83

4.1 – Une approche dans le temps long 83
4.1.1 – Un parcours atypique qui débouche sur une belle aventure scientifique 83
4.1.2 – Une démarche longitudinale 86

4.2 – Un questionnement d'actualité 87
4.2.1 – Questionnement « territorial » 88
4.2.2 – Questionnement « identitaire » 89
4.2.3 – Questionnement général 89

RESUME DE LA PARTIE 1 91

PARTIE 2 - DE LA THEORISATION A LA MISE EN ŒUVRE 93

PRESENTATION DE LA DEUXIEME PARTIE 95

5. L'IDENTITE COMMUNALE 97

5.1 – L'identification 97
5.1.1 – Socialisation primaire 98
5.1.2 – Socialisation secondaire 99
5.1.3 – L'Habitus 100

5.2 – Un sentiment d'appartenance 101
5.2.1 – Discussion et choix théorique 101
5.2.2 – Communalisation ... 103
5.2.3 – ... Ou sociation ? 105

5.3 – Un sentiment de continuité dans le temps 106

5.4 – Les pratiques, ou l'expérience partagée 107

5.5 – L'identisation 108

5.6 – Un fonctionnement villageois 109
5.6.1 – Interconnaissance et re-connaissance 110
5.6.2 – Appartenance ou communauté ? 111

6. LES REPRESENTATIONS SOCIALES 113

6.1 – Processus de formation 114
6.1.1 – L'objectivation 115
6.1.2 – La communication 115

6.2 - L'approche structurale 117
6.2.1 – La théorie du noyau central 117
6.2.2 – Réserve sémantique 119

6.3 - Dynamique et transformation 120
6.3.1 – Le rôle des pratiques sociales 120
6.3.2 – Le rôle du changement d'attitude 122
6.3.3 – Une évolution inévitable 123

6.4 - Pertinence du terrain 124

7. IDENTITE ET REPRESENTATIONS 127

7.1 - L'ancrage 127
7.1.1 – L'ancrage au sens de DOISE 127
7.1.2 – Ancrage et représentation 129
7.1.3 – L'ancrage psycho-territorial 129

7.2 - La mémoire collective 130
7.2.1 – Le rôle fondateur de la mémoire 130
7.2.2 – Mémoire et village 132

7.3 – Des concepts fusionnels 133

8. PROBLEMATIQUES ET HYPOTHESES 137

8.1 – Rurales 137

8.2 – Identitaires 137

8.3 – Structurale 140

9. DIFFERENTES METHODES DE RECUEIL DE DONNEES 145

9.1 – Questionner… le quantitatif 145
9.1.1 – Une « mise en cause » longitudinale 146
9.1.1.1 – 2008 : élaboration d'une méthodologie particulière 147
9.1.1.2 – Seuil de centralité 149
9.1.2 – Représentation des ancrages 150
9.1.3 – Questions diverses, questions de contexte... 151

9.1.4 – Une opérationnalisation particulière 152
9.1.5 – Un corpus longitudinal 153

9.2 – S'entretenir… le qualitatif 154

9.3 – Le film-recherche… l'audio-visuel 156
9.3.1 – Une transmission en images et en sons 156
9.3.2 – Une technique de plus en plus éprouvée, et approuvée 157
9.3.3 – Un dispositif volontairement rudimentaire 159

9.4 - Les données du chercheur « du dedans » 159
9.4.1 – Chercheur « du dedans » ? 160
9.4.2 – Une grande richesse 161

RESUME DE LA PARTIE 2 163

PARTIE 3 - DES RESULTATS A L'INTERPRETATION 167

PRESENTATION DE LA TROISIEME PARTIE 169

10. LA DYNAMIQUE DES REPRESENTATIONS DE L'IDENTITE COMMUNALE : LEVIER DE L'ACTION ? 171

10.1 - La dynamique de ces représentations en période de conflit : l'élection municipale comme objet de la discorde 172
10.1.1 – Les raisons de la discorde 172
10.1.2 – De la quiétude aux tensions : comparaison 2005 / 2008 (31 personnes) 174
10.1.3 – La représentation d'une identité en campagne : corpus de 2008 (114 personnes) 176

10.2 – Les représentations de l'identité communale dans l'analyse longitudinale 180
10.2.1 – Comparaison 2005/2008/2010 (31 personnes) 180
10.2.2 – Comparaison 2008/2010 (101 personnes) 182
10.2.3 – 2010 (203 personnes) 186

10.3 – Représentations des ancrages 189
10.3.1 – Caractéristiques d'un originaire 190
10.3.2 – Caractéristiques d'un non-originaire 192
10.3.3 – Les conjoints d'originaires 194
10.3.4 – Et l'identité communale ? 195

10.4 - Discussion 197
10.4.1 – Discussion « structurale » 198
10.4.2 – Discussion « identitaire » 201

11. UN HABITER DIFFERENT SELON LES ANCRAGES 205

11.1 – Un habiter hérité : les originaires 205
11.1.1 – Les originaires héritiers de la « paysannerie » 206
11.1.1.1 – Un autrefois décisif pour un aujourd'hui un peu nostalgique 206
11.1.1.2 – Une large pratique du territoire 208
11.1.1.3 – Une vision particulière du village 209
11.1.1.4 – Une implication dans le village, pour le village 210

11.1.2 – Les jeunes originaires « modernes » 211
11.1.2.1 – Une affection héritée 211
11.1.2.2 – Un territoire un peu délaissé 211
11.1.2.3 – Une ruralité réinventée 212

11.2 – Un habiter adopté : Les conjoints des originaires 213
11.2.1 – Une intégration facilitée 213
11.2.2 – Un intérêt territorial assimilé 214
11.2.3 – Une composante sociale transmise 215

11.3 – Un habiter en construction : les non-originaires 216
11.3.1 – Les non-originaires à la recherche d'une communauté 216
11.3.1.1 – Objectif : la communauté originelle 216
11.3.1.2 – Objectif : une communauté émergente 218
11.3.1.3 – La campagne cadre de vie 219
11.3.2 – Les non-originaires « carte postale » 220

11.4 – Discussion 221

12. MANIERES DE MONTRER L'HABITER GIGOUZAC AUJOURD'HUI 225

12.1 – Le cinéma-recherche : le vécu, le faire et le dire du chercheur 226
12.1.1 – Rencontre(r) avec la caméra ! 226
12.1.1.1 – Rencontre subjective : apprivoiser, assumer 226
12.1.1.2 – Rencontrer 227
12.1.1.3 – Rencontre pratique : apprentissage technique 229
12.1.2 – L'écriture cinématographique : Apprendre à écrire... 233
12.1.2.1 – Une pensée scientifique, sociologique, en images et en sons 233
12.1.2.2 – Des choix de montage 234
12.1.3 – Une expérience personnelle et scientifique fructueuse 235

12.2 – « Habiter Gigouzac » : Le vécu, le faire et le dire du village 236
12.2.1 – Les présentations 236
12.2.1.1 – Les participants 237
12.2.1.2 – Le « montrer » de tout un village 240
12.2.2 – Gigouzac ? 242
12.2.3 – Manières d'habiter hier et aujourd'hui 243
12.2.3.1 – Le festif, mise en scène du village 243
12.2.3.2 – Le festif, entre nous 247
12.2.3.3 – Le quotidien, entre soi 251
12.2.4 – Et demain ? 253

RESUME DE LA PARTIE 3 255

PARTIE 4 - LE FILM-RECHERCHE 259

CONCLUSION 263

BIBLIOGRAPHIE 269
Générale 269
Ouvrages Régionaux 283
Visioconférence 284
Audiovisuel, Film-recherche 285
Lois, Etudes, Rapports 285
Sites Internet 286

ANNEXES **287**

ANNEXE N°1

HISTOIRE DE GIGOUZAC **289**

I. GIGOUZAC, UNE SEIGNEURIE (PRESQUE) OUBLIEE 289

Aux sources de la seigneurie de Gigouzac 290

Gigouzac et les Stephani de Valon (1369-1567) 291
Guerre de Cent Ans : Gigouzac dans la tourmente 291
Les de Valon après la guerre 294

Gigouzac et les du Bousquet (1568-1669) 303

Gigouzac et les de Filhol (1670-1698) 304

Gigouzac et les d'Arnis (1698-1750) 305

Antoine Vidal de Lapize, dernier seigneur de Gigouzac (1750-1789) 306

Vestiges et patrimoine de la seigneurie (De Valon, L, 1928) 307
Le château 307
Le moulin de Valon 309
Le four banal 310
L'église 310

Succession des seigneurs de Gigouzac : 312

II. LA REVOLUTION A GIGOUZAC ? 313

1789... 313

III. GIGOUZAC AUJOURD'HUI 315

Le 20ème siècle 315
La Résistance à Gigouzac 316
Gigouzac sous les eaux 317

IV. INDEX ET SIGNIFICATION DES NOMS DE LIEU 320

ANNEXE N°2

QUESTIONNAIRE : QU'EN PENSEZ-VOUS **325**

ANNEXE N°3

RAPPORT SPHINX GIGOUZAC 2005/2008/2010 **329**

ANNEXE N°4

RAPPORT SPHINX GIGOUZAC 2008/2010 **333**
Echantillon total (101 observations) 334
Originaires (48 observations) 340
Non-originaires (53 observations) 346
Non-originaires conjoints d'originaires (24 observations) 352
Non-originaires non conjoints d'originaires (29 observations) 358

ANNEXE N°5

RAPPORT SPHINX GIGOUZAC 2010 **365**
Echantillon total (203 observations) 366
Originaires (79 observations) 371
Non-originaires (124 observations) 376
Non-originaires conjoints d'originaires (33 observations) 381
Non-originaires non conjoints d'originaires (91 observations) 386

ANNEXE N°6

TABLEAU DE CATEGORISATION : REPRESENTATION D'UN ORIGINAIRE **391**

ANNEXE N°7

TABLEAU DE CATEGORISATION : REPRESENTATION D'UN NON-ORIGINAIRE **395**

ANNEXE N°8

TABLEAU DE CATEGORISATION : REPRESENTATION DE L'IDENTITE COMMUNALE **399**

Table des photos

Photo 1 - Prise à La Mostonie - Tableau représentant une reconstitution du château de Gigouzac 54
Photo 2 - Chaque propriétaire aisé possédait une paire de bœufs..... 55
Photo 3 - Les laboureurs, Mas de Nadal, 1908 56
Photo 4 - Au « bout du lieu », la chapelle Saint Roch, 2011 (E. Bour) 57
Photo 5 - Intérieur de la chapelle, 2011 (E. Bour) 57
Photo 6 - Auto de Mr Carl Gigault de Crisenoy, 1910 58
Photo 7 - Mas de Barrade 59
Photo 8 - Henri Bouzou, années 1950..... 59
Photo 9 - Battage du blé, 1909 60
Photo 10 - Charrette, 1902..... 60
Photo 11 - La grande Rue, 1908..... 60
Photo 12 - Mariage à Gigouzac, carte postale, 1908 60
Photo 13 - Vue sur l'église, 1909 61
Photo 14 - Place, Le bout du lieu, 1909..... 61
Photo 15 - La porteuse d'eau, 1908 61
Photo 16 - Les cribleuses de blé, 1908..... 61
Photo 17 - Attelage de bœufs, 1910 61
Photo 18 - Labour avec les bœufs, 1908 61
Photo 19 - Attelage devant l'étang, 1908..... 62
Photo 20 - L'étang du moulin, 1908 62
Photo 21 - Attelage de bœufs pour les foins, 1949..... 62
Photo 22 - Rentrée du foin, 1956..... 62
Photo 23 - L'étang du moulin, 1953 62
Photo 24 - Mariage à Gigouzac, 1966..... 62
Photo 25 - Locomobile à vapeur et batteuse, 1910..... 63
Photo 26 - Traversée du village par la transhumance, 2011 (E. Bour) 66
Photo 27 - Les anciens, gardiens de la mémoire communale, 2011 (E. Bour) 67
Photo 28 - Le Carolin, un personnage, 2010 (E. Bour) 67
Photo 29 - Vieille maison (carte postale, date inconnue)..... 68
Photo 30 - Fête des voisins, Mai 2010..... 69
Photo 31 - Les Barry fiers de leur gariotte, Escalmels, 2009..... 69
Photo 32 - Élagage des platanes de la place, 1978 76
Photo 33 - L'importance de l'arrière-plan..... 230
Photo 34 - Problème de cadrage (exemple 1) 231
Photo 35 - Problème de cadrage, la personne de droite ayant de plus dû partir (exemple 2)..... 232
Photo 36 - Romuald..... 237
Photo 37 - Géraldine 237
Photo 38 - Soso, Raymonde, Lisette, et René..... 237
Photo 39 - Nicole et Hélène..... 238
Photo 40 - Claude S...... 238
Photo 41 - Claude P. et Guy..... 238
Photo 42 - Michou 238
Photo 43 - Monique 239
Photo 44 - Laurence 239
Photo 45 - Alain..... 239
Photo 46 - Jean-Yves, Nathalie, Annie et Christophe 239
Photo 47 - Audrey et Elise..... 240
Photo 48 - Gaëlle, Jérôme, Carlos et Jalal 240
Photo 49 - Les écoliers-chanteurs de Gigouzac 241
Photo 50 - Le buffet campagnard du 14 juillet 244
Photo 51 - Le concours de pétanque..... 245
Photo 52 - Le village se met entièrement à l'heure de la pétanque 246
Photo 53 - Soirée « jeunes » avec le groupe Motel..... 247
Photo 54 - La préparation de l'estrade, dans la joie et la bonne humeur..... 248

Photo 55 - Les aubades *248*
Photo 56 - Le village réuni pour les vœux de la mairie *249*
Photo 57 - Commémoration du 30 juin 1944 ..... *249*
Photo 58 - Le village réuni pour la St Jean *250*
Photo 59 - Dépouillement du 2ème tour des présidentielles *250*
Photo 60 - Le lundi, la bibliothèque *251*
Photo 61 - Le mardi, le boucher-charcutier *251*
Photo 62 - Le jeudi, la belote *252*
Photo 63 - Le samedi, l'« apéro » chez Régine *252*
Photo 64 - Le dimanche, le pain chez Régine *253*
Photo 65 - Gigouzac au carrefour des vallées *290*
Photo 66 - Ecusson moulin de Valon, 2011 (E. Bour) *296*
Photo 67 - Le moulin de Valon aujourd'hui, 2010 (E. Bour) *296*
Photo 68 - Chapelle de la vierge, dédiée aux seigneurs, 2011 (E. Bour) *297*
Photo 69 - Croix gravée sur une dalle de la chapelle, 2011 (E. Bour) *298*
Photo 70 - Tombeau de Jacques de Valon *302*
Photo 71 - Litre, blason des du Bousquet, 2011 (E. Bour) *304*
Photo 72 - Plan du château de Gigouzac relevé en 1896 ..... *307*
Photo 73 - Les dernières pierres du château, 1909 ..... *308*
Photo 74 - Porte d'entrée du moulin avec l'écusson de Valon, 2011 (E. Bour) *309*
Photo 75 - La maison du Moulin, 1909 ..... *309*
Photo 76 - La maison du Moulin, 2011 (E. Bour) *309*
Photo 77 - Au bout de l'étang, Le four, 2011 (E. Bour) *310*
Photo 78 - Le four, années 60 ..... *310*
Photo 79 - L'église St-Pierre-ès-Lien, 2011 (E. Bour) *311*
Photo 80 - Retable du 16ème siècle, 2011 (E. Bour) *311*
Photo 81 - Auto de Mr Carl Gigault de Crisenoy, 1910 ..... *315*
Photo 82 - Commémoration du 30 juin, 2009 (E. Bour) *316*
Photo 83 - Monument aux morts, 2011 (E. Bour) *317*
Photo 84 - Gigouzac inondé, 1960 ..... *318*
Photo 85 - Un Gigouzacois déblaie sa grange effondrée, 1960 ..... *319*
Photo 86 - L'étang du moulin déborde, 2010 (E. Bour) *320*

Vieilles photos de Gigouzac réunies grâce à :

Claude et Jeanne Bour

Hélène Bour (classeur sur Gigouzac)

Guy et Jeanine Laporte

Françine de Latour

Photos récentes :

Edith Bour

Bulletin municipal de Gigouzac

Table des figures et tableaux

Figure 1 - Situation du département du Lot en France 53
Figure 2 - Carte : Gigouzac dans le Lot (46) 53
Figure 3 - Carte du "Grand Cahors" 64
Figure 4 - Carte de la commune de Gigouzac 71
Figure 5 - Comparaison du bâti dans le bourg de Gigouzac entre le 19ème siècle et aujourd'hui (Duchene, 2009) 72
Figure 6 - Schéma circulaire Identité collective / Représentations sociales 133
Figure 7 – Processus de construction représentationnelles 139
Figure 8 - Structure hypothétique d'une représentation sociale 142
Figure 9 - Représentation d'un originaire - Arbre maximum (cooccurrence) 191
Figure 10 - Représentation d'un non-originaire - Arbre maximum (cooccurrence) 193
Figure 11 - Représentation de l'identité communale - Arbre maximum (cooccurrence) 196
Figure 12 - Le système contextuel d'une représentation sociale 200
Figure 13 - Situation des ancrages psychosociaux vis-à-vis de la représentation de l'identité communale 202
Figure 14 - Situation communautaire du village 203

*****

Tableau 1 - Population de Gigouzac recensée de 1836 à 2009 70
Tableau 2 - Répartition de la population par secteur et selon les ancrages 73
Tableau 3 - Répartition de la population interrogée en 2008 par secteur et selon les ancrages 73
Tableau 4 - Thèmes abordés lors des entretiens 154
Tableau 5 - Comparaison 2005/2008, échantillon général (31 observations) 174
Tableau 6 - Variables illustratives de la population interrogée en 2008 176
Tableau 7 - 2008, échantillon général (114 observations) 177
Tableau 8 - 2008, originaires (49 observations) 178
Tableau 9 - 2008, non-originaires "conjoints d'originaires" (28 observations) 178
Tableau 10 - 2008, non-originaires "non conjoints d'originaires" (37 observations) 179
Tableau 11 – Comparaison 2005/2008/2010, échantillon général (31 observations) 181
Tableau 12 - Variables illustratives du corpus 2008/2010 182
Tableau 13 – Comparaison 2008/2010, échantillon général (101 observations) 183
Tableau 14 - Comparaison 2008/2010, originaires (48 observations) 184
Tableau 15 - Comparaison 2008/2010, non-originaires "conjoints d'originaires" (24 observations) 184
Tableau 16 - Comparaison 2008/2010, non-originaires "non conjoints d'originaires" (29 observations) 185
Tableau 17 - Variables illustratives du corpus de 2010 186
Tableau 18 - 2010, échantillon général (203 observations) 187
Tableau 19 - 2010, originaires (79 observations) 187
Tableau 20 - 2010, non-originaires "conjoints d'originaires" (33 observations) 188
Tableau 21 - 2010, non-originaires "non conjoints d'originaires" (91 observations) 188
Tableau 22 - Caractéristiques d'un originaire, rangs d'apparition (association libre) 190
Tableau 23 - Caractéristiques d'un non-originaire, rangs d'apparition (association libre) 192
Tableau 24 - Statut psychosocial des conjoints d'originaires 194
Tableau 25 - L'identité communale, rangs d'apparition (association libre) 195

Introduction

Après plusieurs décennies de désertification, les campagnes bénéficient aujourd'hui d'un réinvestissement croissant par des populations citadines à la recherche de l'image d'Épinal d'un monde idyllique qui, grâce à l'influence urbaine et aux politiques territoriales, a su se développer et retrouver son attractivité. De nombreux sociologues ruraux contemporains comme Bertrand Hervieu et Jean Viard (1996, 2001) sont ainsi convaincus que la ruralité n'existe plus : l'urbanisation moderne a pour eux touché tous les territoires ruraux, effaçant leur spécificité et faisant de tous des urbains. Le monde rural est défini par opposition, par comparaison, ou par dépendance à la ville. Les perspectives d'évolution de la ruralité envisagées sont diverses (DATAR, 2003, INRA, 2008), mais se positionnent toujours en regard des villes et du mode de vie urbain. L'étude prospective de la DATAR (2003, p21) sur le devenir des territoires ruraux d'ici 2020 considère même qu'aujourd'hui les espaces ruraux sont devenus « les campagnes des villes ».

Les médias développent les éditions destinées à aider les urbains à sauter le pas et devenir des ruraux. L'express (2012) titre par exemple son hors série n°15 « Changer de région. Les clefs pour réussir son installation » et on constate à sa lecture à quel point ce peut être une aventure. De son côté, la télévision contribue également à une conceptualisation très citadine d'une campagne idéale et authentique avec des émissions comme « L'amour est dans le pré ». On peut alors lire de plus en plus d'affirmations telles celle de Yves Guermond (2006, p294) qui écrit : « Les permanents brassages contemporains de la population permettent de moins en moins d'appliquer une identité sociale à une portion d'espace, du moins au sein du monde occidental, et nous savons tous bien que, par la force des choses, nous allons inévitablement vers un sentiment d'identité planétaire. ». Plus récemment, Sandrine Dauphin et Christophe Giraud (2011, p4) prônent dans le même sens la disparition des particularités de la ruralité en assurant que « Le monde rural ne se caractérise plus par une présence constante et permanente de ses résidents, donc par le lien d'interconnaissance (c'est-à-dire de connaissance personnelle, complète et mutuelle des résidents) qui semblait lier ses habitants (Mendras, 1976) ». La récente thèse de Laurence Garcia Catala (2012, p25) nuance ces allégations : « La différence entre le rural et l'urbain apparaît, de plus, comme de moins en moins évidente. Les catégories statistiques ne suffisent pas à définir où s'arrête la ville et où commence la campagne, et une multitude d'espaces intermédiaires sont nommés et répertoriés. Alors que son existence même est aujourd'hui remise en question, de façon récurrente, la campagne semble toutefois être investie par une population croissante qui entend lui voir jouer un rôle et prendre une place ».

La restructuration des sociétés rurales interroge. Le paysage social change, transformant ainsi le rural en un monde social avant tout. Maryvonne Bodiguel soulignait déjà en 1977 la complexité des nouvelles sociabilités rurales : « Dans ce cas, comment cette transformation va-t-elle se faire, quel cheminement suivront ces comportements nouveaux ? Etat, citadins et ruraux s'affrontent à visage découvert sur un même terrain : l'Etat aménage, sous l'emprise des besoins nationaux, le rural restructure son espace social sous l'emprise de la nécessité, le citadin cherche à concrétiser ses rêves d'évasion et un retour aux sources. L'hétérogénéité des buts laisse supposer l'ampleur des problèmes à résoudre » (p7). Le phénomène d'urbanisation des campagnes n'a depuis cessé de progresser. Les villages s'en trouvent alors re-composés. Le terme est volontairement écrit avec un tiret car les villages sont depuis toujours « composés de » ruraux aux personnalités variées mais de même mode de vie, et se « recomposent » aujourd'hui par l'accueil d'urbains de personnalités toujours aussi variées, mais aux modes de vie distincts. Dans ces conditions, le village fait-il encore sens pour ses habitants ?

La thématique de ce travail s'intéresse alors à l'évolution et la transformation relationnelle de l'espace rural Français, avec un intérêt tout particulier pour les communes de moins de 500 habitants et leur identité communale singulière. En effet, la plupart de ces petits villages est peuplée de natifs, dits « de souche », vivant avec des villageois dits « de branche », faisant face à l'installation de populations de plus en plus mobiles (venant parfois de très loin), et au départ de certains. Le village de Gigouzac dans le Lot, 239 habitants, est mon terrain d'étude depuis plus de 10 ans. S'il est vrai que la re-composition de sa population correspond parfaitement au phénomène évoqué précédemment puisqu'aujourd'hui la moitié de ses habitants n'est pas originaire du village, mon choix n'est pas sans raisons et sans conséquences. En effet, j'habite mon terrain et mon objet d'étude, au sens défini par Anne-Marie Granié (1998) où l'on habite le lieu que l'on pratique. J'habite alors Gigouzac familialement, personnellement, et scientifiquement. Familialement, puisque j'en suis originaire ; personnellement, par mon implication en tant que correspondante pour la presse quotidienne (La Dépêche) et hebdomadaire (La Vie Quercynoise), en tant que membre du Foyer Rural, et en tant qu'Édith tout simplement ; scientifiquement car la propriété essentielle de cette étude est son caractère longitudinal, impliquant une mise à distance et une observation constante et participante. Ces différentes postures « du dedans » cultivent ma curiosité pour le sujet et ont suscité ma conviction que le village rural est encore un territoire pertinent et cohérent.

Mon parcours atypique débuté avec le DUEPS[1] m'amène à considérer le sujet de manière interdisciplinaire, convaincue que chaque discipline est essentielle à une vision objective de la problématique, et que toutes s'enrichissent. La première partie est ainsi empreinte de géographie et de sociologie, afin de présenter au mieux le « rural », dans son histoire et son évolution, ses politiques publiques, mais aussi comme territoire, environnement, lieu de vie,

[1] Diplôme Universitaire d'Études des Pratiques Sociales, transformé depuis 2007 en DHEPS-REPS, Diplôme des Hautes Études des Pratiques Sociales, Université de Toulouse Le Mirail.

habité par des « ruraux » d'ici et d'ailleurs. D'une approche globale du rural à une approche territoriale locale, cette partie présente ensuite le village choisi en particulier pour cette étude : Gigouzac. Riche de son histoire et de sa tradition rurale, ce petit village Lotois au cœur de la vallée du Vert peut être tour à tour qualifié de dynamique grâce à son tissu associatif développé, sentimental avec son patrimoine patrimonial mais aussi humain, pittoresque par ses petites « légendes » que certains aiment à raconter, et convivial car le village offre de nombreuses occasions de rencontre formelles ou informelles. Mais je suis originaire de cette commune, alors qui suis-je dans tout ça ? Un travail de réflexivité personnelle et familiale est indispensable, afin de clarifier la situation d'observation participante dans laquelle je me trouve et la position de chercheur que j'ai choisie. La présentation du cheminement de ma recherche dans le temps conclut cette première partie. En effet, cette recherche m'accompagne depuis maintenant plus de dix ans, dans un parcours universitaire un peu atypique, et c'est ce cheminement singulier qui m'amène à présent à rédiger cette thèse. Il m'a donc paru important de le détailler, d'expliquer la démarche longitudinale qui est la mienne, et de développer pour finir les questionnements qui m'animent aujourd'hui.

La seconde partie débute par la conceptualisation des interrogations soulevées, mêlant la sociologie à une approche psychosociale. Le concept d'identité, pour commencer, fait partie de ces quelques notions sociologiques trop larges pour qu'on sache les définir sans les signifier : l'identité est alors définie comme communale. Ce concept, initialement empirique, est ici envisagé comme scientifique, subordonné aux processus d'identification, d'appartenance, de continuité dans le temps, d'identisation, et développé par le biais d'un fonctionnement villageois particulier et de pratiques du territoire. Afin d'observer l'effet que peut avoir l'arrivée de nouveaux habitants de culture urbaine, j'ai choisi de considérer l'identité communale du point de vue de la dynamique de ses représentations. Le concept des représentations sociales est donc ensuite exposé, dans son approche structurale. Je m'inscris ici dans une conception psychosociale, convaincue que le social étant un collectif d'individualité, il ne peut faire l'économie de la prise en compte d'un peu de psychologie. Cette approche situe justement les représentations à la frontière du psychologique et du social, car « C'est précisément pour répondre à ce souci d'articulation entre le psychologique et le social que s'est développée une approche structurale des représentations sociales » (Abric, 1989, p188). L'approche structurale cherche alors à déterminer le rôle des représentations dans les interactions sociales, ou des interactions sociales dans la dynamique des représentations. « Classiquement, les découpages disciplinaires font que les identités collectives appelées encore culture, rôles, habitus, sont un objet d'études sociologiques et les identités individuelles sont un objet d'études psychologiques » (Lé, 2011, p3) et il peut en être de même pour les représentations sociales. Pourtant, ma formation interdisciplinaire me pousse à voir l'identité communale et les représentations sociales comme un tout, partageant des processus communs comme l'ancrage et la mémoire collective. Mais même la géographie s'y associe en soulignant que le territoire relève : « de l'ordre des représentations collectives, sociales et culturelles. Elles lui confèrent tout son sens et se régénèrent, en retour, au contact de l'univers symbolique dont il fournit l'assise référentielle. » (Di Méo, 1998). Cette

théorisation du sujet m'a amenée à plusieurs problématiques et hypothèses rurales, identitaires, et structurales, qui nécessitent une mise en œuvre particulière. Cette deuxième partie s'achève alors par la présentation des différentes méthodes de recueil de données, quantitatives, comparatives, qualitatives, et audio-visuelles.

La troisième partie est consacrée aux résultats et à leur interprétation. Elle se structure autour de trois chapitres, chacun étant dédié à une approche méthodologique distincte. Le premier envisage la dynamique des représentations de l'identité communale comme levier de l'action. Il s'appuie sur le caractère longitudinal de l'étude, en comparant les données quantitatives recueillies successivement en 2005, 2008, et 2010. Il permet l'observation du comportement de la représentation en période sereine en 2005, en période de conflit autour des élections municipales en 2008, et après le retour au calme en 2010. Il aboutit à mettre en avant la variable différenciatrice relative au statut psychosocial d'originaire, de non-originaire, ou de conjoint d'originaire, et les représentations que véhiculent ces ancrages. Le chapitre suivant se fonde alors sur les données qualitatives apportées par les entretiens pour expliciter un « habiter » différent selon les ancrages. Entre un habiter hérité, un habiter adopté, et un habiter en construction, ces modes de vie divergents font-ils sociétés ? Le dernier chapitre apporte un premier élément de réponse. S'appuyant sur les données filmiques, il présente les manières d'habiter Gigouzac aujourd'hui, en évoquant le vécu, le faire et le dire du village, ainsi que du chercheur, car rencontrer la caméra n'est pas sans difficultés.

La quatrième partie, pour finir, donne à voir les manières d'habiter, hier et aujourd'hui, et est matérialisée par la réalisation d'un film-recherche : « Habiter Gigouzac » (DVD joint). En effet, les mots ne me paraissaient pas suffisamment rendre compte de la réalité que j'observe et que j'habite. La force du discours en images et en sons, permettant de matérialiser les pratiques, les postures, les regards, les intonations, a su pallier la faiblesse de mes mots. L'audiovisuel, par le film-recherche, produit de la connaissance, et vient ici compléter de manière heuristique ma thèse sur l'habiter à Gigouzac.

PARTIE 1

Du global au local, du personnel au scientifique

Présentation de la première partie

La première partie de cette recherche sera consacrée à la présentation du terrain d'étude. Du global au local tout d'abord, car le temps d'une vie en autarcie est révolu depuis longtemps, et un terrain particulier existe toujours dans un contexte plus général dont le local ne peut faire l'économie. Du personnel au scientifique ensuite, car il faut avoir conscience de la part de soi qui participe à une recherche néanmoins scientifique.

Le premier chapitre de ce travail abordera donc la notion de « rural », d'un point de vue global. Le monde rural français en général est un vaste terrain en soi qui mérite d'être plus que le simple contraire de la ville et du monde urbain. Dans un premier temps, son évolution, tant en termes d'occupation des sols que des politiques territoriales, donnent à voir la considération qui lui est portée. Mais la notion de rural peut être particulièrement polysémique. Elle sera de ce fait développée dans ses différentes acceptions, selon qu'elle soit envisagée comme territoire, comme paysage, comme lieu de vie, ou encore comme idéal. Pour finir, le monde rural est aussi un monde habité de longue date, ou investi par une nouvelle population, évoluant dans une mobilité moderne de plus en plus accrue.

Le second chapitre présente ensuite le rural d'un point de vue local, car c'est bien là l'objectif de ce travail : étudier les dynamiques de l'identité communale grâce à l'observation d'un village rural en particulier. La petite commune de Gigouzac dans le Lot, choisie pour cette étude, sera présentée dans son histoire, son héritage rural, et son présent moderne.

Mais Gigouzac est aussi le village qui m'a vue naître et dans lequel je vis. Le chapitre 3 vise alors à clarifier ma place. Mon inscription familiale et mon implication personnelle sont autant de facteurs à prendre en compte, à réfléchir, dans une réflexivité objectivée. Étudier son lieu de vie impose également une posture particulière, une observation nécessairement participante, que le travail réflexif préalable permet de positiver, de mettre à distance.

Du personnel, encore, au scientifique, ensuite, dans le chapitre 4. En effet, cette recherche m'accompagne depuis maintenant plus de dix ans, dans un parcours universitaire un peu atypique. Je me suis demandée si ce chapitre était le bon moment, la bonne place, pour présenter ma trajectoire. Mais c'est ce cheminement singulier, accompagné de personnes singulières, qui m'amène à présent à rédiger cette thèse. Il m'a donc paru important de le détailler. Il explique ainsi la démarche longitudinale qui est la mienne, et développe pour finir les questionnements qui m'animent aujourd'hui.

Cette première partie est, je l'avoue et m'en excuse (car ce n'est peut-être pas très « académique »), empreinte de vécu. Passion du terrain, passion de la recherche, qui, à mon sens, loin de nuire à la scientificité, viennent ici l'enrichir.

1. Rural…

Ce premier point trouverait logiquement sa place dans la deuxième partie de ce travail dédiée à la théorisation du sujet. Toutefois, il m'a paru inopportun de présenter le village rural étudié en particulier sans l'inscrire dans la vision d'un rural plus global. Ce premier chapitre présentera de ce fait le monde rural, dans son évolution, ses représentations, et ses occupants.

1.1 – Rural, une évolution

L'espace rural est un vaste champ d'étude interdisciplinaire. Mais on assiste aujourd'hui à une volonté de redéfinition du rural, soulevant une interrogation dans le monde scientifique quant à l'appréhender comme une catégorie spécifique. Il est alors important de retracer les grandes lignes de son évolution, aussi bien historique que politique, afin de mieux appréhender son présent.

1.1.1 – Des variations de population

Yves Jean et Michel Périgord (2009, p23) écrivaient : «Si nous accordons une place significatives aux évènements historiques, c'est pour rendre compréhensible la complexité de la société rurale mais également pour décortiquer les processus constructeurs de développement. ». Tour à tour dominante ou simple contradiction de la ville, fustigée ou idéalisée, la ruralité a connu de nombreux changements au fil des temps.

1.1.1.1 – De l'exode rural aux innovations

En 1830, la France est profondément rurale avec une population paysanne à 80%. Ville et campagne sont vues comme complémentaires : le monde rural produit les denrées alimentaires qui vont nourrir la ville, et réciproquement la ville assure les fonctions de marché et de gestion politique. Au début du 19ème siècle, encouragés par la Révolution industrielle, les villageois quittent leurs foyers pour migrer vers les villes où l'industrie nécessite de plus en plus d'ouvriers. Face à un rural agricole et conservateur se dresse un monde urbain industriel,

considéré comme le progrès. En 1871, les ruraux les plus démunis, journaliers et domestiques, convoitent un changement et partent vers la ville, déclenchant le début de l'exode rural. Les populations paysannes ne représentent plus alors que 64% de la population française, et 60% en 1914 (Jean, Périgord, 2009). Ces bouleversements économiques et démographiques ont également des conséquences sur les représentations de la nature. Si pour les paysans la terre est une ressource qu'il faut respecter, elle est pour les industriels une ressource à exploiter, s'affranchissant de ses contraintes pour produire toujours plus.

La société rurale s'en trouve tout autant bouleversée. En 1930, les petites exploitations sont déjà de moins en moins nombreuses. De nouveaux notables sont apparus au village après la Première guerre mondiale et la Grande Dépression de 1929, comme les instituteurs par exemple, et tentent d'éclairer les populations paysannes. Á l'inverse, le clergé et les anciens notables essaient de maintenir l'ordre social coutumier en s'associant aux rituels chrétiens, comme les processions, ou païens, comme la fête du village qui a lieu le jour du Saint Patron de la paroisse. L'Eglise conserve une grande proximité avec les villageois qu'elle baptise, marie, enterre.

En 1958, « le modèle social agricole repousse bon nombre de jeunes vers les centres urbains industriels parce qu'ils jugent la vie rurale trop dure, trop archaïque et trop peu rémunératrice » (Jean, Périgord, 2009, p28). De plus, l'attraction du monde urbain s'associe à la recherche d'un statut social plus élevé, les paysans véhiculant une image négative de rustres et d'incultes. « L'agriculture n'est pas un métier, mais un état, dont les plus capables parviennent à se délivrer. Le village est le champ clos des mesquineries et des haines. Et l'idéologie dominante a d'autant plus de facilité à laisser propager cette représentation qu'elle est celle que les intéressés eux-mêmes présentent, lorsqu'ils fuient leurs origines (...) et surtout que la reconstruction puis l'expansion doivent être accompagnés par une incessante valorisation de la technicité, de la modernité, de la productivité. » (Kayser, 1990, p41). D'un autre côté, les innovations mécaniques vont bon train. Les tracteurs se généralisent dans les campagnes, et les travaux agricoles se mécanisent, palliant au manque de main-d'œuvre. Avec cette modernisation, le paysan devient agriculteur, le niveau de vie s'améliore, mais les travaux collectifs comme la moisson, le battage, etc., disparaissent. La Politique agricole commune (PAC) est mise en place (créée en 1958, elle n'est effective qu'en 1962). Jusqu'aux années 1970, le monde rural s'ouvre ainsi à l'économie de marché, et les exploitations deviennent des entreprises agricoles.

1.1.1.2 – L'urbanisation des campagnes, un tournant pour la ruralité

Au cours des années 1960/1970, la population devient plus hétérogène. « La grande phase de l'expansion économique et l'avènement de la société de consommation ont rapidement conduit à un dysfonctionnement du système urbain. Tout ce qui vient à peine d'être acquis par

les classes moyennes élargies qui représentent une fraction désormais majoritaire de la population révèle ses aspects négatifs : l'encombrement, le bruit, le stress... Du coup, on tend à créditer le rural de ce qu'on débite à l'urbain. » (Kayser, 1990, p42). Le phénomène des résidences secondaires, initié dès le début des années 1960, connaît alors un essor important, particulièrement après 1968. Un besoin de liberté et de retour à la nature envahit la France. La quatrième semaine de congés payés diffuse d'autant plus les mobilités en popularisant les vacances et les loisirs. Le phénomène « retraités » se propage de plus en plus dans les communes rurales : après une vie de travail acharné en ville, on « revient au pays » ou on se « met au vert » pour une retraite bien méritée. L'urbanisation des campagnes prend alors de plus en plus d'importance.

Les agriculteurs deviennent minoritaires, dans les populations villageoises comme dans les conseils municipaux. Philippe Perrier-Cornet et Bertrand Hervieu (2002, p18) expliquent qu'« aujourd'hui, "l'agricole ne fait plus le rural", si l'on considère que les agriculteurs ne représentent plus guère que 10% de la population active rurale ». En effet, « entre 1970 et 2000, 4 millions d'habitants ont quitté la ville pour la campagne et le mouvement semble s'accélérer entre 1999 et 2004 : 500 000 personnes ont fait ce choix. » (Jean, Périgord, 2009, p32). Ce réinvestissement massif des campagnes modifie dans le même temps les modes de vie qui s'en trouvent conséquemment bouleversés, et les valeurs du monde urbain ébranlent les valeurs rurales traditionnelles. Pierre Bourdieu (1977, p 4-5) affirme même que « la folklorisation, qui met la paysannerie au musée et qui convertit les derniers paysans en gardien d'une nature transformée en paysage pour citadins, est l'accompagnement nécessaire de la dépossession et de l'expulsion. (...) Ce n'est pas d'aujourd'hui que les paysans, sans cesse affrontés à la domination inséparablement économique et symbolique de la bourgeoisie urbaine n'ont pas d'autres choix que de jouer, pour les citadins et aussi pour eux-mêmes, l'une ou l'autre des figures du paysan ». Sans aller jusqu'à adopter une vision aussi extrême, on ne peut nier que l'arrivée massive de « citadins » en milieu rural dépossède, au moins symboliquement, les autochtones de leur espace, contraints de composer avec des représentations différentes du territoire, relevant parfois plus d'une carte postale. Les réalités, les usages, les pratiques campagnardes ancestrales comme le coq qui chante, les vaches qui font leurs besoins sur les chemins lors du changement de pâturage, les tracteurs qui salissent les routes, l'épandage du fumier dans les champs qui sent mauvais, le paysan qui coupe du bois même le dimanche, etc., sont autant de raisons de mécontentement et de sources de conflits. Les petits villages ruraux doivent aujourd'hui présenter les mêmes avantages que la ville (services, supermarchés, commerces en tous genres, etc.), le cadre en plus.

L'urbanisation des campagnes est devenue une réalité sociale moderne car, malgré les volontés politiques de la contrôler pour des raisons économiques et écologique, « une frange significative de la population urbaine déclare aujourd'hui avoir l'intention d'aller habiter la campagne dans les prochaines années » (Perrier-Cornet, Hervieu, 2002, p19).

1.1.2 – Ruralité et politiques publiques françaises

Jusqu'au début des années 1950, le village, le chef-lieu de canton et le chef-lieu de département organisent le monde rural selon des espaces vécus en adéquation avec les découpages institutionnels que sont la commune, le canton et le département. Depuis, les politiques de développement territorial successives ont rendu le paysage plus confus, soulevant le « problème de l'adéquation (...) entre, d'une part, les territoires fonctionnels, vécus, et, d'autre part, les territoires institutionnels, les mailles administratives. » (Di Méo, 1995, p171).

1.1.2.1 – « L'aménagement du territoire »...

Les premiers aménagements du territoire favorisèrent en premier lieu l'agriculture. Les lois d'orientation agricole du 5 août 1960 et du 8 août 1962 correspondirent à la mise en place, conjointement par l'Etat et les syndicats agricoles, d'une politique agricole encourageant la modernisation de l'agriculture afin d'améliorer les performances : la motorisation et la mécanisation permirent ainsi de produire plus avec moins de main-d'œuvre. Le succès de cette politique permit à la France de devenir la seconde puissance agricole mondiale. Mais le revers de la médaille fut pour les campagnes une perte d'habitants et de dynamisme. La question de « l'aménagement du territoire » se posa alors, et l'année 1963 vit la création de la « Délégation à l'Aménagement et à l'Action Régionale », la DATAR, qui « a pour finalité de proposer des politiques publiques d'aménagement urbain et rural mieux coordonnées » (Jean, Périgord, 2009, p105). Le ministère de l'agriculture se dota quant à lui en 1965 d'une direction de « l'aménagement rural ». De nombreux efforts sont alors faits pour développer le monde rural, notamment en terminant de doter les communes de réseaux d'eau, d'électricité, etc.

1967 voit apparaître de nouveaux découpages territoriaux visant à préserver et promouvoir un espace rural jusque là entièrement consacré à l'agriculture. Le décret du 1er mars 1967 fait naître les « parcs naturels régionaux », organisés en 1968 autour de trois utilités (Jean, Périgord, 2009) : ceux en périphérie des grandes villes dédiés à la détente des citadins, ceux ayant une fonction d'animation de secteurs ruraux en difficultés économiques, et enfin ceux ayant pour objectif de mettre en valeur et de préserver des richesses naturelles et culturelles. « La circulaire du 12 septembre 1979 invite les PNR à "favoriser une activité économique et sociale suffisante pour permettre aux habitants de rester au pays" » (Jean, Périgord, 2009, p107). En 2009, la France comptait 45 parcs régionaux. Le département du Lot, par exemple, abrite depuis 1999 le « Parc Régional des Causses du Quercy », créé pour « protéger et valoriser les patrimoines de son territoire » (2009).

En 1970, les politiques de développement rural s'accélèrent : les Plans d'aménagement ruraux sont institués, la « loi Marcellin » du 16 juillet 1971 incite les communes à fusionner, le rôle de la Région est renforcé, et les « Pays » apparaissent en 1975 avec pour objectif de renforcer les solidarités territoriales et la prise en charge du développement par les acteurs sociaux. « Dérivé du latin pagus, le pays désigne un territoire de proximité dans une société paysanne unifiée par les activités où les hommes ont un sentiment d'appartenance » (Jean, Périgord, 2009, p109). Ainsi, des cantons se regroupent en un territoire vécu que l'on pratique, autour d'au moins une petite ville. Les premières coopérations entre communes s'organisent. Le local et la proximité deviennent sources de réflexions et de projets, au sein d'un contrat de pays. Les pays peuvent guider par exemple le programme Leader+ (liaisons entre les actions de développement de l'économie rurale), initié et financé par la communauté européenne, mais intégré depuis 2007 à la politique de développement rural. Ce programme a pour objectif de soutenir les projets économiques innovants sur une zone rurale touchée par la désertification. Le « pays » n'est réellement reconnu qu'à partir de la loi Pasqua en 1995, dans laquelle il est vu comme un territoire pertinent, cohérent et homogène, source de développement des communautés rurales. Mais en 1999, la loi Voynet « intègre les espaces urbains et le pays y est envisagé comme un outil pour organiser l'aire urbaine » (Jean, Périgord, 2009, p111), renvoyant le monde rural au clivage ville/campagne. Le pays est ainsi porteur de projets, à charge pour les communautés de communes, ayant contrairement au pays une fiscalité propre, de les réaliser.

Créées en 1992 par la loi ATR (Administration Territoriale de l'Etat), les communautés de communes ont été confortées par les lois de 1995 et 1999. « La création d'une Communauté de Communes est issue de la volonté de ses membres de travailler ensemble à une échelle plus cohérente, et de mettre ainsi fin à une concurrence stérile entre les communes associées. Cette structure intercommunale crée une véritable complémentarité de leur action et permet de mutualiser les moyens en vue de faire des économies d'échelle pour favoriser le développement harmonieux du territoire communautaire »[2]. En effet, la France se caractérise par rapport à ses voisins par le nombre très élevé de ses communes (36 763). Bien que représentant une richesse avant tout, des regroupements étaient jugés nécessaires pour réunir des moyens dispersés et structurer les initiatives locales.

1.1.2.2 – Un exemple d'intercommunalité : le Grand Cahors

Regroupant à la base bien souvent les villages d'un même canton autour de son chef-lieu, créant un territoire d'un seul tenant et sans enclave dans une vision communautaire de la gestion de l'espace, les volontés politiques actuelles les transforment dans une vision de plus en plus large du territoire. Dans le département du Lot dont il est question dans ce travail, la

[2] www.paysdecahors.fr

communauté de communes de Catus par exemple, créée le 30 décembre 1994, regroupait 17 communes voisines. Le 1er janvier 2010, elle a fusionné avec celle du pays de Cahors, formant ainsi le Grand Cahors, et regroupant 30 communes. Cette fusion a répondu à une demande de la préfecture d'arriver d'ici 2015 à 5 communautés sur le département, pensées maintenant en termes de bassins de vie.

Quatre principaux objectifs régissaient cette fusion :

- Se préparer aux incidences de la réforme territoriale engagée par le gouvernement
- Mutualiser les moyens à une échelle cohérente et rationnaliser du même coup les dépenses
- Faire profiter l'ensemble des collectivités du territoire d'une Dotation Globale de Fonctionnement supplémentaire
- Construire un projet cohérent de développement solidaire du territoire.

La nouvelle communauté de communes a conservé les compétences de la communauté de Catus, élargies à certaines autres. Les unes sont obligatoires (aménagement de l'espace, développement économique, tourisme), d'autres optionnelles (politique du logement et du cadre de vie, protection et mise en valeur de l'environnement, voirie, action sociale et services à la population, culture et sport), d'autres pour finir facultatives (transports, lutte contre les risques d'incendie). La seule incidence prévue était d'ordre fiscal, avec le passage en taxe professionnelle unique, prélevée par la communauté de communes à la place des trois taxes ménagères. La représentation des communes dépendrait de celle des territoires. Conséquence annoncée : aucun changement visible pour les contribuables. Mais les acteurs, les habitants de ce territoire élargi se reconnaissent-ils dans ce passage du local au global ? Au moment de l'établissement du projet de fusion, le maire de Gigouzac, village étudié plus particulièrement, soulignait lors d'une réunion publique qu'à son sens, approuver la fusion était faire le choix du progrès. Les villageois présents sont toutefois restés perplexes et plein d'appréhension, les uns craignant de perdre la spécificité communale au fil des réformes, les autres s'inquiétant plutôt de la qualité des services.

En effet, la ville de Cahors accuse une fiscalité très élevée en raison d'un taux d'endettement de 65 millions d'euros et est au bord de l'asphyxie. L'opinion de bon nombre des habitants de la communauté de communes de Catus est que cette fusion, pour laquelle on a appâté les élus grâce à des postes de présidents de commissions, a pour objectif principal de sortir Cahors de *« la panade »*[3]. Dans un article du 19 mai 2011, Le Point dresse la liste des sujets polémiques et des succès qui agitent la ville et évoque la question : « Enfin, l'intercommunalité est une autre source de revenus : le mariage avec Catus a permis au Grand Cahors de récupérer 2,6 millions d'euros de dotation globale de fonctionnement. Versée chaque année par l'Etat aux structures intercommunales, cette somme est alignée sur le mieux-disant en cas de fusion. La mariée était belle et la dot généreuse »[4].

[3] Notes d'observations de conversations informelles.
[4] http://www.lepoint.fr/villes/ce-qui-marche-ce-qui-fache-19-05-2011-1

Enfin, pour résumer, en se basant sur le recensement de 2007 permettant une comparaison éloquente, Gigouzac, 216 âmes, appartenait d'abord à la communauté de communes de Catus regroupant 5398 habitants, sur 17 communes ayant chacune 1 représentant au conseil intercommunal. Le village fait désormais partie de la communauté de communes du Grand Cahors, 38 550 habitants, répartis sur 30 communes, dont la plupart ne sont représentées en raison de leur taille que par 1 ou 2 délégués communautaires contre 21 pour la seule ville de Cahors[5], sur un total de 63 délégués communautaires. De plus, le Grand Cahors s'est transformé le 1er janvier 2012 en une « communauté d'agglomération ». Bien sûr « agglomération » désigne un ensemble d'habitations constituant un village aussi bien qu'une ville. Mais le terme renvoie plutôt à une image de signification urbaine, bien loin de la réalité vécue dans les petits villages de moins de 500 habitants par exemple. Dans ces conditions, comment les Gigouzacois, dont nous évoquions tout à l'heure les craintes de perdre leur spécificité et leur identité dans l'adhésion à une communauté de communes plus vaste, prennent-ils ce passage à une communauté d'agglomération ? Peuvent-ils encore réellement se reconnaître et se sentir reconnus ? La réforme investie afin de réduire les circonscriptions territoriales engagent à réfléchir sur la pertinence des territoires ainsi créés.

1.1.2.3 – 2010, la réforme des collectivités territoriales françaises

La loi n° 2010-1563 du 16 décembre 2010 de réforme des collectivités territoriales stipule entre autres que le gouvernement se fixe comme objectif, d'ici au 30 juin 2013, d'achever la couverture intercommunale du territoire et de renforcer la cohérence des périmètres des établissements publics de coopération intercommunale. Cette réforme vise à simplifier l'organisation territoriale en la réorganisant autour de deux pôles, un pôle départements-région et un pôle communes-intercommunalité. Une nouvelle catégorie d'élu local est créée, le conseiller territorial, remplaçant à la fois le conseiller général et le conseiller régional. En résumé, le législateur opère un retour en arrière et décide de réduire le nombre de collectivités en France. Dans le Lot par exemple, où l'on dénombre 23 communautés de communes, elles ne seront plus que 7 si le projet du préfet aboutit. Mais la chose n'est pas si simple. L'article paru dans Le Point cité précédemment nous apprend que « lorsqu'il a diffusé sa proposition de regroupement des intercommunalités lotoises, le préfet a provoqué une levée de boucliers générale. Avec une belle unanimité, les élus du département ont stigmatisé un "projet autoritaire qui ne tient pas compte des réalités du territoire" et Roland Hureaux va même jusqu'à le qualifier d'"entreprise diabolique qui vise à étouffer les communes". »[6]

Les communes ont justement du souci à se faire car afin de relancer le mouvement de réduction de communes initié par la « loi Marcellin » en 1971 mais peu suivi, la réforme prévoit une nouvelle modalité de regroupement : la commune nouvelle.

[5] www.paysdecahors.fr
[6] http://www.lepoint.fr/villes/ce-qui-marche-ce-qui-fache-19-05-2011-1

« Art. L. 2113-2. − Une commune nouvelle peut être créée en lieu et place de communes contiguës :
• Soit à la demande de tous les conseils municipaux ;
• Soit à la demande des deux tiers au moins des conseils municipaux des communes membres d'un même établissement public de coopération intercommunale à fiscalité propre, représentant plus des deux tiers de la population totale de celles-ci ;
• Soit à la demande de l'organe délibérant d'un établissement public de coopération intercommunale à fiscalité propre, en vue de la création d'une commune nouvelle en lieu et place de toutes ses communes membres ;
• Soit à l'initiative du représentant de l'État dans le département. »[7]

Et c'est bien là ce qui préoccupe bon nombre d'habitants de la communauté de communes de Catus, déjà aspirée par celle du Grand Cahors : que les volontés politiques leur enlèvent leurs petits villages pour créer la commune du « Grand Cahors ». Si l'on peut comprendre les facilités économiques et de gestion que permettent ces regroupements, on peut tout de même s'interroger sur la réelle cohérence humaine de ces territoires, vécue et pratique.

1.2 – Rural, une notion polysémique

Le « rural » est une notion polysémique, ou au moins polémique.

Le « Dictionnaire historique de la langue française » indique que rural « est emprunté (début XIVe s.) au bas latin ruralis "des champs, de la campagne", dérivé du latin classique rus, ruris "campagne", opposé à la fois à domus "maison" (→ dôme) et à urbs "ville" (→ urbain), spécialement au pluriel rura champ, domaine campagnard. » (Rey, 2000). L'adjectif qualifie donc tout ce qui touche à la vie campagnarde, par opposition à la vie urbaine. En d'autres termes, durant des années, tout ce qui n'était pas « de la ville » était « de la campagne ». Le rural ne prenait de sens que dans une explication dialectique de l'urbain. Mais ces dernières années, ce rapport a vu s'opérer « une inversion notable des valeurs, le premier bénéficiant d'une perception à nouveau positive et le second perdant son attraction » (François-Poncet, Belot, 2008, p7)

Le « Dictionnaire des sciences humaines » quant à lui ne définit pas le rural mais la ruralité, notion traitant des modes de vie à la campagne, le rural étant l'espace social de faible densité accueillant les sociétés rurales étudiées. Envisagée comme un système de valeurs caractéristique, Philippe Perrier-Cornet (2006) s'interroge sur la pertinence de « continuer à distinguer une société et une catégorie d'espaces quand ceux-ci ne sont plus caractérisés par la

[7] Loi no 2010-1563 du 16 décembre 2010 de réforme des collectivités territoriales, JO 17 décembre 2010, article 21.

prédominance d'une population et d'une activité spécifique » : les valeurs de l'espace rural aujourd'hui fortement urbanisé résultent des représentations de l'ensemble de la société. Le rural devient ainsi de plus en plus polysémique au gré des représentations qui lui sont dédiées.

1.2.1 – Rural, comme espace : le territoire, la territorialité

Espace, territoire, territorialité, des notions qui imposent un détour par la géographie, plus particulièrement sociale, afin de mieux cerner ces vastes notions.

1.2.1.1 – Le territoire

Claude Raffestin (1986) définit le territoire comme une portion d'espace sur laquelle s'est exercé un travail humain. Cette implication de l'homme dans l'espace est un processus qui mêle trois paramètres (Raffestin, 1982) : un milieu social, siège des perceptions, un milieu physique, siège des pratiques, et un cadre opérationnel. L'espace est ainsi « ce qui est offert ou proposé à des pratiques (...), le point d'application d'un milieu social et de pratiques historiquement imposées par ce milieu » (p168). Au terme de ce processus, l'espace devient territoire. L'espace est ainsi un enjeu, quand le territoire est un produit. Un espace abrite autant de territoires que de pratiques et de milieux sociaux différents. Il n'est que le lieu d'actions, d'arrangements et d'aménagements.

Alexandre Moine (2006) retient trois entrées pour définir le territoire ainsi engendré : l'appropriation qui en est faite par des groupes d'individus (construction dominée par l'Etat), les processus d'organisation territoriale (qui résultent de l'action des sociétés et des systèmes de représentations), et les acteurs qui le vivent et le construisent. Il appréhende le territoire comme un système composé de sous-systèmes et d'interrelations multiples, évoluant dans le temps, dans une « boucle de rétroaction » ininterrompue : « Nous vivons donc le territoire dans le sens le plus englobant où nous l'influençons tout autant qu'il nous influence » (p120). Il pose ainsi que « Le territoire est un système complexe évolutif qui associe un ensemble d'acteurs d'une part, l'espace géographique que ces acteurs utilisent, aménagent et gèrent d'autre part » (p126). Il est approprié selon les perceptions, les usages et le vécu de chacun, mais aussi ce que certains souhaitent qu'il devienne, par idéal ou anticipation d'un devenir souvent incertain. Le territoire est alors « en tension » puisque son équilibre dynamique repose sur des jeux de pouvoirs dans les interrelations quotidiennes multiples qui « lient ceux qui décident, perçoivent, s'entre-aperçoivent, s'opposent, s'allient, imposent et finalement aménagent » (p119), et ne cessent de se modifier dans le temps.

Les travaux de Xavier Piolle, qui fit partie des premières études interdisciplinaires dès 1965-1967 aux côtés de Bernard Kayser et Raymond Ledrut à Toulouse, paraissent particulièrement intéressants. Pour Xavier Piolle, « on écrit et l'on parle toujours à partir d'un lieu ; il fait le paysage de nos certitudes et ouvre le champ accessible à nos projets » (1998, p76). Il conçoit le territoire comme « un espace support de relations sociales fortes et fortement intégré à celles-ci » (1998, p80). Il donne ainsi une définition du territoire enrichie au long de ses diverses recherches. Le territoire est une « construction sociale intégrant un espace étroitement associé aux relations internes d'un groupe social, solidement approprié, porteur de significations fortes, médiateur de relations "homme-homme" riches et objet d'une puissante relation "homme-espace". Dans ce cas, l'espace participe ainsi à l'identité comme à la mémoire collective ; son épaisseur porte les symboles de la communauté comme les signes des hiérarchies et des exclusions » (1998, p80). Le territoire implique un rapport intense et une intégration totale, une homogénéité, voire même une unanimité, au sein du groupe. L'espace, quant à lui, est un facteur important de la cohésion et de l'identité collective. Le territoire est alors « produit au cours de la transformation d'une population, série d'individus sans grand lien, en entité collective » (1998, p83-84). La relation entre social et spatial devient incontournable, et fait basculer la notion de territoire vers celle de territorialité.

1.2.1.2 – La territorialité

La territorialité s'exprime à travers la consommation du territoire (Raffestin, 1982). Elle étudie les rapports avec des espaces concrets, mais aussi abstraits, avec des choses, mais aussi des êtres. Elle est un processus, vaste et complexe, d'échange et de communication (Raffestin, 1984). Elle se manifeste donc dans la quotidienneté des rapports avec le territoire et l'ensemble des relations à l'autre, la quotidienneté étant entendu comme « le lieu dans lequel nous nous approprions les choses ; lieu dans lequel nous sommes appropriés par les choses » (Raffestin, Bresso, 1982, p186) dans un processus de connaissance / re-connaissance. La quotidienneté est le lieu du « vivre ensemble », où connaissances et pratiques se confondent. Elle est concrète, quand la territorialité en est sa face relationnelle abstraite, pas ou peu perçue. L'espace rural, de par son occupation par des communes de taille restreinte, est un haut lieu de territorialité et de quotidienneté, où pratiques et connaissances évoluent au rythme des traditions et de la modernité, les traditions représentant la répétition des pratiques et des connaissances héritées d'un passé commun sur un territoire donné, et la modernité les combinaisons nouvelles de connaissances et de pratiques déjà connues (Raffestin, Bresso, 1982) débouchant sur de nouvelles façons d'agir et de voir le territoire.

La territorialité est, en résumé, l'ensemble des relations entre les acteurs d'un territoire, régissant des systèmes d'actions sur ce territoire. Toutefois, « il faut cesser de considérer les hommes comme une entité recouvrant toutes les catégories d'êtres humains. Les relations sont

différentielles pour les hommes et les femmes, les enfants, les adultes et les vieillards. Il n'y a pas une mais plusieurs territorialités parce qu'il n'y a pas un mais plusieurs systèmes de relations » (Raffestin, 1977, p131). La difficulté pour appréhender ces systèmes d'actions résident « dans le fait qu'une grande partie des relations sont informelles et constituent le cœur du système alors que les relations formelles n'ont qu'une faible importance » (Moine, 2006, p124).

Guy Di Méo affine la notion de territorialité en considérant l'espace comme pluridimensionnel. L'espace perçu renvoie à l'aspect individuel du rapport spatial, du plus proche (la sphère visuelle ou l'espace familier par exemple) au plus lointain (l'étranger). L'espace de vie renferme l'expérience concrète des lieux fréquentés. L'espace social abrite toutes les interrelations sociales qui se nouent sur un territoire, liant les lieux à une histoire collective, une mémoire. La réunion de ces différents espaces donne un espace total et global : l'espace vécu. Cet espace a la particularité d'inclure une dimension imaginaire et de prendre en compte les valeurs et représentations projetées sur le territoire. Il « reconstruit l'espace concret des habitudes et le dépasse au gré des images, des idées, des souvenirs et des rêves de chacun… (...) Le concept d'espace vécu exprime (...) le rapport existentiel, forcément subjectif, que l'individu socialisé (donc informé et influencé par la sphère sociale) établit avec la Terre. Il s'imprègne de valeurs culturelles reflétant, pour chacun, l'appartenance à un groupe localisé. (...) Sur ce plan, la territorialité s'identifie pour partie à un rapport, a priori, émotionnel et présocial de l'Homme à la Terre. » (Di Méo, 1998).

Xavier Piolle, pour sa part, préfère parler de réseaux. En effet, la territorialité étant le rapport à l'environnement social et matériel aboutit plutôt à la mise en place de réseaux, « systèmes de communication et de mobilisation de ressources établis sur des bases spécialisées et non plus globales, sans référence nécessaire à la proximité géographique » (1998, p81). Contrairement au territoire qui suppose une homogénéité au sein du groupe, la territorialité, ou le réseau, est dynamique et se construit dans la diversité, avec pour motivation une activité, un « faire ensemble », ou un projet commun. Le but recherché d'un réseau est donc l'efficacité, sans nécessiter d'identité ou de mémoire collectives, s'intéressant à un lien social utile, et pour lequel la proximité spatiale ou les frontières n'ont aucun sens. Le réseau se trouve de fait dans la nécessité de s'adapter constamment afin de répondre aux attentes du projet qui le justifie, alors que le territoire doit traverser imperturbablement les changements pour persister. Bernard Debarbieux et Martin Vanier (2002) soulignent l'importance croissante de ces formes sociales, estimant que « De plus en plus, le contenu social (le projet collectif, l'identité culturelle) reconfigure les territoires dont il a besoin. » (p259).

1.2.1.3 – La mobilité moderne : la pertinence du territoire en doute

De nombreux auteurs mettent en effet en doute la pertinence de la notion de territoire, supplantée par celle de mobilité.

Pour Claude Raffestin (1986), l'information fait aujourd'hui le territoire. En effet, avant 1840, le territoire et sa territorialité se construisaient à travers le travail et l'habitat vécus sur une même portion d'espace. Après 1840 et le développement de nombreuses innovations, l'information circule plus vite et le temps devient petit à petit plus important que l'espace. « La territorialité est donc fonction de l'information (le signe) et du temps (le rythme). Dans ce type de territorialité, on ne peut plus parler d'espace vécu, d'identité régionale ou de culture locale. Tout au plus peut-on parler d'information consommée, d'identité conditionnée et de modèles culturels dominants » (p184). L'information devient à son sens le principal territoire de référence, abstrait, au dépend du territoire concret qu'est le milieu naturel.

Il est incontestable qu'en milieu rural les mobilités ont grandement évolué. On ne travaille plus forcément là où l'on vit (loin de là même !), et les allers-retours entre le village et la ville se multiplient au gré de l'emploi, des loisirs, des courses, des balades. Pour Denis Retaillé (2009), le territoire existe grâce à ses frontières. Mais la mobilité rend caduques ces limites, faisant ainsi perdre au territoire toute réalité. Marie-Christine Jaillet (2009) le rejoint en pensant que la mobilité actuelle a rendu obsolète le découpage territorial traditionnel. Le territoire ne correspondrait aujourd'hui plus au cadre de vie d'une communauté, les modes de vie ne s'organisant plus autour de la proximité mais de la mobilité. Ainsi, les individus pratiquent un « butinage territorial » (Bebarbieux, Vanier, 2002), parcourant les lieux qui leur sont utiles, se construisant leur propre monde de ressources et de pratiques. Xavier Piolle (1998) évoque lui aussi l'agression de la mobilité pour un territoire : « Les appartenances et appropriations multiples se diffusent, les mobilités se généralisent, produisant cependant, par des convergences, plus ou moins effectives plus ou moins imaginées, des formes territoriales dégradées, sectorielles et passagères (...). Par lui (le mouvement) le fonctionnement social s'éloigne du territoire dans une diversification générale des territorialités. Dès lors les logiques de proximité laissent la place à des logiques de projet, engendrant des réseaux plus ou moins éphémères, tandis que représentation et appellation territoriales survivent, faisant illusion. » (p85). Guy Di Méo (1995) relève également un fort décalage entre un découpage et un pouvoir politique de plus en plus territorialisé et « des usagers pour qui les territoires concrets se fragmentent et perdent consistance, se résument souvent à des lieux (...) épars, reliés entre eux par des espaces privés de signification, quasiment abstraits... » (p174).

Fin des frontières, essor de la circulation de l'information, mobilité des populations, limites de la proximité, seraient autant de raisons de contester la pertinence du local, du village comme territoire, et d'autant plus comme territoire porteur de sens. Toutefois, Guy Di Méo (1995) remarque que la commune est l'échelon territorial qui résiste le mieux. « C'est en effet à ce

niveau des micro-espaces que les marquages du quotidien, de la mémoire, de la vie associative et sociale, des paroles et des images, en un mot de la proximité socio-spatiale, trouvent sans doute le plus d'impact. » (p175).

1.2.2 – Rural, comme environnement : paysage et nature

Le « rural » est aussi un environnement où la nature prédomine. Dans le dictionnaire des sciences humaines, Philippe Perrier-Cornet (2006) base sa définition de la ruralité sur trois figures de l'espace rural. La « campagne ressource » recouvre les aspects productifs et économiques. Elle est la figure la plus ancienne du monde rural, représentant l'agriculture. La « campagne cadre de vie » a émergé ensuite et dessine l'espace rural comme résidentiel et récréatif derrière le paysage. Enfin, la « campagne nature » est plus nouvellement apparue, l'envisageant en termes de ressources naturelles à protéger. Ce qui suit s'attache à présenter les notions de paysage et de nature plus récemment révélées en tant que phénomène social, laissant l'agriculture aux spécialistes.

1.2.2.1 – Le paysage rural

Le paysage rural est aujourd'hui devenu un enjeu politique et social, mettant en scène aménagement du territoire, développement rural, et cadre de vie. Mais quelle signification donne-t-on au « paysage » ? Claude Raffestin (1977) reproche à l'approche paysagère d'être « plus prompte à planter des décors donc à primer le "vu" » (p126), plutôt que le « vécu » se rapportant à la territorialité. Thierry Joliveau (1994), en revanche, distingue les approches paysagères et géographiques du terme : « Le paysage, dans ces approches paysagères, est souvent présenté comme un patrimoine, une mémoire collective qu'il est nécessaire de conserver, de préserver et de gérer en bon propriétaires. (...) Pour la plupart des géographes, le paysage doit être considéré non comme un objet mais comme une relation. ». Plaçant le paysage à l'entre-deux du réel et de la représentation, « à la fois pays et regard sur ce pays, (...) le paysage est donc à la fois espace et image, territoire et spectacle ». Ce rapport serait la base d'un processus d'unification propre à la construction d'une identité, « une manière de fonder une communauté ».

Néanmoins, Joliveau (1994) précise le côté paradoxal de cette relation puisque « les habitants ne pensent pas leur espace de vie en terme de paysage. Le paysage est toujours paysage d'un espace autre, celui des loisirs, des week-ends ou des vacances, (...). Le paysage ne peut naître en tant que catégorie pratique que d'une mise à distance du monde observé ». Voilà en quoi le paysage rural est devenu un enjeu. Enjeu de développement touristique, de pouvoir

d'attraction des communes, d'appropriation du territoire (le paysage est à tout le monde, contrairement au foncier), l'aménagement du territoire interpelle de plus en plus les élus locaux, désireux de résoudre des enjeux liés à des nouveaux usages de l'espace, les maires se présentant même comme les « des arbitres de la co-présence entre les différents usagers » (Candau et al, 2003, p94). Mais toutes les collectivités territoriales au sens large jouent un rôle central. Municipalité, communauté de communes, conseil général, conseil régional, se mobilisent de concert selon l'image d'un idéal à atteindre. « Cette image n'est pas nécessairement une image paysagère, mais peut être plus largement une image du territoire, reflétant certaines de ses dimensions (et de ses dynamiques) sociales et économiques. (...) L'image paysagère est alors convoquée comme traduction, symbole ou stigmate de l'état du territoire. » (Candau et al, 2003, p99). Le paysage devient ainsi un fort enjeu de politique publique et un levier primordial de développement local. Joliveau (1994) remarque à ce sujet que « La mise en exergue du paysage comme clé d'entrée du développement rural serait alors principalement le fait des acteurs extérieurs à la société locale, ou de ceux qui déploient leur stratégies en dehors. (...) Le paysage serait donc un moyen pour aboutir à une représentation consensuelle – tout le monde est pour la sauvegarde des paysages – qui ne serait que de surface et derrière laquelle se jouerait une recomposition des rapports de domination à l'intérieur de la société locale. ».

Toutefois, si le raisonnement paraît juste dans sa vision globale, il est important de considérer la chose avec réserve s'agissant des sociétés locales d'aujourd'hui. En effet, s'il est vrai que les autochtones d'un village regardent leur paysage comme un territoire de vie et de pratiques, les nouveaux venus, souvent de culture urbaine, l'envisagent comme un paysage à part entière, cadre de vie esthétique, charmant à contempler. Ainsi, « La campagne cadre de vie, paysage, apparaît aujourd'hui comme la figure centrale du monde rural, (...) conception de la nature en termes d'aménités, de paysages, d'environnement naturel agréable pour l'homme » (Perrier-Cornet, Hervieu, 2002, p19). Cette conception de l'environnement entraîne une mise en scène, un droit de regard, et surtout un droit de consommer l'espace rural, entretenant parfois des relations conflictuelles avec son usage traditionnel. L'aménagement des chemins ruraux, par exemple, entraîne un conflit de norme (Candau et al, 2003, 2007) entre les randonneurs et les agriculteurs : entre volonté de préservation du moindre muret et besoin d'élargissement pour laisser passer des machines agricoles de plus en plus imposantes, les relations entre les différents usagers sont loin d'être tempérées...

1.2.2.2 – Nature...

Plus récemment, l'espace rural a été à nouveau investi de la notion de « nature ». Á l'occasion du 14ème séminaire du Pôle Rural de Caen intitulé « Chasse, sociétés et espaces ruraux : recherches sur les sociétés et espaces ruraux », Jean-Paul Billaud (2007) insistait sur « le

passage de l'espace à la nature, et du rural à l'environnement ». Cet engouement pour les questions environnementales émanant des classes moyennes urbaines, il l'analyse alors comme une nouvelle forme de domination de la ville sur la campagne. Il en conclut que la question du rural aujourd'hui semble être dépassée par l'enjeu environnemental et la mise en place d'une nouvelle ruralité, où la notion de nature est appréhendée dans un rapport renouvelé. « Ce n'est plus seulement la nature, support de l'activité agricole, mais une nature pluridimensionnelle où les éléments, eau, air, terre... reprennent de l'importance de même que la notion d'écosystème. » (Mathieu, 1990, p40). On peut distinguer deux fonctions dans ce « rural nature » : l'une, touristique, et l'autre, plus militante.

Le rural côté nature touristique peut se raccorder à la notion de paysage que nous venons de voir, dans une perspective de consommation de ce paysage. L'espace rural renvoie aux citadins une image d'air pur, de calme, de verdure, de vie saine. En témoignent les nombreuses expressions qui émanent de cette représentation comme par exemple « se mettre au vert », « le bon air de la campagne », « prendre un bol d'air pur », « les bons produits du terroir », etc. Toute une gestion du territoire en découle alors, avec par exemple l'aménagement par les collectivités de chemins de randonnées. Toute une économie également, spécialisée ou diffuse, déclinée sous forme de villages vacances, gîtes, tables et chambres d'hôtes, auberges et campings à la ferme, dégustations en direct du producteur de produits du terroir, etc. Cette économie touristique est souvent un complément de revenus pour des agriculteurs qui de ce fait agencent en fonction leur territoire.

Le rural côté « nature militante » correspond, quant à lui, à la « campagne nature » que Philippe Perrier-Cornet et Bertrand Hervieu (2002, p19) définissent comme « un ensemble incluant des ressources – eau, sol, biodiversité – mais aussi des "fonctions" : cycles, régulations climatique, éco-systémique... C'est une nature objectivée qui tend à en définir le fonctionnement "normal" et à mesurer l'impact des activités humaines sur celui-ci, indépendamment des préférences des consommateurs ». En pratique, cette conception de la nature amène trois types d'actions : « la conservation de la diversité biologique, au nom de la bonne santé des habitats naturels, la préservation des qualités des constituants des ressources naturelles vitales pour l'homme et les générations futures, la prévention des risques naturels locaux et globaux ». Ces actions se retrouvent dans les politiques publiques d'une part, avec la mise en place de programmes et dispositifs comme Natura 2000, ou dans les initiatives associatives d'autre part, avec la montée en puissance de la gestion des énergies renouvelables, ou l'émergence et la multiplication d'association de défense de l'environnement, plus ou moins radicales, et plus ou moins influentes.

Dans le département du Lot par exemple, le GADEL, Groupement Associatif de Défense de l'Environnement du Lot, fondé en 1983, fédère diverses associations locales et départementales, et a pour objet « d'agir en faveur de la protection de l'environnement, de la défense de la nature, du cadre de vie et du patrimoine, dans le respect des individus, de leur santé et d'un développement économique solidaire soutenable et durable ». « Nature et Biodiversité, Cadre de vie : Sites et Paysages, Patrimoine, Santé-Environnement, Eau, Air,

Sols, Déchets, Aménagements du territoire : Urbanisme, Transports, Installations Classées, Risques, Energies, Agriculture, Communication et Education à l'Environnement, Observatoire Départemental Permanent des Pollutions (ODPP) »[8]. Des pôles thématiques d'actions qui, malgré son influence politique, l'association siège dans 33 commissions consultatives départementales et dans 7 instances de l'eau, l'amènent à s'opposer et à entrer en conflit avec bon nombre d'acteurs de la gestion du territoire.

Le GADEL s'oppose aux collectivités concernant par exemple leur PLU (Plan Local d'Urbanisme) ou leur gestion des déchets, et pose de gros problèmes aux agriculteurs. Le principal conflit avec ces derniers provient de la gestion de l'eau. En effet, le groupement reproche aux agriculteurs de pomper l'eau des ruisseaux pour irriguer leurs cultures, les asséchant au seul but de favoriser des productions gourmandes en eau[9], mais s'oppose également à la mise en place de retenues collinaires. Le GADEL « prône des alternatives au maïs dont "la diversification des filières, l'adaptation des cultures aux sols, le développement de variétés résistantes à la sécheresse, la modification des pratiques culturales avec des techniques moins gourmandes en eau". »[10].

De l'avis des agriculteurs[11], *« Ils trouvent toujours quelque chose. Un coup c'est les écrevisses à pattes blanches, un autre les fougères tachetées. Tout est bon. Même quand on propose les retenues collinaires comme possibilité de lutter contre la sécheresse des cours d'eau en y relâchant de l'eau, elle sera trop chaude pour les poissons ! Comme s'ils étaient mieux sans eau du tout. Et des variétés moins gourmandes en eau, avec la même appétence pour les vaches, les mêmes qualités nutritionnelles, et le même rendement à l'hectare, on est d'accord bien sûr, mais ça n'existe pas pour le moment. En attendant, il faut bien qu'on vive nous aussi ! »*. Le débat est donc loin d'être clos.

1.2.3 – Rural, comme lieu de vie : la ruralité

L'espace rural ne peut être considéré comme territoire, ou environnement, que s'il est approprié par l'homme. En cela, il est, et peut-être même avant tout aujourd'hui, un lieu de vie, un mode de vie, une identité.

[8] http://www.gadel-environnement.org
[9] Article paru dans La Vie Quercynoise, n°3455 du 2 février 2012, « Les inquiétudes du GADEL sont-elles fondées ? ».
[10] http://www.ladepeche.fr/, article paru le10/01/2012, « Polémique sur les retenues collinaires »
[11] Conversation informelle

1.2.3.1 – Rural comme village

Le village est un territoire de vie où les interactions sociales sont également favorisées par la configuration et l'importance que l'on accorde à cette « campagne ». Pour Anne-Marie Granié (1997), « on s'aperçoit que l'identité communale se re-construit et se maintient parce que le territoire est un « support » de la vie sociale […] Par l'analyse de l'identité communale on découvre le territoire en tant que lieu de vie partagé, lieu d'expériences échangées, lieu de projets. Le lien social produit du lieu. ». Et ce lien social produit du lieu à différents niveaux, du plus individuel au plus collectif.

La maison tout d'abord « constitue le nœud de l'identité familiale, cette dernière se présentant comme un enjeu essentiel de transition et de transmission de savoirs, savoir-faire et savoir-être. » (Granié et Guétat, 2000). Elle est le niveau le plus personnel. C'est au sein de la maison que débute la socialisation, processus incontournable d'apprentissage des règles sociales. Elle est également un élément caractéristique de la famille, qui permet de l'identifier en même temps qu'elle lui permet de s'identifier. Comme l'explique Anne-Marie Granié (2003) dans un entretien, « On continue à utiliser le nom de la maison pour parler des familles, celles qui sont de souche, qui sont « de là ». […] Mais les nouveaux arrivants, eux, sont appelés simplement par leur nom. Et si l'on n'a pas compris de qui l'on parle, on précise : "ceux qui ont acheté au…" : le nom du lieu-dit éclaire la réponse ». La maison est ainsi le premier lieu que l'on habite, que l'on investit, servant de repère symbolique pour soi et pour les autres.

Le village ensuite est le lieu d'application de ce « social » que l'on a intégré. Le village peut être entendu au sens du bourg mais aussi du hameau. En effet, le bourg représente la plus importante concentration d'habitations, et le lieu où s'exercent les pratiques les plus visibles comme aller à l'école, au café, à l'épicerie, à l'église, à la mairie, etc. C'est dans le bourg effectivement que l'on trouve les lieux de rencontres, formels comme informels. Dans le village étudié en particulier, Gigouzac, par exemple, la place du village est un haut lieu de communication. Sa situation centrale amène les habitants à s'y croiser, s'y retrouver. Les « anciens » aiment y passer l'après-midi, toujours au même endroit, si bien que certains villageois le nomment « le parloir ».

Le hameau pour sa part a son fonctionnement propre. Chaque mas construit son identité singulière englobée dans une identité communale générale. Dans l'une de ses contributions, Anne-Marie Granié (1998) remarquait que « Dans bon nombre de communes, l'organisation sociale, les échanges sont fonction de l'espace, de son organisation. Les hameaux apparaissent comme des entités très fortes. […] l'interconnaissance, l'entraide y sont de mise ». Ainsi, les habitants s'identifient à leur hameau avant de se rattacher au village, ce qui renforce l'idée que l'on est du territoire que l'on pratique, que l'on « habite ».

Les lieux intégrateurs sont des points précis du territoire favorisant les rencontres et la mise en œuvre des processus d'intégration des nouveaux arrivants. L'école en est sûrement le meilleur exemple : les enfants, originaires ou pas de la commune, s'y retrouvent jour après jour et y partagent leur différences comme leur ressemblance, initiant ainsi une identité commune. « L'individu qui grandit, va à l'école dans un village, s'approprie ce territoire. Les enfants qui vont aller dans la même école, d'autant que bien souvent les écoles des petites communes rurales ne disposent que d'une classe unique, découvrent et expérimentent la vie et le village ensemble. Par conséquent, ils se retrouveront toujours les uns à travers les autres de par leur histoire et leurs souvenirs communs. Qu'ils soient en bons termes ou en conflit, ils se reconnaîtront comme appartenant à la même communauté villageoise. » (Bour, 2006). Le temps de l'école est donc très important car il est un facteur d'identification, d'inscription dans un territoire et d'émergence d'un sentiment d'appartenance. « Les entretiens révèlent que l'école est vécue comme le lieu de construction du sentiment d'appartenance à un groupe ou à une communauté. Nés ici ou venus d'ailleurs, on partage ici le territoire où l'on habite. … Le socle de l'identité communale passe par l'école. » (Fontorbes et Granié, 2000). Mais l'on peut également citer comme lieux intégrateurs l'église, les commerces, la salle des fêtes, la place du village, les associations, ou même, pour les jeunes, l'abribus. Les lieux de vie permettant le partage, la communication et la découverte de l'autre sont ainsi considérés comme intégrateurs.

La campagne constitue le lieu envisagé comme le plus collectif. Bien que chaque portion de terre appartienne à quelqu'un, l'usage veut que s'applique le principe de « réciprocité ». En d'autres termes, un individu peut parcourir les terrains de ses voisins à partir du moment où réciproquement ses voisins peuvent sillonner les siens. Cette règle régente par exemple la cueillette des champignons, pratique souvent très sensible : on ne peut chercher des champignons chez le voisin que si l'on possède soi-même des bois fertiles auxquels on lui ouvre l'accès. La connaissance des chemins et de leur appellation est également importante pour être considéré « du village », et est pour de nombreux villageois révélatrice de la façon dont on « habite » son territoire. Ils font partie du patrimoine communal, passé et présent. La campagne n'est donc pas un simple paysage, elle est l'incarnation de tout un village, de toute une identité qui seule la connaît réellement et la personnifie.

« Ainsi défini le local semble renvoyer à un microcosme, à un univers singulier plutôt qu'à un territoire bien délimité. » (Chevallier & Morel, 1985), car les frontières administratives effectives ne sont pas forcément les limites affectives. Marie-Claude Cassé et Anne-Marie Granié (1999, p9) attribuent quatre fonctions identitaires au territoire. Il est ainsi ressource d'identification (car il désigne aussi ses habitants), de localisation (le lieu d'origine étant souvent utilisé pour se décrire), d'inscription familiale (idem pour le statut familial), et de mobilisation des savoirs locaux partagés.

Mais ces fonctions identitaires se heurtent aujourd'hui à des différences de représentations du territoire et du concept d'« habiter » des nouveaux venus. En effet, arrivés dans un espace ouvert et dont les limites des propriétés sont gardées par la mémoire collective (et le cadastre

bien sur !), ces nouveaux villageois ont tendance à ne pas prendre en compte le principe de réciprocité et à bien clôturer leur territoire. « Ces « objets spatiaux » - trottoirs, mais aussi grillage autour du jardin – renferment une tension opposant deux manières de penser l'installation en milieu rural : s'installer en respectant et en épousant les normes intrinsèques au milieu rural ou s'installer en se référant à la construction de ses propres projets sans assigner d'identité au lieu où l'on s'établit. » (Etude de l'ULB, 2004, p78). On comprend les difficultés qui peuvent naitre de l'arrivée de ces nouvelles représentations du territoire qui transforment alors la configuration de tout un village.

1.2.3.2 – Rural comme mode de vie

Aujourd'hui encore, et ce malgré l'arrivée massive de nouveaux habitants de culture urbaine, le mode de vie rural renvoie à la culture de la paysannerie. Bernard Kayser (1990, p28) écrivait : « Dans son acception étroite, souvent populaire, le terme paysan désigne l'agriculteur. Mais, en fait, il va plus loin, car il connote tout le rural, non pas seulement comme représentant une activité économique, mais comme caractérisant un mode de vie et de pensée. La civilisation paysanne imprègne le monde rural au point qu'il est difficile d'imaginer un monde rural... sans paysans. Autrement dit : le rural serait-il encore rural sans paysan ? L'affaire est d'importance, ici, puisqu'il est désormais courant d'opposer les deux termes et souvent les deux réalités. Pour la plupart des acteurs en prise sur le monde rural, traiter la ruralité, c'est s'occuper du développement dans les compagnes, à l'exclusion du développement agricole ».

L'interconnaissance est certainement l'élément le plus tangible des relations sociales régissant un village. D'autant plus dans un petit village de moins de 500 habitants, tout le monde connaît tout le monde. Certains peuvent parfois trouver cela « étouffant ». En effet, il est souvent difficile de lever un petit doigt sans que cela ne se sache. Mais l'interconnaissance éveille chez la plupart des habitants un sentiment de sécurité et représente la singularité de la vie à la campagne. De nombreuses familles vivent au village depuis plusieurs générations. Il va de soi qu'elles se connaissent toutes, de leurs histoires à leurs habitudes de vie, de leurs caractères héréditaires à la personnalité de chacun, de leurs généalogies familiales à leurs généalogies cadastrales. Le nom des nouveaux venus est couramment connu avant même leur arrivée. Ils sont ensuite en quelque sorte « jaugés » dès leur installation, et le bouche à oreille se charge petit à petit de transmettre les informations aux membres de la communauté. C'est grâce à l'interconnaissance ambiante que se développent des solidarités, en particulier avec les « premiers » voisins, c'est-à-dire les plus proches. La coutume veut d'ailleurs qu'un nouvel arrivant se déplace en priorité chez ses premiers voisins afin de se présenter. Le respect de cette règle est souvent une condition pour bien entamer un processus d'intégration. C'est également par son biais que se transmettent et perdurent les us et coutumes locales ainsi

que l'identité communale. Bernard Kayser (1990, p37) remarque qu'« Au village, les rapports sociaux restent personnels, et c'est pourquoi la régulation sociale est immédiate, mue par des codes et non par des institutions ». L'espace social villageois résiste ainsi aux menaces d'éclatement car « L'interconnaissance en demeure l'inévitable ciment ».

Toutefois, on ne peut nier que l'urbanisation des campagnes a également eu pour conséquence une urbanisation du mode de vie, ou devrions-nous dire à présent des modes de vies. L'architecture même des maisons en témoignent. Les maisons rurales étaient construites de façon à s'intégrer dans leur environnement. L'absence de clôture, les dépendances, engendraient un mode d'habiter tourné vers l'extérieur et conviaient à un relationnel fort. Aujourd'hui, un terrain acheté est un terrain clôturé, avant même d'y commencer des travaux, et les maisons nouvellement construites relèvent toutes d'une forme d'habitat pavillonnaire, centré sur l'intérieur. Mais il est vrai que le développement des transports, de la télévision, de l'information, surtout avec internet, ont également bouleversé les modes de vie des ruraux, les éloignant significativement de l'extérieur.

1.2.3.3 – Rural comme identité

Le concept d'identité rurale ou communale sera défini dans la deuxième partie de ce travail. Le but n'est donc pas ici de le développer, mais la présentation de la notion de « rural » ne peut faire l'économie de quelques éléments initiaux qui démontrent en quoi le territoire est porteur et source d'identification, et ce à différents niveaux.

« Quels qu'en soient les motifs et les raisons, l'installation dans l'espace rural relève très souvent d'un acte intentionnel, d'une décision motivée. » Par cette affirmation, Fabienne Cavaillé (1998) pose un premier niveau de portée du territoire dans la construction de l'identité personnelle. Un individu s'identifie à son territoire, ici entendu principalement comme la maison, qui est le fruit de son travail, de son aménagement personnel, et qui contribue réciproquement à une appropriation de soi. Il est « essentiellement appréhendé comme un patrimoine à partir duquel on transmet à ses enfants d'une part des savoirs, des valeurs, un mode de vie et d'autre part un bien, un avoir, une sécurité ». Le lieu est alors producteur, production, et continuité d'une identité personnelle et familiale.

Á un autre niveau, le territoire, sortant de la « maison », est source d'identification pour la société qui l'occupe. Il est envisagé comme porteur d'un patrimoine matériel (un monument par exemple), ou immatériel (comme un savoir ou un savoir-faire), alors lié à la mémoire et l'histoire collective. Le temps prend ici toute son importance. « L'entretien des liens passe par la proximité et le temps long. Le lieu est parcouru, travaillé, connu en ses moindres parties de façon topologique et généalogique. On est ainsi à la fois partie prenante et dépendant du lieu que l'on construit et qui nous construit, avec d'autres. » (Sencébé, 2011). Les souvenirs, et les

expériences partagées ou héritées, construisent un patrimoine auquel s'identifient, et dans lequel se reconnaissent, les membres de la communauté. « La mémoire sociale en tant qu'héritage commun, préserve alors l'identité culturelle et sociale d'une communauté donnée, au travers de situations plus ou moins ritualisées. Héritage partagé à caractère unificateur, le patrimoine apparaît alors comme un code rituel, signe d'unité, de reconnaissance et de mise en scène d'une mémoire collective sur un territoire. » (Bessière, 1998). Le patrimoine et le territoire, en s'ancrant de la sorte dans l'histoire collective, représentent une stabilité de la communauté qu'ils symbolisent. Mais avec l'urbanisation des campagnes, les processus de patrimonialisation du territoire aujourd'hui ont changé. Pour Guy Di Méo (2008), le « patrimoine antérieurement fait d'objets, de choses essentiellement matérielles, en tout cas étroitement circonscrites par leur enveloppe matérielle, même si, bien entendu, leur contenu idéel demeurait évident. Ces références patrimoniales perdent aujourd'hui du terrain, particulièrement dans le registre symbolique et collectif, celui qui est porteur d'identité, devant un patrimoine largement constitué de réalités idéelles et abstraites : évènements et manifestations sociales, traditions plus ou moins renouvelées (fête lyonnaise des Lumières par exemple), chansons, recettes culinaires et produits de pays, techniques et savoirs variés ». Le patrimoine est alors un faire-valoir aux yeux du monde, une mise en scène du territoire politique et économique, et la pertinence de ces patrimoines « publicitaires » dans une identité locale quotidienne mériterait d'être interrogée.

Enfin, le territoire est support d'unicité pour le groupe qui l'habite. « L'identité en question est conçue comme étant à la fois la source et le fruit de plusieurs processus : identification du groupe à l'espace de vie qui est le sien, même quand il résulte d'une assignation ; projection sur le territoire d'une conception du monde et de la structure du groupe lui-même par le recours à des schèmes spatiaux propres ; inscription de formes spatiales, des "marqueurs", visant à singulariser le groupe aux yeux des autres et à créer des discontinuités symboliques. » (Debarbieux, 2006). Ainsi le village construit son identité dans l'altérité, qui rassemble la communauté dans une représentation du territoire qui est sien et unique, et particularise ainsi le groupe.

1.2.4 – Rural, comme idéal : le ruralisme

Le ruralisme, ou la tendance à idéaliser la vie à la campagne, n'a peut-être jamais été aussi prégnant qu'aujourd'hui. « La relation Ville-Campagne est devenue de nos jours contradiction dramatisée où la ville est chargée de tous les péchés. Les penseurs modernes opposent romantiquement la pollution et la pureté, les grands ensembles et la maisonnette dans l'espace vert, la vie artificielle et l'existence authentique, le béton et la nature. » (Mucchielli, 1976, p6).

La multitude de publicités actuelles mettant en scène des images idylliques de scènes ou de paysages ruraux témoignent de l'image positive et idéalisée de la campagne aujourd'hui, terroir de produits sains faits avec amour, d'air pur, de calme et de paysages enchanteurs. Cette représentation du monde idéal influe sur la réalité rurale, amenant toujours plus de citadins à quitter la ville à la recherche de cet univers parfait.

1.3 - Ruraux

Les ruraux désignent « les habitants de la campagne ». Mais Bernard Kayser (1990, p45) relève « l'attention portée un peu partout aux signes d'origine et d'appartenance, qui se traduit au village par la distinction plus que symbolique entre autochtones et "étrangers". ».

1.3.1 – Ruraux d'ici

Les « ruraux d'ici » sont les autochtones, les villageois de souche, ceux qui sont « nés ici ». Ils ont suivi ensemble un même processus de socialisation. Claude Dubar (2002) définit la socialisation en tant que « construction d'identités sociales », ce qui « signifie aussi que la socialisation est considérée comme un processus d'expérimentation progressive, depuis la petite enfance jusque la mort, des positions, attitudes, orientations, conduites qui définissent un individu et sa vision du monde, permettant ainsi de l'identifier ». Grandir au sein de la communauté villageoise permet ainsi une intégration douce de la culture et des règles locales.

Cette socialisation s'exercera également sur leur environnement qu'ils vont découvrir et expérimenter ensemble puisqu'ils sont « les enfants du village ». Les jeux et les aventures qu'ils vont vivre durant leur enfance commune les réunissent souvent jusqu'à l'âge adulte. « Le temps de l'école, c'est le temps partagé avec les autres enfants de la commune qui habitent souvent loin les uns des autres. C'est le temps où l'on fait connaissance, où l'on partage des émotions, où l'on grandit ensemble et où l'on expérimente le territoire communal dans ses différentes expressions. Les entretiens révèlent que l'école est vécue comme le lieu de construction du sentiment d'appartenance à un groupe ou à une communauté. » (Fontorbes & Granié, 2000).

C'est également au fil de ces expériences communes que s'acquiert et se continue une mémoire collective. Et en tant qu'acteurs de l'histoire du village, ils deviennent les héritiers de son identité. Les villageois de souche, nés et restés au village, « forment un « noyau dur » : la plupart sont « tellement ancrés sur place qu'ils ont épousés une femme du voisinage » (Paillat, 1986) » (Kayser, 1990, p145), et sont les détenteurs de l'identité communale du

village. Ils connaissent les moindres recoins « d'un espace qui est pratiqué de façon usuelle sans angoisses ni préparatifs » (Guérin, Gumuchian, 1979), les moindres histoires, les moindres traditions et les moindres solidarités. Il est donc pour eux avant tout leur village.

Les villageois de branche, bien que dans un entre-deux, peuvent être associés aux autochtones. Ils sont, en référence à un arbre généalogique, leurs conjoints. En raison de la mobilité actuelle, ils ne sont plus forcément du voisinage. Mais en tant qu'« originaires par alliance », ils sont considérés comme l'étant à moitié. La transmission de la culture locale s'opère principalement au sein de la maison et du voisinage. Leur intégration est grandement facilitée car ils ne sont peut-être pas « le fils ou la fille de », mais ils sont « le mari ou la femme de ».

1.3.2 – Ruraux d'ailleurs

Les ruraux d'ailleurs sont les nouveaux villageois qui n'ont aucune attache de naissance ou d'alliance dans le village. Ils se sont installés plus ou moins récemment dans la commune, certains par obligation, d'autres par choix, d'autres par hasard. Venant la plupart du temps de la ville, leur mode de vie est très urbain. Retraités, jeunes couples, etc., ils recherchent tous « un coin tranquille ».

On distingue globalement deux sortes de rapport au territoire et à la localité. Une première catégorie regroupe les nouveaux arrivants qui ne cherchent pas forcément à s'intégrer au milieu dans lequel ils s'installent. Leur territoire se limite à leur maison. Une seconde catégorie, au contraire, rassemble ceux qui désirent s'intégrer à la vie communale. Ne connaissant pas forcément les modes de vies informels ruraux, ils s'investissent souvent dans la vie associative des villages. Pour eux en effet, « le fait de se rassembler et de parler ensemble est une première occasion pour les individus d'affirmer leur enracinement local, leur volonté de s'intégrer » (Brevard, 2005).

Reste que leur représentation et leurs attentes du monde rural diffèrent sensiblement de celles des autochtones. Le problème de l'intégration est alors capital, « afin d'éviter le rejet de nouveaux venus qui suscitent l'incompréhension. Le néo-rural vit plusieurs vies en une et cela se traduit dans sa manière d'être et de penser le monde. La cohabitation avec les agriculteurs est souvent difficile : difficile en effet d'accepter les épandages de pesticides, fongicides, herbicides, les ateliers d'élevage qui génèrent bruits, odeurs, mouches, la présence d'engins agricoles sur des routes étroites, et la multiplication des interdictions de passage. » (Jean, Périgord, 2009, p32).

2. Un village rural en particulier : Gigouzac

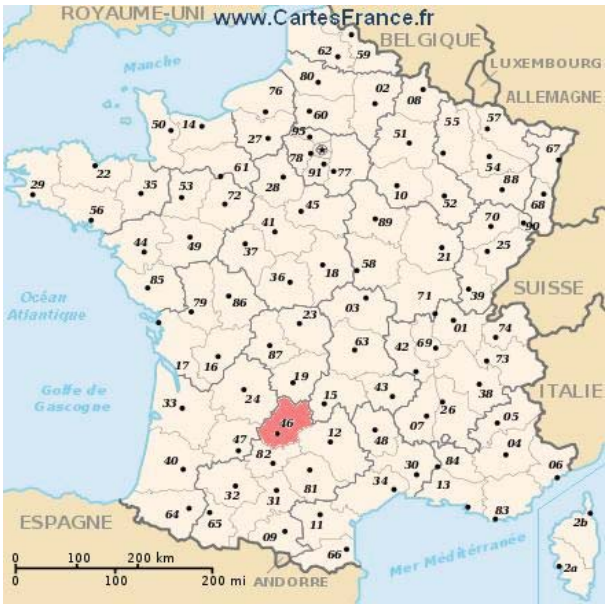


Figure 1 - Situation du département du Lot en France[12]

Le territoire choisi pour cette étude se situe dans le Lot (46), un département rural s'étendant sur une superficie de 522 613 hectares, et ayant perdu près de la moitié de sa population entre 1850 et 1950. En 1881, il comprenait 3 arrondissements, 29 cantons et 323 communes qui abritaient, selon le recensement opéré en 1876, 276 512 habitants (Combarieu, 1881). De nos jours, il est surprenant d'observer que le nombre de divisions administratives a augmenté alors que la population a perdu plus de 100 000 habitants. En 1999, on dénombrait : 3 arrondissements, 31 cantons et 340 communes, dont 276 de moins de 500 âmes, pour 167 291 habitants (160 197 sans les doubles comptes)[14].Mais depuis, la tendance s'est inversée et l'espace rural semble attirer beaucoup plus que les villes. Les petits villages, en particulier ceux étant proches de l'axe routier de « la 20 » (Nationale 20, aujourd'hui départementalisée) connaissent un accroissement de population considérable (Gascó, Hautefeuille, Rousset, Obereiner, Bazalgues, Astruc, Coustou, Jacob, et Daniel, 2006).

Situé à 20 km au nord de Cahors, Gigouzac est un joli petit village quercynois au creux de la riante vallée du Vert, blotti entre le Vert, le Trevès, et le canal d'amenée du moulin. L'eau omniprésente fait tout son charme et lui vaut encore aujourd'hui le surnom de « petite Venise verte ».

Figure 2 - Carte : Gigouzac dans le Lot (46)[13]

[12] Source : www.cartesfrance.fr
[13] Source : Internet (site inconnu)
[14] Sources INSEE 1999.

2.1 – Une histoire…

La commune, comme beaucoup dans le Quercy, a une histoire locale très forte qui se transmet de génération en génération et nourrit la mémoire collective. Pour découvrir le village et comprendre ses habitants, il est donc important de retracer l'histoire de cette localité.

Plus aucune trace aujourd'hui de château. Pourtant, Gigouzac fut autrefois une importante seigneurie du Quercy, avec à sa tête une puissante famille féodale...

Photo 1 - Prise à La Mostonie - Tableau représentant une reconstitution du château de Gigouzac

Cette partie de l'histoire de Gigouzac a pu être retracée grâce aux conséquents écrits de Ludovic de Valon dans le tome 35 du « Bulletin de la société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze » (1913). L'auteur y retraçant l'histoire de sa famille, j'ai dû extraire chaque passage concernant le village, et tel un puzzle, les réassembler pour en ressortir un récit le plus juste et cohérent possible. Mais « remanier complètement un manuscrit, en changer la forme, substituer sa pensée à celle de l'auteur, enfin de l'œuvre d'un autre en faire la sienne, sont choses graves et délicates » (Combarieu, Cangardel, 1883). Je ne veux en aucun cas m'approprier le colossal travail de Ludovic de Valon qui a dû consulter de nombreux manuscrits, dépouiller de nombreux documents, et se rendre dans de nombreuses archives, comme celles de la tour de Londres ou celles du Vatican par exemple. Admirative de cette œuvre, je tiens donc à préciser expressément que nous lui devons toutes les annales

de Gigouzac avant la Révolution. Mais dans un souci de concision, l'histoire de la vie à Gigouzac ne commence ici qu'au 19ème siècle, l'historique antérieur complet étant consultable en annexe n°1.

Au début du 19ème siècle (Poussou, 2007), un frère vint s'installer à Gigouzac, espérant instruire les enfants du village. En échange du couvert, il apprit à lire, à écrire et à prier à tous les enfants indistinctement. Il tenta ensuite d'ouvrir une école où n'étaient admis que ceux qui pouvaient payer une rétribution. Mais ce fut un échec. Il quitta Gigouzac pour Uzech-les-Oules. A partir de 1830, d'autres instituteurs se succédèrent. Mais les parents n'accordaient aucune importance à cette instruction qui leur était inconnue. Pourtant, le zèle et l'engagement d'Antoine Vertut, instituteur à Gigouzac de 1837 à 1872, année de sa retraite, réussirent à convaincre la commune en 1862 de bâtir une école. L'enseignement fut de ce jour bien facilité par ces meilleures conditions. Malgré tout, si les deux tiers environ des garçons savaient lire et écrire en 1870, l'éducation des filles restait très minoritaire. Les parents n'en voyaient pas l'intérêt pour les occupations ménagères, de mère de famille, ou pour les rudes travaux agricoles auxquels elles participaient largement. Les obstacles restèrent incontournables pendant longtemps. La population, laborieuse et pauvre, restait tributaire des exigences matérielles. Les enfants étaient de toute façon dès le commencement du printemps occupés aux travaux des champs ou à la garde des troupeaux.

Photo 2 - Chaque propriétaire aisé possédait une paire de bœufs

Gigouzac vivait en effet essentiellement de l'agriculture. Les animaux domestiques n'étaient pas très nombreux, mais chaque propriétaire aisé possédait une paire de bœufs pour les travaux des champs. On trouvait également quelques chevaux, mulets ou ânes qui servaient à l'exploitation. Contrairement à aujourd'hui, il n'y avait aucune vache, mais des troupeaux de chèvres ou de moutons. La plupart des fermes avait également une importante basse-cour.

Mais les Gigouzacois restaient avant tout des cultivateurs. Bien que Pierre Poussou trouve la science de l'agriculture encore très arriérée et réfractaire aux nouvelles méthodes, le sol fertile des vallées produisait des céréales en abondance, dépassant les besoins de la population. On cultivait également des pommes de terre, des betteraves, du lin, du chanvre, des légumes, des arbres fruitiers, du foin de qualité supérieure, etc. La vigne était également très importante.

On se rappelle encore de nos jours le temps où elle recouvrait de nombreux coteaux aujourd'hui buissonneux.

Photo 3 - Les laboureurs, Mas de Nadal, 1908

Mais toutes les terres n'étaient pas aussi généreuses et un écart s'était creusé entre les propriétaires. Un exemple illustre très bien cette inégalité vécue entre les territoires. Il était surtout prégnant à cette période où l'activité agricole était beaucoup plus présente et répandue, mais persiste encore aujourd'hui. Á l'époque en effet, les villageois possédant des terrains cultivables dans la vallée étaient considérés comme favorisés. Ces terres, arrosées par « le Vert », sont les plus riches et les plus fertiles de la commune. Les cultivateurs étaient donc grâce à elles considérés comme les personnes les plus riches et ayant la vie la plus facile. Les habitants des mas devaient pour leur part œuvrer les champs du causse de la colline, terres caillouteuses, ingrates, et ne se laissant pas façonner si facilement. Ils étaient de ce fait envisagés comme les plus pauvres du village. Cette image est également très certainement héritée de l'âge où Gigouzac avait encore son château. Il englobait tout le bourg, entre le ruisseau et le canal d'amenée du moulin seigneurial. En ces temps d'agressions récurrentes, il était beaucoup plus sûr de vivre dans l'enceinte du château, et c'est évidemment là que résidaient les villageois les plus importants. Même si le château a disparu depuis la Révolution, certaines mémoires se souviennent et appellent encore les habitants du bourg les « gens de l'île », en référence à l'île qu'il forme entre le ruisseau et le canal du moulin toujours présent. Et « *les gens de l'île croient qu'ils sont mieux que nous* » (extrait d'entretien) parce qu'ils ont l'eau et nous les cailloux… Cette différence faisait tellement partie des usages qu'en 1880, Pierre Poussou (2007), instituteur de Gigouzac, écrivait dans sa

monographie de la commune : « Il faut distinguer, quoique vivant pour ainsi dire dans le même lieu, l'habitant de la vallée de l'habitant des montagnes ou collines. Le premier est persévérant dans ses entreprises, en général très actif, gai, hospitalier, à l'imagination ardente, mais peut-être encore crédule et superstitieux ; les travaux des champs occupent tous ses instants avec la garde des troupeaux, il montre peu de penchant pour l'industrie et en revanche est doué d'un excellent naturel pour les travaux agricoles. L'habitant des coteaux est plus sédentaire et partant méditatif, il aime le pays et le toit qui l'ont vu naître, est plus prompt à s'irriter lorsque quelque contrariété excite son humeur susceptible, que son compagnon de la vallée, mais malgré ce petit défaut, il est aussi actif, industrieux et laborieux que lui, quoique aussi vindicatif et superstitieux ».

Les Gigouzacois étaient effectivement très superstitieux à cette époque. Ainsi, on trouve au *bout du lieu* une petite chapelle très ancienne, dont on ne connaît pas la date de construction mais qui a été restaurée fin 1870. Elle se nomme la *chapelle Saint Roch*, saint très populaire dans le Quercy et vénéré comme protecteur contre la peste et de la santé des troupeaux, qu'un chien fidèle nourrissait en lui apportant tous les jours un croûton de pain.

Photo 4 - Au « *bout du lieu* », la chapelle Saint Roch, 2011 (E. Bour)

Photo 5 - Intérieur de la chapelle, 2011 (E. Bour)

La chapelle renferme effectivement une statue de Saint Roch ayant à ses pieds un petit chien tenant dans sa gueule un morceau de pain. Une procession avait lieu chaque année le 16 août pour la bénédiction rituelle du bétail. Mais elle renferme surtout une pierre sacralisée à laquelle on attribuait le pouvoir de faire cesser la sécheresse : à la suite d'une procession, une jeune fille vierge descendait l'escalier, en face de la chapelle, menant au ruisseau, et plongeait la pierre dans l'eau du vert. Une pluie bénéfique arrosait alors les récoltes asséchées. La véritable pierre miraculeuse a malheureusement disparu vers 1930.

Le 19ème siècle se termina avec un Gigouzac bien émancipé et développé. En 1881, le village comptait 505 âmes[15], une école communale laïque de garçons, une école congréganiste de filles, trois moulins à farine, un cabaret, un débit de tabac et trois foires dans l'année (Combarieu, 1881, p99). Malheureusement, c'est à ce moment qu'une crise agraire nationale fit son apparition, entraînant une dépopulation sans précédent (Cahiers de Cuzals, 2010, p46).

[15] http://www.recensement.insee.fr/

Aujourd'hui, 230 habitants au total sont recensés[16]. Il reste une école communale, un café restaurant épicerie bureau de tabac dépôt de pain et de gaz « Chez Régine », une entreprise de maçonnerie, un atelier de mécanique de précision, et depuis 2010 un point de vente en direct du producteur de safran confitures vins de fleur et de fruit « Les Saveurs de Jean »[17]. En à peine plus d'un siècle, le village a donc perdu plus de la moitié de sa population... L'arrivée de la voie ferrée sur la commune voisine de Saint Denis Catus a peut être favorisé cette baisse de population, facilitant tout à coup la mobilité et arrachant de nombreux villageois au toit familial. Mais le 20ème siècle a également connu ses moments historiques.

Petite anecdote, Gigouzac vit pour la première fois arriver une voiture sur ses routes en 1910, lorsque la fille des propriétaires du moulin rentra quelques mois après son mariage. Ce fut une fête et un évènement pour la population qui se réunit sur la place pour voir ce qu'était une automobile.

Photo 6 - Auto de Mr Carl Gigault de Crisenoy, 1910

Deux évènements majeurs marquèrent le 20ème siècle : la Résistance durant la Seconde Guerre Mondiale, et l'inondation du village en 1960. Toujours dans un souci de concision, ces récits sont consultables en annexe n°1.

2.2 – … une vie rurale…

La vie de la commune au 20ème siècle était toujours déterminée par les activités des petites exploitations qui la composaient très majoritairement. La structure de référence à l'époque était l'« ostal » (prononcer « oustal »), la maison, mais qui prend son sens avec les générations, les bêtes, les plantes et les terres qui la composent. Le premier numéro des

16 Sources INSEE : populations légales 2008 de la commune de Gigouzac (population municipale : 221, population comptée à part : 9, population totale : 230).

17 http://lessaveursdejean.jimdo.com/

Cahiers de Cuzals[18] « L'ostal ou la culture de la terre » expose parfaitement ce fonctionnement encore en vigueur chez certains paysans retraités.

L'ostal est une entité à part entière qui s'inscrit dans le temps : les hommes passent, les temps changent, mais l'ostal reste. C'est la mémoire familiale, l'ancrage et le patrimoine qu'il faut transmettre après l'avoir amélioré.

Photo 7 - Mas de Barrade

Il prend d'ailleurs très souvent le nom de la famille qui y vit ou du lieu-dit où il se situe, et sert à désigner ses habitants. L'ostal fonctionne sur un mode patriarcal, avec le maître de l'ostal qui prend en main aussi bien la vie de l'exploitation que celle des autres membres de la famille. Il choisit son successeur dès la naissance de ce dernier.

C'est en général l'aîné, à condition que l'attitude de celui-ci fasse honneur à l'ostal. Son mariage est souvent arrangé dès le berceau avec une famille du voisinage dont on connaît le rang, les valeurs et le travail. Les ostals s'allient ainsi, renforçant leur influence et leur réseau d'entraide. Si l'aîné est une fille, ce sera alors le gendre qui prendra la tête de l'ostal, sachant que seul son héritier sera considéré comme étant vraiment de la maison.

Photo 8 - Henri Bouzou, années 1950

Les biens les plus importants de l'ostal sont les terres. Il faut à tout prix les conserver et accroître les propriétés afin de participer à l'œuvre collective. Le nom et les limites de chaque parcelle de terre se transmettent de génération en génération au sein de la maison et du hameau, donnant ainsi vie à un véritable cadastre oral. Ce fonctionnement est parfois source de belles solidarités, mais aussi de nombreux conflits. Dans tous les cas, les villageois vivent au rythme des saisons et des travaux agricoles qu'ils partagent. La terre passe avant tout, « il faut "rencontrer la terre", soit la "traiter" au moment précis de la double conjonction entre état de la terre et temps climatique. Il faut "faire les choses au bon moment" » (p23). Les échanges sont très variés et presque quotidiens (prêts d'outils, etc.).

[18] Cuzals est un musée à ciel ouvert, sur un domaine de 12 hectares situé dans la vallée du Célé, qui relate au travers d'objets et de bâtiments anciens (chaumière du 18ème siècle, etc.) l'histoire de la vie quotidienne et des mutations de la société rurale quercynoise, et la met en scène de mai à septembre.

Photo 9 - Battage du blé, 1909

Mais ce sont les lourdes besognes comme les vendanges, les foins, les blés que l'on battait sur la place du village, qui s'accomplissent dans la plus grande entraide. Les travaux s'effectuant à l'intérieur comme le dénoisillage, l'effeuillage du maïs, sont l'occasion de veillées laborieuses, mais très conviviales. En revanche, ce système est basé sur le don/contre-don, ce qui est vécu comme contraignant car on se retrouve redevable des voisins. Il faut donc « rendre » le plus rapidement possible pour se débarrasser de la dette.

Les ostals sont le plus souvent groupés pour former un hameau, un « village », autour d'éléments communaux nécessaires à tous comme le four banal, la fontaine, le lavoir. Les habitants de ces mas descendent au bourg principalement pour se rendre à l'école, à l'église, à la mairie, au moulin, à l'épicerie, etc., et surtout, pour la foire qui est une véritable institution où la présence est obligatoire. C'est l'occasion de vendre ou acheter les produits nécessaires à l'ostal, mais aussi de rencontrer les autres villageois, d'échanger les nouvelles ou de boire un verre.

Photo 10 - Charrette, 1902

Quelques scènes ou activités de Gigouzac en images :

Photo 11 - La grande Rue, 1908

Photo 12 - Mariage à Gigouzac, *carte postale*, 1908

Photo 13 - Vue sur l'église, 1909

Photo 14 - Place, Le bout du lieu, 1909

Photo 15 - La porteuse d'eau, 1908

Photo 16 - Les cribleuses de blé, 1908

Photo 17 - Attelage de bœufs, 1910

Photo 18 - Labour avec les bœufs, 1908

Photo 19 - Attelage devant l'étang, 1908

Photo 20 - L'étang du moulin, 1908

Photo 21 - Attelage de bœufs pour les foins, 1949

Photo 22 - Rentrée du foin, 1956

Photo 23 - L'étang du moulin, 1953

Photo 24 - Mariage à Gigouzac, 1966

Au cours du 20ème siècle, les innovations se font de plus en plus nombreuses, et bien que les paysans aiment à suivre le progrès, ils restent relativement résistants au changement, préférant les valeurs sûres pour la pérennité de leur exploitation.

Photo 25 - Locomobile à vapeur et batteuse, 1910

Mais les innovations font peu à peu leur chemin. Á Gigouzac par exemple, l'arrivée de l'électricité vers 1937 et de l'eau courante à la fin des années 50 est le changement le plus notable. L'enseignement agricole dispensé aux jeunes introduit de nouvelles notions de composition des sols, de fertilisation, d'hygiène et de propreté de la ferme.

La modernisation des engins agricoles facilite le travail, et le développement de la vie syndicale favorise les échanges. La locomobile à vapeur ci-dessus a par exemple révolutionné au début du siècle le battage du blé, mais non sans peine car il fallait trois paires de bœufs pour la remorquer de ferme en ferme, et encore deux pour tirer la batteuse ! Et tous les paysans ne pouvaient en posséder une. Ainsi par exemple, Monsieur Laporte du mas de Barrade devint « entrepreneur de battage », et mit en place pour la première fois ce que nous appellerions aujourd'hui une CUMA. La coopération ne s'établissait pas sans difficultés : *« certains étaient plus coopératifs que d'autres car à l'époque, il fallait savoir attendre lorsqu'on passait le dernier ! »*[19] En 1947, le premier tracteur fait son apparition à Gigouzac, et peu à peu, toutes les fermes s'équipent. Á partir de la fin des années 50, les paysans deviennent des agriculteurs. Pour autant, les exploitations modernes sont encore empreintes des traditions et de la culture villageoise de l'ostal.

Á présent, l'agriculture a grandement reculé. Si quatorze cultivateurs en tout travaillent des terres de la commune, Gigouzac ne compte plus que deux agriculteurs en activité, et quelques agriculteurs retraités. Mais la mémoire collective des gens « d'ici » se souvient avec nostalgie du temps où les poules et les canards gambadaient allègrement sur la place du village. Ils ont

[19] Conversation informelle

conservé ces principes traditionnels de vie rurale faite de connaissance, d'interconnaissance, de sentiment d'appartenance à un vécu et un quotidien commun, et d'ancrage dans un territoire particulier, malgré la métamorphose du village.

2.3 – … et un présent.

Aujourd'hui, Gigouzac fait partie du Grand Cahors, prend le soin d'organiser des festivités les plus attractives possibles, et compte plusieurs associations. On peut donc dire que c'est un Lotois moderne, bien intégré dans les politiques de développement et de fonctionnement contemporain des communes. Bien que de plus en plus de nouveaux venus soient accueillis, un noyau important d'habitants natifs du village est encore présent, et vit encore comme autrefois, avec ses chamailleries, ses complicités, ses us et coutumes.

2.3.1 – Gigouzac et l'intercommunalité

Figure 3 - Carte du "Grand Cahors"[20]

En 1992, la loi ATR (Administration Territoriale de l'Etat) créait les Communautés de Communes qui regroupent plusieurs communes formant une aire naturelle de solidarité géographique, économique, culturelle ou sociale, d'un seul tenant et sans enclave. Le village adhérait alors à la communauté de communes du canton de Catus créée en 1995 qui regroupait 17 communes pour 5 398 habitants.

Puis en 2010, la communauté de communes de Catus a fusionné avec celle de Cahors pour former le « Grand Cahors », qui comprend 30 communes et près de 40 000 habitants. Cette fusion a répondu à une demande de la préfecture d'arriver d'ici 2015 à 5 communautés sur le département, pensées en termes de bassins de vie. Elle permet également de faire profiter à l'ensemble des collectivités du territoire d'une Dotation Globale de Fonctionnement supplémentaire.

[20] Source : www.paysdecahors.fr

Le Grand Cahors conserve les compétences de la communauté de Catus, élargies à certaines autres. Les unes sont obligatoires (aménagement de l'espace, développement économique, tourisme), d'autres optionnelles (politique du logement et du cadre de vie, protection et mise en valeur de l'environnement, voirie, action sociale et services à la population, culture et sport), d'autres pour finir facultatives (transports, lutte contre les risques d'incendie). La représentation des communes dépend de celle des territoires. Gigouzac n'a ainsi qu'un délégué et un suppléant au conseil communautaire.

Le conseil municipal a approuvé sans trop d'hésitation la fusion, décision qui à son sens était faire le choix du progrès. Les Gigouzacois quant à eux sont restés perplexes et pleins de crainte face à cette nouvelle union bien plus vaste que la précédente, les uns appréhendant de perdre la spécificité communale au fil des réformes, les autres s'inquiétant plutôt de la qualité des services.

2.3.2 – Gigouzac dynamique

Malgré sa petite taille, Gigouzac a un tissu associatif très développé. Avec une dizaine d'associations, rares sont les week-ends où il ne se passe rien.

Le Foyer Rural est une association un peu à part puisque son rôle principal est de fédérer les autres associations Gigouzacoises. Il a tout de même quelques activités récurrentes à son actif : l'accueil du cinéma itinérant « Ciné-lot » chaque mois, le salon du livre « Lire à Gigouzac » organisé en avril, et une soirée théâtre en mai.

Les Amis de Gigouzac se sont fixés depuis 20 ans l'objectif de préserver leur patrimoine culturel et naturel. Ainsi les différents chemins, croix, fontaines, puits, écluses de la commune ont été recensés. Pendant 10 ans, ils se sont surtout occupés de l'église : restauration du chemin de croix, décrépissage du sous-bassement et des piliers, ou encore ré-encadrement d'un cuir de Cordoue. Ce cuir est d'ailleurs avec le chemin de croix à l'origine des amis de Gigouzac. Il avait été confié à une habitante par l'abbé du village à son départ. Elle l'a soigneusement conservé pendant une quinzaine d'années, jusqu'au jour où après une restauration bien nécessaire, il a retrouvé sa place au cœur de l'église. C'est ainsi qu'est née l'initiative de sauvegarder et protéger le patrimoine Gigouzacois, aussi bien culturel que naturel, car chaque commune regorge de trésors qui font toute leur richesse et leur cachet. Un peu en sommeil depuis 10 ans faute de projet, la volonté à présent de l'association est de trouver un nouvel essor pour enfin réinvestir ses objectifs initiaux.

Angel (AssociatioN Gigouzacoise d'Entraide et de Loisir) compte une trentaine de familles adhérentes dans tout le canton. Les après-midi du jeudi lui sont réservés pour se retrouver, bavarder, jouer aux cartes, fêter les anniversaires du mois à l'occasion d'un goûter, etc. La

bonne humeur et les rires toujours présents lors de ces occasions de rencontre rythment agréablement les semaines des personnes âgées présentes. Elle s'occupe aussi d'organiser divers événements comme la « fête des voisins », la fête de la musique, halloween, l'arbre de Noël en partenariat avec l'association des parents d'élèves.

Photo 26 - Traversée du village par la transhumance, 2011 (E. Bour)

Angel accueille également chaque année la transhumance de plusieurs centaines de brebis qui quittent leurs pâturages de Rocamadour pour une longue marche à travers les sentiers Lotois jusqu'à leur quartier d'été sur les hauteurs de Luzech. Cette tradition, remise au goût du jour par l'association d'éleveurs « Transhumance en Quercy » et l'Association Foncière Pastorale de Luzech - Labastide-du-Vert, en collaboration avec le Conseil général du Lot, met en scène l'agriculture et rencontre à chaque fois beaucoup de succès. Pour finir, l'association met en place certaines actions d'entraide : elle met notamment depuis peu un fauteuil roulant à disposition de tout habitant que cela dépannerait, et aide à remplir les déclarations d'impôts.

Gigouzac dispose également sur ses hauteurs de l'observatoire « Daniel Chotin », du nom de son fondateur et bâtisseur, un habitant du village passionné par les étoiles, astres admirablement observables depuis le « triangle noir » qu'est le Quercy. Le club d'astronomie a entre autre participé à une soirée à l'école de Gigouzac où tous les élèves ont dormi dans la cour afin d'admirer et de découvrir la voie lactée. Le club participe à la fête de la science à Cahors.

Le village offre encore bien d'autres activités comme la chasse, la bibliothèque, la gymnastique douce, le tennis, le club d'athlétisme Gigouzac-St Germain, fondé par un Gigouzacois il y a cinquante ans, et toutes les manifestations organisées par l'association des parents d'élèves « des loisirs en plus » comme le vide grenier en mai, la kermesse de fin d'année en juin, etc. Sans oublier l'association « Les Estivales de Gigouzac » qui organise chaque année la fête du village au mois d'août, financée tout au long de l'année par divers lotos, ainsi que les « bals d'hivers ».

2.3.3 – Gigouzac sentimental

Mais Gigouzac est aussi un village où la vie s'écoule au rythme d'un quotidien tranquille où les sociabilités villageoises sont primordiales. Jean-Sébastien Steyer, paléontologue au

Muséum national d'histoire naturelle de Paris et au CNRS, a par exemple en grande partie rédigé son ouvrage « La terre avant les dinosaures », véritable travail de Sherlock Holmes de cet historien des origines qui parcourt le monde à la recherche d'indices enfouis, à Gigouzac. De ses propres mots, *« ce petit havre de paix et de tranquillité a su me procurer la sérénité et le recul dont j'avais besoin. On peut dire que Gigouzac a été ma terre d'inspiration ! ».*

On y croise tous les jours les anciens, assis au bord du canal d'amenée près du four, s'échangeant les nouvelles ou se rappelant le bon vieux temps, toujours prêts à raconter « le vieux Gigouzac ». Car, en effet, on s'aperçoit vite qu'à travers les personnes, les anecdotes, les vieilles pierres, les paysages, Gigouzac devient parfois un réel personnage.

Photo 27 - Les anciens, gardiens de la mémoire communale, 2011 (E. Bour)

Cet article, écrit sur la base de témoignages, paru dans La Dépêche du Midi (rubrique Lot) le 2 février 2010 nous en donne un aperçu :

Photo 28 - Le Carolin, un personnage, 2010 (E. Bour)

« Le 19 janvier au matin, l'arbre le plus majestueux du bourg a été abattu. Il était le plus gros du village, avec 1m50 de diamètre et pas moins de 4 mètres de circonférence. Plus personne ne sait depuis combien de décennies ce peuplier Carolin était là, ni par qui ou pourquoi il avait été planté. Certains par contre se souviennent, par exemple, avoir appris à fumer assis sur le banc installé autrefois sous son ombrage. Situé juste en face de l'ancien moulin du château et de son étang, il a vu défiler de nombreuses familles de meuniers, le moulin fonctionner, puis cesser son ouvrage. Il a vu la scierie du village fonctionner, puis cesser son ouvrage. Il a vu les charrettes passer, puis les voitures. Il a eu un petit chemin à ses pieds, puis une route goudronnée. De sa hauteur impressionnante, il a contemplé des générations de Gigouzacois bâtir au fil des temps ce village qu'ils aiment tant. On le croyait creux, dangereux. Il était finalement en pleine forme. Peut-être ses branches les plus hautes étaient-elles un peu défraichies par son grand âge... Devant toutes ces considérations, on comprend alors que parfois un arbre représente l'un des plus précieux patrimoines, l'une des plus anciennes mémoires communales, et pourquoi pour ses propriétaires il était "Le Carolin", tel un important personnage. »

Les villageois aussi font partie du patrimoine communal. Une bouteille renfermant les noms des écoliers de l'époque et de leur institutrice repose, par exemple, sous le premier pilier du préau de l'actuelle école, déposée au moment de sa construction en 1950. Plus récemment, Gigouzac a tenu à rendre hommage et à immortaliser le souvenir de l'un de ses habitants en baptisant la place de la salle des fêtes « Place Jacques Bourrée », qui n'aurait pas rêvé plus bel honneur que de s'ancrer ainsi dans les mémoires de ce village qu'il aimait tant et qu'il a animé 60 ans durant de son dynamisme associatif et festif. Il n'était pas originaire de la commune, mais Paulette, sa femme, a su lui transmettre son amour du village et faire de lui le Gigouzacois de cœur qu'il était. Mais surtout, la mémoire communale est emplie des personnalités des anciens, présents ou disparus, véritables symboles du village qui ont fait de lui ce qu'il est aujourd'hui. Cette mémoire est en partie retracée dans un *« classeur de Gigouzac »* qu'une habitante, Hélène Bour, a eu l'idée de commencer voilà plus de trente ans et que les Gigouzacois empruntent avec plaisir et nostalgie. Bon nombre de vieilles photos retracent la grande époque où Gigouzac avait un club cycliste suivi par tous les villageois et occasionnant de mémorables pique-niques, des mariages, des élections, des vues du village, etc.

2.3.4 – Gigouzac pittoresque

La vie au village peut également avoir un côté pittoresque car si l'on sait prêter l'oreille, attentive ou amusée, beaucoup d'originaires se délectent à raconter avec passion les histoires rocambolesques que leurs ont transmis leurs parents ou grands-parents. En effet, la culture superstitieuse d'autrefois s'appliquait également à la vie quotidienne et aux relations entre habitants. Il n'était pas rare par exemple qu'un voisin mal intentionné, rancunier, ou tout simplement mal luné, jette un *« coup de mauvais œil »* en passant. Les bœufs s'arrêtaient alors immédiatement d'avancer. Il fallait attendre patiemment son retour pour que les bêtes reprennent miraculeusement leur travail ou leur chemin. Il était de plus bien connu de tous que certaines femmes du village étaient sorcières.

Mais les histoires de sorcellerie ne sont pas seules au répertoire : cette jolie maison ci-contre était il y a fort longtemps une auberge accueillant les voyageurs durant leur halte à Gigouzac. La légende raconte qu'il n'était pas rare que les tenanciers

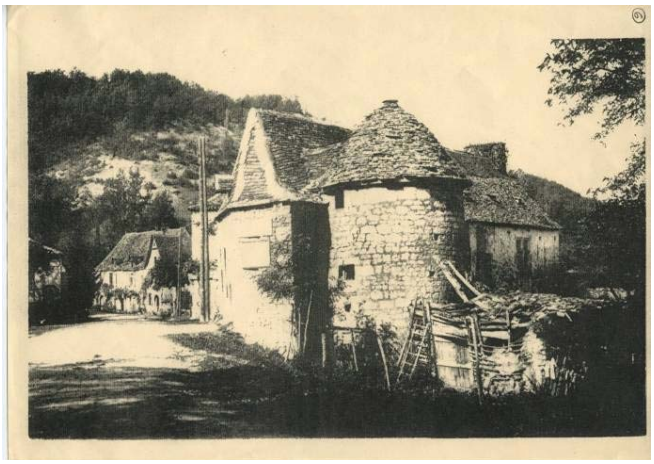


Photo 29 - Vieille maison ***(carte postale, date inconnue)***

assassinent leurs hôtes afin de s'emparer de leurs biens. Ils profitaient alors du sol en terre battue de la tour pour enterrer les corps des malheureux...

Les récits de telles péripéties sont nombreux, mais se perdent peu à peu au fil des disparitions des conteurs, et faute d'auditeurs. Il est amusant de constater que se sont surtout les hommes qui aiment raconter et transmettre ces légendes et anecdotes. Les femmes pour leur part les connaissent également, mais ne voient ni leur intérêt, ni leur utilité, se moquant même généreusement à leur narration.

2.3.5 – Gigouzac convivial

Photo 30 - Fête des voisins, Mai 2010

Avec son tissu associatif développé et ses traditions bien ancrées, le village offre de nombreuses occasions de rencontre où la convivialité est toujours mise en avant. Les repas comme le buffet campagnard sur la place du village en juillet, le banquet des chasseurs en mars, ou la fête des voisins organisée en mai par l'association Angel sont de très bons exemples de ce désir de convivialité. Ces rencontres inter générations, auxquelles de nombreux Gigouzacois participent chaque année sont un chaleureux temps de partage et de retrouvailles, une occasion de discuter et de prendre des nouvelles des uns et des autres. Les jeunes s'y retrouvent, aux côtés de leurs aînés, et les enfants en profitent pour s'amuser toute la soirée.

Certains villageois entretiennent également les traditions qui veulent que l'on fête la fin d'un ouvrage avec ses amis et voisins. Ainsi tous les Gigouzacois avaient été conviés « en terre d'Escalmels » pour un pot de l'amitié autour de la nouvelle gariotte qu'un habitant venait de terminer. Une grosse centaine d'invités s'était alors réunie. Une ambiance gaie et chaleureuse régnait en cette belle soirée estivale dans le pré où des tables bien garnies avaient été dressées, si bien que l'on se serait cru à un mariage champêtre !

Photo 31 - Les Barry fiers de leur gariotte, Escalmels, 2009

Pour finir, la municipalité convie chaque année les Gigouzacois récemment installés afin de leur souhaiter la bienvenue. Un petit livret d'accueil a également été confectionné et remis à tous les « nouveaux », leur fournissant ainsi toutes les informations pratiques concernant les services de la mairie, les associations Gigouzacoises, les professionnels de la santé les plus proches, etc. La municipalité se félicite de l'installation de tant de nouveaux habitants qui sont pour elle *« une composante essentielle de la force vive de Gigouzac »*.

2.4 – Quelques chiffres

La population de Gigouzac, que certains des habitants pensent vieillissante, est plutôt bien équilibrée. Sur 221 habitants que l'Insee recense en 2008, on peut compter 108 hommes et 113 femmes. 38 ont moins de 20 ans, 126 moins de 65 ans, et 57 villageois ont 65 ans ou plus[21].

Le village, après avoir été touché par l'exode rural, a connu en quelques années un essor démographique conséquent pour lui. La commune est classée en Zone de Revitalisation Rurale, mais un récapitulatif des recensements de la population de Gigouzac[22] démontre le nouvel attrait dont le village fait preuve :

Tableau 1 - Population de Gigouzac recensée de 1836 à 2009

1836	**1841**	**1876**	**1881**	**1886**	**1891**	**1896**	**1901**	**1906**	**1911**	**1921**	**1926**
568	580	490	505	508	464	425	405	353	346	282	259

1931	**1936**	**1946**	**1954**	**1962**	**1968**	**1975**	**1982**	**1990**	**1999**	**2008**	**2009**
241	235	209	181	193	204	180	204	211	175	221	239

Ce tableau montre à quel point le village a subi l'exode rural du 19ème siècle jusqu'aux années 1970, perdant presque les 2/3 de sa population. On peut voir qu'en revanche, depuis 1975, la

[21] Insee, RP2008, Dossier local complet, commune de Gigouzac, http://www.insee.fr/fr/bases-de-donnees/default.asp?page=statistiques-locales.htm
[22] Source : http://archives.lot.fr/ et http://www.recensement.insee.fr/

population augmente. Malgré une rechute sur le recensement de 1999, la population a augmenté d'un peu plus de 30% entre 1975 et 2009.

La configuration villageoise se trouve de ce fait modifiée de façon importante. Sur les 128 maisons que la mairie recense[23], 57 sont occupées par des originaires de la commune (soit 45%), et 71 par des non-originaires (soit 55%). Les données Insee[24] concernant le lieu de résidence montrent qu'en 2008, sur 208 personnes de 5 ans ou plus, 140 seulement résident dans la commune depuis 5 ans au moins. L'Insee pour sa part dénombre, en 2008, 143 logements, dont 103 résidences principales, 25 résidences secondaires ou logements occasionnels, et 15 logements vacants. Sur les 103 résidences principales, seules 94 ont été construites avant 2006. En conséquence, 9 maisons se sont bâties en 2 ans, chiffre conséquent pour le village. Gigouzac arbore de ce fait aujourd'hui une physionomie totalement inédite, et amorce une évolution dont l'issue reste inconnue.

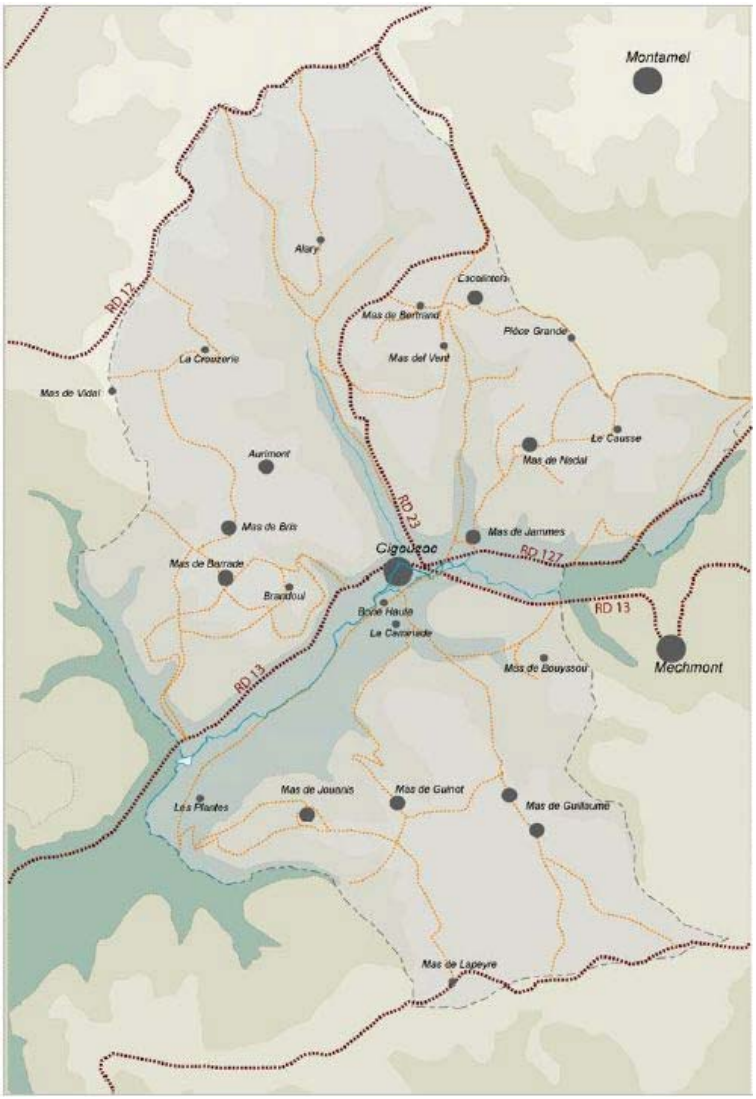


Figure 4 - Carte de la commune de Gigouzac

La répartition des habitants sur le territoire apparait à mon sens également très intéressante puisque, pour reprendre le découpage géographique de l'Insee, elle s'organise autour de :

Gigouzac « bourg », considéré comme le secteur favorisé par la présence de l'eau et de terres plus fertiles, mais non constructible en raison de son caractère inondable.

Gigouzac « nord », préservé des constructions par le plan d'occupation des sols et de ce fait habité plus que majoritairement par des villageois « de souche » (Mas de Barrade, Mas de Bris, Aurimont, Escalmels, Mas del Vent, Mas de Bertrand, Mas de Nadal).

Gigouzac « sud », voué au développement et peuplé plus que

[23] Source : Liste de la mairie pour la distribution ou l'envoie des informations communales (2010)
[24] Insee, RP2008, Dossier local complet, commune de Gigouzac, http://www.insee.fr/fr/bases-de-donnees/default.asp?page=statistiques-locales.htm

majoritairement de nouveaux-venus désireux de construire une nouvelle identité, de hameau, afin de s'approprier leur territoire récent (Mas de Guillaume, Mas de Guinet, Mas de Jouanis).

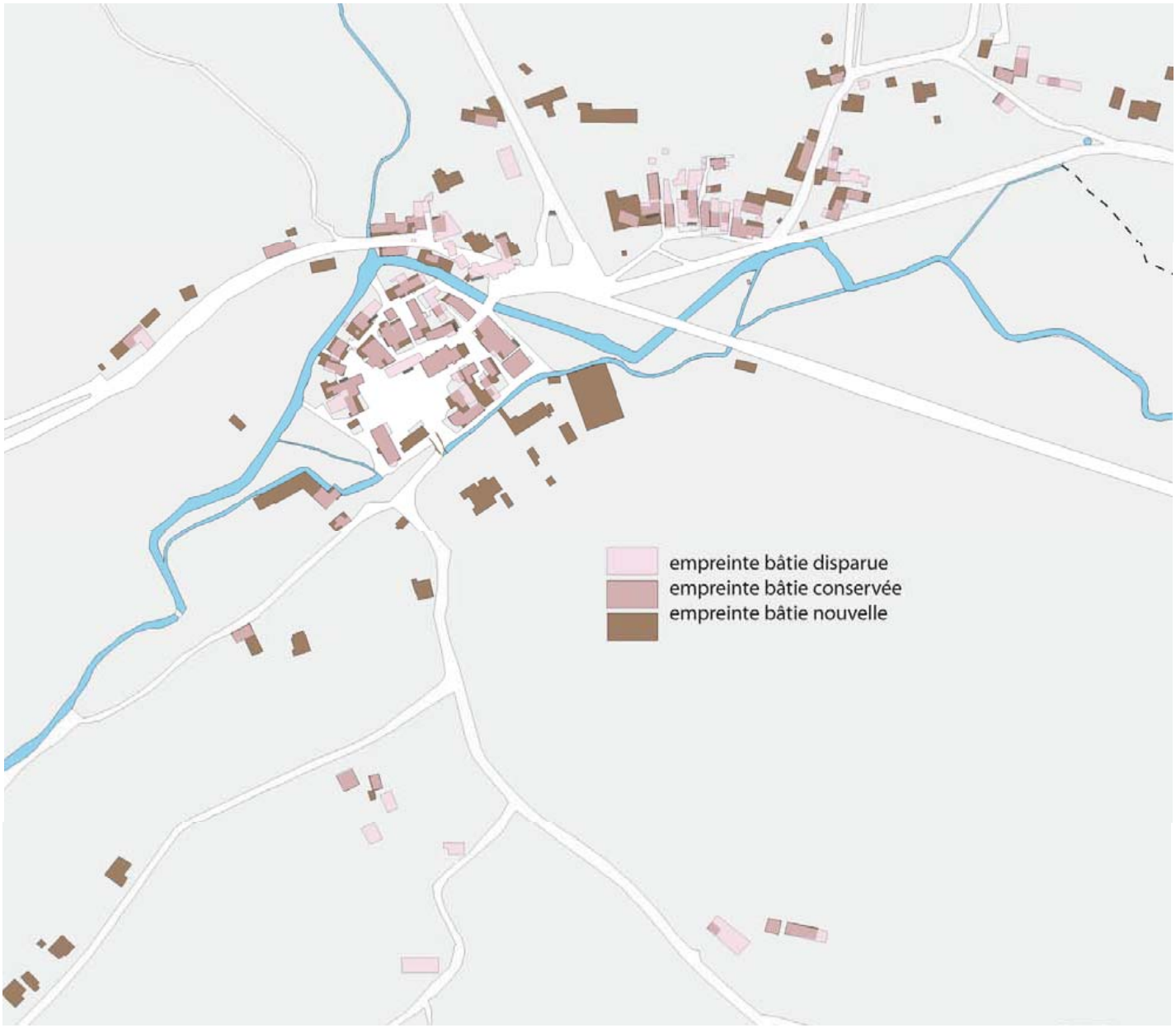


Figure 5 - Comparaison du bâti dans le bourg de Gigouzac entre le 19ème siècle et aujourd'hui (Duchene, 2009)

Cette superposition du cadastre du 19ème siècle avec le cadastre actuel montre que le centre du village bâti au Moyen-âge autour du château est encore très présent. En revanche, Gaëlle Duchene, architecte du Patrimoine DPLG, constate à l'occasion de l'élaboration du projet de PLU confiée à son cabinet d'étude Indigo SARL, paysagistes DPLG, que « La comparaison du cadastre ancien avec le cadastre actuel nous montre que, depuis la première moitié du XIX° siècle, l'empreinte bâtie du bourg s'est quelque peu modifiée. On observe en effet un important renouvellement du bâti qui se traduit à la fois par une érosion du bâti ancien (empreinte disparue), mais également par l'implantation de constructions nouvelles,

notamment en marge du bourg. », et particulièrement dans les mas au sud du village qui n'apparaissent pas dans la figure 5.

Ce choix de développement a entraîné une inégalité importante dans la répartition du territoire communal entre originaires et non-originaires. Le tableau ci-après, établi grâce aux données recueillies à la mairie du village en 2009, est très révélateur quant à la répartition de la population. Il recense ainsi par secteur les habitations occupées par des originaires ou non.

Tableau 2 - Répartition de la population par secteur et selon les ancrages

	Le bourg	**Gigouzac Nord**	**Gigouzac Sud**
Nombre total de logements	71 55,5 %	26 20,5 %	31 24 %
Occupés par des originaires (% par secteur)	32 45 %	16 62 %	9 29 %
Occupés par des non-originaires (% par secteur)	39 55 %	10 38 %	22 71 %

Le tableau suivant, établi sur la base des 114 personnes interrogées en 2008, apporte des indications supplémentaires sur les villageois ayant participé à l'étude, bien sûr, mais confirme surtout l'aspect disparate de la répartition des ancrages selon les secteurs.

Tableau 3 - Répartition de la population interrogée en 2008 par secteur et selon les ancrages

	Le Bourg (75 pers.)	**Gigouzac Nord** (22 pers.)	**Gigouzac Sud** (17 pers.)
Originaires	48%	45,5%	17,6%
Non-originaires (% étant conjoints d'O)	52% (51,3%)	54,5% (50%)	82,4% (14,3%)
Originaires + leurs conjoints	74,5%	72,75%	29,4%
Tranche d'âge majoritaire	50 & + = 56%	50 & + = 59,1%	25 à 40 = 70,6%
Moyenne d'âge	52,32	51,91	34,24
Moyenne tps d'installation des NO	20,77 ans	26,33 ans	6,29 ans

Je rappelle une différence primordiale entre les trois secteurs :

- Le bourg = considéré comme le secteur favorisé par la présence de l'eau et de terres plus fertiles, mais non constructible en raison de son caractère inondable.
- Gigouzac nord = causse occupé principalement par des originaires (non désireux de vendre pour la plupart), et délaissé par le POS[25].
- Gigouzac sud = causse choisi par le POS pour être développé.

On peut voir que les proportions du bourg et du nord sont similaires, alors que celle du sud illustre le déséquilibre d'un développement non homogène. En effet, les trois quarts des habitants du bourg ou des mas du nord sont originaires ou vivent avec un originaire, alors qu'à l'inverse les mas du sud sont composés de jeunes ménages venant de s'installer relativement récemment sur la commune. Le village est en conséquence concerné par les questions de la pérennité de l'identité communale et de l'intégration de ses nouveaux habitants.

De plus, le bourg (investissant la vallée) agit comme le détenteur et l'acteur de l'histoire de la commune. Le nord ne se sent pas forcément analogue aux habitants du bourg, et le sud du village (occupant l'autre crête) est fortement désireux d'investir son territoire tout neuf. Cette configuration peut permettre de cerner d'éventuelles différences de représentations des lieux et de façons de vivre le village en fonction des ancrages sociaux et psycho-territoriaux.

En 2011, la mairie a adopté le Plan Local d'Urbanisme et *« ce PLU doit servir à ça justement : évoluer constamment et rapidement. Il y a des zones, comme Le Salinié, dont on veut accélérer l'ouverture : c'est plein sud, en continuité du bourg, on est en plein dans le développement durable. L'objectif est de permettre à la commune de gagner encore rapidement en habitants, entre 5 et 10 par an, afin de développer la commune et limiter la pression fiscale »*[26].

[25] Plan d'Occupation des Sols (en vigueur jusqu'en 2011)
[26] Entretien avec Romuald Molinié, Maire de Gigouzac

3. Ma place à Gigouzac

L'étude d'un objet implique avant tout une auto-socio-analyse de la relation entretenue avec cet objet. Ce travail réflexif (ou autobiographie raisonnée en recherche-action par exemple), a pour but de rendre conscientes les raisons ou/et les attentes qui poussent vers un sujet de recherche particulier, permettant par la suite de les garder à l'esprit, comme des variables influant sur le déroulement de la recherche et la place du chercheur. Il s'agit pour lui « d'opérer un retour réflexif sur son parcours de vie en ce que ce parcours présente des liens identifiables par lui et signifiants pour lui ici et maintenant avec le projet qui le conduit » (Bataille, 2005, p21), et qu'il conduit. Bien sûr, rien n'oblige à mettre ce travail réflexif par écrit et lisible par tous. Pour autant, il me semble apporter une « transparence » scientifique, car comme l'écrit Michel Bataille (2005, p24) citant la page 59 de sa thèse d'Etat, « je regretterais que les lecteurs intéressés seulement par mes travaux "désimpliqués" ne lisent pas l'essai d'analyse de l'implication qui peut en éclairer la compréhension. L'objectivité suppose probablement qu'on s'intéresse aussi aux conditions de production du discours objectif ». Tout est dit.

Faisant partie de l'objet que j'observe, il est également primordial de réfléchir à mon implication dans ce microcosme. Pour reprendre les termes de Pierre Bourdieu (2003, p44), « L'objectivation participante se donne pour objet d'explorer, non «l'expérience vécue» du sujet connaissant, mais les conditions sociales de possibilité (donc les effets et les limites) de cette expérience et, plus précisément, de l'acte d'objectivation. Elle vise à une objectivation du rapport subjectif à l'objet qui, loin aboutir à un subjectivisme relativiste et plus ou moins antiscientifique, est une des conditions de l'objectivité scientifique. (...) L'objectivation scientifique n'est complète que si elle inclut le point de vue du sujet qui l'opère et les intérêts qu'il peut avoir à l'objectivation (notamment quand il objective son propre univers), mais aussi l'inconscient historique qu'il engage inévitablement dans son travail. » Convaincue de l'influence inévitable de ma situation ou de mon histoire sur le point de vue que je peux adopter, les expliciter me paraît incontournable afin de clarifier ma position de chercheur.

3.1 – Qui suis-je dans tout ça ?

Le séminaire « Identité, Territoire, Mobilité, Rapport de genre » du laboratoire Dynamiques Rurales auquel j'ai pu participer en 2009 lors de mon Master Recherche ESSOR a été pour moi source de réflexivité, ou du moins d'explicitation réflexive. En effet, on a beau s'être déjà posé la question « pourquoi l'identité communale, et pourquoi étudier mon village ? » soi-même, ce n'est pas pareil lorsqu'elle est posée au cours d'un séminaire. Sur le moment, la

première réponse spontanée est « parce que j'aime la singularité des petits villages et que les dynamiques engendrées par l'interconnaissance sont passionnantes, et tant qu'à faire c'est plus simple de choisir mon propre village étant donné que j'y vis et que je le connais ». Mais bien sûr, cette réponse ne peut suffire à des interlocuteurs qui savent bien que le choix d'un sujet et d'un terrain de recherche ne pouvait se résumer à cette réponse toute faite. Il a bien fallu que j'en dise plus, ou plus que je ne voulais en dire. En effet, la réponse « parce que j'y vis et que je le connais » ne tient pas debout puisque lorsque j'ai commencé à étudier ce sujet il y a 10 ans, je n'y vivais pas, et j'avais l'impression de ne plus le connaître. Alors il me faut me présenter, m'expliquer, plus qu'au séminaire, ou du moins avec quelques détails supplémentaires.

3.1.1 – Réflexivité personnelle et familiale...

Je suis née à Gigouzac. Pour les habitants du village, j'ai toujours été « la petite fille Bour », ou plus précisément « la petite fille de Maître Bour », notaire du village et maire très apprécié pendant 24 ans (avant ma naissance). Mais je ne suis pas la seule « petite fille de Maître Bour ». On passe du coup à une spécificité particulière : je suis la « fille (unique) d'Hélène », la plus jeune de ses filles, ce qui fait de moi « la petite Edith ». J'ai grandi dans ce village jusqu'à l'âge de 5 ans, aimant déjà participer (comme vous pouvez le constater sur la photo ci-contre !) à sa vie singulière empreinte d'interconnaissance et de fraternité, à cette pratique particulière qu'en ont ses habitants qui fait que chacun s'implique et se sent investi de sa préservation.

Photo 32 - Élagage des platanes de la place, 1978

Ma mère et moi avons ensuite déménagé à La Rochelle. Je venais donc à Gigouzac surtout à l'occasion des vacances, mais ce village a toujours été mon « chez moi » et j'ai toujours envié ceux qui pouvaient aller dans sa petite école. Je suis revenue vivre dans le Lot, près de Gigouzac, à 19 ans, accompagnée de mon compagnon Rochelais.

Un désaccord familial m'a ensuite éloignée quelques années du village. Lorsque j'y suis revenue, je ne connaissais plus la plupart des visages que je pouvais croiser. Certains étaient partis, d'autres étaient arrivés… Je ne me sentais plus le droit de considérer comme « à moi » ce village dont je connaissais pourtant tous les recoins. La seule chose qui me montrait que j'étais bien au bon endroit était l'éternelle présence des « anciens » du village. Voilà comment j'en suis arrivée 10 ans plus tôt à étudier la relation école/identité communale, afin, sans le

savoir à l'époque clairement, de me réapproprier « mon » village. Pour résumer, je me suis aperçue qu'il était toujours le même, tout en étant différent. Il avait évolué avec son temps, mais certaines choses restent immuables, surtout en matière relationnelle. Ce que je n'avais pas prévu, c'est que moi aussi j'avais grandi, et que les habitants portaient du coup un regard sur moi en conséquence… J'ai alors pris conscience de la place que pouvait occuper chacun des membres de ma famille au sein de ce relationnel communal.

Ma famille habite au moulin du village (ancien moulin de Valon) depuis un échange passé le 3 mars 1849 intervenu entre Jean Victor Sudres et Rose Miquel, désignés à l'acte[27] comme *« propriétaires demeurant au Mas de Barrade Commune de Gigouzac »*, et les époux Antoine Baldy et Marie Anne Delpech, désignés comme *« propriétaires demeurant à Gigouzac »*. Aux termes de ce contrat, Jean Victor Sudres et Rose Miquel ont donné aux époux Baldy diverses parcelles de prés et de terres sur la commune de Gigouzac. En contre échange, les époux Baldy leur ont cédé *« un moulin à eau situé à Gigouzac ; ensemble tous les appareils et apparaux en dépendant, avec un mulet garni ; le plus petit des deux qui y sont maintenant ; encore la grange-pré-terre-jardin-cours d'eau et autres immeubles en dépendant, le tout situé à Gigouzac »*. L'échange a été fait moyennant une soulte de 8550 francs-or que les époux Baldy ont chargé les époux Sudres de payer à la libération de leurs dettes envers divers créanciers. Les époux Sudres donnèrent naissance à l'arrière grand-mère de ma grand-mère, qui épousa en 1863 Charles Roques, Maire de Gigouzac durant de très nombreuses années. Mais peut-être que je remonte un peu trop loin !

Il me faut en revanche préciser certains facteurs supplémentaires déterminant des choix de chacun et conditionnant la représentation que les autres villageois originaires de la commune peuvent avoir de ma famille. Mon arrière grand-mère Marie La Borde épousa en 1910 le baron Carl Gigault de Crisenoy, donnant naissance en 1919 à Jeanne de Crisenoy, ma grand-mère. Petite, elle vivait à Paris et venait en vacances chez ses grands-parents, dans cette maison du moulin où certaines personnes du village étaient employées : fermier, meunier, employée de maison, ce sont plusieurs familles qui la côtoyaient de loin. Elle était « la fille du baron ». Elle conserve aujourd'hui encore un statut particulier aux yeux des « anciens » du village qui fait que l'on la vouvoie, et que l'on se rappelle autrefois l'appeler « Mademoiselle Jeanne », et non « Jeanne » tout court. Non pas que ce soit un souhait de sa part, mais on ne lutte pas facilement contre la mémoire sociale… En 1942, elle quitta Paris accompagnée de mon grand-père Claude Bour pour venir s'installer à Gigouzac en zone libre. Ils s'y marièrent le 18 août 1942 et ne quittèrent plus leur « cher moulin » qu'ils aiment tant. Mon grand-père, notaire, y installa son étude. De ce jour, il s'est toujours impliqué et a regardé vivre avec tendresse ce village. En 1953, une délégation d'habitants vint le trouver pour le convaincre de se présenter aux élections municipales face au maire en place depuis des années à qui on reprochait de ne pas agir pour le bien communal mais de ne répondre qu'aux attentes des habitants avec lesquels il s'entendait. Il fut ainsi élu, et maire de Gigouzac de 1953 à 1977,

[27] Acte d'échange passé le 3 mars 1849 devant Me TAILLADE, notaire à Saint Denis Catus, et transcrit au bureau des Hypothèques de Cahors le 19 mars 1849, volume 159 n°48.

année où il ne souhaita pas se représenter. De l'avis général, il fut un maire compréhensif et présent qui sut faire l'unanimité en œuvrant pour le bien et l'entente de tous, et marqua le temps et les esprits. Il nous a quittés le 20 février 2011. Pour beaucoup il restera Maître Bour, notaire particulièrement estimé et apprécié, un homme juste et à l'écoute, faisant toujours pour le mieux. Et il rendait à tous cet attachement : il connaissait toutes les familles, aimait passionnément Gigouzac et ses habitants, et surtout adorait raconter la vie d'ici dont il connaissait toutes les anecdotes, toutes les évolutions. Avec lui, une figure du village a disparu, une page d'histoire communale s'est tournée. Je pense que je lui dois mon affection pour Gigouzac et ses habitants.

Mais malgré cette proximité, mes grands-parents ont toujours été considérés comme les notables du village. Il faut donc choisir, entre la familiarité ou la distance de circonstance, entre tutoyer ou vouvoyer les habitants d'une certaine époque. Une petite analyse réflexive m'amène alors à me rendre compte que je me suis depuis démarquée de cette position familiale que je trouvais en marge de la réelle identité communale portée par un noyau d'habitants. J'ai préféré être « dans » cette identité plutôt qu'« à côté », trouvant ainsi ma place en tant qu'« Edith », même si je reste la « petite fille de » (ce qui ne me gène pas du tout). Je suis consciente d'être ainsi dans un « entre-deux ». Cette position délicate imbriquant la place que l'on a dans le regard du groupe social observé, celle que l'on croit avoir, et celle vers laquelle on essaie de tendre, rend ce travail réflexif indispensable.

3.1.2 – Une Gigouzacoise impliquée

Après cette auto-socio-analyse personnelle et familiale, il me faut mettre à plat mon implication actuelle dans la vie communale, car les deux premières études que j'ai menées sur le village m'ont finalement amenée à un rôle particulier : celui de correspondante des journaux pour la commune. Les villages comptent en effet bien souvent un habitant correspondant des quotidiens ou hebdomadaires régionaux, chargé de rendre compte au reste du monde de la vie locale (carnets roses, bleus, blancs, noirs, évènements, festivités, associations, portraits de vie, etc.). Ce statut a ceci de singulier que c'est de lui que dépend le dynamisme affiché, connu et reconnu d'un village face aux autres. Alors dans le plus classique des cas, il n'y a que deux raisons pour une commune de changer de correspondant : soit parce qu'il en a assez d'assumer cette fonction (auquel cas il se trouve lui-même un remplaçant), soit parce qu'il est mort. C'est cette dernière raison qui m'a amenée à endosser ce rôle fin 2008, sur la proposition de quelques villageois qui m'avaient vue passer dans les maisons pendant la campagne des municipales, en parallèle du cortège électoral en plein conflit, sans y être amalgamée. Pour l'apprentie-chercheur que je suis, cette proposition a été une grande victoire pour la neutralité de ma posture. Mais pour la simple Edith, il n'était pas forcément aisé de prendre la suite d'un personnage, figure du village, en place depuis tant

d'années qu'il avait fait paraître ma naissance. L'attente des premiers retours ne s'est pas faite sans appréhension, je le reconnais ! Cet office m'a également amenée en 2010 à être secrétaire du Foyer Rural.

Voici en tous cas des variables supplémentaires, et plusieurs questions en découlent concernant les rencontres que je pourrais faire pendant ma recherche : les habitants s'adresseront-ils à « la petite fille de », « la fille de », Edith, la correspondante, la secrétaire du Foyer Rural, ou l'apprentie-chercheur ? Sans compter que pour de nombreux nouveaux arrivants que je croise à la sortie de l'école, je suis « la mère d'Élise ». A moins que ce ne soit à un peu à toutes réunies ? Et moi, laquelle de ces casquettes mettrais-je en avant ? Sera-t-elle la même pour tout le monde, ou dépendra-t-elle des personnes ?

Les questions qui viennent d'être posées demandent légitimement un choix et une définition claire du positionnement adopté. Pour Kohn et Nègre (1991, p115), « Si le terrain est déjà connu du chercheur, nous entrons dans le domaine de la recherche impliquée, qui suppose une mise à distance, une démarche de défamiliarisation, pour pouvoir voir autrement ». Nous retrouvons là l'intérêt du travail réflexif que nous venons de voir. Mais il faut surtout retenir que nous sommes bien ici dans une recherche impliquée, nécessitant une construction préalable du positionnement et de l'usage le plus pertinent de cette implication prescrite. Aussi délicate que soit cette posture, elle présente un intérêt non négligeable dans le sens où il me parait difficile d'accéder à une réelle compréhension d'une société villageoise sans prendre le temps de l'observer. Son quotidien, ses pratiques, etc., sont autant d'indicateurs de son identité et de son fonctionnement.

3.2 – Une observation nécessairement participante

L'observation participante « requiert une plus grande implication du chercheur » (Ferréol, 2004, p73) et se distingue de l'observation en extériorité de par la situation d'immersion dans le groupe observé dans laquelle il se positionne, partant du principe que l'observation de la vie interne du groupe est le meilleur moyen de rendre compte d'une réalité sociale. Pierre Bourdieu (2003, p43) remarque que « On insiste souvent sur la difficulté d'une telle posture, qui suppose une sorte de dédoublement, difficile à tenir, de la conscience. Comment être à la fois sujet et objet, celui qui agit et celui qui, en quelque sorte, se regarde agir ? Ce qui est sûr, c'est qu'on a raison de mettre en doute la possibilité de participer vraiment à des pratiques étrangères, inscrites dans la tradition d'une autre société ». La difficulté pour l'observateur est alors « d'établir un lien de confiance avec les observés. Il doit se rendre suffisamment familier pour se faire admettre par eux. » (Kohn et Nègre, 1991, p53). Il est alors évident que je me trouve dans ce travail dans une situation d'observation participante puisque j'appartiens et je vis l'objet de cette étude, avant même qu'il ne soit devenu objet d'étude. Est-ce la préférence

d'une démarche participante qui m'a fait opter pour ce terrain d'étude dix ans plus tôt, ou le choix de terrain qui oblige à être une observatrice participante ? Je ne sais pas. Peut-être un peu des deux. Quoiqu'il en soit, je ne me voyais pas étudier un objet qui ne me soit familier.

Mais étudier le territoire qui vous a vu naître et dans lequel vous vivez pose trois difficultés incontournables. D'une part, être membre du groupe observé peut garantir la familiarité requise, mais ne signifie pas pour autant en avoir la confiance. D'autre part, cela implique d'avoir pour les observés une place en tant qu'individu membre et acteur du groupe social avant, ou plutôt qu'une place d'apprentie chercheur. Le rôle même de la famille dans l'histoire communale peut être déterminant d'un pré-étiquetage pré-natal. Et pour finir, l'observateur se trouve confronté à une mise à distance nécessaire, mais nécessairement plus compliquée de l'objet, et de lui-même par-rapport à et dans cet objet. Pour Kohn et Nègre (1991, p54), « La rupture, visibilisée dans l'approche en extériorité, doit dans l'observation participante se produire essentiellement à l'intérieur de l'observateur, par sa capacité de tenir simultanément, tout en les distinguant, les deux places également nécessaires pour sa recherche. ». Cette rupture, que l'on peut imaginer malaisée dans toute observation participante, l'est d'autant plus si l'on y rajoute les difficultés énoncées précédemment. Seul le travail réflexif qui vient d'être fait précédemment peut rendre cette rupture possible, permettant alors un choix de positionnement dans la recherche.

3.2.1 – Choix de positionnement

En effet, toute recherche nécessite que l'on prenne position par-rapport à l'objet que l'on veut étudier. Un premier choix se limitant à deux options se présente tout d'abord : être visible ou invisible (comme dans certaines expériences de laboratoire par exemple). En ce qui me concerne, la question ne se pose pas puisque je vis parmi les personnes que je veux observer. Je suis donc évidemment visible. Mais dans ce cas comme dans toute observation participante, se présente alors une question à choix multiples relative à ce que Kohn et Nègre (1991) appelle « la déclaration de son statut de chercheur ». Doit-on dire aux observés qu'on les observe, ou les observer sans le leur dire ? Et on peut décliner de nombreuses possibilités entre ces deux extrêmes. Kohn et Nègre (p119), en caricaturant pour la clarté de l'exposé et sa formalisation, distinguent quatre catégories éloquentes, schématisées sur deux axes : si le statut de chercheur est caché, l'observateur sera « invisible » si son degré de reconnaissance de participation à la situation est faible, et « espion » si ce degré est fort. Si le statut de chercheur est au contraire déclaré et affiché, l'observateur pourra être « neutre » si son degré de reconnaissance de participation à la situation est faible, ou être considéré comme « chercheur-acteur » s'il est fort. Pourtant, le choix n'est pas simple, car bien souvent tout s'imbrique. En effet, les villageois ont toujours su durant les enquêtes préliminaires qu'elles étaient réalisées à des fins d'études universitaires, même si le contexte posé pour la seconde

était une demi-vérité. Mais ils ne peuvent avoir conscience que le virus de la recherche fait qu'en vivant avec son objet, on l'observe presque malgré soi au quotidien. Cette observation n'est bien sûr pas comparable avec une observation méthodologiquement préparée, mais elle est une réelle source d'inspiration et de clarification de la question que l'on se pose, enrichissant un raisonnement qui s'approfondit tous les jours. Un autre problème se pose ensuite pour moi : je peux toujours afficher mon statut d'apprentie-chercheur, je doute que les habitants arrivent à me voir ainsi. Mais peut-être que je me trompe, je ne sais pas. Toujours est-il que je préfère me positionner comme « chercheur-acteur », bien consciente de l'implication qui va avec, cette posture me paraissant être en outre la plus adéquate pour une étude longitudinale.

3.2.2 – Une implication positivée

Chercheur-acteur et implication quotidienne car je « suis impliquée », au sens d'« être prise dedans », et je « m'implique » de par mon choix délibéré de m'engager et de participer. D'un côté, cette situation peut paraître périlleuse et on pourrait craindre que mon interprétation soit faussée par des résonances subjectives. Kohn et Nègre (1991, p189) voient ainsi apparaître « deux foyers virtuels de connaissance qui passent tous deux par l'expérience : l'expérience du sujet devenue objet de recherche, l'expérience du chercheur-en-train-de-mener-une-recherche faisant elle aussi partie de l'objet. L'observateur est appelé, en effet, à raccorder entre eux deux aspects, celui de l'expression par le sujet d'un sens intime et celui de sa propre capacité de l'entendre ». C'est dans ce raccord entre l'objet d'étude et sa nécessaire mise à distance continuelle que l'implication se trouve positivée. Se méfier de sa propre subjectivité, mais surtout la garder à l'esprit pour lui permettre de devenir un véritable outil de connaissance empirique (codes sociaux, usages, histoire sociale, vécu commun, etc.) qui va nourrir la recherche. En effet, « Chaque société se dote d'un certain langage mimique qui remplace l'expression verbale. La compréhension de l'interprétation de ce langage suppose donc une connaissance du groupe considéré et de son code. » (Abric, 2008, p60)

D'un autre côté, l'appartenance au groupe observé peut permettre une familiarité des relations mettant à l'aise les habitants : « le savoir-faire ou le savoir informel que l'on nous attribue de par notre appartenance à une « zone des relations personnelles » est, selon Halbwachs, plus important que de posséder des connaissances formelles, techniques et abstraites » (Brown et Middleton, 2008, p157). Il est possible ainsi qu'ils se sentent plus facilement compris. De plus, comme le précise Kayser (1989, p75), « il convient que le chercheur ait conscience et tienne compte du fait qu'il est et restera un étranger, et que c'est en tant que tel qu'il joue un rôle, non seulement d'observateur mais aussi d'acteur. Car, dans l'état où se trouve la société villageoise, la seule intrusion d'un regard, pour peu qu'il s'appesantisse et la seule expression de jugements, fussent-ils hâtifs et partiels, créent les conditions de transformations

insoupçonnables à l'origine ». Dans cette implication positivée, on peut espérer que le regard du chercheur n'est pas une intrusion étrangère, et prend de ce fait un moindre risque de transformer la société villageoise qu'il considère car je suis effectivement convaincue qu'une présence inhabituelle modifie les comportements. En appartenant à ce milieu, la vie suit son cours et les habitants oublient la recherche pour ne voir que l'habituelle Edith, permettant ainsi d'observer les choses telles qu'elles sont, et non telles qu'on pourrait vouloir les montrer.

4. Cheminement d'une recherche dans le temps

Cheminement dans le temps effectivement, car cette recherche m'accompagne depuis maintenant plus de dix ans. Évoluant au fil des réflexions, des observations, des lectures, elle a conservé un certain « fil rouge ». Une vision longitudinale qu'il convient de présenter puisque le questionnement actuel en découle.

4.1 – Une approche dans le temps long

Une première étude fut menée de 2001 à 2006 dans le cadre d'un DUEPS (Diplôme Universitaire d'Études des Pratiques Sociales, transformé depuis 2007 en DHEPS-REPS, Diplôme des Hautes Études des Pratiques Sociales). L'objectif était de cerner la représentation, tant dans son contenu que dans sa structure, de cette « identité communale » que tout rural vit, sans pour autant savoir la définir. Cette étude avait été réalisée dans un climat serein. Aucun évènement inhabituel ne troublait la quiétude ambiante. Puis ce sont présentées les élections municipales de 2008 qui furent particulièrement conflictuelles à Gigouzac. Ayant déjà étudié le village précédemment, il m'a paru intéressant de poursuivre le sujet, même hors cursus universitaire, et d'approfondir l'observation de cette dynamique qui entraîne toute une entente collective. Un parcours inhabituel que je vais commencer par expliquer.

4.1.1 – Un parcours atypique qui débouche sur une belle aventure scientifique

Une petite parenthèse, au ton un peu plus léger, (ou réflexive à nouveau !) pour vous retracer une progression beaucoup plus personnelle, mais qui influence toujours, à mon sens, l'approche que l'on peut avoir de la recherche...

J'ai connu le DUEPS en 2000. Á l'époque, je travaillais en emploi jeune dans l'accompagnement de personnes âgées en institution, et ce dispositif très en vogue à cette période donnait accès à une formation. Mais laquelle ? Me voilà donc dans un espace formation à la recherche de quelque chose à faire. Mais le défi était d'envergure. En effet, je ne me voyais pas reprendre le chemin de l'école, mais je voulais un diplôme de niveau II, dans l'optique de m'inscrire ensuite à l'IUFM afin de réaliser un désir de toujours : devenir

institutrice. J'avais fait en 1995 une année de droit à l'Université de La Rochelle, et en étais sortie en concluant que ce système ne me convenait personnellement pas. Les cours, trop magistraux et académiques, ne laissaient à l'époque pas assez de place au raisonnement personnel à mon goût. Bien évidemment, cet avis n'engage que moi ! La conseillère, désespérée, finit par m'amener une moitié de photocopie, écrite en tout petit, expliquant sommairement le DUEPS. J'ai de suite été séduite par le principe et le fonctionnement de la recherche-action. De retour au travail, j'ai aussitôt pris contact avec l'Université Rurale Quercy Rouergue (URQR) de Villefranche-de-Rouergue où l'Université du Mirail à Toulouse avait délocalisé une antenne de la formation. Tout se déroulait parfaitement. Le diplôme était de niveau II, mon employeur approuvait cette formation, et l'URQR acceptait mon inscription. Il ne me manquait plus qu'à trouver un sujet de recherche. Il serait forcément en rapport avec l'école. Pour l'IUFM, c'est préférable. Je préparais donc un projet. J'habite dans le Lot, un département rural où les trois quarts des villages comptent moins de 500 habitants, et je reconnais que j'aime la vie de cette campagne et de ses petites localités. Contrariée par la fermeture de nombreuses écoles des plus petits villages, qui n'accueillaient déjà qu'une seule classe unique, je décidais de me pencher sur la spécificité et la singularité de ces écoles, descendantes directes de « la communale » d'autrefois.

Mais les choses vont rarement pour le mieux dans le meilleur des mondes, c'est bien connu ! Á peine avais-je renvoyé mon inscription qu'un de mes yeux se décrétait en grève. Un mois plus tard, le verdict tombait : sclérose en plaques. Mon œil prolongeant son arrêt de travail, j'ai fini par cesser le mien aussi. Mais le DUEPS m'intriguait et ma participation est donc restée d'actualité. Finalement, la première année n'a existé que sur le papier : une petite fille attendue autant qu'inattendue, associée à mes problèmes de santé, et le résultat fut une année entre parenthèses. Le rapport avec les pages qui suivront ? Certainement pas une plainte. Simplement, cette drôle de maladie, imprévisible et pour l'instant invisible, m'a accompagnée et m'accompagne jour après jour, s'amusant à joncher mon parcours d'embûches, rythmant mon quotidien et ce travail, ayant peut-être un peu changé ma vision du monde.

Les trois années qui ont suivies m'ont laissé une impression de flottement, et peut-être en est-il de même pour les duepsiens et les intervenants qui m'ont entourée. Trois ans à participer aux journées de formation, à plus ou moins réfléchir, à plus ou moins lire, à formuler et reformuler une question de départ au gré des mises en cause. Mais le déclic n'y était pas. J'avais l'impression d'être là, spectatrice de l'avancée de mes acolytes et de mon inaction. Je me suis souvent demandée si j'étais à ma place, et si viendrait le jour où je finaliserais ces années. Mais je suis d'un naturel patient et optimiste, et mon compagnon m'a chaque fois rassurée en me rappelant que j'avais pour habitude de me lancer au dernier moment, mais que ce moment venait toujours. Ma santé m'a tout d'abord amenée à renoncer à être institutrice. D'accord, je n'étais pas plus avancée puisque je n'avais pas d'autre projet. Mais concernant mon sujet de recherche, cela a été une délivrance. Je n'avais plus d'objectif d'utilité pour ce DUEPS. J'étais libre.

Et tout à coup, une fois affranchi, mon esprit s'est mis à fourmiller d'idées et d'envies d'aller plus loin. Une évidence s'est alors imposée à moi : ce que j'aimais en définitive, ce sont ces petites communes, comme celle de mes grands-parents, qui du fait de leur nombre restreint d'habitants ont un fonctionnement bien à elles, et dont Anne-Marie Granié parlait si bien. C'est aussi ces petites écoles, ces « communales », où allaient mes cousins pendant que j'habitais une grande ville, et qui me faisaient tant envie. Je pouvais enfin relier les deux, persuadée que la singularité de ces villages influe sur la particularité de cette « communale », et vice et versa. Me voilà lancée, et je me suis aperçue finalement que ces trois années précédentes que je croyais perdues ne l'étaient pas tant que ça. La réflexion avait quand même fait son nid, permettant à un nouveau sujet de recherche de voir le jour rapidement, avec le sentiment que celui-ci, c'était le bon ! Ma question de départ se posa donc ainsi : *« Quel impact la fermeture de l'école a-t-elle sur un village ? ».* C'est sûr, elle était sous-jacente depuis le début. Seulement, le point de vue principal qui était à l'origine l'école, devint le village, aussi bien au sens du lieu que des villageois. En résumé, en tant qu'identité communale.

Le plus laborieux ensuite me paraissait être toute la partie théorique, avec ses concepts, ses définitions et ses érudits. Je décidais alors, non sans appréhensions, de m'en occuper en premier lieu. Et quelle surprise ! La redoutée théorie m'a entraînée dans une belle aventure aux milles chemins. Elle s'est transformée en un réel jeu de l'esprit et de l'écriture. On cherche, on lit, on s'approprie, on cite, et le raisonnement entre malgré lui dans un esprit ludique qui agrée, titille, remet en cause, interroge les notions concernées. On fait des choix, car les possibilités sont trop vastes, on discute, on écrit, et pour finir, on donne à lire pour avoir un avis neutre et éclairé, en quête de l'inaccessible perfection. Inaccessible car recherche et perfection sont deux termes incompatibles : a-t-on jamais fini une recherche ? Comment atteindre la perfection quand il reste toujours quelque chose à approfondir ? Mais passons. J'ai pris énormément de plaisir à disséquer ce sujet qui avait pris vie au fil du temps. Je terminais alors mon mémoire avec ces mots : « Mais il faut se raisonner, et surtout se résoudre… Se résoudre à tout clôturer alors que la recherche ne pourrait en être qu'à son début tant le sujet est intéressant et intéresse ! Se résoudre à tout clôturer alors que votre esprit n'a aucune envie de se séparer de cette recherche qui travaille constamment en tâche de fond… » (Bour, 2006). Et je n'ai justement pas pu m'arrêter. Le virus de la recherche était bien là. Sûrement grâce à Michel Bataille, mon directeur de recherche déjà à l'époque, qui a su m'accompagner et me laisser cheminer avec une immense liberté, tout en restant un repère toujours présent.

C'est ainsi que je me suis à nouveau tournée vers lui fin novembre 2007. En effet, les élections municipales de mars 2008 se préparaient à Gigouzac. En allant à la petite épicerie qui fait office en même temps de resto, tabac, café... bref, LE commerce du village, j'ai appris que pour la première fois il allait s'agir de choisir entre deux listes, l'une composée d'originaires du village, et l'autre de non-originaires. Et je me suis aperçue en même temps qu'une guerre « froide » avait bien l'air de naître. Les originaires avec qui j'ai discuté me parlaient d'une deuxième liste de « parachutés », dans laquelle personne n'était du village, et

de certains jeunes prêts à se mobiliser, même si pour certains ils ne vivaient et ne votaient plus là-bas. J'ai vraiment eu l'impression qu'une sorte d'instinct de survie de l'identité communale se révélait, d'autant que l'équipe des non-originaires distribuait des "Lettres aux Gigouzacois" tous les mois, lettres qui étaient plutôt une critique perpétuelle de l'ancienne équipe (toujours présente en partie dans la première liste), et qui étaient ressenties de ce fait comme vouloir faire main basse sur le village en rabaissant les originaires qui *« ont géré la commune à une époque où tout le monde pouvait le faire, mais qu'aujourd'hui la modernité ne permet plus »*[28]. Tout à coup, le « nous et les autres » employé timidement lors de ma première étude me semblait prendre une importance considérable. Deux clans semblaient se former sur le simple fait d'être originaire ou pas du village alors que d'après les réponses données en 2005, les non-originaires auraient dû pouvoir se présenter sans que leur appartenance ne soit le centre des débats à la place de leurs idées.

C'est alors un questionnement plus théorique qui s'est imposé. Le concept structural des représentations sociales auquel j'avais fait appel pour la première étude m'avais laissée perplexe, interrogative. La théorie (que je présenterai dans la deuxième partie) selon laquelle un élément du contenu de la représentation est central ou périphérique, et ne peut varier sans provoquer la transformation de la représentation en une autre, me semblait un peu trop intransigeante pour s'appliquer à une réalité en perpétuel mouvement. Et ce conflit électoral m'a laissé penser que certains critères, qui faisaient partie du système périphérique dans un contexte donné, étaient entrés dans le noyau central dans un autre sans que la représentation n'en paraisse différente. Peut-être aussi bien en ressortiraient-ils une fois ce contexte passé ? Bien que n'étant plus inscrite dans un cursus universitaire, j'étais bien trop intriguée pour résister. J'ai donc contacté Michel Bataille pour lui exposer mon questionnement et l'occasion qui se présentait d'essayer de peut-être y répondre. Je ne pouvais imaginer, en effet, laisser passer cette opportunité, mais n'étant qu'une apprentie, il était important pour moi que Michel veille à la validité scientifique de ma problématique et de la méthodologie particulière que j'allais adopter. Il a, à ma grande joie, accepté. C'est ainsi que j'ai menée une nouvelle étude, par passion, sans imaginer qu'elle me mènerait vers le Master Recherche ESSOR et Anne-Marie Granié, et aujourd'hui la thèse. Mais il est temps de refermer la parenthèse.

4.1.2 – Une démarche longitudinale

Une démarche longitudinale, car cette recherche veut s'inscrire dans le cadre d'une étude diachronique où « on va étudier une représentation avec la même méthodologie, auprès des mêmes sujets mais à des moments différents dans le temps. […] Sur le plan méthodologique, c'est la démarche la mieux adaptée à l'étude de l'évolution d'une représentation » (Moliner, Rateau, Cohen-Scali, 2002, p39). Cette approche me parait effectivement être la seule qui

[28] Conversation informelle

puisse réellement rendre compte des évolutions et des dynamiques qui peuvent s'opérer, car elle consent une « mise en parallèle » probante que ne permettra pas la reconstitution d'un corpus, aussi fidèle soit-elle. « Lorsqu'on dispose d'observations dans la durée, il est clair que l'on accède à un niveau d'explication et d'interprétation beaucoup plus fin que lorsqu'on n'a que des observations ponctuelles. » (Degenne, 2001, p75). Telle est ma conviction.

L'objectif était d'interroger l'identité communale pendant le contexte tendu des élections, afin d'observer sa dynamique et de comparer les données avant/pendant/après. En conséquence, bien que le questionnement en lui-même évolue et mûrisse, il mobilise les mêmes concepts. Mais le plus important est de conserver certaines problématiques, certaines hypothèses et par-dessus tout, un corpus et une méthodologie spécifique rigoureusement identiques pour partie (présentés dans le chapitre 9). Cette conception de la recherche éclaire le fait que ce travail soit constamment empreint des études précédentes.

Pour en revenir au sujet de cet écrit, son évolution au fil du temps, des observations et des évènements m'a amenée vers des préoccupations d'actualité.

4.2 – Un questionnement d'actualité

« Une frange significative de la population urbaine déclare aujourd'hui avoir l'intention d'aller habiter la campagne dans les prochaines années » (Perrier-Cornet, Hervieu, 2002, p19).

L'exode rural qui a œuvré des décennies durant a aujourd'hui laissé place à un réinvestissement de nos campagnes, engendrant des taux aussi rapides qu'importants d'accroissement de la population de nombreuses communes, et transformant ainsi le rural en un monde social avant tout. Hervieu & Viard (1996, 2001) sont convaincus que l'urbanisation moderne a touché les territoires ruraux, effaçant leur spécificité et faisant de tous des « urbains », si bien que pour eux, la « campagne » telle qu'on pouvait l'entendre dans sa singularité sociale héritée de la paysannerie n'existe plus. Pour Jean Fourastié (1979), les années d'après-guerre ont fait passer « la France de la pauvreté millénaire, de la vie végétative traditionnelle, aux niveaux de vie et aux genres de vie contemporains ».

En effet, les mobilités croissantes ont métamorphosé la configuration des sociétés villageoises. Le paysage rural ne correspond plus à ce que l'on appelait hier la « paysannerie », avec ses familles établies depuis plusieurs générations. Autrefois, les personnes qui n'étaient pas originaires de la commune s'y installaient en majorité parce qu'elles se mariaient à un originaire. Un village doit à présent intégrer des personnes venant parfois de très loin, bien souvent de culture urbaine, ne connaissant pas la culture rurale. La

population des villes a tout d'abord cherché le calme de la campagne pour les vacances ou une retraite bien méritée.

La vie rurale a ensuite paru moins onéreuse à de nombreux ménages ayant du mal à « joindre les deux bouts » en ville. L'installation à la campagne est aujourd'hui tout simplement devenue un phénomène de mode. Les communautés paysannes d'autrefois se trouvent de ce fait modifiées de façon importante, et on assiste aujourd'hui, pour reprendre l'expression de Kayser (1990), à une « renaissance » du monde rural. Le terme signifie-t-il pour autant que ce monde soit mort un jour ?

4.2.1 – Questionnement « territorial »

L'urbanisation des campagnes amène une première problématique « territoriale ». En effet, le territoire est une portion d'espace sur laquelle s'est exercé un travail humain(Raffestin, 1986), une « construction sociale intégrant un espace étroitement associé aux relations internes d'un groupe social, solidement approprié, porteur de significations fortes, médiateur de relations "homme-homme" riches et objet d'une puissante relation "homme-espace" » (Piolle, 1998). Face à une influence urbaine grandissante, la figure la plus répandue de l'espace rural est celle de la « campagne cadre de vie » (Perrier-Cornet, 2006), s'appuyant sur une consommation du paysage, une campagne pleine de charme, à contempler plus qu'à ne pratiquer. Mais qu'en est-il alors de la « puissante relation "homme-espace" », essence même d'un territoire ? Guy Di Méo nous dit que « les représentations individuelles et sociales de la localité contribuent à forger le territoire » (Di Méo, 1991, p 83), mais un territoire que l'on ne pratique ou travaille plus est-il encore un territoire ?

Aujourd'hui où l'aménagement et le développement territorial recherchent depuis plusieurs années de nouvelles formes de gouvernance à un niveau d'intercommunalité, de pays, de bassin de vie, envisageant même la disparition de la commune, le village est-il encore un territoire pertinent ? Fait-il encore sens pour ses habitants ? Ou quel sens lui donne-t-on selon que l'on soit un nouvel arrivant ou un originaire du village ? Ce questionnement s'intéressant de fait aux formes de sociabilités territoriales : quelles représentations ces ancrages ont-ils les uns des autres concernant le « vivre au village » ? Quelles représentations et quelles pratiques ont-ils du territoire ? De la vie relationnelle d'un village ? Dans quels réseaux villageois s'inscrivent-ils ? Quelle est la dynamique de ces représentations de l'identité communale ? Au final, ces différents ancrages font-ils société ?

4.2.2 – Questionnement « identitaire »

Ce questionnement évolue de fait vers une problématique plus identitaire. Tous s'accordent pour reconnaître « l'écart entre les habitudes rurales et celle des gens plus familiers de la ville » (Sahuc, 1996, p60), témoignant ainsi que non, la campagne n'est pas pour l'heure comparable à une zone urbanisée. Mais ces villages re-composés arborent aujourd'hui une physionomie totalement inédite, et amorcent une évolution dont l'issue reste incertaine. Conservent-t-ils une faculté d'ipséité dans la restructuration de leurs sociétés villageoises ?

L'identité communale, qui « désigne un ensemble de processus sociaux complexes ; et des pratiques que les acteurs accomplissent dans leur vie courante, en se servant de leur savoir-faire, de leur savoir-être ceci dans un champ d'inter-connaissance qui leur permet de gérer leurs conduites, de les organiser (...). Tout ceci en tenant compte du temps et des repères spatiaux que tout le monde connaît de l'intérieur. » (Granié, 1995), incarne traditionnellement la vie de tout un village à travers une trajectoire historique, territoriale, sociale, etc. La connaissance, au sens de la compréhension de l'environnement humain et territorial, renforce son harmonie. L'histoire et la mémoire collectives représentent une stabilité de la communauté. Mais leur inscription et leur construction dans la quotidienneté permet-elle une continuité, une adaptation aux changements de l'identité de cette communauté ?

L'enjeu principal de cette problématique réside donc dans une meilleure compréhension des mécanismes identitaires territoriaux, en termes de connaissance du territoire et de ses dynamiques sociales. L'intérêt est de déterminer si l'avenir, ou pour reprendre les mots d'Anne-Marie Granié, « l'à venir », permettra une continuité et une pérennité des identités rurales, ou si la métamorphose des populations conduira à un bouleversement des campagnes.

4.2.3 – Questionnement général

La problématique générale ainsi soulevée s'intéresse aux petites communes rurales comptant moins de 1000 habitants, et concerne les dynamiques des représentations de l'identité communale face à la recomposition sociale du village. Car sachant que le territoire est un produit de ses habitants par la manière de l'habiter qu'ils en ont, que ce territoire est lui-même source d'identification pour le groupe local, et que la culture ainsi formée se transmet dans les interactions, quelles répercussions l'arrivée massive de nouveaux-venus a-t-elle sur ce processus de construction réciproque ? Il est alors capital de s'interroger sur la place des ancrages dans les processus recomposant les organisations sociales et les jeux de pouvoirs à l'œuvre dans ces communes. Allons-nous vers un ajustement des originaires de ces villages avec les nouveaux-venus, ou plutôt vers un antagonisme consommé ? Vers une évolution de

l'identité communale, ou vers son éclatement ? En un mot, quelles campagnes construisons-nous ?

Dans un contexte où politiques d'aménagement du territoire et mobilités spatiales modifient rapidement le paysage rural, la compréhension des processus de réaffirmation des appartenances locales et des ancrages, preuves d'une forme de résistance des territoires à la globalisation, est devenue incontournable. En effet, les nouvelles formes de gouvernance recherchées à un niveau « inter »communal ne trouveront de sens que si l'on attribue la place qu'il mérite au niveau « communal », car « Autant qu'un cadre spatial, le village désigne une communauté qui entretient un type de relations privilégiées. Cette volonté n'exclut pas les solidarités avec les communautés voisines engagées dans le même processus. Mais une frontière irréductible perdure entre le territoire de la communauté villageoise et celui du voisin. » (Crozat, 2000). Dans ces conditions, est-il pertinent, comme le rend possible la réforme des collectivités territoriales françaises de 2010, d'envisager la disparition des petites communes rurales ? Ces politiques territoriales recherchent une implication des acteurs et un ancrage dans le local. Mais les territoires institutionnels ainsi créés peuvent-ils trouver une résonance dans l'esprit et le cœur de leurs habitants et devenir de réels territoires vécus au sein desquels ils se reconnaissent ? L'exigence fonctionnelle de ces regroupements de communes n'a-t-elle pas négligé les dimensions psychologique, sociologique et symbolique du village ?

Afin que chacun puisse y vivre le plus paisiblement possible, il est essentiel de comprendre les différents processus et codes qui font la vie de nos petits villages. L'intérêt porté à l'identité communale trouve ici sa pertinence, car observer les dynamiques des représentations de l'identité communale revient à s'interroger sur les perspectives d'avenir des territoires ruraux, et plus particulièrement ici des petites communes de moins de 500 habitants qui représentent, par exemple, les trois quarts du département du Lot.

Résumé de la partie 1

Cette première partie a présenté le monde rural. Son histoire, les variations de populations qu'il a pu connaître et qui ont conduit à sa désertification, puis son réinvestissement par une population majoritairement urbaine, ainsi que les politiques territoriales qui en découlent.

Mais la notion de rural est particulièrement polysémique. Chacun de son point de vue la considère comme un territoire, un environnement, un spectacle panoramique, un espace, un mode de vie, une identité, un idéal. Il en résulte tout autant de représentations que la mobilité contemporaine contraint à cohabiter aujourd'hui. Car il faut surtout garder en mémoire que la ruralité est un lieu habité que les ruraux d'ici doivent aujourd'hui partager avec ceux d'ailleurs.

Le petit village lotois de Gigouzac, 239 habitants, dont 45% « d'ici » et 55% « d'ailleurs », est un parfait terrain d'étude des représentations de l'identité communale. Je suis originaire de cette commune et me trouve de fait dans une situation d'observation participante qui implique un choix de positionnement. J'ai choisi de ne pas cacher mon statut de chercheur aux villageois et de ne rien changer à ma participation à la vie commune. Je préfère ainsi me positionner comme « chercheur-acteur » (Kohn et Nègre, 1991), l'appartenance au groupe observé pouvant permettre une familiarité mettant à l'aise les habitants.

Il aurait de toute façon été difficile de cacher mon statut de chercheur car cette recherche s'inscrit dans une approche longitudinale. L'étude a commencé voilà déjà un peu plus de 10 ans en DUEPS (Diplôme Universitaire d'Études des Pratiques Sociales, transformé depuis en DHEPS-REPS, Diplôme des Hautes Études des Pratiques Sociales) et s'est poursuivie en Master Recherche ESSOR et maintenant en thèse.

Conservant malgré tout un « fil rouge », mon questionnement a bien entendu évolué au fil des recherches. Je m'interroge tout d'abord d'un point de vue territorial, à l'heure où les politiques publiques envisagent la disparition des communes, sur la pertinence du village en tant que territoire. Fait-il encore sens pour ses habitants ? Ou quel sens lui donne-t-on selon que l'on soit un nouvel arrivant ou un originaire du village ? Je m'interroge ensuite sur les mécanismes identitaires territoriaux, en termes de connaissance du territoire et de ses dynamiques sociales. L'intérêt est de déterminer si l'avenir permettra une continuité et une pérennité des identités rurales, ou si la métamorphose des populations conduira à un bouleversement du monde rural. En un mot, quelles campagnes construisons-nous ?

PARTIE 2

De la Théorisation à la Mise en Œuvre

Présentation de la deuxième partie

Le plan adopté ici peut paraître surprenant. Simplement, l'identité et les représentations sociales sont, dans le sujet qui nous intéresse ici, difficilement dissociables. Ce sont pour autant deux concepts à part entière en sciences sociales. J'ai donc choisi de commencer par aborder les éléments plus spécifiques à chacun, avant de présenter d'autres composantes, toutes aussi essentielles, mais rendant ces deux concepts particulièrement fusionnels.

Le chapitre 5 débutera cette partie théorique en traitant le concept d'identité, qui est loin d'être aisé. Pour beaucoup, elle est « un instrument commode, un concept fluide et circulant, aux contenus pour le moins incertains », un concept « fourre-tout », qui a été, dans la seconde moitié du 20ème siècle, admis « sans protocole (alors que d'autres concepts sont sommés de garantir un minimum de rigueur) » (Kaufmann, 2006, p593). Dans ma première idée, le cinquième chapitre devait être consacré à l'identité collective en général, dans laquelle j'aurais ensuite spécifié l'identité communale. Mais aux vues des réflexions que m'a inspirées mon terrain d'étude, et des critiques formulées à l'instant concernant le concept dans sa globalité, j'ai, après mûre réflexion, choisi de le vouer pleinement à l'identité communale, ce concept initialement empirique méritant, à mon sens, d'être foncièrement envisagé comme un concept scientifique.

Le chapitre 6 développera le concept de représentations sociales. En 1961, Serge Moscovici reprend le concept de représentation collective de Durkheim qu'il préfère qualifier de « sociale » afin de mieux « rendre compte du fonctionnement du sens commun dans les sociétés contemporaines qui se distinguent des sociétés traditionnelles par le pluralisme des idées, le changement, la mobilité sociale, l'autonomisation des acteurs sociaux par rapport aux contraintes sociales, la pénétration de la science dans le quotidien et l'importance des communications » (Jodelet, 2006). Le progrès en somme. Le concept intéresse alors de multiples disciplines, chacune avec sa propre approche, mais toutes convaincues du rôle primordial et de l'influence des représentations dans le quotidien idéologique, pratique, relationnel, comportemental, ou encore identitaire, d'une société. Pour ma part, j'aborderai le concept du point de vue de la psychosociologie.

De nombreux auteurs s'accordent pour combiner les concepts de représentations sociales et d'identités collectives. Doise (1990) les réunit à travers les trois principes régissant les mouvements sociaux déterminés par Touraine en 1978 : les principes d'identité, d'opposition et de totalité. Ces principes « sont bien entendu définis d'une manière relationnelle, et ce sont en fait, certainement pour les deux premiers, des principes générateurs de représentations sociales » (p141). C'est pour cette raison que je choisis personnellement de les associer, ou pourrait-on dire « fusionner », grâce aux processus communs constitutifs de ces deux théories.

Ainsi, le chapitre 7 abordera les mécanismes de l'ancrage et de la mémoire, deux processus importants qui n'auront pas encore été traités.

Le chapitre 8 développera ensuite les problématiques et les hypothèses soulevées par ce cheminement conceptuel, aussi bien rurales que théoriques, avant d'exposer dans le chapitre 9 les différentes méthodes de recueil de données mises en œuvre, hier et aujourd'hui.

5. L'identité communale

Le principe d'identité fait partie de ces quelques notions trop larges pour qu'on sache les définir sans les préciser, les signifier. Anne-Laurence Lé (2011) explique qu'en tant que « Concept polymorphe que se partagent tant les approches scientifiques que les connaissances ordinaires, l'identité est une donnée complexe à appréhender, en raison à la fois de sa transversalité disciplinaire et des rapports dialectiques qui fondent les réseaux conceptuels auxquels elle peut être associée ». Il est alors indispensable de poser clairement le cadre dans lequel l'identité est ici envisagée. Elle est avant tout considérée en tant que processus collectif, communal. Fraysse (2000, p652) présente le point de vue de la sociologie qui « définit l'identité comme les modalités d'appartenance de l'individu à un groupe, à une catégorie sociale, en fonction de son intégration à un système donné ». Cette définition générale du principe pose parfaitement les bases du concept mais ne spécifie pas suffisamment l'identité communale qui, plus qu'une identité collective, est une identité sur un territoire particulier.

Pour Alex Mucchielli (2009), l'identité, ou plutôt le sentiment d'identité, se construit autour de ce qu'il nomme des « noyaux identitaires », c'est-à-dire des « systèmes de perception, d'évaluation, de résonance affective et d'expression comportementale » (p46). Que l'on parle d'un individu, d'un groupe ou d'une communauté, ces systèmes sont « des structures psychoculturelles construites », grâce auxquels l'environnement est appréhendé.

L'identité communale, en tant que collective, est alors un construit social, nécessitant certaines composantes essentielles, sans qu'elles ne soient pour autant hiérarchisées. Elle est acquise après un processus d'identification, un partage d'expériences communes (que nous aborderons grâce aux pratiques et à la mémoire collective dans le chapitre 7), un sentiment de continuité dans le temps. Un sentiment d'identification et d'appartenance au groupe est ainsi engendré, permettant une perception d'unicité de la communauté.

5.1 – L'identification

La socialisation est au cœur du processus « d'appartenance » et de construction identitaire, car « L'homme est façonné par la société dans laquelle il se trouve » (Comte). Ainsi, « la socialisation est considérée comme un processus d'expérimentation progressive, depuis la petite enfance jusque la mort, des positions, attitudes, orientations, conduites qui définissent un individu et sa vision du monde, permettant ainsi de l'identifier » (Dubar, 2006, p1089). Il est aujourd'hui important de préciser « jusque la mort ». En effet, dans les sociétés

traditionnelles, la socialisation se faisait surtout au sein de la famille, qui connaissait elle-même parfaitement les règles de la communauté dans laquelle l'enfant évoluerait ensuite. Aujourd'hui, la mobilité croissante de notre société contemporaine bouleverse et complexifie le processus de socialisation, obligeant l'individu à une socialisation tout au long de la vie s'il veut s'adapter à son nouvel environnement. L'identité communale se construit alors sur la distinction entre socialisation primaire et socialisation secondaire.

5.1.1 – Socialisation primaire

Émile Durkheim (1894, p20) associe la socialisation primaire à l'éducation des enfants, qui « consiste dans un effort continu pour imposer à l'enfant des manières de voir, de sentir et d'agir auxquelles il ne serait pas spontanément arrivé ». Il juge alors cette forme de socialisation particulièrement (et inconsciemment) coercitive, car « Si, avec le temps, cette contrainte cesse d'être sentie, c'est qu'elle donne peu à peu naissance à des habitudes, à des tendances internes qui la rendent inutile ». La socialisation primaire est donc un processus d'apprentissage des rôles et d'intériorisation des normes culturelles, dès le plus jeune âge et en premier lieu en famille, d'un monde qui est alors le seul monde envisagé et envisageable. La culture du village, c'est-à-dire « les croyances, les normes, valeurs et représentations communes mais également les coutumes, les mœurs, l'ensemble des objets quotidiens (...) des modèles et codes de référence » (Mucchielli, 2009, p47), devient ainsi un ensemble acquis, une culture « intériorisée ».

Ce processus est ensuite renforcé par l'entrée à l'école. Peter Berger et Thomas Luckmann affirment qu'elle est un moment important de la socialisation primaire décrite comme « acquisition et incorporation d'un monde ». C'est là que les enfants expérimentent ce que Mead appelle « l'autre généralisé », c'est-à-dire une collectivité avec ses règles et ses contraintes. C'est là également qu'ils vont s'identifier les uns les autres, individuellement et collectivement. D'après Mead, la conscience de soi résulte de l'ensemble des interactions sociales dans lesquelles l'individu est impliqué.

Pour reprendre un paragraphe décrivant les « Ruraux d'ici » page 33, l'école est un facteur d'identification et d'inscription dans un territoire, favorisant l'émergence d'un sentiment d'appartenance et d'une identité collective. « Le temps de l'école, c'est le temps partagé avec les autres enfants de la commune qui habitent souvent loin les uns des autres. C'est le temps où l'on fait connaissance, où l'on partage des émotions, où l'on grandit ensemble et où l'on expérimente le territoire communal dans ses différentes expressions. Les entretiens révèlent que l'école est vécue comme le lieu de construction du sentiment d'appartenance à un groupe ou à une communauté. » (Fontorbes et Granié, 2000). Les jeux et les aventures qu'ils vont vivre durant leur enfance commune les réunissent souvent jusqu'à l'âge adulte. « L'hétérogénéité…, la continuité et le temps dont dispose la classe unique permettent au

groupe non seulement de construire sa propre histoire mais de s'insérer dans une histoire beaucoup plus large : celle de l'enfant, celle du village. » (Collot, 1997).

Le sentiment d'identité est donc en premier lieu le résultat d'un processus de socialisation qui intervient tout au long de l'enfance. Les normes et les repères inculqués par la famille, l'école et les amis constituent les valeurs de chacun. Cette forme primaire de socialisation donne naissance à une identification forte et rémanente, essentiellement chargée émotionnellement. « Ainsi l'identité se construit en fonction, non pas tant de la culture globale, mais des groupes de référence normatifs dans lesquels on vit et auxquels on s'identifie, souvent affectivement : famille, classe, catégorie professionnelle. Ceux-ci façonnent nos idées, nos sentiments et nos habitudes, car ils constituent un noyau de notre identité sociale. » (Fischer, 1996, p198). Le sentiment d'identité prend appui sur les identifications à ces groupes primaires, médiateurs de la réalité, et un sentiment d'appartenance se développe logiquement pour ces mêmes groupes.

5.1.2 – Socialisation secondaire

Mais lorsque l'on a pas « grandi au village », le processus mis en œuvre est alors tout autre. Les nouveaux villageois, pour reprendre la distinction introduite par Berger et Luckmann, cités par Dubar (2006), se trouvent confrontés à une socialisation secondaire « qui prend la forme de conversions identitaires », c'est-à-dire une socialisation à l'âge adulte qui vise à s'imprégner d'une identité nouvelle se superposant à la socialisation primaire de l'enfance. Moins forte et moins émotionnelle, cette forme de socialisation permet de s'adapter aux codes relationnels et culturels de la communauté dans laquelle ils tendent à s'intégrer.

Un processus d'intégration au groupe local débute alors. Pierre Tap (1995) définit idéalement l'intégration sociale comme « l'articulation coopérative des actes, des représentations, des croyances et des valeurs, impliquant la coordination structurale des différences et des ressemblances entre des partenaires autonomes et actifs, communicatifs et conviviaux ». Il considère (1988 ; Tap & al, 1990) qu'un individu ne peut s'intégrer à un groupe social qu'en passant par trois processus distincts :

- l'initiation qui est le temps de l'apprentissage et de l'intériorisation des règles, de l'assimilation des modèles et des manières d'être ;
- l'insertion, ou « inscription positionnelle dans le même système », autrement dit, la recherche d'une place ;
- l'intégration, ou avoir une place et être reconnu par les autres, c'est-à-dire atteindre l'« articulation coopérative des différences et des ressemblances » avec les autres membres du système.

Cette intégration, qui remplace une simple acceptation de présence, peut souvent être un parcours de longue haleine, mais amène à une cohésion singularisant les habitants du village. Pour s'intégrer réellement à l'identité communale d'un village, un nouveau venu doit se faire adopter autant qu'il doit adopter. C'est ainsi que chaque villageois devient un sujet, et non un étranger, au sein de la communauté.

Á ce sujet, Claude Dubar (1992, 1999) énonce à travers l'exemple des identités professionnelles un double processus de formation identitaire, une *« double transaction »*, qui passe par l'individu lui-même, mais également par la reconnaissance d'autrui. En effet, l'image que l'on a de soi se forme aussi par rapport à celle que les autres nous renvoient de nous-mêmes. Il en est de même pour l'identité communale qui est donc sensible à la représentation que les habitants ont de leur village, mais aussi à celle que peuvent en avoir les communes voisines.

5.1.3 – L'Habitus

Pour Pierre Bourdieu, la socialisation n'est autre que l'intériorisation d'habitus afférents à l'histoire et la culture du groupe d'origine. « Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des habitus, systèmes de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre. » (Bourdieu, 1980, p88-89).

L'habitus est un mode d'emploi, un guide interne des choses à faire ou ne pas faire, à dire ou ne pas dire, une « sorte de soumission immédiate à l'ordre qui incline à faire de nécessité vertu, c'est-à-dire à refuser le refusé et à vouloir l'inévitable » (p90). L'habitus se fonde sur les expériences passées, leur octroyant une importance démesurée, les érigeant au rang de « schèmes de perception, de pensée et d'action ». Ainsi le monde s'impose aux individus. Chacun s'imprègne des pratiques et des comportements passés, permettant leur reproduction face à une situation similaire, s'assurant ainsi du maintien et de la conformité des pratiques du groupe social à travers le temps. Produit ancré dans l'histoire et intériorisé de longue date, l'habitus laisse croire à une liberté de pensée et de perception du monde, liberté relative car dominée par une contrainte habituelle, un état d'assujettissement.

L'homogénéité des modes de vie entraine une homogénéisation des habitus du groupe dans une même trajectoire sociale, rendant superflue toute concertation. On aurait pu parler

« d'habitudes » culturelles, mais Bourdieu a préféré le terme d'« habitus », mettant l'accent sur l'aspect productif, plutôt que reproductif, de ces intériorisations. Ainsi, « L'habitus n'est pas le destin que l'on y a vu parfois. Étant le produit de l'histoire, c'est un système de dispositions ouvert, qui est sans cesse affronté à des expériences nouvelles et donc sans cesse affecté par elles. Il est durable mais non immuable » (Bourdieu, Wacquant, 1992, p108).

Ainsi défini, on peut se demander si le concept d'habitus de Bourdieu autorise une pleine intégration dans un monde nouveau. Sans parler du fait d'être accepté par les autres, un individu peut-il réellement s'intégrer à un groupe social fonctionnant sur des habitus différents des siens ? Un habitus « urbain » peut-il être à la fois durable et dynamique au point de se transformer en habitus « rural » ? Ou est-on capable d'intérioriser à l'âge adulte un habitus opposé au point de le faire sien ?

L'identification reste en tous cas indispensable pour qu'un sentiment d'appartenance au groupe, à la communauté, puisse émerger, sentiment fondamental pour l'existence d'une identité collective.

5.2 – Un sentiment d'appartenance

Résultat du processus d'identification, le sentiment d'appartenance est une composante essentielle de l'identité collective par laquelle le « Je » devient « Nous ». « Ce sentiment d'appartenance est en partie le résultat de processus d'intégration et d'assimilation des valeurs sociales, car tout être humain vit dans un milieu social qui l'imprègne de son ambiance, de ses normes et de ses modèles. (...) Les individus d'une même société retrouvent ces imprégnations culturelles communes dans les phases d'effervescences groupales où la communion fait retrouver le noyau culturel commun : sentiments, jugements, conduites communes qui recréent momentanément l'unité de « Nous » » (Mucchielli, 2009, p69).

5.2.1 – Discussion et choix théorique

La psychologie sociale aborde le phénomène des groupes d'appartenances sur la base des relations intergroupes. Sherif, puis Tajfel, ont les premiers souligné le rôle joué par l'appartenance dans la construction de l'identité sociale de l'individu. Dans leurs travaux, le groupe d'appartenance « apparaît de manière exclusive comme un facteur de dépersonnalisation des individus, de leur homogénéité et finalement comme une menace constante à leur identité personnelle, à leur unicité. » (Lorenzi-Cioldi, Dafflon, 1999, p134).

Dans la lignée de ce raisonnement, la théorie de l'identité sociale se résume à une comparaison du groupe d'appartenance avec les groupes de non-appartenance afin d'en ressortir une différenciation positive, répondant à un besoin d'identité sociale valorisée (Tafani, Haguel, 2009). Dans cette perspective, Deschamps et Moliner (2008) en concluent que « plus l'identité sociale est forte, moins l'identité personnelle est importante, et plus l'identité personnelle est saillante, moins l'individu a besoin d'une identité sociale puisque identité sociale comme identité personnelle satisfont un même besoin d'une image de soi positive. En accord avec le modèle de l'identité sociale, on peut prédire que l'augmentation de la saillance de l'appartenance à un groupe augmentera l'identification de chaque sujet avec l'endogroupe et par là même diminuera la différenciation entre soi et l'endogroupe tout en exacerbant les différenciations entre groupes. » (p60).

Bien sûr, je n'aborde ici qu'une infime partie de cette théorie, mais je ne la développerai volontairement pas plus. En effet, cette sensation que l'appartenance à un groupe et à son identité relèverait d'un « manque de personnalité » ou d'une simple recherche d'image positive de soi me paraît oublier l'aspect sociologique de la vie d'un groupe. Cette vision ne me semble pas du tout correspondre à ce que j'ai pu observer quant à l'identité communale. Mais peut-être est-ce mon propre « habitus rural » qui parle... Toujours est-il que la vie endogroupe d'un village apparaît plus comme une relation affective dans un groupe hétérogène. S'il est sûr que les villages aiment à se différencier positivement les uns des autres, je ne suis pas convaincue que la saillance, ou pas, des identités personnelles des villageois ait une influence sur celle de l'identité communale.

Ensuite, je m'étonne que le dictionnaire des sciences humaines (2006, sous la direction de Mesure et Savidan) ne définisse la communauté que pour parler de « communauté scientifique ». La communauté, au sens d'un groupement d'individus, est renvoyée à la définition d'une « ethnie », et son fonctionnement au « communautarisme », dans une formulation assez négative, oppressante et aliénante du terme. Il faut se référer au dictionnaire d'économie et de sciences sociales (2007, sous la direction d'Échaudemaison) pour trouver une entrée au terme. Sociologiquement parlant, la communauté aurait-elle un sens péjoratif, renvoyant à un fonctionnement primitif une société contemporaine ?

Pour en revenir au sentiment d'appartenance, le processus d'identification permet une interconnaissance et une inter identification (qu'elle soit pour être semblable ou différent) donnant naissance à une nouvelle identité, cette fois collective. Bien sûr, la caractéristique contemporaine de l'appartenance est d'être multiple et plurielle, du plus personnel au plus sociétal (famille, profession, cercle amical, genre, etc.). Toutefois, je rejoins Yannick Sencébé (2004) pour qui « l'important n'est pas tant le nombre de relations, mais le sens de la relation que l'individu entretient avec les lieux et liens dans lesquels il s'inscrit ». Ou pourrait-on également dire : « le sentiment d'une appartenance commune se fonde avant tout autre considération sur la connaissance réciproque qu'ont les agents du sens de leurs comportements lorsqu'ils orientent mutuellement leur activité » (Pérès, 1989, p677).

Cette discussion m'amène alors à me tourner vers Max Weber et une sociologie plus « compréhensive » en général, qui aborde l'objet d'étude par les pratiques mais surtout par le sens qu'elles revêtent. Dans le tome 1 d'économie et société, Weber (1971) s'inspire en particulier de la distinction introduite par Ferdinand Tönnies entre la « volonté organique » qui serait irréfléchie, héritée et tournée vers le passé, et la « volonté réfléchie » qui se fonde sur la réflexion et la décision pour un avenir recherché (Mazuir, 2004) pour introduire les concepts de communalisation et de sociation. Il se distingue cependant des communautés et sociétés de Tönnies. En effet, Émile Durkheim (1889) nous explique que, pour Tönnies, dans une communauté, les individus ne sont pas distingués les uns des autres : « C'est une masse indistincte et compacte qui n'est capable que de mouvements d'ensemble ». Dans une société au contraire, les individus vivent à côté les uns des autres, tout en restant essentiellement séparés : tandis que dans la communauté ils « restent unis malgré les distinctions », dans la société ils « restent distincts malgré tous les liens ». Quand l'être est totalement gommé dans la communauté, il est au contraire souligné dans la société. De plus, Tönnies caractérise principalement politiquement sa théorie en associant la communauté au communisme, et la société au socialisme. Weber pour sa part les conçoit en tant que relations sociales, interprétées selon leur rationalité ou leur non-rationalité, régissant une vie collective, comme « des interactions concrètes d'individus et non comme des entités sociales établies et statiques » (Patez, 1997, p54).

« Nous appelons communalisation [Vergemeinschaftung] une relation sociale lorsque, et tant que, la disposition de l'activité sociale se fonde (...) sur le sentiment subjectif (traditionnel ou affectif) des participants d'appartenir à une même communauté [Zusammengehörigkeit].
Nous appelons sociation [Vergesellschaftung] une relation sociale lorsque, et tant que, la disposition de l'activité sociale se fonde sur un compromis [Ausgleich] d'intérêts motivé rationnellement (en valeur ou en finalité) ou sur une coordination [Verbindung] d'intérêts motivée de la même manière. » (Weber, 1971, p41). Cette définition élaborée au début du 20ème siècle m'a curieusement aussitôt évoqué la configuration villageoise moderne que je peux observer. En effet, comme nous l'avons déjà évoqué, les petits villages se trouvent aujourd'hui grandement (re-)composés du fait de la mobilité actuelle. Les modes d'identification et les sentiments d'appartenance s'en trouvent corollairement recomposés et composites.

5.2.2 – Communalisation ...

On constate sans mal un « sentiment subjectif (traditionnel ou affectif) des participants d'appartenir à une même communauté » chez les natifs du village. Leur ancrage générationnel leur fait envisager le village comme *« une famille »*[29]. L'appartenance est ainsi exprimée sur

[29] Le terme est très significativement revenu lors d'entretien avec des originaires de la commune.

un mode naturel, inné : « Á l'image de ce qui se passe dans la famille, l'identité individuelle se voit consubstantiellement liée à une appartenance communale non révocable, à la fois définitive et naturellement protectrice » (Pérès, 1989, p669).

Le village est alors plus qu'une simple communauté de voisinage, telle que définie par Weber, c'est-à-dire reposant simplement sur une proximité de domicile induisant une dépendance dans le besoin, surtout au début du 20ème siècle où la technique et les communications faisaient défaut. Le confort moderne a grandement fait reculer cette nécessité pratique. La définition d'une communauté donnée par le dictionnaire d'Économie et de sciences sociales en tant que « Collectivité caractérisée par des liens internes intenses, une forte cohésion (esprit de corps, objectifs communs), un esprit de solidarité vis-à-vis de l'extérieur sans pour autant exclure des tensions internes » (Échaudemaison, 2007, p90) paraît plus appropriée. Les originaires du village ont ainsi des relations informelles, quotidiennes, et naturelles. En accord avec Hubert Pérès (1989), je pense que les « tensions internes » peuvent être tout aussi « communalisantes ». En effet, elles sont bien souvent occasionnées par des situations de proximité et d'interconnaissance poussée, induisant une reconnaissance de l'autre (au sens de l'identification d'autrui, et par autrui). De plus, on peut tout à fait être en conflit, et se considérer pour autant comme appartenant à une même communauté. Voici pour le sentiment subjectif affectif.

Quant au sentiment subjectif traditionnel, il sera plutôt abordé un peu plus tard, dans la sous-partie intitulée « La continuité dans le temps ». Mais une évolution importante par rapport au moment où Weber définissait ses concepts me semble devoir être établie dès maintenant. Jeanne Favret-Saada (1994) précise une remarque de Weber : « Un comportement strictement traditionnel, dit-il, par exemple la soumission automatique aux injonctions de la tradition, peut à peine être considéré comme une "activité" sociale, c'est-à-dire comme un comportement doté de sens pour l'acteur, puisque la motivation de l'acte est largement inconsciente, puisque l'acte est presque involontaire. "Il n'est (...) très souvent qu'une manière morne de réagir à des excitations habituelles." Une manière morne, c'est-à-dire désinvestie ; de réagir, non pas d'agir. ». C'était sûrement vrai à l'époque où les communautés villageoises semblaient immuables, où les cultures étaient très superstitieuses, et où les traditions allaient de soi. Aujourd'hui, on entend un peu partout cette reflexion : les traditions se perdent. On assiste alors depuis maintenant plusieurs années, à un réinvestissement des traditions. La communauté leur redonne un sens et une motivation consciente de préservation et de perpétuation. Les traditions deviennent ainsi signe de sociation, et de communalisation. Il est vrai que Weber lui-même considère que les deux notions s'entremêlent la plupart du temps. Aucune n'est exclusivement affective ou exclusivement rationnelle.

De la communalisation et de ses activités sociales informelles (non-rationnelles) découlent un esprit communautaire, un attachement fort, et un sentiment d'appartenance sentimental (à ne pas confondre avec « sentimentalité »), voire *« viscéral »*[30].

[30] Terme également couramment employé lors d'entretien par des originaires du village.

5.2.3 – ... Ou sociation ?

Les nouveaux venus dans la commune se satisfont en revanche pour la plupart d'une activité sociale fondée « sur un compromis d'intérêts motivé rationnellement (en valeur ou en finalité) ou sur une coordination d'intérêts motivée de la même manière ». Installés par choix, non pas du village mais du cadre de la campagne ou d'un style de vie, leur motivation est, pour certains, d'atteindre un idéal de vie tranquille, à l'air pur, une vie de « carte postale » en somme (j'y reviendrai dans la troisième partie), avec en plus pour d'autres, principalement des jeunes couples avec enfants, un idéal de cohésion sociale. Ce sont ces derniers qui nous intéressent plus particulièrement, les premiers ne recherchant souvent pas de relations sociales (ou vraiment le strict minimum), fondement même de la notion de sociation.

La réalisation de leur objectif de cohésion sociale leur impose donc des compromis rationnellement réfléchis et motivés. En effet, en réaction à l'individualisme moderne, leur intérêt est au contraire de faire connaissance, au sens de connaître et d'être connu, avec les autres habitants de la commune. Avec leurs voisins nouveaux venus les plus proches, ils fondent une communauté de voisinage cette fois, parce que basée et facilitée principalement par les enfants, et les trajets en covoiturage jusqu'à l'école.

Mais quand les originaires du village se connaissent tous parce qu'ils se sont toujours vus et qu'ils ont toujours entendu parler les uns des autres (socialisation primaire), les nouveaux sont tenus de faire le compromis « d'aller vers » s'ils veulent connaître (socialisation secondaire). Leurs premières relations se font avec les institutions communales que sont la mairie et l'école. Leur participation aux activités sociales est essentiellement formelle, dans le sens de formalisée, organisée : fête du village, animations, associations, etc. On pourrait presque dire festive. On les voit en revanche peu dans les manifestations plus mémorielles, dénotant leur intérêt individuel de se créer un cadre de vie en adéquation avec leur recherche plus personnelle.

De la sociation et de ses activités sociales formelles et réfléchies (rationnelles) découle également un sentiment d'appartenance, un esprit de cohésion mutuellement recherchée, et de fait un certain attachement au village. Ainsi, l'association de la communalisation et de la sociation fait émerger une communauté villageoise, aux sentiments certes panachés, mais certains. Á ce sujet, Edmond Marc (2005, p113) observe que « Ce qui ancre fortement le sentiment d'unité et d'analogie entre l'individu et le groupe, c'est l'existence d'une affectivité groupale. Cette existence, qui ne peut que frapper l'observateur, (...) est indéniablement l'une des dimensions fondamentales de la vie des groupes ».

5.3 – Un sentiment de continuité dans le temps

« La construction et la dynamique de l'identité renvoient d'abord au sentiment de rester le même au fil du temps (rester identique, ou au moins semblable) » (Tap, 1999, p65). Les différentes étapes de la vie et les évolutions, ou modifications, sont perçues, mais aucune rupture de l'existence n'est ressentie. Ce continuum est un point primordial du maintien d'une cohérence et d'un sentiment d'unité, aussi bien pour l'identité personnelle que pour l'identité communale. Elle implique une ipséité (au sens de Paul Ricœur, 1990), c'est-à-dire d'arriver à intégrer les évolutions et les changements tout en restant dans la continuité de soi. Il est donc nécessaire que ces événements ne soient pas trop brutaux. Si l'individu ou la communauté ne se reconnaît plus, la continuité est rompue. Il en résulte un trouble, durable ou passager, de son identité. Alex Mucchielli (2009, p71) affirme que « Ce sentiment de continuité temporelle est fondé tout d'abord en partie sur une certaine permanence de mon corps que je ne vois pas radicalement changer de forme et de taille du jour au lendemain ». On peut alors se demander si l'arrivée massive de nouveaux habitants, modifiant radicalement le paysage villageois, ne met pas à dure épreuve l'identité communale. La notion de stabilité, aussi relative soit elle, est donc une donnée non négligeable de cette idée de continuité. L'équilibre des principaux piliers d'une identité permet une adaptation plus aisée aux fluctuations environnantes. Il est donc essentiel de les préserver autant que possible.

Ce qui assure la cohésion, « c'est le fait de vivre ensemble, les uns près des autres, sur un même espace ; c'est aussi la communauté des souvenirs, suite nécessaire d'une existence commune. » (Durkheim, 1889). En effet, les différentes expériences affectives, relationnelles, collectives du groupe villageois s'accumulent progressivement pour former une histoire commune, point de départ et référence d'une continuité temporelle. Le partage d'une mémoire collective est de ce fait indissociable d'une identité collective. Ce point sera plus spécifiquement exposé dans le chapitre 7, mais il est d'ores et déjà intéressant de se pencher sur un exemple mettant en scène la connaissance consciente de cette histoire commune fédératrice : les commémorations. Hubert Pérès (1989) livre une étude particulièrement intéressante sur l'identité communale et le rôle des monuments aux morts dans les villages. Ces lieux de mémoire républicains par excellence, érigés « pour la France », mettent en avant des individualités communales. En effet, la liste (d'autant plus restreinte que le village est petit) des « morts pour la France » rappelle et inscrit dans l'histoire des prénoms et des familles du village, les érigeant au rang de symbole d'une appartenance à la communauté, et de fait, d'inscription de cette communauté dans le temps. Les commémorations sont alors des temps particuliers, importants, où la communauté se réunit pour honorer ses membres encore présents dans les mémoires, au moins symboliquement. Contrairement à ce que pense Pérès (p667), à Gigouzac on procède encore à l'énumération patiente des « morts pour la France », commémorant autant les horreurs de la guerre que le courage des héros Gigouzacois. Les monuments aux morts sont alors source de partage d'une histoire nationale, et d'inscription dans une identité locale.

Les monuments de Gigouzac sont particulièrement significatifs de cette célébration de l'identité communale. En effet, le village a connu de très importants combats le 30 juin 1944 (dont le récit se trouve en annexe n°1). Chaque année, selon la tradition, les Gigouzacois se réunissent devant le monument aux morts situé dans le bourg pour commémorer cette journée si particulière. Ce monument, érigé pour se souvenir particulièrement de ce jour, porte la citation faîte aux maquisards tombés ce jour là. Deux cortèges se forment ensuite pour se rendre dans les mas où ont eu lieu les combats, honorés chacun d'un monument spécifique. Cette histoire locale est donc célébrée par trois monuments distincts et bien visibles de tous, quand le monument dédié à la commémoration du 11 novembre est matérialisé par une plaque au-dessus de la porte de la mairie. L'implication et l'imbrication de l'histoire de la communauté dans cette journée si marquante explique pourquoi Gigouzac a toujours accordé plus d'importance et de fierté à la commémoration du 30 juin 1944 qu'à celle du 8 mai 1945, officiée devant le même monument, ou du 11 novembre 1918. Le village célèbre ainsi sa propre inscription dans l'histoire, sa propre mémoire. Un village est avant tout un lieu de vie que se partage une population dans le temps, avec un passé vécu, conservé par une mémoire collective, et un présent quotidien, se manifestant au travers des pratiques.

5.4 – Les pratiques, ou l'expérience partagée

Pourvue de cette mémoire collective, la vie d'un village intègre alors des us et coutumes qui constituent une culture locale considérée comme spécifique à la commune, et, plus largement, au monde rural. « Partie intégrante de cette culture, les coutumes et les habitudes locales, héritées d'un long passé mais pour nombre d'entre elles toujours vivantes, impriment aux modes de vie des caractères originaux qui en font sans doute l'un des bonheurs du « vivre à la campagne ». Ne s'agirait-il que des parlers ou, au moins, des expressions, des cuisines, des activités collectives, des calendriers…, les occasions de s'identifier localement ne manquent pas à ceux pour qui la culture est aussi personnalisation. » (Kayser, 1990, p251). Mais la conscience de l'existence d'une culture locale et les « occasions de s'identifier » qu'elle procure ne suffit pas pour autant à l'émergence d'une identité communale. « Ainsi l'identité se construit en fonction, non pas tant de la culture globale, mais des groupes de référence normatifs dans lesquels on vit et auxquels on s'identifie, souvent affectivement : famille, classe, catégorie professionnelle. Ceux-ci façonnent nos idées, nos sentiments et nos habitudes, car ils constituent un noyau de notre identité sociale. » (Fischer, 1996, p198). Le sentiment d'identité prend donc appui sur l'identification à ces groupes primaires et l'intériorisation des pratiques qui leur sont propres, un sentiment d'appartenance se développant logiquement pour ces mêmes groupes. Les pratiques d'un individu apparaissent de la sorte comme révélatrices de son identification et de sa volonté d'appartenir à la communauté.

Le partage d'un quotidien dans un village engage le plus visiblement les pratiques, éléments permettant la mise en œuvre concrète, présente, de la mémoire collective, et la démonstration de l'existence d'une identité communale : « Le concept d'identité communale s'entend au travers des pratiques concrètes et symboliques par lesquelles un individu ou un groupe entretient et construit son rapport au local et à la société globale dans le quotidien. […] L'identité communale est expression de ces pratiques et du vécu individuel et communautaire. […] Ces pratiques spatiales et temporelles font partie des acteurs, elles sont assimilées à leur être. L'identité communale renvoie à cette « incorporation » à travers les activités, leur organisation ; que tout le monde peut voir, entendre, comprendre au sens d'une connaissance partagée des gens et des pratiques. » (Granié, 1995). Les pratiques sont ici aussi bien des actions que des comportements. En ce qui concerne les dynamiques de l'identité communale, les pratiques sont entendues comme l'adaptation aux règles et principes (ou codes) relationnels propres à chaque village. En d'autres termes, ce qui se fait, ce qui ne se fait pas, ce qui se dit, ce qui ne se dit pas, ce qui se fait mais ne se dit pas, et ce qui se dit mais ne se fait pas.

5.5 – L'identisation

Enfin, dernière composante principale de l'affirmation d'une identité, l'identisation, ou plus clairement, le processus par lequel le sujet se singularise des autres. Une identité, quelle qu'elle soit, se concrétise, voire se justifie, dans l'altérité. Pour Pierre Tap, la construction sociale de l'identité est un processus dialectique entre l'identification et l'identisation, l'identisation consistant à manifester sa spécificité dans le but de se démarquer d'autrui. Que ce soit individuellement ou collectivement, l'unité, la cohésion et la continuité de soi se manifestent par l'opposition à l'entourage. « J'existe parce que je suis unique. ». Chaque identité se construit et se définit par rapport à d'autres. C'est un mouvement d'assimilation et de différenciation :

- Assimilation puisque comme exposé dans le phénomène de socialisation, le sentiment d'identité s'appuie sur une identification aux modèles proposés par les groupes primaires que sont la famille, la communauté, auxquels il devient semblable en certains points.

- Différenciation par le besoin d'affirmer sa particularité, son unicité. L'identité très souvent « se pose en s'opposant ».

Dans le cas d'une communauté comme le village, comme dans toute vie en collectivité, des divergences et des conflits, aussi sérieux que futiles, des identisations intra-groupale, opposent toujours certains habitants puisque chaque identité individuelle se construit au sein de ce groupe dans l'assimilation et la différenciation, donc l'opposition. Pourtant, confrontés

aux villages environnants, les désaccords pouvant exister seront mis de côté, et un lien les réunira pour affirmer la plénitude et l'unicité de leur commune. « Comme dans tous les villages, il y avait des jalousies, des rivalités, et même des haines tenaces, fondées sur des histoires de testaments brûlés ou de terres mal partagées ; mais devant une attaque venue du dehors, comme l'intrusion d'un braconnier des Ombrées, ou d'un ramasseur de champignons de Crespin, tous les Bastidiens ne formaient qu'un bloc, prêts à la bagarre générale ou au faux témoignage collectif. » (Pagnol, 1976, p11).

L'identité collective est un processus dynamique et non un état. Elle n'est pas donnée une fois pour toutes. Elle est en permanente construction car elle est le fait de la représentation, de la vision qu'une population a de son village. Cela la rend sensible aux mouvements sociaux qui touchent ses composants, la renforçant ou au contraire la fragilisant. Mais plus encore qu'une identité collective, l'identité communale est une identité collective territoriale spécifique.

5.6 – Un fonctionnement villageois

En 1995, Anne-Marie Granié écrit : « il apparaît que le concept "d'identité communale" désigne un ensemble de processus sociaux complexes ; et des pratiques que les acteurs accomplissent dans leur vie courante, en se servant de leur savoir-faire, de leur savoir-être ceci dans un champ d'inter-connaissance qui leur permet de gérer leurs conduites, de les organiser (ce que l'on peut faire… ce que l'on ne doit pas faire… ce que l'on fait pour provoquer dans le sens de créer une confrontation nécessaire au maintien d'une certaine cohésion sociale). Tout ceci en tenant compte du temps et des repères spatiaux que tout le monde connaît de l'intérieur. ».

Cette définition approfondie corrobore le sens que ma première recherche avait abouti à donner à ce concept. En effet, à l'époque de l'étude menée (en 2005), qui portait sur l'importance et le rôle de l'école dans la construction et la continuité de l'identité communale, il avait bien fallu la définir. La question de la signification de l'identité communale avait donc été posée à tous les participants afin d'établir une définition consensuelle du terme. Le terrain de recherche recensait un total de 193 personnes : Gigouzac et Lot (151 pers.), plus 15 autres départements (42 pers.). La définition élaborée fut la suivante : « L'identité communale est un sentiment d'appartenance à un vécu et un quotidien commun au sein d'un village où la connaissance prédomine. » (Bour, 2006). Le terme « connaissance » étant entendu au sens large comprenant celle du territoire, des us et coutumes locales, et l'interconnaissance. Ainsi, habiter dans « mon village » est totalement différent que d'habiter dans la commune voisine.

5.6.1 – Interconnaissance et re-connaissance

L'interconnaissance est certainement l'élément le plus tangible des relations sociales régissant un village. D'autant plus dans un petit village de moins de 500 habitants, tout le monde connait tout le monde. Certains peuvent parfois trouver cela « étouffant ». En effet, il est souvent difficile de lever un petit doigt sans que cela ne se sache. Mais l'interconnaissance éveille chez la plupart des habitants un sentiment de sécurité et représente la singularité de la vie à la campagne. Au risque de le répéter, de nombreuses familles vivent au village depuis plusieurs générations. Il va de soi qu'elles se connaissent toutes, de leurs histoires à leurs habitudes de vie, de leurs caractères héréditaires à la personnalité de chacun, de leurs généalogies familiales à leurs généalogies cadastrales. Le nom des nouveaux venus est couramment connu avant même leur arrivée. Ils sont ensuite en quelque sorte « jaugés » dès leur installation, et le bouche à oreille se charge petit à petit de transmettre les informations aux membres de la communauté. C'est grâce à l'interconnaissance ambiante que se développent des solidarités, en particulier avec les « premiers » voisins, c'est-à-dire les plus proches. La coutume veut d'ailleurs qu'un nouvel arrivant se déplace en priorité chez ses premiers voisins afin de se présenter. Le respect de cette règle est souvent une condition pour bien entamer un processus d'intégration. C'est également par son biais que se transmettent et perdurent les us et coutumes locales ainsi que l'identité communale. Kayser (1990, p37) remarque qu'« Au village, les rapports sociaux restent personnels, et c'est pourquoi la régulation sociale est immédiate, mue par des codes et non par des institutions ». L'espace social villageois résiste ainsi aux menaces d'éclatement car « L'interconnaissance en demeure l'inévitable ciment ».

J'ajoute la re-connaissance, car l'un ne va pas sans l'autre. Dans le processus de formation identitaire, la double transaction, énoncée par Dubar (1999, p139) à travers l'exemple des identités professionnelles, passe par l'individu lui-même, mais également par la reconnaissance d'autrui. En effet, l'image que l'on a de soi se forme aussi par rapport à celle que les autres nous renvoient de nous même. On peut bien sûr penser au fait qu'une identité communale se construit et existe au travers de l'image que peuvent en renvoyer les villages voisins. Mais ce double processus est ici abordé dans le sens où le regard des villageois détenteurs de l'identité communale, décide de l'intégration ou de l'exclusion d'un individu de cette identité. En d'autres termes, seule la re-connaissance peut octroyer une légitimité dans l'interconnaissance. Les originaires du village ont l'avantage d'avoir une part de re-connaissance innée en étant « le fils de » ou « la fille de ». Mais leur légitimité ne sera complète que s'ils adhèrent et s'impliquent dans, ou appliquent, l'identité communale. Les non-originaires pourront être légitimés après un processus d'intégration que nous verrons plus loin.

L'interconnaissance et la re-connaissance aboutissent à une personnification de l'identité communale qui se trouve confrontée à la gestion des fluctuations de population causées par la mobilité moderne, et de leurs représentations toutes personnelles de l'identité communale. Á ce sujet, Kayser (1990, p38) expose que « La "personnalité de groupe" de chaque collectivité, qui est culturelle et qui, dans une même aire, colore différemment chaque village est restée, ou redevenue suivant les cas, la raison d'une affirmation tendant à souder entre eux les membres de la société locale. On a même l'impression que plus cette société se différencie en se transformant, plus le désir identitaire y est fort. Les nouveaux venus qui ont quelques racines au village, comme aussi les "vrais" migrants, cherchent à ravir cette identité aux autochtones qui en sont les dépositaires, ou tout du moins à s'y incorporer ». Cela confirme par conséquent l'existence de catégories de villageois aux statuts différents, et des jeux de re-compositions à l'œuvre.

5.6.2 – Appartenance ou communauté ?

« Je peux répondre à la question « Qui suis-je ? » par toute une série de définitions liées à mes rôles sociaux, à mes fonctions et à mes activités, à mes origines... » (Tap, 1999, p66). C'est ainsi que nous cumulons une multitude d'appartenances qui se chevauchent ou s'expriment tour à tour. Mais ces appartenances reflètent-elles réellement le « sentiment » d'appartenance ? « Le territoire, construction sociale, stable, riche de sens, intégrant "une matérialité", spatiale ou non, dans sa dynamique sociale, affiche une singularité-identité qui génère des "limites" sociales, spatiales, politiques, plus ou moins nettes et implique une forte régulation, une unanimité des comportements territoriaux et peu d'appartenances multiples » (Piolle, 1998, p85). Nous retrouvons là encore l'importance d'un sentiment d'appartenance, et la difficulté du terme. Le sentiment d'appartenance peut en effet renvoyer à la conscience que l'on a d'appartenir à, ou à un ensemble de phénomènes affectifs profonds.

Bien que nous ayons déjà abordé le sujet, il est intéressant de le percevoir sous un autre angle. Dans son ouvrage, Rouquette (1998, pp 63 à 65) amène un élément de réponse en distinguant ce qui diffère les catégories d'appartenance des communautés. Les catégories d'appartenance « supposent la reconnaissance progressive d'une similitude et la fabrication, puis l'entretien (y compris l'éventuelle transmission) d'un dispositif institutionnel. […] Elle (l'appartenance) fournit, en même temps qu'elle s'y construit, une loge de communication dans laquelle des thèmes et des personnes, des formes de pouvoir et des perspectives d'action se combinent au fil des échanges ». Les communautés quant à elles représentent « une sorte de produit permanent » d'une catégorie d'appartenance ayant atteint trois aspects :

- La valeur, c'est-à-dire lorsque l'appartenance est valorisée comme « ressource primordiale d'identification ». L'individu valorise son appartenance, qui est valorisante pour lui-même, et il se reconnaît dans cette valeur à laquelle il s'identifie.

- Le partage de références communes composant une réelle sous-culture propre au groupe, comme des pratiques, des normes, une mémoire collective, etc. Ces références deviennent des repères dans la réalité. « "Se retrouver entre soi" n'est pas qu'une question affective. C'est une nécessité identitaire pour apparaître ensemble dans le tissu du monde, et un ancrage du moment dans la célébration d'un passé commun ».
- La limite, entendue au sens ou « la permanence ou la prévalence d'une communauté dépend alors […] de sa capacité à gérer les fluctuations et les crises de l'appartenance ». Ce dernier point peut d'ailleurs rejoindre la construction et la dynamique de l'identité, individuelle comme collective, qui « renvoient d'abord au sentiment de rester le même au fil du temps (rester identique, ou au moins semblable) » (Tap, 1999, p65).

Á la lumière de ces explications, et suite aux données recueillies lors de mes deux premières études (2005 et 2008), les originaires du village correspondent tout à fait aux caractéristiques d'une communauté, et les non-originaires à celles d'une catégorie d'appartenance. Les non-originaires représenteraient-ils alors la limite de la communauté des originaires, les fluctuations à gérer ? Et cette catégorie d'appartenance ne bascule-t-elle pas petit à petit vers une communauté émergente ? Je problématiserai ces processus un peu plus tard, mais les perturbations qu'a pu entrainer la présentation d'une liste par les non-originaires aux élections municipales concernant leur statut dans le village sont visibles. La question posée était : « Un nouvel arrivant peut-il avoir la même place au sein du village que celui qui en est originaire ? », avec comme possibilités de réponse, oui, non ou ça dépend. La comparaison des données entre 2005 et 2008 ne porte que sur 31 personnes. On remarque que sur le village en totalité, les originaires ont tendance à avoir une réaction de défense et de repli en tendant manifestement du « ça dépend » vers le « non », alors que les non-originaires, désireux de confirmer leur statut, passent au contraire du « non » au « ça dépend ». En fouillant un peu plus, on voit apparaître l'importance du secteur d'habitation et de l'ancrage psycho-territorial. En effet, les originaires du bourg, au cœur des tensions et de la « gestion des fluctuations », ont une attitude de résistance et de sauvegarde avec un « non » majoritaire, alors que les non-originaires donnent une réponse stable que l'on peut penser attribuer au fait que ce soit dans le bourg que la mixité est la plus forte, et que se construisent les nouveaux dispositifs, en particulier associatifs, par lesquels les non-originaires s'investissent dans la commune. Dans les mas du nord, peuplés majoritairement de familles originaires et de ce fait moins touchés au quotidien par les tensions ambiantes, ce sont au contraire les originaires qui font preuve de stabilité dans leurs réponses, quand les non-originaires varient totalement du « non » vers le « oui » et « ça dépend », peut-être par espoir de ne plus se sentir comme appartenant à la catégorie dominée.

Ces résultats portent dans tous les cas à croire que nous sommes bien là dans un schéma où la communauté originelle se trouve face au dernier aspect la caractérisant, la « limite », et où la catégorie d'appartenance des non-originaires tente d'évoluer dans la communauté existante, ou vers une nouvelle.

6. Les représentations sociales

Le concept de représentation sociale est initié par Serge Moscovici en 1961 lors de son étude de la psychanalyse. Il le définit à l'époque en tant que « système de valeurs, de notions, de pratiques relatives à des objets, des aspects ou des dimensions du milieu social qui permet non seulement la stabilisation du cadre de vie des individus et des groupes, mais qui constituent également un instrument d'orientation de la perception et d'élaboration des réponses. » (Fischer, 1996, p125). Il est aujourd'hui devenu un concept incontournable en sociologie (et psycho-sociologie), et a depuis fait couler beaucoup d'encre, suivant deux principaux courants de pensée.

Un premier courant développe la théorie en s'intéressant au contenu de la représentation. Denise Jodelet (1989, 1993), par exemple, rejoint Moscovici dans son approche sociocognitive des représentations sociales qu'elle pense être un « vecteur de la pensée », assimilé dans le but de comprendre et de vivre dans le monde environnant. Les représentations sociales engendrent ainsi des solidarités par l'adhésion consensuelle d'un groupe à des valeurs et des normes, réelles ou implicites, établissant et renforçant le lien social entre ses membres. Une représentation d'un objet « est consensuelle au sein de son groupe porteur et s'oppose à la représentation qu'à du même objet un autre groupe au moins. » (Flament, Rouquette, 2003, p37). Elles contribuent en ce sens à la formation et l'affirmation des identités sociales (Moliner, 2001). Ces considérations renforcent la pertinence du concept dans l'étude de l'identité de la communauté que peut former un village.

Willem Doise (1992, p7), en relation avec l'aspect dynamique des représentations, préfère les définir comme « des principes organisateurs de prises de position par rapport à des repères communs » plutôt que comme « des opinions consensuelles », expression leur donnant une image statique. La prise en compte d'une capacité dynamique, évolutive et mouvante des représentations introduit le second courant, basé sur une approche expérimentale des représentations, considérées également comme une structure hiérarchisée. Elles sont une pensée collective, construite par un collectif d'individualité, et se trouvent de ce fait à la frontière du psychologique et du social. « C'est précisément pour répondre à ce souci d'articulation entre le psychologique et le social que s'est développée une approche structurale des représentations sociales. » (Abric, 1989, p188).

L'approche structurale cherche à déterminer le rôle des représentations dans les interactions sociales. Au début des années 80, deux modèles théoriques structuraux de l'organisation interne des représentations se distinguent : le modèle du « noyau central » de Jean-Claude Abric et celui des « principes organisateurs » de Doise. Pour ce dernier (Doise, 1990, p127), « les principes organisateurs se situent bien à l'articulation entre dynamiques sociales et dynamiques cognitives individuelles. Ils se manifestent dans les organisations de contenus

représentationnels qui sous-tendent les dynamiques symboliques des rapports sociaux. Á proprement parler, on ne devrait utiliser le terme de représentation sociale que dans la mesure où on établit un lien entre organisation cognitive et rapports sociaux symboliques. » Il retient dans sa théorie les concepts de « champ » (les prises de positions s'élaborant en fonction du champ social au sein duquel elles sont requises) et « d'habitus » (prédispositions structurées, structurantes, et génératrices des pratiques) de Bourdieu qu'il pense similaires, la différence résidant dans le regard du sociologue ou du psycho-sociologue. Il sous-entend d'ailleurs que le concept d'« habitus » en sociologie ne serait autre que celui de représentation sociale en psycho-sociologie, l'étude des dynamiques de transformation en moins. Il rejoint Abric en estimant que la connaissance du contenu d'une représentation n'est pas suffisante. C'est l'organisation de ce contenu qui influe dans la réalité sociale et les rapports qui s'y jouent. Je développerai plus particulièrement par la suite la théorie du noyau central d'Abric.

6.1 – Processus de formation

Avant toute chose, il faut énoncer clairement que « tout objet concevable n'est pas forcément un objet de représentation sociale. (...) Le lien avec la société est ici fondamental. Plus même, il est fondateur. » (Flament, Rouquette, 2003, p31). Ainsi, Claude Flament et Michel-Louis Rouquette définissent un objet de représentation sociale comme un objet ayant tout d'abord une saillance sociocognitive, c'est-à-dire une fonction de « quasi-concept », d'abstraction renvoyant à une classe plus générale ou générique, et au sujet duquel il est fréquemment fait référence dans les communications (formelles ou informelles). Il doit subséquemment exister des pratiques afférentes à cet objet dans la population considérée.

L'apparition ou la confrontation à un objet au sein d'un groupe social donne lieu à un besoin d'informations et une quête de savoir à son égard. Ce besoin de connaissances et d'échanges des individus répond à une volonté nécessaire de maitriser le monde environnant afin de s'y adapter. La formation d'une représentation sociale s'opère de ce fait grâce à une succession de processus sociocognitifs ayant pour but de permettre aux membres d'un même groupe d'appréhender collectivement les informations relevant d'expériences communes les concernant, donnant ainsi naissance à une opinion consensuelle de l'objet.

Trois processus peuvent être considérés comme primordiaux : l'ancrage, l'objectivation et la communication. Je ne vais pas présenter ici le processus d'ancrage qui sera développé dans le chapitre 7. Je m'attacherai plutôt à exposer les processus d'objectivation et de communication, sans perdre de vue que l'ancrage en est indissociable.

6.1.1 – L'objectivation

L'apparition ou la confrontation à un objet inconnu est vécue comme « étrange », et devient source d'inquiétude ou de menace. « L'étrangeté est menaçante car il est impossible pour le groupe de communiquer à propos de l'objet, et donc de le concevoir, c'est-à-dire de le lier aux concepts qui constituent la réalité quotidienne du groupe. En d'autres termes, les objets de savoir nouveaux sont inquiétants ou menaçants car ils ne font pas sens. Les processus d'ancrage et d'objectivation peuvent être décrits comme des processus de création de sens. » (Bangerter, 2008, p19)

L'ancrage est un processus de catégorisation par lequel un savoir nouveau est assimilé à un savoir connu, plus compréhensible. L'objectivation représente le processus par lequel l'abstrait devient concret (Moscovici, 1961), c'est-à-dire l'opération qui transforme une construction intellectuelle en élément réel. Ce passage à la réalité fait d'une pensée abstraite une pensée sociale en la rendant accessible à tous. L'objectivation est un « formatage des connaissances » (Moliner, 2001, p21) par lequel les informations à propos de l'objet de représentation sont décontextualisées afin d'être intégrées à ce qui deviendra le cadre de référence commun permettant la compréhension et la communication sur cet objet au sein du groupe, le « quasi-concept » évoqué précédemment.
Elejabarrieta (1996) présente les deux phases habituellement distinguées par lesquelles se réalise le processus d'objectivation :

- La transformation iconique qui consiste à sélectionner quelques éléments de l'objet abstrait à objectiver, et à les décontextualiser afin de les rendre fonctionnels. Ces éléments sont ensuite matérialisés par une image, que Moscovici nomme « schéma figuratif », qui représente et rend accessible l'objet. Ce schéma permettra ainsi une communication simple sur l'objet.
- La naturalisation ancre ces images et les calque sur la réalité afin qu'elles soient la réalité. L'objet abstrait devient ainsi naturellement concret et quotidien.

Grâce au processus d'objectivation, le savoir « expert », restreint à un groupe d'initiés, se transforme en savoir « profane », intelligible par tous, rendant possible une communication à son sujet au sein du groupe.

6.1.2 – La communication

La communication est une étape primordiale de la formation (et de la transformation) des représentations, car comme l'explique Moscovici (1993, p167) « Les représentations sociales ne sont pas fondées sur les choses et les situations dont elles parlent mais sur les

communications à propos de ces choses et de ces situations. En ce sens, elles sont partagées socialement, avant d'être saisies individuellement et ceci fait clairement comprendre pourquoi les processus de communication façonnent et transforment les représentations partagées. ». Le contenu échangé lors du processus de communication n'en est pas pour autant sans importance. Pour Mugny, Quiamzade et Tafani (2001, p160), « Les fonctionnements des représentations sociales dépendent également des différents contenus qu'elles véhiculent et de leur insertion dans des contextes sociaux tout aussi particuliers qui leur donnent leur sens ». Le contexte dans lequel la communication s'opère est ainsi déterminant de l'interprétation qui sera faite du contenu. La théorie de l'influence sociale s'intéresse d'ailleurs aux processus de transformation ou de maintien d'une représentation en fonction de la nature de la source d'influence (minorité/majorité, experte/non experte, etc.). Mugny (1995, p195) définit les phénomènes d'influence comme « les processus par lesquels les individus et les groupes façonnent, maintiennent, diffusent et modifient leurs modes de pensée et d'action, lors d'interactions sociales directes ou symboliques ». Mais je ne développerai pas plus cette théorie de l'influence sociale, préférant revenir à la communication.

La communication, entendue comme collective, peut être vue sous différents aspects. Seules les communications interpersonnelles seront ici développées, d'une part parce qu'elles interviennent dans la concrétisation finale de la formation d'une représentation, et d'autre part parce que ce sont celles qui sont essentiellement présentes dans un village. En effet, cette forme de communication symbolise les échanges survenant entre des personnes entretenant une grande proximité sociale, comme les relations familiales ou de voisinage par exemple. Pascal Moliner (2001, p22) lui octroie trois caractères importants : « Ce sont des échanges essentiellement verbaux, et informels, qui ne laissent d'autres traces que celles qui s'inscrivent dans les mémoires. Ce sont des échangent qui se déroulent dans des contextes de sociabilité. Ce sont enfin des échanges en « temps réel » dont les individus peuvent immédiatement percevoir les effets. ». Elle est donc une communication hautement consensuelle au sein du groupe social, et donne de ce fait tout son sens et sa légitimité à la représentation.

Elle est aussi la forme de communication la plus prégnante dans un village, en corrélation avec la communication non verbale qui en découle, « car la communication ne repose pas bien entendu sur la seule expression orale : elle est un système à canaux multiples. Les gestes, les mimiques, la position corporelle, le silence lui-même sont des actes de communication : ils véhiculent en effet une signification. Ils témoignent de la nature du lien social existant ou souhaité » (Abric, 2008, p5). Les aspects de la communication non verbale seront développés ultérieurement dans le chapitre 9, lors de l'explication du choix d'un des outils méthodologiques : le film-recherche. Mais ainsi, l'information circule. Que ce soit par le « bouche à oreille » ou par les « histoires de clocher », la communication régit et rythme les relations entre habitants, et permet la transmission des opinions.

Á terme, la représentation devient une connaissance pratique de l'objet, évoluant vers ce que Flament (1989) nomme une représentation « autonome » et stabilisée. Ce phénomène

intéresse alors l'approche structurale du concept qui conçoit la représentation comme une structure cognitive.

6.2 - L'approche structurale

Une fois le contenu constitué, la représentation va alors s'organiser. En d'autres termes, certains éléments vont avoir une importance capitale, consensuelle et significative, d'autres seront peut-être consensuels, mais dépendront des premiers, d'autres seront plus individuels, etc. Cette hiérarchie qui s'opère naturellement entre les éléments du contenu signifie la représentation et permet ainsi de la spécifier.

Cette approche est principalement développée par Abric, qui reprend l'idée de « noyau figuratif » de Moscovici et construit la théorie du « noyau central ».

6.2.1 – La théorie du noyau central

Jean-Claude Abric développe sa théorie en estimant que « la connaissance du contenu ne suffit pas, c'est l'organisation de ce contenu qui donne le sens. Deux contenus identiques peuvent correspondre à deux représentations sociales différentes » (Abric, 2003, p60). Toute représentation est alors un double système, constituée d'un système central, son noyau, composé de quelques éléments fondateurs et fondamentaux de cette représentation, et d'un système périphérique rassemblant ses éléments plus secondaires (Abric, 1994a).

Le **noyau central** est directement lié à l'histoire et aux valeurs symboliques du groupe. Il en définit l'homogénéité en étant associé aux principes et aux normes qui déterminent les conduites à tenir. Abric attribue au noyau central deux fonctions :

- Une fonction génératrice : il est ce qui signifie et rend cohérente la représentation.
- Une fonction organisatrice : il détermine les liens entre les différents éléments de la représentation qu'en ce sens il unifie et stabilise.

Le noyau central est la partie stabilisatrice des représentations. Il est indépendant du contexte immédiat, car « adapté de façon transversale à toutes les situations » (Lo Monaco, Lheureux, 2007, p60). Il est également résistant au changement, car l'absence ou la modification de l'un des éléments en modifierait la signification, provoquant un réajustement, ou donnant naissance à une nouvelle représentation. « Les éléments centraux constituent la clé de voûte de la représentation » (Abric, 1994a, p25). De plus, une représentation étant générée par un

processus consensuel au sein d'un groupe social, le désaccord avec cette représentation devrait s'immiscer chez une grande majorité de ses membres pour qu'apparaisse une évolution. Un individu isolé serait vite confronté aux autres, avec pour seul choix de se conformer au reste du groupe, ou de s'en exclure. C'est en ce sens que le noyau est le garant de la stabilité de la représentation.

Le **système périphérique** est pour sa part beaucoup plus souple. Il est la traduction concrète du noyau central. Il est en ce sens constitué de la majorité du contenu, et est en lien direct avec la réalité. Ses éléments sont hiérarchisés, les plus importants jouant un rôle significatif dans la représentation, les moins importants, un rôle mineur. Ils restent dans tous les cas essentiels car ils sont une frontière entre le noyau central et la situation rencontrée. Ce système a trois fonctions :

- Une fonction concrétisation : ancré dans le réel, il est dépendant du contexte et en permet la compréhension et la transmission.
- Une fonction régulation : étant plus souple que le noyau central, il permet une adaptation à ce contexte en intégrant des éléments nouveaux ou une transformation de l'environnement.
- Une fonction défense : il accepte la contradiction afin de protéger le noyau central. Flament (1987) emploie la métaphore du « pare-choc » pour illustrer cette fonction. La transformation d'une représentation commence donc presque toujours dans sa périphérie.

Cette théorie a une conséquence primordiale sur l'étude des représentations car elle implique qu'à contenu strictement identique, deux représentations sont différentes si leur organisation n'est pas la même, ou du moins si leur noyau central est différent. Les éléments de ce système peuvent être instables à l'intérieur, plus ou moins activés, ou dormants, selon le contexte rencontré. Dans son étude sur la dynamique de la représentation sociale de la chasse et de la nature chez les chasseurs languedociens en 1998 (p119), Christian Guimelli introduit cette notion en parlant alors de « schèmes dormants » non activés en certaines situations (principalement une absence de pratique). Abric (2003) développe cette idée en distinguant un deuxième type d'éléments dormants : « ceux qui sont en sommeil parce que non exprimables (zone muette) » (p62), c'est-à-dire au caractère « contre-normatif » allant à l'encontre des valeurs et des normes valorisées par le groupe. Mais, dans tous les cas, le noyau reste imperméable. Le système périphérique au contraire permet la présence d'éléments divers selon les individus, en fonction du contexte immédiat, de leur vécu, etc. C'est à travers lui que peuvent s'exprimer les individualités, et qu'à représentation identique, les comportements adoptés peuvent différer.

Cette approche est parfaitement appropriée à l'étude des représentations de l'identité communale car, nous le verrons dans la troisième partie, les représentations des originaires diffèrent de celles des non-originaires, alors qu'ils donnent pourtant la même définition de

l'objet. J'en conclus que c'est bien l'organisation de la représentation que l'on a de l'objet qui procure son sens empirique à la définition cognitive que l'on en donne.

6.2.2 – Réserve sémantique

Une réserve du point de vue de la sémantique mérite en effet d'être formulée. Abric lui-même précise l'importance d'une analyse visant à déterminer la signification que les individus donnent aux variables d'une étude. « Une même variable pouvant donner lieu à des représentations différentes, et donc avoir pour des sujets différents des significations différentes. » (Abric, 1989, p189)

Michel Bataille (2002) développe cette réserve en rappelant que les éléments contenus dans le noyau central de la représentation relèvent de normes et de valeurs symboliques, et sont de ce fait abstraits. En conséquence, ce caractère « abstrait » du noyau rend aisé le consensus dont est issue la représentation, ainsi que le caractère stable et résistant au changement du système central. Bataille illustre par le terme de « mot-valise » la polysémie dont souffrent les éléments centraux, et s'interroge en conséquence sur les fonctions génératrices et organisatrices du noyau : « on peut se poser la question de savoir comment un contenant central plutôt creux, indéfini, génère et organise la signification d'une périphérie qui vient le signifier. La question, probablement incongrue vis-à-vis de la théorie du noyau central, se précise dans une inversion théorique : ce ne serait pas le noyau central qui déterminerait la signification des éléments périphériques, mais les éléments périphériques qui détermineraient le sens du noyau central, parce que celui-ci, ayant plusieurs sens possibles (et étant central à cause de cette polysémie), n'en aurait finalement aucun, sauf celui d'en revêtir plusieurs. » Il estime donc que c'est le système périphérique qui donne tout son sens au noyau central (qu'il nomme alors « noyau mou »).

J'ajoute à ces considérations que cette vision des choses rend à mon sens le noyau central sensible au contexte immédiat puisque le système périphérique est formé par, et régule les éléments de ce contexte. Le noyau ne pourrait alors pas ignorer et rester insensible à cela même qui le signifie. Il apparaît en tous cas clairement essentiel de bien définir les éléments centraux au niveau sémantique pour saisir la réelle signification du contenu d'une représentation.

6.3 - Dynamique et transformation

Toute représentation existe dans un contexte (qu'il lui octroie ou pas sa signification), et peut donc être considérée comme un système dynamique en perpétuelle interaction avec son environnement. Mais la rigueur de l'approche structurale paraît limiter les relations et les répercussions du contexte environnant sur les représentations. En effet, les représentations sociales (stabilisées) sont, de par leur utilité sociale, et, comme vu précédemment, leur grande stabilité, extrêmement difficiles à faire évoluer. Leur transformation risque en effet de modifier toutes les interactions du groupe, aussi bien interindividuelles qu'intergroupes, ou du groupe avec son environnement puisque les représentations en sont une grille de lecture. Moliner (2001, p35) affirme qu'« en vertu de ces considérations, nous pouvons poser que toute représentation sociale stabilisée est dotée d'une forte inertie (…) Confrontés à la contradiction ou à la mise en cause, les individus et les groupes développeront des stratégies de protection dont la finalité ultime est la préservation des savoirs anciens ». La contradiction ou la mise en cause concernent dans ce cas les éléments du noyau, ceux de la périphérie tolérant les aléas du contexte.

La dynamique principale d'une représentation consisterait donc à la mise en place de mécanismes de défenses. On distingue deux principaux mécanismes : la rationalisation par laquelle la contradiction rencontrée va être minimisée, et la réfutation qui consiste soit à l'ignorer volontairement, soit à lui opposer des informations qui la rendent infondée. Mais « si le canevas de la rationalisation exprime une sorte de tolérance casuelle, le canevas de la négation, en revanche, est une réaffirmation drastique de la normalité et de la normativité. On peut donc s'attendre à ce que ce dernier soit préféré lorsque l'élément de la RS qui se trouve mis en cause est un élément central. » (Flament, Rouquette, 2003, p140-141). Pourtant, malgré cette apparence rigide, les représentations se doivent de s'adapter aux changements du contexte perpétuellement évolutif dans lequel elles sont ancrées pour conserver leur raison d'être.

6.3.1 – Le rôle des pratiques sociales

Pour de nombreux auteurs, les pratiques sociales sont à la base des dynamiques des représentations. C'est en ce sens qu'elles sont ici abordées. Entendons par pratiques sociales la définition du Robert (Dictionnaire historique de la langue Française) les « applications des règles et principes », en opposition à la théorie. Elles sont la manifestation concrète des normes et valeurs symboliques d'un groupe social. Christian Guimelli (1994, p176) qualifie ces codes, qu'il nomme « scripts » en référence à la théorie du même nom, de « connaissances procédurales ».

Flament et Rouquette (2003) déclinent les pratiques selon quatre acceptions influant dans « les processus de genèse et de transformation » des représentations sociales : elles peuvent être entendues comme « passage à l'acte » (faire ou ne pas faire), comme « récurrence » (soit la fréquence d'une conduite), comme « façon de faire » (qui peut être différente), et enfin comme « calcul » (analyse des causes/contraintes/conséquences de l'action). Rien ne permet de hiérarchiser l'importance de chacune de ces significations dans la dynamique des représentations.

En effet, Flament (2001, p45) estime que « pratiques sociales et représentations sociales vont toujours ensemble, au moins potentiellement ». Il considère que l'interaction existant entre pratiques et représentations induit que chacune est tour à tour déterminante de l'autre. Les pratiques sont alors initiatrices des changements au sein d'une représentation : « une modification durable de l'environnement, entendu ici comme complexe à la fois matériel et cognitif, naturel et social, entraîne une modification des pratiques sociales (...) ; celle-ci génère à son tour, à moyen ou long terme, une modification de la RS correspondante ou des RS afférentes. Ainsi les pratiques occupent-elles une position de médiation entre l'environnement et les représentations. » (Flament, Rouquette, 2003, p39). Ce schéma est parfaitement exposé par Guimelli (1998) dans son étude des chasseurs languedociens qui démontre comment l'adhésion d'un groupe à des pratiques nouvelles conduit vers un ajustement de la représentation, puis sa transformation. Nous avons vu que, dans l'approche structurale d'Abric, le noyau regroupant les valeurs et les éléments les plus symboliques donne son sens à la représentation. En conséquence, on peut considérer une représentation comme modifiée si, et seulement si, le changement s'opère au niveau de son noyau central. Mais, il est caractérisé par une grande stabilité, et est doté de systèmes de défense garants de sa pérennité. Les facteurs de changement vont alors atteindre en premier lieu le système périphérique de la représentation.

Flament (2001) distingue deux types de contexte déterminant l'évolution (ou pas) d'une représentation. En effet, la dynamique engagée ne sera pas la même selon que le groupe confronté aux circonstances nouvelles les considère comme « réversibles » ou « irréversibles ». Si la situation est considérée comme réversible, les nouvelles pratiques qui seront adoptées par le groupe seront jugées provisoires et ne toucheront de ce fait que les éléments périphériques de la représentation car les membres du groupe « ont de bonnes raisons pour faire cela ». Cette réversibilité de la situation n'aura donc aucune conséquence profonde puisque le noyau reste inaccessible. En revanche, si la situation est perçue comme irréversible, la représentation s'oriente vers une transformation essentielle. Ce processus peut revêtir différentes formes qu'Abric (1994, p236) regroupe en trois catégories. La transformation peut être progressive, résistante ou brutale :

- La transformation est progressive lorsque les nouvelles pratiques mises en œuvre ne sont pas totalement antinomiques avec les éléments centraux de la représentation. Le noyau va alors progressivement intégrer et assimiler les nouveaux éléments et se

transformer en une nouvelle représentation sans qu'il y ait rupture avec l'ancienne, de par la légitimité que la répétition confère à ces pratiques.

- La transformation est considérée comme résistante lorsque la perturbation rencontrée déclenche les mécanismes de défense exposés précédemment. Les éléments contradictoires peuvent alors être appréhendés tels les « schèmes étranges » définis par Flament, c'est-à-dire des éléments apparemment incompatibles avec le reste de la représentation qui gravitent pourtant dans son système périphérique. Leur multiplication aboutit à terme à la transformation du noyau même de la représentation, et donc à sa métamorphose.
- La transformation est pour finir brutale lorsque les nouvelles pratiques entrent directement en conflit avec le noyau central de la représentation, rendant impossible ses mécanismes de défense. L'irréversibilité et la primordialité de ces pratiques provoquent une transformation immédiate du système central qui donne naissance instantanément à la formation d'une nouvelle représentation.

L'interaction entre pratiques et représentations, et la dynamique ainsi engagée que nous venons de définir, remplit pour Flament (2001, p58) un double objectif : « les pratiques doivent être en accord avec les « principes » définis par le noyau central, et être adaptées aux situations nouvelles ».

6.3.2 – Le rôle du changement d'attitude

Les représentations sociales émanent d'un consensus collectif, mais on ne peut pour autant omettre le fait que ce collectif est composé d'individualités, chacune variant dans son degré d'adhésion à ce cadre de référence commun. Ceci est d'autant plus vrai dans un village où le collectif formé est totalement hétéroclite puisque le seul point commun à toute la population est de partager un même territoire. La psychologie sociale a longtemps axé l'étude des attitudes sur une approche descriptive d'un niveau d'analyse individuel ou interindividuel. Dans son ouvrage, Doise (1982, p21) présente les travaux de M. Sherif qui fut le premier à entreprendre une approche expérimentale des caractéristiques des attitudes, et élaborer une théorie basée sur « les notions de cadre de référence et d'ancrage », où les attitudes « ne sont plus uniquement étudiées comme des dispositions individuelles, elles sont ancrées dans les appartenances à des groupes sociaux et dans les rapports entre ces groupes ». Dans son étude portant sur la violence à l'école envisagée du point de vue des élèves ou des enseignants, Alain Clémence (2003) est parvenu à articuler « les relations entre les points de vue ou les éléments de la représentation avec les positions des agents qui les expriment (Clémence, Doise et Lorenzi-Cioldi, 1994, Clémence et Lorenzi-Cioldi, 1996) » (p168), démontrant ainsi « une proximité des points de vue selon le groupe d'appartenance des participants » (p176).

Dès 1961, Moscovici associe le processus attitudinal au processus représentationnel, estimant qu'il faut avoir une représentation, aussi infime soit-elle, d'un objet pour pouvoir se positionner par-rapport à celui-ci. Tafani et Souchet (2001) distinguent trois classes d'attitudes envers un objet : cognitives, comportementales, et affectives. Moliner introduit pour sa part un modèle d'analyse bi-dimensionnel des représentations permettant de prendre en compte le rôle des différents processus attitudinaux dans la dynamique représentationnelle. La première dimension de ce modèle renvoie à l'aspect structural de la représentation, opposant la propriété qualitative des éléments centraux à la propriété fonctionnelle du système périphérique. En d'autres termes, la nature conditionnelle de la périphérie à la non-négociabilité de la centralité. La seconde dimension intègre le rôle des attitudes en posant que seuls les éléments centraux sont consensuels, la périphérie étant par contre définie comme sensible aux variations interindividuelles, et autorisant des adaptations individuelles du champ représentationnel (Abric, 1994a).

Après plusieurs études expérimentales, Tafani et Souchet concluent que l'engagement dans une pratique contrattitudinale, c'est-à-dire en opposition avec la représentation de l'objet, entraine des modulations évaluatives, donc une modification des éléments périphériques découlant de leur conditionnalité. Les éléments centraux ne sont pour leur part jamais atteints, les sujets préférant redéfinir l'objet afin de se référer à une autre représentation plus conforme à la pratique engagée. Gaffié (2005, p10) entretient le débat en relevant que « les modifications concernent surtout les éléments périphériques… qui tendent à se déplacer vers la zone centrale. Ceci pourrait être le signe de la « candidature à la centralité » de ces éléments dans un débat re-ouvert. ». Flament et Rouquette (2003) préfèrent parler d'éléments périphériques circonstanciellement « suractivés », mais laissant le noyau inchangé une fois le moment donné passé. Gaffié poursuit : « Les variations d'expression devraient donc, à notre sens, être considérées en fonction du contexte et des places de chacun, c'est-à-dire des confrontations dans le champ sociocognitif actualisé ». Ce processus confirme en tous cas la propriété stabilisatrice du noyau central, et lui confère une propriété justificatrice des attitudes et des pratiques mises en œuvre.

6.3.3 – Une évolution inévitable

Que le contexte soit influent au niveau central ou périphérique ne change rien au fait qu'une représentation est dépendante d'un environnement qui varie et évolue avec le temps, les évènements, les progrès sociaux, etc. Une représentation est nécessairement contrainte de s'adapter et de suivre ces évolutions pour conserver sa légitimité et sa raison d'être. Mais comment son caractère résistant et permanent peut-il se conformer à cette contrainte ? Moliner (2001) explique cette dualité grâce aux différents niveaux de perception du temps. Ainsi, la représentation serait résistante et permanente à l'échelle humaine du temps, mais

serait évolutive à l'échelle historique. Il parle en ce sens de « processus d'ajustement progressif », qui, regardé à l'échelle historique, réveille parfois d'anciennes valeurs provoquant « une transformation douce de la représentation sociale » (p39), ou peut-être ajuste les éléments centraux en fonction de leur utilité à l'échelle humaine. De plus, un changement n'affecterait pas tous les membres du groupe de la même manière et au même moment. Un temps long serait indispensable pour que tous soient atteints à l'identique, supposant même de ce fait « une corrélation entre la taille du groupe et l'inertie de la représentation » (p40).

Il apporte ensuite une précision particulièrement intéressante pour l'étude des dynamiques des représentations de l'identité communale : « Sur un plan théorique, on peut dire qu'elle (la contradiction) sera faible si elle concerne la périphérie et qu'elle sera forte si elle concerne le noyau. Lorsque la contradiction porte sur des éléments périphériques, elle ne concerne, par définition, qu'un sous-ensemble du groupe social. Ce sous-ensemble est constitué d'individus qui partagent une expérience spécifique de l'objet et qui ont développé, à propos de cette expérience, un savoir opérationnel mais conditionnel. ». La contradiction par contre des éléments centraux concernera une fois répandue l'ensemble du groupe.

Les études menées précédemment m'amènent à considérer les statuts psychosociaux d'originaires, non-originaires, ou non-originaires conjoints d'un originaire comme constitutifs de sous-ensembles du groupe social que forme le village. Les variations représentationnelles que l'on pourrait observer selon ces statuts seraient alors le fruit d'un savoir conditionné par l'expérience spécifique de chacun de ces sous-ensembles. En conséquence, ces variations devraient n'apparaître que dans la périphérie de la représentation, et ne pas affecter le noyau central. Dans cette perspective, Tafani et Bellon (2001, p192) parlent d'« étroite imbrication des dynamiques représentationnelles et identitaires, à partir des inscriptions matérielles et symboliques des sujets dans la structure sociale de référence et des enjeux identitaires qu'elles actualisent. », rappelant finalement l'ancrage psychosocial au sens de Doise qui sera définit dans le chapitre 7.

6.4 - Pertinence du terrain

Un terrain d'étude concret s'avère être le plus adapté pour observer les dynamiques des représentations de l'identité communale puisque comme le remarquait Gaffié (2005, p16) « il convient pour cela de mener des recherches "en milieu naturel", seules susceptibles de révéler l'importance que revêtent les fonctions (justification, revendication, anticipation, identité et différentiation sociales, reproduction…) de ces représentations pour comprendre leurs modifications », et surtout les différentes dynamiques qui peuvent s'opérer. Guimelli (1994, p172) rappelle que seul un contexte suffisamment engageant ou considéré comme menaçant

par le groupe social est susceptible d'engendrer une dynamique explicite : « On observera tout d'abord que l'évènement considéré doit être particulièrement impliquant pour le groupe pour qu'on puisse en attendre des effets sensibles (Rouquette et Guimelli, 1992) ».

De plus, Moliner (2001, p10) explique les difficultés rencontrées dans l'étude des représentations sociales d'un point de vue dynamique au niveau méthodologique car « Etudier les transformations d'une représentation suppose, en effet, la mise en place et le suivi d'un dispositif longitudinal dont le coût peut s'avérer très lourd au regard des résultats qu'il est susceptible de dégager. Le chercheur ne peut jamais être certain que la représentation dont il a choisi d'étudier les mouvements va effectivement se transformer ». Les évènements particulièrement impliquants (au sens de l'implication) rencontrés à l'occasion des élections municipales de 2008 concèdent une chance (si je peux le dire ainsi) de réaliser une telle étude qui, mise en parallèle avec celles de 2005 et de 2011, apporte à ce travail un aspect longitudinal, sans avoir à courir le risque d'attendre un mouvement singulier incertain. Nous verrons alors que la dynamique d'une représentation peut-être plus complexe encore que ne le prévoie la théorie.

7. Identité et représentations

Ce chapitre est consacré à la réunion de l'identité et des représentations, car générées par, et génératrices de processus similaires, elles peuvent être qualifiées de concepts fusionnels. Ces similitudes expliquent le croisement récurrent des deux notions clés, mais, bien que très ressemblants, ces concepts n'en sont pas pour autant analogues. Si leur relation rappelle l'énigme de l'œuf et de la poule, ils conservent chacun leur spécificité et doivent en ce sens être considérés comme complémentaires plutôt qu'en concurrence d'hégémonie.

Nous avons d'ores et déjà abordé plusieurs de ces notions communes aux deux théories comme la communication et les attitudes (abordées dans le chapitre 6), ainsi que les pratiques que j'ai choisies de développer dans chacun des deux concepts. Restent plus particulièrement l'importance des appartenances et des ancrages, ainsi que la mémoire collective.

7.1 - L'ancrage

La théorie de l'ancrage a suscité l'intérêt de tant de disciplines des sciences sociales qu'il me paraît nécessaire de spécifier la façon par laquelle j'aborde cette notion. En premier lieu, l'ancrage au sens où l'entend Willem Doise est primordial puisqu'il sera le lien entre représentations et identité communale. Ensuite, l'ancrage est également un processus fondamental de la formation des représentations sociales comme de l'identité communale.

7.1.1 – L'ancrage au sens de DOISE

Pour Doise (1992), la connaissance du contenu des représentations n'est pas suffisante pour les appréhender et les interpréter avec justesse. « Toute étude exhaustive des RS doit en même temps les décrire comme réalités objectives et considérer leur ancrage dans des dynamiques relationnelles » (Doise, 1992). Étudier l'ancrage d'une représentation revient à rechercher le sens qui lui est donné, cette signification étant toujours régie par les relations symboliques entretenues entre les protagonistes. La nature des relations sociales qui interviennent lors de la mobilisation de la représentation est déterminante. Il définit ainsi trois sortes d'ancrages selon le niveau d'analyse appliqué :

- L'ancrage psychologique, faisant référence aux croyances et aux valeurs symboliques personnelles à chaque individu, organisatrices de leur relation à l'autre.
- L'ancrage sociologique, partant du principe que l'appartenance sociale est déterminante des représentations sociales d'un individu. Il est donc essentiel avant tout de distinguer les différents groupes en présence, partant de l'hypothèse qu'un vécu commun et des relations sociales partagées auront pour effet d'engendrer des dynamiques représentationnelles similaires.
- L'ancrage psychosociologique, où un individu se situe symboliquement en fonction de la représentation qu'il a des « rapports entre positions ou catégories sociales ». Cet ancrage est illustré par l'exemple suivant : il existe une représentation générale de l'intelligence, s'appliquant aux hommes comme aux animaux, mais elle devient différente si une comparaison entre les deux est induite.

Ces trois caractéristiques ont plus pour vocation de déterminer le type d'analyse à mettre en place que de catégoriser des ancrages différents et indépendants les uns des autres. Doise lui-même pense « que dans toute analyse de l'ancrage des RS les trois approches décrites sont plus ou moins mêlées, ce qui n'empêche pas que dans une investigation donnée une seule d'entre elles domine alors que les autres n'y sont pas explicitées, voire même y fonctionnent comme postulats allant de soi. » (1992, p2). Dans cette étude, je pars du principe que l'importance d'un ancrage psychologique est une évidence allant de soi, car, en accord avec Doise (1994), je considère les représentations sociales comme des « systèmes d'organisations cognitives individuelles modulés par les dynamiques d'un méta-système de régulations sociales ».

Je m'attacherai par contre plus expressément à un ancrage sociologique, où l'appartenance sociale de l'individu retenue dépend de son statut d'originaire, de non-originaire, ou de non-originaire étant le conjoint d'un originaire du village, ainsi qu'à un ancrage psychosociologique caractérisé par la représentation que chaque catégorie peut avoir des deux autres étant donné qu'elles confèrent une même définition à l'objet « identité communale ».

En effet, les deux premières études menées ont mis en évidence la différence flagrante entre originaires et non-originaires du village. Il y a là une ambigüité car ces groupes, malgré un vécu quotidien commun et des relations sociales partagées, semblent différer du point de vue des dynamiques représentationnelles. J'en conclus que ce quotidien collectif, et donc cette appartenance sociale, ne suffit pas, et que le critère d'être ou pas originaire du village est ici considéré comme une catégorie sociale. Pour reprendre les propos de Doise (1990, p138), « il ne s'agit pas tant d'établir des liens définitifs ou univoques entre appartenances et contenus de représentations sociales mais de relier variations représentationnelles et relationnelles ». Reste à savoir où se situent les habitants n'étant pas originaires de la commune, mais vivant avec un originaire.

7.1.2 – Ancrage et représentation

L'ancrage est également décrit comme base de l'émergence d'une représentation. C'est dans ce cas le processus grâce auquel la représentation s'intègre et assimile la réalité, le processus de catégorisation par lequel un savoir nouveau est assimilé à un savoir connu, plus compréhensible. Il associe deux formes complémentaires (Moliner, 2001). Tout d'abord, les indications relatives à un objet nouveau sont interprétées à partir du cadre de référence que forment les connaissances antérieures des individus. C'est-à-dire décoder l'inconnu par la comparaison avec un connu considéré comme similaire. De plus, le point d'ancrage est choisi en fonction des intérêts pris en compte et en vue de réaliser les objectifs recherchés. L'ancrage doit donc permettre la compréhension de l'objet et son instrumentalisation en attribuant une utilité à sa représentation.

Jodelet (1984) attribue quatre fonctions principales au processus d'ancrage :

- L'ancrage assigne son sens à la représentation. En effet, chaque groupe va aborder l'objet de représentation selon son système de valeurs qui va alors lui donner tout son sens. Mais cela implique que chaque groupe ayant un système de valeurs différent donnera une signification autre à la représentation. « Dans ce sens on peut dire que le groupe exprime ses contours et son identité par les sens dont il investit sa représentation. » (p378)
- L'ancrage instrumentalise le savoir en ce sens qu'il devient un référentiel pour les membres du groupe permettant d'interpréter les éléments de la représentation, et d'appréhender un environnement selon ce guide de lecture.
- Ancrage et objectivation sont étroitement liés car le processus d'ancrage qu'un individu appliquera à une situation donnée déterminera les conduites qu'il adoptera pour y répondre concrètement.
- L'ancrage enracine de ce fait la représentation dans la pensée en permettant à la nouveauté de s'intégrer dans un système de pensée familier déjà présent.

L'adoption d'un cadre de référence commun au sein du groupe fait de l'ancrage le processus des représentations sociales (et de l'identité) le plus général qui permet la succession des suivants.

7.1.3 – L'ancrage psycho-territorial

Je m'attache ici volontairement et énormément au terme « psycho-territorial ». « Territorial » car cette forme d'ancrage renvoie bien entendu à un territoire, le village, mais la précision « psycho » en est indissociable. J'entends par là que le village n'est pas ici envisagé au sens

administratif ou politique du terme. Les découpages ou limites géographiques ne sont pas considérés comme déterminants d'un ancrage à telle ou telle commune.

L'ancrage psycho-territorial fait référence à l'attachement et l'appartenance que des individus peuvent ressentir pour la terre sur laquelle ils vivent et qu'ils partagent, impliquant deux niveaux. C'est d'une part le processus par lequel un individu s'approprie le territoire qu'il occupe et qui fait qu'habiter dans « mon village » est totalement différent que d'habiter dans la commune voisine. Et d'autre part, le fait de partager cette terre induit l'importance des relations sociales dans ce processus.

Cette forme d'ancrage rejoint le concept d'« habiter » en ce sens que, comme le dit Anne-Marie Granié (2003), « j'habite aussi un lieu par la manière dont je le parcours. (…) Habiter, c'est investir pour faire vivre un lieu. (…) Faire des choses avec d'autres, c'est entrer dans un système d'échange : donner, recevoir et rendre ». J'attribue en conséquence trois composantes à l'ancrage psycho-territorial :

- Une composante affective qui lie un individu à son territoire par un sentiment d'attachement et d'appartenance.
- Une composante cognitive de laquelle découle une appropriation du territoire.
- Une composante sociale grâce à laquelle l'interconnaissance entre habitants et la connaissance des us et coutumes permettent l'intégration dans un système socio-territorial.

L'ancrage psycho-territorial, que l'on pourrait également qualifier de psycho-socio-territorial, permettra l'émergence d'une identité communale et de représentations sociales communes grâce au sentiment d'appartenance qui en découle.

7.2 - La mémoire collective

Autre composante essentielle des concepts d'identité communale et de représentations sociales, le partage d'une histoire et d'une mémoire communes.

7.2.1 – Le rôle fondateur de la mémoire

L'appartenance et le sentiment d'appartenance jouent là encore un rôle important dans la formation de la mémoire collective, car, une fois de plus, tout se recoupe et se complète. « Le rôle que jouent les appartenances groupales est mis en rapport avec leur fonction identitaire. […] Cette fonction identitaire est également rapportée à la mémoire collective puisqu'elle

permet à la fois aux individus de construire leur identité et qu'elle constitue des références en s'appuyant sur des modèles ou des valeurs communes. » (Viaud, 2003). La mémoire est donc un élément important du processus de construction d'une identité commune, mais peut de plus être considérée comme un vecteur primordial de sa pérennité (Cf. 5.3 – Un sentiment de continuité dans le temps). Paul Ricœur (1984, p59) conclut « Tout groupe tient, je veux dire se tient debout, acquiert une consistance et une permanence, grâce à l'image stable et durable qu'il se donne de lui-même. »

La mémoire transmet également un fonctionnement social qui devient le cadre des représentations sociales d'un individu. Nous l'avons vu, l'ancrage, processus important de la formation et de l'existence d'une représentation, vecteur de sécurité, trouve en grande partie sa source dans la mémoire du groupe au sein de laquelle il va puiser les éléments auxquels vont se raccrocher les objets ou les situations rencontrés. La mémoire collective renferme les valeurs, les principes fondateurs et fondamentaux, eux-mêmes caractéristiques du système central des représentations (Abric, 1994b). Ainsi, « l'histoire du groupe, qui a un impact important sur les différents membres, pourra remodeler les mémoires dans une même direction, essentiellement évaluative, que l'on pourra retrouver dans des éléments appartenant à la centralité de la représentation. » (Roussiau, Renard, 2003, p36). Christine Bonardi (2003, p46) rappelle que certains travaux « font ressortir ces racines anciennes qui marquent le passé d'un groupe et sont partie intégrante de représentations connectées sur le présent ». La mémoire joue ainsi un rôle de formation, de transmission et de maintien des représentations : « un sens est créé puis affecté à l'objet et enfin transmis d'une génération à une autre » (Bonardi, 2003, p48), créant un lien générationnel indéfectible inscrivant le groupe dans le temps.

Pour Paez (2008, p184-185), « Les mémoires collectives sont plurielles parce qu'elles sont les représentations sociales du passé ou les croyances partagées qu'un groupe a sur les évènements importants, et qui vont servir comme savoir de sens commun, permettre la communication, définir son identité et justifier ses comportements. Il y a des relations du présent vers le passé, une activité de reconstruction basée sur les attitudes présentes du groupe. […] mais aussi du passé vers le présent. L'attachement à des contenus, traditions et aspects du passé permet de nourrir le présent. ». L'identité communale et les représentations sociales naissent et évoluent ainsi dans une boucle temporelle où passé et présent se confondent, cohabitent, bien souvent sans que l'ampleur de cette interaction ne s'impose à la conscience du groupe. « Il est certain que l'Histoire intervient dans cette continuité, de même qu'elle intervient dans les sentiments durables à l'égard des groupes voisins, voire dans des « querelles de clochers » ou des guerres de clans, même si les évènements du passé ne sont plus présents dans les mémoires individuelles. » (Mucchielli, 1976, p17). Et en effet, il n'est pas rare de voir des familles, souvent voisines, qui sont en conflit depuis des générations, par habitude en quelque sorte, sans qu'aucune ne se souvienne finalement réellement de la cause première de discorde. Pourtant la mésentente perdure, plus ou moins ouvertement, car la mémoire sait qu'il y avait bien une raison !

7.2.2 – Mémoire et village

Mais la transmission des rivalités n'est pas le seul apport de la mémoire collective. L'ancrage générationnel de certaines familles dans un village leur assigne une place dans la communauté de par les choix et les actions effectués au fil des ans. Le temps a progressivement mis en place des usages ayant pour fonction de comprendre et réguler la vie sociale de la communauté, entretenus, justifiés et actualisés par la mémoire communale. « On observe une sorte de continuité d'une tradition culturelle sur la base de la « transmission et du renouvellement d'un stock » qui sert de base commune d'interprétation. » (Granié, 1997). Ce « stock » d'informations est nécessaire et joue un rôle capital dans l'émergence d'une identité communale. « Le maintien et la dynamique constitutive d'une mémoire sociale et culturelle sont une condition de la production d'une identité, d'une collectivité. » (Granié, 1995). L'existence d'une mémoire communale va permettre la transmission des connaissances sociales, culturelles, territoriales, quotidiennes. Ainsi, « le territoire ne se désolidarise pas de son histoire » (Di Méo, 1991), car « La mémoire façonne ou suggère un espace distinct, singulier ; et l'espace rend la mémoire durable » (Piveteau, 1995) puisqu'il reste à travers le temps. Certains édifices, comme l'église par exemple, installent « un point de repère trans-historique matériellement palpable, signifiant la durée, reliant le présent au passé par l'intermédiaire de la commune consacrée personnage collectif intemporel » (Pérès, 1989, p671). Á vivre dans un village, on s'aperçoit vite en effet qu'à travers les personnes, les anecdotes, les vieilles pierres, les paysages, il devient un réel personnage.

Maurice Halbwachs (1925, 1938, 1950) écrivait : « Les membres d'un tel groupe occupent un sol, un pays, un territoire qui, en quelque sorte, fait partie d'eux et du groupe lui-même. Nous en revenons donc à l'attachement au sol qui semble bien être la cause essentielle de l'importance qu'on doit reconnaître aux deux autres motifs : attachement à la famille et, dans un village par exemple, attachement aux familles voisines. C'est toujours le sol, la terre, qui passe ici au premier plan. » (Halbwachs, 1938, p26). Depuis, la condition paysanne a bien changée, mais les sentiments demeurent. Preuve en est l'attachement « viscéral » au village dont parlent plusieurs originaires lors des entretiens. Le territoire communal représente alors « Une collectivité étendue et ancienne, qui a éprouvé la valeur et la solidité de ses croyances » (Halbwachs, 1938, p101), que chacun apprend, acquiert, se transmet, grâce à « une longue éducation, et un milieu peuplé d'images familiales. », vecteurs d'un esprit de famille, d'un attachement « au village, et surtout au genre de vie qui s'y développe, (...) aux coutumes ainsi qu'aux traditions qui expriment et renforcent la stabilité du groupe paysan. » (Halbwachs, 1938, p35) par la reconstruction perpétuelle du passé (Halbwachs, 1925 ; Brouillet, 2006).

La mémoire collective est alors « une réaction affective à un évènement donné » (Bellehumeur, Tougas, Laplante, 2009), une expérience émotionnelle capitalisée définissant la profondeur du sentiment d'affiliation au groupe. L'important pour les originaires de la communauté villageoise est donc cette histoire qui les unit dans le présent, ce partage

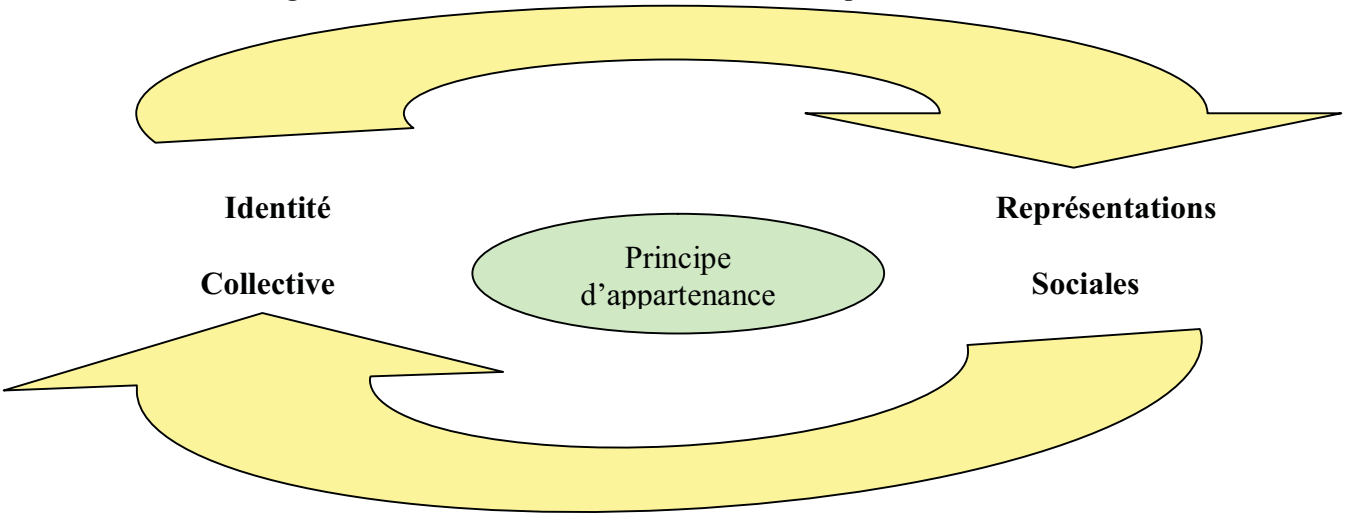
d'expériences qui se racontent volontiers, véhiculant par là même autant une identité commune, communale, que des représentations communes, communales. Pour les nouveaux venus, en revanche, l'évocation de l'histoire du village les renvoie à une histoire lointaine, moyenâgeuse[31], du temps des seigneurs et où le village avait encore un château, peut-être parce que n'ayant pas partagé cette histoire collective continue, pratique, vécue ou héritée.

7.3 – Des concepts fusionnels

Bonardi et Roussiau (1999, p25) estiment pour leur part que « D'une certaine façon, elles (les représentations) orientent les pratiques sociales et les discours idéologiques des sujets et de leurs groupes d'appartenance. […] La fonction identitaire des représentations s'entend, elle, en termes de cohésion groupale. En tant que produit collectif, les représentations permettent de définir et de distinguer le groupe qui les produit des autres groupes. ». Moliner (2001, p13-14) les fait même se rejoindre d'un point de vue dynamique en affirmant que « Dans cette perspective, la dynamique des représentations peut s'envisager comme un phénomène dépendant à la fois de la préservation des identités sociales et des logiques de différenciation ou d'appartenance. ».

Nous sommes donc dans un schéma circulaire où l'identité collective est génératrice de représentations sociales, et où ces mêmes représentations ont des fonctions de constructions identitaires, l'élément revenant et paraissant central de cette boucle étant le principe d'appartenance.

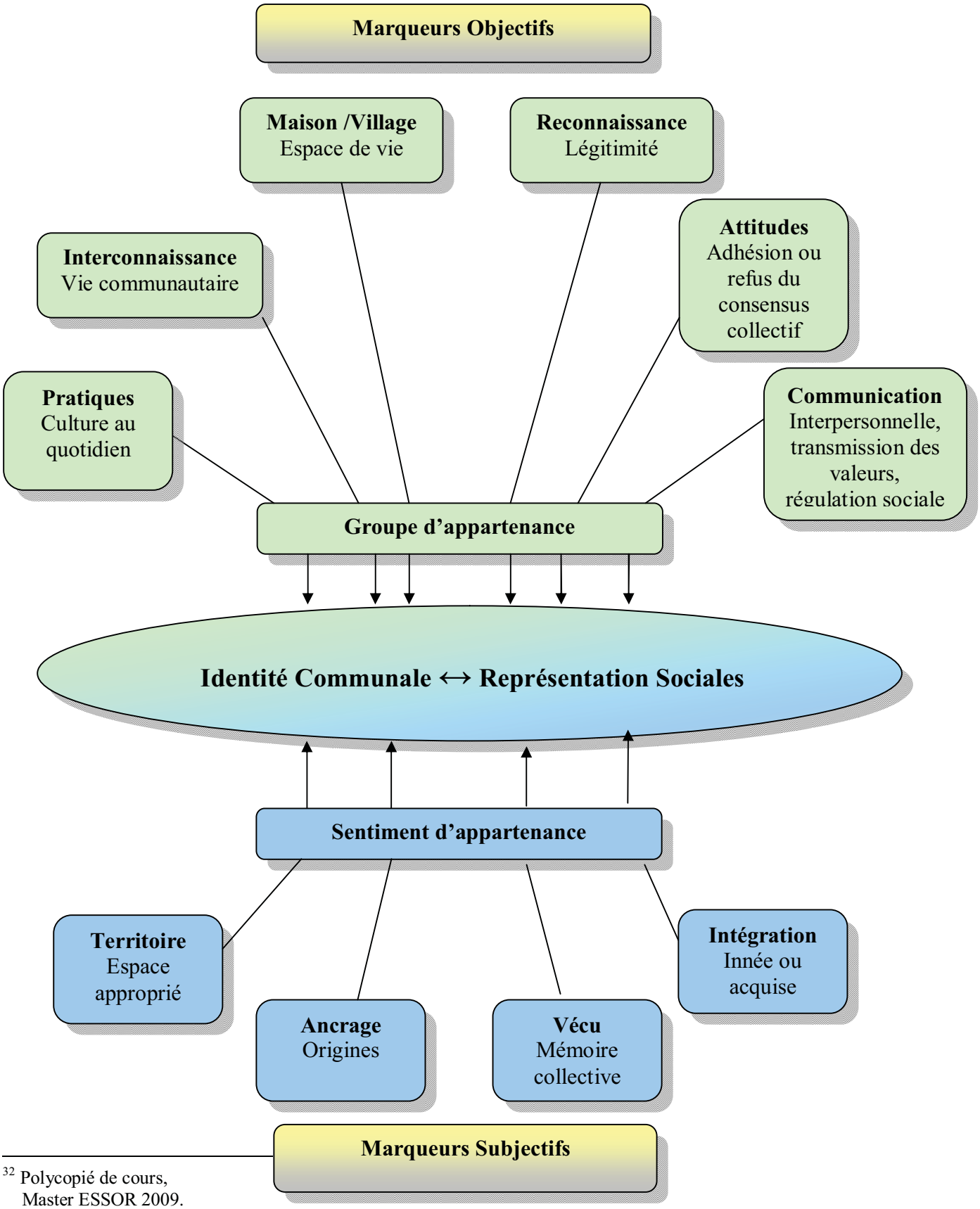
Figure 6 - Schéma circulaire Identité collective / Représentations sociales



On comprend à la vue de ce schéma qu'il est bien difficile de déterminer qui, du concept d'identité collective ou de représentations sociales, est constitutif de l'autre, telle l'énigme de

[31] Observation faîte lors d'entretiens.

l'œuf et de la poule. On peut en revanche tenter de fusionner les deux concepts sur la base de ce second schéma, inspiré et adapté d'un schéma idéal-type d'Anne-Marie Granié[32] (2002) sur « les relations entre les acteurs et la culture de l'organisation ».



[32] Polycopié de cours, Master ESSOR 2009.

Les pratiques, l'interconnaissance, la reconnaissance, les attitudes et la communication au sein d'un espace de vie maison/village sont les marqueurs objectifs de l'appartenance à la communauté villageoise. L'appartenance à ce groupe fonde et conditionne l'identité communale comme les représentations véhiculées, toutes deux également déterminées par les marqueurs subjectifs d'un sentiment d'appartenance à un territoire approprié, c'est-à-dire investi, ancré, intégré dans une histoire collective transmise et partagée.

8. Problématiques et hypothèses

8.1 – Rurales

Concernant le questionnement « territorial » évoqué précédemment (Cf. 4.2.1), la pratique du terrain met en lumière un phénomène nouveau : il semble que l'installation à la campagne d'une catégorie de jeunes ménages cette dernière décennie devienne un fait social spécifique. Refusant l'individualisme grandissant de la société moderne, ils paraissent à la recherche d'une harmonie sociale. Cette observation de terrain amène les premières hypothèses :

> **La commune est le premier territoire d'identification des individus. Les représentations du territoire communal relèvent principalement de l'affect.**
>
> **Face à l'individualisme grandissant de la société moderne, la recherche d'une cohésion collective motive le choix de jeunes ménages de vivre dans un petit village.**

Cette recherche de cohésion collective, signifiée par l'entraide et la solidarité, participe à la construction d'une territorialité de ces nouveaux arrivants. Ainsi, le territoire d'une commune est de moins en moins produit par un travail humain, du moins l'est-il par un nombre de plus en plus restreint d'habitants. En revanche, les nouvelles catégories de villageois, en quête de lien social et de proximité, le pratiquent à leur façon, entrainant une deuxième hypothèse :

> **Aujourd'hui, la petite commune rurale est composée d'autochtones et d'allochtones dont peu sont agriculteurs. Le territoire est à présent construit par des interrelations sociales, permettant toutefois d'affirmer que le village est encore un territoire pertinent et cohérent.**

8.2 – Identitaires

Un village vit au travers de son identité communale, mobilisant ainsi les concepts d'identité collective et de représentations sociales, ainsi que leurs éléments communs que sont l'ancrage, la mémoire collective, l'appartenance, la communication et les pratiques, interrogeant chacun dans ses processus de formation et de transformation. C'est dans la dynamique de ces derniers que nous trouvons l'intérêt de la comparaison des données recueillies en 2005 et de celles du contexte mouvementé étudié en 2008 lors des élections

municipales. Le quotidien d'un village est bouleversé lorsqu'une tension particulière apparaît. Son identité communale, étant principalement fondée sur les différents liens qui unissent ses habitants, est également perturbée. Une méthodologie basée sur l'étude des représentations sociales, ou pourrions-nous dire rurales permet alors de déceler les différents regards que chacun porte sur son territoire, de trouver ainsi les perspectives qui séparent certaines catégories de villageois, et surtout de déterminer ces catégories. En l'occurrence, il est certain qu'être originaire ou pas du village, et si non de vivre ou pas avec un originaire, sont les critères clés de nombreuses divergences de représentations. Entre un ancrage fort, un attachement, une appartenance, transmis de génération en génération, et une perception toute personnelle d'un nouveau cadre de vie, les incompréhensions peuvent naître aisément, et c'est en période de trouble que ces désaccords se révèlent au grand jour.

Les originaires du village paraissent tout à fait correspondre aux caractéristiques de valeur, partage, limite, d'une communauté (communalisation) ; et les non-originaires à celles d'une catégorie d'appartenance qui se reconnaît une similitude et tente de construire son propre dispositif, ou de modifier le dispositif en vigueur, principalement par le biais de pratiques associatives (sociation). Les non-originaires conjoints d'un originaire se situeraient de par leur alliance plutôt du côté d'un processus d'intégration sociale réussi (même si facilité !) tel que le décrit Pierre Tap, passant par l'initiation et l'insertion avant l'intégration. Les non-originaires sans attache relationnelle ont tendance à s'inscrire dans une insertion directe, sans passer par l'étape d'initiation, que ce soit du fait de leur propre volonté, d'une ignorance de l'existence de codes dans la communauté, ou d'un manque de transmission des détenteurs de ces codes.

Les originaires et leurs conjoints partageraient une représentation communautaire de l'identité communale, une communalisation, quand les non-originaires en auraient une représentation correspondant à une catégorie d'appartenance émergente, une sociation, et se pose l'hypothèse que

> **Les représentations qu'un individu peut avoir de l'identité communale diffèrent en fonction des ancrages, c'est-à-dire selon qu'il soit originaire du village ou non, et si non, selon qu'il vive ou pas avec un originaire.**

On peut alors schématiser les deux processus extrêmes de constructions représentationnelles des non-originaires comme suit :

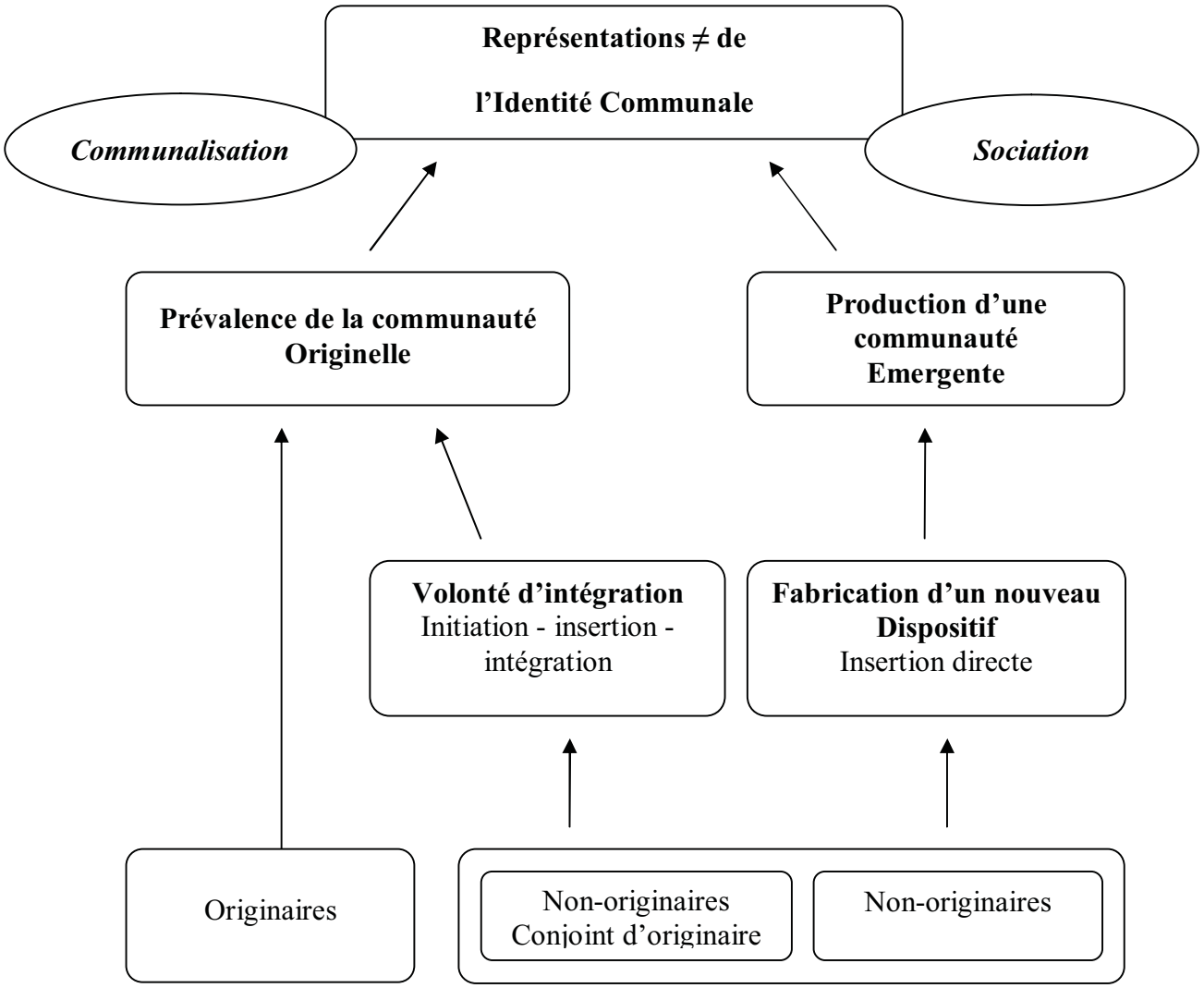


Figure 7 – Processus de construction représentationnelles

Si l'on suit ce schéma, on peut voir que l'intégration sociale des non-originaires ne se base pas sur la communauté originelle. Il en résulte des différences de représentations. Pourtant, Tafani et Belon (2001, p165) rappellent une recherche menée par Viaux (2000) fondée sur le principe d'homologie structurale directement inspiré de la théorie des champs sociaux introduite par Bourdieu en 1977. « En outre, il observe que les individus engagés dans une logique de mobilité sociale abandonnent progressivement leur représentation initiale au profit d'une représentation conforme à leur nouvelle position sociale, et donc identique à celle des individus de la classe dominante. En d'autres termes, il apparaît ainsi que la dynamique représentationnelle s'avère régulée par un principe d'homologie structurale selon lequel les individus élaborent des univers représentationnels conformes à la position de dominants ou de dominés qu'ils occupent dans le champ des rapports de production ». L'urbanisation des campagnes bouleverse les proportions des catégories de population, les autochtones étant de plus en plus minoritaires par rapport aux nouveaux venus. La production d'une communauté émergente par les non-originaires se différenciant par leurs représentations reviendrait alors à un repositionnement des champs. On peut penser que l'enjeu sous-jacent des élections municipales de 2008 était pour la liste des originaires la conservation du pouvoir et de la

prédominance de la communauté originelle, et pour la liste des non-originaires la prise de pouvoir par leur communauté émergente.

On peut donc en arriver à une deuxième hypothèse :

> **Les non-originaires construisent une communauté qui leur est propre à partir de leur représentation spécifique de l'identité communale, leur représentation du vécu et des pratiques montrant des différences avec celle des originaires.**

8.3 – Structurale

Une problématique plus théorique est soulevée par le concept de représentations sociales, et plus spécialement dans son approche structurale, notamment par la théorie du noyau central. En effet, les évènements rencontrés lors des élections municipales de 2008 formaient un contexte idéal pour observer les dynamiques des représentations de l'identité communale puisque, pour rappel, seul un contexte suffisamment engageant ou considéré comme menaçant par le groupe social est susceptible d'engendrer une dynamique explicite. Les représentations du village et de l'identité communale ont effectivement été sensibles et contrariées par ce contexte difficile. Mais le questionnaire de double mise en cause (dont la présentation va suivre dans le chapitre 9) réalisé lors de l'étude permet de remarquer que des éléments écartés du noyau central des représentations dans l'une des pages y sont inclus dans l'autre. J'en conclus que le contexte se manifeste dans l'une, quand le sentiment profond s'exprime dans l'autre. Les représentations des habitants ne sont donc pas transformées ou différentes malgré ces altérations visibles dans la centralité. Elles s'en trouvent simplement déstabilisées.

Cette interprétation interroge bien le concept structural des représentations car comme dit précédemment, l'imperméabilité théorique du noyau central ne permet pas la mouvance d'un élément entre le noyau central et le système périphérique sans que cela ne conduise à une nouvelle représentation. Pourtant, comment expliquer, dans l'échantillon général comparant par exemple les fréquences de 2005 et de 2008, données par les mêmes personnes, que l'item « faire ensemble » pour l'identité communale obtienne une fréquence de réfutation de 71,0%, puis tombe à 45,2%, pour ré atteindre 67,7% ? Cela représente malgré tout un écart de plus de 20% ! De façon analogue, le même item, dans la strate représentant les non-originaires conjoints d'originaire en 2008 connaît une différence de presque 30% (53,6% et 82,1%). Des écarts d'une telle amplitude ne peuvent être attribués à une erreur type. Je reste de ce fait perplexe face à la rigidité énoncée du noyau central. Le système périphérique assurerait-il sa fonction « pare-chocs » jusqu'à un certain degré seulement ?

Flament et Rouquette (2003, p25) évoquent que « certains éléments périphériques peuvent être circonstanciellement rendus saillants, au point de paraître en première analyse organisateurs et donc éventuellement centraux : on parle d'éléments "suractivés", par opposition aux éléments périphériques "normaux" ». Mais rappelons que les éléments contenus dans le noyau central de la représentation relèvent de normes et de valeurs symboliques, et sont de ce fait abstraits. En conséquence, ce caractère « abstrait » du noyau rend aisé le consensus dont est issue la représentation, ainsi que le caractère non négociable, stable et résistant au changement du système central. De la sorte, en aucun cas un élément central ne peut être à son tour « dormant » au point d'apparaître comme périphérique. Nous ne sommes pas là non plus en présence d'une zone muette de la représentation, un élément *non exprimable* (Abric, 2003, p62), puisqu'il s'exprime sur l'une des pages.

Pour ma part, je pense que la présence d'une sorte de « zone de transit » permettrait une régulation du contexte et conférerait aux représentations une faculté d'adaptation. En effet, une représentation sociale n'existe que dans les yeux du groupe qui la porte, incluant de fait un sentiment d'appartenance à ce groupe chez les individus qui le composent, ce qui peut permettre de dire qu'elle émane d'une identité collective, elle-même possible grâce à sa capacité de continuité dans le changement. Cette sorte « d'instinct de survie » opérant dans ce cas à la racine d'une représentation, ses éléments centraux ne seraient-ils pas dotés de la même faculté, et ne sauraient-ils pas naviguer et s'adapter à un contexte, aussi troublé soit-il, sans que la représentation n'en soit pour autant différente ? Le noyau central ne serait alors ni imperméable, ni inaltérable, mais trouverait sa pérennité dans la malléabilité.

L'agitation résultant d'un contexte impliquant se répercute identiquement sur les représentations concernées sans que les individus en aient forcément conscience. Ainsi, à la question « vos réponses ont-elles changées depuis le premier questionnaire ? » posée au corpus de 2005, 67,7% répondent « non » et pensent donc avoir la même représentation de leur village et de l'identité communale que trois ans auparavant. La représentation de l'identité communale peut pourtant être considérée comme une représentation stabilisée, et non émergente, puisqu'ancrée depuis plusieurs générations dans la mémoire collective.

Il est donc possible de poser l'hypothèse que :

> **Il existe une zone de transit que j'appellerai « système contextuel », qui a pour fonction de laisser le contexte s'exprimer en permettant à des éléments d'être en réaction exclus du noyau central sans l'être, et à d'autres de devenir centraux sans l'être. Ce troisième système, intermédiaire du noyau central et du système périphérique, supporterait les effets d'une conjoncture tendue afin de préserver la représentation.**

La structure d'une représentation se schématiserait alors comme suit :

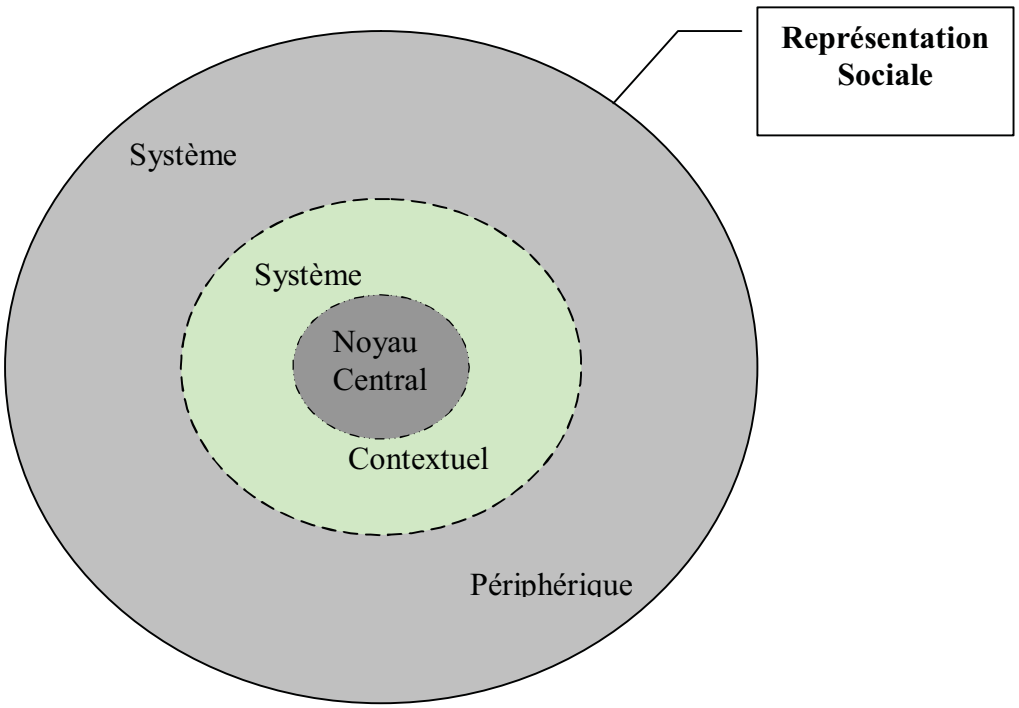


Figure 8 - Structure hypothétique d'une représentation sociale

Les interstices laissés sont volontairement plus spacieux du noyau central vers le système contextuel. Les résultats de l'étude montrent que les éléments centraux, considérés par les porteurs de la représentation comme capitaux quand les éléments périphériques apparaissent secondaires, semblent de ce fait basculer en plus grand nombre vers le système contextuel. L'item « grandir ensemble » appartenant au système périphérique par exemple n'a atteint le système contextuel chez aucune des strates, alors que l'élément central « faire ensemble » a été touché chez une très grande majorité.

Cette vision de la structure d'une représentation rappelle les travaux de Vergès (1992, 1994) concernant les rapports entre saillance et noyau central qu'il étudie grâce à l'analyse prototypique, méthodologie croisant la fréquence d'évocation d'un mot associé avec son rang moyen d'apparition, mêlant ainsi à la dimension collective et quantitative une opération individuelle plus qualitative. En effet, l'analyse prototypique produit ainsi un tableau à quatre cases : une première, constituée des termes réellement saillants et cités très fréquemment, peut représenter le noyau central de la représentation ; une seconde, regroupant les associations les moins fréquentes et citées en dernier lieu, correspondrait au système périphérique ; reste deux dernières cases contradictoires, réunissant les éléments souvent cités mais en dernier, ou peu cités mais en priorité.

Vergès en conclut (1994, p238) « que ces cases expriment une ambiguïté. On interprétera celle-ci comme une zone potentiellement déséquilibrante, source de changement ». Même si, comme l'expriment Moliner, Rateau et Cohen-Scali (2002, p145), « les critères sur lesquels se base l'analyse prototypique ne permettent qu'un repérage des éléments centraux et non une

détermination formelle », cette « zone potentiellement déséquilibrante » révèle peut-être de la même façon l'importance et l'impact sur la structure de la représentation que peuvent avoir certains effets de contexte, qu'ils soient source de changement ou pas dans l'avenir. Peut-être d'ailleurs n'est-ce pas là l'expression d'une zone potentiellement déséquilibrante, mais celle d'une zone potentiellement déséquilibrée !

9. Différentes méthodes de recueil de données

Un sujet d'étude tel que les dynamiques des représentations de l'identité communale entraine à adopter une approche méthodologique de type monographique, non pas au sens exhaustif du terme, mais plutôt dans la pluridisciplinarité qu'il sous-entend. En effet, le recours à plusieurs techniques empruntées à des disciplines différentes, loin d'engendrer un éparpillement ou une boulimie de recueil de données, promet d'enrichir les unes des autres et de les rendre complémentaires.

Pour Abric (2008, p56), la structuration de la situation de communication qui est mise en place pour recueillir des données détermine le type d'information obtenue. Précisément, « plus la situation de recueil est structurée – c'est-à-dire plus l'on sera directif – plus les informations obtenues concerneront des faits et des comportements », et à contrario, « moins la situation est structurée – plus on utilise une relation centrée sur l'autre c'est-à-dire non directive – plus les informations obtenues porteront sur des sentiments et des motivations ». Il est donc indispensable de choisir une méthode de recherche en ayant bien défini préalablement le type de données que l'on souhaite recueillir. Les choix méthodologiques de cette recherche espèrent assembler les deux types d'informations décrits par Abric afin de prendre en compte le descriptif comme l'explicatif, l'impersonnel comme l'intime.

Différents outils méthodologiques paraissent particulièrement intéressants : un questionnaire « conversationnel » afin d'étudier les dynamiques représentationnelles au sens de l'approche structurale de la psychologie sociale, la réalisation d'un film-recherche sociologique, et pour finir, l'observation participante de type ethnologique.

9.1 – Questionner… le quantitatif

Le choix d'une méthodologie basée sur un questionnaire risque toujours de se voir reprocher un traitement quantitatif qui négligerait l'aspect qualitatif de la représentation. Il est pourtant incontournable dans une étude structurale, l'objectif étant de déterminer la hiérarchie entre éléments centraux ou périphériques afin d'étudier les différentes dynamiques représentationnelles.

9.1.1 – Une « mise en cause » longitudinale

La technique de mise en cause, introduite par Moliner, utilisée dans les études précédente est conservée. Elle permet l'étude de la centralité d'un élément en partant du principe que l'objet de représentation ne sera plus reconnu si cet élément disparaît : « En d'autres termes, un objet ne pourra pas être reconnu comme tel par les sujets s'il présente une caractéristique contradictoire avec un élément central de leur représentation ... En effet, de par les liens indéfectibles qu'ils entretiennent avec l'objet, seule la mise en cause des éléments centraux va donner lieu à ce processus de réfutation. Les éléments périphériques, eux, beaucoup plus souples, acceptent la contradiction. Leur mise en cause ne constitue donc pas un "risque" pour la représentation et il n'y a pas lieu de penser que cette mise en cause entraîne un processus de réfutation chez les sujets. » (Moliner, Rateau, Cohen-Scali, 2002, p135). Bonardi et Roussiau (1999, p89) remarquent dans leur ouvrage que « La seule possibilité actuelle pour différencier réellement centralité et périphérie (à saillance proche) reste la technique de la mise en cause. ». Ce choix méthodologique paraît donc adéquat pour cette recherche.

Afin de déterminer l'impact et l'influence que peut avoir le contexte actuel particulier sur la structure de la représentation étudiée, ainsi que son importance dans le processus d'existence et d'évolution d'une représentation sociale, il m'a paru primordial que la méthodologie employée intègre un aspect comparatif en interrogeant en priorité les mêmes personnes qu'en 2005 (31 personnes) et en 2008 (114 personnes), et ensuite d'élargir le corpus afin d'asseoir les résultats.

Afin de recueillir une base de données exploitable dans le cadre d'une analyse comparative, les participants ont été remis en situation et devaient se référer au contexte de l'identité communale et de la place de l'école dans sa construction (2005) pour répondre. Me trouvant à l'époque en pleine période de « campagne municipale », et dans le souci de ne pas être amalgamée avec le porte à porte électoral s'effectuant en parallèle, le sujet d'étude de l'époque a été minutieusement exposé aux personnes nouvellement interrogées. Le second questionnaire a été présenté comme un approfondissement de l'étude déjà réalisée, se concentrant plus particulièrement sur l'observation de l'identité communale. La période de réalisation de cette enquête (évidemment considérée comme mal choisie !) a été justifiée par un impératif d'échéance universitaire. Ces précautions, ainsi que le bouche à oreille en vigueur dans les petits villages, ont étayé une situation de confiance, condition non-négociable de cette recherche.

9.1.1.1 – 2008 : élaboration d'une méthodologie particulière

En raison des conditions de l'étude, un questionnaire particulier est créé, principalement axé sur la technique de « mise en cause » (Moliner, Rateau, Cohen-Scali, 2002) (MEC) dont l'efficacité dans la recherche des éléments centraux est largement reconnue. J'ai dû adapter cette méthodologie afin de confronter la structure des représentations à une situation très tendue et impliquante. En effet, un tel contexte environnant, même s'il n'était pas requis comme grille de lecture aux questions posées, devait pourtant influer sur les réponses apportées.

L'enquête s'est alors construite de la manière suivante :

- La première page reproduisait strictement les deux mises en cause réalisées en 2005 afin de remettre les personnes interrogées dans le contexte de l'étude à laquelle elles avaient participé. Les items proposés étant ressortis grâce à une enquête exploratoire basée sur des entretiens menés à l'époque.
- La deuxième page réitèrait les mises en cause des points ressortant plutôt de l'ordre des relations sociales, paraissant particulièrement affectées, auxquelles ont été ajoutées quelques questions visant à approfondir le sujet.

Cette double mise en cause a été réitérée lors de la présente étude, dans un contexte à nouveau serein, pour permettre une comparaison significative et signifiante de la structure de la représentation. Toutefois, la mise en cause de la représentation d'un village qui était en plus proposée en 2005 et 2008 a été éliminée pour alléger la technique qui pouvait paraître répétitive aux répondants.

L'évolution de la méthode en technique de « double mise en cause » a soulevé des questions théoriques pertinentes qui méritent d'être approfondies. Peut-être pourrait-on critiquer la procédure en l'accusant de ressembler à un piège et de perturber ainsi les répondants. L'objectif de cette technique est en fait de permettre au contexte de s'exprimer à un moment ou un autre grâce à l'étonnement et la spontanéité ainsi générés, car je pars du principe que si les éléments centraux sont aussi « non négociables » que la théorie l'énonce, ils ne devraient pas en être contrariés pour autant. La question de la polysémie des termes ne peut également pas être objectée puisque les variations ont été observées d'une page sur l'autre, et non d'un individu à l'autre. Je ne peux croire qu'un individu attribuerait plusieurs sens à un même mot et au même moment s'agissant de ses croyances profondes et des valeurs fondatrices de sa représentation. Si c'était le cas, cela ferait de la « réserve sémantique » exposée au chapitre 6 (Cf. 6.2.2), à mon sens, bien plus qu'une « réserve ».

Présentation de la première page -

Le questionnaire, que vous pouvez consulter dans sa version finale en annexe n°2, reprend en priorité dès la première page la mise en cause des douze items de la représentation de l'identité communale avec la question « *Un village peut-il avoir une identité communale forte si »*, pour réitérer ensuite en deuxième page celle des quatre items relationnels, tel qu'en 2008.

Les douze items proposés sont les suivants :
1- l'église est fermée
2- les commerces ont disparu
3- l'école est fermée
4- il n'y a pas d'association
5- il n'a aucun service public (Poste…)
6- il n'a pas de lieu de rencontre (salle des fêtes…)
7- il n'a pas de place communale
8- aucune festivité n'y est organisée
9- ses habitants ne se connaissent pas
10- ses habitants n'ont pas grandi ensemble
11- ses habitants n'ont pas un sentiment d'appartenance pour lui
12- ses habitants ne font jamais rien ensemble

Trois choix de réponse sont possible :

- Oui, se traduisant par : **PA** = Peut Avoir une identité communale.
- Non, traduit par **NPA** = Ne Peut pas Avoir d'identité communale.
- **CD** = Ça Dépend.

La possibilité de réponse « ça dépend », introduite par Michel Bataille et Christine Mias (2002) lors de leur étude du groupe idéal, est présente depuis la première étude. En effet, ce « schème de rationalisation », qui découle de la conditionnalité de Flament, permet d'autant plus au contexte de s'exprimer, et de mettre en évidence les items qu'il peut influencer. Il permet également de grandement limiter le nombre de non-réponse.

Présentation de la deuxième page –

La deuxième page reprend le test de MEC, en posant strictement la même question, mais en ne conservant que les items relationnels. Ces items sont présentés dans un ordre légèrement différent et précédés d'un nouveau afin de perturber l'environnement du répondant et casser son ordre habituel de réponse, sans en changer pour autant le contexte :

II- Un village peut-il avoir une identité communale forte si :
(**PA** = Peut Avoir une identité com. forte, **CD** = Ça Dépend, **NPA** = Ne Peut pas Avoir...)

1- aucun de ses habitants n'est originaire du village…….. PA CD NPA

2- ses habitants n'ont pas grandi ensemble…….. PA CD NPA

3- ses habitants ne se connaissent pas…….. PA CD NPA

4- ses habitants ne font jamais rien ensemble …….. PA CD NPA

- Est-ce que se connaître c'est faire des choses ensemble ? □ Oui □ Non

5- ses habitants n'ont pas un sentiment d'appartenance pour lui. PA CD NPA

- Est-ce que pour avoir ce sentiment d'appartenance il faut :

- Etre originaire du village ? …… □ Oui □ Non

- Grandir ensemble ? …… □ Oui □ Non

- Se connaître entre habitants ? …… □ Oui □ Non

- Faire des choses ensemble ? …….. □ Oui □ Non

Les questions intercalées ont pour objectif de déterminer l'impact des liens sociaux sur les pratiques et le sentiment d'appartenance.

9.1.1.2 – Seuil de centralité

Il n'est pas si évident de fixer le seuil de centralité. Il existe bien sur de nombreux tests de comparaison de fréquences, et de nombreux auteurs pensent qu'un item ne peut être central que s'il atteint une fréquence de réfutation proche de 100%. Mais j'estime qu'il y a une différence entre une mise en cause réalisée dans un cadre expérimental sur un corpus homogène (comme interroger un groupe d'étudiants sur les études par exemple), et celle réalisée sur une population hétérogène de villageois. Leur seul point commun est de vivre dans le même village, certains par choix, certains par naissance, certains par hasard…

Le seuil de 50% serait possible. Mais il ne me semble pas des plus pertinents. En effet, une moitié de population réfutant un item peut être suffisante pour affirmer une tendance représentationnelle. Mais qu'en est-il si l'autre moitié, malgré la possibilité de répondre « ça dépend », se positionne entièrement dans la réponse « oui » ? 50% contre 50% ne s'avère pas suffisamment convaincant.

Une telle disparité (d'origine, d'âge, de condition sociale…) induit, à mon sens, un raisonnement simple et quotidien pour fixer le seuil de centralité d'un item. La logique sera la suivante : lorsque deux personnes débattent d'un sujet, aucune majorité ne pourra se faire.

Soit chacune restera sur sa position, et une égalité naîtra avec 50% contre 50%, ou bien l'une convaincra l'autre et il y aura unanimité. Une majorité ne pourra émerger que lorsque trois personnes sont concernées. D'après cette argumentation, un élément sera considéré comme appartenant au noyau central de la représentation observée s'il atteint un taux de réfutation de 66,6% du corpus interrogé, c'est-à-dire le double de la somme des « oui et ça dépend ». La suite du questionnaire vise ensuite à recueillir les représentations des ancrages opposés.

9.1.2 – Représentation des ancrages

L'intérêt est de déterminer la vision que peuvent avoir les habitants des différents ancrages. La technique d'association libre est celle qui autorise une plus grande liberté de réponse, laissant s'exprimer les individualités. De plus, elle est parfaitement adaptée au « débroussaillage » du contenu d'une représentation. « La plupart des travaux sur les RS débutent souvent par des investigations de type ouvert qui permettent de cerner des univers sémantiques. L'une des techniques les plus couramment utilisées est l'association de mots » (Doise, Clémence, & Lorenzi-Cioldi, 1992, pp25/26). Elle consiste à proposer un mot ou un terme inducteur et à recueillir les mots ou expressions qui viennent par association à l'esprit des personnes interrogées. Cette méthode permet de mettre en exergue les éléments les plus saillants de la représentation. En effet, « De par le lien symbolique qui la rattache à l'objet même de la représentation, la cognition centrale est toute désignée pour occuper, sous la forme de son étiquette verbale, une place privilégiée dans les discours. » (Moliner, 1994, p208). La technique associative permet donc non seulement d'éclaircir le contenu de la représentation, mais aussi de dégager une première idée de sa structure. Il est vrai que « pour Abric (1994d), la production obtenue par association libre est difficilement interprétable a priori. En effet, trois formes d'associations pourraient être effectuées par les sujets : association par similarité, par contraste et par contiguïté. Or, au cours d'une procédure d'association, il est impossible pour le chercheur de connaître la nature de l'association que réalise le sujet. Malgré cette incertitude, ce matériau associatif constitue, selon Abric un support intéressant pour effectuer une analyse plus approfondie » (Moliner, Rateau, Cohen-Scali, 2002, pp 70/71). C'est pourquoi la saillance des éléments ainsi remarquée ne doit pas être considérée comme une preuve de centralité pour autant.

Lorsqu'on procède à une méthode par association libre, le dilemme se pose de contraindre, ou pas, le nombre de réponses autorisées : un minimum de mots, un nombre fixe, ou une liberté totale. Le choix est ici fait de demander un nombre fixe de trois réponses afin d'obtenir des données suffisantes pour être analysées, mais qui auront paru les plus pertinentes aux répondants.

Les propositions inductrices seront les suivantes :

- Pourriez-vous donner 3 mots ou expressions auxquels vous fait penser l'identité communale ?
- 3 mots ou expressions qui caractérisent un originaire du village ?
- 3 mots ou expressions qui caractérisent un habitant qui n'est pas originaire du village ?

Une interrogation vient ensuite afin de déterminer le statut particulier des conjoints d'originaires et d'identifier leur ancrage d'appartenance dans les différentes représentations. La question est la suivante :

- Considérez-vous le conjoint d'un originaire comme :

  □ Un originaire □ Un non-originaire

La question « Un nouvel arrivant peut-il avoir la même place au sein du village que celui qui en est originaire ? » (possibilités de réponses : oui, non, ça dépend) fait partie de l'aspect longitudinal de l'étude car elle fut posée en 2005, et était incontournable dans le contexte électoral de 2008 où originaires et non-originaires s'affrontaient. Elle est donc conservée, toujours dans une optique d'observation et de comparaison de l'évolution des réponses.

9.1.3 – Questions diverses, questions de contexte...

La dernière partie du questionnaire a tout d'abord pour objectif d'éclaircir la possibilité de réponse « ça dépend ». En effet, comme nous l'avons vu lors de l'élaboration de la technique de double mise en cause, ce « schème de rationalisation » découlant de la conditionnalité de Flament, doit permettre au contexte de s'exprimer, et de mettre en évidence les items qu'il peut influencer. Voilà pour sa fonction. Mais le but ici est de déterminer sa signification. En d'autres termes, lorsque « ça dépend », ça dépend de quoi, ça dépend de qui ? La question est donc posée, avec des propositions de réponses prédéterminées et une possibilité de réponse libre, sachant qu'il est possible de donner plusieurs réponses :

- Lorsque vous avez répondu « ça dépend » aux questions, ça dépendait plutôt :
  - Des personnes
  - Des évènements passés
  - Des évènements présents
  - Des évolutions possibles
  - De ce que pensent les autres
  - D'être originaire ou pas
  - Autre : ……

Vient ensuite la même question qu'en 2008 visant à déterminer la conscience qu'ont les participants de leur propre modification représentationnelle potentielle :

- A votre avis, vos réponses ont-t-elles changé depuis le questionnaire auquel vous aviez répondu il y a 2 ans?

  □ Oui □ Non

L'avant dernière question interroge les cognitions sollicitées pour répondre au questionnaire, que l'on pourra considérer comme activées par la représentation même de l'objet d'étude, la représentation de l'identité communale. Les réponses sont préétablies, mais le choix peut être multiple :

- Votre raisonnement pour répondre à ce questionnaire a-t-il été plutôt basé sur :
  - L'affectif
  - Le vécu
  - L'idéal
  - Le relationnel
  - Le contexte
  - La logique

La dernière question pour finir interroge à nouveau les ancrages et leur rôle dans la réflexion et la vision des choses des individus en leur demandant si le fait d'être originaire ou pas du village a influencé leurs réponses (réponse : oui ou non).

9.1.4 – Une opérationnalisation particulière

Le terme de « questionnaire-conversationnel » a été choisi en référence à la méthode des « entretiens conversationnels » définie par Anne-Marie Granié. Cette technique consiste pour le chercheur à donner un côté informel, telle que pourrait l'être une conversation, au déroulement de l'entretien, mais sans bien entendu perdre de vue les thèmes prévus auparavant. Abric (1994) définit en quatre étapes une démarche méthodologique permettant une étude structurale de la représentation. La réalisation d'un questionnaire de façon conversationnelle (ainsi qu'un film-recherche par ailleurs) répond au quatrième de ces temps qui doit « permettre de « voir fonctionner » une représentation en la contextualisant, c'est-à-dire en intégrant « les éléments situationnels (contexte de l'étude), les attitudes et valeurs qui sous-tendent la production des sujets, les références au vécu individuel ou collectif » (Abric, 1994, p. 80) » (Bonardi et Roussiau, 1999, p91).

Nous sommes donc ici dans l'aspect opérationnel du questionnaire. Tout comme pour la réalisation de l'étude en 2008, nous sommes toujours en présence d'une répétition à

l'identique de plusieurs questions d'une page sur l'autre, et d'un terrain d'étude ne permettant pas une distribution successive des deux pages. Ces contraintes, associées à celle de l'âge pour certains habitants (qui seuls ne répondraient pas), interdisent toujours une diffusion globale du document. Le procédé choisi reste d'aller à la rencontre des villageois. Le questionnaire est appelé « conversationnel » car il est bien sûr destiné à recueillir des données, mais il est aussi un support de « conversation » amenant les thèmes qui nous intéressent. En effet, cette mise en œuvre durant les premières études a souvent entraîné de longues et riches rencontres qui peuvent permettre de déceler la présence potentielle de « zones muettes » (Jodelet) dans des réponses qui relèveraient plus du politiquement correct que d'une réelle opinion. Cette entrevue a de plus l'avantage de bien poser le sujet, et surtout de proposer à nouveau la petite « règle du jeu » qui consiste à ne pas consulter les réponses données en première page pour répondre à la deuxième, et s'assurer ainsi de la validité des données du questionnaire de mise en cause.

9.1.5 – Un corpus longitudinal

Dans un souci diachronique, le corpus sollicité en priorité se composera, s'ils l'acceptent, des 113 (car l'un d'eux est décédé depuis) participants de 2008 dont les noms et le numéro de questionnaire leur correspondant sont référencés. Ce corpus est à mon sens le seul qui puisse réellement et concrètement observer la dynamique des représentations de l'identité communale dans le temps, et dans une réalité impliquante au quotidien que ne peut reproduire une approche expérimentale.

Dans un second temps, et sachant que par le bouche à oreille certains villageois informés de l'étude avaient regretté de ne pas avoir été enquêtés, le corpus sera élargi, espérant recueillir les représentations du plus grand nombre possible de Gigouzacois. Les données seront alors traitées en trois temps :

- Une comparaison avec l'échantillon de 31 personnes ayant participé en 2005 et 2008
- Une seconde avec le corpus de 113 personnes ayant répondu en 2008
- Une dernière analyse traitera l'échantillon complet.

Le respect de ces contraintes d'échantillonnage garantira une étude de l'évolution des représentations probante. L'identité communale se formant sur la base d'un collectif d'individualité, chaque village connaît son identité communale « individuelle ». Seule la comparaison de corpus composés strictement des mêmes personnes peut être garante de la validité des données recueillies, car sans cela, on ne peut indubitablement certifier que les réponses d'un corpus similaire auraient été semblables dans une situation identique.

9.2 – S'entretenir… le qualitatif

Après le quantitatif, l'entretien se positionne complémentairement dans une approche plus compréhensive au sens de Weber, c'est-à-dire dans la prise en compte de la signification que les individus donnent à leurs actes. Il est envisagé comme prolongement de la situation d'observation : « Le point de vue ici défendu est que l'entretien approfondi tire bénéfice d'être utilisé dans le cadre d'une enquête ethnographique dont la méthode privilégiée est l'observation participante » (Beaud, 1996, p235). Toujours dans une visée compréhensive, il est considéré avec empathie, dans le sens où « Il s'agit d'un moment "à part", hors du temps, pendant lequel la personne interrogée se prend à exprimer des choses dont elle n'avait pas nécessairement conscience, avant que ne lui soit ainsi donnée l'occasion de réfléchir ainsi à haute voix, encouragé par l'écoute attentive d'un enquêteur (...). Dans l'entretien fonctionnant sur le principe de l'empathie, c'est l'enquêteur qui fait le chemin, qui cherche à comprendre les explications que l'enquêté donne de lui » (Duchesne, 1996, p197-198). Nous sommes donc ici dans une démarche « en profondeur » selon laquelle le chercheur accorde une grande liberté de réponse qui n'est limitée que par le thème de recherche (Dépelteau, 2000, p317) : vivre dans un petit village rural.

Tableau 4 - Thèmes abordés lors des entretiens

L'habiter à Gigouzac	- Temps - Raison(s) - Endroit
La connaissance de Gigouzac	- Connaissance de l'histoire collective - Connaissance des "us et coutumes" locales *(ce qui se fait ou ne se fait pas, ce qui se dit ou ne se dit pas)*
Les manières d'habiter Gigouzac	- Les lieux fréquentés - La présence au village *(travail ici/ailleurs, retraite...)* - Les paysages - La connaissance du territoire - L'engagement - La participation
Les interrelations	- Avec qui, à propos de quoi - Les réseaux fréquentés - Les rituels festifs ou ordinaires
Gigouzac	C'est quoi pour vous Gigouzac ?

La grille d'entretien présentée dans le tableau 4 n'a pas pour vocation d'emprisonner la conversation à la manière d'un entretien directif. C'est plutôt un « pense-bête » des thèmes importants à aborder à un moment ou à un autre, que l'on garde en tête. L'objectif est de recueillir des « récits de vie » permettant une meilleure compréhension des phénomènes sociaux, ainsi que, comme le relève François Dépelteau (2000), « le sens et les finalités que des acteurs associent à leur situation ou à leurs actions », ou à leur appartenance à la communauté villageoise.

Á ce sujet, Paul Ricœur (1990) note l'importance que mérite l'attention portée à l'emploi des pronoms personnels dans le discours. Le choix d'un « je », d'un « nous », d'un « eux », indique l'appartenance aussi bien que l'implication dans l'action. Ainsi, « l'acte même de dire, (...) désigne réflexivement son locuteur » (p55). L'emploi du « je » assume en toute conscience le discours, le « nous » met en scène le groupe d'appartenance et permet de « se positionner par rapport à un même autre, de se reconnaître dans une série de valeurs, de modèles, d'idéaux véhiculés par une collectivité à laquelle on s'identifie » (Ferréol, 2004), le « eux », en revanche, exclut, désigne ce (ou ceux) qui ne fait pas partie du « nous ». Autant d'indicateurs permettant d'entrevoir le sens (et l'implication) que l'on donne au discours ainsi qu'à la communauté villageoise.

Pierre Bourdieu (1993a) remarquait que « Si la relation d'enquête se distingue de la plupart des échanges de l'existence ordinaire en ce qu'elle se donne des fins de pure connaissance, elle reste, quoi qu'on fasse, une relation sociale qui exerce des effets (variables selon les différents paramètres qui peuvent l'affecter) sur les résultats obtenus ». Pour lui, un entretien réussi est un « échange doté de toutes les apparences du "naturel" (entendu comme ce qui advient d'ordinaire dans les échanges ordinaires de l'existence quotidienne) ». En ce sens, je choisis de mener les entretiens sous la forme d'« entretiens conversationnels ».

Les entretiens sont en plus filmés en vue de la réalisation d'un film-recherche, autre élément pouvant affecter les résultats. Les entretiens sont alors pensés dès que possible en groupe, afin de libérer les participants du malaise (dans le sens de « mal à l'aise ») qu'un côté formel pourrait susciter. La liberté et la familiarité existant entre les membres du groupe permettent l'émergence de conversations et de débats « naturels ». Cette méthode implique de se mettre en retrait en début de rencontre afin de laisser aux « échanges ordinaires », au « processus d'élaboration de la pensée » (Quivy, Van Campenhoudt, 1988, p71) le temps d'émerger, pour ensuite simplement les guider. Il est vrai qu'entre ce temps là, les apartés, ou les plaisanteries, on arrive à des temps d'entretiens relativement longs. Mais en retour, la richesse dégagée par le débat est importante. J'en arrive maintenant à développer la réalisation d'un film-recherche, indubitablement lié aux entretiens.

9.3 – Le film-recherche… l'audio-visuel

J'ai conscience que l'écrit reste le support de prédilection des sciences sociales, et que « dans le cadre de cet habitus scientifique, l'image en tant que donnée ne pouvait avoir qu'un statut mineur, excentrique au sens propre comme au sens figuré » (Terrenoire, 1985, p511). Mais une nouvelle sensibilité scientifique fait de plus en plus son chemin, et « ce qu'il faut retenir avant tout c'est le fait que des chercheurs, chaque jour plus nombreux, reconnaissent aux images des potentialités heuristiques qu'elles sont les seules à posséder » (Terrenoire, 1985, p511). Ainsi, le laboratoire « Dynamiques Rurales », et plus particulièrement le chercheur-cinéaste, maître de conférence en audio-visuel, Jean-Pascal Fontorbes (1999, 2002), travaillant très souvent avec la sociologue Anne-Marie Granié (Fontorbes et Granié, 1981, 1985, 1995, 2000, 2003, 2005, 2009), s'appliquent avec succès depuis de nombreuses années à faire reconnaître la validité scientifique de l'écriture cinématographique.

Dans le film-recherche, l'objet et le sujet s'inscrivent dans un questionnement scientifique, dont l'image et le son rendent compte. La réalisation d'un film-recherche pose un regard avec des intentions, en fonction des questions qui préoccupent, et trouve son intérêt dans l'observation des codes ou usages, c'est-à-dire dans la prise en compte des communications quotidiennes et non verbales, héritages de toute une culture. Le visage et les mimiques ont une importance capitale dans la signification d'une interaction et de la nature du lien existant ou espéré. L'expression d'un regard, d'un sourire, d'un silence, d'un geste ou d'une posture permet bien souvent de décoder le sens des mots formulés, décelant l'ironie, l'humour, le mensonge, la sincérité, etc. La distance même entre deux individus (approche proxémique) spécifie le type de relation et de communication instauré. En résumé, ces comportements accompagnant le discours sont le domaine, et véhiculent, les sentiments et les émotions, signifiant les paroles prononcées, et permettant d'entrevoir le signifié (Sartre, 1938).

9.3.1 – Une transmission en images et en sons

Jean-Claude Abric (2008, p60-61) attribue trois principales fonctions à cette communication que l'on peut qualifier de « non verbale » :

- Une fonction d'information sur l'émetteur, sur son vécu comme sur l'image qu'il veut donner de lui-même : « Dans la mesure où le comportement non verbal peut résulter soit de phénomènes inconscients ou incontrôlés, soit, au contraire, d'une volonté délibérée, il informe tout aussi bien sur l'être que sur le paraître ».

- Une fonction d'étaiement du langage, dans le sens où ces comportements « ponctuent, renforcent, confirment l'émission orale », et « permettent à un certain nombre d'informations utiles ou nécessaires à la communication de passer directement ».
- Une fonction quasi linguistique, en référence à certaine « correspondance directe avec le langage parlé » de certains signes, comme ceux utilisés par exemple pour dire oui ou non, que ce soit par mouvement de la tête ou par geste.

L'interprétation des indicateurs non verbaux doit nécessairement prendre en compte le contexte socioculturel de la personne qui les émet, mais aussi celui de la personne vers qui elle les émet. En effet, d'une part, le comportement adopté dépend de la hiérarchie qui peut s'instaurer en fonction du statut social de chacun des interlocuteurs. Et d'autre part la situation et la culture dans lesquelles est générée la relation, chaque groupe pouvant être considéré comme détenteur de sa propre sous culture, conditionnent l'interprétation des indications non verbales.

Les communications non verbales représentent donc une dimension incontournable d'une réelle écoute et d'une bonne compréhension des personnes. D'après Abric (2008, p69), « Tous les spécialistes de la communication s'accordent sur un constat malheureusement peu attractif : 70% du message passe par le relationnel, c'est-à-dire la forme des indicateurs non verbaux ; 30% seulement par le contenu du message ». L'emploi du terme « malheureusement » s'explique aisément puisque pendant de nombreuses années l'observation de ces comportements non verbaux rencontrait une difficulté liée à une absence d'outil permettant de les mettre en cage afin de pouvoir les analyser tranquillement : « La communication non verbale est immédiate, elle meurt dans l'instant faute de disposer d'un système de mémorisation et de conservation comme il existe pour le langage. L'avantage des mots précisément, c'est d'être indépendants du lieu et du temps » (Abric, 2008, p62). Mais « Le choix des mots, le nommer est pour moi aussi fort par le sens véhiculé que par la sonorité » (Fontorbes, 2003, p197), et le développement actuel de l'audiovisuel répare ce déficit méthodologique, autorisant enfin la capture de ces instants fugaces. Pour Kohn et Nègre (1991, p129) « les communications non verbales sont désormais un champ privilégié des enregistrements filmiques, dans la mesure où les manipulations techniques permettent d'élargir les possibilités d'observation à des séquences de comportement qui échappent normalement à nos possibilités perceptives ».

9.3.2 – Une technique de plus en plus éprouvée, et approuvée

En ce qui concerne le sujet qui nous intéresse, les films-recherche tournés par le laboratoire « Dynamiques Rurales » de Toulouse ont déjà démontré la pertinence de ce support « comme effet d'appropriation et d'affirmation de l'identité culturelle d'un groupe » (Fontorbes, 2007),

et plus particulièrement dans l'étude d'une communauté villageoise (Fontorbes et Granié, 2000). Cette approche, que je trouve des plus riches et des plus révélatrices, permet pour un temps de mettre de côté la peur du reproche de l'interprétation autant que faire se peut, chaque spectateur vivant les rencontres avec sa propre sensibilité et sa propre histoire. Cela permet également de rendre compte d'une réalité dans son contexte, son cadre de vie. Pierre Bourdieu (1993b) insistait lui aussi sur l'importance d'analyser les positions, les attitudes ou les gestes et mimiques durant un entretien. Grâce au film-recherche, cette analyse peut être bien plus fine.

Mais comme le souligne Anne-Marie Granié (2005, p105), « l'image est aussi une pensée concrète qui rassemble des éléments tels que des faits, des façons de faire, des dires, des sentiments. Les images montrent, mais pas n'importe comment ; elles traduisent un point de vue sur la réalité. Dans la rencontre entre sociologie et cinéma, ce point de vue est à la fois produit des investigations et processus de construction du rendu ». Elle s'est rapidement aperçue, à l'occasion de ses tournages successifs avec le chercheur-réalisateur Jean-Pascal Fontorbes, qu'un film-recherche est une reconstruction de la réalité observée puisque les thèmes de recherche se succèdent et dessinent un scénario qui est en conséquence une première interprétation du chercheur. « Faire des images scientifiques, des images différentes, c'est donc livrer non seulement un message visuel particulier mais aussi construire une argumentation visuellement maîtrisée dans une relation de destinateur à destinataire scientifiquement pertinente » (Terrenoire, 1985, p514). En effet, « le montage révèle la problématique du chercheur » (Granié, 2005, p144), qui choisit donc les séquences en fonction de cette problématique, tel un puzzle qui la signifierait. Il ne faut pas oublier pour autant la libre interprétation que peut se faire le spectateur, car comme le dit Anne-Marie Granié (2005, p155), « A la différence de l'écrit, il me semble que l'image est beaucoup plus polysémique. Elle raconte beaucoup plus de choses que celles que nous avons voulu montrer ou dire », chacun s'appropriant les images qu'il reçoit avec son propre vécu, ses propres représentations, car « regarder une séquence audiovisuelle culturellement proche engage tout un processus routinier d'identification de la situation, de l'activité et de ses participants, qui peut s'effectuer en un coup d'œil ou bien se révéler dans une dynamique progressive » (Relieu, 1999, p71).

Je rejoins donc tout à fait Anne-Marie Granié lorsqu'elle note l'importance de soumettre les images montées aux personnes filmées : « L'acceptation de ces images signifiait que les enquêtés-acteurs les jugeaient montrables. Ils se retrouvaient dans la représentation que l'on donnait d'eux et dans celle qu'ils avaient d'eux-mêmes » (2005, p110/111). Si l'on ne peut prévoir l'interprétation du spectateur, il est en revanche primordial que les personnes ayant participé au film-recherche y trouvent une reconstruction fidèle de leur réalité, et non un montage qui la dénaturerait.

9.3.3 – Un dispositif volontairement rudimentaire

Le film-recherche est pensé ici de manière très rudimentaire, c'est-à-dire à l'aide d'un simple caméscope, apparaissant ainsi comme filmant un film de vacances, mais avec un objectif clairement défini derrière ce côté superficiel. Pour reprendre les mots de Jean-Pascal Fontorbes (2007), « Il s'agit pour moi de représenter au cinéma une sensibilité affective et cognitive ponctuée de spontanéité et de simplicité quotidienne ». L'intérêt est alors de filmer les habitants de façon informelle et naturelle, voire presque naïve, afin de recueillir des discours aussi spontanés que lorsque je discute quotidiennement avec eux. Ils sont en revanche bien entendu au courant du cadre dans lequel le film est réalisé. Mais la simplicité du dispositif aide à ce qu'ils s'adressent plus à « Edith » qu'à une caméra. Je dis « plus », car il est certain que le fait d'être filmé est parfois source de gêne pour certains, et influence de fait leurs attitudes lors des entretiens. En revanche, les scènes de vie quotidiennes ou les manifestations rituelles ou festives sont filmées sans aucune peine : étant correspondante pour la presse locale, les habitants ont l'habitude de m'y voir avec un objectif, même si habituellement c'est celui d'un appareil photo. De plus, le tournage s'étant déroulé sur trois ans, même si la dernière année a été la plus intensive, ou visible par le plus grand nombre, une routine s'est créée. Certains se sont pris au jeu, d'autres en rient, mais tous je crois sont impatients de voir le résultat.

Plusieurs types d'images sont filmés. En premier lieu, des situations d'entretien où sont abordés les thèmes de l'habiter à Gigouzac, dans ses raisons, ses manières et ses interrelations tel que présenté précédemment dans le tableau 4 (Cf. 9.2). Les rencontres sont envisagées le plus possible en groupe, non-programmées, afin de dégager les participants de tout stress qu'un côté trop formel pourrait susciter, et de tirer parti de la liberté et de la familiarité des conversations et débats que les membres du groupe peuvent avoir tous les jours. D'autres paroles ont également étaient recueillies au gré des rencontres quotidiennes dans le village, comme avec les plus anciens par exemple. En second lieu, des scènes de vie permettent de discerner l'habiter à Gigouzac dans son quotidien. Et enfin, les différentes manifestations rituelles, politiques, festives distinguent l'habiter Gigouzac dans sa « mise en scène ».

9.4 - Les données du chercheur « du dedans »

Ethnologiques, directes, participatives, les données du chercheur « du dedans » relèvent du partage d'un quotidien. Étudier son propre milieu de vie engage inéluctablement une réflexion (Cf. chapitre 3) sur la place que l'on y occupe et le positionnement que l'on choisit. En retour, les données recueillies apportent une richesse que seule cette situation peut procurer.

9.4.1 – Chercheur « du dedans » ?

L'observation participante abordée précédemment (Cf. 3.2) est certainement la technique la plus proche de cette situation car « Avec ce procédé nous nous acheminons vers les techniques fondées sur la communication de l'observateur avec les sujets observés. Par l'observation participante, l'observateur est en même temps acteur : il s'intègre au groupe étudié en participant à ses activités et manifestations diverses. (...) l'ethnographe, par le fait même de sa longue implantation dans un groupe fortement structuré et de taille généralement réduite, devient inévitablement un élément (sans doute toujours marginal, à quelque degré) du groupe étudié. » (Granai, 1967). Mais lorsqu'on est pleinement « du dedans », le biais créé par « sans doute toujours marginal, à quelque degré » peut être évité.

Mais, en tant qu'habitante du village que j'étudie, un questionnement concernant mon statut se pose, soulevé par Ruth Canter Kohn (1984). Classiquement, le chercheur est un spectateur prenant un point de vue sur une action qu'il observe de loin et de haut : « Pour ce faire, il se situe et est situé "en dehors" de son champ de recherche. Il reste "observateur", non intervenant. En principe il ne s'identifie pas avec les acteurs étudiés, ni émotivement, ni institutionnellement, ni idéologiquement... (...). Traditionnellement encore, le chercheur, regardant ce qui existe en dehors de lui, indépendamment de lui, se maintient à cette distance et maintient la fixité de son "point de vue" au moyen de méthodes et d'instruments développés par sa discipline. Ainsi la relation "observateur" et "observé" devient-elle asymétrique et irréversible ». Á contrario, « La spécificité du praticien réside dans son appartenance "à part entière" au champ de "l'action". Par définition, et par opposition au chercheur, il est "pris dedans", "impliqué" dans ce qu'il fait. Il y est engagé et s'y engage, il y trouve son intérêt à divers niveaux (matériel, affectif, militant...). Relativement aveugle aux déterminismes qui le traversent ainsi qu'aux finalités décidées en dehors de lui, agissant mais agi sans le savoir, il est exécutant avec peu de prise sur les décisions le concernant. Il a une "familiarité" avec ce qui se passe dans ce lieu, un "savoir faire" et un "savoir être" plutôt que des connaissances » (p106-107).

Peut-on alors réellement être un chercheur du dedans ? Ou n'est-on qu'un praticien croyant être un chercheur ? Finalement, chercheur-praticien, praticien-chercheur, la différence réside peut-être dans ce qui nous anime en premier lieu, soit une visée conceptuelle, soit un objectif pratique. Dans tous les cas, nous sommes ici dans un type de recherche-action (qui est d'ailleurs ma formation d'origine), au sens où le chercheur est aussi acteur impliqué, installant la recherche-action dans la complexité (Bataille, 1983a, 1983b). Michel Bataille (1983a) situe la recherche-action non comme la réunion ou l'intersection entre la recherche et l'action, mais comme « un pont re-liant » permettant de circuler de l'une à l'autre. La complexité étant « "ce dans quoi" l'observateur comprend qu'il est plié (impliqué) quand il fait l'effort d'en sortir, de s'en extraire, de le mettre à plat, le déplier (l'expliquer). La difficulté de l'opération tient au fait que l'observateur-déplieur observe alors une structure de pliage dont il était un élément

(un pli) avant l'explication » (Bataille, 1983a, p13). Par ce processus, l'acteur acquiert la maîtrise de « l'emprise de son vécu » (Bataille, 1996), évoluant vers le chercheur.

On comprend ici l'importance du travail réflexif fait dans la première partie (Chapitre 3). Être un chercheur « du dedans » nécessite surtout de garder toujours à l'esprit que l'on est une partie de l'objet étudié, situation nécessitant une mise à distance de l'objet. Mais loin de s'en arracher, de s'en détacher, il faut accepter le fait que cela revienne à s'observer, se disséquer soi-même, non plus dans un souci de réflexivité, mais dans une recherche d'objectivité. S'il ne s'agit pas de se prendre soi-même pour observé, il n'y a pas lieu de redouter une interprétation qui n'irait pas dans le sens de ce qu'on croit, ou aimerait croire. Les pièges et les dangers que peuvent induire cet habitus et cette familiarité sont nombreux. Il convient au contraire d'admettre, et de s'enrichir de ce que le regard scientifique apporte au regard de l'« habitus ».

9.4.2 – Une grande richesse

Malgré les difficultés que nous venons d'évoquer, il me paraît difficile d'accéder à une indiscutable compréhension d'un groupe comme une société villageoise sans en être un élément. Comme dit précédemment, cette position permet d'éviter le biais créé par un rang « sans doute toujours marginal, à quelque degré » (Granai, 1967). En effet, à mon sens, seule l'appartenance au groupe permet d'éviter ou de déceler l'artifice que les observés voudraient donner à voir. Cela peut parfois être particulièrement frustrant car on mesure les différences entre les discours spontanés de la sphère privée, de l'entre-soi, et ceux plus formels recueillis en entretien. Mais être « du dedans » permet d'observer et de déceler les « zones muettes » dans les discours du quotidien. Par exemple, à la question « Un nouvel arrivant peut-il avoir la même place au sein du village que celui qui en est originaire ? », les réponses données nous expliquent qu'être originaire ou pas de la commune ne change rien. Pourtant, l'observation au quotidien permet de s'apercevoir que les originaires du village parlent de « nous » et des « nouveaux ». On peut donc en conclure que la place de chacun au sein du village génère une zone muette afin d'être plus politiquement correcte.

Il me paraît également difficile d'accéder à une réelle compréhension d'une société villageoise sans l'observer sur le temps long. Son quotidien, ses pratiques, etc., sont autant d'indicateurs de son identité et de son fonctionnement. On observe par exemple que les nouveaux venus s'investissent énormément dans la vie associative du village, mais, dans le quotidien relationnel, ont tendance à rester entre eux. Certains originaires par contre auront une pratique associative très restreinte, mais un lien social journalier. De même, il est très intéressant d'observer la pratique que peuvent avoir les habitants du commerce du village. Autant d'exemples qui relèvent d'une observation impliquée et participante. Le vécu et

l'appartenance du chercheur « du dedans » est un véritable outil de connaissance empirique (codes sociaux, usages, histoire sociale, vécu commun, etc.) qui va nourrir la recherche.

Bien sûr le groupe villageois est composé de plusieurs sous-groupes et l'on pourrait répliquer qu'une appartenance au village en général ne procure pas pour autant une appartenance aux différents sous-groupes. Mais le quotidien partagé m'apporte un lien aux deux principaux sous-groupes de références mis en lumières : j'appartiens au groupe des originaires par naissance, mais j'ai également une appartenance commune avec les non-originaires du village grâce à l'école où je ne suis pas considérée comme une originaire, mais comme « la maman d'Élise », déléguée des parents d'élèves depuis plusieurs années. Ainsi, l'appartenance au groupe observé peut permettre une familiarité des relations mettant à l'aise les habitants. Le regard du chercheur (quand bien même il est perçu !) n'est alors pas vécu comme une intrusion étrangère, et ne transforme pas la société villageoise qu'il considère. En appartenant à l'objet observé, la vie suit son cours et les habitants oublient la recherche pour ne voir que l'habituelle Edith, permettant ainsi d'observer les choses telles qu'elles sont, et non telles qu'on pourrait vouloir les montrer.

Résumé de la partie 2

La deuxième partie a pour vocation de présenter les concepts mobilisés pour cette recherche. Concepts mêlant la sociologie avec l'identité, ou la sociologie rurale plus spécifiquement avec l'identité communale, et la psychosociologie avec les représentations sociales.

L'identité collective est un construit social nécessitant certaines composantes essentielles, sans qu'elles ne soient pour autant hiérarchisées. Elle est acquise après un processus de **socialisation** et d'**identification**, un **partage de pratiques** et d'expériences, engendrant un sentiment d'appartenance. Dans le cadre de l'identité communale et de la recomposition contemporaine des sociétés villageoises, la notion de **sentiment d'appartenance** est spécifiée selon la théorie de Max Weber (1971) de **communalisation**, « sentiment subjectif (traditionnel ou affectif) des participants d'appartenir à une même communauté », ou de **sociation** fondée « sur un compromis d'intérêts motivé rationnellement (en valeur ou en finalité) ou sur une coordination d'intérêts motivée de la même manière ». Dans tous les cas, l'**interconnaissance** reste le ciment de l'identité communale. En 1995, Anne-Marie Granié définit l'identité communale en tant qu'« ensemble de processus sociaux complexes ; et des pratiques que les acteurs accomplissent dans leur vie courante, en se servant de leur savoir-faire, de leur savoir-être ceci dans un champ d'inter-connaissance qui leur permet de gérer leurs conduites, de les organiser (ce que l'on peut faire… ce que l'on ne doit pas faire… ce que l'on fait pour provoquer dans le sens de créer une confrontation nécessaire au maintien d'une certaine cohésion sociale). Tout ceci en tenant compte du temps et des repères spatiaux que tout le monde connaît de l'intérieur. ».

Les représentations sociales, en tant que « **système de valeurs, de notions, de pratiques relatives à des objets, des aspects ou des dimensions du milieu social** qui permet non seulement la stabilisation du cadre de vie des individus et des groupes, mais qui constitue également un instrument d'orientation de la perception et d'élaboration des réponses. » (Fischer, 1996) participent à la construction, au maintien ou à l'évolution de l'identité communale. Elles sont dans cette étude abordées du point de vue de la dynamique de la représentation de l'identité communale. Dans l'approche structurale d'Abric, le noyau regroupant les valeurs et les éléments les plus symboliques donne son sens à la représentation. En conséquence, on peut considérer une représentation comme modifiée si, et seulement si, le changement s'opère au niveau de son noyau central. Mais, il est caractérisé par une grande stabilité, et est doté de systèmes de défense garants de sa pérennité.

Les désordres facteurs de changement vont alors atteindre en premier lieu le système périphérique de la représentation, engendrant un ajustement des pratiques qui se trouvent ainsi à la base des dynamiques de la représentation et de son évolution. La transformation peut être progressive, résistante ou brutale selon le degré de gravité estimé de la perturbation rencontrée (Abric, 1994). Les évènements particulièrement impliquants (au sens de l'implication) rencontrés à l'occasion des élections municipales de 2008 et l'aspect longitudinal de l'étude permettant une comparaison de la structure de la représentation constituent alors un terrain d'observation idéal.

Identité et représentations sont générées par, et sont génératrices de processus similaires comme la communication, les attitudes, les pratiques, l'importance des appartenances et des ancrages, ou la mémoire collective, qui permettent de les qualifier de concepts fusionnels.

Je m'attache plus expressément à l'ancrage au sens de Willem Doise (1992) d'un point de vue **sociologique**, où l'appartenance sociale de l'individu retenue dépend de son statut d'originaire, de non-originaire, ou de non-originaire étant le conjoint d'un originaire du village, ainsi qu'à un **ancrage psychosociologique** caractérisé par la représentation que chaque catégorie peut avoir des deux autres étant donné qu'elles confèrent une même définition à l'objet « identité communale ». J'y ajoute un **ancrage psycho-territorial** qui fait référence à l'attachement et l'appartenance que des individus peuvent ressentir pour la terre sur laquelle ils vivent et qu'ils partagent. J'attribue alors trois composantes à l'ancrage psycho-territorial :

- Une composante affective qui lie un individu à son territoire par un sentiment d'attachement et d'appartenance.
- Une composante cognitive de laquelle découle une appropriation du territoire.
- Une composante sociale grâce à laquelle l'interconnaissance entre habitants et la connaissance des us et coutumes permettent l'intégration dans un système socio-territorial.

L'ancrage psycho-territorial, que l'on pourrait également qualifier de psycho-socio-territorial, permettra l'émergence d'une identité communale et de représentations sociales communes grâce au sentiment d'appartenance qui en découle.

Cette théorisation m'a amenée à plusieurs problématiques rurales, identitaires, et structurales dont découlent les hypothèses suivantes que je rappelle pour mémoire :

Ma première hypothèse est que **la commune est le premier territoire d'identification des individus. Les représentations du territoire communal relèvent principalement de l'affect.**

Face à l'individualisme grandissant de la société moderne, la recherche d'une cohésion collective motive le choix de jeunes ménages de vivre dans un petit village. Cette recherche de cohésion collective, signifiée par l'entraide et la solidarité, participe à la construction d'une territorialité de ces nouveaux arrivants. Ainsi, les nouvelles catégories de villageois, en quête de lien social et de proximité, le pratiquent à leur façon, entrainant l'hypothèse qu'**aujourd'hui, la petite commune rurale est composée d'autochtones et d'allochtones dont peu sont agriculteurs. Le territoire est à présent construit par des interrelations sociales, permettant toutefois d'affirmer que le village est encore un territoire pertinent et cohérent.** Toutefois, je pense que **les représentations qu'un individu peut avoir de l'identité communale diffèrent en fonction des ancrages, c'est-à-dire selon qu'il soit originaire du village ou non, et si non, selon qu'il vive ou pas avec un originaire.** Cette différence représentationnelle laisse supposer que **les non-originaires construisent une communauté qui leur est propre à partir de leur représentation spécifique de l'identité communale, leur représentation du vécu, et leurs pratiques.**

Du point de vue structural, les évènements rencontrés lors des élections municipales de 2008 et les réponses différentes d'une page sur l'autre données au questionnaire de double mise en cause réalisé lors de l'étude permettent de poser l'hypothèse **qu'il existe une zone de transit que j'appellerai « système contextuel », qui a pour fonction de laisser le contexte s'exprimer en permettant à des éléments d'être en réaction exclus du noyau central sans l'être, et à d'autres de devenir centraux sans l'être. Ce troisième système, intermédiaire du noyau central et du système périphérique, supporterait les effets d'une conjoncture tendue afin de préserver la représentation.**

J'ai choisi d'adopter une méthodologie variée, tour à tour quantitative, qualitative, ou cinématographique. Loin d'un éparpillement, ces différentes approches forment à mon sens une parfaite complétude. Le questionnaire de **double mise en cause** s'inscrit dans la **vision longitudinale** de cette étude. Les données recueillies chez les mêmes personnes pourront être comparées sur trois périodes : 2005/2008/2010. Á cela s'ajoute des **entretiens conversationnels** qui se positionnent comme complémentaires dans une approche plus compréhensive. Ces entretiens sont filmés afin de réaliser un **film-recherche** qui pose un regard traduisant un point de vue sur la réalité, en fonction des questions qui préoccupent, et trouve son intérêt dans l'observation des codes ou usages, c'est-à-dire dans la prise en compte des communications quotidiennes et non verbales, héritages de toute une culture, ou signes de toute une évolution. Ces différentes méthodologies sont mises en œuvre en tant que **chercheur « du dedans »**, statut qui permet d'observer les choses telles qu'elles sont, et non telles qu'on pourrait vouloir les montrer.

PARTIE 3

Des résultats à l'interprétation

Présentation de la troisième partie

La troisième partie est traditionnellement dédiée aux résultats de l'étude menée. Toutefois, au regard des méthodologies adoptées, elle se décompose en trois temps.

Le premier s'intéresse à la dynamique des représentations de l'identité communale analysée du point de vue de la psychosociologie, avec une méthodologie basée sur les questionnaires, et étudiée longitudinalement depuis la première étude (2005) jusqu'à aujourd'hui. Nous verrons ainsi l'importance des ancrages psychosociaux d'originaires, non-originaires, ou conjoints d'originaires dans le processus représentationnel, et en quoi, ou comment, la dynamique des représentations peut être un levier de l'action. Les conséquences réactionnelles qui peuvent se développer en période de conflit engendreront une discussion concernant l'approche structurale des représentations sociales, ainsi qu'une discussion plus « identitaire ».

Le second temps présente un habiter différent suivant les ancrages. En effet, on n'habite pas un territoire de la même façon selon que l'on soit originaire ou pas du village, ou que l'on soit marié à un originaire. Mais, l'étude des entretiens, des observations, des notes de terrains, etc., met en lumière des différences à l'intérieur même de ces catégories d'ancrages. Ainsi, les originaires « jeunes » ou « vieux » ont un habiter distinct du village. De même pour les non-originaires selon la disparité de la quête qui les a amenés vers la campagne.

Le troisième temps vient porter un autre regard sur Gigouzac et sur les manières dont les gens l'habitent. Il vient fixer des résultats de la recherche. Il a sa place à côté de l'écrit. La pratique scientifique avec l'audiovisuel m'a placée dans les conditions d'initiation et d'application d'une méthodologie qui m'était étrangère et qui ouvre sur un nouvel univers ou tout est à apprendre : le film-recherche. Ce temps est ainsi dédié aux manières de montrer l'habiter Gigouzac aujourd'hui, avec le vécu, le faire, et le dire du chercheur d'une part, et du village d'autre part. Le film-recherche sera alors présenté de sa mise en œuvre à sa construction et son écriture, puis des participants à son cheminement.

10. La dynamique des représentations de l'identité communale : levier de l'action ?

La première étude avait été réalisée dans un contexte de vie serein du village. Aucun évènement inhabituel ne venait troubler sa quiétude. Les éléments centraux dégagés n'étaient influencés ou induits par aucune situation spécifique. Or s'est dessiné en 2008 un contexte d'élections municipales qui a éveillé une grande implication des habitants, et qui semble avoir exacerbé certains items de la représentation. En effet, l'exploration du terrain m'a laissée penser qu'une « zizanie » s'était installée. Cette instabilité, manifestée dans le discours des mêmes personnes interrogées deux ans et demi auparavant, a abouti à un questionnement théorique concernant le concept structural des représentations sociales : les esprits du corpus paraissent tellement exacerbés que l'on est en droit de se poser une question théorique simple : le noyau central est-il aussi imperméable que la théorie le pense ? Quelle dynamique la représentation va-t-elle adopter face à ce contexte très impliquant ? La situation particulière des élections (dont l'explication va suivre) fait ressortir des jeux de pouvoir, mettant en scène pour la communauté originelle la conservation du pouvoir et sa prédominance, et pour les non-originaires la prise du pouvoir par leur communauté émergente. Peut-on en conclure que ces deux ancrages ont des représentations différentielles de l'identité communale ? La dynamique de ces représentations peut-elle être un levier de l'action à l'origine d'une évolution de l'identité communale ?

Ce premier chapitre, dévolu à la présentation des résultats, montrera que la variable illustrative différenciatrice ne se réduit pas seulement aux originaires ou aux non-originaires, mais également aux conjoints des originaires. S'appuyant sur les données recueillies grâce au questionnaire de « double mise en cause » [33], il essaiera de répondre à ces questions en présentant les résultats de différentes comparaisons sous forme de tableaux récapitulatifs mettant en parallèle les fréquences de réfutations[34] révélatrices de la dynamique représentationnelle. Mais il est assez difficile de présenter les résultats de trois études réitérant un même questionnaire sans que cela ne soit un peu rébarbatif. Étant donné qu'ils seront analysés et comparés tout au long de ce travail longitudinal en tant que point de départ et de référence, je ne détaillerai pas indépendamment les résultats de 2005. De même, je serai relativement brève sur ceux de 2008 seuls, sachant qu'ils seront repris dans les comparaisons 2005/2008/2010 qui me semblent plus éloquentes.

Certains échantillons étant de taille restreinte, un écart peut paraître important et ne pas être pour autant significatif. Un test de comparaison d'une fréquence observée à une norme (Guéguen, 2006, p79), permettant la comparaison de données provenant d'une étude

[33] Je rappelle que le questionnaire est consultable en annexe n°2.
[34] Concernant les fréquences obtenues par les autres modalités, les rapports établis grâce au logiciel Le Sphinx sont consultables en annexe n°3, n°4, et n°5.

antérieure à celles d'une nouvelle étude afin de « voir s'il y a évolution/stagnation/régression », la norme étant ici définie comme les résultats obtenus lors de la première étude en 2005, permettra de vérifier la significativité des écarts. L'équation est la suivante :

$$z = \frac{\text{\% de l'échantillon} - \text{\% de la Norme}}{\sqrt{\frac{\text{\% de la Norme x (100} - \text{\% de la Norme)}}{\text{Effectif de l'échantillon}}}}$$

Le seuil « d'erreur acceptable », en quelque sorte, est par convention fixé généralement à 5 %. Ainsi, selon la table de la loi normale, si le *z* est supérieur ou égal à 1,96, la différence de fréquence entre l'échantillon et la norme est significative. Si sa valeur est inférieure à 1,96, la variation est imputable à un hasard dû à l'échantillonnage (Guéguen, 2006, p80). Dans notre cas, étant donné que le corpus est strictement identique à celui de référence, on parlera plutôt de hasard dû à une erreur d'inattention des répondants.

10.1 - La dynamique de ces représentations en période de conflit : l'élection municipale comme objet de la discorde

Fin 2007, les élections municipales de mars 2008 se préparaient à Gigouzac. Cette situation, classique et généralisée, est souvent très compliquée. Mais un contexte électoral est surtout un facteur d'effervescence sociale et locale, surtout dans les petites communes rurales où l'élection municipale relève de l'intime, de l'entre-soi : on y vote pour un homme, un nom, et non pour un parti politique. Mais cette année là, ces municipales se sont présentées sous un aspect inhabituel : les électeurs avaient le choix entre deux listes. Cette situation n'est pas inconnue, mais le déroulement de la campagne, ainsi que la composition des listes étaient inédits.

10.1.1 – Les raisons de la discorde

La dernière fois que Gigouzac a connu une municipale à deux listes, les jeunes du village s'étaient présentés sans succès contre leurs aînés. Cette fois, les oppositions diffèrent. La première liste, « *S'unir pour Gigouzac* », propose de réélire une majorité sortante, et place en haut de liste le neveu (déjà conseiller) du maire sortant (après 31 ans à la tête du village). Elle

intègre quelques nouveaux visages, tous originaires du village sauf une, installée depuis sept ans. La seconde liste, « *Tradition, ruralité, modernité* », est composée de nouveaux-venus, à l'exception d'une originaire présente depuis le début de la campagne, et de trois autres trouvés in extremis pour compléter la liste. Cette dernière fait circuler depuis le mois d'octobre 2007 des « *Lettres aux Gigouzacois* » mensuelles qui, pour les uns, sont *« une critique perpétuelle de la municipalité en place »*, et pour les autres, une *« aire nouvelle »* s'ouvrant à eux[35].

Tout ceci pourrait paraître banal si un blog n'était pas tout à coup apparu sur internet. En effet, les écrits mis en ligne se sont avérés être une sévère et constante critique de la municipalité sortante ainsi que de la liste qui en était considérée comme héritée. Au début, il a été pris avec dérision par les habitants. Jusqu'au moment où les propos se sont durcis et sont devenus insultants et diffamatoires envers certains d'entre eux. Une véritable guerre s'est alors déclarée, remettant en cause les principales et plus anciennes familles du village (et la paix du cimetière en critiquant les morts !), laissant place à toutes les suspicions... Ce blog, intitulé « *Démocratie de proximité en milieu rural* » (pages désactivées depuis) était celui d'un certain Homère, soit disant journaliste à la retraite habitant le chef-lieu du canton. Malheureusement pour la liste des nouveaux-venus, certains de ses écrits se retrouvaient également dans la lettre qu'ils distribuaient mensuellement. Leur membre chargé de sa rédaction fut très vite soupçonné de rédiger également le blog. Le village s'est alors scindé en deux « clans », dans un contexte de forte opposition impliquant chaque villageois. La situation devint alors assez particulière. Les discours auxquels j'ai pu alors assister ne correspondaient plus à ce qu'ils étaient trois ans auparavant, tout en y correspondant… Quant aux liens sociaux régissant le village, le critère d'être ou pas originaire de la commune, très bien intégré et géré à l'époque, ne paraissait plus l'être du tout conséquemment à la composition des listes candidates. Et même au sein des non-originaires, une différence s'est dévoilée entre ceux qui étaient les conjoints d'un originaire, et ceux qui ne l'étaient pas. Les représentations de ces trois catégories ne paraissaient pas être affectées de la même façon par ce contexte conflictuel.

Pour rappel méthodologique, afin de déterminer l'impact et l'influence que peut avoir le contexte actuel particulier sur la structure des deux représentations étudiées, ainsi que son importance dans le processus d'existence et d'évolution d'une représentation sociale, il m'a paru primordial que la méthodologie employée intègre un aspect comparatif en interrogeant en priorité les mêmes personnes qu'en 2005 (31 personnes), et d'élargir ensuite le corpus afin d'asseoir les résultats. Afin de recueillir une base de données exploitable dans le cadre d'une analyse comparative, les participants ont été remis en situation et se référaient ainsi au contexte de l'identité communale et de la place de l'école dans sa construction (2005) pour répondre. Dans le souci de ne pas être amalgamée avec le porte à porte électoral s'effectuant en parallèle, j'ai minutieusement présenté aux personnes nouvellement interrogées le sujet d'étude de l'époque. Le second questionnaire est considéré comme un approfondissement de l'étude déjà réalisée, se concentrant plus particulièrement sur l'observation de l'identité

[35] Conversations informelles

communale. La période de réalisation de cette enquête (considérée comme particulièrement mal choisie !) est justifiée par un impératif d'échéance universitaire. Bien entendu, toutes les données ont été recueillies avant le jour des élections municipales.

10.1.2 – De la quiétude aux tensions : comparaison 2005 / 2008 (31 personnes)

Avant toute chose, il me faut préciser que l'étude menée en 2005 ne se restreignait pas au village de Gigouzac. Le corpus se composait de 193 questionnaires, parmi lesquels 42 personnes étaient totalement étrangères au Lot et évoquaient 21 villages ou lieux-dits périurbains, de 15 départements différents. 38 villages Lotois, représentés par 151 villageois, se sont exprimés, dont 31 de Gigouzac (17,7% de la population recensée à l'époque). Il est donc essentiel de noter que la comparaison porte sur ces mêmes 31 personnes qui ont toutes accepté de répondre à nouveau. Cela explique que l'échantillon peut paraître maigre, mais il permet une première approche de la dynamique représentationnelle face à ce contexte électoral tendu. Toutefois, les résultats sont à prendre toutes proportions gardées.

Pour plus de clarté, les fréquences de réfutation au questionnaire de double mise en cause ont été mises en parallèle dans un tableau, accolant ainsi les réponses données en 2005, et celles de 2008 apparaissant en page 1, puis en page 2 avec la seconde mise en cause des points ressortant plutôt de l'ordre des relations sociales, paraissant particulièrement affectées.

Tableau 5 - Comparaison 2005/2008, échantillon général (31 observations)

Fréquences de réfutation ***Seuil de centralité : 66,6%***	**2005**	**2008 (p1)**	**2008 (p2)**
église	48,4 %	48,4 %	
commerces	53,3 %	48,4 %	
école	64,5 %	**74,2 %**	
association	36,7 %	41,9 %	
service public	10,0 %	9,7 %	
lieu de rencontre	58,1 %	54,8 %	
place communale	**67,7 %**	54,8 %	
festivité	61,3 %	51,6 %	
se connaître	**71,0 %**	**77,4 %**	**83,9 %**
grandir ensemble	6,7 %	19,4 %	19,4 %
sentiment d'appartenance	53,3 %	61,3 %	**80,6 %**
faire ensemble	**71,0 %**	45,2 %	**67,7 %**

Le calcul du test de comparaison d'une fréquence observée à une norme montre que la variation de fréquence concernant la centralité de l'école présente un $z = 1,12$ inférieur à 1,96 et n'est donc pas significative. Il en est de même pour la place communale ($z = 1,53$). L'organisation de la représentation est donc sensiblement la même en ce qui concerne les éléments « non relationnels ».

En revanche, on peut remarquer certains changements sur les items « relationnels ». Si le fait de se connaître entre habitants est indéniablement un élément central de la représentation, on retrouve des disparités importantes concernant l'importance d'un sentiment d'appartenance pour le village et de faire des choses ensemble. En effet, en 2005 le corpus n'estimait pas indispensable l'existence d'un sentiment d'appartenance. La réitération du simple questionnaire de mise en cause aurait confirmé la nature périphérique de cet item dans la structure représentationnelle. Pourtant, le redoublement de la mise en cause porte sa fréquence de réfutation à 80,6 %. De même, l'item faire ensemble apparaît comme grandement troublé. Ces fréquences concordent avec la crise que traverse le village. Les clans qui se sont formés ne donnent pas facilement envie de « faire ensemble », et peuvent déstabiliser l'envie « d'appartenir ».

La petite taille de l'échantillon ne permet d'observer que peu de strates, mais toutes connaissent des perturbations sur les mêmes items. Toutefois, je n'approfondirai pas plus ici leur présentation en raison de la relativité avec laquelle ces résultats doivent être appréhendés. Malgré tout, à la question *« Á votre avis, vos réponses ont-t-elles changé depuis le questionnaire auquel vous aviez répondu il y a 2 ans? »*, la majorité des personnes interrogées pensent avoir donné les mêmes réponses qu'en 2005, la plus grande disparité s'opérant entre la catégorie des originaires et celle des non-originaires. Les non-originaires sont moins catégoriques, mais les originaires, sûrs de leur représentation héritée et entretenue, sont beaucoup plus convaincus de ne pas avoir varié dans leurs réponses.

Originaires (14 observations)	**Non Originaires** (17 observations)
Non 85.7 %	Non 52.9 %

On peut de ce fait avancer qu'ils n'ont pas conscience des perturbations que subissent leurs représentations.

10.1.3 – La représentation d'une identité en campagne : corpus de 2008 (114 personnes)

L'étude a été poussée afin de recueillir un témoignage de la population plus probant. Sur la base du recensement en vigueur à l'époque (1999 : 176 habitants), les 2/3 des habitants ont été interrogés, soit 114 personnes :

114 observations

Gigouzac 2008

secteur d'habitation		
le bourg	75	65.8%
gigouzac nord	22	19.3%
gigouzac sud	17	14.9%
Total	**114**	**100.0%**

SEXE		
Masculin	52	45.6%
Féminin	62	54.4%
Total	**114**	**100.0%**

Age (02-2008)

Moyenne = **49.54**
Médiane = **49.00**
Min = **7.00** Max = **90.00**

Moins de 10	3	2.6%
De 10 à 19	3	2.6%
De 20 à 29	9	7.9%
De 30 à 39	30	26.3%
De 40 à 49	13	11.4%
50 et plus	56	49.1%
Total	**114**	**100.0%**

Etes vous originaire du village ?		
Originaires	49	43.0%
Non-originaires	65	57.0%
Total	**114**	**100.0%**

conjoint d'originaire		
Conjoint d'originaire	28	43.1%
Non conjoint d'originaire	37	56.9%
Total	**65**	**100.0%**

si non, depuis combien de temps y êtes-vous installé ? (02-2008)

Moyenne = **18.68**
Médiane = **10.00**
Min = **0.00** Max = **67.00**

Moins de 10	30	46.2%
De 10 à 19	10	15.4%
De 20 à 29	7	10.8%
De 30 à 39	5	7.7%
De 40 à 49	8	12.3%
50 et plus	5	7.7%
Total	**65**	**100.0%**

Tableau 6 - Variables illustratives de la population interrogée en 2008

Le corpus a été découpé en 73 strates afin de « disséquer » la représentation, mais toutes ne sont pas exploitables en raison de leur faible effectif. Voici les fréquences de l'échantillon général. Les résultats sont présentés dans le même tableau que précédemment.

Tableau 7 - 2008, échantillon général (114 observations)

Fréquences de réfutation ***Seuil de centralité : 66,6%***	**2008** **(p1)**	**2008** **(p2)**
église	46,5 %	
commerces	59,6 %	
école	**78,1 %**	
association	53,5 %	
service public	24,6 %	
lieu de rencontre	**67,5 %**	
place communale	**66,7 %**	
festivité	**67,5 %**	
se connaître	**79,8 %**	**78,9 %**
grandir ensemble	25,4 %	17,5 %
sentiment d'appartenance	65,8 %	**73,7 %**
faire ensemble	59,6 %	**74,6 %**

On note qu'avec un nombre plus important d'observations, les lieux de rencontre, la place communale, ainsi que les festivités entrent timidement dans le système central de la représentation, démontrant que se réunir est toujours important. Mais la représentation de l'identité communale évoquant principalement le lien social et affectif à la communauté, les items relationnels restent influencés par le contexte environnant. Le sentiment d'appartenance et l'envie de faire ensemble demeurent perturbés et indécis. Les habitants du bourg, vivant au cœur des tensions, sont plus déstabilisés par ces deux items que les habitants des mas, plus distants, et ayant tendance à former leur propre petite communauté au sein de la plus générale qu'est le village.

Les strates paraissant les plus représentatives des incompréhensions ambiantes sont toutes celles relatives aux statuts sociaux et psychosociaux d'originaires et de non-originaires de la commune. Il est intéressant de différencier et de mettre plus particulièrement en parallèle trois d'entres elles :

- originaires
- non-originaires, conjoints d'un originaire
- non-originaires, non conjoints d'un originaire

Cela paraît logique puisque la campagne électorale pose finalement la question de la place de chacun de ces ancrages. Mais il est intéressant de voir les dynamiques qui animent ces représentations héritées, transmises, ou nouvelles.

Tableau 8 - 2008, originaires (49 observations)

Fréquences de réfutation ***Seuil de centralité : 66,6%***	**2008** **(p1)**	**2008** **(p2)**
église	42,9 %	
commerces	65,3 %	
école	**81,6 %**	
association	57,1 %	
service public	14,3 %	
lieu de rencontre	**71,4 %**	
place communale	**73,5 %**	
festivité	**69,4 %**	
se connaître	**81,6 %**	**79,6 %**
grandir ensemble	34,7 %	24,5 %
sentiment d'appartenance	**67,3 %**	**73,5 %**
faire ensemble	65,3 %	**83,7 %**

Tableau 9 - 2008, non-originaires "conjoints d'originaires" (28 observations)

Fréquences de réfutation ***Seuil de centralité : 66,6%***	**2008** **(p1)**	**2008** **(p2)**
église	50,0 %	
commerces	42,9 %	
école	64,3 %	
association	46,4 %	
service public	21,4 %	
lieu de rencontre	64,3 %	
place communale	**67,9 %**	
festivité	**78,6 %**	
se connaître	**85,7 %**	**85,7 %**
grandir ensemble	25,0 %	21,4 %
sentiment d'appartenance	**75,0 %**	**75,0 %**
faire ensemble	53,6 %	**82,1 %**

Les non-originaires vivant avec des originaires les rejoignent sur plusieurs éléments centraux de leur représentation. Toutefois, certains items diffèrent. La différence concernant l'école peut s'expliquer par le fait qu'autant les originaires ont foulé les bancs de celle-ci ensemble, autant leurs conjoints demeurent étrangers à ce vécu commun. Les lieux de rencontre, bien que n'étant pas primordiaux dans la représentation des conjoints, restent un élément saillant proche de la centralité.

Concernant les éléments relationnels doublement mis en cause, on remarque que les deux ancrages réagissent de la même façon aux tensions électorales. En effet, en appliquant le même test de significativité que précédemment (les données de la page 1 étant considérées

comme de référence par rapport à celles de la page 2 puisqu'une mise en cause classique se serait arrêtée là), on constate que l'item « faire ensemble » qui paraît tout proche de la centralité (65,3 %) chez les originaires présente un $z = 2{,}70$ rendant malgré tout la différence significative. Il est étonnant de noter que la représentation des conjoints est plus stable que celle des originaires puisqu'ils présentent des fréquences strictement identiques sur les items « se connaître » et « sentiment d'appartenance ». Les discours auxquels j'ai pu assister me laissent penser que l'implication et la perturbation des originaires sont proportionnelles au sentiment de possession qu'ils nourrissent à l'égard de leur village. Avant eux, leurs parents, leurs grands-parents avaient déjà cette impression que leur territoire, qu'ils connaissent sur le bout des doigts, ne changerait jamais réellement. Cet ancrage rend certains points de leur vision de la commune immuables. Mais les items se rattachant au lien social se trouvent affectés par la mobilité nouvelle que connaissent aujourd'hui les habitants. Leurs conjoints, ayant des racines différentes, n'ont pas la même sensibilité. Pourtant, contrairement à ce que l'on pourrait penser, les originaires ne sont pas les plus catégoriques concernant la place d'un nouvel arrivant dans la commune par-rapport à quelqu'un en étant natif (oui 28,6%, non 34,7%, ça dépend 36,7%), leurs conjoints étant un peu moins hésitants (oui 25,0%, non 42,9%, ça dépend 32,1%).

Tableau 10 - 2008, non-originaires "non conjoints d'originaires" (37 observations)

Fréquences de réfutation ***Seuil de centralité : 66,6%***	**2008 (p1)**	**2008 (p2)**
église	48,6 %	
commerces	64,9 %	
école	**83,8 %**	
association	54,1 %	
service public	40,5 %	
lieu de rencontre	64,9 %	
place communale	56,8 %	
festivité	56,8 %	
se connaître	**73,0 %**	**73,0 %**
grandir ensemble	13,5 %	5,4 %
sentiment d'appartenance	56,8 %	**73,0 %**
faire ensemble	56,8 %	56,8 %

Les non-originaires ne vivant pas avec un originaire ont une représentation plus restreinte et individualiste : 22 d'entre eux étant en âge d'avoir des enfants, on comprend que l'école soit un élément central de leur représentation, plus pour des raisons pratiques que communautaires. Si se connaître est un élément central de leur vision de la vie à la campagne, faire ensemble n'est pas primordial pour eux, et le sentiment d'appartenance est aléatoire : soit parce qu'ils ne se sentent pas forcément intégrés et appartenants, soit parce qu'ils n'ont pas le même attachement pour le territoire qu'ils habitent, qu'ils n'en ont pas la même connaissance, et n'en sont pas automatiquement gênés.

Leurs réponses à la question touchant la place d'un nouvel arrivant vont à l'encontre de celles des conjoints d'originaire (oui 40,5%, non 27,0%, ça dépend 32,4%). Peut-être ont-ils une vision plus règlementaire que coutumière du sujet.

Je ne présenterai pas les résultats strates par strates car toutes connaissent en cette période troublée des perturbations sur les mêmes items. Il me semble plus parlant de comparer à présent la représentation avec les réponses données en 2010, une fois le calme revenu.

10.2 – Les représentations de l'identité communale dans l'analyse longitudinale

Il aura bien fallu deux ans, mais ça y est, en 2010 les clans ont disparu avec les tensions. Les originaires ont gagnés les élections, l'auteur présumé du blog a été démasqué, ses colistiers ont plaidé l'ignorance des faits, et l'affaire a été classée dans l'histoire et la mémoire collective. Hormis quelques allusions dans le cercle de l'intime et de l'entre-soi, plus rien ne permet de déceler la discorde de l'époque et le village a retrouvé sa sérénité.

Mais qu'en est-il de la représentation de l'identité communale des habitants ? A-t-elle gardé des traces de ce conflit et évolué vers une nouvelle représentation ? Ou a-elle simplement recouvré une stabilité ? Les originaires ont-ils retrouvé leurs certitudes ? La représentation des non-originaires était-elle ancrée, mais affectée par le contexte conflictuel ? Ou est-elle finalement « continue » dans son instabilité ? La réitération du questionnaire en 2010/2011 permet d'entrevoir une réponse.

10.2.1 – Comparaison 2005/2008/2010 (31 personnes)[36]

Commençons par comparer à nouveau les données des personnes contribuant depuis 2005 à l'étude. Nous pouvons à présent rajouter au parallèle les fréquences de leur troisième participation.

[36] Rapport Sphinx disponible en annexe n°3

Tableau 11 – Comparaison 2005/2008/2010, échantillon général (31 observations)

Fréquences de réfutation *Seuil de centralité : 66,6%*	**2005**	**2008 (p1)**	**2008 (p2)**	**2010 (p1)**	**2010 (p2)**
église	48,4 %	48,4 %		45,2 %	
commerces	53,3 %	48,4 %		41,9 %	
école	64,5 %	**74,2 %**		**67,7 %**	
association	36,7 %	41,9 %		48,4 %	
service public	10,0 %	9,7 %		3,2 %	
lieu de rencontre	58,1 %	54,8 %		64,5 %	
place communale	**67,7 %**	54,8 %		61,3 %	
festivité	61,3 %	51,6 %		64,5 %	
se connaître	**71,0 %**	**77,4 %**	**83,9 %**	**90,3 %**	**80,6 %**
grandir ensemble	6,7 %	19,4 %	19,4 %	22,6 %	22,6 %
sentiment d'appartenance	53,3 %	61,3 %	**80,6 %**	**74,2 %**	**71,0 %**
faire ensemble	**71,0 %**	45,2 %	**67,7 %**	**77,4 %**	**77,4 %**

Le tableau ainsi obtenu montre clairement la stabilité retrouvée face à la double mise en cause. La structure représentationnelle ressortant est identique à celle dégagée en 2008 par la réunion des deux pages. Á la différence près que cette fois, les éléments centraux ont retrouvé leur stabilité d'une page sur l'autre.

Malgré tout, la fréquence de réfutation de 53,3 % concernant le sentiment d'appartenance en 2005 m'interroge. Toutefois, si l'on observe les fréquences des autres modalités de réponse, on remarque que la modalité dominante est « ça dépend ». Je rappelle que ce « schème de rationalisation » introduit par Michel Bataille et Christine Mias (2002) lors de leur étude du groupe idéal, permet au contexte de s'exprimer, et de mettre en évidence les items qu'il peut influencer. Peut-être le sentiment d'appartenance était-il un élément dormant, activé par le contexte des élections municipales et toujours présent, telle une trace du passé.

	oui	non	ça dépend
identité se connaître (2005)	**0,0%**	**71,0%**	**29,0%**
identité grandir ensemble (2005)	**43,3%**	**6,7%**	**50,0%**
identité appartenance (2005)	**6,7%**	**53,3%**	**40,0%**
identité faire ensemble (2005)	**3,2%**	**71,0%**	**25,8%**

Mais intéressons nous à présent à la comparaison des fréquences du corpus plus éloquent de 2008.

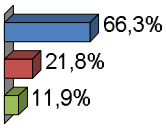
10.2.2 – Comparaison 2008/2010 (101 personnes)[37]

En raison de 2 décès et 11 déménagements, seules 101 personnes ont répondu à nouveau.

101 observations
Echantillon total 2008/2010

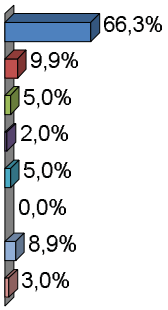
secteur d'habitation

	Nb	% cit.
le bourg	**67**	**66,3%**
gigouzac nord	**22**	**21,8%**
gigouzac sud	**12**	**11,9%**
Total	**101**	**100,0%**



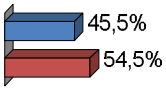
adresse

	Nb	% cit.
le bourg	**67**	**66,3%**
mas de barrade	**10**	**9,9%**
escalmels	**5**	**5,0%**
mas del vent	**2**	**2,0%**
mas de nadal	**5**	**5,0%**
mas de guillaume	**0**	**0,0%**
mas de jouanis	**9**	**8,9%**
mas de guinet	**3**	**3,0%**
Total	**101**	**100,0%**



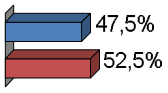
SEXE

	Nb	% cit.
Masculin	**46**	**45,5%**
Féminin	**55**	**54,5%**
Total	**101**	**100,0%**



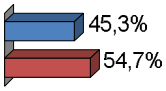
Etes vous originaire du village ?

	Nb	% cit.
Originaires	**48**	**47,5%**
Non-originaires	**53**	**52,5%**
Total	**101**	**100,0%**



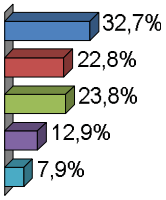
conjoint d'originaire

	Nb	% cit.
Conjoint d'originaire	**24**	**45,3%**
Non conjoint d'originaire	**29**	**54,7%**
Total	**53**	**100,0%**



NB_ENFANTS

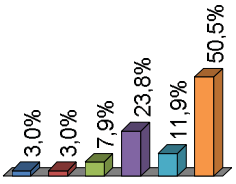
	Nb	% cit.
0	**33**	**32,7%**
1	**23**	**22,8%**
2	**24**	**23,8%**
3	**13**	**12,9%**
4 et plus	**8**	**7,9%**
Total	**101**	**100,0%**



Age (02-2008)

Moyenne = **49,65** Ecart-type = **19,63**

	Nb	% cit.
Moins de 10	**3**	**3,0%**
De 10 à 19	**3**	**3,0%**
De 20 à 29	**8**	**7,9%**
De 30 à 39	**24**	**23,8%**
De 40 à 49	**12**	**11,9%**
50 et plus	**51**	**50,5%**
Total	**101**	**100,0%**



Age (2010)

Moyenne = **51,92** Ecart-type = **19,61**

	Nb	% cit.
Moins de 10	**2**	**2,0%**
De 10 à 19	**4**	**4,0%**
De 20 à 29	**3**	**3,0%**
De 30 à 39	**20**	**19,8%**
De 40 à 49	**18**	**17,8%**
50 et plus	**54**	**53,5%**
Total	**101**	**100,0%**

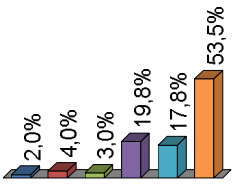


Tableau 12 - Variables illustratives du corpus 2008/2010

[37] Rapport Sphinx disponible en annexe n°4

Comme pour la comparaison précédente, le tableau récapitulatif démontre qu'avec la stabilisation et l'harmonisation du contexte du village, la représentation a retrouvé son équilibre et sa cohérence.

Tableau 13 – Comparaison 2008/2010, échantillon général (101 observations)

Fréquences de réfutation *Seuil de centralité : 66,6%*	**2008 (p1)**	**2008 (p2)**	**2010 (p1)**	**2010 (p2)**
église	46,5 %		43,6 %	
commerces	60,4 %		53,5 %	
école	**79,2 %**		**67,3 %**	
association	55,4 %		56,4 %	
service public	23,8 %		16,8 %	
lieu de rencontre	**69,3 %**		65,3 %	
place communale	**71,3 %**		**68,3 %**	
festivité	**68,3 %**		**72,3 %**	
se connaître	**79,2 %**	**80,2 %**	**90,1 %**	**79,2 %**
grandir ensemble	27,7 %	17,8 %	13,9 %	14,9 %
sentiment d'appartenance	66,3 %	**74,3 %**	**73,3 %**	**70,3 %**
faire ensemble	61,4 %	**75,2 %**	**72,3 %**	**74,3 %**

L'écart de fréquences que l'on peut noter concernant la mise en cause des lieux de rencontre n'est pas significatif avec un $z = 0{,}87$. Plusieurs explications sont alors plausibles. Soit cette variation est due à une erreur d'inattention des répondants, soit selon l'hypothèse posée (Cf. 8.3), l'item est un élément du système contextuel. Mais cette discussion sera développée postérieurement (Cf. 11.4.1).

En revanche, les items relationnels doublement mis en cause, bien que connaissant des variations de fréquences sur les deux pages, présentent une structure identique. Une fois le calme revenu, les villageois ont retrouvé le goût de faire ensemble et le sentiment de former une collectivité unie. Mais avant de faire de cette interprétation une réalité, il est important de disséquer un peu plus la représentation.

Les strates présentent communément la même dynamique représentationnelle, mais les plus représentatives restent toujours celles relatives aux statuts sociaux et psychosociaux d'originaires et de non-originaires du village qui permettent de dégager deux processus distincts. Mettons à nouveau en parallèle les fréquences :

- des originaires
- des non-originaires, conjoints d'un originaire
- des non-originaires, non conjoints d'un originaire

Il est important de préciser que les tableaux ne présenteront plus les mêmes fréquences concernant 2008 en raison de la modification de l'effectif du corpus.

Tableau 14 - Comparaison 2008/2010, originaires (48 observations)

Fréquences de réfutation *Seuil de centralité : 66,6%*	**2008 (p1)**	**2008 (p2)**	**2010 (p1)**	**2010 (p2)**
église	41,7 %		45,8 %	
commerces	64,6 %		60,4 %	
école	**81,3 %**		62,5 %	
association	58,3 %		58,3 %	
service public	14,6 %		14,6 %	
lieu de rencontre	**72,9 %**		**66,7 %**	
place communale	**75,0 %**		**70,8 %**	
festivité	**70,8 %**		**75,0 %**	
se connaître	**81,3 %**	**79,2 %**	**91,7 %**	**83,3 %**
grandir ensemble	35,4 %	22,9 %	14,6 %	16,7 %
sentiment d'appartenance	**68,8 %**	**75,0 %**	**81,3 %**	**81,3 %**
faire ensemble	**66,7 %**	**83,3 %**	**79,2 %**	**79,2 %**

La différence de fréquences concernant l'école est significative avec z = 3,35. On peut peut-être penser que l'item avait été suractivé par le contexte poussant les originaires à privilégier et resserrer les liens qui les unissent. Le tableau des réponses de 2008 exposé précédemment (CF. 11.2.3) présentait une différence concernant la centralité de faire ensemble (65,3% page 1, et 83,7% page 2) qui n'apparaît plus dans le présent tableau.

Tableau 15 - Comparaison 2008/2010, non-originaires "conjoints d'originaires" (24 observations)

Fréquences de réfutation *Seuil de centralité : 66,6%*	**2008 (p1)**	**2008 (p2)**	**2010 (p1)**	**2010 (p2)**
église	45,8 %		33,3 %	
commerces	45,8 %		45,8 %	
école	**70,8 %**		58,3 %	
association	54,2 %		62,5 %	
service public	20,8 %		29,2 %	
lieu de rencontre	**70,8 %**		62,5 %	
place communale	**70,8 %**		**66,7 %**	
festivité	**83,3 %**		**70,8 %**	
se connaître	**83,3 %**	**83,3 %**	**91,7 %**	**87,5 %**
grandir ensemble	25,0 %	20,8 %	8,3 %	8,3 %
sentiment d'appartenance	**75,0 %**	**75,0 %**	**70,8 %**	**79,2 %**
faire ensemble	58,3 %	**83,3 %**	**75,0 %**	**79,2 %**

Hormis les lieux de rencontre (qui présentent malgré tout une fréquence de réfutation proche de la centralité), les conjoints manifestent la même dynamique représentationnelle que les originaires et mettent eux aussi en avant l'importance de l'interconnaissance, d'avoir un sentiment d'appartenance, et de faire des choses ensemble. Associés à la place communale qui, d'après les entretiens, ressort comme un lieu privilégié et central de rencontre, ces

éléments montrent l'importance accordée par ces deux ancrages à la vie relationnelle. Ouverts sur le village et la communauté, les originaires et leurs conjoints ont retrouvé un équilibre et une harmonie dans le quotidien informel régissant la vie du village. Il n'en est pas de même pour les non-originaires ne vivant pas avec un originaire.

Tableau 16 - Comparaison 2008/2010, non-originaires "non conjoints d'originaires" (29 observations)

Fréquences de réfutation *Seuil de centralité : 66,6%*	**2008 (p1)**	**2008 (p2)**	**2010 (p1)**	**2010 (p2)**
église	55,2 %		48,3 %	
commerces	65,5 %		48,3 %	
école	**82,8 %**		**82,8 %**	
association	51,7 %		48,3 %	
service public	41,4 %		10,3 %	
lieu de rencontre	62,1 %		65,5 %	
place communale	65,5 %		65,5 %	
festivité	51,7 %		**69,0 %**	
se connaître	**72,4 %**	**79,3 %**	**86,2 %**	65,5 %
grandir ensemble	17,2 %	6,9 %	17,2 %	17,2 %
sentiment d'appartenance	55,2 %	**72,4 %**	62,1 %	44,8 %
faire ensemble	55,2 %	55,2 %	58,6 %	62,1 %

On constate que leur représentation est « continue » dans son instabilité. Peut-être une spécificité indiquant que leur représentation n'est qu'émergente. Toujours est-il que l'on observe une structure plus individualiste. L'école conserve sa centralité « pratique » évoquée précédemment. Les festivités, concordantes avec les modes d'habiter exposés au chapitre 11, deviennent centrales. En revanche, aucun des items relationnels n'est stabilisé. Se connaître a même au contraire perdu son aplomb. La représentation apparaît alors comme plus perturbée que pendant le conflit électoral. On peut se demander si la discorde ne les poussait pas à arborer des signes caractéristiques de la vie d'un village, proclamant ainsi leur place légitime, mais laissant leur préoccupations réelles reprendre le dessus une fois le calme revenu.

Si l'on fouille un peu plus la strate des non-originaires en général, on s'aperçoit que ceux qui sont installés depuis moins de 10 ans, ou au contraire depuis plus de 20 ans, ont une représentation stable. Je pense que les premiers ne se posent pas vraiment la question de leur place dans le village, et que les seconds ont trouvé la leur. Ceux qui en revanche sont installés depuis 10 à 20 ans présentent un trouble au niveau du sentiment d'appartenance, preuve de l'importance du temps long dans l'intégration à un village. Cette temporalité est confirmée par la prise en compte de l'âge des répondants. La tranche des 20 à 40 ans, installée en majorité depuis peu de temps, connait une perturbation de l'item se connaître. Celle des 20 à 40 ans, installée depuis plus longtemps, est affectée au niveau du sentiment d'appartenance. Les 65 ans et plus, côtoyant le village depuis de nombreuses années, ont une représentation stable de l'identité communale.

10.2.3 – 2010 (203 personnes)[38]

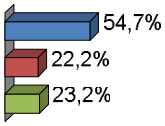
J'ai voulu recueillir l'opinion du plus grand nombre de Gigouzacois. Ainsi, 92 % des 221 villageois recensés en 2008 ont participé à cette dernière étude.

203 observations
Echantillon total

2010

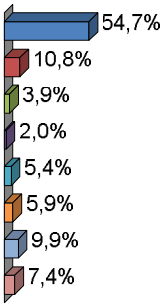
secteur d'habitation

	Nb	% cit.
le bourg	111	54,7%
gigouzac nord	45	22,2%
gigouzac sud	47	23,2%
Total	203	100,0%



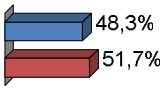
adresse

	Nb	% cit.
le bourg	111	54,7%
mas de barrade	22	10,8%
escalmels	8	3,9%
mas del vent	4	2,0%
mas de nadal	11	5,4%
mas de guillaume	12	5,9%
mas de jouanis	20	9,9%
mas de guinet	15	7,4%
Total	203	100,0%



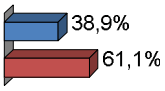
SEXE

	Nb	% cit.
Masculin	98	48,3%
Féminin	105	51,7%
Total	203	100,0%



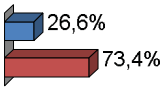
Etes vous originaire du village ?

	Nb	% cit.
Originaires	79	38,9%
Non-originaires	124	61,1%
Total	203	100,0%



conjoint d'originaire

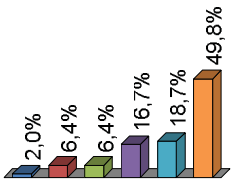
	Nb	% cit.
Conjoint d'originaire	33	26,6%
Non conjoint d'originaire	91	73,4%
Total	124	100,0%



Age (2010)

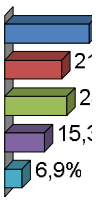
Moyenne = **49,71** Ecart-type = **19,95**

	Nb	% cit.
Moins de 10	4	2,0%
De 10 à 19	13	6,4%
De 20 à 29	13	6,4%
De 30 à 39	34	16,7%
De 40 à 49	38	18,7%
50 et plus	101	49,8%
Total	203	100,0%



NB_ENFANTS

	Nb	% cit.
0	65	32,0%
1	44	21,7%
2	49	24,1%
3	31	15,3%
4 et plus	14	6,9%
Total	203	100,0%



Temps d'installation (2010)

Moyenne = **17,81** Ecart-type = **18,41**

	Nb	% cit.
Moins de 10	62	50,0%
De 10 à 19	21	16,9%
De 20 à 29	8	6,5%
De 30 à 39	8	6,5%
De 40 à 49	15	12,1%
50 et plus	10	8,1%
Total	124	100,0%

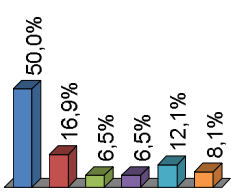


Tableau 17 - Variables illustratives du corpus de 2010

[38] Rapport Sphinx disponible en annexe n°5

Á cette plus grande échelle, le noyau central de la représentation de l'identité communale est beaucoup plus restreint, mais la double mise en cause montre des items relationnels stables.

Tableau 18 - 2010, échantillon général (203 observations)

Fréquences de réfutation ***Seuil de centralité : 66,6%***	**2010** **(p1)**	**2010** **(p2)**
église	44,8 %	
commerces	52,7 %	
école	65,5 %	
association	51,7 %	
service public	21,7 %	
lieu de rencontre	66,5 %	
place communale	62,1 %	
festivité	**68,5 %**	
se connaître	**81,3 %**	**75,4 %**
grandir ensemble	12,3 %	13,8 %
sentiment d'appartenance	66,5 %	65,0 %
faire ensemble	**71,4 %**	**72,9 %**

On peut noter que l'école, les lieux de rencontre et le sentiment d'appartenance sont à la frontière du système central de la représentation. On remarque également une grande similitude avec la représentation que peuvent avoir les non-originaires « non conjoint d'originaire » (page suivante), ancrage à présent majoritaire dans le village. Petit à petit, la représentation évolue, se calquant sur les nouveaux modes d'habiter tournés vers le côté festif.

Tableau 19 - 2010, originaires (79 observations)

Fréquences de réfutation ***Seuil de centralité : 66,6%***	**2010** **(p1)**	**2010** **(p2)**
église	48,1 %	
commerces	54,4 %	
école	64,6 %	
association	55,7 %	
service public	16,5 %	
lieu de rencontre	65,8 %	
place communale	65,8 %	
festivité	**67,1 %**	
se connaître	**82,3 %**	**78,5 %**
grandir ensemble	16,5 %	16,5 %
sentiment d'appartenance	**74,7 %**	**70,9 %**
faire ensemble	**74,7 %**	**75,9 %**

Du côté des originaires, la représentation est similaire puisque les lieux de rencontre et la place communale, éléments centraux de la représentation des originaires interrogés en 2008, restent très proche de la centralité.

Tableau 20 - 2010, non-originaires "conjoints d'originaires" (33 observations)

Fréquences de réfutation ***Seuil de centralité : 66,6%***	**2010** **(p1)**	**2010** **(p2)**
église	39,4 %	
commerces	54,5 %	
école	**66,7 %**	
association	60,6 %	
service public	30,3 %	
lieu de rencontre	**69,7 %**	
place communale	**69,7 %**	
festivité	**78,8 %**	
se connaître	**90,9 %**	**87,9 %**
grandir ensemble	9,1 %	12,1 %
sentiment d'appartenance	63,6 %	**69,7 %**
faire ensemble	**75,8 %**	**81,8 %**

La représentation des conjoints est également similaire à celle du corpus de 2008. On note une variation concernant le sentiment d'appartenance, mais la différence (représentant seulement 2 observations, $z = 0{,}73$) n'est pas significative et est plutôt imputable au petit effectif du corpus.

Tableau 21 - 2010, non-originaires "non conjoints d'originaires" (91 observations)

Fréquences de réfutation ***Seuil de centralité : 66,6%***	**2010** **(p1)**	**2010** **(p2)**
église	44,0 %	
commerces	50,5 %	
école	65,9 %	
association	45,1 %	
service public	23,1 %	
lieu de rencontre	65,9 %	
place communale	56,0 %	
festivité	65,9 %	
se connaître	**76,9 %**	**68,1 %**
grandir ensemble	9,9 %	12,1 %
sentiment d'appartenance	60,4 %	58,2 %
faire ensemble	**67,0 %**	**67,0 %**

La représentation des non-originaires « non conjoint d'originaire » est beaucoup plus maigre, mais présente des items relationnels résistant à la double mise en cause.

10.3 – Représentations des ancrages

Afin d'éclairer les résultats du questionnaire de mise en cause qui viennent d'être exposés et les ancrages psychosociaux qui ont été mis en lumière, il m'a paru intéressant de proposer une technique d'association libre pour deux raisons :

- d'une part le nouveau corpus représentant 92% du village resterait sans cela cantonné à des items déterminés 5 ans auparavant. J'ai donc voulu lui laisser une liberté d'expression.
- d'autre part, la vision que peuvent avoir les habitants des différents ancrages peut permettre de clarifier leur prise de position et leur rôle dans la dynamique représentationnelle.

L'analyse la plus pertinente pour traiter les données recueillies est l'analyse de similitude. « C'est une analyse de données particulièrement en phase avec l'étude des représentations sociales. On peut mettre en correspondance les propriétés mathématiques des graphes et les notions qui sont utilisées dans la théorie des représentations sociales. Ainsi une représentation sociale est constituée d'éléments sélectionnés parce qu'ils sont proches du thème dont on cherche la représentation. Mais la représentation n'est pas seulement œuvre de sélection et d'amnésie, elle est fondamentalement une organisation, un ensemble de relations entre ses éléments. » (Vergès, Bouriche, 2001, p68). L'objectif de l'analyse de similitude est en ce sens d'étudier la proximité et les relations entre les éléments d'un ensemble, non pas pour en ressortir les éléments centraux de la représentation, mais plutôt pour établir les liens qui font sens : « La centralité dans le graphe recouvre en fait deux propriétés sociales différentes : l'existence d'une variable recouvrant une notion centrale et organisatrice de la représentation sociale ; l'existence d'une variable intermédiaire entre deux ou plusieurs dimensions de l'univers représenté. (...) Il nous paraît important de pointer **la nécessité de croiser les informations** données par l'arbre maximum (...) avec des informations obtenues par des questionnaires construits spécialement pour mettre en évidence le noyau central. La position dans les graphes de similitude des éléments centraux, ainsi définis, est alors très éclairante. » (Vergès, Bouriche, 2001, p 69-70).

Dans la même optique que pour la mise en cause, il s'agit plutôt ici de comparer les relations de proximité que présente chacun des trois ancrages qui ont fait sens précédemment. La seule variable illustrative intégrée à l'analyse est donc le statut social et psychosocial des répondants, soit originaire, non-originaire, ou non-originaire conjoint d'un originaire. Les arbres maximums présentés sont basés sur les réponses aux trois questions d'association libre :

- Pourriez-vous donner 3 mots ou expressions qui caractérisent un originaire du village ?
- Pourriez-vous donner 3 mots ou expressions qui caractérisent un habitant qui n'est pas originaire du village ?
- Pourriez-vous donner 3 mots ou expressions auxquels vous fait penser l'identité communale ?

Les tableaux de catégorisation établis en amont de l'analyse sont consultables en annexe n°6, 7 et 8. Les analyses ont été réalisées grâce au logiciel libre iRaMuTeQ[39] développé par Pierre Ratinaud (2009) de l'équipe Repère de l'université de Toulouse Le Mirail. L'indice de similitude choisi se base la cooccurrence des termes qui s'appuie sur le nombre de fois où un item a été choisi en même temps qu'un autre.

10.3.1 – Caractéristiques d'un originaire

L'analyse se base sur 173 observations ayant formulées au moins une association caractérisant un originaire (Cf. annexe n°6). Les rangs d'apparition se répartissent ainsi :

Tableau 22 - Caractéristiques d'un originaire, rangs d'apparition (association libre)

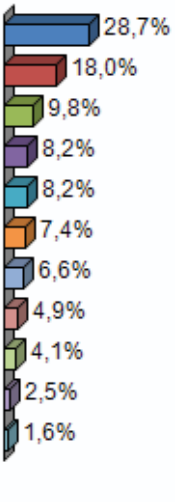
assoc 1	Nb	% cit.
racines	35	20,2%
rel_neg	24	13,9%
rural	22	12,7%
rel_pos	21	12,1%
savoir	18	10,4%
us_coutumes	15	8,7%
anc_terr	14	8,1%
vécu_com	9	5,2%
interconn	7	4,0%
prat_terr	6	3,5%
implication	2	1,2%
Total	173	100,0%

assoc 2	Nb	% cit.
rel_pos	36	23,4%
rel_neg	23	14,9%
racines	15	9,7%
savoir	13	8,4%
us_coutumes	13	8,4%
vécu_com	13	8,4%
rural	11	7,1%
anc_terr	9	5,8%
prat_terr	9	5,8%
implication	7	4,5%
interconn	5	3,2%
Total	154	100,0%

[39] « interface de R pour l'analyse Multidimensionnelle de Textes et de Questionnaires »

assoc 3

	Nb	% cit.
rel_pos	35	28,7%
rel_neg	22	18,0%
us_coutumes	12	9,8%
racines	10	8,2%
savoir	10	8,2%
implication	9	7,4%
anc_terr	8	6,6%
vécu_com	6	4,9%
prat_terr	5	4,1%
rural	3	2,5%
interconn	2	1,6%
Total	122	100,0%



L'arbre maximum montre deux représentations des originaires distinctes. Les modalités illustratives sont indexées X.originaire, X.non_originaire, et X.conjoint pour les conjoints des originaires.

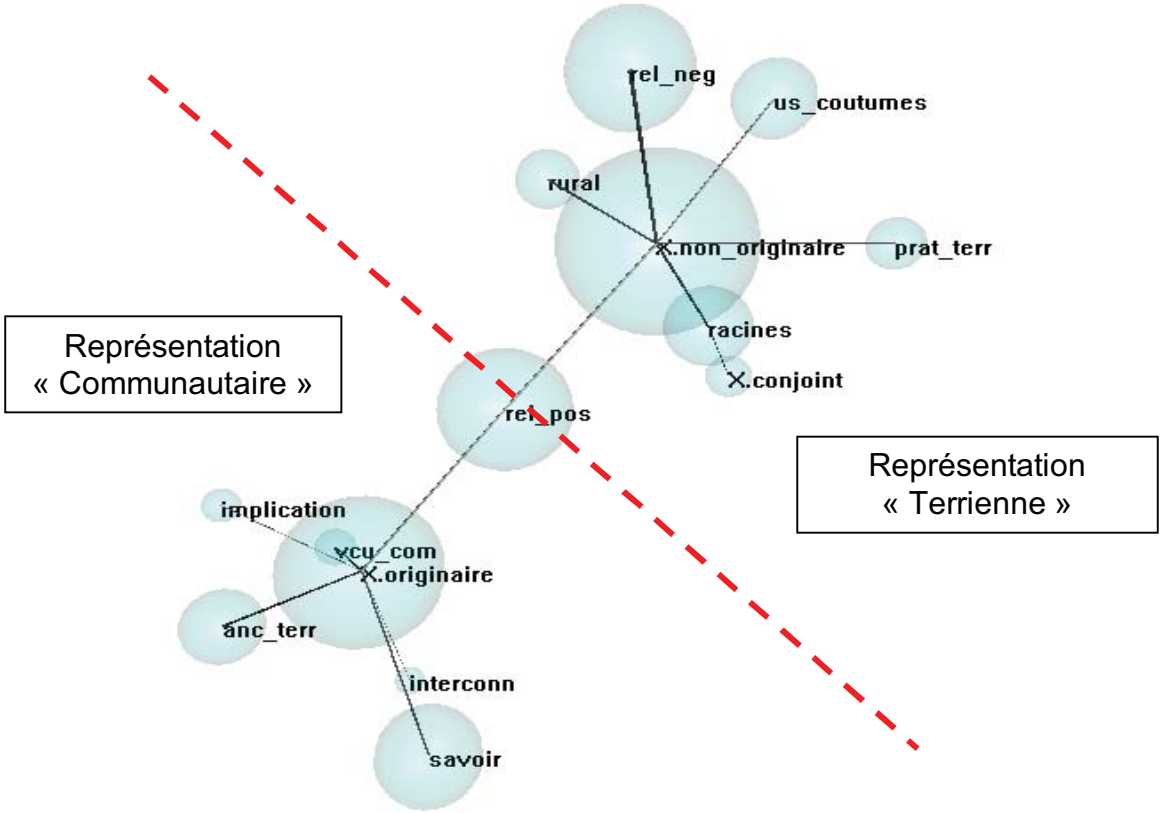


Figure 9 - Représentation d'un originaire - Arbre maximum (cooccurrence)

Originaires		
racines rural us_coutumes anc_terr = ancrage territorial	prat_terr = pratique du territoire savoir = détenteur du savoir vécu_com = vécu commun rel_pos = relationnel positif	rel_neg = relationnel négatif interconn = interconnaissance implication

Les originaires se représentent leur propre groupe comme caractérisé par une appartenance à une vie communautaire, dont ils sont les détenteurs du savoir (*« histoire, mémoire, transmettre »*), empreinte d'implication (*« s'investit dans le village »)*, de vécu commun, d'un ancrage territorial lié à l'« *attachement* », et d'interconnaissance. Ils se définissent donc en corrélation avec le lien relationnel qu'ils nourrissent pour le village.

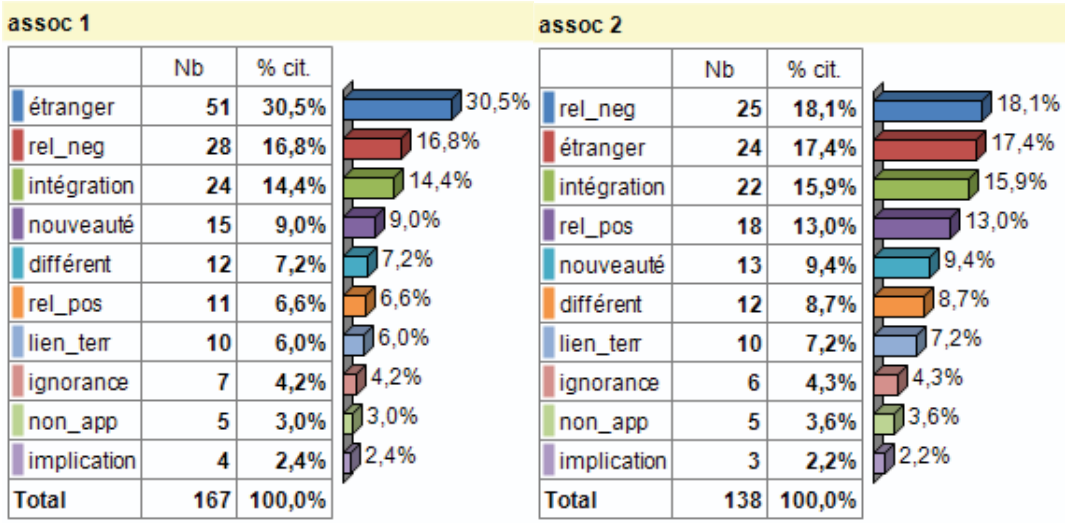
Les non-originaires, au contraire, ont une vision très terrienne des originaires. Ce sont pour eux des ruraux (au sens principalement de « *paysans, rustiques, vieux* »), ayant leurs racines au village, attachés aux traditions, ayant une pratique spécifique du territoire (*« connaissance du pays, préservation du village, proximité »*), et avec lesquels le relationnel peut être difficile (*« possessifs du village, intolérants, méfiants, renfermés »*). Les conjoints des originaires se situent plutôt « du côté » des non-originaires, mais se représentent les originaires surtout par l'importance de leurs racines.

Ces deux représentations différentielles s'articulent et se rejoignent dans l'attribution d'un caractère relationnel positif des originaires (*« convivial, solidaire, serviable, festif »*).

10.3.2 – Caractéristiques d'un non-originaire

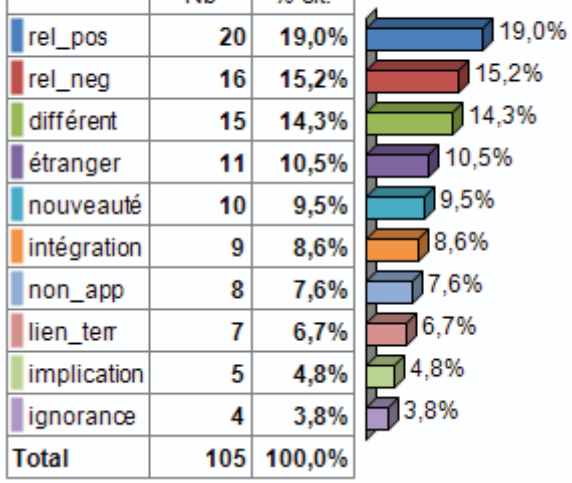
L'analyse se base sur 168 observations exprimées (Cf. annexe n°7), dont les rangs d'apparition des catégories définies se répartissent comme suit :

Tableau 23 - Caractéristiques d'un non-originaire, rangs d'apparition (association libre)



assoc 3

	Nb	% cit.
rel_pos	20	19,0%
rel_neg	16	15,2%
différent	15	14,3%
étranger	11	10,5%
nouveauté	10	9,5%
intégration	9	8,6%
non_app	8	7,6%
lien_terr	7	6,7%
implication	5	4,8%
ignorance	4	3,8%
Total	105	100,0%



L'arbre maximum montre différentes représentations des non-originaires. Les modalités illustratives sont à nouveau indexées X.originaire, X.non_originaire, et X.conjoint.

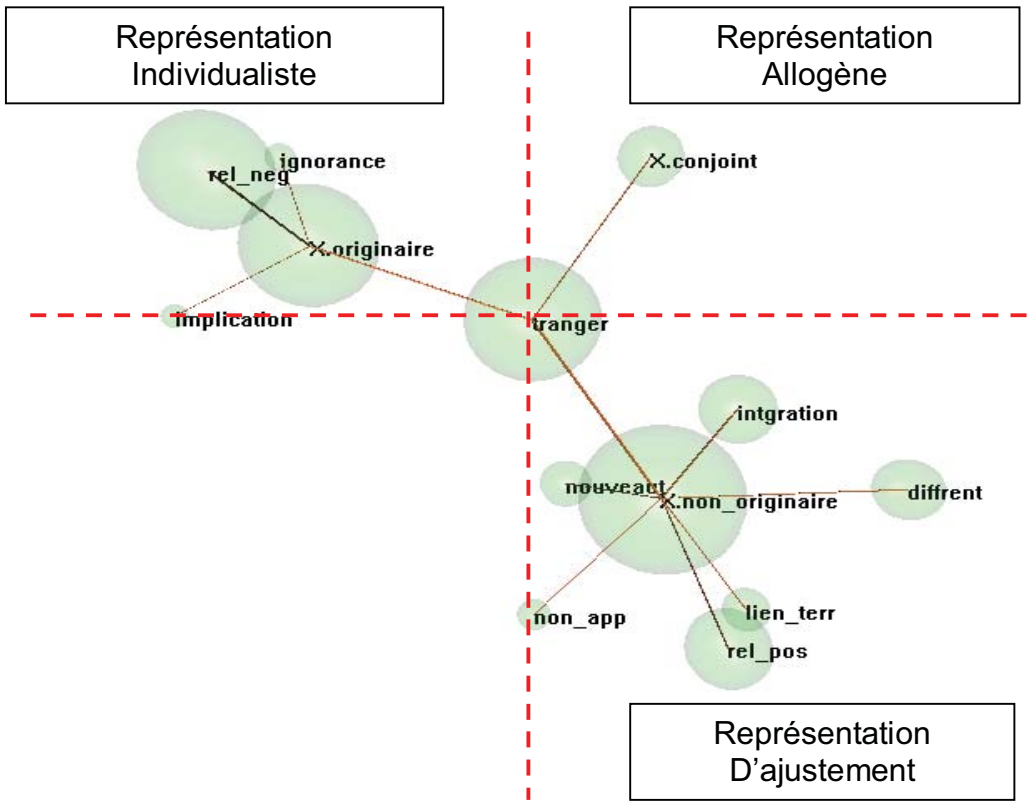


Figure 10 - Représentation d'un non-originaire - Arbre maximum (cooccurrence)

Non-originaires		
étranger différent implication nouveauté	rel_pos = relationnel positif rel_neg = relationnel négatif non_app = non-appartenance	ignorance = de l'histoire et du vécu commun intégration lien_terr = lien au territoire

Les originaires ont une représentation d'un non-originaire marquant l'individualisme de ce dernier. Les difficultés relationnelles sont mises en avant (*« froid, isolé, manque de relationnel, prétentieux, tout permis »*), suivies d'un manque d'implication et de leur ignorance de l'histoire commune.

Les conjoints des originaires se contentent d'une représentation allogène des nouveaux-venus, l'opposant ainsi à leur représentation des originaires qu'ils réduisaient aux racines de ces derniers.

Les non-originaires ont une représentation montrant leur volonté d'ajustement entre un territoire déjà investi et approprié, auquel ils n'appartiennent pas encore du point de vue de la communauté (*« attachement différent, envahisseur, pas à sa place, ne pas se sentir du village »*), mais auquel ils apportent de la nouveauté (*« Redonner un coup de jeune, curieux, enrichissement, idées nouvelles »*), ainsi qu'un relationnel positif (*« agréable, envie de partager, festif, ouvert, serviable »*).

10.3.3 – Les conjoints d'originaires

Une parenthèse pour tenter de situer ces non-originaires qui vivent avec un originaire. De leur propre constat, leur intégration à la communauté est grandement facilitée par ce statut particulier en forme de trait d'union. Dans le processus d'intégration « initiation - insertion - intégration » régissant une socialisation secondaire (Cf. 5.1.2), leur intégration est directe : ils sont « la femme ou le mari de, la belle-fille ou le gendre de, etc. » partant du principe que le quotidien familial partagé les initiera de fait à la culture villageoise.

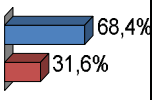
Dans la logique de ce raisonnement, une forte majorité d'originaires ou de leurs conjoints les considèrent plutôt comme un originaire. Ils ont les mêmes réseaux d'appartenance et s'investissent dans la vie du village,

Tableau 24 - Statut psychosocial des conjoints d'originaires

Originaires 2010 (79 observations)

Considération conjoint(2010)

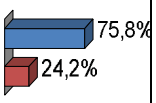
	Nb	% cit.
Plutôt comme un originaire	54	68,4%
Plutôt comme un non-originaire	25	31,6%
Total	79	100,0%



Non-originaires « conjoint d'originaire » 2010 (33 observations)

Considération conjoint(2010)

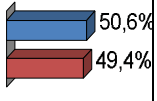
	Nb	% cit.
Plutôt comme un originaire	25	75,8%
Plutôt comme un non-originaire	8	24,2%
Total	33	100,0%



Non-originaires « non conjoint d'originaire » 2010 (89 observations)

Considération conjoint(2010)

	Nb	% cit.
Plutôt comme un originaire	45	50,6%
Plutôt comme un non-originaire	44	49,4%
Total	89	100,0%



pour le village. On les retrouve par exemple à la tête de la bibliothèque, ou au sein du Foyer Rural en compagnie d'originaires *« pour animer le village plutôt que de rester tout seul chez soi »*[40]. Ils connaissent parfaitement le passé collectif ou historique de la commune qu'ils ont entendu raconter maintes fois à la maison. Le village représente pour eux *« une famille »,* qui les a elle-même rapidement adoptés.

Les non-originaires quant à eux sont plus partagés. La moitié d'entre eux les considère comme des non-originaires. Les arguments donnés lors de leur réponse à la question montrent qu'ils ne voient pas pourquoi les conjoints auraient *« droit »* à un statut différent du leur.

Mais on peut tout de même affirmer que l'ancrage psychosocial des conjoints est assimilé à celui des originaires. Preuve en est qu'on les retrouve au conseil municipal sans aucune controverse.

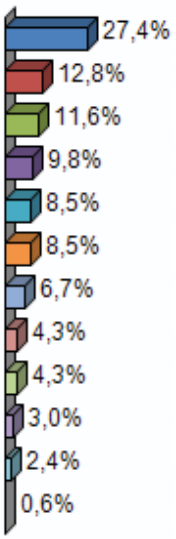
10.3.4 – Et l'identité communale ?

L'analyse de similitude se base sur 164 observations exprimées (Cf. annexe n°8), dont les rangs d'apparition des catégories définies se répartissent comme suit :

Tableau 25 - L'identité communale, rangs d'apparition (association libre)

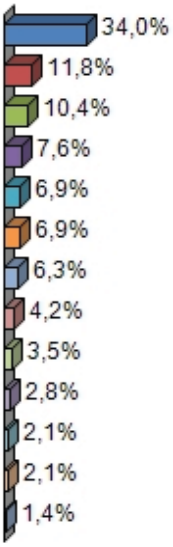
assoc 1

	Nb	% cit.
relationnel	45	27,4%
appartenance	21	12,8%
racines	19	11,6%
solidarité	16	9,8%
qual_vie	14	8,5%
territoire	14	8,5%
faire_ens	11	6,7%
festif	7	4,3%
vécu_com	7	4,3%
politique	5	3,0%
chauvin	4	2,4%
mémoire	1	0,6%
Total	**164**	**100,0%**



assoc 2

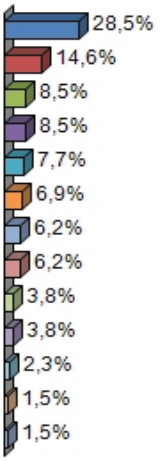
	Nb	% cit.
relationnel	49	34,0%
territoire	17	11,8%
solidarité	15	10,4%
appartenance	11	7,6%
faire_ens	10	6,9%
qual_vie	10	6,9%
festif	9	6,3%
mémoire	6	4,2%
vécu_com	5	3,5%
racines	4	2,8%
chauvin	3	2,1%
us_coutumes	3	2,1%
politique	2	1,4%
Total	**144**	**100,0%**



[40] Extrait d'entretien

assoc 3

	Nb	% cit.
relationnel	37	28,5%
solidarité	19	14,6%
appartenance	11	8,5%
territoire	11	8,5%
faire_ens	10	7,7%
racines	9	6,9%
festif	8	6,2%
us_coutumes	8	6,2%
mémoire	5	3,8%
vécu_com	5	3,8%
chauvin	3	2,3%
politique	2	1,5%
qual_vie	2	1,5%
Total	130	100,0%



L'arbre maximum obtenu montre que nous nous trouvons là dans les conditions de « l'existence d'une variable intermédiaire entre deux ou plusieurs dimensions de l'univers représenté. » (Vergès, Bouriche, 2001, p 69), ou, dans le cas présent, d'un groupe de variables. Les modalités illustratives sont toujours indexées X.originaire, X.non_originaire, et X.conjoint.

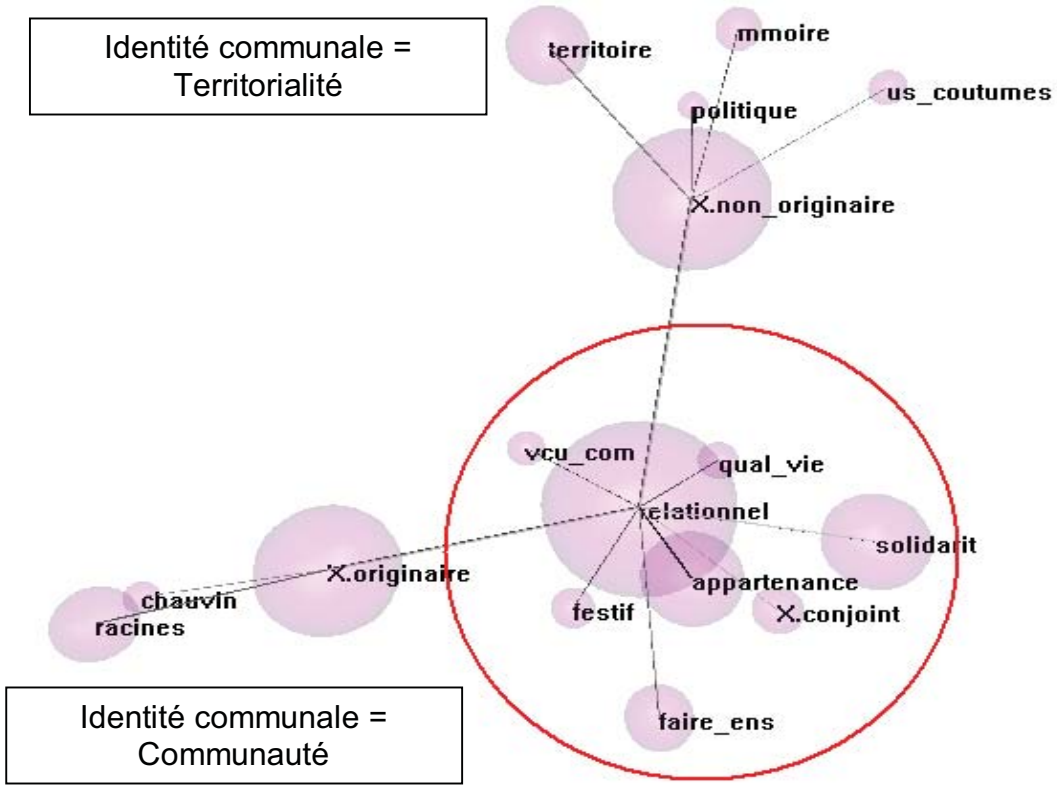


Figure 11 - Représentation de l'identité communale - Arbre maximum (cooccurrence)

Identité communale		
solidarité	us_coutumes	racines
chauvin = sentiment chauvin	mémoire politique	vécu_com = vécu commun
appartenance	territoire	relationnel
festif	qual_vie = qualité de vie	faire_ens = faire ensemble

L'importance du relationnel, cité au premier rang dans les trois associations, est particulièrement saillante. On y retrouve les notions d'*interconnaissance*, de d'*entente*, d'*échange*, de *partage*, etc. Il organise toute une vie villageoise. Les thèmes de l'appartenance (*« faire partie, attachement, communauté, ensemble, reconnaissance »*), de la solidarité (*« entraide, solidaire »*), de faire ensemble (*« animer, intérêt, participer, implication »*), de la qualité de vie (*« joie de vivre, bien-être, tranquille »*), du vécu commun (*« vie commune, vivre ensemble, partager »*), et du côté festif (*« ambiance, fête, apéro, vivant »*), s'associent et gravitent autour de lui comme pour le détailler. Deux dimensions représentationnelles selon les ancrages se distinguent ensuite.

Les originaires associent cette richesse relationnelle à leurs racines (*« famille, d'ici, noyau, les anciens »*), et à un sentiment chauvin, lié à une *« fierté »* de son village, expression d'un fort attachement. Cette association révèle un instinct de possession de cette identité communale. Les non-originaires de leur côté y adjoignent les notions de territoire, entendue principalement comme patrimoine (*« école, café, église, place du village, ruisseau, développement »*), de mémoire (*« commémoration, histoire, transmission de la mémoire »*), d'us et coutumes (*« culture, entre initiés, patois »*), et de politique (*« mairie, élections municipales, le maire »*). On peut alors observer que les originaires ont une représentation de l'identité communale dominée par l'affect, lui attribuant une définition communautaire liée au concept identitaire. Les non-originaires, quant à eux, ont une représentation correspondant plus aux notions de territorialité et d'espace approprié, se rapprochant d'une conception relevant de théories géographiques.

10.4 - Discussion

Il convient à présent d'intégrer ces résultats aux problématiques et hypothèses exposées précédemment, du point de vue théorique structural ainsi qu'identitaire.

10.4.1 – Discussion « structurale »

Les élections municipales de 2008, particulièrement impliquantes, ont formé un contexte idéal pour l'expression des dynamiques des représentations de l'identité communale. L'instabilité, manifestée dans le discours des mêmes personnes interrogées deux ans et demi auparavant, avait abouti à un questionnement théorique concernant le concept structural des représentations sociales :

- d'une part, concernant la propriété imperméable du noyau central avancée par Jean-Claude Abric (1994) puisque les éléments paraissaient naviguer du système central au système périphérique sans que les personnes aient d'après elles changé leur vision des choses.
- d'autre part, et de fait, sur la fonction « pare-choc » du système périphérique énoncée par Claude Flament (Abric, 2003) qui ne semblait pas absorber l'influence du contexte, laissant ainsi le noyau dénué de toute protection.

La problématique qui se posait alors se résumait à la question : le noyau central est-il aussi imperméable que la théorie le conçoit, ou est-il sensible en son for intérieur au contexte qu'il affronte, sans pour autant se perdre et se modifier, lorsque ce contexte est très impliquant ?

Les résultats de l'analyse des données de la « double mise en cause » réalisée en 2008 montrent clairement la perturbation dont a souffert la centralité de la représentation en cette période de discorde. En effet, certains des items relationnels proches et associés aux raisons du conflit (le sentiment d'appartenance et faire ensemble) peuvent être considérés comme centraux sur l'une des pages, et périphériques sur l'autre. On remarque également que l'item « se connaître », obtenant la plus haute fréquence de réfutation, est en revanche communément central, et l'item « grandir ensemble » invariablement périphérique. Si l'imperméabilité du noyau central s'était vérifiée, le système central n'aurait dû subir aucune modification face à ce contexte tendu.

Deux explications pourraient être avancées. On pourrait penser, d'une part, être en présence d'un contexte entraînant un changement d'attitude vis-à-vis de la représentation de l'identité communale, cette dernière entamant conséquemment un processus de transformation vers une nouvelle représentation puisque la théorie prévoie que le passage d'un élément central vers le système périphérique, ou inversement, a pour effet de rompre l'équilibre de la représentation et de provoquer sa transformation brutale (Rouquette et Rateau, 1998). D'autre part, ces variations pourraient être le signe d'éléments périphériques circonstanciellement « suractivés » (Flament et Rouquette, 2003), mais qui laisseraient le noyau inchangé une fois le trouble passé.

Pourtant, la stabilité retrouvée en 2010 dans la comparaison du corpus composé des mêmes villageois infirme ces deux interprétations potentielles. En effet, on s'aperçoit qu'une fois le

calme revenu dans le village, la représentation a retrouvé son équilibre. Son noyau central intègre tous les items relationnels apparaissant comme centraux au moins une fois lors de la double mise en cause. Nous n'étions donc pas en présence d'éléments périphériques circonstanciellement suractivés qui dans ce cas devraient avoir repris leur place périphérique originelle. Nous n'étions pas non plus dans le cas d'une transformation de la représentation. En effet, le noyau central abritant des normes et valeurs non négociables, la théorie rend impossible pour un item d'être central et périphérique à la fois, une variation de la centralité entraînant un changement radical de la représentation.

De plus, la réserve sémantique introduite par Michel Bataille (2002) évoquée précédemment (Cf. 6.2.2) ne peut non plus expliquer ces différences. En effet, même si les normes et valeurs de la centralité sont abstraites et hautement polysémiques, ce qui aurait effectivement pu expliquer ces variations de fréquences en 2008, il est difficile de croire que cette polysémie puisse opérer chez un même individu et chez un si grand nombre, dans un temps unique (et non sur deux études successives), et influer d'une page sur l'autre. D'autant que la situation ne se réitère pas dans l'étude de 2010.

J'en conclus que le contexte se manifestait dans l'une des réponses, quand la valeur symbolique réelle s'exprimait dans l'autre. Les représentations des habitants ne sont donc pas transformées ou différentes malgré ces altérations visibles dans la centralité en 2008. D'ailleurs, en 2010, plus de 75 % des personnes interrogées pensent avoir donné les mêmes réponses que 2 ans auparavant, et avoir donc toujours la même représentation de l'identité communale.

J'ai évoqué dans le chapitre 9 (Cf. 9.1.1.1) les questions de validité de la « double mise en cause » que l'on pourrait discuter en l'accusant de ressembler à un piège et de perturber ainsi les répondants. Mais la stabilité constatée en 2010 contribue à démontrer sa légitimité. En effet, lorsque les éléments centraux sont effectivement « *non négociables* » dans l'esprit des répondants, la méthodologie n'entrave pas leur saillance. On peut donc affirmer que le contexte était responsable des variations de réponses, et non une méthodologie piège et perturbante.

Il me semble que la comparaison des résultats de 2008 et 2010 permet de confirmer l'hypothèse que :

> **Il existe une zone de transit que j'appellerai « système contextuel », qui a pour fonction de laisser le contexte s'exprimer en permettant à des éléments d'être en réaction exclus du noyau central sans l'être, et à d'autres de devenir centraux sans l'être. Ce troisième système, intermédiaire du noyau central et du système périphérique, supporterait les effets d'une conjoncture tendue afin de préserver la représentation.**

Je propose alors de l'intégrer à la structure d'une représentation sur la base du schéma proposé précédemment :

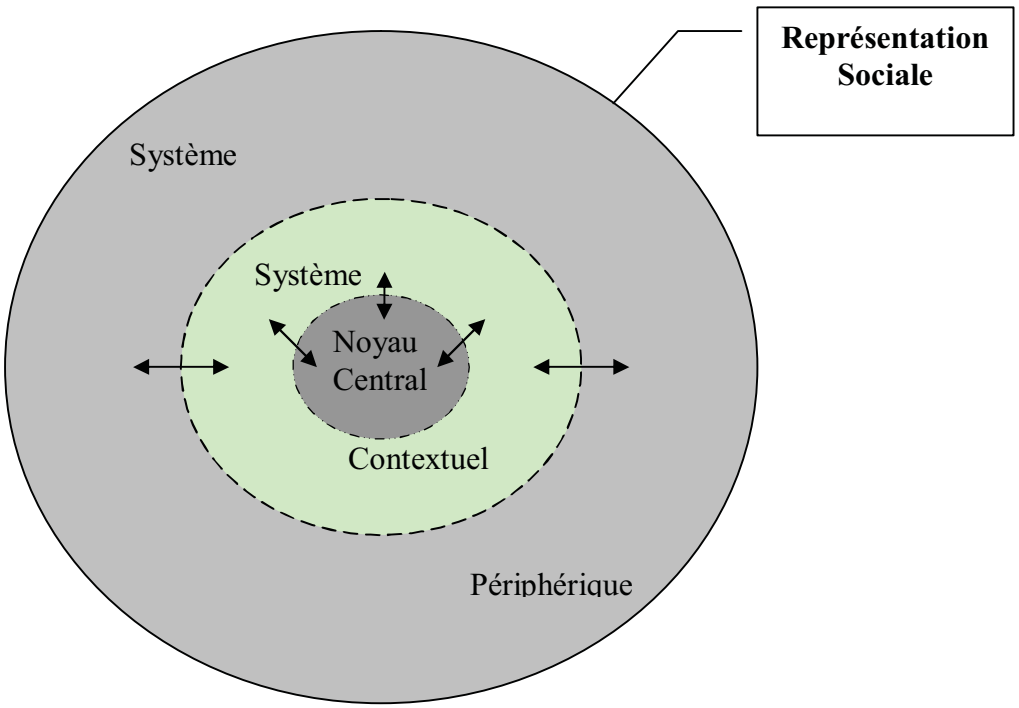


Figure 12 - Le système contextuel d'une représentation sociale

Les interstices laissés sont volontairement plus spacieux du noyau central vers le système contextuel. Les résultats montrent que les éléments centraux, considérés par les porteurs de la représentation comme capitaux quand les éléments périphériques apparaissent secondaires, semblent de ce fait basculer en plus grand nombre vers le système contextuel. On trouve alors dans ce troisième système deux types d'éléments :

- Les éléments centraux qui se trouvent mis en cause par le contexte
- Les éléments périphériques suractivés par le contexte

On peut attribuer au système contextuel deux fonctions :

- Une fonction de préservation : il protège le noyau de la représentation en situation de contexte contradictoire. Il répond à un « instinct de survie » de la représentation en lui conférant une capacité de continuité dans le changement, une faculté d'adaptation lui permettant de trouver sa pérennité dans la malléabilité.
- Une fonction de régulation : il est une sorte de « zone de transit » qui permet une régulation du contexte et confère à la représentation un équilibre provisoire en attendant le retour à sa structure initiale, ou son évolution.

Du point de vue dynamique et transformation, il s'intègre aux deux situations déterminant l'évolution (ou pas) d'une représentation distinguées par Claude Flament (2001). Lorsque la situation est considérée comme réversible, les nouvelles pratiques ou attitudes qui seront adoptées par le groupe seront jugées comme réactionnelles. En conséquence, certains éléments du système périphérique vont s'en trouver « suractivés » et passer dans le système contextuel. Les éléments centraux mis en cause par ce trouble, loin de rester inaccessibles,

vont quant à eux naviguer entre le noyau et le système contextuel. Une fois le contexte spécifique passé, chaque élément retrouvera finalement sa place initiale. En revanche, si la situation est perçue comme irréversible, la représentation s'orientera alors vers un ajustement nécessaire.

10.4.2 – Discussion « identitaire »

Les résultats qui viennent d'être présentés conduisent également vers une discussion identitaire, l'analyse des données du corpus comparatif de 2008/2010 ayant mis en lumière des différences considérables. En effet, il ressort que les originaires et leurs conjoints accordent une grande importance à la vie relationnelle. Ouverts sur le village et la communauté, leur représentation de l'identité communale a retrouvé un équilibre et une harmonie dans le quotidien informel régissant la vie du village. Les associations formulées pour signifier l'identité communale montrent qu'ils partagent une représentation dominée par l'affect, lui attribuant une définition communautaire, une « communalisation » liée au concept d'identité.

Il n'en est en revanche pas de même pour les non-originaires ne vivant pas avec un originaire. Leur représentation est restée « continue » dans son instabilité, témoignant d'une représentation simplement émergente. On observe alors une structure plus individualiste, et un contenu correspondant plus aux notions de territorialité et d'espace approprié, se rapprochant d'une conception géographique.

Ces observations confirment l'hypothèse que :

> **Les représentations qu'un individu peut avoir de l'identité communale diffèrent en fonction des ancrages, c'est-à-dire selon qu'il soit originaire du village ou non, et si non, selon qu'il vive ou pas avec un originaire.**

On constate malgré tout que les originaires et leurs conjoints ont des représentations particulièrement proches, stabilisées, et présentant de nombreuses similitudes, s'opposant à la représentation des non-originaires ne vivant pas avec un originaire. On peut alors schématiser la situation des ancrages psychosociaux vis-à-vis de la représentation de l'identité communale comme suit :

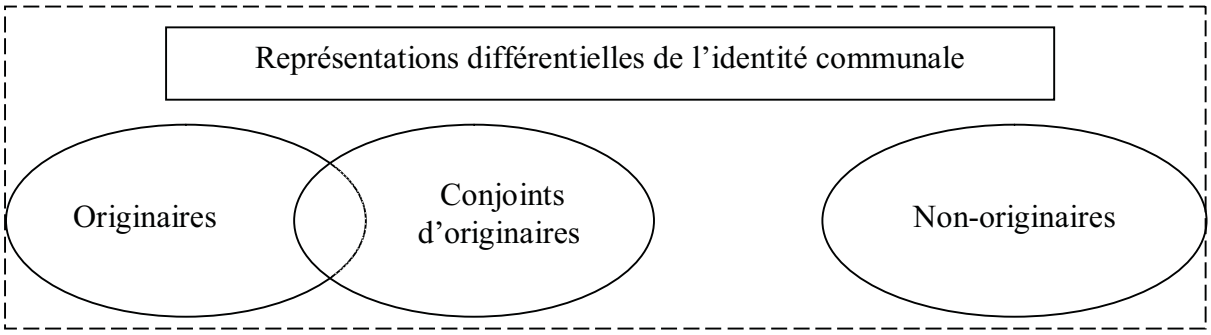


Figure 13 - Situation des ancrages psychosociaux vis-à-vis de la représentation de l'identité communale

Concernant l'hypothèse « rurale » affirmant que :

> **La commune est le premier territoire d'identification des individus. Les représentations du territoire communal relèvent principalement de l'affect.**

Les élections municipales de 2008 ont mis à jour des jeux de pouvoirs :

- Les originaires se sont battus pour conserver le pouvoir et donc la possession (entendez la préservation) de leur village.
- Les non-originaires quant à eux, convaincus du besoin de renouveau et de modernité du village, ont entrepris une prise de pouvoir démontrant leur volonté d'implication et de légitimité dans la commune investie.

Les originaires ont gagné les élections, mais même si les raisons diffèrent, cette volonté d'engagement de tous démontre que la commune est effectivement un haut lieu d'identification des individus. Ce constat est renforcé par les nombreux termes induits par l'identité communale relevant du territoire, du vécu commun, du relationnel, de l'appartenance, et des racines.

Quant aux représentations du territoire communal, les réponses données à la question qui interrogeait les cognitions sollicitées pour répondre au questionnaire précisent que l'on peut considérer comme activés par la représentation les sentiments relevant du vécu, du relationel et de l'affectif, révèlant la place importante de l'affect. Toutefois, on peut penser que cet affect, lié à l'identité communale, n'est pas forcément le même selon les ancrages.

En effet, l'importance de l'aspect communautaire mis en lumière par l'analyse des données ramène les natifs du village vers « sentiment subjectif (traditionnel ou affectif) des participants d'appartenir à une même communauté » (Weber, 1971, p 41), une communalisation. Leur ancrage générationnel leur fait envisager le village comme *« une grande famille »*[41], quand les non-originaires, motivés par un projet de vie personnel, ont une représentation correspondant à une sociation, fondée « sur un compromis d'intérêts motivé rationnellement (en valeur ou en finalité) ». Conforté par l'exploration des représentations de

[41] Le terme est très significativement revenu lors d'entretien avec des originaires de la commune.

chacun des ancrages qui caractérise les originaires comme communautaires et terriens, et les non-originaires comme individualistes, allogènes, et d'ajustement, ainsi que par les dynamique différentielles de l'identité communale, on peut aboutir à la conclusion que les non-originaires construisent une catégorie d'appartenance nouvelle, émergente, alors que les originaires et leurs conjoints composent une communauté originelle. Les termes à connotation négative employés par chacun des ancrages pour spécifier l'autre montrent d'ailleurs « un favoritisme de la catégorie d'appartenance face à la catégorie de non appartenance », d'autant plus significatif chez les originaires chez qui « la comparaison inter-groupe » était fondée sur une catégorie d'appartenance « naturelle » (Clémence, Doise, 1993, p264).

La deuxième hypothèse identitaire selon laquelle : **Les non-originaires construisent une communauté qui leur est propre à partir de leur représentation spécifique de l'identité communale montrant des différences avec celle des originaires** est, je pense, vérifiée. On peut alors compléter la figure schématisant la situation des ancrages psychosociaux vis-à-vis de la représentation communale (Figure 12) pour formuler la situation communautaire du village (Figure 13).

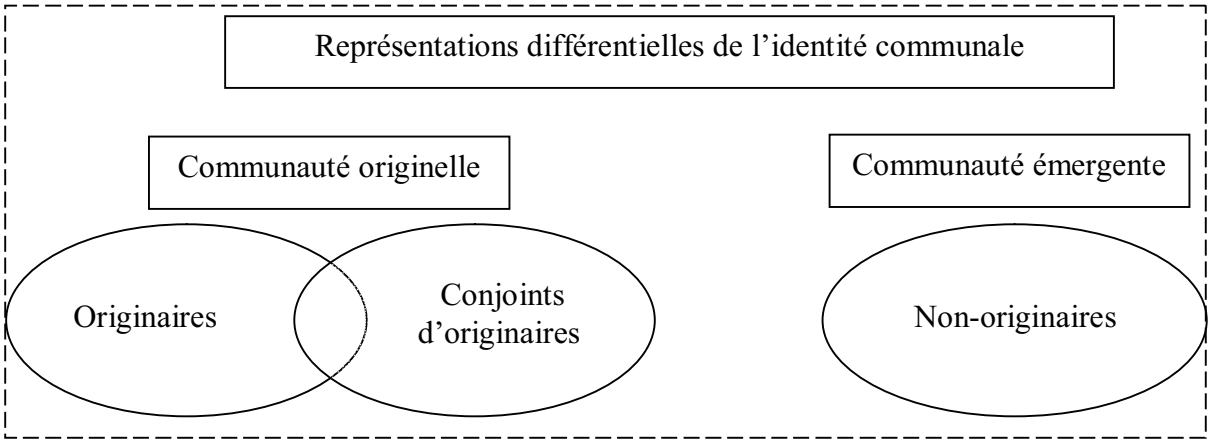


Figure 14 - Situation communautaire du village

Pour conclure ce chapitre, je pense que la dynamique des représentations peut être un levier de l'action déterminant de l'« à venir » de l'identité communale. En effet, le regain d'intérêt de la société contemporaine pour la vie à la campagne bouleverse les proportions des catégories d'ancrage de la population, les autochtones étant de plus en plus minoritaires par rapport aux nouveaux venus. La production d'une communauté émergente par les non-originaires, se différenciant par leurs représentations basées sur des notions plus géographiques qu'identitaires, revient petit à petit à une redéfinition des champs de l'identité communale.

Toutefois, l'importance du relationnel reste particulièrement signifiante et les spécificités rurales telles que l'interconnaissance, l'appartenance, la solidarité, le vécu commun organisent toujours la vie villageoise.

11. Un habiter différent selon les ancrages

Ce chapitre s'intéresse à présent aux manières d'habiter, au sens où « j'habite aussi un lieu par la manière dont je le parcours. (…) Habiter, c'est investir pour faire vivre un lieu. (…) Faire des choses avec d'autres, c'est entrer dans un système d'échange : donner, recevoir et rendre ». (Granié, 2003). Mais les représentations de l'identité communale divergeant selon les ancrages, nous verrons qu'il n'y a pas un, mais plusieurs modes d'habiter, différents selon les catégories de villageois.

Renvoyant à un ancrage psycho-socio-territorial (Cf. 7.1.3), nous essaierons de cerner ces catégories en fonction de leur pratique des composantes de l'ancrage psycho-territorial. Je rappelle que trois composantes ont été assignées :

- Une composante affective qui lie un individu à son territoire par un sentiment d'attachement et d'appartenance.
- Une composante cognitive de laquelle découle une appropriation du territoire.
- Une composante sociale grâce à laquelle l'interconnaissance entre habitants et la connaissance des us et coutumes permettent l'intégration dans un système socio-territorial.

Mais nous verrons que chaque mode d'habiter mobilise différemment ces composantes.

Cette section s'appuie sur une analyse qualitative des différents entretiens, des arguments fournis lors des questionnaires, des notes et observations de terrain soigneusement répertoriées dans le « carnet de bord » qui m'a fidèlement accompagné dans les méandres de mon cheminement. En conséquence, les phrases en italiques et entre guillemets sont des paroles des villageois, les mieux placés pour parler de leur pratique. Au regard des différents discours, nous distinguerons toujours les principales différences selon les ancrages d'originaires, conjoints d'originaires, ou non-originaires, avec autant de modes d'habiter. Mais ces catégories ne sont pas pour autant uniformes intra-groupe.

11.1 – Un habiter hérité : les originaires

Les originaires, les autochtones, sont « nés ici ». Ils connaissent le village et sa communauté depuis toujours. En ce sens, leur manière d'habiter leur a été transmis, tel un héritage, un capital culturel symbolique au sens de Bourdieu. Mais l'urbanisation de la ruralité et le recul de l'agriculture ont métamorphosé les styles de vie et les besoins, donnant naissance à une nouvelle génération.

11.1.1 – Les originaires héritiers de la « paysannerie »

Les originaires héritiers de la paysannerie, qu'ils aient toujours vécu au village, ou qu'ils soient partis puis revenus, ont connu l'*« autrefois »*, une vie rurale *« d'avant »*, et ont donc pour la majorité un certain âge. Mais les agriculteurs, même jeunes, entrent également dans cette catégorie.

11.1.1.1 – Un autrefois décisif pour un aujourd'hui un peu nostalgique

La composante affective est profondément développée et déterminante de leur ancrage. Ils ont grandi au sein de la communauté villageoise et ont ainsi parfaitement intégré la culture et les règles locales depuis toujours. Ils évoquent fréquemment leur souvenirs d'école ensemble ou leurs anecdotes en tant qu'« enfants du village ». Les jeux et les aventures qu'ils ont partagés durant leur enfance commune les réunissent encore aujourd'hui. Nostalgiques, ils ont l'expérience d'un faire ensemble fondé sur l'entraide, à l'époque où le village vivait au rythme de l'agriculture, où les travaux de la terre et le quotidien nécessitaient l'aide de chacun.

> *« Tout le village venait. Ils auraient été vexés ceux à qui tu l'aurais pas dit. (...) Le travail était plus dur, mais on le faisait toujours en s'amusant. (...) La mécanisation a tué les relations. Maintenant, sur un tracteur, t'es tout seul. »*
>
> *« Même pour les déplacements, ils se retrouvaient. Maintenant, on va à Cahors trois fois par jour, tout seul »*

Bien qu'ils estiment, pour la majorité, rencontrer les autres habitants souvent ou très souvent, ils considèrent que la vie sociale du village s'est grandement affaiblie.

> *« Nous devant la maison il ne passe plus que des tracteurs. Plus personne à pied ne passe. (...) Quelques promeneurs, mais qu'on ne connait pas forcément. C'est pas comme quelqu'un de Gigouzac qui passe tous les jours... on parle... si les pommes de terre poussent, si les salades sont belles, si... C'est pas pareil ! »*

> *« C'est plus les mêmes relations, pffff, je ne sais pas, Gigouzac a évolué pas dans le bon sens d'après moi. Voilà. (...) Il y a moins de convivialité, je dirais... »*

Comprenant bien la nécessité d'accueillir de nouveaux habitants, leur univers s'en trouve malgré tout dénaturé. Leur interconnaissance, principe capital de leur manière d'habiter, est aujourd'hui remise en cause.

> *« J'aurais eu un problème en pleine nuit, par exemple je serais rentrée du lycée en pleine nuit, toute seule, je me serais perdue, je serais allée taper chez Yves et Huguette, ou chez Pardes, ou... sans aucune hésitation s'il avait fallu. En sachant que j'aurais été bien accueillie. (...) Enfin ça n'aurait pas été incongru pour eux quoi... alors que là je ne me verrais pas aller taper chez... je ne sais pas... »*

L'évolution et la transmission du territoire villageois, altérées par cet engouement contemporain pour la vie « à la campagne », questionnent également leur vision de la vie et de la transmission du village.

> *« Pas dortoir, mais enfin un peu ce style peut-être. Voilà, il y a des nouveaux venus qui achètent parce que ils trouvent le village joli, tranquille, pas loin de leur travail, donc ils achètent là. Aussi bien, 15 ans après, ils revendront pour un autre coup de cœur ailleurs, ou se rapprocher de leur travail, ou ... ils n'hésitent pas, ils hésitent beaucoup moins à bouger sûrement que autrefois. Autrefois, on avait sa maison, on l'avait à vie sur plusieurs générations ! Maintenant c'est plus du tout ça non plus ! Regarde dans le village le nombre de maisons, enfin dans le bourg en tous cas, même dans les hameaux hein, qui sont depuis des générations dans les familles et qui se passent encore, sauf que maintenant, à qui elles vont passer après notre génération, ça par contre là je ne sais pas, voilà, après ça va se perdre ça aussi. »*

> *« Peut-être elles seront rachetées, oui. Mais tous les gens n'auront pas le même état d'esprit que les habitants actuels, parce qu'on se connait depuis tellement longtemps ! On a été à l'école ensemble... »*

Plein d'incertitude, ils préfèrent ainsi bien souvent rester un peu *« sauvages »*, dans le sens où ils ne sont pas opposés aux constructions nouvelles, mais pas à côté de chez eux. Ils avaient l'habitude de pratiquer un « entre soi » confortable sur un territoire pleinement approprié. Ils se sentent aujourd'hui un peu dépossédés de leur village, jusqu'au conseil municipal qui n'est plus à leurs yeux représentatif du village : tout est fait pour plaire et attirer de nouveaux habitants, oubliant ceux *« qui ont toujours été là »*.

> *« Les nouveaux élus au fil des temps ne tendent plus tellement à faire de Gigouzac un village rural, enfin à le préserver en tant que tel. Ils préfèrent le faire évoluer différemment et en faire une petite bourgade quoi, ça n'a plus du tout le même esprit. Moi je trouve ça regrettable. »*

Le sentiment d'appartenance à la communauté et à un vécu commun est particulièrement présent. Il se manifeste au travers d'un ancrage territorial partagé lié à l'attachement, riche de sens, et prédominant leur mode d'habiter. Il en découle toute une pratique, et une vision singulière du territoire.

11.1.1.2 – Une large pratique du territoire

Les originaires « héritiers de la paysannerie » connaissent et ont conservé bon nombre de pratiques traditionnelles du territoire. *« Faire du bois »* pour se chauffer ou le vendre, *« aller aux champignons »*, *« à la chasse »*, sont autant d'exemples d'occasions pour les hommes de sillonner le territoire communal. Leur père, leur grand-père leur ont appris le nom de chaque coin, de chaque chemin, de chaque combe. Ils leur ont également enseigné la manière de se repérer dans les bois, de reconnaître les signes laissés par les anciens pour délimiter les parcelles : des arbustes particuliers plantés comme un bornage, un talus, les traces d'une ancienne coupe, etc.

Les femmes ont une pratique entourant plus la maison et le village. Mais leur campagne reste un lieu privilégié de promenade qu'elles connaissent parfaitement. L'une répertorie le « petit patrimoine » afin de le préserver : les fontaines, les écluses, les croix. Une autre essaie de tenir à jour un « classeur de Gigouzac » qui abrite un peu de la mémoire communale, emplie des personnalités des anciens, symboles du village qui ont fait de lui ce qu'il est aujourd'hui : des vieilles photos retracent la grande époque où Gigouzac avait un club cycliste réunissant tous les villageois à l'occasion de mémorables pique-niques, des mariages, des élections, des vues du village, des cartes postales, des documents historiques, etc. Les originaires l'empruntent régulièrement avec plaisir et nostalgie.

On constate une différence entre les habitants du bourg et ceux des mas. En effet, ces derniers ont souvent le sentiment d'être laissés pour compte, et de ne pas être considérés comme égaux aux gens du bourg. Les décisions sont prises à leurs yeux par le bourg, pour le bourg. Et sûrement n'ont-ils pas tout à fait tort. Pour bon nombre de villageois « Gigouzac » évoque le bourg même, oubliant les mas plutôt considérés comme des dépendances en quelque sorte. De fait, les habitants des mas sont beaucoup plus tournés vers une vie rurale « paysanne » ouverte sur un territoire très large, alors que les habitants du bourg restent plus dans la vallée.

11.1.1.3 – Une vision particulière du village

Leur connaissance, leur pratique, leur affection pour leur terre natale, et leur interconnaissance, font que ces originaires s'y sentent « chez eux ». Ils habitent leur maison, dans une plus grande maison : le village. Le « nous » sous-entend « les originaires de Gigouzac », une catégorisation sociale situant de fait les nouveaux venus hors de leur groupe d'appartenance. Ils s'envisagent comme une grande famille, dévoilant une interdépendance des composantes affectives et cognitives de leur ancrage.

> *« Mais c'est vrai que c'est comme une famille, moi je me souviens quand il y avait heu...des bals par exemple, ou à la salle des fêtes, enfin pas des bals, mais des ... la commune se retrouvait à la salle des fêtes pour diverses festivités, et par exemple y avait toujours les Labroue qui arrivaient en retard ! Toujours ! Et ça nous amusait, c'est comme...voilà, c'était... c'est comme si un de tes frères et sœurs a tel défaut ou tel travers (rires) Voilà c'est comme ça : les Labroue arrivaient toujours en retard, et c'est toujours pareil ! »*

> *« On est une grande famille à Gigouzac, avec ses avantages et ses inconvénients. Parfois plus d'inconvénients que d'avantages d'ailleurs, comme dans toutes les familles, on se dispute ! (rires) Mais on est une famille. »*

Leur définition du rural est sensorielle, résultant d'une pratique du territoire intense et naturelle. Les odeurs, les bruits, les vieilles pierres, les arbres singuliers, etc., autant d'indicateurs qui réveillent en eux des souvenirs, des sensations spontanées, et qui constituent une grille de lecture de leur mode d'habiter instinctif.

> *« - Ça, c'est ça qui était bien d'avoir un village rural parce que, à cette saison aussi, quand Yvon et Paul rentraient le tabac, qui séchait au hangar, c'était... ça sentait le tabac !*
>
> *- Ah oui, on vivait avec la nature beaucoup plus.*
>
> *- Après quand on sortait de l'école en novembre et qu'il y avait le bouilleur de cru, ça sentait l'eau de vie dans le froid ! (rires)*
>
> *- Ah oui, ça sentait l'alcool !*
>
> *- Enfin tout ça, voilà quoi, moi c'est beaucoup les odeurs ! Qui rythmait les saisons parce que ça correspond à des travaux de la campagne, différents selon les saisons. »*

De ces composantes affectives et cognitives singulières dérive le sentiment de ne pas être compris, de ne pas pouvoir être compris, par les nouveaux venus.

« Il n'est pas originaire d'ici lui, donc forcément il n'y a pas de souvenir, il n'y a pas passé son enfance, il n'a pas grandi ici donc il est tout neuf ! Il arrive ici tout neuf. Donc heu... lui je pense qu'il se base plutôt sur... voilà, la beauté du coin, ce que ça peut lui apporter... comme plaisir ou comme détente, ou comme joie de vivre, enfin je ne sais pas, mais... forcément il n'est pas axé sur la ruralité qui se perd, et tout ça, c'est pas du tout comme nous les originaires quoi, sûrement. »

11.1.1.4 – Une implication dans le village, pour le village

On retrouve des originaires de cette catégorie dans toutes les associations du village ou presque : le Foyer Rural, Angel, le club d'Athlétisme Gigouzac-St Germain, la chasse, la gymnastique, les Amis de Gigouzac, la bibliothèque, l'église, etc. Ils sont très investis dans la vie sociale et culturelle de la commune, une implication qui est vécue dans le collectif, pour le collectif.

« Pour faire vivre le village »

« Pour aider les autres, plutôt que de rester enfermé tout seul chez soi... Pour se rendre utile. »

Ils sont également très engagés dans la vie municipale. Ils composent la grande majorité du conseil municipal au sein duquel ils sont adjoints au maire et conseillers.

Ils sont aussi comme un lien entre le bourg et les mas qui se sentent souvent mis à l'écart. Ils se déplacent énormément sur le territoire communal et ont grand plaisir à s'arrêter bavarder. Ces rencontres sont des opportunités très appréciées d'échanger les nouvelles et de se tenir ainsi *« au courant »*. Et ils sont toujours particulièrement au courant ! Ils sont les détenteurs du savoir. Savoir vivre au village : ils ont hérité de l'habitude de *« se rendre service »*. Savoir du village : ils connaissent toutes les histoires du village ou de ses habitants et les partagent avec grand plaisir avec qui le veut.

Attachement, nostalgie, possession, autant d'affects qui régissent leur mode d'habiter sur le fondement d'une communalisation (Weber, 1971). Ces originaires ont à leur tour donné naissance à une nouvelle génération d'originaires, ne témoignant pas forcément du même héritage.

11.1.2 – Les jeunes originaires « modernes »

Les jeunes originaires sont ici entendus par rapport aux « anciens », et représentent les jeunes adultes de 25 à 45 ans.

11.1.2.1 – Une affection héritée

La jeune génération a hérité du fort attachement au village. La plupart de ceux qui n'y sont pas restés vivre y reviennent régulièrement avec affection, et ceux qui n'en sont pas partis s'en félicitent.

> *« Je ne sais pas, c'est difficile à expliquer. Moi il suffit que je sois une semaine loin du clocher honnêtement et ça me manque. Je suis malheureux oui, c'est clair. C'est difficile pour moi de partir....oui oui, une semaine c'est très très dur. Non mais je suis bien ici. Non, vraiment, ça je ne peux pas t'expliquer autrement que... ça je crois que c'est viscéral. Vraiment. »*

> « *Tu sais, à un moment donné, tu as des attaches, tu as des racines peut-être aussi, mais j'ai toujours trouvé que j'étais heureux ici, alors pourquoi aller chercher ailleurs ce qu'on a sous la main. Voilà. »*

Ils aiment leur commune, et s'y sentent comme leurs parents *« chez eux »*. Empli de figures familières, ils vivent eux-aussi le village comme une grande famille, un endroit douillet et sécurisant que l'on pourrait qualifier de « cocon villageois ». Une rupture est en revanche apparue dans la transmission du mode d'habiter traditionnel.

11.1.2.2 – Un territoire un peu délaissé

Un territoire un peu délaissé en effet, dans le sens où les jeunes originaires, au mode de vie rurbanisé, ne le « travaille » plus tellement. Bien sûr certains vont à la chasse, d'autres aux champignons, mais de moins en moins. La coupe et l'entretien des bois, des chemins, de la campagne en général sont laissés aux agriculteurs ou aux anciennes générations. En conséquence, ils connaissent beaucoup moins de « coins » et le cadastre devient le seul moyen de se repérer. La pratique de la nature devient plus récréative que vitale ou d'utilité (publique ou personnelle). Leur territoire se résume de plus en plus aux espaces construits de la commune, de la maison aux lieux de rencontre formels ou informels.

Cette rurbanisation influe également sur leur définition de la ruralité qui perd de sa substance sensorielle. La vue d'une bouse de vache dans le village par exemple, loin de choquer leurs aînés, les offusquerait. De même la terre que peuvent laisser les tracteurs dans leur sillage leur déplait. Des détails qui montrent une évolution de l'habiter par rapport aux générations précédentes.

11.1.2.3 – Une ruralité réinventée

Fréquentant la ville depuis le collège à Cahors et travaillant en ville, ils sont influencés par les modes de vie urbains. Mais loin de sonner le glas de la ruralité, ce lien crée un nouveau rapport ville/campagne : la mobilité actuelle permet de profiter des avantages de la ville (accès à la culture, aux commerces, etc.) tout en vivant dans le cadre idyllique de la petite commune rurale. On constate une rupture avec l'image négative du rural « paysan » que le citadin aurait tout de suite remarqué et montré du doigt. Les jeunes originaires peuvent naviguer de la campagne à la ville et inversement sans aucun embarras. Pour autant, ils conservent le goût de vivre « au village » :

> *« Nous avons habité 2 ans Cahors, et non merci quoi ! Cahors heu pff non. Pourtant ce n'est pas une grande ville, mais non, non non. 2 ans, ça a été très très lourd pour nous. »*

Ils développent une nouvelle ruralité, parfait compromis entre la vie en ville et la vie à la campagne, retenant à leur avis le meilleur des deux. Ainsi, l'agriculture, symbole à leurs yeux d'un travail rude et ingrat, est mise de côté au profit du travail en ville procurant une vie moins harassante. La mobilité possible permet de trancher avec l'image du rural inculte et loin du monde. En revanche, habiter leur petit village contrecarre les travers de la vie en ville : l'insécurité, l'anonymat, l'individualisme, le stress, etc.

Désireux de développer leur village et de le redynamiser, les jeunes originaires s'impliquent dans la gestion de la commune. On les retrouve au conseil municipal, et le maire de Gigouzac est d'ailleurs l'un des plus jeunes de France :

> *« Parce que j'ai jugé qu'il y a des projets auxquels je crois, et que je pensais que c'était le moment pour moi d'être utile à la collectivité. »*

Ils sont favorables à l'installation de nouveaux habitants, particulièrement des jeunes, pour ne pas finir en *« village musée »*. Une bonne partie d'entre eux forment un groupe d'appartenance propre, dans lequel se sont intégrés de jeunes nouveaux venus installés surtout dans le bourg. Le « nous » est employé pour désigner ce groupe : nous, les jeunes de Gigouzac. Ils perpétuent l'aspect communautaire de la vie rurale, mais lui attribuent un sens nouveau. L'interconnaissance du quotidien partagé et de l'entraide devient une

interconnaissance récréative et festive, amicale. En effet, le travail « ailleurs » rend le quotidien bien moins partagé et l'entraide bien moins nécessaire. L'aspect relationnel opère principalement le week-end et les vacances, dans un but récréatif (la pétanque par exemple) et festif (l'« apéro »). L'« entre soi » évolue alors en « entre tous ».

On les retrouve principalement dans l'association « Les Estivales de Gigouzac » qui organise les festivités du village, notamment la fête du mois d'août dont le financement est préparé tout au long de l'année grâce à des lotos. Á cette occasion, on peut alors voir tout le groupe se réunir pour monter la scène ou la buvette. Mais l'organisation de la fête est assez polémique : les jeunes ont considérablement voulu en faire une fête magistrale, avec quatre ou cinq jours de fête durant lesquels se succédaient des groupes ou chanteurs les plus connus possible (comme Johnny Hallyday, Dave, Début de soirée, etc.), quand de nombreux habitants attendaient la *« petite fête votive »* où l'on se rencontre entre villageois et non une fête qui ressemble à un festival où l'*« on ne s'entend pas parler »*. Mais petit à petit, difficultés financières et de fréquentation aidant, l'ampleur de la fête recule. Cette année 2012, elle durera deux jours seulement.

Mais l'association organise également la fête de la St Jean, bien plus dédiée à la réunion de tous les villageois. Les jeunes ne sont donc pas pour autant en marge de la vie relationnelle plus traditionnelle du village, et apprécient l'entrelacement des générations. Dans une implication mélange d'intérêt collectif et particulier, ils s'investissent dans la vie du village, pour un village festif et dynamique. Par leur intégration totale de nouveaux venus, ils sont des traits d'union entre autochtones et allochtones.

11.2 – Un habiter adopté : Les conjoints des originaires

Les conjoints des originaires sont les *« pièces rapportées »* au village, qui viennent, pourrait-on dire, compléter le puzzle. Leur temps d'installation dans la commune varie : sur 33 conjoints rencontrés, 14 sont présents depuis moins de 10 ans, 5 sont là depuis 20 à 40 ans, et 14 depuis plus de 40 ans. Ces *« pièces rapportées »* sont nécessaires à la continuité des familles et du village en général. Leur introduction s'en trouve de fait favorisée.

11.2.1 – Une intégration facilitée

Pour reprendre le processus d'intégration tel que définit par Pierre Tap (1988, 1990) (Cf. 5.1.2), leur adaptation est dispensée des deux premières étapes (initiation, insertion) et en

vient directement à la troisième et dernière : l'intégration. En effet, partant du principe que le quotidien familial partagé permettra l'apprentissage, l'intériorisation et l'assimilation des règles et des conduites culturelles villageoises, leur « initiation » est l'affaire de la famille ralliée. Leur « insertion », qui consiste à l'inscription positionnelle dans la communauté, est immédiate car ils bénéficient dès leur arrivée d'une place assignée : ils sont « la femme ou le mari de, la belle-fille ou le gendre de, etc. ». Ce statut servira définitivement à les identifier et les situer, à les re-connaître.

> *« Ici c'est très... On fait facilement des connaissances oui, parce que les gens, même ceux qui sont nés ici, ils sont abordables dès le premier rapport. Ils laissent rentrer chez eux facilement. (...) Oui, parce que déjà, Fabrice lui, il connait déjà tout le monde, il est né ici. Donc c'est vraiment plus facile oui. Oui. Que par exemple, quand tu es étranger entre guillemets,... oui, c'est moins facile de s'intégrer dans le village. »*

Conscients de cette intégration immédiate, ils adoptent en général les mêmes inclinations (positives ou parfois négatives) que leurs conjoints vis-à-vis du territoire et de la communauté.

11.2.2 – Un intérêt territorial assimilé

Par l'assimilation des manières d'être, des expériences et des usages, les conjoints, surtout ceux qui sont installés depuis 20 ans et plus, connaissent très bien le territoire. Les hommes le maîtrisent principalement par l'exercice de la chasse ou des pratiques rurales traditionnelles.

> *« Oui, tout ça je me suis toujours intéressé parce que c'est toujours intéressant, et puis étant donné que mes beaux-parents avaient une certaine superficie de terres agricole ou de bois, bon... à travers les fermages, puisque ces terres ont toujours été en fermage, on est souvent amené à consulter les cadastres pour voir exactement les limites de la propriété. Donc moi, par exemple, lorsque je dois aller couper un bois qui appartient à la famille, je suis bien obligé de m'intéresser un peu au cadastre et de voir exactement où se situe la propriété de mes beaux-parents. Donc voilà la façon dont je connais la commune. »*

Les femmes quant à elles ont un usage plus social du territoire et démontrent également un attrait indéniable pour sa connaissance.

> *« Bon dans le bourg ça va, mais après, dans les mas, je commence à faire connaissance. C'est pas évident, parce que plus ou moins tout le monde*

travaille, et c'est... Encore pour me repérer des mas : mas de Guillaume, mas de Guinet, heu... voilà. C'est pas encore toujours évident pour moi. Donc voilà, quand j'ai 5 minutes je fais le tour aussi des mas, pour savoir : qui habite là, qui... »

Ayant bien compris l'importance accordée par les originaires à leur racines, tous ont ressenti l'attachement qui les lie à leur territoire et y sont de ce fait particulièrement sensibles. Les conversations familiales leur enseignent le nom des lieus et des habitants, leur donnant le goût et l'envie de les voir de leurs propres yeux. Cette connaissance est également un besoin puisque le lieu est également un élément caractéristique de la famille, qui permet de l'identifier en même temps qu'elle lui permet de s'identifier. En effet, les originaires associent le nom du lieu pour identifier les autres villageois, qu'ils soient originaires ou qu'ils aient acheté « au Mas de... ». La maison et le lieu servent alors de repères symboliques pour soi et pour les autres, nécessitant une fine connaissance du territoire pour suivre et comprendre les conversations ou les nouvelles.

11.2.3 – Une composante sociale transmise

Les originaires transmettent également à leurs conjoints leur attachement à la communauté et leur engagement (ou pas) dans la vie sociale du village. Ceux qui sont là depuis plusieurs années sont très investis et ont la même implication que les originaires « héritiers de la paysannerie » aux côtés desquels ils œuvrent dans les mêmes associations sociales et culturelles, dans le collectif, pour le collectif.

« - Donc finalement, c'est par ton implication on va dire dans le village que tu t'es intégré ? (personnellement, et pas seulement en tant que le mari de...)

- Oui. »

Ils ont les mêmes réseaux d'appartenance et s'investissent dans la vie du village, pour le village. On les retrouve par exemple à la tête de la bibliothèque, ou au sein du Foyer Rural en compagnie d'originaires. Ils connaissent parfaitement le passé collectif ou historique de la commune qu'ils ont entendu raconter maintes fois à la maison. Le village représente pour eux *« une famille »,* qui les a elle-même rapidement adoptés.

« Pour moi ce que ça représente ? ... Une petite famille quand même à force. »

Preuve de leur parfaite intégration et de leur assimilation, on les retrouve en nombre au sein du conseil municipal sans aucune controverse. Toutefois, la différence entre originaires et non-originaires est tellement prégnante que plusieurs conjoints, pourtant installés depuis une

cinquantaine d'années dans le village, pensent ne pas y avoir le même « rang » que ceux qui y sont nés, alors que ceux-là même considèrent qu'il n'y a plus de différence après tant de temps, même s'il est vrai qu'*« ils ne sont pas nés ici »*. Cette réflexion renvoie d'une part à l'importance du temps et du vécu commun dans le fonctionnement villageois et l'assimilation à la communauté, et d'autre part au fait que malgré tous les discours, être *« né ici »* reste incomparable et inégalable pour beaucoup d'originaires. Mais ce statut particulier les situant « entre deux » fait également d'eux des traits d'union possible entre originaires et non-originaires.

11.3 – Un habiter en construction : les non-originaires

Les nouveaux venus prennent de plus en plus d'importance dans la commune. En effet, ils occupent 55% des maisons[42] et sont aujourd'hui devenus majoritaires. Cet engouement pour le village est relativement récent puisque sur 91 non-originaires interrogés, 69 sont installés depuis moins de 20 ans, dont 54 depuis moins de 10 ans (soit 25% de la population de Gigouzac). On imagine aisément le poids et la portée que peuvent avoir leurs désirs et leurs modes d'habiter dans la pérennité de l'identité communale. Cherchant à concrétiser leurs rêves d'évasion, l'hétérogénéité de leurs buts et de leurs modes d'habiter laisse entrevoir l'ampleur des différences à considérer.

11.3.1 – Les non-originaires à la recherche d'une communauté

Venant la plupart du temps de la ville, leur mode de vie est très urbain. Retraités, jeunes couples, etc., ils recherchent tous *« un coin tranquille »*. Lassés de l'égoïsme trépidant de la ville, ils comptent bien trouver à la campagne une qualité de vie et une cohésion sociale sereine. Toutefois, l'ancrage psycho-socio-territorial joue ici un grand rôle.

11.3.1.1 – Objectif : la communauté originelle

Une première catégorie recherche une intégration à la communauté des autochtones. Elle se compose de non-originaires tous installés dans le bourg même du village où la présence et l'implication des originaires est particulièrement prégnante. On y retrouve des habitants de

[42] Données recueillies à la mairie du village en 2009.

tous âges : des retraités, des familles, des jeunes, etc., et les moyens d'intégration sont divers. Mais le maître mot reste l'adaptation.

> *« Et puis accepter. Il faut aussi qu'on se dise : on est étranger, c'est à nous à nous adapter et non pas aux gens d'ici de dire « aller, venez, venez ! ». En plus la région... ne le demande pas... j'ai ressenti ça un peu, c'est qu'on ne peut pas aller chez les gens... en arrivant ici. Chez nous là-haut, tout le monde va un peu partout. (...) Ici, on vit à l'extérieur... donc c'est pour ça qu'on ne va pas chez les gens. Mais par contre, tu peux les rencontrer dans le village, et même dans les mas, c'est à nous à faire l'effort d'y aller aussi. »*

Les plus de 50 ans se tournent plutôt vers les associations essentiellement investies par les originaires de la même génération. S'agissant alors de mener la vie du village, la manière est importante, et les désaccords peuvent naître aisément. Si certains pensent parfois, grâce à leur connaissance du fonctionnement urbain, savoir faire mieux que les originaires et apporter un renouveau capital pour le village, les originaires ne l'entendent pas de cette oreille. Étant donné que l'on retrouve toujours les mêmes à travers les diverses associations, ils sont effectivement ravis d'accueillir du sang neuf. En revanche, il faut *« avoir la façon »* et ne pas arriver *« comme un éléphant dans un magasin de porcelaine »*. En d'autres termes, si les nouveaux ont la diplomatie de ne pas avoir l'air de dénigrer les efforts des natifs, leur intégration peut être assez facile.

> *« Nous on vient de l'extérieur, donc on a un regard autre sur le village. Que tous les gens d'ici portent le même regard sur leur village : c'est le leur, ils ont été élevés ici, pour certains ils ne sont jamais sortis du village, donc ils vivent vraiment comme s'ils étaient... emmurés à l'intérieur. Tandis que nous on arrive de l'extérieur avec tout notre œil nouveau, avec des choses quelque fois critiques mais ça aussi c'est bien, c'est là-dedans qu'on doit bouger justement. Si on peut justement apporter un plus, tant mieux. »*

On retrouve également dans cette catégorie beaucoup de jeunes entre 25 et 40 ans, avec ou sans enfants, au parcours complètement différent. Leur intégration participe à la ruralité réinventée des jeunes originaires, basée sur une interconnaissance récréative, festive, et amicale. Ils évoluent dans cet « entre tous » évoqué précédemment (Cf. 11.1.2.3). Ce qui crée des liens, c'est *« l'apéro »*, *« boire le verre de l'amitié », « s'amuser », « se retrouver », « sortir ensemble »,* l'*« ambiance »,* et surtout *« la fête »*. Travaillant en ville, leur pratique relationnelle du village se fait principalement le week-end et les vacances, dans un but récréatif et festif. Ils sont nombreux à faire partie aux côtés des jeunes originaires de l'association « Les Estivales de Gigouzac » œuvrant pour la fête.

Ces non-originaires à la recherche de la communauté originelle participent en masse aux rituels festifs, mais rarement aux rituels relevant de l'« intime » comme la visite rendue

traditionnellement à la famille à l'occasion d'un décès, la présence à l'enterrement d'un villageois quel qu'il soit, les vendanges, etc. Le « nous » désigne le groupe auquel ils se sont intégré, mais reste peu utilisé. On remarque d'ailleurs que « chez nous » désigne aussi bien le village que leur lieu de provenance. Lors de l'entretien avec les enfants du village à l'école, l'un d'eux, nouvellement installé à Gigouzac, a parfaitement résumé la philosophie première de cette catégorie :

> *« C'est que nous, on se rencontre et on apprend les manières... »*

11.3.1.2 – Objectif : une communauté émergente

Une seconde catégorie se compose des non-originaires habitant dans les Mas au sud de la commune, qui sont, je le rappelle, voués au développement et peuplés plus que majoritairement de nouveaux-venus. Ils sont, pour la majorité, de jeunes ménages avec de jeunes enfants, propriétaires depuis moins de 10 ans de « maisons neuves », et ont fait connaissance grâce à l'école et aux enfants.

Ces nouveaux villageois sont attirés par la recherche d'un individualisme raisonné, c'est-à-dire atteindre des existences *« campées les unes en face des autres dans la plénitude de leur indépendance »* (Durkheim, 1889), tout en recherchant la cohésion sociale régissant une communauté. Réunis par leur ancrage psychosocial similaire, ils ont petit à petit développé un fonctionnement solidaire, principalement, à la base, en rapport avec les enfants (covoiturage pour les trajets d'école). Leur idée de la vie communautaire est essentiellement fondée sur un rapport amical.

> *« On est bien à Gigouzac, de voisins on est passé à amis, on se rend des services. (...) Le lieu, peu importe, c'est l'entourage qui compte »*

Le territoire n'est alors qu'un support dont on savoure le calme et la beauté, certes, mais interchangeable, sur lequel ils peuvent mettre en place leur habiter idéal. Le « nous » désigne pour eux leur petite communauté composée des *« habitants du Mas de ... »*.

> *« Les mas, je trouve qu'ils viennent pas peut-être assez dans le village. Mais ils font leurs trucs entre eux. Leurs réunions, leurs repas, tout ça. »*

Ils apprécient la présence rassurante d'une identité communale plus large. Ils sont simplement à côté, sans être pour autant en contradiction avec la communauté originelle. Ils affectionnent l'idée que le bourg continue imperturbable ses habitudes et son train-train, et de savoir qu'il leur suffit de descendre au village pour y croiser les anciens assis au bord du canal d'amenée qui *« doivent refaire La Dépêche »*, le cantonnier qui *« fait son truc »*, etc. Si la vie

relationnelle parait grandement amoindrie aux autochtones, elle leur semble au contraire foisonnante et rassurante.

Leur implication dans la vie du village est plus individualiste : les femmes surtout s'investissent dans la vie du village fondamentalement pour le bien-être de leurs enfants.

> *« Je suis conseillère pour l'école. Moi c'est toujours pour les enfants. J'étais déjà déléguée des parents, à l'APE, alors... »*

Á la tête de l'APE (Association des Parents d'Élèves) « des loisirs en plus », elles organisent différentes animations comme par exemple un vide grenier en mai, la kermesse de fin d'année, ou cette année un marché de Noël. Ces manifestations contribuent autant à financer des sorties pour les classes du regroupement scolaire qu'à animer le village. En ce sens, elles estiment que le village se doit de s'en réjouir et d'y participer. En revanche, on ne les voit guère lors des activités ou manifestations organisées par les autres associations ou la municipalité.

> *« - Il se passe toujours plein de choses à Gigouzac, c'est un village très animé : la fête, les lotos, le cross, les animations du Foyer Rural, ANGEL, la marche contre le cancer,... le cinéma régulièrement, bon il y a longtemps qu'on y est pas allé mais...*
>
> *- Oui c'est ça, plein de trucs mais on n'y va pas !*
>
> *- On a failli l'autre fois ! »*

Par contre, en cas de coup dur, leur appartenance à l'identité communale générale s'exprime sans hésiter. Les derniers débordements du Vert et du Treves qui ont inondé le village le 10 janvier 2010 ont démontré la solidarité qui réunit les habitants. Nés ici ou venus d'ailleurs, tous ont uni leur force face aux dégâts.

11.3.1.3 – La campagne cadre de vie

Que ces non-originaires à la recherche d'une communauté aient pour objectif la communauté originelle ou une communauté émergente, le choix de vivre à la campagne reste avant tout le choix d'un cadre de vie. La plupart sont des citadins qui en attendent avant tout une tranquillité antonyme de la vie en ville.

> *« Oui, une vie plus tranquille. Bon en plus, tu sais comment se conditionnent les villes, il faut toujours courir, tu te fais klaxonner en voiture, tu peux plus stationner, ça hurle partout, le bruit c'est affolant. Donc cette tranquillité, ça nous a d'ailleurs un peu surpris quand on est*

> *arrivé ici, parce que ce calme qu'il y a : on entend rien... bon ici on entend le bruit de l'ordinateur, mais c'est tout. Et c'est ça qui est affolant et qui nous a fait venir. »*

Cette attente de quiétude détermine une définition de la ruralité en termes de qualité de vie personnelle.

> *« C'est cette qualité de vie. Ne pas non plus rendre ce petit village citadin, c'est pas le but. Ne pas faire des rues, des immeubles, des tas de trucs, non ! Il faut conserver ce petit canal qui passe à travers le village, les gens, que tout le monde puisse aller dehors sans avoir trop de circulation, c'est ça la ruralité ! Et puis se sentir bien. »*

Ces nouveaux-venus à la recherche d'une communauté font alors preuve d'un processus de sociation (Weber, 1971), et d'un habiter en construction, appréciant la présence de la vie rurale traditionnelle, et adoptant un mode d'habiter à la croisée du monde rural et de la culture citadine. Leur pratique du territoire se cantonne essentiellement autour de la maison, portion d'espace individuel qu'ils (s')approprient et façonnent de manières urbaine (clôture, etc.), et leurs activités sont strictement récréatives (vélo, balades, jardinage).

La campagne cadre de vie est également choisie comme cadre idyllique pour élever les enfants qui peuvent évoluer en toute *« sécurité »*.

> *« Il y a un périmètre de sécurité entre les 3 maisons. Les enfants savent qu'ils ne doivent pas le dépasser. Ça permet de leur laisser une grande liberté tout en étant sécurisés. »*

Mais le besoin impérieux de la ville reste bien présent.

> *« Ce qui nous plait, c'est un environnement plus sain et protégé pour les enfants. Mais on est quand même proches de Cahors. C'est sûr, il faut une voiture, parce que les activités extrascolaires et les loisirs sont sur Cahors. »*

11.3.2 – Les non-originaires « carte postale »

Tous les non-originaires ne sont pas à la recherche d'une communauté. Certains convoitent dans l'espace rural un paysage enchanteur. Ils viennent ainsi s'installer sur une carte postale, panorama qu'ils pensent immobile, cadre de vie esthétique charmant à contempler. Ils conservent un mode d'habiter purement urbain et se moquent complètement du village et de la culture rurale dont ils se désintéressent totalement.

> *« Les nouveaux, ils ne se sentent pas concernés, ils ne sont pas attachés au lieu. Ils vivent à la campagne, mais comme en ville »*

Le « nous » n'existe pas, ou alors pour désigner les membres de la maison : le conjoint, les enfants. Centrés sur eux-mêmes, ils revendiquent un droit de consommer l'espace rural qu'ils pensent à tout le monde. Ils contestent les pratiques rurales qui dérangent leur tranquillité. Les usages et les réalités ancestrales comme le chant du coq, le chien qui aboie, les bouses de vaches que l'on retrouve sur les chemins après un changement de pâturage, les tracteurs qui salissent les routes et travaillent parfois tard le soir, l'épandage du fumier dans les champs qui sent mauvais, le paysan qui coupe du bois même le dimanche, etc., sont autant de raisons de mécontentement et de sources de conflits de voisinage, engendrant des questions qui ne s'étaient jusque là jamais posées.

> *« Sais-tu quels sont les horaires autorisés le dimanche pour le bruit ? Parce qu'on ne peut pas aller dans le jardin en ce moment, le voisin coupe du bois au bout du champ là-bas, alors la tronçonneuse ! C'est insupportable ! »*

Leur pratique du territoire s'arrête aux limites de leur propriété. La maison et son jardin, qu'ils aménagent tel un pavillon de banlieue, bien délimité et hermétique, souvent sans même une sonnette, atteste leur volonté de ne pas être dérangé. Leurs sorties sont tournées vers la ville.

Pour toutes les autres catégories que nous venons de voir, *« ils ne sont pas à leur place »*, car ils ne font preuve d'aucune implication ou même participation à la vie du village, n'ont aucune pratique du territoire, aucun attachement, aucune appartenance : *« ce ne sont pas des ruraux »*.

11.4 – Discussion

Á travers les catégories de villageois présentées, on discerne bien le rôle que peuvent avoir les ancrages psychosociaux et psycho-territoriaux dans l'adoption de modes d'habiter distincts, et par là même de différentes représentations de la ruralité. Pour les originaires et leurs conjoints, le village est d'abord *« rural »*, quand pour les non-originaires il est d'abord *« joli »*. De même pour les originaires et leurs conjoints, le village est un *« mode de vie »*, quand pour les non-originaires il est un *« cadre de vie »*.

L'installation à la campagne d'une catégorie de jeunes ménages refusant l'individualisme contemporain est effectivement éclairée par la recherche d'une nouvelle forme de sociabilité, d'une harmonie sociale, d'un fonctionnement communautaire rassurant et sécurisant, confirmant que :

Face à l'individualisme grandissant de la société moderne, la recherche d'une cohésion collective motive le choix de jeunes ménages de vivre dans un petit village.

Que ces nouveaux venus trouvent cette cohésion dans l'identification à la communauté originelle ou à une communauté émergente, le processus de sociation qu'ils engagent les poussent, chacun à leur façon, à s'impliquer et s'engager dans la vie communale formelle et informelle dont les maîtres mots restent relationnel et amical. Les originaires, pour leur part, vouent pour le territoire qui les a vu naître une grande affection et un attachement *« viscéral »*. Leur ancrage générationnel leur fait envisager le village comme *« une famille »*, dans un sentiment de communalisation. Ces témoignages corroborent l'idée que :

La commune est le premier territoire d'identification des individus. Les représentations du territoire communal relèvent principalement de l'affect.

D'ailleurs, si les représentations et les modes d'habiter divergent selon les ancrages, les habitants ont tous donné la même base à leur raisonnement lorsqu'ils ont répondu au questionnaire : le vécu. Viennent ensuite l'affectif et le relationnel chez les originaires et leurs conjoints, et le relationnel et le contexte chez les non-originaires. Ces fondements semblables montrent que, bien que l'agriculture recule et que le territoire de la commune soit de moins en moins produit par un travail de tous, le village reste approprié et raisonné. On assiste en fait à un repositionnement du sens attribué au lieu et à la communauté. Les nouvelles catégories de villageois, en quête de lien social et de proximité, le pratiquent à leur façon. Leur recherche de cohésion collective, est signifiée par l'entraide et la solidarité, participant à la construction d'une territorialité de ces nouveaux arrivants basée sur le lien social. Certains se façonnent une nouvelle communauté, mais qui n'est pas en opposition à la communauté originelle encore bien présente, les jeunes ruraux quant à eux inventant une nouvelle ruralité entre modernité et traditions fondée principalement sur la sociabilité, démontrant que :

Aujourd'hui, la petite commune rurale est composée d'autochtones et d'allochtones dont peu sont agriculteurs. Le territoire est à présent construit par des interrelations sociales, permettant toutefois d'affirmer que le village est encore un territoire pertinent et cohérent.

Bien sûr, les modes d'habiter s'en trouvent modifiés. Les populations actuelles sont très exigeantes, en termes de services par exemple. Un petit village rural doit ainsi présenter aujourd'hui les mêmes facilités que la ville, le cadre en plus. Médecins, infirmières, pharmacie, supermarchés, commerces en tous genres, etc. doivent se trouver sur place, ou à proximité. Et en grande priorité, la commune doit offrir une bonne couverture des réseaux de téléphonie mobile, et surtout internet en haut débit. La pratique du territoire change également. Les non-originaires et les jeunes originaires habitent le territoire à travers sa vie festive formelle (festivités organisées) ou informelle (« *apéro* », etc.), quand les autres

originaires l'habitent par sa connaissance, son ouvrage et son parcours, générateurs d'entraide. Il en résulte deux « faire ensemble » différents.

J'écrivais dans la discussion du chapitre précédent : « La deuxième hypothèse identitaire selon laquelle : « **Les non-originaires construisent une communauté qui leur est propre à partir de leur représentation spécifique de l'identité communale montrant des différences avec celle des originaires »** est, je pense, vérifiée. ». On peut malgré tout pondérer cette opinion en notant que les Mas ont toujours construit leur identité singulière englobée dans une identité communale générale. Les habitants s'identifient à leur hameau avant de se rattacher au village, ce qui renforce l'idée que l'on est du lieu que l'on pratique, que l'on « habite », et soulève également le risque qui peut être encouru si les nouveaux venus se trouvent comme « ghettoïsés » dans des hameaux où le manque de mixité d'ancrage affecterait la transmission de l'identité communale. Mais des traits d'union existent entre originaires et non-originaires, et au final, ces différents ancrages font société. Le meilleur moyen de s'en rendre compte est certainement d'observer les manières de montrer l'habiter Gigouzac aujourd'hui.

12. Manières de montrer l'habiter Gigouzac aujourd'hui

L'idée de faire un film-recherche a commencé à germer durant le visionnage du film de Jean-Pascal Fontorbes et Anne-Marie Granié « Paroles d'habitants, manières d'habiter : Sérignac » (2000) pendant le Master Recherche ESSOR, et s'est totalement imposée à moi après le 7ème colloque de Sorèze (novembre 2009) « Paysans, paysages : la part de l'audiovisuel »[43] et les différentes séances du séminaire « sociétés, images et sons »[44] consacrées à la part du cinéma dans la recherche en sciences humaines et sociales. Je me demandais à l'époque comment arriver à trouver les mots justes qui « donneraient à voir » le lien communautaire, quotidien et intergénérationnel qu'est l'identité communale. Comment également faire ressortir les différences entre les ancrages psychosociaux qui parfois se ressentent le plus à travers un simple ton adopté ? La découverte du film-recherche en fit alors une évidence, et, bien qu'étant consciente de l'aspect encore contre-académique de la démarche, sa justesse et sa légitimité devinrent à mes yeux une certitude.

En effet, « Il y a un paradoxe à se trouver aujourd'hui dans une société submergée par les images et les sons et des lieux de formation qui résistent à donner une véritable place au cinéma en tant que savoir comme trace du réel, lu d'un certain point de vue, interprété, recomposé par le réalisateur. » (Fontorbes, 2003, p224). L'image et le son, l'audiovisuel, se sont imposés dans la vie moderne. « Or aujourd'hui, seule la communauté scientifique semble opposer une résistance à ce langage particulier, le restreignant au mieux à sa dimension illustrative loin des ambitions de véritable forme de connaissance scientifique que lui prêtent certains chercheurs. » (Dascon, 2009, p177). C'est regrettable, car un grand nombre de recherches en sciences sociales se trouverait enrichi par le sens que la narration filmique donne à voir et à comprendre.

Toujours est-il que le cinéma-recherche fut pour moi une rencontre. Rencontre avec un outil à apprivoiser et une technique pointue à apprendre. Rencontre aussi avec un village, mon village, et son quotidien mis à distance par la caméra.

[43] Organisé par le laboratoire de recherches audio-visuelles (LARA) et le laboratoire de recherche Dynamiques Rurales de Toulouse II.
[44] Organisé par Jean-Pascal Fontorbes et Anne-Marie Granié du laboratoire Dynamiques Rurales, et le LARA.

12.1 – Le cinéma-recherche : le vécu, le faire et le dire du chercheur

Le cinéma est d'abord un processus de rencontre, c'est aussi un outil singulier de recueil de données, nouveau pour moi, nécessitant d'apprendre une nouvelle forme d'écriture : en images et en sons. C'est au final une expérience personnelle et scientifique riche de sens qui en fait un choix méthodologique pleinement assumé et sans aucun regret.

12.1.1 – Rencontre(r) avec la caméra !

Rencontre avec la caméra tout d'abord, car cet outil spécifique impose un apprentissage technique parfois difficile. Rencontrer ensuite, car sa présence rend publique l'intimité de la rencontre et peut être source de gêne pour certains, influençant (ou pas) les attitudes et les comportements.

12.1.1.1 – Rencontre subjective : apprivoiser, assumer

Je m'étais déjà servi d'un caméscope pour filmer les spectacles d'école de ma fille par exemple, ou des instants de famille. Mais là, c'est différent. De cueilleur de souvenirs personnels, je dois envisager mon caméscope comme outil méthodologique et scientifique de recueil de la réalité sociologique de tout un village. Alors malgré mon engouement et ma profonde croyance en la pertinence du film-recherche, je dois bien avouer que les débuts ne se sont pas faits sans peur. Une peur, tout à fait subjective d'abord, de ne pas être prise au sérieux car il n'est pas forcément aisé, pour moi, de me présenter dans mon village avec un tel projet : le poids du regard des autres... La peur aussi de ne pas trouver de participants. J'ai très vite remarqué que le terme inhabituel de « film-recherche » inquiétait et communiquait une appréhension de ne pas être à la hauteur du côté « recherche ». J'ai donc très vite adopté le terme, infondé mais plus rassurant, de « documentaire sur Gigouzac ». Une peur enfin de ne pas être moi-même à la hauteur d'une technique qui m'était inconnue. Lors des séances du séminaire « sociétés, images et sons », j'entendais les termes « champ », « contre-champ », « rushs », etc. Mais tout cela reste énigmatique.

Je me retrouvais cependant avec toutes ces questions et ces appréhensions au moment de commencer les questionnaires, que j'ai en partie filmés (une trentaine de répondants) afin de capturer les longues conversations qu'ils ont engendrées. Voici un extrait de ce que j'ai alors

écrit dans mon carnet de terrain, démontrant un peu les questions que ce nouvel outil pouvait susciter :

« Problème : que faire du caméscope ?

Je ne peux le tenir moi-même puisque l'intérêt du questionnaire « conversationnel » est que les participants ne soient pas seuls devant leur feuille. Je pose les questions et remplis les réponses pour eux afin de laisser libre court à leur parole et leurs commentaires. De plus, si je filmais, le caméscope se retrouverait entre le répondant et moi. Impossible alors d'en faire abstraction et les images perdraient, je pense, de leur naturel. Il me paraît de toute façon impossible de parler, écrire, et filmer en même temps. Deuxième solution, le poser. Je n'ai pas de trépied, alors à moins de m'en procurer un, il va être difficile de trouver un endroit adéquat à chaque fois selon les lieux (extérieur par exemple), et cela réduit le choix d'angle de prise de vue (qui reste à déterminer d'ailleurs !). »

Il est clair que je vivais la présence du caméscope comme encombrante. J'étais moi-même gênée. Gênée par cet outil que je ne voyais (ou « n'osais ») pas trop comment gérer seule, gênée par l'influence qu'il pourrait avoir sur le déroulement de la rencontre. Mais je me rappelais les paroles de Guy Chapouillie[45], Jean-Pascal Fontorbes et Anne-Marie Granié encourageant chaque étudiant à « oser » sans crainte, et surtout à « assumer la caméra ».

Je me suis alors fait prêter un trépied, et je me suis lancée. Il m'a fallu au moins toute la première année pour apprivoiser la méthodologie et me sentir à l'aise avec le caméscope. Finalement, c'est lorsque j'ai eu terminé les questionnaires et que je me suis mise à filmer des entretiens et des scènes du village qu'il est réellement devenu le prolongement de mon bras, de mon regard. Il est à présent un ami fidèle que j'ai toujours avec moi. Et je me suis aperçue que maintenant que je l'assume véritablement, les habitants originaires du village le perçoivent comme un instrument inscrivant le présent dans le passé, fixant ainsi un pan de la mémoire communale.

12.1.1.2 – Rencontrer

Un film-recherche est toujours un processus de rencontre. Certaines sont formalisées sous la forme d'entretiens. D'autres sont imprévues. Anne-Marie Granié (2005, p151) indique qu'il faut laisser libre court au « hasard de terrain », savoir être attentif au hasard d'une rencontre. Voilà tout à fait l'esprit dans lequel j'ai voulu faire ce film : essayer de donner à voir la richesse des échanges informels quotidiens auxquels on n'a pas accès de l'extérieur, libérer certains villageois de la pression parfois engendrée par le côté formel d'un entretien et capter leur parole « naturelle ». Mais « Ces échanges informels ne sont toutefois pas à confondre

[45] Professeur émérite en cinéma, LARA, Université de Toulouse II, le Mirail.

avec des discussions banales puisque le chercheur est imprégné de son questionnement et de ses grilles d'entretien. » (Dascon, 2009, p152).

Il a fallu laisser le temps aux habitants d'apprivoiser le caméscope. J'ai été surprise et amusée de découvrir que les « anciens » ont été les premiers à très vite « s'acclimater » à sa présence. Peut-être parce qu'ils ont du mal à le considérer autrement que comme un appareil photo. De nombreuses anecdotes montrent qu'ils ne se mettent pas en tête qu'un caméscope capture leur parole autant que leur image. Il en résulte une spontanéité et un grand naturel. Ils ne se mettent pas en scène, ils sont eux, tout simplement.

J'ai d'ailleurs conscience que, comme me l'a signalé mon comité scientifique[46] après le visionnage d'un pré-montage, les images peuvent laisser penser que Gigouzac est un *« village de vieux »*. Il n'en est pourtant rien. Mais il est vrai que j'ai eu plus de mal à filmer les personnes de ma génération représentant les jeunes dans le village. Aucun problème dans les rencontres quotidiennes, mais lorsqu'ils me voient caméra à la main, les sourires montrent que je les ennuie ! J'ai pensé qu'ils en avaient marre et se sentaient peut-être un peu harcelés. Il est vrai que le tournage s'est déroulé sur trois ans (même si la dernière année a été la plus intensive), et a été pour moi continuel. Habitant mon objet, je ne me déplace plus sans mon caméscope, au cas où..., et filme toutes les manifestations, les retrouvailles, les moments simples et quotidiens. Je pouvais alors bien comprendre leur ras-le-bol. Mais lorsque je lui fis part de ma sensation, les paroles du jeune maire de la commune m'ont renvoyée à une difficulté que j'avais un peu oubliée au fil du temps : *« Tu sais, ce n'est pas facile de se livrer devant une caméra... »*.

Pour rencontrer, il faut également être attentif à la place que l'on a. Son propre ancrage peut déterminer une place dans le village, le quotidien peut spécifier un statut. « Tout entretien, et en particulier l'entretien conversationnel, est une interaction sociale, une situation d'interconnaissance mettant en relation deux ou plusieurs personnes. Le chercheur fait partie de cette interaction sociale, du contexte de recueil, et de fait, son comportement, la nature de la relation qu'il est parvenu à créer sont des éléments clés qui déterminent l'information qui va être recueillie. » (Dascon, 2009, p158). Ainsi, depuis dix ans que ma recherche a commencé, j'ai toujours essayé de me tenir en dehors des « histoires » du village, conservant dans la mesure du possible une neutralité vis-à-vis des différents « clans » qui pouvaient se former, espérant avoir un « entre nous » avec tous. La chose ne fut pas toujours aisée et les mots me brûlaient parfois les lèvres, je le reconnais. Je reste malgré tout une villageoise comme les autres, avec sa propre vision du village, et il n'est pas simple de garder en permanence une certaine mise à distance de l'objet d'étude lorsqu'on le vit au quotidien. C'est une des difficultés du chercheur du dedans. D'un autre côté, ce recul imposé par la rigueur scientifique sur un quotidien, permet de porter un regard nouveau et de faire quelques découvertes totalement inattendues.

[46] Comité composé d'Anne-Marie Granié, Michel Bataille, Jean-Pascal Fontorbes, et Jean-Michel Cazenave (monteur, ingénieur d'étude en audiovisuel).

12.1.1.3 – Rencontre pratique : apprentissage technique

La première décision technique à prendre concerne la place même que l'on donnera à la caméra. Lors d'un cours de sociologie visuelle, Jean-Pascal Fontorbes[47] présentait deux principaux courants documentaires : mettre en scène la vie réelle à la manière du géographe explorateur Robert Flaherty dans « Nanouk l'esquimau » (1922), ou mettre en scène la caméra à la manière du cinéaste russe Dziga Vertov dans le film « L'homme à la caméra » (1929). En effet, pour Vertov la caméra est envisagée comme une machine supérieure à l'œil humain investie de pouvoirs à la limite du magique. La priorité est accordée au montage qui fait du film un réel personnage. Pour Flaherty en revanche, la caméra, omniprésente, est un appareil à révéler et à raconter. La priorité va à la prise de vues grâce à laquelle le lointain devient proche. Il est ainsi le premier à faire un film non pas sur mais avec les esquimaux. En d'autres termes, le choix s'impose de faire de la caméra une « caméra participante », c'est-à-dire qui se fond dans la scène, ou en faire le principal acteur. Je m'inscris résolument dans le courant de Robert Flaherty, désirant « mettre en scène » les manières d'habiter et les paroles des habitants de Gigouzac.

La seconde décision importante est le choix du cadre... Voilà quelque chose qui n'est pas si facile. « Le choix du cadre pour le filmeur définit le terrain de son enquête et délimite l'image et la zone de l'image qu'il veut montrer ou cacher. Les propositions visuelles de la caméra doivent être pertinentes d'un point de vue sociologique, car elles induisent des effets de connaissance ou de méconnaissance » (Friedmann, cité par Dascon, 2009, 191). J'ai choisi de laisser les filmés en situation d'entretien s'installer où ils le souhaitaient afin qu'ils se sentent plus à l'aise, dans un cadre qui leur est naturel, et qui les représente. Le caméscope est ensuite placé sur un trépied en début de rencontre. Je filme en continuité et vais m'installer avec les participants de façon à rendre la scène la plus spontanée possible, et recueillir des paroles proches de celles que nous avons quotidiennement.

Les éléments apparaissant dans le champ peuvent donner du sens ou appuyer les discours. Par exemple, sur un photogramme de cadrage d'un entretien (photos 33), la première photo ne laisse pas de place aux éléments de l'arrière-plan. Les enquêtées sont au centre de l'image, en gros plan. Aucun élément de l'arrière plan n'est suffisamment visible pour attirer l'œil. Sur la seconde photo par contre, le pigeonnier des dépendances de la maison se dresse tel un troisième personnage, renvoyant au territoire habité par les filmées. Le discours qui suit concernant les trajectoires familiales et territoriales est d'autant plus riche de sens que la présence imposante de la propriété en arrière-plan renforce l'importance accordée à la transmission des maisons de générations en générations.

[47] Cours de sociologie visuelle du 25 mars 2009 – Master ESSOR.

Photo 33 - L'importance de l'arrière-plan

« - Et alors ce sera des villages quoi ?

- Pas dortoir, mais enfin un peu ce style peut-être. Voilà, il y a des nouveaux venus qui achètent parce que ils trouvent le village joli, tranquille, pas loin de leur travail, donc ils achètent là. Aussi bien, 15 ans après, ils revendront pour un autre coup de cœur ailleurs, ou se rapprocher de leur travail, ou ... ils n'hésitent pas, ils hésitent beaucoup moins à bouger sûrement que autrefois. Autrefois, on avait sa maison, on l'avait à vie sur plusieurs générations ! Maintenant c'est plus du tout ça non plus ! Regarde dans le village le nombre de maisons, enfin dans le bourg en tous cas, même dans les hameaux hein, qui sont depuis des générations dans les familles et qui se passent encore, sauf que maintenant, à qui elles vont passer après notre génération, ça par contre là je ne sais pas, voilà, après ça va se perdre ça aussi.

- Et vous, la maison est dans la famille depuis plusieurs générations ?

- Oh que oui ! Depuis des générations et des générations !

- Et puis bon, il y a ... pourtant les gens autrefois n'étaient pas spécialement riches, loin de là ! Mais tout le monde avait sa maison.

- Certains, pas beaucoup de confort, mais...

- Peu de confort... mais enfin, chacun avait un toit, que... je sais pas, c'est pas pareil. Aujourd'hui, je ne sais pas si quelqu'un aura les moyens d'entretenir une maison comme celle-là. »

Mais l'appropriation d'une nouvelle technique ne se fait pas sans difficultés et sans « ratés ». C'est ainsi que j'ai eu quelques mauvaises surprises en visionnant les images des entretiens en groupe. Au début, tout va bien et tout le monde est dans le cadre. Mais ces entretiens ayant duré en moyenne 1 h 30, les participants se détendent peu à peu, se relâchent, s'avancent, se reculent, changent de position, et finalement... sortent du cadre. C'est une difficulté du travail sur un temps long.

Photo 34 - Problème de cadrage (exemple 1)

Photo 35 - Problème de cadrage, la personne de droite ayant de plus dû partir (exemple 2)

Sur ces deux exemples, on relève aussi des problèmes de lumière. Mais j'ai privilégié la spontanéité et la mise en confiance des gens dans le cadre plutôt que la recherche esthétique.

Les conseils techniques de Jean-Pascal Fontorbes et Jean-Michel Cazenave, monteur, de l'École National de Formation Agronomique (ENFA), ont grandement contribué à ce que j'apprenne petit à petit à mieux filmer, et surtout à écrire...

12.1.2 – L'écriture cinématographique : Apprendre à écrire...

S'initier au film-recherche implique effectivement d'apprendre à écrire, car, comme le dit Jean-Pascal Fontorbes (2003, p222-224), « Le film est à la fois produit et processus. (...) Lorsque je fais un film, je me pose aussi en réalisateur acteur social, dans le sens où je prélève des données de la réalité sociale. J'opère des choix, d'abord dans le sujet, dans le traitement, dans le montage. Mon film c'est ma restitution de la réalité puisque je rends compte d'un fait social avec mon point de vue. ». En effet, un film-recherche est une reconstruction de la réalité observée en fonction de la problématique de recherche. L'écriture de la continuité filmique constitue l'interprétation sociologique du chercheur. Apprendre à écrire en images et en sons, c'est donc construire une pensée scientifique, et opérer des choix qui restituent « cinématographiquement » ma position et mon interprétation sociologique.

12.1.2.1 – Une pensée scientifique, sociologique, en images et en sons

Si les images sont acceptées en tant qu'outil de recueil de données tel un magnétophone, il n'en est pas encore de même quant à leur validité en tant que restitution de la pensée scientifique. Pourtant, je cite à nouveau Anne-Marie Granié (2005, p105) lorsqu'elle écrit : « l'image est aussi une pensée concrète qui rassemble des éléments tels que des faits, des façons de faire, des dire, des sentiments. Les images montrent, mais pas n'importe comment ; elles traduisent un point de vue sur la réalité. Dans la rencontre entre sociologie et cinéma ce point de vue est à la fois produit des investigations et processus de construction du rendu ». Ainsi, la succession des images et des sons montre une réalité que les choix de montage rendent scientifiquement parlante au regard d'une problématique. En effet, « Á partir de l'énoncé de la problématique et des questionnements, de l'enjeu de la recherche, il s'agit de trouver une trame narrative, un enchaînement des situations (qui ont été étudiées et analysées auparavant) et une évocation des scènes (qui ont été observées et vécues). » (Fontorbes, 2003, p201).

Jean-Paul Terrenoire (1985, p513) nous dit que « L'image est un "montré" qui porte en lui le point de vue particulier de celui qui l'a créé ». Il en est de même pour toute production textuelle. Ainsi, le film-recherche peut, et doit être « considéré, au même titre qu'une recherche écrite, comme une production scientifique, produite par un chercheur à la fois soumis à ces représentations du monde et du réel et motivé par une démarche scientifique reposant sur des choix théoriques et méthodologiques. Pris ainsi, le film ne doit pas être envisagé comme "la réalité" mais comme une analyse de la réalité, un regard. » (Dascon, 2009, p184). Apprendre à écrire un film-recherche, c'est donc apprendre à construire une argumentation visuelle pensée, maîtrisée, et pertinente au regard de la problématique qui nous occupe. La complétude entre les différentes écritures (textuelles et filmiques) permet de tenter de restituer au plus près le monde social observé. En ce qui concerne l'identité communale, le montage doit révéler les modes d'habiter et le point de vue des différents ancrages afin d'apporter une connaissance sociologiquement valide concernant la pertinence et la cohérence du village en tant que territoire d'identification.

12.1.2.2 – Des choix de montage

Le montage est *in fine* l'écriture scientifique du film. On peut considérer qu'il est la deuxième partie de l'écriture filmique, la première étant la prise de vue. Le choix des séquences est alors primordial, car tel le choix des mots dans un texte, les images et les sons organisent l'écrit filmique. Mais cette forme d'écriture n'est pas aisée. Avec une quarantaine d'heures de rushs, 14 entretiens (dont 6 en groupe), de nombreuses scènes festives ou quotidiennes différentes filmées, représentant au total plus de 700 séquences, j'ai trouvé particulièrement difficile de faire des choix, et donc des sacrifices ! Et même une fois la séquence sélectionnée, se pose la question de savoir où la commencer et où la terminer précisément ? D'autant plus qu' : « en règle générale, toute modification du contexte d'une image peut en altérer le sens, toute décontextualisation rendre impossible sa compréhension » (Terrenoire, 1985, p518). Il faut donc arriver à montrer le contexte de la séquence, sans pour autant s'appesantir. En effet, en néophyte, je n'imaginais pas à quel point chaque seconde était importante.

J'ai commencé par travailler seule sur les séquences entières afin de couper les discours qui témoignaient de ma problématique. Petit à petit, le discours filmique a pris forme, mais il m'a fallu de nombreuses heures de travail pour construire un premier montage avec les moyens du bord. Cela a donné un film d'1h45 qui ne me paraissait pas pouvoir être plus court sans perdre du sens. Bien consciente que c'était trop, je l'ai retravaillé et j'ai alors présenté le 2 juillet 2012 au comité scientifique un montage d'1h25. C'était encore beaucoup trop long. L'ensemble du comité a tout de suite repéré les lenteurs, les temps morts, les redites, etc. Les conseils prodigués ce jour là et la réorganisation du scénario proposée par Jean-Pascal Fontorbes ont donné lieu à un deuxième visionnage avec Jean-Michel Cazenave le 24 juillet

2012. Ce jour là, le film durait cette fois 1 h 05. Mais sachant qu'il me manquait encore la fête du mois d'août, moment important de lisibilité de l'identité collective, c'était toujours trop long. La suite du travail s'est déroulée à l'ENFA avec Jean-Michel Cazenave. Grâce à son professionnalisme, un logiciel professionnel, et mon esprit qui raisonnait de mieux en mieux en écriture filmique au fur et à mesure de mon apprentissage, cette étape du montage a été plus facile. Mais même une fois fini, le film a été reconstruit, puisqu'après discussion collective avec le comité, les intertitres que j'avais insérés au début afin de structurer les discours ont été supprimés : la nouvelle organisation du récit filmique les avait rendus inutiles. Comme dans l'écriture textuelle, il est donc difficile de se décider à mettre le point final. Le montage a donc été pour moi un lourd travail de renoncements plutôt que de choix, dans le sens où autant les choix s'enchaînaient assez facilement selon la problématique et le scénario, autant les renoncements ont été difficiles par peur de perdre du sens, de passer à côté de scènes primordiales, et parfois, peut-être, par la proximité affective entretenue avec mon objet : le village.

En ce qui concerne l'écriture filmique de ma pensée scientifique et la mise en scène des séquences, je souscris à la posture de Jean-Pascal Fontorbes (2007) : « Plutôt que d'utiliser le commentaire, j'ai choisi de ne rien expliquer et de mettre en scène les discours des différents personnages du film. Le commentaire renvoie au discours du réalisateur, il est trop souvent redondant, rébarbatif. Pour éviter cela j'ai décidé de mettre en scène les mots et ainsi recomposer dans l'écriture cinématographique mon propre discours. ». J'ai choisi de mettre autant que possible en parallèle les discours des originaires, de leurs conjoints, et des non-originaires, permettant ainsi de faire ressortir au mieux les différences selon les ancrages. Le spectateur peut alors se faire sa propre idée, son propre ressenti des représentations de l'identité communale et des modes d'habiter de chacun.

12.1.3 – Une expérience personnelle et scientifique fructueuse

Il est toujours intéressant de s'ouvrir à de nouvelles techniques, de nouveaux points de vue. La réalisation d'un film-recherche a permis à tout le village de s'investir dans une problématique qu'il vit au quotidien sans pour autant y réfléchir. Même si la plupart des habitants savait que je faisais une thèse sur l'identité communale, cela restait très abstrait et ils ne se sentaient pas forcément impliqués. Pour eux, le tournage du film a matérialisé cette étude, et ils sont maintenant impatients de voir le film.

Personnellement, cela m'a fait pratiquer davantage et différemment mon territoire, avec un autre regard. Je suis par exemple montée pour la première fois jusqu'au clocher de l'église. J'ai admiré ses voûtes, ses cloches, ses recoins empreints d'histoire, et j'y ai découvert des marques montrant l'ancrage d'une communauté dans son territoire comme celle que le maire et deux de ses acolytes y ont laissé enfants lors de leur exploration.

Le choix méthodologique du film-recherche fut pour moi une expérience profitable, riche, et scientifiquement novatrice. En effet, comme le souligne Marc Relieu (1999, p68), il me semble que « la vidéo fournit aux sciences sociales une opportunité unique d'accéder à la conduite humaine pendant son déroulement ». Le visionnage et le re-visionnage des rushs m'ont permis de déceler, de faire attention, de découvrir, ou de mettre en lumière, des détails, des regards, des intonations, des environnements, qui n'auraient été qu'instants fugaces ou éclipsés sans la caméra. En définitive, le film-recherche se pose en parfaite complémentarité de l'écrit : le tournage m'a permis de poser un regard nouveau dont est empreint ce travail, et le montage de faire passer un sentiment, une analyse sociologique.

Pour conclure, le film-recherche s'inscrit dans une notion de Donner/Prendre/Restituer :

- Donner la parole (aux habitants, aux lieux, aux rituels festifs, au quotidien)
- Prendre cette parole pour la reconstruire scientifiquement, sociologiquement, au regard de ma problématique
- Restituer cette parole grâce à la projection du film dans le village, l'écriture filmique faisant ainsi acte de mémoire en fixant les choses.

12.2 – « Habiter Gigouzac » : Le vécu, le faire et le dire du village

Si le cinéma est un processus de rencontre pour le chercheur, il en est de même pour la réalité sociale observée. Le film dépend de ce que les participants, mais aussi leur environnement, accepteront de transmettre et de montrer, pour arriver au final à l'expression d'un habiter villageois développé en quatre temps.

12.2.1 – Les présentations

Le premier temps est un temps de présentations. Originaires, conjoints, non-originaires, pourquoi vivent-ils à Gigouzac ? Depuis combien de temps ? On fait ainsi connaissance avec les villageois que nous retrouverons tout au long du film. L'évolution des modes de vie et des raisons d'habiter se montrent déjà. Entre des anciens à qui il n'est même pas venu à l'esprit de quitter le village, leurs enfants qui sont partis mais revenus, des nouveaux arrivés grâce au hasard des petites annonces, on entrevoit le développement de la « mobilité » au fil des générations et la recomposition sociodémographique de la commune.

12.2.1.1 – Les participants

Une vingtaine de villageois a accepté de participer au film sur la base d'entretiens, me livrant leur vécu et leur dire de l'habiter Gigouzac. La brève présentation de chacun qui va suivre tend à les situer, surtout par rapport à leur statut psychosocial d'originaires, conjoints d'originaires, ou non-originaires.

Photo 36 - Romuald

Romuald (34 ans) est le jeune maire de Gigouzac depuis les élections de 2008. Il est également très actif au sein de l'association Les Estivales. Originaire du village, il est très attaché à ses racines, mais est aussi très favorable à l'arrivée de nouveaux habitants.

Géraldine (37 ans) est la femme de Romuald. Installée depuis 7 ans, elle est très impliquée dans les Estivales dont elle est co-présidente.

Photo 37 - Géraldine

Photo 38 - Soso, Raymonde, Lisette, et René

Soso, Raymonde, Lisette, et René font partie des « anciens », tous originaires du village, que l'on peut rencontrer tous les jours assis au bord du canal d'amenée du moulin, près du four, dominant la place. Ils ont de 84 à 93 ans, Raymonde étant la doyenne du village. Lisette quant à elle nous a malheureusement quittés le 7 février 2012.

Nicole (68 ans) **et Hélène** (57 ans) sont deux sœurs toutes deux originaires de Gigouzac. Nicole est impliquée au sein du Foyer Rural et des Amis de Gigouzac, associations dont elle est co-présidente. Toutes deux font partie de la gymnastique qu'elles pratiquent tous les vendredis.

Photo 39 - Nicole et Hélène

Claude S. (73 ans) est le mari de Nicole. Basque d'origine, il est installé à Gigouzac depuis 47 ans. Il est co-président de l'association Angel.

Photo 40 - Claude S.

Photo 41 - Claude P. et Guy

Claude P. (67 ans) **et Guy** (69 ans), (ici en compagnie de Claude S. et Nicole) sont deux originaires, agriculteurs de l'ancienne génération. Guy a déjà pris sa retraite depuis quelques années, et Claude P. la prend cette année 2012. Ils sont amis depuis l'école qu'ils ont fréquentée ensemble, ainsi qu'avec Nicole

Michèle (71 ans), **Michou** pour tous les Gigouzacois, est la fille de Raymonde. Originaire du Village, elle a vécu sa vie active d'enseignante à Toulouse, et est revenue à Gigouzac à la retraite pour s'occuper de ses parents. Elle est conseillère municipale, et est incontournable dans la commune.

Photo 42 - Michou

Monique (64 ans) est également originaire de Gigouzac. Aujourd'hui veuve, elle avait épousé un Gigouzacois. Elle est la tante de Romuald. Enseignante, elle est partie 5 ans à la Réunion, puis est revenue dans son village natal. Elle est conseillère municipale.

Photo 43 - Monique

Laurence (40 ans) vient du Gers et a épousé Fabrice, un originaire du village. Elle habite depuis 5 ans à Gigouzac, sur la place, dans la maison familiale de ce dernier.

Photo 44 - Laurence

Photo 45 - Alain

Alain (60 ans) vient du Nord. Il est arrivé à Gigouzac il y a 10 ans. Il est le créateur de l'association Angel. Fort de son expérience à la mairie de Lille, il était à la tête de la liste opposée à celle de Romuald aux municipales de 2008.

Parisiens, **Jean-Yves** (46 ans) et **Nathalie** (41 ans) sont installés depuis 11 ans. **Annie** (44 ans) et **Christophe** (43 ans) ont construit en face de chez eux, au mas de Jouanis, voilà 7 ans. Nathalie est conseillère municipale, et a fondé avec Annie l'Association des parents d'élèves).

Photo 46 - Jean-Yves, Nathalie, Annie et Christophe

Audrey (10 ans) et **Élise** (11 ans) sont toutes deux scolarisées à Gigouzac (CM1 et CM2). Audrey y habite depuis 5 ans, et Élise en est originaire.

Photo 47 - Audrey et Elise

Gaëlle, Jérôme, Carlos et **Jalal** sont tous nouveaux venus à Gigouzac, Jalal depuis seulement 9 mois, les autres depuis quelques années. Ils font partie des « jeunes » qui se retrouvent tous les week-ends au café du village.

Photo 48 - Gaëlle, Jérôme, Carlos et Jalal

12.2.1.2 – Le « montrer » de tout un village

Le « montrer » de tout un village commence par celui des enfants grâce au travail réalisé par les 25 élèves du cycle 3 qu'accueille l'école de Gigouzac[48] qui mérite d'être présenté. Je désirais recueillir la vision de la vie du village des enfants de l'école. En effet, même si les trois-quarts résident dans une autre commune et ne sont scolarisés à Gigouzac qu'en raison du Regroupement Pédagogique Intercommunal (RPI) mis en place avec Saint-Pierre-Lafeuille et Francoulès, ils côtoient à leur façon le village au quotidien. L'expérience tentée en 2010 m'a montré que, pour des enfants de 8 à 11 ans, le questionnaire est un peu trop abstrait, et que les entretiens de groupe dégénèrent vite en « franche rigolade » ! J'ai donc cherché une manière plus adaptée de les approcher.

[48] http://pedagogie.ac-toulouse.fr/eco-saint-pierre-lafeuille-gigouzac/

Photo 49 - Les écoliers-chanteurs de Gigouzac

En collaboration avec leur enseignante, je leur ai alors demandé d'écrire une chanson sur Gigouzac qui servirait de générique au film-recherche. Ils ont été amusés par l'idée et se sont lancés dans le projet, sans aucune autre consigne de ma part. Du choix de la mélodie aux paroles écrites, ils ont gardé le plus grand secret jusqu'au jour de la fête de l'école le 22 juin où ils ont été très fiers de chanter devant tous les parents leur « Ode à mon village ».

« Ode à mon village »

Bonjour Gigouzac
Et bonjour la belle vie
Voici ses belles collines
Et sa petite école

Tout est beau,
Le calme et le ruisseau
J'écoute les oiseaux,
Les enfants qui roulent à vélo

Tout est bien chez Régine
Il ne manque rien à sa bonne cuisine !

Dès la semaine suivante, nous avons enregistré la chanson. Plusieurs prises ont été réalisées : dans la classe, sous le préau, dans la cour, les enfants chantaient en musique, et dans la position studieuse, mains derrière le dos, qu'ils avaient apprise en vue de leur participation

aux « Écoles qui chantent », programme de chorale réunissant la plupart des écoles du Lot. Rien n'allait vraiment. Finalement, la plus représentative de l'image qu'ils renvoient au quotidien a été la dernière, lorsqu'ils ont chanté librement, détendus, et « a cappella ».

Au delà des personnes avec lesquelles je me suis entretenue, c'est tout un village qui s'est prêté au jeu et a accepté de donner à voir son habiter. La caméra a très vite été acceptée et adoptée par tous. Mon statut d'originaire aidant très certainement, cet œil destiné à l'extérieur, à Toulouse, n'était qu'à demi étranger. Des moments quotidiens aux manifestations, les Gigouzacois m'ont chaque fois vue arriver avec mon caméscope avec habitude ou amusement, occasionnant copieusement des plaisanteries comme *« c'est pour quelle chaîne ? »*, ou *« quand est-ce qu'on passe à la télé ? »*.

Son omniprésence a peut-être parfois pu causer un peu de lassitude ou de ras-le-bol, surtout sur la fin du tournage, ce regard extérieur étant au bout d'un moment, je pense, un peu envahissant pour certains. Il est vrai que pour exemple, 21 manifestations municipales, festives, associatives, ou mémorielles ont été filmées entre novembre 2011 et août 2012, sans compter les scènes du quotidien. Cherchant « du dedans », je peux de plus témoigner du naturel qu'ont gardé les villageois, offrant ainsi justesse, pertinence et bien-fondé au regard sociologique porté sur leurs modes d'habiter.

12.2.2 – Gigouzac ?

Le second temps témoigne des représentations différentielles que peut évoquer le village selon les statuts psychosociaux. Á la manière d'un processus d'association de termes, les réponses à la question ***« C'est quoi Gigouzac ? »*** révèlent les sens donnés au village par les répondants, sens dont découleront autant de manières de l'habiter.

Comme nous l'avons vu dans la discussion du chapitre précédent, pour les originaires et leurs conjoints, le village est d'abord *« rural »*, quand pour les non-originaires il est d'abord *« joli »*. De même, il est un *« mode de vie »* pour les originaires et leurs conjoints, quand il est un *« cadre de vie »* pour les non-originaires.

Les originaires renvoient à des termes forts d'un enracinement profond au territoire. Ils sont *« chez eux »*, Gigouzac est leur *« fief »*. Le village est envisagé comme une *« famille »*, *« berceau »* de leurs origines. Si certains mettent avec regrets l'accent sur le fait que *« ce n'est plus ce que c'était »*, d'autres pensent que *« ce n'est plus le village qu'on a connu, mais on va de l'avant »,* et que le village est à la croisée d'*« un passage vers autre chose »*. L'affect est indissociable de leur vision de Gigouzac, et les sentiments qu'ils nourrissent pour le village le personnifient. Entre tradition, nostalgie, et conscience d'un changement inévitable, les

originaires et leurs conjoints abordent une transition vers une sociabilité contemporaine dans laquelle les plus anciens en particulier ne se reconnaissent pas.

Les non-originaires, quant à eux, associent Gigouzac à des termes relevant du registre de la qualité de vie : *« Le bonheur de vivre »*, *« le bonheur est dans le pré »*. Ils recherchent un bien-être très personnel satisfait par *« la sérénité »*, et *« la sécurité »* que leur renvoie la vie à la campagne. Leur quête trouve alors sa réponse dans *« une proximité tout en étant tranquille »*.

Cette mise en perspective des discours représentationnels introduit et donne le ton du corps principal du film : le village qui connaissait autrefois « un habiter » doit conjuguer aujourd'hui « des habiter ».

12.2.3 – Manières d'habiter hier et aujourd'hui

Le troisième temps est consacré aux ***« manières d'habiter hier et aujourd'hui »***. Hier pour commencer, avec des originaires du village qui racontent avec rires et nostalgie un passé, des traditions et une histoire collective. Les villageois disent ainsi leur vision de l'évolution de leur village, dans ses raisons, ses causes et ses conséquences. La disparition progressive de l'agriculture a profondément modifié la façon de vivre et de percevoir le territoire.

Habiter Gigouzac aujourd'hui est principalement représenté par les rituels festifs et culturels. Ce sont des occasions de se mettre en scène pour tous ou de se retrouver « entre nous ». Mais le quotidien reste important et emprunt d'un fort lien « entre soi ». On retrouve ainsi dans le film des séquences que l'on peut classer dans trois registres principaux, du plus ouvert au plus intime.

12.2.3.1 – Le festif, mise en scène du village

Les bals, les lotos, le 14 juillet, ou la fête du village sont autant de moments festifs où le village se met en scène aux yeux des populations voisines, dont la présence est d'ailleurs fortement appréciée. Bon nombre d'habitants s'impliquent dans ces manifestations. Ces rendez-vous collectifs rendent compte de la vie locale, affichant le dynamisme connu et reconnu d'un village face aux autres.

Photo 50 - Le buffet campagnard du 14 juillet

Ou quand le village « reçoit »

Le rituel festif le plus important et le plus représentatif reste la fête votive du village. De nombreuses animations organisées au cours de l'année, comme les lotos par exemple, ont pour seul but de financer ce moment phare où le village s'expose au regard du reste du monde, *« c'est l'image du village dans le département, et même la région où Gigouzac était très connu pour ses fêtes avec les grands orchestres Tony brams, Gille Pellegrini, René Coll, avec 3000 personnes trois soirs d'affilée »*. La fête commence chaque jour dès l'après-midi avec un concours de pétanque pendant lequel les doublettes d'ici ou d'ailleurs s'affrontent amicalement, mais sérieusement !

Photo 51 - Le concours de pétanque

Compétition amicale mais sérieuse

Le territoire villageois est alors entièrement consacré « aux boules », rendant souvent la circulation difficile.

Photo 52 - Le village se met entièrement à l'heure de la pétanque

Les soirées sont dédiées à la musique. Le village aime à s'inscrire dans le courant des « grands orchestres ». Le vendredi soir est traditionnellement plutôt pour les jeunes avec la venue d'un groupe « pop-rock ». Le samedi soir est plus familial et accueille traditionnellement des orchestres « spectacles » comme « les Méditerranéens » par exemple.

Photo 53 - Soirée « jeunes » avec le groupe Motel

Mais les rituels festifs pour tous occasionnent également des rituels que l'on peut qualifier d'« entre nous ».

12.2.3.2 – Le festif, entre nous

Les rituels festifs « entre nous » s'adressent et réunissent tous les habitants de la commune. En effet, pour que les réjouissances de la fête votive puissent par exemple commencer, il faut bien les organiser et les préparer. Quelques jours avant, le village revêt ses habits de fête. Les jeunes se réunissent alors et prennent en charge le montage de la scène et de la buvette. Un moment très convivial qui donne réellement le coup d'envoi de toute une ambiance au rythme de laquelle le village vivra jusqu'au lundi suivant.

Photo 54 - La préparation de l'estrade, dans la joie et la bonne humeur

L'équipe des Estivales est composée de quelques originaires, mais surtout de trentenaires non-originaires. Leurs enfants participent avec bonheur, comme ici pour les aubades. Les aubades sont une tradition dans les villages. Dans la semaine précédent la fête, une troupe de villageois passe dans toutes les maisons de la commune, accompagnée d'un accordéoniste. Chaque habitant est alors libre de « donner la pièce » pour aider à financer la fête.

Bien que n'étant pas obligatoire, de très nombreuses maisons offrent leur contribution. Certaines des plus isolées apprécient particulièrement cette visite annuelle. D'autres aiment danser avec l'accordéon ou offrir *« un coup à boire »* pour l'occasion. Les aubades peuvent alors parfois se terminer assez tard ! L'équipe, assez restreinte, peine à impliquer les jeunes de 20 ans qui veulent juste *« faire la fête »* et non pas travailler pour la fête, même ponctuellement.

Photo 55 - Les aubades

La fête du mois d'août est très importante dans la vie festive du village. Mais les occasions de se retrouver tous le reste de l'année sont nombreuses. Certaines sont organisées par la mairie, ponctuellement comme des inaugurations de travaux effectués, ou traditionnellement comme les vœux de début d'année.

En effet, dès le début janvier, la municipalité invite tous les Gigouzacois à venir « manger la galette » et leur présente ses vœux. Le maire profite de l'occasion pour faire le point sur l'évolution démographique du village, les diverses actions menées l'année passée, et bien sûr les projets à venir. C'est un moment auquel participent de nombreux habitants, et qui donne à connaître le dynamisme du village à ceux qui sont moins impliqués dans la vie locale.

Photo 56 - Le village réuni pour les vœux de la mairie

Les commémorations permettent également de se retrouver et de faire vivre la mémoire du village, perpétuant son identité dans le temps. Gigouzac compte quatre jours de commémoration dans l'année : le 8 mai, le 30 juin en raison des combats qui eurent lieu à Gigouzac en 1944, le samedi de la fête, et le 11 novembre.

Photo 57 - Commémoration du 30 juin 1944

D'autres manifestations sont organisées par les associations. La fête des voisins ou le repas de la Saint Jean, par exemple, réunissent toutes les générations du village autour d'une grande tablée. Les rituels festifs constitutifs d'une continuité de l'identité communale ne manquent donc pas à Gigouzac.

Entre novembre 2011 et août 2012, j'ai pu filmer 23 rituels festifs différents. Sans compter les lotos, les bals, où je ne me suis rendue qu'une seule fois mais qui sont nombreux dans l'année. Il y a également quelques manifestations associatives où je n'étais pas présente.

Photo 58 - Le village réuni pour la St Jean

Autre rituel notable dans la vie du village : les élections. « Les municipales » sont les plus importantes et peuvent être très virulentes, car dans leurs cas, seuls les hommes comptent. On place à la tête du village une personnalité, un nom, une famille, et non un candidat de parti politique : les rivalités pouvant alors découler de la présentation de deux listes tournent vite à une opposition de « clans » relevant de l'intime.

Mais l'enjeu n'est pas le même pour chaque passage aux urnes.

Photo 59 - Dépouillement du 2ème tour des présidentielles

Chaque dépouillement, comme celui des élections présidentielles que nous voyons dans le film, réunit toujours de nombreux habitants car du résultat dépendra l'image du village : de droite ou de gauche. Á noter que Gigouzac se situe plutôt à droite dans un département et une région de gauche. Chaque score est commenté, en particulier ceux des extrêmes comme le Front National. Néanmoins, les dépouillements électoraux restent un vecteur de rencontre et de lien social. Mais habiter Gigouzac au quotidien, c'est aussi, et beaucoup, un relationnel fort, une interconnaissance, un entre soi.

12.2.3.3 – Le quotidien, entre soi

L'interconnaissance est certainement l'élément le plus tangible des relations sociales régissant un petit village de moins de 250 habitants comme Gigouzac, tout le monde connait tout le monde. Les relations villageoises, les sociabilités, rythment le quotidien. Certaines sont formalisées, d'autres sont informelles, mais les occasions ne manquent pas dans la semaine. Le lundi est le jour de la bibliothèque. On y rencontre essentiellement des femmes qui, au-delà d'emprunter un peu de lecture, viennent s'asseoir et échanger les nouvelles.

Photo 60 - Le lundi, la bibliothèque

Photo 61 - Le mardi, le boucher-charcutier

Située en plein cœur de Gigouzac, la bibliothèque compte une cinquantaine d'adhérents, à laquelle s'ajoutent les enfants de l'école du village. Membre du réseau de la BDP (Bibliothèque Départementale de Prêt), elle propose de nombreux ouvrages en tous genre (BD, policiers, romans, livres jeunesse, etc.) grâce à son fond propre et au passage du bibliobus deux fois par an. Des navettes supplémentaires amènent les réservations, qui sont possibles depuis l'informatisation des prêts et des livres inventoriés dans tout le réseau de la BDP.

Le mardi, le passage du boucher-charcutier a ses habitués.

Photo 62 - Le jeudi, la belote

Les *« après-midi jeux »* du jeudi, organisées par l'association Angel, réunissent une douzaine de participants, d'ici et d'à côté. On y joue surtout à la belote, certains avec grand sérieux, d'autres avec amusement. La bonne humeur et les rires toujours présents lors de ces occasions de rencontre rythment agréablement les semaines des personnes âgées présentes.

Le vendredi rassemble une douzaine de femmes de Gigouzac et des villages voisins pour la gymnastique douce.

La plupart des nouveaux-venus travaillant, on ne rencontre pratiquement que des originaires retraités et leurs conjoints dans ces activités de semaine.

Photo 63 - Le samedi, l'« apéro » chez Régine

Le samedi, les jeunes de la commune, sans distinction d'ancrage, se retrouvent « chez Régine » pour *« boire l'apéro »*. Festif « entre soi », ce moment leur permet de se retrouver, mais aussi de croiser les autres générations. Le café du village est ainsi un lieu intégrateur. Il favorise les rencontres et la mise en œuvre des processus d'intégration des nouveaux.

Le dimanche matin regroupe de nombreux villageois « chez Régine », dans une ambiance très détendue. On vient y chercher le journal ou le pain, on discute, on *« boit un coup »*, on traine, on prend son temps. On croise alors des habitants de tous âges.

Photo 64 - Le dimanche, le pain chez Régine

Néanmoins, le quotidien « entre soi » c'est aussi, et peut-être surtout, les rencontres que l'on peut faire lorsqu'on traverse le village. La place du village, par exemple, est un haut lieu de communication. Sa situation centrale amène les habitants à s'y croiser, s'y retrouver. Les anciens, *« fidèles au poste »*, y passent l'après-midi, toujours au même endroit, et toujours enchantés de converser.

Le village, comme tous les villages, connaît aussi des rivalités, des désaccords, des disputes : la gestion du village, les permis de construire, les relations de voisinages pénibles, les caractères difficiles, sont autant de causes de tensions. Par exemple, de nombreux habitants des mas ont le sentiment de ne pas être considérés et que seuls le bourg et ses habitants comptent. Mais ces discordes font intégralement partie de l'identité communale. Elles s'expriment dans l'« entre soi » et ne sont pas perçues par le simple visiteur, car le quotidien « entre soi » relève de l'intime. Cet habiter spécifique, incarné par un noyau d'habitants originaires du village, est le ciment fondateur qui pérennise l'identité communale et permet pour l'instant sa transmission. Mais l'évolution des modes de vie et d'habiter interroge le devenir de l'identité communale.

12.2.4 – Et demain ?

La conclusion du film questionne alors l'« à venir ». La question « Et demain ? » renvoie une fois encore les différents ancrages à des registres distincts.

On sent les originaires, de la tranche des cinquantenaires et plus, inquiets. Petit à petit, ils se sentent comme dépossédés de leur village, assistant au déclin de l'identité communale.

> *« Il n'y aura plus de pur Gigouzacois, il n'y aura que des rapportés, ou des étrangers en fait... des étrangers au village. »*

> *« Tous les gens n'auront pas le même état d'esprit que les habitants actuels... c'est qu'on se connaît depuis tellement longtemps ! On a été à l'école ensemble ! »*

Les modes de vie modernes les laissent perplexes : *« il y a comme une espèce de débandade (...) on devient égoïste »*, et les relations avec les nouveaux ne sont pas toujours faciles : *« Il faut savoir mettre de l'eau dans le vin, je te le dis ! »*. Ainsi, leur crainte est que *« Gigouzac va perdre son âme »* et *« ressemblera à tous les autres villages »*.

La question de l'évolution du village est en tous cas comprise par tous en termes de sociabilité. La voix de la raison est donnée par le jeune maire de la commune, démontrant le quasi non-choix devant lequel se trouve à son sens le village. Son discours représente la conception de la municipalité en place et des « jeunes originaires » présentés au chapitre précédent (Cf. 11.1.2).

> *« Qu'est-ce qu'on veut pour notre commune ? Vivre avec d'autres ou mourir ensemble ? (...) Être village musée, ça ne durera pas... on en voit trop. Si on n'accueille pas des nouveaux, ou si on n'en fait pas nous des nouveaux, à un moment il ne faudra pas se leurrer s'il n'y a plus personne ! »*

Les non-originaires ont une vision plus territoriale de l'à venir : évolution des communautés de communes, des modes de gestion du village. Mais ils viennent d'investir un territoire, n'ont pas encore suffisamment de vécu commun avec la communauté, et ne se posent donc pas la question de l'évolution des sociabilités villageoises, ou en tous cas ne l'expriment pas.

Résumé de la partie 3

La troisième partie, dédiée aux résultats de l'étude menée, se décompose en trois temps. Le premier s'intéresse à la dynamique des représentations de l'identité communale analysée du point de vue de la psycho-sociologie, avec une méthodologie basée sur les questionnaires, et étudiée longitudinalement depuis la première étude (2005) jusqu'à aujourd'hui. Les élections municipales de 2008, particulièrement impliquantes, ont formé un contexte idéal pour l'expression des dynamiques des représentations de l'identité communale. La comparaison des résultats du questionnaire de double mise en cause de 2008 et 2010 a permis de confirmer l'hypothèse qu'**il existe une zone de transit que j'appelle « système contextuel », qui a pour fonction de laisser le contexte s'exprimer, en permettant à des éléments d'être en réaction exclus du noyau central sans l'être, et à d'autres de devenir centraux sans l'être.** J'attribue deux fonctions à ce système contextuel :

- **Une fonction de préservation** : il protège le noyau de la représentation en situation de contexte contradictoire, lui permettant de trouver sa pérennité dans la malléabilité.
- **Une fonction de régulation** : il est une sorte de « zone de transit » qui permet une régulation du contexte et confère à la représentation un équilibre provisoire en attendant le retour à sa structure initiale, ou son évolution.

Les observations ont également confirmé l'hypothèse que : l**es représentations qu'un individu peut avoir de l'identité communale diffèrent en fonction des ancrages,** les originaires et leurs conjoints ayant des représentations particulièrement proches, stabilisées, et présentant de nombreuses similitudes, s'opposant à la représentation des non-originaires ne vivant pas avec un originaire. On observe par exemple que les originaires et leur conjoints ont une représentation de l'identité communale dominée par l'affect, lui attribuant une définition communautaire liée au concept identitaire, quand les non-originaires, quant à eux, en ont une représentation correspondant plus aux notions de territorialité et d'espace approprié, se rapprochant d'une conception relevant de théories géographiques. Mais malgré des représentations différentielles, **la commune est le premier territoire d'identification des individus.** Les originaires et leurs conjoints sur le modèle d'une « communalisation », et les non-originaires d'une « sociation » (Weber, 1971), ces derniers **construisant de fait une communauté qui leur est propre à partir de leur représentation spécifique de l'identité communale,** basée sur des notions plus géographiques qu'identitaires, revenant petit à petit à une redéfinition des champs de l'identité communale.

Toutefois, l'importance du relationnel reste particulièrement signifiante et les spécificités rurales telles que l'interconnaissance, l'appartenance, la solidarité, le vécu commun organisent toujours la vie villageoise.

Le second temps décline un habiter différent selon les ancrages. On y découvre trois catégories d'ancrage, dont découlent différentes manières d'habiter :

- Les originaires, chez qui on distingue un habiter nostalgique *« d'autrefois »* et un habiter au caractère festif, mais pour qui dans tous les cas **la commune est le premier territoire d'identification, sur la base de représentations du territoire communal relevant principalement de l'affect.**
- Les conjoints des originaires qui adoptent un habiter transmis
- Les non-originaires, chez lesquels on différencie ceux dont l'installation **dans un petit village est motivée par la recherche d'une cohésion collective face à l'individualisme grandissant de la société moderne**, et ceux qui pensent s'installer sur une carte postale.

Il résulte également de ces catégories d'ancrage des représentations différentielles. Par exemple, pour les originaires et leurs conjoints, le village est d'abord *« rural »*, quand pour les non-originaires il est d'abord *« joli »*. De même pour les originaires et leurs conjoints, le village est un *« mode de vie »*, quand pour les non-originaires il est un *« cadre de vie »*. On assiste de ce fait à un repositionnement du sens attribué au lieu et à la communauté.

Les nouvelles catégories de villageois, en quête de lien social et de proximité, pratiquent le village à leur façon. Leur recherche de cohésion collective, est signifiée par l'entraide et la solidarité, participant à la construction d'une territorialité de ces nouveaux arrivants basée sur le lien social. Certains se façonnent une nouvelle communauté, mais qui n'est pas en opposition à la communauté originelle encore bien présente, les jeunes ruraux inventent une nouvelle ruralité entre modernité et traditions fondée principalement sur la sociabilité, démontrant que bien qu'**aujourd'hui, la petite commune rurale soit composée d'autochtones et d'allochtones dont peu sont agriculteurs, le territoire est à présent construit par des interrelations sociales, permettant toutefois d'affirmer que le village est encore un territoire pertinent et cohérent.**

Des traits d'union existent entre originaires et non-originaires, et au final, ces différents ancrages font société.

Le troisième temps, les manières de montrer l'habiter Gigouzac aujourd'hui, présente la concrétisation de la méthodologie singulière choisie : la réalisation d'un film-recherche. Ce fut d'abord une rencontre pour moi qui suis néophyte, aussi bien technique que pratique. Apprivoiser la caméra ne se fait pas sans peine au début. La réalisation d'un film-recherche permet de rendre compte de l'investigation menée, mais c'est surtout une manière d'écrire scientifique. Il faut donc apprendre à écrire, c'est-à-dire apprendre à construire une argumentation visuelle pensée, maîtrisée, et pertinente au regard de la problématique qui occupe. Le corps et la voix donnent à voir et à comprendre les interactions sociales.

Le film-recherche est une rencontre avec la réalité sociale que la complétude entre les différentes écritures (textuelles et filmiques) tente de restituer au plus près. Le film-recherche permet de Donner/Prendre/Restituer la parole du village :

- **Donner** la parole (aux habitants, aux lieux, aux rituels festifs, au quotidien)
- **Prendre** cette parole pour la reconstruire scientifiquement, sociologiquement, au regard de ma problématique
- **Restituer** cette parole grâce à la projection du film dans le village, l'écriture filmique faisant ainsi acte de mémoire en fixant les choses.

Après avoir évoqué les représentations différentielles de Gigouzac, les manières de l'habiter sont ensuite déclinées sous trois formes principales :

- De nombreuses manifestations sont des moments festifs où **le village se met en scène aux yeux des populations voisines**, dont la présence est d'ailleurs fortement appréciée. Ces rendez-vous collectifs rendent compte de la vie locale, affichant le dynamisme connu et reconnu d'un village face aux autres.
- **Les rituels festifs « entre nous »,** qui s'adressent et réunissent tous les habitants de la commune.
- Mais habiter Gigouzac au quotidien, c'est aussi, et beaucoup, un relationnel fort, une interconnaissance, **un entre soi qui relève de l'intime**. Cet habiter spécifique, incarné par un noyau d'habitants originaires du village, est le ciment fondateur qui pérennise l'identité communale et permet pour l'instant sa transmission.

Pour finir, la question de l'« à venir » est comprise par les originaires comme une évolution de leur communauté et de l'identité communale, alors que les non-originaires ont une vision plus territoriale du devenir de la commune (évolution des équipements communaux, des modes de gestion du village).

PARTIE 4

Le film-recherche

Cette partie est matérialisée par le film-recherche *« Habiter Gigouzac »* (DVD joint).

Conclusion

Le monde rural est en pleine évolution. Après une désertification des campagnes durant plusieurs décennies, on assiste aujourd'hui, pour reprendre l'expression de Kayser (1990), à une « renaissance » du monde rural. Le terme ne signifie pas pour autant que ce monde soit mort un jour. Il renaît de la recomposition de ses sociétés villageoises, mêlant des ruraux de souche et des ruraux d'adoption venus d'ailleurs. Il en résulte une certaine urbanisation des communes, et des politiques territoriales nouvelles, préférant le global au local, se voulant adaptées à cette nouvelle ruralité. Pourtant, le rural, notion hautement polysémique, peut signifier un territoire, un paysage, un mode de vie, une identité. La volonté d'uniformisation du monde rural met alors en question la pertinence du village comme territoire.

Mon vécu villageois m'a conduite à un questionnement concernant l'identité communale et le sens que l'on donne au village aujourd'hui, dans lequel cette recherche trouve sa source. Le village fait-il sens différemment selon les ancrages ? Quel sens donne-t-on au village selon que l'on soit un nouvel arrivant ou un originaire du village ? Quelles représentations ces ancrages ont-ils les uns des autres concernant le « vivre au village » ? Quelles représentations et quelles pratiques ont-ils du territoire ? Quelles représentations ont-ils de la vie relationnelle d'un village ? Dans quels réseaux villageois s'inscrivent-ils ? Au final, ces différents ancrages font-ils société ou deux communautés juxtaposées ? J'ai choisi d'adopter une méthodologie variée, tour à tour quantitative, qualitative, ou cinématographique. Loin d'un éparpillement, ces différentes approches forment à mon sens une parfaite complétude. Le caractère longitudinal initié mériterait d'être poursuivi, car il permet d'observer concrètement l'évolution et le devenir de la vie d'un village rural.

Je citais en introduction Yves Guermond (2006, p294) qui écrivait : « Les permanents brassages contemporains de la population permettent de moins en moins d'appliquer une identité sociale à une portion d'espace, du moins au sein du monde occidental, et nous savons tous bien que, par la force des choses, nous allons inévitablement vers un sentiment d'identité planétaire. » Loin d'adhérer à cette déclaration, cette recherche menée dans le village de Gigouzac, 45% « d'ici » et 55% « d'ailleurs », montre que la mobilité moderne de la population oblige à un repositionnement des champs où le partage d'un territoire ne suffit plus à faire une identité commune. Autrefois transmise et incorporée, elle s'inscrit aujourd'hui dans une dynamique « consciente ». Le village qui connaissait autrefois « un habiter » doit conjuguer aujourd'hui « des habiters ». On observe par exemple que les non-originaires s'investissent énormément dans la vie associative et festive du village, mais dans le quotidien relationnel ont tendance à rester entre eux. Certains originaires par contre auront une pratique

associative très restreinte, mais un lien social journalier et une large pratique du territoire. L'identité communale se trouve ainsi réinventée.

L'étude des dynamiques représentationnelles prend alors tout son sens, et peut aider à conjuguer les différents ancrages partageant ce même territoire, car elles sont un levier de l'action déterminant de l'« à venir » de l'identité communale. En effet, l'analyse des données du corpus comparatif de 2008/2010 a mis en lumière des différences considérables. Ouverts sur le village et la communauté, la représentation de l'identité communale des originaires et de leurs conjoints trouve un équilibre et une harmonie dans le quotidien informel régissant la vie du village. Ils partagent une représentation dominée par l'affect, lui attribuant une définition communautaire. En revanche, les non-originaires ne vivant pas avec un originaire ont une représentation instable, témoignant d'une représentation simplement émergente, plus individualiste, et au contenu correspondant plus aux notions de territorialité et d'espace approprié, se rapprochant d'une conception géographique.

L'importance de l'aspect communautaire révélée par l'analyse des données ramène les natifs du village vers des « sentiments subjectifs (traditionnels ou affectifs) des participants d'appartenir à une même communauté » (Weber, 1971, p 41), une communalisation. Leur ancrage générationnel leur fait envisager le village comme *« une grande famille »*, quand les non-originaires, motivés par un projet de vie personnel, ont une représentation correspondant à une sociation, fondée « sur un compromis d'intérêts motivé rationnellement (en valeur ou en finalité) » dans *« un cadre de vie »*. L'exploration des représentations de chacun des ancrages permet d'aboutir à la conclusion que les non-originaires construisent une catégorie d'appartenance nouvelle, naissante, alors que les originaires et leurs conjoints perpétuent une communauté originelle. Ces différents ancrages concilient leurs représentations différentielles tant que le climat villageois est serein. Mais les termes à connotation négative employés par chacun des ancrages pour spécifier l'autre montrent « un favoritisme de la catégorie d'appartenance face à la catégorie de non appartenance », d'autant plus significatif chez les originaires chez qui « la comparaison inter-groupe » est fondée sur une catégorie d'appartenance « naturelle » (Clémence, Doise, 1993, p264), ce favoritisme se trouvant exacerbé en période de conflit.

Toutefois, les réalités ne sont jamais si tranchées. Ainsi, on distingue différentes catégories au sein de ces ancrages psychosociaux, ayant chacune leur habiter spécifique. Les originaires, pour la majorité d'un certain âge, qui ont connu la vie rurale *« d'avant »* et les agriculteurs entretiennent un habiter hérité, nostalgique d'autrefois, avec une pratique du territoire possessive, communautaire et terrienne, et une implication dans le village pour le village (entendu comme la communauté). Leurs conjoints ont adopté ce mode d'habiter. Ayant bien conscience de leur statut de « *pièces rapportées »*, leur intégration est néanmoins naturelle. Ils bénéficient dès leur arrivée d'une place assignée : ils sont « la femme ou le mari de, la belle-fille ou le gendre de, etc. ». Ce statut servira définitivement à les identifier et à les re-connaître. Ils ont les mêmes réseaux d'appartenance que leurs conjoints originaires, qui leur

transmettent également leur attachement à la communauté et leur engagement (ou pas) dans la vie sociale du village.

En revanche, deux cheminements distincts s'observent chez les nouveaux venus. Certains convoitent l'espace rural comme un paysage enchanteur et viennent ainsi s'installer sur une carte postale, panorama immobile, cadre de vie esthétique charmant à contempler. Ils conservent un mode d'habiter purement urbain et se moquent complètement du village et de la culture rurale dont ils se désintéressent totalement : ils revendiquent un droit de consommer l'espace rural qu'ils pensent à tout le monde, et contestent les pratiques rurales qui dérangent leur tranquillité. D'autres par contre, principalement de jeunes ménages, recherchent, en plus d'un cadre de vie tranquille, la convivialité et la cohésion sociale de l'interconnaissance rurale. Leur ancrage psycho-socio-territorial joue ici un grand rôle puisque ceux qui habitent dans les mas vont construire petit à petit leur propre communauté, alors que ceux qui vivent dans le bourg vont intégrer le groupe fondé par les originaires de leur génération (considérés comme « *les jeunes* »). Ces jeunes originaires modernes se caractérisent par une affection pour le village héritée, mais un habiter très récréatif. Dans une implication mélange d'intérêt collectif et particulier, ils s'investissent dans la vie du village, pour un village festif et dynamique. Ils développent une nouvelle ruralité, parfait compromis entre la vie en ville et la vie à la campagne. Par leur intégration totale de nouveaux venus, ils sont des traits d'union entre autochtones et allochtones.

L'intégration et l'appropriation d'un village sont une affaire personnelle et de personnes, mettant en scène toute une population, avec ses volontés, ses traditions, ses pratiques et ses susceptibilités. C'est cela aussi que recherchent ses habitants face à l'anonymat urbain, et que l'on peut considérer comme une des grandes richesses de nos campagnes. L'inscription dans le temps reste le premier facteur constitutif d'une communauté villageoise. « L'importance du temps long, de l'histoire en matière de construction symbolique des territoires, retient l'attention de la plupart des auteurs. Très représentatif de ce point de vue, Michel Marié estime que "l'espace a besoin de l'épaisseur du temps, de répétitions silencieuses, de maturations lentes, du travail de l'imaginaire social et de la norme pour exister comme territoire" (M. Marié, 1982). » (Di Méo, 1998). Il est évident que le regain d'intérêt de la société contemporaine pour la vie à la campagne bouleverse les proportions des catégories d'ancrage de la population, les autochtones étant de plus en plus minoritaires par rapport aux nouveaux venus qui pourtant, le temps passant, donnent pour certains naissance à des originaires... Et c'est grâce au temps qui passe justement, et qui écrit l'histoire commune, que l'identité communale persiste. Que les nouveaux venus recherchent une cohésion collective ou le cadre idyllique d'une carte postale, qu'ils s'investissent dans la vie communale ou qu'ils restent cloîtrés chez eux, le temps les inscrira comme tels dans l'histoire communale.

Bien que l'agriculture recule et que le territoire de la commune soit de moins en moins produit par un travail de tous, le village reste ainsi approprié et raisonné. Bien sûr, les modes d'habiter et l'appropriation du village se trouvent modifiés. Les populations actuelles sont très exigeantes, en termes de besoins de services par exemple. Un petit village rural doit ainsi

présenter aujourd'hui les mêmes facilités que la ville, le cadre en plus. On assiste en fait à un repositionnement du sens attribué au lieu et à la communauté. Les nouvelles catégories de villageois recherchent une cohésion collective, signifiée par l'entraide et la solidarité, qui participe à la construction d'une territorialité basée sur le lien social. Certains se façonnent une nouvelle communauté, mais qui n'est pas en opposition à la communauté originelle encore bien présente. Les jeunes ruraux quant à eux inventent une nouvelle ruralité entre modernité et traditions, fondée principalement sur la sociabilité.

La production d'une communauté émergente par les non-originaires, se différenciant par leurs représentations basées sur des notions plus géographiques qu'identitaires, revient petit à petit à une redéfinition des champs de l'identité communale. Mais les conjoints des originaires, n'appartenant réellement ni à la catégorie des originaires, ni à celle des non-originaires, ainsi que les jeunes originaires peuvent être des traits d'union entre les différentes catégories. C'est par la compréhension de ces processus que l'identité communale peut, dans l'idéal, évoluer dans la sérénité et la satisfaction de tous. La communication et le partage favorisent cette connaissance et cette re-connaissance indispensables pour l'imprégnation des non-originaires, et leur intégration par les originaires, car l'importance du relationnel reste particulièrement signifiante, et les spécificités rurales telles que l'interconnaissance, l'appartenance, la solidarité, le vécu commun organisent toujours la vie villageoise.

Le film-recherche « Habiter Gigouzac » rend compte de cette vie communautaire aux représentations différentielles. Il propose mon regard sociologique sur la vie à Gigouzac à l'interprétation de chacun. M'étant familiarisée avec cette méthodologie particulière au fur et à mesure, il a des défauts esthétiques. Mais de la même façon que c'est en forgeant qu'on devient forgeron, c'est en filmant qu'on devient filmeur. Malgré tout, cette écriture en images et en sons m'a permis de matérialiser toute une communication non verbale indispensable à une réelle compréhension d'une réalité que le spectateur peut ainsi vivre et s'approprier. Car la ruralité existe encore. Elle évolue, se modernise, se réinvente, mais reste un territoire pertinent et cohérent, une réponse à l'individualisme grandissant de la société moderne. La commune est toujours le premier territoire d'identification des individus, car les représentations du territoire communal se rapportent pour tous à l'affect, même s'il est différent pour chacun.

Á l'heure où l'on préfère faire primer le global sur le local en privilégiant des intercommunalités de plus en plus spacieuses, allant même jusqu'à envisager de supprimer la commune, cette étude ouvre des perspectives interrogeant les politiques locales, territoriales, ou nationales. Le tournant que connaissent nos villages n'en est qu'à ses débuts, mais la spécificité des territoires ruraux doit être considérée comme une richesse sociale, et le devenir de l'identité communale comme un enjeu humain, car cette identité spécifique est trop souvent réduite à une patrimonialisation du territoire, où « Tout lieu, tout pays, toute ville représentés par leurs élites ou par de plus larges couches de leurs populations, souhaite se démarquer de ce qui l'entoure, de ses voisins, s'efforce de se distinguer. On bricole parfois de toutes pièces des patrimoines locaux dans le souci de consolider l'identité collective ou

d'imposer la reconnaissance du lieu considéré par les autres. » (Di Méo, 2008, p7). Au final, ma recherche m'amène à la conviction que l'identité communale résulte surtout de la nature du lien social et des interactions entre les membres de la collectivité villageoise, qui sont à mon sens la véritable richesse des campagnes d'aujourd'hui. Toujours en chemin, j'ai alors du mal à conclure cette thèse : cette étude longitudinale mériterait d'être poursuivie et reste un chantier ouvert.

Bibliographie

Générale

ABRIC, J-C., (1989), *L'étude expérimentale des représentations sociales*, in JODELET, D., dr, *Les représentations sociales*, Paris : Presses Universitaires de France, pp. 187-203.

ABRIC, J-C., (1994a), *Pratiques sociales et représentations,* Paris : Presses Universitaires de France.

ABRIC, J-C., (1994b), *L'organisation interne des représentations sociales : système central et système périphérique*, in GUIMELLI, Ch., dr, *Structures et transformations des représentations sociales*, Paris : Delachaux et Niestlé, pp. 73-84.

ABRIC, J-C., dr, (2003), *Méthodes d'étude des représentations sociales*, Ramonville Saint-Agne : Erès.

ABRIC, J-C., (2008), *Psychologie de la communication, théories et méthodes*, Paris : Armand Colin.

BANGERTER, A., (2008), *La diffusion des croyances populaires. Le cas de l'effet Mozart*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

BANOS, V., CANDAU, J., (2006), « Recomposition des liens sociaux en milieu rural : De la fréquentation d'espaces à la production de normes collectives ? », *Espaces et sociétés*, n°127, pp. 97-112.

BATAILLE, M., (1983a), « Problématique de la complexité dans la recherche-action », *Les Dossiers de l'Education*, n°3, pp. 11-24.

BATAILLE, M., (1983b), « Méthodologie de la complexité », *Pour*, n°90, juin-juillet 1983, pp. 32-36.

BATAILLE, M., (1996), communication sur la « recherche-action », *Journées d'étude du RHEPS*, 24-25 octobre.

BATAILLE, M., (2002), *Un noyau peut-il ne pas être central ?*, in GARNIER, C, & DOISE, W, dr., *Les représentations sociales, balisage du domaine d'études,* Montréal : Editions Nouvelles, pp. 25-34.

BATAILLE, M., & MIAS, C., (2002), « Représentation du « groupe idéal » : un nouveau noyau central ? », *Sixième Conférence Internationale sur les Représentations Sociales*, Stirling.

BATAILLE, M., (2005), « Autobiographie, réflexivité et professionnalisation », *L'Orientation Scolaire et Professionnelle*, 34, n°1, coordonné par Christine DELORY-MOMBERGER, Paris : CNAM-INETOP, pp. 19-28.

BEAUD, S., (1996), « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'"entretien ethnographique" », *Politix*, vol. 9, n°35, pp. 226-257, (Article disponible en ligne), URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polix_0295-2319_1996_num_9_35_1966

BEAUVOIS, J-L., DUBOIS, N., DOISE, W., (1999), *La construction sociale de la personne*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

BELLEHUMEUR, C. R., TOUGAS, F., LAPLANTE, J., (2009), « Le devoir de mémoire : le lien entre la mémoire collective et l'identité sociale chez les Franco-Ontariens », *Canadian Journal of Behavioural Science*, vol. 41, n°3, pp. 169-179.

BESSIÈRE, J., (1998), « Le territoire, lieu d'apprentissage et de mémoire collective », ARF, Les territoires ruraux, *Geodoc*, n°46, Université de Toulouse II - Le Mirail, pp. 50-54.

BILLAUD, J-P., (2007), « La question environnementale et la sociologie rurale : renouveau ou dépassement ? », *14ème séminaire Chasse, sociétés et espaces ruraux, recherches sur les sociétés et les espaces ruraux*, Pôle rural, Caen.

BODIGUEL, M., (1977), « Le choix d'une société », *Économie rurale*, n°122, pp. 3-7, (Article disponible en ligne), URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ecoru_0013-0559_1977_num_122_1_2517

BONARDI, C, ROUSSIAU, N, (1999), *Les représentations sociales*, Paris : Dunod.

BONARDI, C., (2003), « Représentations sociales et mémoire : de la dynamique aux structures premières », *Connexions*, 2003/2, no80, pp. 43-57, (Article disponible en ligne), URL : http://www.cairn.info/revue-connexions-2003-2-page-43.htm

BOUR, E., (2006), *L'identité communale en question : « la communale » en composante de sa genèse*..., Mémoire DUEPS, sous la direction de BATAILLE, M., Toulouse : Le Mirail.

BOURDIEU, P., (1977), « Une classe objet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 17-18, novembre 1977, pp. 2-5.

BOURDIEU, P., (1980), *Le sens pratique*, Paris : Les Editions de Minuit.

BOURDIEU, P., WACQUANT, L., (1992), *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Paris : Le Seuil.

BOURDIEU, P., (1993a), *La situation d'enquête et ses effets*, in *La misère du monde*, Paris : Le Seuil, (Extrait disponible en ligne), URL : http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html.

BOURDIEU, P., (1993b), *Comprendre*, in *La misère du monde*, Paris : Le Seuil, pp. 903-939.

BOURDIEU, P., (2003), « L'objectivation participante », in « Regards croisés sur l'anthropologie de Pierre Bourdieu », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 150, décembre 2003, pp. 43-58.

BREVARD, L, (2005), « L'espace périurbain lointain : un espace théâtre de nouvelles pratiques sociales et spatiales », *Colloque FAIRE CAMPAGNE*, 17-18 mars, Rennes, UMR 6590-ESO.

BROUILLET, D., (2006), *Mémoire et identité*, in COSTALAT-FOUNEAU, A-M., dr., *Identité sociale et langage*, Paris : L'Harmattan, pp. 171-193.

BROWN, S.D., & MIDDLETON, D, (2008), *La mémoire et l'espace dans les travaux de Maurice Halbwachs*, in MADIOT, B., LAGE, E., & ARRUDA, A., dr, *Une approche engagée en psychologie sociale : l'œuvre de Denise Jodelet*, Ramonville Saint-Agne : éd Erès, pp. 147-172.

CANDAU, J., (coord.), AZNAR, O., GUÉRIN, M., LE FLOCH, S., MICHELIN, Y., MOQUAY, P., (2003), *Acteurs locaux et initiatives publiques dans le domaine du paysage – Une analyse du processus de construction des interventions publiques localisées*, Cemagref - ENITAC – ENGREF.

CANDAU, J., AZNAR, O., GUÉRIN, M., MICHELIN, Y., MOQUAY, P., (2007), « L'intervention publique paysagère comme processus normatif », *Cahiers d'économie et sociologie rurales*, n° 84-85, pp. 168-190.

CASSE, M-C., & GRANIE, A-M., (1999), « Comment penser le rural aujourd'hui ? », in « Dynamiques agraires et construction sociale du territoire », *Actes du séminaire 26-28 avril*, Montpellier : CNEARC

CAVAILLE, F., (1998), « Réflexions sur les fondements actuels de l'identité territoriale rurale », *Géodoc*, Les territoires ruraux en France, Identités, politique et économie, n°46, février 1998, Université Toulouse-Le Mirail, pp. 47-49.

CHEVALLIER, D., & MOREL, A., (1985), « Identité culturelle et appartenance régionale : quelques orientations de recherche », *Terrain*, n°5, pp. 3-5.

CLÉMENCE, A., & DOISE, W., (1993), *Catégorisation sociale et comportement de discrimination dans un tâche d'allocation d'argent à soi et aux membres de l'intra- et du hors-groupe*, in BEAUVOIS, J.L., JOULE, R.V., MONTEIL, J.M., *Perspectives cognitives et conduites sociales*, Tome IV, chapitre 15, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, pp.247-267.

CLÉMENCE, A., DOISE, W., LORENZI-CIOLDI, F., (1994), *Prises de position et principes organisateurs des représentations sociales*, in GUIMELLI, Ch., dr, *Structures et transformations des représentations sociales*, Paris : Delachaux et Niestlé, pp. 119-152.

CLÉMENCE, A., LORENZI-CIOLDI, F., (1996), *La recherche sur les représentations sociales I. les pratiques d'analyse des données*, in DESCHAMPS, J-C, BEAUVOIS, J-L., *Des attitudes aux attributions*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, pp. 151-157.

CLÉMENCE, A., (2003), *Sens et analyse des différences dans les représentations sociales*, in ABRIC, J-C., dr, *Méthodes d'étude des représentations sociales*, Ramonville Saint-Agne : Erès, pp. 165-178.

COLLOT, B., (1997), *École rurale, classes uniques et territoires : La communication, fondement de la construction des personnes, des groupes, des territoires*, Conférence donnée au Colloque de la fédération de l'École Rurale, Poitiers, Mai 1997, http://perso.wanadoo.fr/b.collot/ecoleterri.htm.

COSTALAT-FOUNEAU, A-M., dr., (2001), *Identité sociale et langage : La construction du sens*, Paris : L'Harmattan.

CROZAT, D., (2000), « La permanente reconstruction du village à travers ses fêtes », *Colloque de l'ARF*, Toulouse, halshs-00006960, version 1 – 13 déc. 2006.

DASCON, J., (2009), *Les Acteurs-paysans du tourisme au Kilimandjaro, écriture filmique et écriture textuelle comme mode de compréhension des dynamiques géographiques en terre Chagga*, Thèse de doctorat de géographie, Université de Toulouse 2 : Le Mirail.

DAUPHIN, S., GIRAUD, C., (2011), « Introduction », *Informations sociales*, 2011/2, n°164, pp. 4-5, (disponible en ligne), URL : http://www.cairn.info/revue-informations-sociales-2011-2-page-4.htm.

DEBARBIEUX, B., VANIER, M., (2002), *Repenser l'espace,* in DEBARBIEUX, B., VANIER, M., dr., *Ces territorialités qui se dessinent,* La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, DATAR, pp.257-265.

DEBARBIEUX, B., (2006), « Prendre position : réflexions sur les ressources et les limites de la notion d'identité en géographie », *Espace géographique*, 2006-n°4, pp.340-354.

DEGENNE, A., (2001), *Introduction à l'analyse des données longitudinales*, Paris : Éditions Sciences Humaines.

DÉPELTEAU, F., (2000), *La démarche d'une recherche en sciences humaines. De la question de départ à la communication des résultats*, Bruxelles : De Boeck Université.

DESCHAMPS, J-C, BEAUVOIS, J-L, (1996), *Des attitudes aux attributions : Sur la construction de la réalité sociale*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

DESCHAMPS, J-C, MOLINER, P., (2008), *L'identité en psychologie sociale. Des processus identitaires aux représentations sociales*, Paris : Armand Colin.

DI MÉO, G, (1991), « La genèse du territoire local : complexité dialectique et espace-temps », *Annales de Géographie*, vol.100, n°559, pp. 273-294.

DI MÉO, G., (1995), « Les nouvelles contradictions du territoire », *Revue de géographie de Lyon*, vol. 70, n°2, pp.169-175.

DI MÉO, G., (1998), *Géographie sociale et territoires*, Paris : Nathan.

DI MÉO, G., (2008), *Processus de patrimonialisation et construction des territoires*, manuscrit auteur, publié dans Colloque *Patrimoine et industrie en Poitou-Charentes : connaître pour valoriser*, Poitiers-Châtellerault : France (2007), halshs-00281934, version 1 – 26 may 2008.

DOISE, W, (1982), *L'explication en psychologie sociale*, Paris : Presses Universitaires de France.

DOISE, W, (1990). *Les représentations sociale*, in GHIGLIONE, R, BONNET, C, & RICHARD J-F, dr, *Traité de psychologie cognitive 3 : Cognition, représentation, communication*, Paris : Dunod, pp. 111-174.

DOISE, W., CLEMENCE, A., LORENZI-CIOLDI, F., (1992), *Représentations sociales et analyses de données*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

DOISE, W, (1992), « L'ancrage dans les études sur les représentations sociales », *Bulletin de Psychologie*, tome 45, n°405, pp. 189-195.

DOISE, W., CLEMENCE, A., LORENZI-CIOLDI, F., (1994), « Le charme discret des attitudes », *Papers on Social Representations, Textes sur les Représentations Sociales*, Vol. 3 (1), 1-138.

DUBAR, C., (1992), « Formes identitaires et socialisation professionnelle », *Revue française de sociologie*, n°33-4, pp. 505-529.

DUBAR, C., (1999), *Socialisation et construction identitaire*, in RUANO-BORBALAN, J-C., dr, *L'identité : l'individu, le groupe, la société,* Paris : Éditions Sciences Humaines, pp. 135-141.

DUBAR, C., (2002), *La socialisation*, Paris : Armand Colin.

DUBAR, C., (2006), *Socialisation*, in MESURE, S., & SAVIDAN, P., dr, *Le dictionnaire des sciences humaines*, Paris : Presses Universitaires de France, pp. 1088-1091.

DUCHESNE, S., (1996), « Entretien non-préstructuré, stratégie de recherche et étude des représentations. Peut-on déjà faire l'économie de l'entretien «non-directif» en sociologie ? », *Politix*, Vol. 9, n°35, Troisième trimestre 1996, pp. 189-206, (disponible en ligne), URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polix_0295-2319_1996_num_9_35_1964

DURKHEIM, É. ; (1889), « Communauté et société selon Tönnies », *Revue philosophique*, n°27, pp. 416-422, (Article disponible en ligne), URL : http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales

DURKHEIM, É. ; (1894, 16ème éd. 1967), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris : Presses universitaires de France, (Ouvrage disponible en ligne), URL : http://dx.doi.org/doi:10.1522/cla.due.reg1

ÉCHAUDEMAISON, C-D., dr., (2007), *Dictionnaire d'Économie et de Sciences Sociales*, 7ème édition, Paris : Nathan.

ELEJABARRIETA, F., (1996), *Le concept de représentation sociale*, in DESCHAMPS, J-C, BEAUVOIS, J-L, *Des attitudes aux attributions : Sur la construction de la réalité sociale*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, pp. 137-150.

FAVRET-SAADA, J., (1994), « Weber, les émotions et la religion », *Terrain*, n°22, pp. 93-108, (Article disponible en ligne), URL : http://terrain.revues.org/3088

FERRÉOL, G., dr., (2004), *Sociologie - Cours, méthodes, applications*, Rosny-sous-Bois : Bréal, collection Grand Amphi Sociologie.

FERRÉOL, G., JUCQUOIS, G., (2004), *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, Paris : Armand Colin.

FISCHER, G-N., (1996), *Les concepts fondamentaux de la psychologie sociale*, Paris : Dunod.

FLAMENT, C., (1996), « Quand les éléments centraux d'une représentation sont excentriques », *Note technique*, (Article disponible en ligne), URL : www.psr.jku.at/PSR1996/5_1996Flame.pdf

FLAMENT, C., (2001), *Pratiques sociales et dynamique des représentations*, in MOLINER, P., dr, *La dynamique des représentations sociales*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, pp. 43-58.

FLAMENT, C., ROUQUETTE, M.-L., (2003), *Anatomie des idées ordinaires. Comment étudier les représentations sociales*, Paris : Armand Colin.

FONTORBES, J-P., (2003), *Le corps du regard*, Thèse de doctorat de communication et audiovisuel, ESAV, Université de Toulouse 2 : Le Mirail.

FONTORBES, J-P., (2007), « Le rugby et la mise en scène des corps. "Le rugby dans le cuir" (1985) un parti pris documentaire », *Sciences de la Société, numéro spécial Sports et médias*, n° 72, pp. 181-192.

FOURASTIÉ, J., (1979), *Les Trente Glorieuses*, Paris : Hachette.

FRANÇOIS-PONCET, J., BELOT, C., (2008), *Rapport d'information fait au nom de la Délégation à l'aménagement et au développement durable du territoire sur le nouvel espace rural français*, Session extraordinaire de 2007-2008 du Sénat, n°468.

FRAYSSE, B, (2000), « La saisie des représentations pour comprendre la construction des identités », *Revue des sciences de l'éducation*, vol.26, n°3, pp. 651-676, (Article disponible en ligne), URL : http://id.erudit.org/iderudit/000294ar

GAFFIE, B, (2005), « Confrontations des Représentations Sociales et construction de la réalité », *JIRSO,* (Article disponible en ligne), URL : http://geirso.uqam.ca/jirso/Vol2_Aout05/06Gaffie.pdf, UQAM, Montréal, vol. 2, n°1, pp. 6-19.

GARCIA CATALA, L., (2012), *Parcours artistiques et culturels de jeunes habitant(e)s, dans les perspectives et les enjeux des dynamiques rurales, en Pays Midi Quercy*, Thèse de doctorat d'études rurales, mention sociologie, Université de Toulouse 2 : Le Mirail.

GARNIER, C, DOISE, W, dr., (2002), *Les représentations sociales, balisage du domaine d'études,* Montréal : Editions Nouvelles.

GHIGLIONE, R, BONNET, C, & RICHARD J-F, (1990), *Traité de psychologie cognitive 3 : Cognition, représentation, communication*, Paris : Dunod.

GRANAI, G., (1967), *Techniques de l'enquête sociologique*, in GURVITCH, G., dr., *Traité de sociologie*, tome premier, Paris : Presses Universitaires de France, pp. 135-151 (Article disponible en ligne), URL : http://classiques.uqac.ca/

GRANIE, A-M., (1995), « Mécanismes de production et de reproduction de l'identité communale en milieu rural », *communication colloque « Territoires ruraux et formations »*, Colloque, Enesad,7, 8, 9 février 1995, Dijon, Actes, pp. 327-335.

GRANIÉ, A-M., (1997), *Productions de territoires ruraux et dynamiques d'acteurs : les identités communales en question*, in *Développement local et Formation*, s/d de MARCHAND, G., ARNAUD, P., Limoges : Pulim.

GRANIÉ, A-M., (1998), « Paroles d'élus, images du territoire, réflexion sur les représentations que les maires ont de leur territoire », *Journées régionales de l'ARF « Comment les ruraux vivent-ils et construisent-ils leur(s) territoire(s) aujourd'hui ? »*, Université de Toulouse le Mirail, 18 juin 1997, Actes.

GRANIÉ, A-M., & LINCK, T., (1998), « Les territoires ouverts et redynamisés de Moyrazès – une périruralité émergente », *Journées régionales de l'ARF « Comment les ruraux vivent-ils et construisent-ils leur(s) territoire(s) aujourd'hui ? »*, Université de Toulouse le Mirail, 18 juin 1997, Actes.

GRANIÉ, A-M., & GUETAT, H., (2000), *L'habiter en montagne aujourd'hui : la construction mutuelle des identités individuelles, collectives et des territoires*, in LUGINHÜL, Y., *Nouvelles urbanités, nouvelles ruralités en Europe,* Bruxelles : Peter Lang, pp. 93-100.

Entretien avec Anne-Marie GRANIÉ, (2003), « Sociabilités dans le monde rural », Ceras - *revue Projet,* n°274, (Article disponible en ligne) URL : http://www.ceras-projet.com/index.php?id=1537

GRANIÉ, A-M, (2005), *Figures de constructions identitaires, Regards croisés : Le film, le réalisateur et la sociologue*, Mémoire HDR, Tome 1, Université de Toulouse 2 : Le Mirail.

GUÉGUEN, N., (2006), *Statistique en psychologie*, Paris : Dunod.

GUÉRIN, J-P., GUMUCHIAN, H., (1979), « Ruraux et rurbains : Réfexions sur les fondements de la ruralité aujourd'hui », *Revue de géographie alpine*, Tome 67, n°1. pp. 89-104, (Article disponible en ligne), URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rga_0035-1121_1979_num_67_1_2158

GUERMOND, Y., (2006), « L'identité territoriale : l'ambigüité d'un concept géographique », *L'Espace Géographiqu*e, 2006-4, pp. 291-297.

GUIMELLI, Ch., dr, (1994), *Structures et transformations des représentations sociales*, Paris : Delachaux et Niestlé.

GUIMELLI, Ch., (1998), *Chasse et nature en Languedoc. Etude de la dynamique d'une représentation sociale chez des chasseurs languedociens*, Paris : L'Harmattan.

HALBWACHS, M., (1925), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris : Félix Alcan, (Ouvrage disponible en ligne), URL : http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales

HALBWACHS, M., (1938), *Esquisse d'une psychologie des classes sociales*, Paris : Librairie Marcel Rivière et Cie, (Ouvrage disponible en ligne),
URL : http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales

HALBWACHS, M., (1950), *La mémoire collective*, (Ouvrage disponible en ligne), URL : http://www.uqac.uquebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales

HERVIEU, B., & VIARD, J., (1996), *Au bonheur des campagnes (et des provinces)*, Marseille : Editions de l'Aube.

HERVIEU, B., & VIARD, J., (2001), *L'archipel paysan, la fin de la république agricole*, Gémenos : Editions de l'Aube.

JAILLET, M.-C., (2009), *Contre le territoire, la « bonne distance »*, in VANIER, M., dr, *Territoires, Territorialité, Territorialisation. Controverses et perspectives*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 115-121.

JEAN, Y., PÉRIGORD, M., (2009), *Géographie rurale, La ruralité en France*, Paris : Armand Colin.

JODELET, D., (1984), *Représentations sociales : phénomènes, concept et théorie*, in MOSCOVICI, S., dr, *Psychologie sociale*, coll. Quadrige manuels, Paris : Presses Universitaires de France, pp 363-384.

JODELET, D., dr, (1989), *Les représentations sociales*, Paris : Presses Universitaires de France.

JODELET, D., (1993), « Les représentations sociales, regard sur la connaissance ordinaire », *Sciences Humaines*, n°27, pp. 22-24.

JODELET, D., (2006), *Représentation sociale*, in MESURE, S., & SAVIDAN, P., dr, *Le dictionnaire des sciences humaines*, Paris : Presses Universitaires de France, pp.1003-1005.

JOLIVEAU, T, (1994), « La gestion paysagère des espaces ruraux : concepts, méthodes et outils », *Revue de géographie de Lyon*, vol.69, n°4, pp. 325-334, (Article disponible en ligne), URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/geoca_0035-113X_1994_num_69_4_4274.

KAUFMANN, J-C., (2006), *Identité*, in MESURE, S., & SAVIDAN, P., dr, *Le dictionnaire des sciences humaines*, Paris : Presses Universitaires de France, pp. 593-595.

KAYSER, B., (1989), *Les sciences sociales face au monde rural, méthodes et moyens*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail.

KAYSER, B., (1990), *La renaissance rurale, sociologie des campagnes du monde occidental*, Paris : Armand Colin.

KOHN, R. C., (1984), « L'observation chez le chercheur et le praticien », *Revue française de pédagogie*, Vol. 68, pp. 104-117, (Article disponible en ligne), URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfp_0556-7807_1984_num_68_1_1569

KOHN, R. C., & NEGRE, P., (1991), *Les voies de l'observation, repères pour les pratiques de recherche en sciences humaines*, Poitiers : Nathan-Université.

L'EXPRESS, (2012), « Changer de région. Les clefs pour réussir son installation », *L'express*, Hors série, n°15, octobre-novembre 2012.

LÉ, A-L., (2011), *Identités décomposées identités recomposées : panorama des courants théoriques de l'étude des représentations des identités culturelles et interculturelles*, manuscrit auteur, publié dans ROUQUETTE, S., *L'identité plurielle. Images de soi, regards sur les autres*, pp. 187-197, hal-00667161, version 1 – 7 Feb 2012.

LIPIANSKY, E-M., (1992), *Identité et communication,* Paris : Presses Universitaires de France.

LO MONACO, G., LHEUREUX, F., (2007), « Représentations sociales : théorie du noyau central et méthodes d'étude », *Revue électronique de Psychologie Sociale*, n°1, pp. 55-64, (Article disponible en ligne), URL : http://RePS.psychologie-sociale.org

LORENZI-CIOLDI, F., DAFFLON, A-C., (1999), *Rapports entre groupes et identité sociale*, in BEAUVOIS, J-L., DUBOIS, N., DOISE, W., *La construction sociale de la personne*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, pp. 131-145.

MADIOT, B., LAGE, E., & ARRUDA, A., dr, (2008), *Une approche engagée en psychologie sociale : l'œuvre de Denise Jodelet*, Ramonville Saint-Agne : Erès.

MARC, E., (2005), *Psychologie de l'identité. Soi et le groupe*, Paris : Dunod.

MARIÉ, M., (1982), *Un territoire sans nom, pour une approche des sociétés locales*, Librairie des Méridiens.

MATHIEU, N., (1990), « La notion de rural et les rapports ville-campagne en France. Des années cinquante aux années quatre-vingts », *Économie rurale*, n°197, pp. 35-41, (Article disponible en ligne), URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/ecoru_0013-0559_1990_num_197_1_4059

MAZUIR, F., (2004), « Le processus de rationalisation chez Max Weber », *Sociétés*, n°86, pp. 119-124, (Article disponible en ligne), URL : http://www.cairn.info/revue-societes-2004-4-page119.htm

MENDRAS, H., (1995), *Les sociétés paysannes,* Gallimard.

MESURE, S., & SAVIDAN, P., dr, (2006), *Le dictionnaire des sciences humaines*, Paris : Presses Universitaires de France.

MOINE A., (2006/2), « Le territoire comme un système complexe : un concept opératoire pour l'aménagement et la géographie », *L'Espace géographique*, Tome 35, pp. 115-132.

MOLINER, P., & MARTOS, A., (1994), « La fonction génératrice de sens du noyau des représentations sociales : une remise en cause ? », *Papers on Social Representations, Textes sur les Représentations Sociales*, Vol. 14, pp. 3.1-3.12, (Article disponible en ligne), URL : http://www.psr.jku.at/ .

MOLINER, P., (1994), « L'étude expérimentale des processus représentationnels, commentaire de l'article de R. MICHIT », *Papers on Social Representations, Textes sur les Représentations Sociales*, Vol. 3, (Article disponible en ligne), URL : http://www.psr.jku.at/PSR1994/3_1994Molin.pdf

MOLINER, P., (1994), *Les méthodes de repérage et d'identification du noyau des représentations sociales*, in GUIMELLI, Ch., dr, *Structures et transformations des représentations sociales*, Paris : Delachaux et Niestlé, pp. 199-232.

MOLINER, P., dr, (2001), *La dynamique des représentations sociales*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

MOLINER, P., RATEAU, P., & COHEN-SCALI, V., (2002), *Les représentations sociales, pratique des études de terrain*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

MOLINER, P., & MARTOS, A., (2005), « Une redéfinition des fonctions du noyau des représentations sociales », *Journal International sur les Représentations Sociales, JIRSO*, UQAM, Montréal, vol. 2, n°1, pp. 89-96, (Article disponible en ligne), URL : http://www.geirso.uqam.ca/jirso/Vol2_Aout05/89Moliner.pdf

MOSCOVICI, S., dr, (1984), *Psychologie sociale*, coll. Quadrige manuels, Paris : Presses Universitaires de France.

MOSCOVICI, S., (1993), « Introductory address », *Papers on Social Representations*, vol. 2, pp. 160-170.

MUCCHIELLI, A., (2009), *L'identité*, coll. Que sais-je ?, 7ème édition, Paris : Presses Universitaires de France.

MUCCHIELLI, R., (1976), *Psycho-sociologie d'une commune rurale*, coll. Séminaires, Paris : ESF.

MUGNY, G, OBERLÉ, D, & BEAUVOIS, J-L, (1995), *Relations humaines : groupes et influence sociale*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

MUGNY, G., QUIAMZADE, A., & TAFANI, E., (2001), *Dynamique représentationnelle et influence sociale,* in MOLINER, P., dr, *La dynamique des représentations sociales*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, pp. 123-161.

PAEZ, D, (2008), *Le dégoût, la mémoire et les représentations sociales : des souvenirs à partager avec Denise*, in MADIOT, B., LAGE, E., & ARRUDA, A., dr, *Une approche engagée en psychologie sociale : l'œuvre de Denise Jodelet*, Ramonville Saint-Agne : éd Erès, pp. 179-186.

PAGNOL, M., (1976), *Jean de Florette, L'eau des collines, Tome I*, Paris : Presses Pocket.

PATEZ, F., (1997), « Les relations communautaires ethniques selon Max Weber », *Les cahiers du Cériem*, Université de Haute Bretagne, Rennes 2, n°2, pp. 53-61.

PÉRÈS, H., (1989), « Identité communale, République et communalisation. À propos des monuments aux morts des villages », *Revue française de science politique*, 39e année, n°5, pp. 665-682, (Article disponible en ligne), URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsp_0035-2950_1989_num_39_5_394439.

PERRIER-CORNET, P, HERVIEU, B, (2002), « Campagnes françaises multifonctionnelles : Les enjeux de la gestion de l'espace rural », *Economie & Humanisme*, n°362, octobre 2002, pp. 18-23.

PERRIER-CORNET, P., (2006), *Ruralité*, in MESURE, S., & SAVIDAN, P., dr, *Le dictionnaire des sciences humaines*, Paris : Presses Universitaires de France, pp. 1030-1032.

PIOLLE, X., (1998), « Le territoire, ou les dimensions spatiales des rapports sociaux », *les documents de la MRSH*, n°7, avril 1998, pp. 75-86.

PIVETEAU, J-L., (1995), « Le territoire est il un lieu de mémoire? », *Espace Géographique*, n°2, pp. 113-123.

QUIVY, R., VAN CAMPENHOUDT, L., (1988), *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris : Dunod.

RAFFESTIN, C. (1977), « Paysage et territorialité », *Cahiers de géographie du Québec*, vol.21, n°53-54, pp. 123-134, (Article disponible en ligne), URL : http://archive-ouverte.unige.ch/unige:4302.

RAFFESTIN, C., BRESSO, M., (1982), « Tradition, modernité, territorialité », *Cahiers de géographie du Québec*, vol. 26, n°68, pp. 185-198, (Article disponible en ligne), URL : http://id.erudit.org/iderudit/021557ar.

RAFFESTIN, C., (1982), « Remarques sur les notions d'espace, de territoire et de territorialité », *Espaces et sociétés*, no. 41, pp. 167-171, (Article disponible en ligne), URL : http://archive-ouverte.unige.ch/unige:4324.

RAFFESTIN, C., (1984), « La territorialité : miroir des discordances entre tradition et modernité », *Revue de l'Institut de Sociologie*, no. 3-4, pp. 437-447, (Article disponible en ligne), URL : http://archive-ouverte.unige.ch/unige:4345

RAFFESTIN, C., (1986), *Ecogenèse territoriale et territorialité*, in AURIAC, F. BRUNET, R., *Espaces, jeux et enjeux*. Paris : Fayard & Fondation Diderot, pp. 175-185.

RATEAU, P., MOLINER, P., dr., (2009), *Représentations sociales et processus sociocognitifs*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

RATINAUD, P., DEJEAN, S., (2009), « IRaMuTeQ : implémentation de la méthode ALCESTE d'analyse de texte dans un logiciel libre », *Modélisation Appliquée aux Sciences Humaines et Sociales (MASHS2009)*, Toulouse : Le Mirail.

RELIEU, M., (1999), « Du tableau statistique à l'image audiovisuelle. Lieux et pratiques de la représentation en sciences sociales », *Réseaux*, vol. 17, n°94, pp. 49-86, (Article disponible en ligne), URL : http://www.persee.fr

RETAILLÉ, D., (2009), *Malaise dans la géographie : l'espace est mobile*, in VANIER, M., dr, *Territoires, Territorialité, Territorialisation. Controverses et perspectives*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 97-114.

REY Alain, dr, (2000), *Dictionnaire historique de la langue Française,* Paris : Le Robert.

RICŒUR, P., (1984), « L'idéologie et l'utopie : deux expressions de l'imaginaire social », *Autres Temps, Les cahiers du christianisme social*, n°2, pp. 53-64, (Article disponible en ligne), URL : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/chris_0753-2776_1984_num_2_1_940

RICŒUR, P., (1990), *Soi-même comme un autre*, Paris : Point Seuil.

ROUQUETTE, M-L, (1998), La *communication sociale*, Paris : Dunod.

ROUQUETTE, M-L., & RATEAU, P., (1998), *Introduction à l'étude des représentations sociales*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.

ROUSSIAU, N., RENARD, E., (2003), « Des représentations sociales à l'institutionnalisation de la mémoire sociale », *Connexions*, 2003/2, no80, pp. 31-41, (Article disponible en ligne), URL : http://www.cairn.info/revue-connexions-2003-2-page-31.htm

SARTRE, J-P., (1938), *Méthode psychologique et méthode phénoménologique*, in *Esquisse d'une théorie des émotions*, Paris : Hermann, pp. 7-19, (Article disponible en ligne), URL : http://classiques.uqac.ca/

SAÜC, P., (1996), *Itinéraires d'un facteur rural*, Paris : L'inédite.

SENCÉBÉ, Y., (2004), « Être ici, être d'ici. Formes d'appartenance dans le Diois (Drôme) », *Ethnologie française*, XXXIV, 1, pp. 23-29.

SENCÉBÉ, Y., (2011), « Multi(ples) appartenances en milieu rural », *Informations sociales,* 2/2011, n° 164, pp. 36-42, (Article disponible en ligne), URL : www.cairn.info/revue-informations-sociales-2011-2-page-36.htm.

TAFANI, E., & BELON, S., (2001), *Principe d'homologie structurale et dynamique représentationnelle,* in MOLINER, P., dr, *La dynamique des représentations sociales*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, pp.163-193.

TAFANI, E., & SOUCHET, L., (2001), *Changement d'attitude et dynamique représentationnelle*, in MOLINER, P., dr, *La dynamique des représentations sociales*, Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble, pp. 59-88.

TAFANI, E., & HAGUEL, V., (2009), *Identité et représentations sociales : approche expérimentale du rôle des représentations sociales dans le favoritisme endogroupe*, in RATEAU, P., MOLINER, P., dr., *Représentations sociales et processus sociocognitifs*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 45-66.

TAP, P., (1988) « De l'identité personnelle à l'interconstruction psycho-sociale », *Colloque Européen Construction et fonctionnement de l'identité,* Conférence introductive, CrepCo., Aix-en-Provence, Mars, Actes du Colloque, 372p, pp. 7-16.

TAP, P., BEAUMATIN, A., ESPARBES, S., MICHON-TAP, C., (1990), « Insertion et intégration sociales : des notions aux pratiques », Paris, *Annales de Vaucresson*, n° 32-33, pp. 69-81.

TAP, P., (1995), *«* Les enjeux psychologiques de l'intégration, *Aprendizagem Desenvolvimento »*, *Institut Piaget*, Lisbonne, vol. 1V, n° 17-18, pp. 31-39.

TAP, P., (1999), *Marquer sa différence*, *in* RUANO-BORBALAN, J-C., dr, *L'identité : l'individu, le groupe, la société,* Paris : Éditions Sciences Humaines, pp. 65-72.

TERRENOIRE, J-P., (1985), « Images et sciences sociale : l'objet et l'outil », *Revue française de sociologie*, 26-3. pp. 509-527, (Article disponible en ligne) URL : http://www.persee.fr

VERGES, P., (1992), « L'évocation de l'argent : une méthode pour la définition du noyau central d'une représentation », *Bulletin de Psychologie*, XLV, n°405, pp. 203-209.

VERGES, P., (1994), *Approche du noyau central : propriétés quantitatives et structurales*, in GUIMELLI, Ch., dr, *Structures et transformations des représentations sociales*, Paris : Delachaux et Niestlé, pp. 233-253.

VERGES, P., BOURICHE, B., (2001), *L'analyse des données par les graphes de similitude*, Éditions Sciences Humaines, (Ouvrage disponible en ligne),
URL : http://www.scienceshumaines.com/textesInedits/Bouriche.pdf

VIAUD, J, (2003), « Mémoire collective, représentations sociales et pratiques sociales », *Connexions*, n°80, pp. 13-30, (Article disponible en ligne),
URL : http://www.cairn.info/article_p.php?ID_ARTICLE=CNX_080_0013.

WEBER, M., (1971), *Économie et société*, Tome 1, Paris : Plon.

WYLIE, L., (1970), *Chanzeaux, village d'Anjou,* Mayenne : Gallimard.

Ouvrages Régionaux

Bulletin de la société des études du Lot, n°35, Cahors : 1910

Bulletin de la société des études du Lot, n°38, Cahors : 1913

CALMON, (1887), « Gigouzac », *Bulletin de la société des études du Lot* – Tome douzième, Cahors, pp 229–232.

COMBARIEU, L., (1881), *Dictionnaire des communes du Lot,* Cahors : Ed. du Roc de Bourzac, (réimpression à l'identique).

COMBARIEU, L, CANTAGARDEL, F, *in* LACOSTE, G, (1883), *Histoire générale de la province de Quercy,* Cahors.

Conseil Général du Lot, (2010), *L'ostal ou la culture de la terre, la société paysanne Lotoise 1880-1940,* Castanet Tolosan : coll. Les cahiers de Cuzals, n°1.

DE VALON, L, (1903), « Gigouzac », *Bulletin de la société des études du Lot* – Tome vingt-huitième premier fascicule, Cahors, pp 253–260.

DE VALON, L, (1913a), « Essai historique et généalogique sur la Famille de Valon », *Bulletin de la société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* – Tome 35, premier fascicule, Brive, pp 23–91.

DE VALON, L,(1913b), « Essai historique et généalogique sur la Famille de Valon », *Bulletin de la société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* – Tome 35, premier fascicule, Brive, pp 237–300.

DE VALON, L, (1913c), « Essai historique et généalogique sur la Famille de Valon », *Bulletin de la société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* – Tome 35, premier fascicule, Brive, pp 393–475.

DE VALON, L, (1913d), « Essai historique et généalogique sur la Famille de Valon », *Bulletin de la société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* – Tome 35, premier fascicule, Brive, pp 577–652.

DE VALON, L, (1928), *Famille de Valon, vestiges de son passé,* Marseille.

DUCHENE, G., (2009), « Première présentation du projet de PLU de Gigouzac du 19 juin 2009 », Cahors : Indigo SARL

FOURASTIÉ, V, (1908), Cahiers de Doléances de la Sénéchaussée de Cahors pour les états généraux de 1789, *Gigouzac*, Cahors, pp 159-161.

GASCÓ, J., HAUTEFEUILLE, F., ROUSSET, V., OBEREINER, JL., BAZALGUES, J. & G., ASTRUC, JG., COUSTOU, JC., JACOB, JP., DANIEL, X., (2006), *Encyclopédie Bonneton : Lot*, Paris : éd. Christine Bonneton.

GRANDMAISON (de), C, (1861), *Dictionnaire héraldique*, Paris.

MILLET, L., BELSER, C., MERGNAC, MO., BREGEAU, C., BESSON, I., RATEAU, M., (2007), *Les noms de famille du Lot,* Paris : coll. Archives & Culture.

PLOUX, F., (2002), *Guerres paysannes en Quercy. Violences, conciliations et répression pénale dans les campagnes du Lot (1810-1860)*, Paris : La Boutique de l'Histoire.

POUSSOU, P., (2007), *Monographie de la commune de Gigouzac (Lot), in Le Lot vu par ses maitres d'école, recueil de monographies des communes rédigées par les instituteurs de l'arrondissement de Cahors – 1880/1881, volume 3, canton de Catus*, Cahors : éd. Archives départementale du Lot.

Visioconférence

ABRIC, J-C., (2004), *Les méthodes d'étude des représentations sociales,* visioconférence.

Audiovisuel, Film-recherche

DASCON, J., (2009), *Les acteurs-paysans du Kilimandjaro*, Toulouse, vidéo 62 mn

FLAHERTY, R., (1922), *Nanouk l'esquimau*

FONTORBES, J-P., GRANIÉ, A-M, (1981), *Ernest, l'identité culturelle du dernier pêcheur professionnel de l'Agout*, LORCA, 16 mm couleur, vidéo 66 mn.

FONTORBES, J-P., GRANIÉ, A-M, (1985), *Le rugby dans le cuir*, LORCA, 35 mm couleur, vidéo 75 mn.

FONTORBES, J-P., GRANIÉ, A-M, (1995), *Toros du Scamandre*, LORCA, vidéo 26 mn.

FONTORBES, J-P., (1999) *Aveyron terre de quilles*, LORCA, vidéo 26 mn.

FONTORBES, J-P, GRANIÉ, A-M, (2000), *Paroles d'habitants, manières d'habiter : Sérignac*, Toulouse : ENFA, vidéo 46 mn.

FONTORBES, J-P, (2002), *Au milieu coule l'Adour*, Toulouse : ENFA, vidéo 32 mn.

FONTORBES, J-P., GRANIÉ, A-M, (2003), *L'homme, la femme et le troupeau*, Moyen Atlas (Maroc), Toulouse : ENFA, vidéo 26 mn.

FONTORBES, J-P., GRANIÉ, A-M, (2005), *Le village qui fait jazzer. Evénement culturel et dynamiques territoriales*, Toulouse : ENFA, vidéo 85 mn.

FONTORBES, J-P., GRANIÉ, A-M, (2009), *Je vais voir mes vaches*, Toulouse : ENFA, vidéo 42 mn.

VERTOV, D., (1929), *L'homme à la caméra*

Lois, Etudes, Rapports

DATAR, (2003), Étude prospective, *Quelle France rurale pour 2020?*, CIADT, 3 septembre 2003, 64p.

INRA, (2008), Étude prospective, *Les nouvelles ruralités en France à l'horizon 2030*, INRA n°12, juillet 2008.

Loi no 2010-1563 du 16 décembre 2010 *de réforme des collectivités territoriales*, JO 17, article 21, décembre 2010.

Parc Naturel Régional des Causses du Quercy*, Bilan évaluatif de la mise en œuvre de la charte du Parc (1999 – 2008)*, EDATER, juin 2009.

ULB, Centre de Recherche Urbaine – Institut de Sociologie, (2004), *Analyse sociologique des relations sociales de proximité dans les communes d'Assesse et de Gesves*, (page consultée le 24/02/2009), URL : http://www.gesves.be/pages/gesves189.asp.

Sites Internet

Archives du Lot : http://archives.lot.fr/

Cartes de France : http://www.cartesfrance.fr

École de Gigouzac : http://pedagogie.ac-toulouse.fr/eco-saint-pierre-lafeuille-gigouzac/

GADEL : http://www.gadel-environnement.org

Grand Cahors : www.paysdecahors.fr

INSEE : http://www.recensement.insee.fr/

La Dépêche du midi : http://www.ladepeche.fr/

Le Point : http://www.lepoint.fr/

ANNEXES

Annexe n°1

Histoire de Gigouzac

Je désirais simplement faire dans ma thèse une présentation complète et fidèle de la commune. Mais étant particulièrement attachée à Gigouzac, mon village natal (mes grands-parents habitent le moulin dit "de Valon" à l'époque), je me suis laissée emporter dans toute cette histoire que les anciens me racontent depuis si longtemps et dont notre patrimoine porte encore la marque. Ce récit de « Gigouzac » est donc empreint de lectures historiques et scientifiques, de témoignages, d'articles de journaux locaux, de vécu ... d'affection.

I. Gigouzac, une seigneurie (presque) oubliée

Plus aucune trace aujourd'hui de château. Pourtant, Gigouzac fut autrefois une importante seigneurie du Quercy, avec à sa tête une puissante famille féodale...

Cette première partie de l'histoire de Gigouzac a pu être retracée grâce aux conséquents écrits de Ludovic de Valon dans le tome 35 du « Bulletin de la société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze » (1913). L'auteur y retraçant l'histoire de sa famille, j'ai dû extraire chaque passage concernant le village, et tel un puzzle, les réassembler pour en ressortir un récit le plus juste et cohérent possible. Mais *« remanier complètement un manuscrit, en changer la forme, substituer sa pensée à celle de l'auteur, enfin de l'œuvre d'un autre en faire la sienne, sont choses graves et délicates »* (Combarieu, Cangardel, 1883). Je ne veux en aucun cas m'approprier le colossal travail de Ludovic de Valon qui a dû consulter de nombreux manuscrits, dépouiller de nombreux documents, et se rendre dans de nombreuses archives, comme celles de la tour de Londres ou celles du Vatican par exemple. Admirative de cette œuvre, je tiens donc à préciser expressément que nous lui devons toutes les annales de Gigouzac avant la Révolution.

Aux sources de la seigneurie de Gigouzac

Les traces de Gigouzac remontent à l'époque gallo-romaine. On trouvait alors la « villa » de Gigutius, dont découle le nom de Gigouzac (cf : Index et signification des noms de lieu de Gigouzac).

Avant le 10ème siècle, un *Etienne*, issu de la maison de Belcastel, vint à la suite d'une alliance avec les Pestillac de Mechmont s'établir à Gigouzac, villa qui avait été donnée à sa femme en dot et devint la « villa d'Etienne ». Lorsque l'hérédité des fiefs fut établie, cette villa devait avoir groupé les premiers éléments d'une population rurale et constitué le village. Ses successeurs conservèrent ce prénom pour attester qu'ils étaient bien ses descendants, si bien qu'il devint le nom patronymique *Stephani* dès la formation du régime féodal. En effet, l'établissement du régime féodal donna naissance à une foule de seigneuries. La plupart des familles prirent le nom de leur fief. Pendant le 11ème siècle, les Stephani bâtirent le château de Gigouzac, avec donjon, mur d'enceinte et fossés, au carrefour stratégique de trois vallées. Le village se groupa à proximité du château, occupant l'espace compris entre les fossés et le ruisseau et s'étendant jusqu'au pied de la colline, formant l'angle saillant des vallées du Vert et de Tréves.

Photo 65 - Gigouzac au carrefour des vallées
(carte postale, date inconnue)

Aux 12ème et 13ème siècles, les Stephani participèrent, et s'illustrèrent même, aux Croisades. A la même époque, ils fusionnèrent avec les Valon, réunissant ainsi le patrimoine de Gigouzac et les possessions des Valon de Lavergne, et plus tard, nous le verrons, les seigneuries de Bétaille et de Thégra. A la fin des croisades, Gigouzac retrouva sa prospérité, notamment grâce à la protection que lui apportait le pape Jean XXII, parent de la famille Stephani de Valon.

Les affrontements de proximité étaient monnaie courante à l'époque. Par exemple, Monsieur Calmon (1887) rapporte dans sa monographie de Gigouzac un arrêt de la cour du roi, sous Philippe le Bel en 1312, qui montre qu'Arnaud de Guerre, seigneur de Mechmont, accompagné de plusieurs seigneurs du voisinage étaient venus avec une troupe de gens causer des dommages au seigneur de Gigouzac Raymond de Valon « violentes et cum armis » « dans sa personne et dans ses biens ». C'était une sorte de guerre privée durant laquelle le château

de Gigouzac avait été attaqué. Le roi apporta son soutien au seigneur de Gigouzac et confirma la sentence prononcée par le sénéchal du Périgord à l'encontre du seigneur de Mechmont.

Au 14ème siècle, en 1348, les Stephani de Valon et la seigneurie de Gigouzac, ayant à l'époque à sa tête Raymond Stephani, furent à leur apogée. De nombreux documents attestent de la grande importance de la localité à cette époque, qualifiée même de baronnie par les coutumes d'Auvergne (de Valon, 1903). Les possessions des seigneurs s'étendaient jusque vers la fin du 15ème siècle sur plusieurs villages et seigneuries comme entre autres le Py et Saint-Denis, Saint-Amaran (devenu Saint-Chamaran), Saint-Clair, Saint-Cirq de Bel-Arbre, Belcastel, etc. Ils possédaient également des droits à Vaillac, Beaumat, Loupiac, Rampoux, Montamel, Mechmont, Uzech-les-Oules, Lavercantière, Peyrilles, etc. Mais la fin du Moyen Âge vit sévir la terrible guerre de Cent Ans qui fut particulièrement virulente dans le Quercy. Ce conflit marqua le début du déclin de la seigneurie et annonça bien des tempêtes pour la population.

Gigouzac et les Stephani de Valon (1369-1567)

Guerre de Cent Ans : Gigouzac dans la tourmente

En 1337, Edouart III, roi d'Angleterre, déclara la guerre à Philippe VI de Valois à la suite de son accession au trône de France qu'Edouart III revendiquait en tant que petit-fils de Philippe le Bel. La guerre de Cent Ans venait de voir le jour.

Gigouzac connut son premier siège en 1360. Ce fut un désastre... La communauté entière résista mais ne put tenir face à la rage Anglaise. Le village succomba à l'ennemi, fut pillé et rançonné. Lorsque Jean Stephani (héritier de Bernard Stephani, son grand oncle) prit la succession de Gigouzac, le Quercy ployait sous le joug britannique. Il vint à Gigouzac en 1363 afin d'accomplir les volontés de son grand oncle à l'égard de la chapellenie, mais repartit sitôt sa mission achevée pour Avignon, laissant les villageois seuls face aux énormes dégâts causés par le siège Anglais. Ils n'eurent pas le temps d'achever leurs réparations. En 1369, Gigouzac fut à nouveau assailli. Pierre Stephani vint défendre la seigneurie, mais trouva la mort dans cette lutte désespérée. La communauté tomba au pouvoir de l'ennemi et fut pillée encore une fois. En 1371, la puissance des rois de France déclina et le Quercy passa sous la domination anglaise.

Après avoir perdu son château de Thégra en 1373, Guérin de Valon, capitaine habitué des combats et des sièges, et coseigneur de Gigouzac, vint à Gigouzac accompagné de Bernard Stephani (fils de Jean Stephani, seigneur de la Raymondie à Martel) et défendit le village qui put être délivré grâce à son intervention en 1375. Gigouzac fut alors racheté pendant les préliminaires de la trêve conclue entre les rois de France et d'Angleterre pour un an, et

affranchi de cette domination. Mais cette trêve ne put tenir jusqu'au bout. Dès le début de 1376, les hostilités éclatèrent à nouveau en Quercy. La terreur de l'ennemi restait bien présente car malgré un effort suprême, les forces anglaises étaient supérieures et l'issue ne faisait aucun doute. Malgré sa résistance, Gigouzac, tout comme Mechmont d'ailleurs, succomba aux assauts anglais. Les archives du Vatican signalent la destruction de Mechmont entre 1375 et 1380. On peut se demander si Gigouzac n'a pas subi le même sort. Le bourg fut en tous cas délivré en 1380 contre une forte rançon, et dut payer une contribution annuelle aux anglais pour espérer être en paix. La seigneurie essaya alors de relever la tête, mais en vain. Les différents pillages qu'a connus la communauté l'ont laissée dans une profonde misère, et la contribution donnée chaque année aux Anglais acheva de la ruiner. Les habitants ne purent plus payer leur impôt, et même l'église ne put s'acquitter de sa taxe, pourtant déjà réduite de moitié, de 1370 à 1380, de 1382 à 1405, et ni même ensuite quoique réunie à l'église d'Uzech. Pour autant, les habitants restèrent au village qui de ce fait n'est pas cité comme ayant été aussi éprouvé que Mechmont, Montamel ou Brouelles qui restèrent longtemps totalement déserts.

De 1386 à 1395, grâce à la contribution que payait Raymond de Valon qui s'occupait de la seigneurie en l'absence de Jean Stephani, Gigouzac put éviter de nouveaux désastres et remettre quelques terres en cultures. Néanmoins, malgré le traité du 28 juillet 1390 délivrant le Quercy, les Anglais continuèrent de jeter la panique et les seigneurs se voyaient obligés de rester sur la défensive. C'est à cette époque, en décembre 1394, que mourut Jean Stephani, évêque de Toulon, seigneur de Gigouzac. Il était le dernier de la branche aînée, et laissa toutes ses possessions à Raymond de Valon, proche parent qu'il choisit parce qu'il était le représentant de la branche cadette. Mais il ne l'obligea pas à reprendre le nom de « Stephani » qui disparut ainsi de la branche de Gigouzac. Après cet héritage et la part qu'il avait déjà, Raymond possédait presque toute la seigneurie, exception faite de la part de Bernard Stephani de Valon, seigneur de Thégra. Les deux seigneuries se portaient de ce fait secours dès que l'une des deux était menacée.

La pénurie de documents ne laisse pas trace des évènements survenus lors des dernières années de Raymond, mais une clause du contrat de mariage de son fils Jean laisse entrevoir la misère dans laquelle vivait Gigouzac. En effet, Raymond se réserve *« le droit de vendre tout ou partie des biens donnés pour payer sa rançon s'il était fait prisonnier »* (de Valon, 1913, p80), charge incombant normalement à ses censitaires. Mais les habitants de Gigouzac étaient si pauvres qu'ils n'auraient pu honorer ce devoir. Ainsi, la vente d'un coin de terre aurait été pour lui le seul espoir de libération. Mais la situation ne se présenta pas. Raymond a dû mourir vers 1402 ou 1403 dans une de ces luttes meurtrières courantes à l'époque pour sauver son patrimoine.

Son jeune fils Jean de Valon lui succéda. Mais il n'avait que 16 ans. Son beau-frère Jean de Pène, fut alors chargé de gérer son patrimoine. Jean revint s'installer à Gigouzac avec sa jeune épouse en 1405. Après un voyage périlleux à travers le Quercy en évitant Anglais et pillards, ils arrivèrent au château paternel qu'ils trouvèrent ravagé par le vandalisme sévissant dans

tout le Haut-Quercy. Par chance, une accalmie se dessina enfin. Jean en profita alors pour se mettre en sécurité derrière ses murailles et essayer de redresser la seigneurie. Il parvint même à solder 1 florin de procuration et 40 sous du décime, preuve que la situation s'améliorait. Mais le contexte conflictuel n'allait pas lui laisser plus de répit. Le traité du 28 juillet 1390 restait totalement inefficace, et les Anglais renouvelaient leurs attaques pour reprendre les places abandonnées. Ils semèrent de nouveau l'effroi, et ne laissèrent pas à Jean le temps d'achever ses fortifications. Ils attaquèrent Gigouzac fin 1406/début 1407 et s'en emparèrent après quelques jours de résistance. Jean fut obligé de fuir et se réfugia à Miers chez son beau-père, le château et le bourg furent pillés, et le pays mis à sac. La ruine et la misère devinrent le pain quotidien des habitants.

Jean de Valon et Bernard Stephani de Thégra projetèrent alors d'échanger leur fief. En effet, Jean avait plus d'attaches dans le Haut-Quercy de par son mariage et les relations de son père. Bernard, quant à lui, se trouvait plus attiré par Gigouzac de par les relations de son père également, et sa parenté avec les Vassal de Freyssinet. De plus, l'échange avait pour but de faire disparaître l'indivision qui perdurait depuis longtemps entre ces deux seigneuries. Le 13 mars 1408 la transaction fut faite, et Bernard posséda seul toute la juridiction de Gigouzac. Le domaine s'était développé à la suite d'achats ou d'alliances avec les Mechmont de Guerre et diverses autres familles. Malgré tout, au moment de l'échange, les deux seigneuries se trouvaient aux mains de l'ennemi et seront prises et reprises maintes fois jusqu'à la fin de la guerre de cent ans où elles reviendront aux Valon dans un état déplorable.

Bernard Stephani de Valon put rentrer à Gigouzac entre 1408 et 1410, époque à laquelle plusieurs villes et forteresses furent délivrées. La première chose qu'il fit fut de fortifier le village afin de tenir en respect les compagnies du Périgord qui semaient l'effroi jusqu'à Cahors. En 1415, après avoir pris Catus, les bandes périgourdines assiégèrent Gigouzac. Bernard de Valon et ses trois fils, Guischard, Pierre et Guillaume restèrent impuissants, privés de secours. Résultats du désastre : Bernard et Guillaume trouvèrent la mort dans ces combats, Gigouzac fut perdu, le patrimoine ruiné. La grande pitié, période la plus sombre du Quercy, débuta.

Guischard et Pierre, chassés de Gigouzac, trouvèrent refuge à Cahors. Ils héritèrent entre autre de la seigneurie de Gigouzac. Mais les Gigouzacois ne parvenant même pas à nourrir leur famille, elle ne rapportait aucun revenu. La plus grande misère était de mise dans toutes les campagnes. A partir de 1416, Pierre, lieutenant du Sénéchal, fut député de la province du Quercy et chargé de représenter au Roi la misère du pays et lui demander secours. Guischard quant à lui, malgré ses efforts, ne réussit pas à reprendre Gigouzac et succomba aux combats, d'autant que les seigneurs voisins, les Durfort entre autres, ayant abandonné le parti du roi, le laissèrent seul face à l'ennemi.

Son fils Guillaume de Valon assuma alors une lourde charge en prenant sa succession dans des temps aussi difficiles. Les évènements se précipitaient. Les Anglais tentaient avec acharnement de dompter le Quercy et de l'ensevelir sous les ruines. Le jeune seigneur lutta

comme ses aïeuls pour délivrer Gigouzac, et périt comme eux dans l'entreprise, âgé d'à peine 35 ans. La date et le lieu de son décès restent inconnus, mais il disparut avant 1440 dans les combats acharnés qui marquèrent la fin de cette interminable guerre. Comme il n'avait pas d'enfant, Guérin de Valon de Champiers, son oncle, dernier survivant des fils de Bernard de Valon, lui succéda et devint seigneur de Gigouzac et de la Raymondie.

La guerre de Cent Ans fut dévastatrice pour le Quercy, et les villageois, surtout ceux qui n'habitaient pas dans l'enceinte du château, ont dû endurer de plein fouet l'animosité et la barbarie anglaise. Les anciens racontaient encore en 1880, *« pour l'avoir appris de leurs aïeux, que la présence de ces compagnies anglaises commandées par des hommes hardis et aventureux était une source de calamités pour le pays. Chaque jour le cultivateur paisible, le malheureux laboureur arraché à ses travaux, était exposé à se voir ravir ses bestiaux et le produit de ses récoltes. Les plus rudes corvées lui étaient imposées et il était même contraint de construire les retranchements derrière lesquels se cachaient ses oppresseurs.*
Quelques-uns rajoutent même qu'à plusieurs reprises les Gigouzacquois cherchèrent bien à se soustraire à ces violences perpétuelles, mais ils furent presque toujours vaincus et obligés de se cacher.
Ils ne recouvrèrent par conséquent leur vie paisible et tranquille qu'après le départ de ces bandes vagabondes et pillardes qui avaient été d'ailleurs aussi redoutables à leurs chefs et à leurs amis qu'à leurs ennemis. » (Poussou, 2007).

Les de Valon après la guerre

La tourmente qui a causé tant de tort au Quercy toucha à sa fin. En 1443 les Anglais quittèrent le pays à jamais, laissant derrière eux une contrée et un peuple dévastés. Il faudra des années pour remettre les fiefs en état. Les terres sont ruinées, les villages abandonnés. La détresse et la misère des villageois sont à la hauteur du désastre. La seigneurie de Gigouzac a tant souffert qu'elle ne s'en remettra jamais vraiment et ne retrouvera plus sa prospérité d'antan.

Dès le départ des Anglais, il fallut donc sans tarder reconstituer et réorganiser les seigneuries abandonnées : les limites des héritages ne se distinguaient plus, les biens étaient vacants et incultes, les titres perdus, les coutumes méconnues, etc. Les seigneurs reprirent donc possession de leur fief et les repeuplèrent grâce aux inféodations, accords qui consistaient à rétablir un semblant de régime féodal. Les maîtres se dépouillaient de leur bien moyennant un revenu invariable et certains droits féodaux, et les tenanciers du bail devenaient propriétaires de ces biens et libres d'en faire ce qu'ils voulaient du moment que les droits du seigneur étaient respectés. Les campagnes se repeuplèrent ainsi très rapidement mais il faudra près de quarante ans pour effacer les traces du vandalisme anglais. Gigouzac était tellement appauvri et devenu une lourde charge que Guérin de Champiers tint à procéder lui-même à son inféodation :

A Gigouzac « *Guérin* inféoda, le 14 janvier 1451 (n. s.), « suivant bail à nouveau fief reçu par Thalayssac, notaire « de Catus, à Jean Bry, Anthoine Rey, Pierre et Bertrand « Carbonnel, Bernard Fuelnard, et autres représentant « la majeure partie des habitants de Gigouzac, la terre « dudit lieu (maisons, jardins, prés, terres, vignes, bois, « métairies, etc.), limitée et confrontée avec les terres des « seigneurs de Mechmont de Guerre, Brouelle, Boyssières « et Saint-Denis, Uzech des Oules, Montamel et Peyrilles, « sous le cens et rente de vingt setiers froment, cinq « setiers avoine, mesure de Cahors (4), vingt livres tour- « nois (5), vingt gélines, vingt manœuvres et vingt char- « retées de bois, deux sols d'acapte sur chaque emphitéote « pour chaque mutation de seigneur ou de feudataire, le « tout portable au château de Gigouzac, savoir : le fro- « ment et l'avoine au mois de septembre à la fête Saint- « Michel, l'argent et les poules à la Noël et les manœuvres « à la volonté du seigneur pour le travail de ses vignes. « *Guérin de Valon* garda devers lui la justice haute, « moyenne et basse, mixte, impère ; toute espèce de juri- « diction ; les droits de lods et ventes à raison du dixième « de leur valeur pour les maisons et biens vendus à « Gigouzac et ailleurs, ainsi que les autres droits sei- « gneuriaux.

« Guérin se réserva encore son château et dépendances, « sa métairie, la maison d'Arnaud Lacombe, trois prés, « ses jardins, son verger, certaines devèses, une terre « suffisante pour planter une vigne à son usage et à celui « de sa famille. Enfin il se réserva de construire un moulin « appelé *de Valon* dont les revenus lui appartiendraient. « Les emphitéotes promirent de leur côté de venir en « aide au seigneur qui percevrait la taille aux quatre cas, « savoir : 12 écus d'or quand il marierait sa fille, serait « fait prisonnier, accomplirait le voyage d'outre-mer ou « lorsque son fils aîné serait armé chevalier ; de faire « guet et garde au château en temps de guerre ; d'être « bons et loyaux feudataires et de renouveler les recon- « naissances à chaque réquisition, etc. (1). Il fut éga- « lement stipulé qu'en cas de désaccord ou d'indécision « au sujet de la rente en argent due pour les maisons, « jardins, vignes ou enclos, elle serait déterminée par « l'arbitrage de deux prud'hommes (2). »

(de Valon, 1913, pp 414-415)

Cette transaction fut la première passée après les guerres. Elle remplaça les us et coutumes d'autrefois, et doit son importance au fait qu'elle servira de base à tous les litiges ultérieurs. Quelques modifications y seront apportées par la suite, mais c'est elle qui prévaudra lorsque des conflits naîtront entre les Gigouzacois et leur seigneur au 17ème siècle.

Guérin de Valon restait donc Seigneur de Gigouzac et conservait plusieurs droits, comme ceux de voirie et de police. En sa qualité de haut-justicier, il conservait également des droits sur les moulins et les fours puisque seul propriétaire des rivières et des bois. Plus il y en avait, plus la seigneurie était florissante. Il décida donc de construire sur ses terres réservées, à côté du château et attenant au mur d'enceinte, un nouveau moulin qu'il jugea indispensable pour la commodité du bourg. Il le nomma « de Valon » et y apposa son écusson afin de marquer son origine et sa nature. Cet écusson se voit encore de nos jours. Il surmonte la porte d'entrée voutée du moulin qui existe encore, quoique surmonté d'un étage et enveloppé dans l'habitation développée perpendiculairement au fil des siècles par les propriétaires successifs.

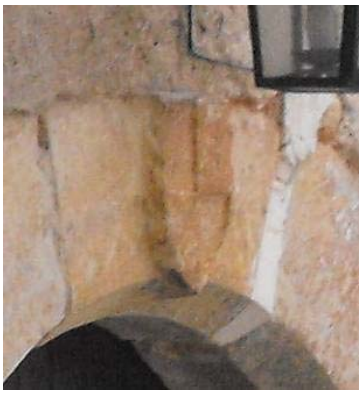


Photo 66 - Ecusson moulin de Valon, 2011 (E. Bour)

Photo 67 - Le moulin de Valon aujourd'hui, 2010 (E. Bour)

Les autres moulins posaient un problème. En effet, ils avaient fait l'objet d'un arrangement au Moyen-Âge par lequel le seigneur les abandonnait aux habitants moyennant une rente de 3 deniers par censitaire. Mais faute de ressources, les tenanciers se trouvèrent dès 1450 dans l'incapacité de les remettre en état et d'effacer les séquelles des guerres. Le 20 mars 1451, Guérin avait fait « donation à Jacques de Valon, son fils, pour les amitiés, honneurs, services, etc., qu'il avait rendus, et pour tous ses droits sur ses biens et héritages : *des lieu et château de Gigouzac avec la paroisse de Gigouzac ».* C'est donc avec lui que les habitants transigèrent. Le 4 février 1463, ils rendirent les moulins à la charge du seigneur pour qu'il les reconstruise, et s'engagèrent à aller y moudre leur grain et à payer le droit de mouture.

Voilà 30 ans qu'on inféodait à Gigouzac qui relevait enfin peu à peu la tête. Les difficultés se réglaient au fur et à mesure de pourparlers (comme par exemple le taux annuel du cens sous évalué en 1450 en raison de la misère qui régnait que les habitants consentirent à augmenter en 1475), le travail des terres payait et la campagne retrouvait une aisance, la population progressait, et l'avenir laissait entrevoir une certaine prospérité. Il en était de même pour le domaine réservé au seigneur. Jacques de Valon se plaisait à Gigouzac et y restait la plupart du temps. Les seigneurs, employés aux inféodations, à la culture des champs et au règlement de leurs affaires ne s'occupaient plus des luttes les opposant jadis. Distraits seulement par la chasse, la pêche et les relations de voisinages, la monotonie les guettait. Les châteaux, bien que restaurés, étaient meublés simplement et avaient l'aspect austère des constructions établies en vue de la guerre. On voyait ça et là sur les murs dénudés quelques débris d'armures, souvenirs des aïeux, témoins de leurs faits d'armes. On se remémorait les évènements tragiques de leur lutte héroïque pendant les longues soirées, et peu à peu se formaient les légendes. Le 20 septembre 1468, convoqué et contraint de quitter Gigouzac, Jacques fit son testament et déclara qu'il voulait être inhumé dans l'église de Gigouzac s'il venait à mourir en Quercy. Il laissa au chapitre et prêtres quelques rentes, et à l'église de Gigouzac « un calice d'argent du poids d'un marc et un habillement garni pour célébrer la messe ». On suppose que le chapitre et prêtres dont il parle représentent la chapellenie fondée par les Stephani de Valon : l'église de Gigouzac possédait depuis toujours une chapelle dédiée aux prières et services pour le repos des seigneurs.

Photo 68 - Chapelle de la vierge, dédiée aux seigneurs, 2011 (E. Bour)

Cette chapellenie établie dès le 12ème siècle s'accrut au 13ème, et prit une importance considérable au 14ème, période brillante pour le Quercy (1310-1360) durant laquelle les Stephani de Valon, prêtres ou laïques, la dotèrent largement. En 1348, Bernard Stephani avait réorganisé toutes les chapellenies, enrichi la fondation, et augmenté le nombre des chapelains qui formèrent alors un petit collège. L'institution déclina avec la guerre de Cent Ans : Gigouzac fut tellement dévasté qu'avant la fin des guerres la seigneurie ne fut plus en

situation de fournir les rentes qui lui étaient dues. La chapellenie ne subsista alors que de nom et dut fusionner avec la communauté des prêtres obituaires en 1450.

Le tombeau du 12ème siècle des Stephani de Valon se voit encore sous le clocher à l'intérieur de l'église, mais la plupart repose dans la chapelle où se disaient leurs obits. Elle fut la sépulture des Valon décédés à Gigouzac de 1400 à 1450. Jacques de Valon put revenir à Gigouzac et n'en repartit plus. De nombreux actes témoignent de sa présence de 1473 à 1477, et la rente que son fils, Pierre, soldait chaque année montre que Jacques mourut à Gigouzac et fut inhumé vers 1480 auprès de ses aïeux.

Photo 69 - Croix gravée sur une dalle de la chapelle, 2011 (E. Bour)

Son fils, Pierre de Valon, prit sa succession et, âgé de plus de 16 ans, décida de s'occuper seul de ses affaires. Son héritage présentait plus de surface que de fond. Les Valon, mariés depuis un siècle en Limousin, avaient préféré favoriser ce pays à Gigouzac qui se trouvait de ce fait bien appauvri. Mais Pierre continua et termina les inféodations. Il arrenta à Antoine Carbonnel (1483) une vigne dans l'enceinte du château, et à Jean Bessières (1487) le moulin de Baldy, avec défense sous peine d'amende de faire moudre le blé des habitants du bourg. En 1488 il inféoda un jardin à Jacques, Pierre et Bernard Borghade, et acensa de 1494 à 1497 quelques enclos pour y bâtir des maisons. En 1496, il donna à son fils Antoine de Valon deux moulins et le bois de Faghot. Mais tout ne se passait pas toujours simplement. Par exemple, pour agrandir le bourg, il disposa de tout le terrain libre inutile à la défense du château : il arrenta à Jean Carbonnel, Jacques Maffre, Pierre Cantan, Jean Delfour, etc., divers enclos le long des fossés du château et du canal du moulin. Seulement, une fois établis leurs maisons et jardins, ils refusèrent de payer leur part de la rente globale que payaient tous les villageois pour les biens dont ils disposaient sous prétexte qu'ils payaient déjà le cens pour ces nouvelles acquisitions. Mais elles avaient tout de même augmenté le montant de la rente globale. Les habitants intentèrent un procès et eurent gain de cause : ils supportèrent les frais du procès, les censitaires promirent de payer leur quote-part, et le seigneur annula les arrentements litigieux.

Depuis son mariage, Pierre résidait la plupart du temps à Gigouzac. Accablé de charges, il tentait en vain de débrouiller ses affaires sans autre solution que de s'adresser aux créanciers et subir leurs exigences. Cet engrenage, ainsi que plusieurs procès perdus et couteux, le mèneront malheureusement à la ruine de sa maison. Par exemple, le 2 mai 1501, Pierre de Valon n'ayant pu se libérer d'un jugement, le parlement dut trancher et ordonna la saisie et la vente de certaines possessions de la seigneurie, dont le moulin de Valon. Le jour de sa comparution devant le juge pour délimiter les biens mis aux enchères, sa femme Sobirane de Rochefort prétexta que ces biens lui appartenaient et s'opposa ainsi à la vente. Cette anecdote montre bien le désarroi de la seigneurie. A la mort de Pierre en 1502, la gêne et la misère étaient telles que la moitié des rentes se trouvaient engagée, les procès et les dettes devenaient légion, la ruine paraissait inévitable. Pierre aurait dû vendre des lambeaux de sa seigneurie

mais ne put s'y résoudre. Son fils ainé Agnet, âgé de vingt ans, reçut donc la lourde charge de cet héritage sapé par la base.

En 1508, tout laisse présumer qu'Agnet a été appelé par le roi pour faire face aux guerres d'Italie qui renaissaient. C'est sans doute en prévision de son départ qu'il vendit certains biens. Il aliéna entre autre une partie des rentes à l'évêque de Cahors, Antoine de Luzech, qui s'était constitué depuis peu un fief important à Mechmont et Gigouzac. Agnet lui vendit deux métairies de Gigouzac et le domaine de Récolénas. Il vendit en plus à Guy de Quercy (déjà possesseur des revenus du moulin haut dit de Preschat) un moulin et un bois appelé del Faghot, donnés en 1496 par Pierre à son fils Antoine, dit le cadet de Gigouzac. Antoine n'a jamais quitté le château paternel et a dû les restituer à son frère Agnet lorsqu'il a renoncé au mariage. Il mourut vers 1537, sans postérité.

Ces ventes avaient tellement amoindri la seigneurie que les parents de Catherine de Gourdon, la femme d'Agnet, accusèrent ce dernier d'avoir dilapidé le patrimoine de son fils et résolurent de lui enlever l'administration de ses biens et d'obtenir la tutelle de leur petit-fils Antoine. Ce dernier comparut en 1512 à l'âge de 9 ans devant le juge ordinaire de Gigouzac et exposa par la voie de son avocat que Pierre, son aïeul, avait donné à Agnet tous ses biens meubles et immeubles avec pour clause que la totalité reviendrait à son fils aîné. Il déclara que depuis sa naissance son père avait vendu la majeure partie des biens en question, et pria le juge de lui donner pour tuteurs Jean de Gourdon, seigneur de Peyrilles, et Antoine Bastier, d'Uzech, qui acceptèrent. Agnet se désintéressa alors complètement de ses affaires et chercha le réconfort dans l'éloignement. Il partit pour l'Italie où la guerre faisait rage, et revint quelques années plus tard quand la paix fut signée. Gigouzac connaissait toujours le même désarroi, et il fut contraint d'abandonner les rentes de Montamel que les de Valon possédaient depuis deux siècles à Pierre de Guerre. En 1522, la rivalité de François I^{er} et de Charles Quint raviva les guerres d'Italie. Avant de repartir, Agnet maria son fils Antoine à Jeanne de Montlauzun vers 1524, et lui laissa l'administration de la seigneurie.

Antoine de Valon avait à peine 23 ans lorsqu'il reprit la direction de la maison de Valon. Il resta à Gigouzac et y vécut paisiblement grâce à sa bonne entente avec les villageois, ses voisins et ses proches les de Guerre, les Gourdon, les Vervays et les Durfort. Pendant dix ans, son administration ne présenta aucun fait saillant. Cet état de fait aurait pu se prolonger si la troisième guerre d'Italie n'avait éclaté. Il mourut sur les champs de Provence en s'illustrant au combat, à l'image de son père et de son grand-père. Il avait à peine 35 ans. Cette mort prématurée créa une situation particulière au château puisqu'elle laissa cohabiter deux veuves : celle d'Agnet et celle d'Antoine, dont il fallut tenter de concilier les intérêts. Des arrangements, trop hâtifs et mal définis, mirent la désunion dans la famille.

Son fils Guy avait 12 ans à la mort d'Antoine et l'avenir ne s'annonçait pas brillant pour le jeune héritier. Rien ne paraît avoir troublé la vie domestique du château durant les premières années de Guy. Son père lui avait donné pour tuteurs Jeanne de Montlauzun, Pierre de Guerre seigneur de Montamel, Jean de Vervays seigneur de Peyrilles, et Jean de Montlauzun seigneur

de Moulis. Il fut élevé à Gigouzac par les soins d'un précepteur et consacrait une partie de ses loisirs à la préparation de la guerre, si nécessaire à cette époque de luttes. Les dénombrements qui se multipliaient témoignaient qu'il fallait être prêt à partir. Celui de Guy eut lieu en 1540. Ce document, par les nombreuses aliénations signalées, montre l'appauvrissement de la seigneurie : la part contributive pour le ban cotée pour ses prédécesseurs à deux hommes montés se réduit à un archer. Le 23 septembre à Gigouzac, Guy dénombre : *« chasteau et maison noble au lieu de Gigouzac ensemble les dépendances et appartements d'icelles comme sont jardins, preds, vignes, bois, bocages, garennes, colombiers, molins sur le ruysseau du Vert, justice haulte, moyenne et basse, cens, rantes tant de bled froment, avoine, argent, géline, cire, chevreaux que manœuvres le tout de la valeur chacune année de cent livres et toutes charges ordinaires faites sauf qu'il faut que de ladite somme nourisse ses mères, sœurs et les mestiviers et de ce entretiène son estat et des cesdits biens faict foy homatge ledit Valon au roy nostre sire et non à aultre et est subject au ban et rière ban quand plaist audit seigneur le mander à la charge de faire ung archer ou luy mêmes de s'y trouver à l'ayde du seigneur de Montamel et tout ainsin qu'est contenu es registre dud ban et rière ban. »* (de Valon, 1913, p 598). La suite énumère les différents démembrements et aliénations de la maison de Valon faits par ses prédécesseurs : vente du lieu de Saint-Circ-Belarbre appartenant désormais au sieur de Lavercantière, fils et héritier de feu noble de Gourdon, vente de la Motela, vente du repayre du Py et du lieu de Saint Daunis au sieur de Boissières, vente des terres de Lavercantière, vente de cens et de rentes à Pons de Siries, coseigneur d'Uzech, et à l'évêque et comte de Caour, vente du domaine de Recolénas au comte de Caour, etc. On voit alors à quel point le patrimoine des de Valon avait été dilapidé au fil des temps. Malgré son dénombrement, il n'a pas dû franchir les Alpes pendant la quatrième guerre d'Italie en raison de son jeune âge.

A partir de 1540, Guy dut séjourner à Moulis près de Montauban à cause des intérêts et des relations de sa mère. En effet, à la mort de ses frères, Jeanne de Montlauzun, devenue héritière de Moulis, ne pouvait assumer cette succession. Elle épousa alors contre son gré Jean de Borrassier, seigneur de Gaure, qui devait la tirer d'embarras. Mais elle eut beaucoup à souffrir de cette union et son mari, inquiet de la tournure des affaires de Moulis, voulut rentrer dans ses fonds. C'est alors que pour sauver la situation l'on projeta le mariage de Guy avec Isabeau du Bousquet qui sera pour lui source de grandes tristesses. D'autres épreuves vinrent s'ajouter à cette détresse car pendant ce temps, les affaires de Gigouzac, communauté laissée à l'abandon, étaient de plus en plus embrouillées. En effet, son tuteur Pierre de Guerre administra avec confusion la seigneurie, tant et si bien qu'il fut remplacé par Jean de Valon, chanoine de Montauban, que son frère Antoine avait substitué dans son testament à Guy et Jeanne de Valon. Il géra à son tour si mal les affaires qu'on lui retira l'administration et que la porte du château lui fut fermée. Jean réclama alors à Guy deux parts de la succession de Gigouzac, invoquant que son frère Laurent lui avait donné la sienne. Une transaction en 1548 vint rétablir la paix : Guy conserva la seigneurie et dut dédommager ses oncles pour un montant de cent livres chacun. Ces dilapidations et dissensions avaient porté une telle atteinte au patrimoine de Guy de Valon que la ruine devenait inévitable. Après la cérémonie de son

mariage, le jeune seigneur revint s'installer au château de Gigouzac et goûta quelques temps de repos. Ce furent peut-être les seuls moments agréables de sa vie, mais ils furent de courte durée. Deux ans plus tard, en 1551, il était *« absent et sans congé »* (de Valon, 1913, p 605), appelé sur le théâtre des guerres. Pendant son absence, Jacques de Durfort, seigneur de Boissières, venait voir sa nièce de temps à autre. Ces visites firent bientôt jaser, et la critique fut à son comble lorsqu'Isabeau quitta le domicile conjugal, abandonnant son fils. Partout on ne parlait que de ce départ et du fait qu'Armande de Durfort, la femme de Jacques, avait une liaison. Si bien que cela parvint jusqu'aux oreilles de Guy qui demanda congé et revint en toute hâte au pays. Instruit de la conduite de sa belle-mère et du mauvais exemple donné par sa femme, il lui enleva son fils, la déshérita, et provoqua ensuite des explications de Jacques de Durfort, lui faisant de durs reproches et l'accusant d'ignominie.

Dans le même temps, il dut faire face à de pénibles procès concernant la vérification des comptes de Gigouzac jusqu'en 1554. Il vendit ensuite le mas de Bris à Gaillard du Garric, seigneur d'Uzech, afin de pouvoir régler quelques dettes, et repartit pour Moulis où les difficultés persistaient. En 1555, il dut partir à nouveau vers l'Italie. Il arriva en mars à Toulouse d'où il fit son testament dans lequel il légua entre autre deux cents livres tournois aux filles pauvres à marier de Gigouzac et Moulis, enleva la tutelle de son fils et toute espèce d'administration à sa femme Isabeau du Bousquet pour le motif que nous venons de voir, nomma pour héritier universel son fils Jacques de Valon à qui il donna pour tuteurs Jeanne de Montlauzun, Jean et Corbeyran de Borrassier (père et fils). Il rentra en Quercy vers la fin des guerres en 1557, bien désireux d'y trouver le repos. Malheureusement, ce qui l'attendait était un énorme procès avec Jacques de Durfort, l'oncle d'Isabeau, à la générosité de qui Guy de Valon avait dû faire appel pour se dégager, ne pouvant réduire davantage la seigneurie de Gigouzac sans en compromettre l'assiette. Mais celui-ci, indigné et irrité, ne lui avait pas pardonné l'injure qui lui avait été faite et demandait en réparation le remboursement de ses dettes. Cet enchainement des faits acheva de faire crouler la maison de Gigouzac. Guy fut condamné à solder à Jacques de Durfort 5900 livres, ses biens furent saisis, et le 14 janvier 1558 le seigneur de Boissières fut mis en possession de la place de Gigouzac, avec la faculté pour Guy de la récupérer s'il payait la somme dans un délai d'un an. Un mois après, il vendit la seigneurie à Robert de Gontault, protonotaire du Saint-Siège, et paya son oncle. Mais celui-ci ne se tint pas pour battu. Il invoqua d'autres griefs et intenta de nouveaux procès. S'en suivit une lutte haineuse opposant Jacques de Durfort et Isabeau du Bousquet à Robert de Gontault, Guy de Valon, son fils et sa mère, chacun revendiquant ses droits sur Gigouzac. On peut remarquer que l'intervention de Robert de Gontault, frère de l'épouse de Jacques de Durfort, prouve qu'elle n'approuvait pas la conduite de son mari vis-à-vis de Guy de Valon. Jacques pour se venger voulait ruiner son neveu, s'emparer de la seigneurie de Gigouzac et la donner à Isabeau du Bousquet. A l'instigation de sa sœur, Robert de Gontault empêcha cette spoliation d'aboutir. Guy de Valon, de son côté, avait restitué à Isabeau sa dot et sa corbeille grâce à la vente de Gigouzac qui s'élevait en réalité à 11 600 livres, réduisant ainsi à néant ses droits sur Gigouzac. Le 12 juillet 1559, le parlement de Bordeaux trancha. Robert de Gontault resta possesseur des seigneuries de Gigouzac et Moulis, à charge de restituer au décès de Guy

de Valon la moitié de la seigneurie de Gigouzac ainsi que la seigneurie de Moulis à Jacques de Valon, son fils. Jacques de Durfort n'obtint que des dommages et intérêts. Malgré tout, Guy se réconcilia avec son épouse Isabeau, probablement après la blessure qu'il avait reçue au siège de Montauban. A la suite de ce rapprochement, un arrangement fut conclu moyennant lequel Isabeau, après avoir désintéressé Robert de Gontault de telle sorte que la seigneurie soit débarrassée de toutes charges et dettes, pourrait prendre lieu et place à Gigouzac à la mort de son époux.

Guy vécut quelques mois encore, et mourut en 1563 à l'âge de 38 ans. Il fut enseveli selon son désir dans l'église de Moulis, ancienne chapelle des templiers, au tombeau des Montlauzun, et Isabeau s'installa à Gigouzac en 1564. Avec lui disparaissait la branche directe des Valon de Gigouzac car son fils ne lui survivra pas beaucoup. Son existence aura plutôt été une succession d'amertumes et de souffrance. Rien ne lui aura été épargné et sa vie aura été l'image de la fin d'une branche qui, après un long et fier passé, s'éteignait dans la détresse d'une agonie de près d'un siècle. Malgré son infortune, Guy aura su remplir son devoir jusqu'au bout et reste une belle figure dans l'histoire de sa famille.

Jacques de Valon avait 13 ans lorsque son père mourut. Il resta à Moulis sous la tutelle de Jeanne de Montlauzun, sa grand-mère, jusqu'à la mort de cette dernière vers 1565, et l'on peut présumer qu'il revint ensuite à Gigouzac près de sa mère. Jacques mourut vers 1567 à 16 ou 17 ans, sans s'être marié, laissant sa moitié de Gigouzac à sa mère, et Moulis à sa tante Jeanne de Valon en vertu des clauses testamentaires de sa grand-mère. Jacques fut enseveli dans l'église de Gigouzac. On remarque au fond de la nef une pierre tombale ornée d'une grande croix en relief dont la sépulture accuse le 16ème siècle. Ce n'est pas la sépulture d'un ecclésiastique, le manque d'attribut en témoigne. C'est la tombe d'un chevalier, assurément celle de Jacques de Valon, dernier représentant de la branche de Gigouzac qui repose auprès de tant des siens.

Photo 70 - Tombeau de Jacques de Valon

Ainsi s'éteignit une branche qui s'est illustrée d'un si long passé dont le caractère était essentiellement chevaleresque. Elle avait grandi sous la féodalité, assisté aux grandes manifestations des Croisades, pris une large part aux guerres de Cent Ans et d'Italie, sacrifié sa vie et son patrimoine pour sa fidélité à son pays et à son roi, porté haut le drapeau de sa foi, et donné enfin à tous les âges bon nombre de ses fils à l'Eglise.

Gigouzac et les du Bousquet (1568-1669)

Isabeau prit pleinement possession de Gigouzac en 1568, en pleine guerre de Religion. Bien que la région n'ait pas trop souffert de ces conflits, les populations endurèrent tout de même bien des peines. On raconte qu'en 1608 par exemple, au moment où la peste ravageait le Quercy, les habitants abandonnèrent leurs maisons et allèrent se réfugier sous des huttes de feuillages, espérant ainsi échapper à la terrible épidémie. Isabeau demeura quarante ans à la tête de la seigneurie, et aucun fait marquant n'a spécialement été signalé. Libérée de toute dette, elle a vécu et administré paisiblement Gigouzac, en bonne entente avec les villageois. Dans son testament du 29 novembre 1609, elle voulut être ensevelie dans l'église de Gigouzac au tombeau de son fils Jacques, elle donna aux pauvres du village trois quartes de blé mixture pour leur être distribuées chaque année en mai, et nomma pour héritier universel David du Bousquet, son neveu. Elle mourut en août 1612.

David du Bousquet était déjà âgé lorsqu'il hérita de la seigneurie de Gigouzac. Il arrenta la place à Pierre Dilh, notaire, et Jean Dilh, chirurgien, pendant six ans moyennant 1100 livres par an. L'inventaire des meubles laissés aux fermiers fait connaître en même temps les pièces du château mises à leur disposition : la cuisine, la salle basse, la chambre à côté de la salle basse, la galerie, la chambre du milieu et celle du fond, et pour finir le grenier. L'ensemble formait un corps de logis. La tour et l'autre corps de logis servaient d'appartement au seigneur. Lorsque les guerres de Religion furent terminées, une certaine émancipation s'empara des esprits et des luttes entre seigneur et habitants naquirent. On étudia de près toutes les conventions primitives, et chaque empiètement du seigneur fit l'objet d'une revendication. Et le seigneur en fit de même. Pour exemple, du temps d'Isabeau du Bousquet, quelques habitants avaient pris l'habitude de faire moudre leur blé ailleurs qu'au moulin de Valon. David du Bousquet décida de faire cesser cet abus en les faisant condamner par son juge. Mais ceux-ci portèrent l'affaire devant le Sénéchal. Sur ce, le seigneur fit assembler les tenanciers sur la place de Gigouzac et leur exposa qu'il désirait les maintenir en leurs biens jadis inféodés et observer les conventions anciennes. Mais il ne pouvait accepter que l'on dérogeât aux contrats primordiaux, notamment au sujet des moulins. A cet effet, il leur donna lecture des différents documents établis par Pierre de Valon en 1487 et Agnet de Valon en 1507 en vertu desquels il était interdit aux habitants du bourg de faire moudre leur grain ailleurs qu'au moulin de Valon. Les habitants acceptèrent la conciliation et la transaction suivante fut passée le 14 avril 1615 : *« Les habitants de Gigouzac continueront comme par le passé à moudre leur blé au moulin de Valon et s'engagent, sous peine d'amende, à ne plus aller aux autres moulins du seigneur. Ils déclarent en outre vouloir observer les inféodations, accords, transactions, reconnaissances passées entre les emphytéotes et les seigneurs de Valon, prédécesseurs de David du Bousquet »* (de Valon, 1913, p 628). Cet arrangement ne devait pas durer. Les causes de conflit se réveillèrent à la première occasion, d'autant que cet accord n'accordait aucun privilège. Mais le seigneur, avancé en âge, fit la sourde oreille, laissant à son successeur le soin de résoudre la grogne. Il mourut en 1622.

Jean-Guy du Bousquet, son fils, prit sa suite. Mais au lieu d'écouter les revendications des habitants, il leur opposa une fin de non-recevoir. Le conflit s'envenima, et les censitaires engagèrent un procès au présidial de Cahors, puis au parlement de Toulouse. Ils demandèrent en 1627 à jouir paisiblement des fours et moulins, c'est-à-dire d'aller moudre où bon leur semblerait sans se faire confisquer bêtes et blé, et d'avoir des fours particuliers pour leur usage, à être déchargés d'une partie des rentes, et enfin la révocation des accords et transactions intervenus après l'inféodation de 1451 par Guérin de Valon. En somme, le conflit et l'irritation grandissaient et menaçaient de bouleverser entièrement l'ordre établi. Sur de sages avis, les parties allèrent vers la paix et signèrent le 26 août 1635 une transaction conséquente passant en revue tous les points contestés et leur accordant leur demande concernant les fours et moulins. Par les concessions et privilèges accordés, cet accord termina l'ère des conflits et resta en vigueur jusqu'à la Révolution. La gestion du seigneur ne présente pas d'autres faits intéressant Gigouzac. Il se maria le 24 août 1623 avec Marie de Guerre, d'où naquit François du Bousquet qui lui succèdera, puis en 1631 avec Louise de Ranconnet avec laquelle il aura sept enfants, et pour finir avec Antoinette d'Astorg qui n'aura aucun enfant. Il mourut aux alentours de l'année 1659 et fut enseveli dans la chapelle latérale de l'église, ancienne chapellenie des Stephani de Valon, où l'on mit sur une litre funèbre l'écusson des du Bousquet : *d'or à la croix vidée de gueules* (Grandmaison (de), 1861).

Photo 71 - Litre, blason des du Bousquet, 2011 (E. Bour)

François du Bousquet prit sa succession et dut s'occuper du partage des biens paternels entre ses frères et sœurs qui fit l'objet d'une transaction en 1662. Il se libéra financièrement vis-à-vis d'eux et garda Gigouzac. Mais ces arrangements avaient tellement amoindri sa fortune qu'il ne parvint pas à conserver la seigneurie. Il la vendit dans un premier temps à titre provisoire le 21 juin 1668, puis définitivement le 28 janvier 1670 à Pierre de Filhol, son beau-frère, président de la cour des Aides de Montauban, pour la somme de 20000 livres.

Gigouzac et les de Filhol (1670-1698)

Pierre de Filhol était originaire de Soulomès en Quercy. En 1671, un an après avoir acquis Gigouzac, il acheta également à messire Gontaut-Cabrerès la seigneurie de Peyrilles. Il termina en 1676 un procès avec François du Bousquet au sujet de la vente de Gigouzac et obtint que François lui remette tous les titres de la seigneurie et ne prenne plus à l'avenir la qualité de seigneur mais de sieur de Gigouzac. Pierre de Filhol ne fit pas un long passage à la tête de la seigneurie. Il mourut en 1677 sans postérité. Il fit héritière universelle sa sœur Jacquette, mariée à Louis d'Arnis, conseiller du roi en la cour des Aides de Montauban. Rien

de particulier ne vint marquer la gestion de Jacquette. Elle fut la dernière de ce nom à Gigouzac et mourut en 1698, laissant sa succession à Pierre d'Arnis son fils aîné.

Gigouzac et les d'Arnis (1698-1750)

Ce dernier prit la suite de son père pendant 28 ans. La France ployait alors sous un déficit important causé par les efforts de guerre et un épuisement économique, alourdi par les dépenses somptueuses du roi Louis XIV. La fiscalité oppressante mise en place ne suffisait pas à combler le gouffre provoqué par les frais du royaume qui plongeait dans les « années de misères ». En 1706, un nouvel impôt portant sur les actes de baptême, de mariage et de sépulture fut créé. Les paysans quercynois l'accueillirent comme une taxe sur le droit de vivre. La nouvelle les plongea dans une profonde détresse et une sourde agitation naquit. La colère se propaga à l'occasion des fêtes de carnaval, et le 6 mars 1707, un groupe d'hommes descendit du village de Lherm (Gossare, 1997, p15) et marcha vers Catus à 10 kilomètres de Gigouzac. Les troupes grossissent de village en village. A l'arrivée, ce furent plusieurs centaines d'hommes qui se rendirent chez les contrôleurs exiger les registres incriminés. Après ce premier succès, les mutins se remirent en marche et sillonnèrent tous les villages voisins, persuadant ou contraignant les villageois par la menace et la brutalité à se joindre à eux. Nul doute qu'ils soient également passés à Gigouzac. Des cocardes ou des roses en papier devinrent symboles de ralliement et les rangs se formèrent au son du tambour. Pour finir, la ville de Cahors fut assiégée. Le comte de Durfort, de Boissières, usa de toute sa diplomatie, réussit après moult péripéties à raisonner les émeutiers, et l'édit royal fut retiré. Les révoltés avaient renoué *« avec les traditions des luttes contre l'impôt insupportable mais sans remettre en cause la fidélité au monarque »* (Gossare, 1997, p19). Cet état d'esprit leur valut le surnom de « Tards Avisés », rappelant le mouvement d'autodéfense paysanne qui s'était soulevé séditieusement en 1594 contre les taxes en Limousin et Périgord.

A la mort de Pierre d'Arnis en 1726, son fils aîné Bernard l'ayant précédé dans la tombe, ce fut son second fils, Georges-Timoléon, qui devint seigneur de Gigouzac. Il se maria en 1728 à Anne Desplas et n'eut qu'une fille, Antoinette, qui épousa en 1750 Antoine Vidal de Lapize, seigneur de la Pannonie (actuellement sur la commune de Couzou). On voit sur l'acte de mariage que Georges-Timoléon n'existait plus à cette date. Le nom des d'Arnis s'éteint avec lui. Le tombeau des d'Arnis se trouve également dans la chapelle seigneuriale, comme en témoigne une litre funèbre portant leurs armoiries trouvée en 1895 et 2009 au moment des restaurations successives de cette chapelle.

Antoine Vidal de Lapize, dernier seigneur de Gigouzac (1750-1789)

Son gendre Antoine Vidal de Lapize prit sa succession. En 1780, à l'heure où le mécontentement et l'esprit de bouleversement grondaient sourdement, il dénombra la terre de Gigouzac : *« où il y a un château ruiné que personne n'habite comprenant une tour et des ruines, un pressoir, un moulin près du château, une métairie noble de trois paires de bœufs, un four banal, le moulin de Grelou, le pré noble de Montamel, quatre vingt quartes froment, etc., le tout rapportant 2294 livres de revenu annuel »* (de Valon, 1913, pp 648-649). Il resta à Gigouzac jusqu'en 1789 et fut le dernier seigneur de l'endroit. Lorsque la Révolution éclata, Antoine de Lapize et ses fils émigrèrent. Ses domaines furent confisqués et le fief de Gigouzac fut alors compris dans les biens nationaux dès 1790. Ses filles furent conduites en prison à Cahors. Quant à leur jeune frère, il resta caché chez des fermiers durant toute cette période troublée. À leur libération, les deux sœurs rachetèrent le château de la Pannonie que les fermiers avaient su conserver intact et s'y installèrent. Surnommées depuis lors les "tantes de la Pannonie", elles se dévouèrent ensuite entièrement à leur "maison" qui, sans leur courage et leur dévouement, aurait été définitivement perdue.[49] Gigouzac en revanche fut vendu aux enchères en 1794. La nation ne toucha pas la totalité des ventes car les filles d'Antoine réussirent à obtenir que chacun de ses enfants non-émigrés soit dédommagé à hauteur d'un huitième du prix de la vente par les acquéreurs.

[49] http://lapannonie.fr/histoire

Vestiges et patrimoine de la seigneurie *(De Valon, L, 1928)*

Le château

La situation stratégique du château de Gigouzac indiquait le rôle défensif qu'il a dû jouer au Moyen-Âge. Il était situé dans la plaine, au point de jonction de trois vallées, barrant ainsi la route de tous côtés. C'était la sentinelle avancée de la forteresse féodale de Mechmont de Guerre.

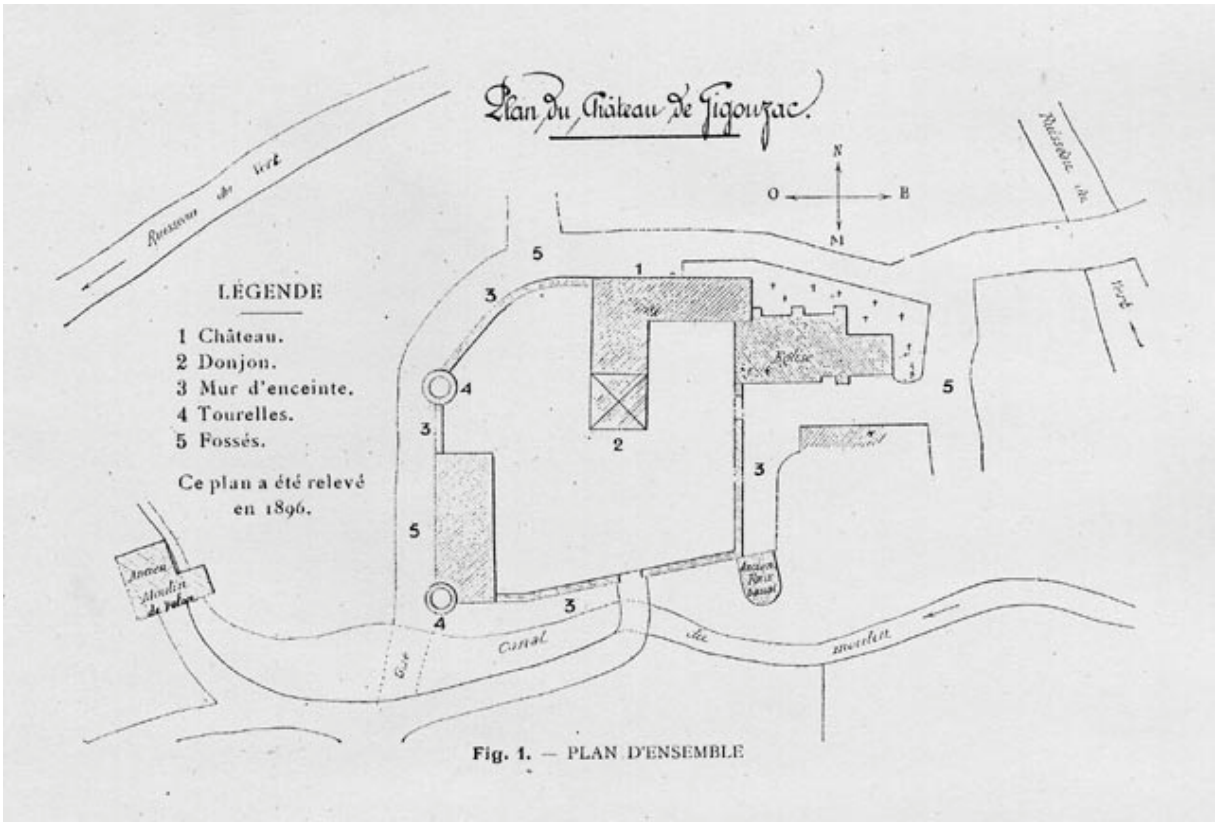


Photo 72 - Plan du château de Gigouzac relevé en 1896

Au Moyen-Âge, le château se composait d' *« une grosse tour carrée, servant de donjon, deux corps de logis, église, cour intérieure et divers bâtiments, le tout englobé dans un mur d'enceinte dont l'approche était défendue par des fossés remplis d'eau »*. Il fut davantage fortifié au fil du temps en raison des nombreux sièges et assauts que Gigouzac a subis durant la guerre de Cent Ans. En 1671, Monsieur de Filhol dénombre un château se composant *« d'une grosse tour avec giroittes, gabions et deux corps de logis, avec offices, basse-cour, escuieries et pigeonniers, le tout fermé d'une enceinte » (Calmon, 1887).* Les différents dénombrements établis par les seigneurs, l'arrentement de la place de Gigouzac, et le plan des ruines relevé en 1896 (Cf illustration) permettent d'avoir une description assez précise du château. Le donjon mesurait 8 mètres sur 9 mètres. Il avait deux girouettes, insigne de la

seigneurie, et quatre poivrières pour surveiller les alentours. Avançant jusqu'au centre de la place, il terminait le corps de logis à angle droit sur celui qui faisait corps avec le mur d'enceinte. Les corps de logis devaient avoir un rez-de-chaussée et deux étages, mais le premier étage de celui qui attenait au mur d'enceinte était en fait une galerie, comme un large couloir, qui reliait le chemin de ronde aux salles du château. Le mur de ce couloir était armé de meurtrières comme celles des remparts.

La place était enfin défendue par deux enceintes. La première ceinturait et fermait le donjon et le château à proprement parler, et la deuxième englobait la cour intérieure et tous les édifices. Le mur d'enceinte mesurait, de l'intérieur, environ 4 mètres de hauteur jusqu'au chemin de ronde, lui-même surmonté d'un parapet de 2 mètres, armé de créneaux et de meurtrières. Ces dernières, très évasées à l'intérieur et très étroites à l'extérieur, étaient placées tous les 3 mètres. Les murailles avaient une épaisseur d'1 mètre 30, et le parapet de 80 centimètres. Une tourelle s'élevait à chaque coin, et un large fossé alimenté par le ruisseau du vert le protégeait. Au point de jonction avec le château, il se confondait, comme nous l'avons vu, avec le mur du corps de logis, et le chemin de ronde avec le couloir de la galerie.

Photo 73 - Les dernières pierres du château, 1909

Aujourd'hui, plus aucune trace ne subsiste du château en lui-même. Les dernières ruines ont été effacées à partir de 1897, lorsque l'on a nivelé et approprié la place de l'église (de Valon, 1903). Sur cette photo datant de 1909, on discerne encore au sol les dernières pierres du château. La croix agencée au centre de la place (à gauche sur la photo), là où devait se trouver le donjon, était autrefois placée au niveau du pont de l'étang, à l'entrée du château.

Le moulin de Valon

Le moulin du château fut construit en 1451 ou 1452, après la guerre de Cent Ans, lorsque Guérin de Valon inféoda Gigouzac. Il décida de construire un moulin seigneurial dont les revenus lui appartiendraient.

Photo 74 - Porte d'entrée du moulin avec l'écusson de Valon, 2011 (E. Bour)

Il choisit de le bâtir près du château, sur ses terres réservées, et décida en conséquence de le nommer moulin *« de Valon »* et apposa son écusson aux armes des Stephani de Valon *« écartelé d'or et de gueule »* sur la porte d'entrée en ogive afin d'en marquer l'origine et la nature. A partir de ce jour, les villageois habitant le bourg furent tenus d'aller moudre leur grain dans ce moulin et aucun autre. Cela leur causa bien des différends avec les seigneurs successifs.

Dans la deuxième moitié du 19ème siècle, le moulin était encore à l'état isolé tel qu'il était à l'époque du seigneur. Depuis, au fil du temps, les propriétaires l'ont englobé dans une habitation qui ne manque pas de cachet, mais rend difficile l'effort d'imagination pour se représenter le moulin primitif. La porte d'entrée en ogive du moulin existe toujours de nos jours, avec son écusson, mais le bois en a été retouché et modifié. Le moulin fonctionna jusqu'en 1935. Il accueillit ensuite l'étude notariale de Maître Bour.

Photo 75 - La maison du Moulin, 1909

Photo 76 - La maison du Moulin, 2011 (E. Bour)

Le four banal

Le four du château resta en service jusqu'à la fin des années 50. Eugène Faydel fut son dernier boulanger. Les villageois portaient leur grain, et un barème déterminait la quantité de pain à laquelle ils avaient droit. La différence servait à payer le boulanger.

Restauré voilà quelques années, il est toujours présent de nos jours, juste en face de l'étang du moulin.

Photo 77 - Au bout de l'étang, Le four, 2011 (E. Bour)

Photo 78 - Le four, années 60

L'église

L'église de Gigouzac est datée du 12ème siècle. La paroisse est placée sous l'invocation de *Saint-Pierre-ès-Liens*. Elle était à l'origine la chapelle du château. Elle fut donnée au monastère du Vigan par Raymond Stephani, seigneur de Gigouzac, et fut achevée du temps de

Bernard Stephani, son fils et successeur. En témoignent la nef, le clocher et les ouvertures qui sont caractéristiques du style roman. La chapelle latérale, aussi ancienne que l'église, servait de chapellenie où se disaient les messes et services fondés par les Stephani.

Photo 79 - L'église St-Pierre-ès-Lien, 2011 (E. Bour)

Les descendants des Stephani, fondateurs de l'église et de sa chapellenie, les dotèrent si généreusement qu'au 14ème siècle le nombre des chapelains formait comme un petit collège. Durant la période si brillante pour le Quercy des papes d'Avignon, Les Stephani de Valon, très nombreux à la cour pontificale, furent tout aussi obligeants. Au 14ème siècle, ils agrandirent l'église en y ajoutant une travée à la chapelle latérale et le chœur actuel, l'ancien se situant autrefois sous le clocher. Peu de temps après, l'église fut endommagée pendant la guerre de Cent Ans. Jacques de Valon la restaura, et dut refaire la voûte du chœur. Elle fut de nouveau développée au 17e siècle par la construction d'un bas-côté au nord, et un étage formant clocher fut alors ajouté à la tour. Depuis, rien n'a changé.

Photo 80 - Retable du 16ème siècle, 2011 (E. Bour)

Si l'église charme par sa simplicité, son chœur en revanche abrite un joyau : un magnifique retable en noyer du 16ème siècle. On a l'habitude de considérer qu'il a été offert par Jacques, le dernier de Valon. Mais celui-ci n'est resté que quatre ans à la tête de la seigneurie, de 13 à 17 ans. Comme le pense Ludovic de Valon (1903), ce majestueux retable a plutôt été très certainement offert par son père, Guy de Valon. On peut y voir à droite la statue de Saint Pierre-ès-Lien, le patron de l'église, et à gauche probablement celle de Sainte Elisabeth, dont la fête était célébrée à Gigouzac au 16ème siècle. Le retable a été restauré en 2010, laissant apparaître sous une croute de vernis jauni les couleurs chatoyantes d'origine.

Une restauration générale de l'édifice est prévue en 2012. Les sondages préalables aux travaux ont permis de remettre à jour les deux litres sur les murs de la chapelle latérale aux armes des du Bousquet et des d'Arnis qui avaient été recouvertes d'enduit.

Succession des seigneurs de Gigouzac :

1369 – 1396 : *Jean Stephani*, évêque de Toulon, seigneur dominant de Gigouzac
Jean Stephani (Martel), *Pierre Stephani de Valon* (Gigouzac), et *Guérin de Valon* (Thégra), coseigneurs de Gigouzac

1395 – 1408 : *Raymond et Jean de Valon*, seigneurs dominants de Gigouzac
Bernard Stephani de Valon (Thégra), coseigneur de Gigouzac

1408 – 1414 : *Bernard Stephani de Valon*, seigneur de Gigouzac

1414 – 1440 : *Guischard* (fils de Bernard) *et Guillaume* (son fils) *de Valon*, seigneurs de Gigouzac

1440 – 1457 : *Guérin de Valon*, seigneur de Gigouzac

1457 – 1480 : *Jacques de Valon*, seigneur de Gigouzac

1480 – 1502 : *Pierre de Valon*, seigneur de Gigouzac

1502 – 1525 : *Agnet de Valon*, seigneur de Gigouzac

1525 – 1537 : *Antoine de Valon*, seigneur de Gigouzac

1537 – 1563 : *Guy de Valon*, seigneur de Gigouzac

1563 – 1567 : *Jacques de Valon*, seigneur de Gigouzac

1568 – 1612 : *Isabeau du Bousquet, veuve de Guy de Valon*, seigneuresse de Gigouzac

1612 – 1622 : *David du Bousquet,* seigneur de Gigouzac

1622 – 1659 : *Jean-Guy du Bousquet,* seigneur de Gigouzac

1660 – 1669 : *François du Bousquet,* seigneur de Gigouzac

1670 – 1677 : *Pierre de Filhol,* seigneur de Gigouzac

1677 – 1698 : *Jacquette de Filhol,* seigneur de Gigouzac

1698 – 1726 : *Pierre d'Arnis,* seigneur de Gigouzac

1726 – 1750 : *Georges-Timoléon d'Arnis,* seigneur de Gigouzac

1750 – 1789 : *Antoine Vidal de Lapize,* dernier seigneur de Gigouzac

II. La Révolution à Gigouzac ?

1789...

Les Cahiers de doléances de la Sénéchaussée de Cahors (1908) pour les Etats Généraux de 1789 permettent d'avoir un aperçu des préoccupations et des difficultés quotidiennes de l'époque.

On dénombre environ 420 Gigouzacois en 1787. Messieurs Carbonel et Lafage étaient les deux députés représentant Gigouzac. Le procès-verbal de l'assemblée n'a pu être retrouvé, mais le Cahier de doléances permet d'entrevoir la misère de la communauté :

« Les habitants de la communauté de Gigouzac exposent que les ravines annuelles ont tellement détruit tout le bon fonds de l'étendue, de leur taillable que leurs terres sont aujourd'hui d'une très mauvaise nature ; les montagnes ne montrent plus que le rocher, et le bas fonds est presque comblé de pierres ; enfin les récoltes sont si modiques que le laboureur peut à peine cueillir de quoi vivre en travaillant son propre fonds ; celui qui est ensemencé ne peut pas espérer recueillir de quatre pour un.

Par exemple, le meilleur fonds de labourage d'une paire de bœufs qui produit environ trente deux quartes de blé, il doit en être distrait huit de semence, plus trois quartes pour la dime (...) plus pour la rente au seigneur du lieu quatre quartes deux quartons froment, ce qui revient en total à quinze quartes deux quartons ; reste de net pour le propriétaire seize quartes deux quartons.

Sur quoi il faut encore déduire la moitié pour les frais de culture ; reste de net pour le propriétaire huit quartes un quarton, qui, évaluées à raison de douze livres la quarte années communes, reviennent à la somme de 99 l. Ce propriétaire doit payer sur sa moitié les impositions royales qui peuvent revenir (...) revenant au total de la somme de 59 l. Reste net pour le propriétaire 40 l.

Les réparations extraordinaires qu'on est obligé de faire annuellement dans les biens sujets à la ravine, dont les frais retombent sur le propriétaire, ainsi que les réparations des édifices, sont très considérables ; il est vrai qu'on cueille quelques menus grains en millet et légume, ce qui est très peu de chose ; on cueille aussi quelque peu de vin, mais cette récolte est)à peine suffisante pour les frais des réparations susdites.

Un père de famille chargé de cinq ou six enfants peut-il vivre et son épouse et ses enfants avec la susdite somme de Quarante livres qui reste de net, qui est à peu près le revenu de chaque maison en général ? Il y en a même plus de la moitié desdits habitants qui ont bien moins de revenu, et sont réduits par conséquent à la dernière misère, auxquels il faut faire la charité.

L'on proposerait pour soulager cette pauvre et misérable paroisse (qui n'a pas eu encore les facultés de faire un presbytère pour loger M. le Curé) de payer les impositions royales en établissant une dime semblable à celle qui est payée à M. le Curé de cette paroisse, qui serait levée par un fermier moyennant bonne et valable caution ; on épargnerait beaucoup des frais qui sont faits sur les redevables, dont la plupart sont en retard sur le payement de leurs impositions.

A Gigouzac, sur la place publique où les dits habitants sachant signer ont signé, ce 8 mars 1789.

Signé : Aymar ; Vaysse ; Boisse ; Constans ; Miquel ; Cambar ; Soulayes ; Souques ; Dol ; Cassan ; Miquel ; Cassan ; Carbonel, député ; Lafage, député. » (p160 et 161).

Les années de guerres successives cumulées au poids des taxes et redevances seigneuriales et royales laissaient donc une communauté devant relever des ruines et cultiver les terres caillouteuses et ingrates du Causse. Du jour de la Révolution, les villageois se laissèrent emporter par la fureur de l'indépendance, et le château fut complètement détruit. On pourrait de ce fait croire que le seigneur de Gigouzac était méchant ou même cruel avec ses villageois car les fiefs où les seigneurs étaient bienfaisants ont généralement été épargnés (Poussou, 2007). Mais ce n'est qu'une supposition. Toujours est-il que pendant le siècle à venir, les pierres seigneuriales serviront une à une à rebâtir le village. Premier arrivé, premier servi. On peut ainsi par exemple reconnaître tout à coup une fenêtre du château ornant le mur d'une grange, la partie basse d'une moulure sur une autre, et la partie haute sur la porte d'une maison. Les habitants, trop souvent écrasés par le joug d'un seigneur, s'émancipèrent ainsi de leur domination, se réappropriant le bourg, mais ne laissant malheureusement que de très rares vestiges de la grandeur de l'ancienne seigneurie. Seuls le moulin de Valon, le four et l'église restent encore aujourd'hui. Les prêtres et laïques qui n'étaient pas favorables à la République furent poursuivis. Ainsi, quelques années après la Révolution, le 10 janvier 1794, un habitant de Gigouzac, Antoine Redoulès, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire du Lot, avec confiscation de ses biens, pour avoir tenu des propos contre-révolutionnaires, déplorant la mort de Louis XVI et affirmant que la France ne serait jamais heureuse sans roi (Bulletin de la Société des études du Lot, n°35 p73, et n°38 p304).

Quelques anecdotes (ou légende ?...) de cette époque se transmettent encore de génération en génération. On raconte par exemple que les cloches de l'église auraient été enterrées dans les bois, dans les ruines du château d'Auzeyrolles, afin de les sauver d'une refonte certaine comme il était de mise à l'époque. Depuis, elles n'ont jamais été retrouvées et y reposeraient toujours. On raconte aussi qu'un prêtre refusant de prêter serment à la République s'enfuit de la paroisse et alla trouver refuge dans la grotte de la Goufie, à environ deux kilomètres du village. Combien de temps y vécut-il ainsi, au milieu des bois ? L'histoire ne le dit pas et le mystère reste entier !

Malgré cette anecdote, les relations avec les prêtres revinrent rapidement à la normale. Dans son testament du 13 août 1832, Blaise Salgues, prêtre et recteur de l'église de Gigouzac, lègue

à la fabrique de Gigouzac *« une maison, une grange et autres bâtiments, une vigne, jardin, terre labourable, patus, le tout joignant qui lui appartient aussi, et qu'il avait acquis de son prédécesseur. »*[50]. En retour, il demande qu'une messe annuelle lui soit consacrée au jour de son décès pour le repos de son âme, et pose les conditions que son legs serve de logement aux ministres catholiques qui lui succèderont, et que le fermier de ces terres soit un prêtre du voisinage. Il mourut le 1er avril 1834. Le gouvernement autorisa la fabrique à accepter ces legs, et Gigouzac se dota de ce jour d'un presbytère situé à la Caminade.

III. Gigouzac aujourd'hui

L'arrivée de la voie ferrée sur la commune voisine de Saint Denis Catus a peut être favorisé cette baisse de population, facilitant tout à coup la mobilité et arrachant de nombreux villageois au toit familial. Mais le 20ème siècle a également connu ses moments historiques.

Le 20ème siècle

Photo 81 - Auto de Mr Carl Gigault de Crisenoy, 1910

Petite anecdote pour introduire ce 20ème siècle, Gigouzac vit pour la première fois arriver une voiture sur ses routes en 1910, lorsque la fille des propriétaires du moulin rentra quelques mois après son mariage. Ce fut une fête et un évènement pour la population qui se réunit sur la place pour voir ce qu'était une automobile.

Deux évènements majeurs marquèrent le 20ème siècle : la Résistance durant la Seconde Guerre Mondiale, et l'inondation du village en 1960.

[50] Lettre des membres de la fabrique de Gigouzac au préfet afin de solliciter auprès du gouvernement l'autorisation d'accepter les legs de Mr Salgues.(avril 1834), (archives personnelles).

La Résistance à Gigouzac

Un des faits les plus marquants est donc bien entendu la Seconde Guerre Mondiale. Gigouzac a connu de très importants combats le 30 juin 1944. Chaque année, selon la tradition, les Gigouzacois se réunissent devant le monument aux morts en présence des anciens combattants pour commémorer cette journée si particulière : deux cortèges se forment ensuite pour se rendre dans les mas où ont eu lieu les combats.

Photo 82 - Commémoration du 30 juin, 2009 (E. Bour)

Le premier mas à avoir été touché est le mas de Bris, au nord du village, où était installé un groupe de l'Armée Reconstituée en protection du Maquis. Le groupe Vény, sous le commandement du colonel Georges Delmas, dit Drouot, était situé lui au mas de Blazy, sur les hauteurs sud de la commune depuis le 16 juin. Il parachevait l'instruction militaire de ses hommes, complétait ses stocks d'armes et de munitions. Des barrages de grosses pierres et de troncs d'arbres avaient été mis en place pour retarder l'avancée des Allemands, et les mitrailleuses avaient été placées à des croisées de chemins stratégiques. Lorsqu'ils arrivèrent, la surprise fut totale et les Allemands complètement pris de court. Ainsi, les 67 maquisards tuèrent ou blessèrent une centaine d'ennemis avant de devoir se replier devant l'interminable colonne de chars et de véhicules qui, une fois l'effet de surprise passé, se déployait et occupait inexorablement les lieux.[51] En représailles, les soldats Allemands ont torturé et achevé les blessés, se vengeant même sur des civils. Des fermes et des granges furent pillées et incendiées, principalement au mas de Bris, mais aussi aux mas de Blazy et de Guinet.

Arrivé à l'époque deux ans plus tôt à Gigouzac, un habitant raconte : *« un bataillon sillonnait la région pour se débarrasser des maquis et faire place nette à la division Das Reich... Les allemands sont arrivés de Gourdon par le mas de Bris où le Maquis de l'AS (l'armée secrète) a compris qu'il ne pouvait pas lutter. Seul un jeune de Montauban a été tué, mais ils ont brulé tout le mas, entièrement... Puis ils se sont mis en marche pour le mas de Guillaume où se trouvait le groupe Vény. Nous avons eu une peur bleue que les allemands s'arrêtent car nous avions tout leur armement dans le coffre à blé de la grange. Mais on a vu passer la colonne d'une cinquantaine de camions, lance-flammes, chars... traverser le bourg et monter vers le mas. Là haut, le colonel Delmas a cru qu'il pouvait lutter. Il avait posté une mitrailleuse à la croisée des chemins. Le pauvre gars a tiré et en a tué beaucoup. Du coup, les allemands furieux se sont déchainés et ont fait un carnage... Ça a été l'inverse, au fond, qu'au mas de Bris... Ici, c'est le Maquis qui a souffert, 11 hommes sont morts, et seulement deux maisons ont brulé. Les combats ont duré tard dans la soirée. Du village, on entendait les bruits des combats, à vous glacer le sang... Le lendemain, j'étais pressé de me rendre là haut car je*

[51] www.quercy.net

connaissais les maquisards. Beaucoup étaient de Cahors et travaillaient aux PTT. Nous, la Résistance du village, on était les groupes statiques. Alors ils venaient à la maison chercher des légumes et restaient un peu discuter. Mais quand on est monté au mas de Guillaume, on a trouvé l'horreur... Des cadavres qui gisaient sur le bord de la route, dont un avec des boîtes de conserves à la place du ventre, et les maisons qui brulaient encore... Un carnage... ».

Un témoignage lourd d'émotion qui ne veut pas résumer à ces quelques lignes cette journée si marquante, mais qui explique pourquoi Gigouzac a toujours accordé plus d'importance et de fierté à la commémoration du 30 juin 1944 qu'à celle du 8 mai.

Photo 83 - Monument aux morts, 2011 (E. Bour)

« Sous les ordres de Commandant Drouot, attaqués dans la nuit du 30 juin au 1er juillet, par des forces très supérieures en nombre et en matériel, a infligé à l'ennemi des pertes sanglantes, mettant hors de combat plus de cent allemands SS, alors que les effectifs du Secteur IV ne se montaient qu'à 60 hommes. S'est replié ensuite en bon ordre conformément aux ordres impératifs reçus, prescrivant de ne pas se laisser jamais accrocher, donnant ainsi un magnifique exemple de décision, de courage et d'abnégation »

Gigouzac sous les eaux

Le Vert est un ruisseau tranquille, paisible, qui sillonne et enchante la vallée pour qui il est source de fertilité. Mais parfois, lorsque la pluie se fait trop insistante, il se met en colère, gronde, et finalement reprend ce qu'il a donné. Conjugué au petit Tréves, il devient alors ravageur pour le village et les cultures. Gigouzac a ainsi connu plusieurs inondations. Les plus terribles, celles qui ont marqué les esprits et l'histoire locale, celles que l'on raconte aux enfants, ont eu lieu le 3 octobre 1960. Voici le récit de l'inondation du moulin par son propriétaire Claude Bour, notaire à Gigouzac et maire de la commune à cette époque.

« Le mois de septembre 1960 a été très pluvieux ; les terres étaient saturées d'eau ; tout regorgeait... Dans la journée du 3 octobre, la pluie s'est intensifiée, a été continue, forte. La table sur laquelle était installée ma machine à écrire se trouvait à côté de la fenêtre donnant sur le jardin ; en tapant à la machine, je m'arrêtais fréquemment, regardais par la fenêtre ; j'étais angoissé par la pluie diluvienne qui ne cessait pas... Nous disions : « qu'est-ce qu'il tombe !... »
Vers 20 heures, Nénette lavait la vaisselle dans l'évier de la cuisine ; je l'aidais. Soudain, nous retournant, nous avons vu l'eau filtrer par la porte donnant sur le moulin... La vaisselle,

ce soir là, n'a jamais été finie ! La cuisine a été rapidement envahie. Notre réaction a été de mettre les filles à l'étage, d'y emporter ce que nous pouvions, le poste radio, des objets... Nous avons allumé une bougie posée sur la table de la salle à manger, relevé les coins du tapis de la table ! Dans ces moments là, on fait des petits gestes, imprévisibles, futiles...Lorsque nous avons voulu faire un deuxième transport du rez-de-chaussée à l'étage, c'était trop tard : l'eau avait envahie la salle à manger, claqué la porte sur le vestibule, sans que nous puissions l'ébranler d'un millimètre tant la pression était forte. Nous avons ouvert la grande porte d'entrée : l'eau s'est engouffrée... Le spectacle de désolation a commencé ; réfugiés dans l'escalier, nous assistions à la montée de l'eau dans la salle à manger : elle a atteint le tapis de la table, et... la bougie ; mais cette dernière a tenu debout, brulant jusqu'au bout. Dans le vestibule, un torrent entrait et sortait par la porte d'entrée ouverte, entrainant canards, lapins, bois, etc. Le tout disparaissait par la porte a une vitesse surprenante. Le salon était envahi par 50 cm d'eau.

La nuit n'étant heureusement pas très sombre, nous avons essayé de voir ce qui se passait, depuis la fenêtre de l'étage : hélas ! Du jamais vu... Le Vert formait un fleuve jaune, large comme la Seine ; depuis la route de St Denis jusqu'à celle des Plantes, c'était une mer sale, grondante.

L'étang avait crevé sur presque toute la longueur ouest et formait une chute puissante ; conjuguée à l'eau du ruisseau, cette masse emportait tout. Louis Molinié avait entreposé à la scierie des très gros peupliers qu'il venait d'abattre, et des tas de planches croisées (pour sécher !) ; on a retrouvé deux peupliers dans notre allée de buis, les planches à plus de 100 mètres, dans le pré, sans que leur agencement ait bougé !...

Photo 84 - Gigouzac inondé, 1960

Dans le noir (sauf la bougie de la salle à manger), nous avons vécu des heures anxieuses, regardant par les fenêtres, et dans la vague lueur blanchâtre, où en était le désastre. Vers 3 heures, grâce à un piquet pris comme repaire dans le pré derrière la maison, nous avons constaté avec soulagement une baisse de quelques centimètres. Du coup, nous nous sommes allongés sur les lits pour un peu de repos et de détente.

Au petit jour, nous avons entendu des bruits insolites au dehors, le grondement de l'eau avait faibli ; c'étaient des voix, des bruits de moteur : l'armée venait nous secourir et libérer...le Maire de la commune de son ilot. Je suis sorti par la porte de la chambre du Moulin donnant sur l'étang ; les soldats faisaient la chaîne pour me faire passer et aller jusqu'à la route ; j'avais mis des bottes, que je n'ai guère quittées pendant des semaines.

L'eau s'était en gros retirée (sauf l'étang) et nous avons pu constater les dégâts : au dehors, un entonnoir d'1m50 dans la cour du Moulin, l'étang crevé, chemin et cour ravinés, arrachés,

totalement impraticables, les dépendances emplies de boue, et dans la grange, la 2CV noyée avec...le chien sur la capote ! Des objets, détritus, bêtes crevées, matériels de toute sorte disséminés partout, jusque dans les arbres.
A l'intérieur de la maison, le désastre : la porte du moulin avait cédé sous la poussée de l'eau, plusieurs stères de bois s'étaient encastrées de façon inextricable. Dans la cuisine, tout était renversé, dont un frigidaire neuf, tout était brisé, dans un fouillis décourageant. Salle à manger, vestibule, salon, partout les meubles étaient trempés, salis, le contenu abimé. Aucune porte ne fermait plus, la maison est restée des jours grande ouverte ! Nous n'y faisions plus attention...
Nous avons commencé à déblayer, à sortir sur l'herbe tapis, fauteuils, meubles ; mais comme le temps ne s'améliorait guère, tout continuait à se tremper, à se détériorer. La maison étant impraticable, nous avons été hébergés pendant quinze jours par nos amis Rouff. Il a fallu des semaines pour retrouver une maison normale, et des mois de travail par les maçons pour réparer les dégâts.

Photo 85 - Un Gigouzacois déblaie sa grange effondrée, 1960

En qualité de Maire, après un rapide examen du désastre chez nous, je suis parti dans le village, ravagé comme nous. La maison Maratuech donnant sur la route de St Denis a été démolie, emportée. L'église était pleine de 50cm d'eau. Tous les voisins étaient gravement sinistrés. J'ai commencé à vivre une période qui reste gravée dans ma mémoire : comme Maire, j'étais sollicité de partout : administrés, pompiers, gendarmerie, hommes politiques arrivant en hélicoptère, services de l'équipement, de l'agriculture, etc. Tous les dossiers de demande d'indemnisation à remplir, à transmettre. J'essayais d'aider à la maison en même temps, et par ailleurs, il fallait assumer le fonctionnement de l'étude, rédiger les actes, faire les formalités, la comptabilité, aller chez l'un, chez l'autre. Entre l'étude, la maison, la mairie, je me demande encore comment nous nous en sommes sortis. A 40 ans, c'était sans doute plus facile...
Ces inondations ont eu beaucoup de retentissement ; la radio, la télé (à ses débuts), la presse, même parisienne, en ont fait état. Cela a causé une très grosse émotion dans notre secteur, dans nos familles... »

Gigouzac a terriblement souffert de ces inondations. Le boulanger est resté sans four pendant toute l'année suivante, l'atelier du menuisier était dévasté, les ponts du village étaient tous endommagés, les routes et l'étang éventrés, les dalles du sol de l'église avaient été soulevées par le torrent, évacuant l'eau dans un tourbillon (certainement par les sépultures creusées pour

les seigneurs qui y reposent), et seules quatre habitations ont pu réchapper aux dégâts des eaux. La solidarité de tous les habitants a été la lumière de ces heures difficiles. Jacques Bourrée, correspondant de la presse locale à l'époque, en conclut, dans son article relatant l'évènement paru dans le journal Sud Ouest, que *« Malgré ses plaies notre commune reste devant le danger une grande famille »*.

Les derniers débordements du Vert et du Tréves datent du 10 janvier 2010. Cinquante ans plus tard, la même solidarité a réuni les habitants. Nés ici ou venus d'ailleurs, tous ont uni leur force face aux dégâts.

Photo 86 - L'étang du moulin déborde, 2010 (E. Bour)

IV. Index et signification des noms de lieu

Cet index n'est pas tout à fait exhaustif. Il est établi grâce aux notes prises par Raymonde Vayssières sur un document prêté par Pierre Andral, passionnés Gigouzacois parmi d'autres, et complétées par différents ouvrages comme « Les noms de famille du Lot » (2007). Les définitions suivantes permettent de voir à quel point les lieux sont marqués autant par le paysage que par l'histoire locale.

Alary : 1- viendrait du wisigoth « all » = tout, « etorie » = puissant. Des restes de constructions très anciennes (puits, caves voutées, murs très épais) semblent indiquer qu'en des temps très anciens Alary fut un village important, peut-être l'ancien Gigouzac à l'époque mérovingienne. Des fouilles seraient nécessaires pour déterminer l'exactitude de ces suppositions.

2- pourrait provenir de « mas d'Hilaire », en latin Hilarius dont la racine hilaris signifie : gai, de belle humeur.(Lacoste, 2002)

Argent-beau : dérivation du nom propre Archambaud, évêque de Cahors au 13ème siècle. Désigne les terres lui ayant appartenu.

Auffaune (combe d') : combe plantée de hêtres.

Aurimont : vient du latin « aurum » qui signifierait Mont d'or (semble peut-être ne pas convenir à Gigouzac).

Auzeyrolles : écrit au cadastre de 1845 « Augerolles ». De nombreux lieux-dits du centre et du sud-ouest viennent du latin « alveria et alvea, ales » signifiant falaise. Auzeyrolles = petite falaise.

Auzeyrolles (et son château) : les fossés et la base des murs sont encore visibles. Différentes origines ou histoires lui sont attribué. Le château d'Auzeyrolles aurait été une tour de défense mérovingienne protégeant le village. Mais d'autres sources pensent qu'il a été construit par les Anglais pendant la guerre de Cent Ans étant donné qu'ils y ont séjourné. Pourtant, les dates de cette dernière hypothèse ne concordent pas avec le fait qu'il pourrait avoir servi de refuge aux troupes de Richard-Cœur-de-Lion lorsqu'il prit le château de Peyrilles face à Fortuné de Gourdon en 1195 (Poussou, 2007).

Barrade (mas de) : désigne une propriété jadis cloturée.

Barthes (Les) : vient du gascon qui signifie : petit bois composé de buissons, ronces, arbres, arbustes et brousailles de toute espèce.

Bertrand (mas de) : nom d'homme, racine allemande *Bertram* : qui porte ou procure le bonheur. (Lacoste, 2002)

Blazy (mas de) : nom d'homme *Blaise*.

Borie (La) : Ensemble d'un domaine constitué de terres arables qui, au Moyen-Age, possédait au moins deux paires de bœufs de labour, souvent accompagné d'un qualificatif qui le caractérise : La Borie haute, La Borie basse, etc.

Bosses (Lous) : les bois

Bouyssou (mas de) : buisson.

Brandoul : terre défrichée par le feu.

Bris (mas de) : nom d'homme *Brice*.

Bru (Le) : dérivé du gaulois « brucus » qui désigne un endroit où la bruyère abonde.

Caillavades : caillabades, chaillevette = lieux-dits tirant leur nom du gaulois « calio », galets roulés ou cailloux, avec un terme possessif. Les Caillavades désignent un endroit très caillouteux.

Caminade (La) : désigne le presbytère. Primitivement, désignait une maison munie d'un foyer complet (âtre et cheminée).

Camp (mas de) : champ.

Camp Viel : champ de la villa.

Cap del bos : bout du bois.

Causse (Le) : plateau élevé, sec ordinairement pierreux.

Cayres (Les) : peut avoir deux noms bien distincts : cayrol, caire, et deux définitions : soit venir du latin qui signifie surface carrée, soit de l'occitan qui signifie pierre taillée, carrée. Les Cayres désigneraient donc dans le premier cas un ensemble de champs à forme géométrique, ou dans le second cas un endroit où l'on trouvait des pierres taillées, des ruines.

Chantemerle : écrit au cadastre de 1845. Variation du gascon signifiant source jaillissante, merle étant un nom de personne. Chantemerle = la source au Merle.

Chenevelle : mot latin qui désigne une chènevière, c'est-à-dire un lieu où l'on cultivait le chanvre.

Combe (combette, combelle) : nom typiquement Quercynois désignant une vallée encaissée (étroite et profonde), très souvent accompagné d'un qualificatif qui caractérise cette vallée : combe nègre, combe courte, combe prionde (combe profonde), combe à rieu (combe au ruisseau), etc.

Condamine : vient du latin médiéval qui désigne une terre proche du château réservée au seigneur et exempte de droits.

Costarita (ou Costarica) : composé d'une racine latine « costa » et d'une racine gauloise « rica » = pente, colline plissée. Effectivement, la Costarita est composée d'une pente abrupte qui laisse voir les plissements des calcaires du jurassique qui la constitue.

Couderc : vient du gaulois qui signifierait un espace gazonné sur une hauteur formant clairière, un pâturage fermé attenant à une maison, ou quelquefois un pré communal à brouter et non à faucher.

Crozes (Les), Crouzette (La) : vient du mot « creuse » qui désigne un endroit encaissé. Ne pas confondre avec l'occitan « croze » qui désigne souvent une grotte.

Devezes (Les) : lieux-dits d'Auvergne et du Languedoc du latin « defense » qui signifie défendu, et de l'ancien provençal « deveza » qui signifie terrain reservé. Les Devezes désignaient au moyen-âge un terrain seigneurial ou communal où il était défendu de laisser paître les troupeaux.

Escalmels : nom composé de deux racines distinctes : une racine latine « scala » = pente abrupte, qui a donnée « escale » = les échelles, et une racine préceltique « mela » qui a donné « mels ». Escalmels = sur une hauteur escarpée.

Fajot (Le) : vient du latin « fagea » = plantation de hêtres, petite hêtraie.

Gigouzac : beaucoup de noms de village Lotois se termine par « ac », du latin « acum », qui donne un sens de propriété. A l'époque Gallo Romaine, le lieu où se trouvait la villa recevait le nom de son propriétaire. Gigouzac = villa de Gigutius.
La tradition donne une autre origine au nom du village. La légende raconte que les Anglais, pendant la guerre de Cent Ans, glissaient tellement pour se déplacer dans ce pays boueux que leur marche décrivait des zigzags. Les on-dit populaires leur font dire *« on pourrait appeler ce pays-ci zig ou zag »* (Poussou, 2007) ... de là Gigouzac !

Gouttete : vient de l'occitan « goutte » qui désigne une source donnant naissance à un petit ruisseau.

Graudelize : du latin « gradus », passage, et du gaulois « liza », boue siliceuse.

Guillaume (mas de) : nom d'homme d'origine allemande *Wilhem*, de *Wil* volonté, et *helm* heaume : celui qui a sa volonté pour casque, c'est-à-dire sa bravoure pour protection (Lacoste, 2002).

Guinet (mas de) : nom que l'on donne en Rouergue aux bœufs et vaches de couleur cerise. Comme adjectif et nom d'homme, désigne sans doute une personne haute en couleur. Racine : *guino* = guigne, cerise acide couleur rouge vif. (Lacoste, 2002)

Jammes (mas de) : le mas de *Jacques.*

Jouanis (mas de) : domaine de *Jouan* (en français, *Jean*).

Lapeyre (mas de) : mas de la pierre, monument en pierre.

Mas : vient du latin « mansus » qui désigne une maison rurale isolée. « Mas » est presque toujours accompagné du nom d'un tenancier aujourd'hui disparu (Bris, Simon, Guillaume, Jouanis, etc.).

Mathe, Matelles, Mathons : vient du pré-indo-européen « matta » qui signifie : lieux humides couverts de buissons.

Nadal (mas de) : nom d'homme *Noël*, né le jour de Noël.

Pech : un pech désigne une hauteur le plus souvent avec une ou plusieurs habitations. Il peut porter le nom d'une personne ou être accompagné d'un qualificatif qui le caractérise.

Pere (mas de la) : vient de *pero*, poire.

Peyrade (La) : conduit bâti en pierre sèche pour faciliter l'écoulement des eaux.

Pirades (Les) : peirade, peyrade, parfois « lo peyrat » = ancienne route empierrée.

Places (Les) : Nombreux hameaux et lieux-dits. Signifie espace plat.

Planol (Le) : vient de *plagnol*, sitelle d'Europe = petit oiseau grimpeur.

Plantes (Les), Plantier (Le) : vient du latin qui signifie jeunes pousses, jeunes plants, d'où le lieu de plantes jeunes.

Prats (de Treves, etc) : prés.

Rivière (La) : désigne en Quercy non pas un cours d'eau, mais les terres qui l'environnent, souvent accompagné d'un qualificatif.

Roussille (La) : 1- vient du latin « roux » d'après la couleur du terrain. C'est le cas pour la Roussille dont les calcaires jurassiques qui la composent sont veinés d'argile que l'oxyde de fer a colorés en ocre rouge.

2- rouge-gorge, oiseau, en Périgord ; -bolet rude, champignon comestible (Lacoste, 2002)

Salinié(Le) : en rapport avec le sel : marchand de sel, ou bien, vient du latin « salina », lieu où l'on recueille le sel, et, par extension, source très chargée en sels minéraux. Il est certain que les roches salines existent dans les calcaires jurassiques de notre région. Mais seule une recherche plus poussée pourrait nous confirmer cette seconde définition.

Serre (le ou la) : formes locales venant du pré-latin et désignant une colline allongée. Les collines du Serre en sont un exemple.

Teyssié (Le) : 1- comme la Fage (hêtres), le Rouergue (chênes), Bouysses (buis), etc., le Teyssier vient du latin « tayus » qui désigne l'if. Le Teyssier est donc le lieu où poussaient les ifs.

2- Tisserand (Lacoste, 2002)

Toural (Le) : vient du latin qui indique une levée de terre séparant des champs.

Treves : vient du latin qui signifie la réunion de trois voies. C'est le cas à Gigouzac où la vallée du Treves réunit Uzech, Peyrille et Montamel.

Vernière : lieu planté d'aulnes.

Vert : vient du gaulois qui désigne un arbre : l'aulne. En langue d'oc : le vergne. Le vert est un ruisseau bordé d'aulnes, ou dont la teinte prend une couleur laiteuse rappelant celle de l'aulne.

Vidal (mas de) : nom d'homme, du latin *Vitalis* : doué d'une grande force vitale.

Annexe n°2

Questionnaire : Qu'en pensez-vous

- Sexe - □ Masculin □ Féminin
- Âge - ……ans
- Nombre d'enfants - ……
- Êtes-vous originaire du village ? □ Oui □ Non

  → Si non, vivez-vous avec un originaire ? □ Oui □ Non

  → Depuis combien de temps êtes-vous installé ? …..…ans

Ce questionnaire se base sur la définition suivante de l'identité communale : *L'identité communale est un sentiment d'appartenance à un vécu et un quotidien commun au sein d'un village où la connaissance prédomine.* (Connaissance des autres habitants, du territoire, des us et coutumes locales.)

I - Un village peut-il avoir une identité communale forte si :

(Entourez : **PA** = Peut Avoir une identité com. forte, **CD** = Ça Dépend, **NPA** = Ne Peut pas Avoir...)

1- l'église est fermée……	PA	CD	NPA
2- les commerces ont disparu……...	PA	CD	NPA
3- l'école est fermée…….....	PA	CD	NPA
4- il n'y a pas d'association……..	PA	CD	NPA
5- il n'a aucun service public (Poste…)……...	PA	CD	NPA
6- il n'a pas de lieu de rencontre (salle des fêtes…)……	PA	CD	NPA
7- il n'a pas de place communale……....….	PA	CD	NPA
8- aucune festivité n'y est organisée……	PA	CD	NPA
9- ses habitants ne se connaissent pas……..	PA	CD	NPA
10- ses habitants n'ont pas grandi ensemble……..	PA	CD	NPA
11- ses habitants n'ont pas un sentiment d'appartenance pour lui.	PA	CD	NPA
12- ses habitants ne font jamais rien ensemble ……..	PA	CD	NPA

II - Rencontrez-vous les autres habitants du village :

□ Très souvent □ Souvent □ De temps en temps □ Rarement □ Jamais

III- Un village peut-il avoir une identité communale forte si :

(Entourez : **PA** = Peut Avoir une identité com. forte, **CD** = Ça Dépend, **NPA** = Ne Peut pas Avoir...)

1- aucun de ses habitants n'est originaire du village…….…….. PA CD NPA

2- ses habitants n'ont pas grandi ensemble…….. PA CD NPA

3- ses habitants ne se connaissent pas…….. PA CD NPA

4- ses habitants ne font jamais rien ensemble …….. PA CD NPA

- Est-ce que se connaître c'est faire des choses ensemble ? □ Oui □ Non

5- ses habitants n'ont pas un sentiment d'appartenance pour lui. PA CD NPA

- Est-ce que pour avoir ce sentiment d'appartenance il faut :
  - Etre originaire du village ? …… □ Oui □ Non
  - Grandir ensemble ? …… □ Oui □ Non
  - Se connaître entre habitants ? …… □ Oui □ Non
  - Faire des choses ensemble ? …….. □ Oui □ Non

IV- Pourriez-vous donner 3 mots ou expressions auxquels vous fait penser l'identité communale ?

-
-
-

V- Pourriez-vous donner 3 mots ou expressions qui caractérisent un originaire du village ?

-
-
-

VI- Pourriez-vous donner 3 mots ou expressions qui caractérisent un habitant qui n'est pas originaire du village ?

-
-
-

VII- Considérez-vous le conjoint d'un originaire :

□ Plutôt comme un originaire □ Plutôt comme un non-originaire

VIII- Un nouvel arrivant peut-il avoir la même place au sein du village que celui qui en est originaire ?

□ Oui □ Non □ Ça dépend

IX- Lorsque vous avez répondu « ça dépend » aux questions, ça dépendait plutôt :

(Plusieurs réponses possibles)

- o Des personnes
- o Des évènements passés
- o Des évènements présents
- o Des évolutions possibles
- o De ce que pensent les autres
- o D'être originaire ou pas
- o Autre : ……

X- A votre avis, vos réponses ont-t-elles changé depuis le questionnaire auquel vous aviez répondu il y a 2 ans?

□ Oui □ Non

XI- Votre raisonnement pour répondre à ce questionnaire a-t-il été plutôt basé sur :

(Plusieurs réponses possibles)

- o L'affectif
- o Le vécu
- o L'idéal
- o Le relationnel
- o Le contexte
- o La logique

XII- Le fait d'être originaire ou pas du village a-t-il influencé vos réponses ?

□ Oui □ Non

Je vous remercie du temps que vous m'avez accordé !

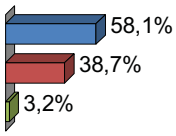
Annexe n°3

Rapport Sphinx Gigouzac 2005/2008/2010

31 observations
Echantillon total

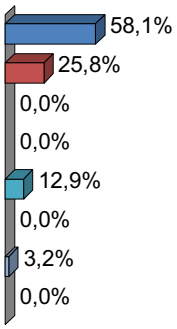
secteur d'habitation

	Nb	% cit.
le bourg	**18**	**58,1%**
gigouzac nord	**12**	**38,7%**
gigouzac sud	**1**	**3,2%**
Total	**31**	**100,0%**



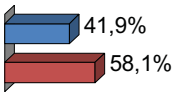
adresse

	Nb	% cit.
le bourg	**18**	**58,1%**
mas de barrade	**8**	**25,8%**
escalmels	**0**	**0,0%**
mas del vent	**0**	**0,0%**
mas de nadal	**4**	**12,9%**
mas de guillaume	**0**	**0,0%**
mas de jouanis	**1**	**3,2%**
mas de guinet	**0**	**0,0%**
Total	**31**	**100,0%**



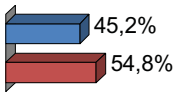
SEXE

	Nb	% cit.
Masculin	**13**	**41,9%**
Féminin	**18**	**58,1%**
Total	**31**	**100,0%**



Etes vous originaire du village ?

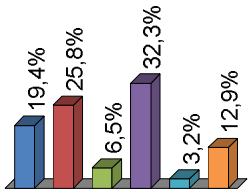
	Nb	% cit.
originaires	**14**	**45,2%**
non-originaires	**17**	**54,8%**
Total	**31**	**100,0%**



Age (2010)

Moyenne = **54,71** Ecart-type = **18,02**

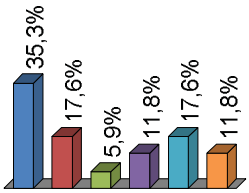
	Nb	% cit.
Moins de 40	**6**	**19,4%**
De 40 à 49	**8**	**25,8%**
De 50 à 59	**2**	**6,5%**
De 60 à 69	**10**	**32,3%**
De 70 à 79	**1**	**3,2%**
80 et plus	**4**	**12,9%**
Total	**31**	**100,0%**



temps d'installation (2010)

Moyenne = **24,82** Ecart-type = **22,15**

	Nb	% cit.
Moins de 10	**6**	**35,3%**
De 10 à 19	**3**	**17,6%**
De 20 à 29	**1**	**5,9%**
De 30 à 39	**2**	**11,8%**
De 40 à 49	**3**	**17,6%**
50 et plus	**2**	**11,8%**
Total	**17**	**100,0%**



31 observations
Echantillon total

2005

	oui		non		ça dépend		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (2005)	**12**	**38,7%**	**15**	**48,4%**	**4**	**12,9%**	**31**	**100,0%**
identité commerces (2005)	**5**	**16,7%**	**16**	**53,3%**	**9**	**30,0%**	**30**	**100,0%**
identité école (2005)	**4**	**12,9%**	**20**	**64,5%**	**7**	**22,6%**	**31**	**100,0%**
identité association (2005)	**5**	**16,7%**	**11**	**36,7%**	**14**	**46,7%**	**30**	**100,0%**
identité service public (2005)	**19**	**63,3%**	**3**	**10,0%**	**8**	**26,7%**	**30**	**100,0%**
identité lieu de rencontre (2005)	**7**	**22,6%**	**18**	**58,1%**	**6**	**19,4%**	**31**	**100,0%**
identité place communale (2005)	**2**	**6,5%**	**21**	**67,7%**	**8**	**25,8%**	**31**	**100,0%**
identité festivité (2005)	**6**	**19,4%**	**19**	**61,3%**	**6**	**19,4%**	**31**	**100,0%**

2008

	oui		non		ça dépend		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (02-2008)	**11**	**35,5%**	**15**	**48,4%**	**5**	**16,1%**	**31**	**100,0%**
identité commerces (02-2008)	**12**	**38,7%**	**15**	**48,4%**	**4**	**12,9%**	**31**	**100,0%**
identité école (02-2008)	**4**	**12,9%**	**23**	**74,2%**	**4**	**12,9%**	**31**	**100,0%**
identité association (02-2008)	**5**	**16,1%**	**13**	**41,9%**	**13**	**41,9%**	**31**	**100,0%**
identité service public (02-2008)	**13**	**41,9%**	**3**	**9,7%**	**15**	**48,4%**	**31**	**100,0%**
identité lieu de rencontre (02-2008)	**7**	**22,6%**	**17**	**54,8%**	**7**	**22,6%**	**31**	**100,0%**
identité place communale (02-2008)	**4**	**12,9%**	**17**	**54,8%**	**10**	**32,3%**	**31**	**100,0%**
identité festivité (02-2008)	**7**	**22,6%**	**16**	**51,6%**	**8**	**25,8%**	**31**	**100,0%**

2010

	oui		non		ça dépend		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église 2010	**10**	**32,3%**	**14**	**45,2%**	**7**	**22,6%**	**31**	**100,0%**
identité commerces (2010)	**11**	**35,5%**	**13**	**41,9%**	**7**	**22,6%**	**31**	**100,0%**
identité école (2010)	**5**	**16,1%**	**21**	**67,7%**	**5**	**16,1%**	**31**	**100,0%**
identité association (2010)	**9**	**29,0%**	**15**	**48,4%**	**7**	**22,6%**	**31**	**100,0%**
identité service public (2010)	**21**	**67,7%**	**1**	**3,2%**	**9**	**29,0%**	**31**	**100,0%**
identité lieu de rencontre (2010)	**7**	**22,6%**	**20**	**64,5%**	**4**	**12,9%**	**31**	**100,0%**
identité place communale (2010)	**4**	**12,9%**	**19**	**61,3%**	**8**	**25,8%**	**31**	**100,0%**
identité festivité (2010)	**7**	**22,6%**	**20**	**64,5%**	**4**	**12,9%**	**31**	**100,0%**

31 observations
Echantillon total

2005

	oui(2005)		non(2005)		ça dépend(2005)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître (2005)	**0**	**0,0%**	**22**	**71,0%**	**9**	**29,0%**	**31**	**100,0%**
identité grandir ensemble (2005)	**13**	**43,3%**	**2**	**6,7%**	**15**	**50,0%**	**30**	**100,0%**
identité appartenance (2005)	**2**	**6,7%**	**16**	**53,3%**	**12**	**40,0%**	**30**	**100,0%**
identité faire ensemble (2005)	**1**	**3,2%**	**22**	**71,0%**	**8**	**25,8%**	**31**	**100,0%**

2008 page 1

	oui(02/2008 p1)		non(02/2008 p1)		ça dépend(02/2008 p1)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître p1 (02-2008)	**3**	**9,7%**	**24**	**77,4%**	**4**	**12,9%**	**31**	**100,0%**
identité grandir ensemble p1 (02-2008)	**12**	**38,7%**	**6**	**19,4%**	**13**	**41,9%**	**31**	**100,0%**
identité appartenance p1 (02-2008)	**3**	**9,7%**	**19**	**61,3%**	**9**	**29,0%**	**31**	**100,0%**
identité faire ensemble p1 (02-2008)	**5**	**16,1%**	**14**	**45,2%**	**12**	**38,7%**	**31**	**100,0%**

2008 page 2

	oui(02/2008 p2)		non(02/2008 p2)		ça dépend(02/2008 p2)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître p2 (02-2008)	**2**	**6,5%**	**26**	**83,9%**	**3**	**9,7%**	**31**	**100,0%**
identité grandir ensemble p2 (02-2008)	**16**	**51,6%**	**6**	**19,4%**	**9**	**29,0%**	**31**	**100,0%**
identité appartenance p2 (02-2008)	**1**	**3,2%**	**25**	**80,6%**	**5**	**16,1%**	**31**	**100,0%**
identité faire ensemble p2 (02-2008)	**1**	**3,2%**	**21**	**67,7%**	**9**	**29,0%**	**31**	**100,0%**

2010 page 1

	oui(2010 p1)		non(2010 p1)		ça dépend(2010 p1)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître p1 (2010)	**0**	**0,0%**	**28**	**90,3%**	**3**	**9,7%**	**31**	**100,0%**
identité grandir ensemble p1 (2010)	**14**	**45,2%**	**7**	**22,6%**	**10**	**32,3%**	**31**	**100,0%**
identité appartenance p1 (2010)	**2**	**6,5%**	**23**	**74,2%**	**6**	**19,4%**	**31**	**100,0%**
identité faire ensemble p1 (2010)	**1**	**3,2%**	**24**	**77,4%**	**6**	**19,4%**	**31**	**100,0%**

2010 page 2

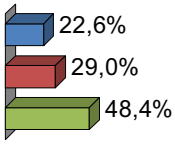
	oui(2010 p2)		non(2010 p2)		ça dépend(2010 p2)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître p2 (2010)	**0**	**0,0%**	**25**	**80,6%**	**6**	**19,4%**	**31**	**100,0%**
identité grandir ensemble p2 (2010)	**12**	**38,7%**	**7**	**22,6%**	**12**	**38,7%**	**31**	**100,0%**
identité appartenance p2 (2010)	**5**	**16,1%**	**22**	**71,0%**	**4**	**12,9%**	**31**	**100,0%**
identité faire ensemble p2 (2010)	**2**	**6,5%**	**24**	**77,4%**	**5**	**16,1%**	**31**	**100,0%**

31 observations
Echantillon total

Réponses données en 2005

nouvel arrivant (2005)

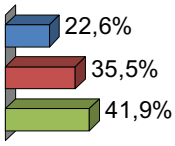
	Nb	% cit.
oui(2005)	**7**	**22,6%**
non(2005)	**9**	**29,0%**
ça dépend(2005)	**15**	**48,4%**
Total	**31**	**100,0%**



Réponses données en 02-2008

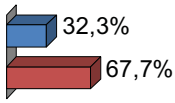
nouvel arrivant (02-2008)

	Nb	% cit.
oui(02/2008)	**7**	**22,6%**
non(02/2008)	**11**	**35,5%**
ça dépend(02/2008)	**13**	**41,9%**
Total	**31**	**100,0%**



réponses=changées (02-2008)

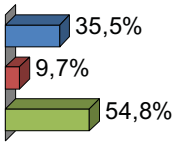
	Nb	% cit.
oui	**10**	**32,3%**
non	**21**	**67,7%**
Total	**31**	**100,0%**



Réponses données en 2010

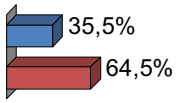
nouvel arrivant (2010)

	Nb	% cit.
oui(2010)	**11**	**35,5%**
non(2010)	**3**	**9,7%**
ça dépend(2010)	**17**	**54,8%**
Total	**31**	**100,0%**



réponses=changées (2010)

	Nb	% cit.
oui	**11**	**35,5%**
non	**20**	**64,5%**
Total	**31**	**100,0%**



Annexe n°4

Rapport Sphinx Gigouzac 2008/2010

Le rapport complet sur les 52 strates disséquées faisant 493 pages (les 22 strates représentant moins de 10% de l'échantillon total, soit moins de 10 observations, n'ont pas été prises en compte), j'ai choisi de ne présenter ici que les statistiques de l'échantillon total, et des quatre strates développées dans le corps de la thèse :

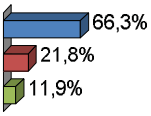
- originaires,
- non-originaires (général)
- non-originaires conjoints d'originaires
- non-originaires non conjoints d'originaires.

Echantillon total (101 observations)

101 observations
Echantillon total 2008/2010

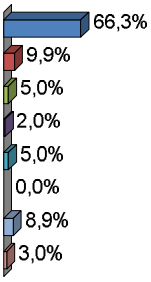
secteur d'habitation

	Nb	% cit.
le bourg	67	66,3%
gigouzac nord	22	21,8%
gigouzac sud	12	11,9%
Total	101	100,0%



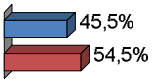
adresse

	Nb	% cit.
le bourg	67	66,3%
mas de barrade	10	9,9%
escalmels	5	5,0%
mas del vent	2	2,0%
mas de nadal	5	5,0%
mas de guillaume	0	0,0%
mas de jouanis	9	8,9%
mas de guinet	3	3,0%
Total	101	100,0%



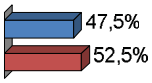
SEXE

	Nb	% cit.
Masculin	46	45,5%
Féminin	55	54,5%
Total	101	100,0%



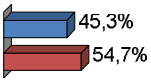
Etes vous originaire du village ?

	Nb	% cit.
Originaires	48	47,5%
Non-originaires	53	52,5%
Total	101	100,0%



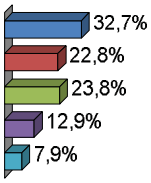
conjoint d'originaire

	Nb	% cit.
Conjoint d'originaire	24	45,3%
Non conjoint d'originaire	29	54,7%
Total	53	100,0%



NB_ENFANTS

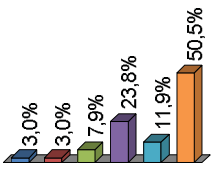
	Nb	% cit.
0	33	32,7%
1	23	22,8%
2	24	23,8%
3	13	12,9%
4 et plus	8	7,9%
Total	101	100,0%



Age (02-2008)

Moyenne = **49,65** Ecart-type = **19,63**

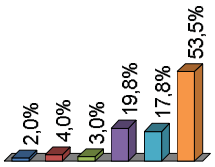
	Nb	% cit.
Moins de 10	3	3,0%
De 10 à 19	3	3,0%
De 20 à 29	8	7,9%
De 30 à 39	24	23,8%
De 40 à 49	12	11,9%
50 et plus	51	50,5%
Total	101	100,0%



Age (2010)

Moyenne = **51,92** Ecart-type = **19,61**

	Nb	% cit.
Moins de 10	2	2,0%
De 10 à 19	4	4,0%
De 20 à 29	3	3,0%
De 30 à 39	20	19,8%
De 40 à 49	18	17,8%
50 et plus	54	53,5%
Total	101	100,0%

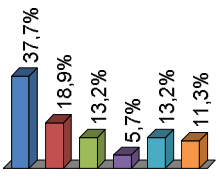


101 observations
Echantillon total 2008/2010

temps d'installation (02-2008)

Moyenne = **21,13** Ecart-type = **19,16**

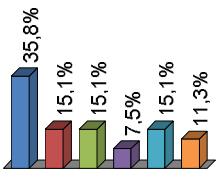
	Nb	% cit.
Moins de 10	20	37,7%
De 10 à 19	10	18,9%
De 20 à 29	7	13,2%
De 30 à 39	3	5,7%
De 40 à 49	7	13,2%
50 et plus	6	11,3%
Total	53	100,0%



Temps d'installation (2010)

Moyenne = **23,51** Ecart-type = **19,17**

	Nb	% cit.
Moins de 10	19	35,8%
De 10 à 19	8	15,1%
De 20 à 29	8	15,1%
De 30 à 39	4	7,5%
De 40 à 49	8	15,1%
50 et plus	6	11,3%
Total	53	100,0%



101 observations 2008/2010
Echantillon total 2008/2010

Réponses 2008

Représentation identité communale

	oui		non		ça dépend		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (02-2008)	32	31,7%	47	46,5%	22	21,8%	101	100,0%
identité commerces (02-2008)	24	23,8%	61	60,4%	16	15,8%	101	100,0%
identité école (02-2008)	11	10,9%	80	79,2%	10	9,9%	101	100,0%
identité association (02-2008)	17	16,8%	56	55,4%	28	27,7%	101	100,0%
identité service public (02-2008)	41	40,6%	24	23,8%	36	35,6%	101	100,0%
identité lieu de rencontre (02-2008)	18	17,8%	70	69,3%	13	12,9%	101	100,0%
identité place communale (02-2008)	12	11,9%	72	71,3%	17	16,8%	101	100,0%
identité festivité (02-2008)	13	12,9%	69	68,3%	19	18,8%	101	100,0%

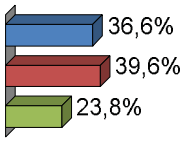
Réponses 2010

Représentation identité communale

	oui		non		ça dépend		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (2010)	33	32,7%	44	43,6%	24	23,8%	101	100,0%
identité commerces (2010)	25	24,8%	54	53,5%	22	21,8%	101	100,0%
identité école (2010)	18	17,8%	68	67,3%	15	14,9%	101	100,0%
identité association (2010)	27	26,7%	57	56,4%	17	16,8%	101	100,0%
identité service public (2010)	61	60,4%	17	16,8%	23	22,8%	101	100,0%
identité lieu de rencontre (2010)	20	19,8%	66	65,3%	15	14,9%	101	100,0%
identité place communale (2010)	16	15,8%	69	68,3%	16	15,8%	101	100,0%
identité festivité (2010)	15	14,9%	73	72,3%	13	12,9%	101	100,0%

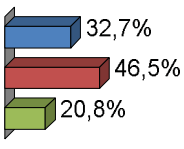
identité originaires (02-2008)

	Nb	% cit.
oui	37	36,6%
non	40	39,6%
ça dépend	24	23,8%
Total	101	100,0%



identité originaires (2010)

	Nb	% cit.
oui	33	32,7%
non	47	46,5%
ça dépend	21	20,8%
Total	101	100,0%



101 observations 2008/2010
Echantillon total 2008/2010

Représentation identité communale - Mise en cause 2008 - page 1 -

	oui(p1)		non(p1)		ça dépend(p1)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page1 (02-2008)	**5**	**5,0%**	**80**	**79,2%**	**16**	**15,8%**	**101**	**100,0%**
identité grandir ensemble page1(02-2008)	**33**	**32,7%**	**28**	**27,7%**	**40**	**39,6%**	**101**	**100,0%**
identité appartenance page1 (02-2008)	**12**	**11,9%**	**67**	**66,3%**	**22**	**21,8%**	**101**	**100,0%**
identité faire ensemble page1 (02-2008)	**11**	**10,9%**	**62**	**61,4%**	**28**	**27,7%**	**101**	**100,0%**

Représentation identité communale - Seconde Mise en cause 2008 - page 2 -

	oui(p2)		non(p2)		ça dépend(p2)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page2 (02-2008)	**3**	**3,0%**	**81**	**80,2%**	**17**	**16,8%**	**101**	**100,0%**
identité grandir ensemble page2(02-2008)	**49**	**48,5%**	**18**	**17,8%**	**34**	**33,7%**	**101**	**100,0%**
identité appartenance page2 (02-2008)	**4**	**4,0%**	**75**	**74,3%**	**22**	**21,8%**	**101**	**100,0%**
identité faire ensemble page2(02-2008)	**3**	**3,0%**	**76**	**75,2%**	**22**	**21,8%**	**101**	**100,0%**

Représentation identité communale - Mise en cause 2010 - page 1 -

	oui(p1)		non(p1)		ça dépend(p1)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page1 (2010)	**2**	**2,0%**	**91**	**90,1%**	**8**	**7,9%**	**101**	**100,0%**
identité grandir ensemble page1(2010)	**57**	**56,4%**	**14**	**13,9%**	**30**	**29,7%**	**101**	**100,0%**
identité appartenance page1 (2010)	**8**	**7,9%**	**74**	**73,3%**	**19**	**18,8%**	**101**	**100,0%**
identité faire ensemble page1 (2010)	**7**	**6,9%**	**73**	**72,3%**	**21**	**20,8%**	**101**	**100,0%**

Représentation identité communale - Seconde Mise en cause 2010 - page 2 -

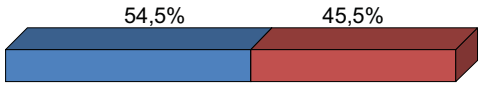
	oui(p2)		non(p2)		ça dépend(p2)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page2 (2010)	**2**	**2,0%**	**80**	**79,2%**	**19**	**18,8%**	**101**	**100,0%**
identité grandir ensemble page2(2010)	**57**	**56,4%**	**15**	**14,9%**	**29**	**28,7%**	**101**	**100,0%**
identité appartenance page2 (2010)	**14**	**13,9%**	**71**	**70,3%**	**16**	**15,8%**	**101**	**100,0%**
identité faire ensemble page2(2010)	**7**	**6,9%**	**75**	**74,3%**	**19**	**18,8%**	**101**	**100,0%**

101 observations
Echantillon total 2008/2010

Réponses 2008

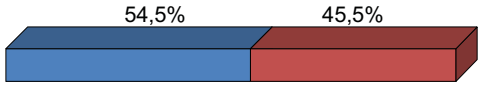
se connaître=faire ensemble (02-2008)

	Nb	% cit.
connaitre=faire ensemble	**55**	**54,5%**
connaitre diff faire ensemble	**46**	**45,5%**
Total	**101**	**100,0%**



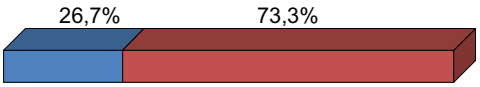
se connaître=faire ensemble (2010)

	Nb	% cit.
connaitre=faire ensemble	**55**	**54,5%**
connaitre diff faire ensemble	**46**	**45,5%**
Total	**101**	**100,0%**



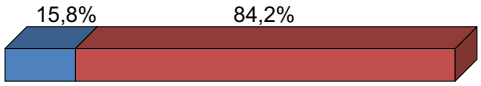
appartenance=grandir (02-2008)

	Nb	% cit.
appartenance=grandir	**27**	**26,7%**
appartenance diff grandir	**74**	**73,3%**
Total	**101**	**100,0%**



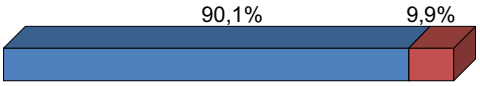
appartenance=grandir (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=grandir	**16**	**15,8%**
appartenance diff grandir	**85**	**84,2%**
Total	**101**	**100,0%**



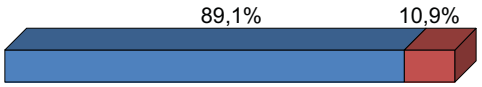
appartenance=se connaître (02-2008)

	Nb	% cit.
appartenance=se connaitre	**91**	**90,1%**
appartenance diff se connaitre	**10**	**9,9%**
Total	**101**	**100,0%**



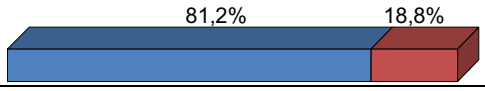
appartenance=se connaître (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=se connaitre	**90**	**89,1%**
appartenance diff se connaitre	**11**	**10,9%**
Total	**101**	**100,0%**



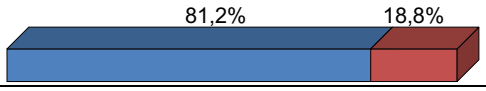
appartenance=faire ensemble (02-2008)

	Nb	% cit.
appartenance=faire ensemble	**82**	**81,2%**
appartenance diff faire ensemble	**19**	**18,8%**
Total	**101**	**100,0%**



appartenance=faire ensemble (2010)

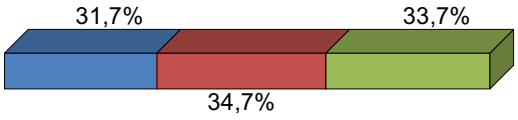
	Nb	% cit.
appartenance=faire ensemble	**82**	**81,2%**
appartenance diff faire ensemble	**19**	**18,8%**
Total	**101**	**100,0%**



101 observations
Echantillon total 2008/2010

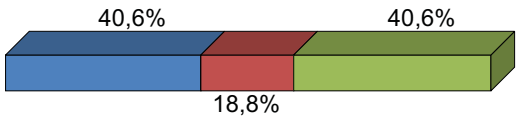
nouvel arrivant (02-2008)

	Nb	% cit.
oui	**32**	**31,7%**
non	**35**	**34,7%**
ça dépend	**34**	**33,7%**
Total	**101**	**100,0%**



nouvel arrivant (2010)

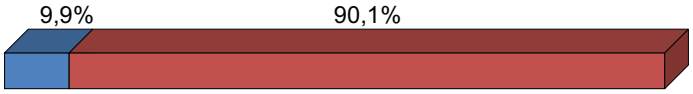
	Nb	% cit.
oui	**41**	**40,6%**
non	**19**	**18,8%**
ça dépend	**41**	**40,6%**
Total	**101**	**100,0%**



Réponses 2010

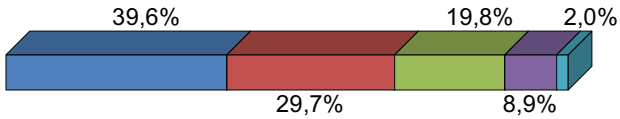
appartenance=originaire (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=originaire	**10**	**9,9%**
appartenance diff originaire	**91**	**90,1%**
Total	**101**	**100,0%**



Relationnel habitants

	Nb	% cit.
Très souvent	**40**	**39,6%**
Souvent	**30**	**29,7%**
De temps en temps	**20**	**19,8%**
Rarement	**9**	**8,9%**
Jamais	**2**	**2,0%**
Total	**101**	**100,0%**



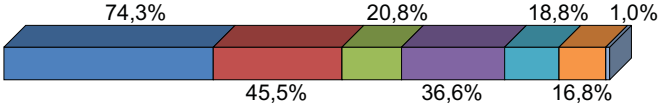
101 observations
Echantillon total 2008/2010

Considération conjoint(2010)

	Nb	% cit.
Plutôt comme un originaire	**68**	**68,7%**
Plutôt comme un non-originaire	**31**	**31,3%**
Total	**99**	**100,0%**

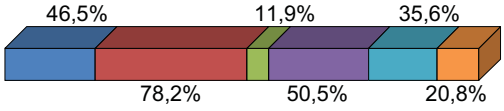
Ca dépend de quoi(2010)

	Nb	% obs.
Des personnes	**75**	**74,3%**
Des évènements passés	**46**	**45,5%**
Des évènements présents	**21**	**20,8%**
Des évolutions possibles	**37**	**36,6%**
De ce que pensent les autres	**19**	**18,8%**
D'être originaire ou pas	**17**	**16,8%**
autre	**1**	**1,0%**
Total	**101**	



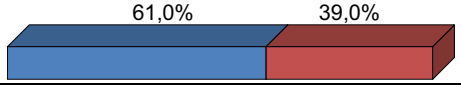
Base raisonnement(2010)

	Nb	% obs.
L'affectif	**47**	**46,5%**
Le vécu	**79**	**78,2%**
L'idéal	**12**	**11,9%**
Le relationnel	**51**	**50,5%**
Le contexte	**36**	**35,6%**
La logique	**21**	**20,8%**
Total	**101**	



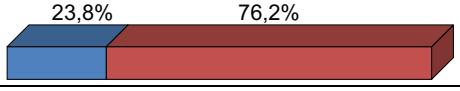
Influence origine (2010)

	Nb	% cit.
oui	**61**	**61,0%**
non	**39**	**39,0%**
Total	**100**	**100,0%**



Réponses changées?(2010)

	Nb	% cit.
oui	**24**	**23,8%**
non	**77**	**76,2%**
Total	**101**	**100,0%**

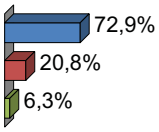


Originaires (48 observations)

48 observations
Strate originaires

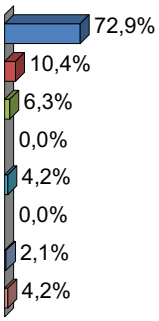
secteur d'habitation

	Nb	% cit.
le bourg	**35**	**72,9%**
gigouzac nord	**10**	**20,8%**
gigouzac sud	**3**	**6,3%**
Total	**48**	**100,0%**



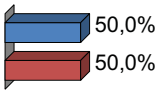
adresse

	Nb	% cit.
le bourg	**35**	**72,9%**
mas de barrade	**5**	**10,4%**
escalmels	**3**	**6,3%**
mas del vent	**0**	**0,0%**
mas de nadal	**2**	**4,2%**
mas de guillaume	**0**	**0,0%**
mas de jouanis	**1**	**2,1%**
mas de guinet	**2**	**4,2%**
Total	**48**	**100,0%**



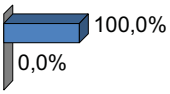
SEXE

	Nb	% cit.
Masculin	**24**	**50,0%**
Féminin	**24**	**50,0%**
Total	**48**	**100,0%**



Etes vous originaire du village ?

	Nb	% cit.
Originaires	**48**	**100,0%**
Non-originaires	**0**	**0,0%**
Total	**48**	**100,0%**

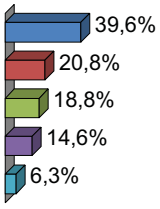


conjoint d'originaire

	Nb	% cit.
Conjoint d'originaire	**0**	
Non conjoint d'originaire	**0**	
Total	**0**	**0,0%**

NB_ENFANTS

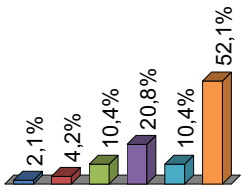
	Nb	% cit.
0	**19**	**39,6%**
1	**10**	**20,8%**
2	**9**	**18,8%**
3	**7**	**14,6%**
4 et plus	**3**	**6,3%**
Total	**48**	**100,0%**



Age (02-2008)

Moyenne = **50,46** Ecart-type = **20,79**

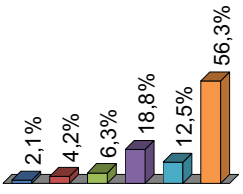
	Nb	% cit.
Moins de 10	**1**	**2,1%**
De 10 à 19	**2**	**4,2%**
De 20 à 29	**5**	**10,4%**
De 30 à 39	**10**	**20,8%**
De 40 à 49	**5**	**10,4%**
50 et plus	**25**	**52,1%**
Total	**48**	**100,0%**



Age (2010)

Moyenne = **52,73** Ecart-type = **20,70**

	Nb	% cit.
Moins de 10	**1**	**2,1%**
De 10 à 19	**2**	**4,2%**
De 20 à 29	**3**	**6,3%**
De 30 à 39	**9**	**18,8%**
De 40 à 49	**6**	**12,5%**
50 et plus	**27**	**56,3%**
Total	**48**	**100,0%**



48 observations
Strate originaires

2008/2010

Réponses 2008

Représentation identité communale

	oui		non		ça dépend		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (02-2008)	19	39,6%	20	41,7%	9	18,8%	48	100,0%
identité commerces (02-2008)	8	16,7%	31	64,6%	9	18,8%	48	100,0%
identité école (02-2008)	3	6,3%	39	81,3%	6	12,5%	48	100,0%
identité association (02-2008)	5	10,4%	28	58,3%	15	31,3%	48	100,0%
identité service public (02-2008)	23	47,9%	7	14,6%	18	37,5%	48	100,0%
identité lieu de rencontre (02-2008)	7	14,6%	35	72,9%	6	12,5%	48	100,0%
identité place communale (02-2008)	6	12,5%	36	75,0%	6	12,5%	48	100,0%
identité festivité (02-2008)	4	8,3%	34	70,8%	10	20,8%	48	100,0%

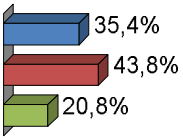
Réponses 2010

Représentation identité communale

	oui		non		ça dépend		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (2010)	16	33,3%	22	45,8%	10	20,8%	48	100,0%
identité commerces (2010)	12	25,0%	29	60,4%	7	14,6%	48	100,0%
identité école (2010)	10	20,8%	30	62,5%	8	16,7%	48	100,0%
identité association (2010)	13	27,1%	28	58,3%	7	14,6%	48	100,0%
identité service public (2010)	32	66,7%	7	14,6%	9	18,8%	48	100,0%
identité lieu de rencontre (2010)	9	18,8%	32	66,7%	7	14,6%	48	100,0%
identité place communale (2010)	6	12,5%	34	70,8%	8	16,7%	48	100,0%
identité festivité (2010)	6	12,5%	36	75,0%	6	12,5%	48	100,0%

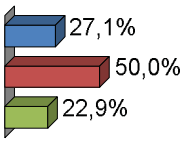
identité originaires (02-2008)

	Nb	% cit.
oui	17	35,4%
non	21	43,8%
ça dépend	10	20,8%
Total	48	100,0%



identité originaires (2010)

	Nb	% cit.
oui	13	27,1%
non	24	50,0%
ça dépend	11	22,9%
Total	48	100,0%



48 observations 2008/2010
Strate originaires

Représentation identité communale - Mise en cause 2008 - page 1 -

	oui(p1)		non(p1)		ça dépend(p1)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page1 (02-2008)	2	4,2%	39	81,3%	7	14,6%	48	100,0%
identité grandir ensemble page1(02-2008)	12	25,0%	17	35,4%	19	39,6%	48	100,0%
identité appartenance page1 (02-2008)	5	10,4%	33	68,8%	10	20,8%	48	100,0%
identité faire ensemble page1 (02-2008)	5	10,4%	32	66,7%	11	22,9%	48	100,0%

Représentation identité communale - Seconde Mise en cause 2008 - page 2 -

	oui(p2)		non(p2)		ça dépend(p2)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page2 (02-2008)	2	4,2%	38	79,2%	8	16,7%	48	100,0%
identité grandir ensemble page2(02-2008)	20	41,7%	11	22,9%	17	35,4%	48	100,0%
identité appartenance page2 (02-2008)	2	4,2%	36	75,0%	10	20,8%	48	100,0%
identité faire ensemble page2(02-2008)	1	2,1%	40	83,3%	7	14,6%	48	100,0%

Représentation identité communale - Mise en cause 2010 - page 1 -

	oui(p1)		non(p1)		ça dépend(p1)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page1 (2010)	1	2,1%	44	91,7%	3	6,3%	48	100,0%
identité grandir ensemble page1(2010)	28	58,3%	7	14,6%	13	27,1%	48	100,0%
identité appartenance page1 (2010)	6	12,5%	39	81,3%	3	6,3%	48	100,0%
identité faire ensemble page1 (2010)	4	8,3%	38	79,2%	6	12,5%	48	100,0%

Représentation identité communale - Seconde Mise en cause 2010 - page 2 -

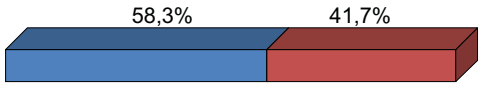
	oui(p2)		non(p2)		ça dépend(p2)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page2 (2010)	1	2,1%	40	83,3%	7	14,6%	48	100,0%
identité grandir ensemble page2(2010)	27	56,3%	8	16,7%	13	27,1%	48	100,0%
identité appartenance page2 (2010)	4	8,3%	39	81,3%	5	10,4%	48	100,0%
identité faire ensemble page2(2010)	5	10,4%	38	79,2%	5	10,4%	48	100,0%

48 observations
Strate originaires

Réponses 2008

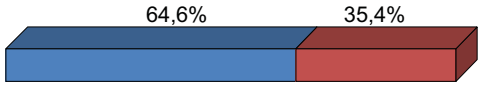
se connaître=faire ensemble (02-2008)

	Nb	% cit.
connaitre=faire ensemble	**28**	**58,3%**
connaitre diff faire ensemble	**20**	**41,7%**
Total	**48**	**100,0%**



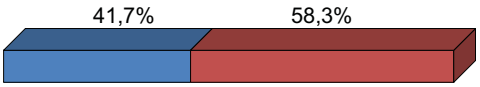
se connaître=faire ensemble (2010)

	Nb	% cit.
connaitre=faire ensemble	**31**	**64,6%**
connaitre diff faire ensemble	**17**	**35,4%**
Total	**48**	**100,0%**



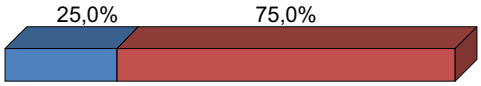
appartenance=grandir (02-2008)

	Nb	% cit.
appartenance=grandir	**20**	**41,7%**
appartenance diff grandir	**28**	**58,3%**
Total	**48**	**100,0%**



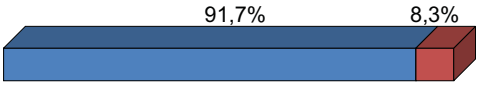
appartenance=grandir (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=grandir	**12**	**25,0%**
appartenance diff grandir	**36**	**75,0%**
Total	**48**	**100,0%**



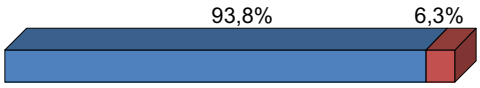
appartenance=se connaître (02-2008)

	Nb	% cit.
appartenance=se connaitre	**44**	**91,7%**
appartenance diff se connaitre	**4**	**8,3%**
Total	**48**	**100,0%**



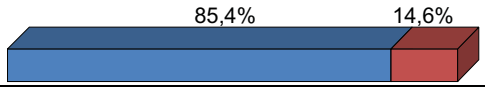
appartenance=se connaître (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=se connaitre	**45**	**93,8%**
appartenance diff se connaitre	**3**	**6,3%**
Total	**48**	**100,0%**



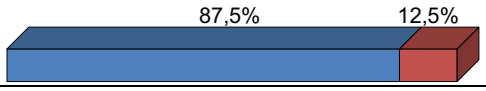
appartenance=faire ensemble (02-2008)

	Nb	% cit.
appartenance=faire ensemble	**41**	**85,4%**
appartenance diff faire ensemble	**7**	**14,6%**
Total	**48**	**100,0%**



appartenance=faire ensemble (2010)

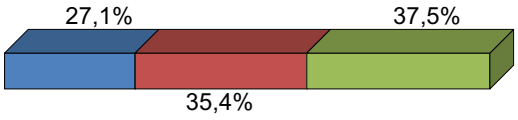
	Nb	% cit.
appartenance=faire ensemble	**42**	**87,5%**
appartenance diff faire ensemble	**6**	**12,5%**
Total	**48**	**100,0%**



48 observations
Strate originaires

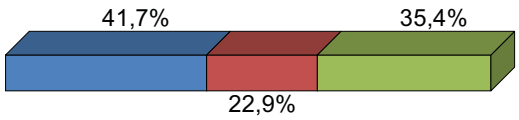
nouvel arrivant (02-2008)

	Nb	% cit.
oui	**13**	**27,1%**
non	**17**	**35,4%**
ça dépend	**18**	**37,5%**
Total	**48**	**100,0%**



nouvel arrivant (2010)

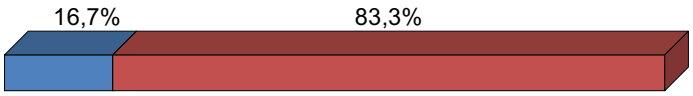
	Nb	% cit.
oui	**20**	**41,7%**
non	**11**	**22,9%**
ça dépend	**17**	**35,4%**
Total	**48**	**100,0%**



Réponses 2010

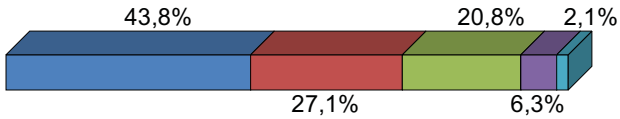
appartenance=originaire (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=originaire	**8**	**16,7%**
appartenance diff originaire	**40**	**83,3%**
Total	**48**	**100,0%**



Relationnel habitants

	Nb	% cit.
Très souvent	**21**	**43,8%**
Souvent	**13**	**27,1%**
De temps en temps	**10**	**20,8%**
Rarement	**3**	**6,3%**
Jamais	**1**	**2,1%**
Total	**48**	**100,0%**



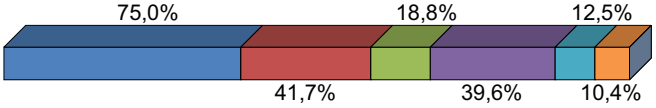
48 observations
Strate originaires

Considération conjoint(2010)

	Nb	% cit.
Plutôt comme un originaire	**34**	**70,8%**
Plutôt comme un non-originaire	**14**	**29,2%**
Total	**48**	**100,0%**

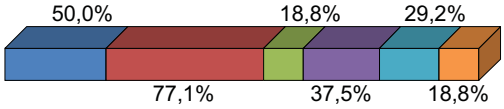
Ca dépend de quoi(2010)

	Nb	% obs.
Des personnes	**36**	**75,0%**
Des évènements passés	**20**	**41,7%**
Des évènements présents	**9**	**18,8%**
Des évolutions possibles	**19**	**39,6%**
De ce que pensent les autres	**6**	**12,5%**
D'être originaire ou pas	**5**	**10,4%**
autre	**0**	**0,0%**
Total	**48**	



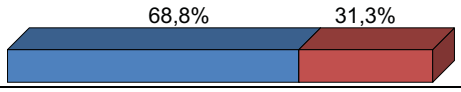
Base raisonnement(2010)

	Nb	% obs.
L'affectif	**24**	**50,0%**
Le vécu	**37**	**77,1%**
L'idéal	**9**	**18,8%**
Le relationnel	**18**	**37,5%**
Le contexte	**14**	**29,2%**
La logique	**9**	**18,8%**
Total	**48**	



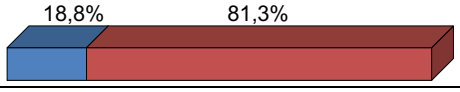
Influence origine (2010)

	Nb	% cit.
oui	**33**	**68,8%**
non	**15**	**31,3%**
Total	**48**	**100,0%**



Réponses changées?(2010)

	Nb	% cit.
oui	**9**	**18,8%**
non	**39**	**81,3%**
Total	**48**	**100,0%**

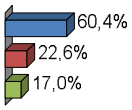


Non-originaires (53 observations)

53 observations
Strate non-originaires

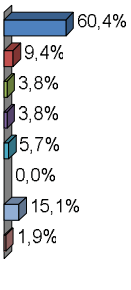
secteur d'habitation

	Nb	% cit.
le bourg	32	60,4%
gigouzac nord	12	22,6%
gigouzac sud	9	17,0%
Total	53	100,0%



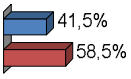
adresse

	Nb	% cit.
le bourg	32	60,4%
mas de barrade	5	9,4%
escalmels	2	3,8%
mas del vent	2	3,8%
mas de nadal	3	5,7%
mas de guillaume	0	0,0%
mas de jouanis	8	15,1%
mas de guinet	1	1,9%
Total	53	100,0%



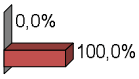
SEXE

	Nb	% cit.
Masculin	22	41,5%
Féminin	31	58,5%
Total	53	100,0%



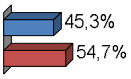
Etes vous originaire du village ?

	Nb	% cit.
Originaires	0	0,0%
Non-originaires	53	100,0%
Total	53	100,0%



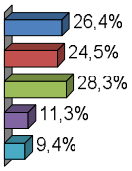
conjoint d'originaire

	Nb	% cit.
Conjoint d'originaire	24	45,3%
Non conjoint d'originaire	29	54,7%
Total	53	100,0%



NB_ENFANTS

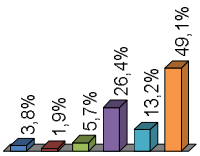
	Nb	% cit.
0	14	26,4%
1	13	24,5%
2	15	28,3%
3	6	11,3%
4 et plus	5	9,4%
Total	53	100,0%



Age (02-2008)

Moyenne = **48,92** Ecart-type = **18,69**

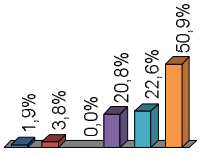
	Nb	% cit.
Moins de 10	2	3,8%
De 10 à 19	1	1,9%
De 20 à 29	3	5,7%
De 30 à 39	14	26,4%
De 40 à 49	7	13,2%
50 et plus	26	49,1%
Total	53	100,0%



Age (2010)

Moyenne = **51,19** Ecart-type = **18,74**

	Nb	% cit.
Moins de 10	1	1,9%
De 10 à 19	2	3,8%
De 20 à 29	0	0,0%
De 30 à 39	11	20,8%
De 40 à 49	12	22,6%
50 et plus	27	50,9%
Total	53	100,0%

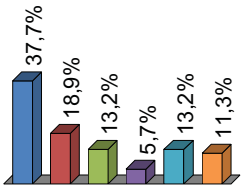


53 observations
Strate non-originaires

temps d'installation (02-2008)

Moyenne = **21,13** Ecart-type = **19,16**

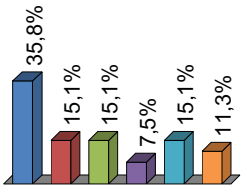
	Nb	% cit.
Moins de 10	20	37,7%
De 10 à 19	10	18,9%
De 20 à 29	7	13,2%
De 30 à 39	3	5,7%
De 40 à 49	7	13,2%
50 et plus	6	11,3%
Total	53	100,0%



Temps d'installation (2010)

Moyenne = **23,51** Ecart-type = **19,17**

	Nb	% cit.
Moins de 10	19	35,8%
De 10 à 19	8	15,1%
De 20 à 29	8	15,1%
De 30 à 39	4	7,5%
De 40 à 49	8	15,1%
50 et plus	6	11,3%
Total	53	100,0%



53 observations
Strate non-originaires

2008/2010

Réponses 2008

Représentation identité communale

	oui		non		ça dépend		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (02-2008)	**13**	**24,5%**	**27**	**50,9%**	**13**	**24,5%**	**53**	**100,0%**
identité commerces (02-2008)	**16**	**30,2%**	**30**	**56,6%**	**7**	**13,2%**	**53**	**100,0%**
identité école (02-2008)	**8**	**15,1%**	**41**	**77,4%**	**4**	**7,5%**	**53**	**100,0%**
identité association (02-2008)	**12**	**22,6%**	**28**	**52,8%**	**13**	**24,5%**	**53**	**100,0%**
identité service public (02-2008)	**18**	**34,0%**	**17**	**32,1%**	**18**	**34,0%**	**53**	**100,0%**
identité lieu de rencontre (02-2008)	**11**	**20,8%**	**35**	**66,0%**	**7**	**13,2%**	**53**	**100,0%**
identité place communale (02-2008)	**6**	**11,3%**	**36**	**67,9%**	**11**	**20,8%**	**53**	**100,0%**
identité festivité (02-2008)	**9**	**17,0%**	**35**	**66,0%**	**9**	**17,0%**	**53**	**100,0%**

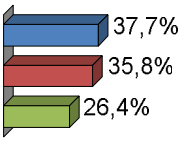
Réponses 2010

Représentation identité communale

	oui		non		ça dépend		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (2010)	**17**	**32,1%**	**22**	**41,5%**	**14**	**26,4%**	**53**	**100,0%**
identité commerces (2010)	**13**	**24,5%**	**25**	**47,2%**	**15**	**28,3%**	**53**	**100,0%**
identité école (2010)	**8**	**15,1%**	**38**	**71,7%**	**7**	**13,2%**	**53**	**100,0%**
identité association (2010)	**14**	**26,4%**	**29**	**54,7%**	**10**	**18,9%**	**53**	**100,0%**
identité service public (2010)	**29**	**54,7%**	**10**	**18,9%**	**14**	**26,4%**	**53**	**100,0%**
identité lieu de rencontre (2010)	**11**	**20,8%**	**34**	**64,2%**	**8**	**15,1%**	**53**	**100,0%**
identité place communale (2010)	**10**	**18,9%**	**35**	**66,0%**	**8**	**15,1%**	**53**	**100,0%**
identité festivité (2010)	**9**	**17,0%**	**37**	**69,8%**	**7**	**13,2%**	**53**	**100,0%**

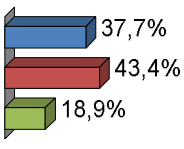
identité originaires (02-2008)

	Nb	% cit.
oui	**20**	**37,7%**
non	**19**	**35,8%**
ça dépend	**14**	**26,4%**
Total	**53**	**100,0%**



identité originaires (2010)

	Nb	% cit.
oui	**20**	**37,7%**
non	**23**	**43,4%**
ça dépend	**10**	**18,9%**
Total	**53**	**100,0%**



53 observations 2008/2010
Strate non-originaires

Représentation identité communale - Mise en cause 2008 - page 1 -

	oui(p1)		non(p1)		ça dépend(p1)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page1 (02-2008)	**3**	**5,7%**	**41**	**77,4%**	**9**	**17,0%**	**53**	**100,0%**
identité grandir ensemble page1(02-2008)	**21**	**39,6%**	**11**	**20,8%**	**21**	**39,6%**	**53**	**100,0%**
identité appartenance page1 (02-2008)	**7**	**13,2%**	**34**	**64,2%**	**12**	**22,6%**	**53**	**100,0%**
identité faire ensemble page1 (02-2008)	**6**	**11,3%**	**30**	**56,6%**	**17**	**32,1%**	**53**	**100,0%**

Représentation identité communale - Seconde Mise en cause 2008 - page 2 -

	oui(p2)		non(p2)		ça dépend(p2)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page2 (02-2008)	**1**	**1,9%**	**43**	**81,1%**	**9**	**17,0%**	**53**	**100,0%**
identité grandir ensemble page2(02-2008)	**29**	**54,7%**	**7**	**13,2%**	**17**	**32,1%**	**53**	**100,0%**
identité appartenance page2 (02-2008)	**2**	**3,8%**	**39**	**73,6%**	**12**	**22,6%**	**53**	**100,0%**
identité faire ensemble page2(02-2008)	**2**	**3,8%**	**36**	**67,9%**	**15**	**28,3%**	**53**	**100,0%**

Représentation identité communale - Mise en cause 2010 - page 1 -

	oui(p1)		non(p1)		ça dépend(p1)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page1 (2010)	**1**	**1,9%**	**47**	**88,7%**	**5**	**9,4%**	**53**	**100,0%**
identité grandir ensemble page1(2010)	**29**	**54,7%**	**7**	**13,2%**	**17**	**32,1%**	**53**	**100,0%**
identité appartenance page1 (2010)	**2**	**3,8%**	**35**	**66,0%**	**16**	**30,2%**	**53**	**100,0%**
identité faire ensemble page1 (2010)	**3**	**5,7%**	**35**	**66,0%**	**15**	**28,3%**	**53**	**100,0%**

Représentation identité communale - Seconde Mise en cause 2010 - page 2 -

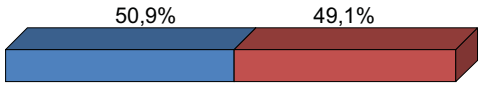
	oui(p2)		non(p2)		ça dépend(p2)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page2 (2010)	**1**	**1,9%**	**40**	**75,5%**	**12**	**22,6%**	**53**	**100,0%**
identité grandir ensemble page2(2010)	**30**	**56,6%**	**7**	**13,2%**	**16**	**30,2%**	**53**	**100,0%**
identité appartenance page2 (2010)	**10**	**18,9%**	**32**	**60,4%**	**11**	**20,8%**	**53**	**100,0%**
identité faire ensemble page2(2010)	**2**	**3,8%**	**37**	**69,8%**	**14**	**26,4%**	**53**	**100,0%**

53 observations
Strate non-originaires

Réponses 2008

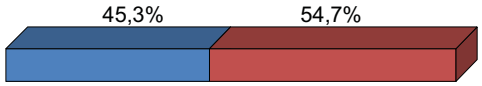
se connaître=faire ensemble (02-2008)

	Nb	% cit.
connaitre=faire ensemble	27	50,9%
connaitre diff faire ensemble	26	49,1%
Total	**53**	**100,0%**



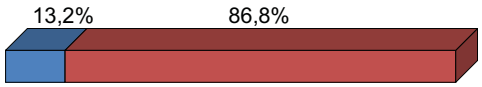
se connaître=faire ensemble (2010)

	Nb	% cit.
connaitre=faire ensemble	24	45,3%
connaitre diff faire ensemble	29	54,7%
Total	**53**	**100,0%**



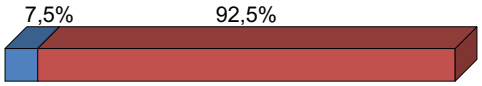
appartenance=grandir (02-2008)

	Nb	% cit.
appartenance=grandir	7	13,2%
appartenance diff grandir	46	86,8%
Total	**53**	**100,0%**



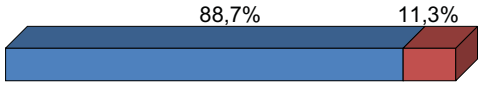
appartenance=grandir (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=grandir	4	7,5%
appartenance diff grandir	49	92,5%
Total	**53**	**100,0%**



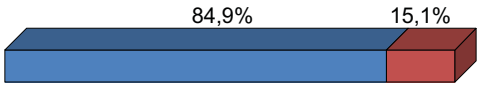
appartenance=se connaître (02-2008)

	Nb	% cit.
appartenance=se connaitre	47	88,7%
appartenance diff se connaitre	6	11,3%
Total	**53**	**100,0%**



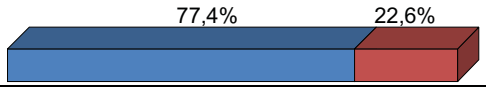
appartenance=se connaître (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=se connaitre	45	84,9%
appartenance diff se connaitre	8	15,1%
Total	**53**	**100,0%**



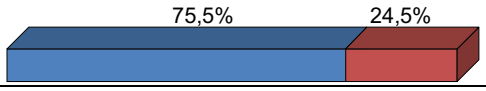
appartenance=faire ensemble (02-2008)

	Nb	% cit.
appartenance=faire ensemble	41	77,4%
appartenance diff faire ensemble	12	22,6%
Total	**53**	**100,0%**



appartenance=faire ensemble (2010)

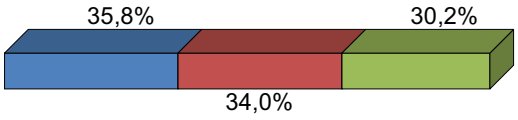
	Nb	% cit.
appartenance=faire ensemble	40	75,5%
appartenance diff faire ensemble	13	24,5%
Total	**53**	**100,0%**



53 observations
Strate non-originaires

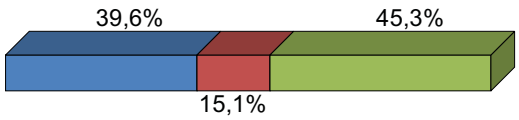
nouvel arrivant (02-2008)

	Nb	% cit.
oui	**19**	**35,8%**
non	**18**	**34,0%**
ça dépend	**16**	**30,2%**
Total	**53**	**100,0%**



nouvel arrivant (2010)

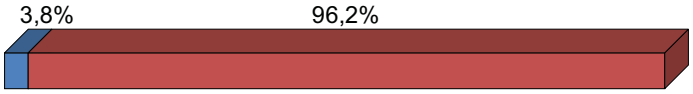
	Nb	% cit.
oui	**21**	**39,6%**
non	**8**	**15,1%**
ça dépend	**24**	**45,3%**
Total	**53**	**100,0%**



Réponses 2010

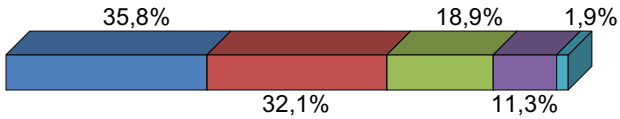
appartenance=originaire (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=originaire	**2**	**3,8%**
appartenance diff originaire	**51**	**96,2%**
Total	**53**	**100,0%**



Relationnel habitants

	Nb	% cit.
Très souvent	**19**	**35,8%**
Souvent	**17**	**32,1%**
De temps en temps	**10**	**18,9%**
Rarement	**6**	**11,3%**
Jamais	**1**	**1,9%**
Total	**53**	**100,0%**



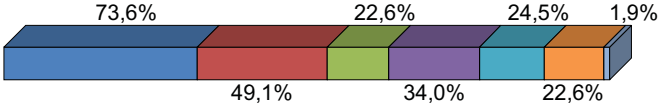
53 observations
Strate non-originaires

Considération conjoint(2010)

	Nb	% cit.
Plutôt comme un originaire	**34**	**66,7%**
Plutôt comme un non-originaire	**17**	**33,3%**
Total	**51**	**100,0%**

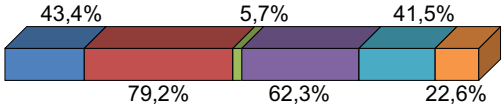
Ca dépend de quoi(2010)

	Nb	% obs.
Des personnes	**39**	**73,6%**
Des évènements passés	**26**	**49,1%**
Des évènements présents	**12**	**22,6%**
Des évolutions possibles	**18**	**34,0%**
De ce que pensent les autres	**13**	**24,5%**
D'être originaire ou pas	**12**	**22,6%**
autre	**1**	**1,9%**
Total	**53**	



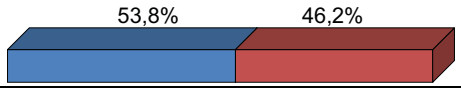
Base raisonnement(2010)

	Nb	% obs.
L'affectif	**23**	**43,4%**
Le vécu	**42**	**79,2%**
L'idéal	**3**	**5,7%**
Le relationnel	**33**	**62,3%**
Le contexte	**22**	**41,5%**
La logique	**12**	**22,6%**
Total	**53**	



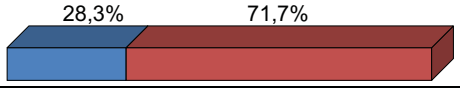
Influence origine (2010)

	Nb	% cit.
oui	**28**	**53,8%**
non	**24**	**46,2%**
Total	**52**	**100,0%**



Réponses changées?(2010)

	Nb	% cit.
oui	**15**	**28,3%**
non	**38**	**71,7%**
Total	**53**	**100,0%**

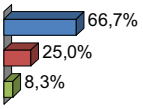


Non-originaires conjoints d'originaires (24 observations)

24 observations
Non-originaires "conjoint d'originaires"

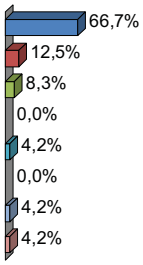
secteur d'habitation

	Nb	% cit.
le bourg	16	66,7%
gigouzac nord	6	25,0%
gigouzac sud	2	8,3%
Total	**24**	**100,0%**



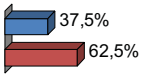
adresse

	Nb	% cit.
le bourg	16	66,7%
mas de barrade	3	12,5%
escalmels	2	8,3%
mas del vent	0	0,0%
mas de nadal	1	4,2%
mas de guillaume	0	0,0%
mas de jouanis	1	4,2%
mas de guinet	1	4,2%
Total	**24**	**100,0%**



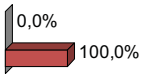
SEXE

	Nb	% cit.
Masculin	9	37,5%
Féminin	15	62,5%
Total	**24**	**100,0%**



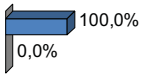
Etes vous originaire du village ?

	Nb	% cit.
Originaires	0	0,0%
Non-originaires	24	100,0%
Total	**24**	**100,0%**



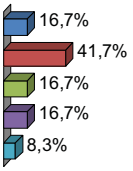
conjoint d'originaire

	Nb	% cit.
Conjoint d'originaire	24	100,0%
Non conjoint d'originaire	0	0,0%
Total	**24**	**100,0%**



NB_ENFANTS

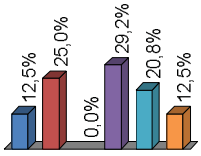
	Nb	% cit.
0	4	16,7%
1	10	41,7%
2	4	16,7%
3	4	16,7%
4 et plus	2	8,3%
Total	**24**	**100,0%**



Age (02-2008)

Moyenne = **55,17** Ecart-type = **16,07**

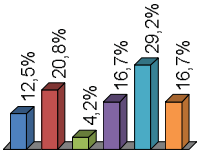
	Nb	% cit.
Moins de 36	3	12,5%
De 36 à 44	6	25,0%
De 45 à 53	0	0,0%
De 54 à 62	7	29,2%
De 63 à 71	5	20,8%
72 et plus	3	12,5%
Total	**24**	**100,0%**



Age (2010)

Moyenne = **57,42** Ecart-type = **16,04**

	Nb	% cit.
Moins de 36	3	12,5%
De 36 à 44	5	20,8%
De 45 à 53	1	4,2%
De 54 à 62	4	16,7%
De 63 à 71	7	29,2%
72 et plus	4	16,7%
Total	**24**	**100,0%**

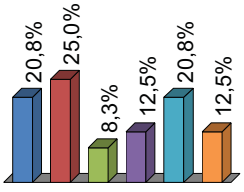


24 observations
Non-originaires "conjoint d'originaires"

temps d'installation (02-2008)

Moyenne = **25,83** Ecart-type = **18,49**

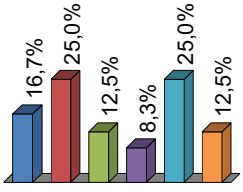
	Nb	% cit.
Moins de 10	5	20,8%
De 10 à 19	6	25,0%
De 20 à 29	2	8,3%
De 30 à 39	3	12,5%
De 40 à 49	5	20,8%
50 et plus	3	12,5%
Total	**24**	**100,0%**



Temps d'installation (2010)

Moyenne = **28,21** Ecart-type = **18,33**

	Nb	% cit.
Moins de 10	4	16,7%
De 10 à 19	6	25,0%
De 20 à 29	3	12,5%
De 30 à 39	2	8,3%
De 40 à 49	6	25,0%
50 et plus	3	12,5%
Total	**24**	**100,0%**



24 observations 2008/2010
Non-originaires "conjoint d'originaires"

Réponses 2008

Représentation identité communale

	oui		non		ça dépend		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (02-2008)	7	29,2%	11	45,8%	6	25,0%	24	100,0%
identité commerces (02-2008)	9	37,5%	11	45,8%	4	16,7%	24	100,0%
identité école (02-2008)	5	20,8%	17	70,8%	2	8,3%	24	100,0%
identité association (02-2008)	5	20,8%	13	54,2%	6	25,0%	24	100,0%
identité service public (02-2008)	11	45,8%	5	20,8%	8	33,3%	24	100,0%
identité lieu de rencontre (02-2008)	3	12,5%	17	70,8%	4	16,7%	24	100,0%
identité place communale (02-2008)	3	12,5%	17	70,8%	4	16,7%	24	100,0%
identité festivité (02-2008)	1	4,2%	20	83,3%	3	12,5%	24	100,0%

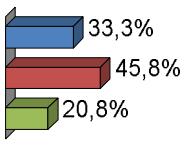
Réponses 2010

Représentation identité communale

	oui		non		ça dépend		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (2010)	11	45,8%	8	33,3%	5	20,8%	24	100,0%
identité commerces (2010)	7	29,2%	11	45,8%	6	25,0%	24	100,0%
identité école (2010)	5	20,8%	14	58,3%	5	20,8%	24	100,0%
identité association (2010)	5	20,8%	15	62,5%	4	16,7%	24	100,0%
identité service public (2010)	15	62,5%	7	29,2%	2	8,3%	24	100,0%
identité lieu de rencontre (2010)	5	20,8%	15	62,5%	4	16,7%	24	100,0%
identité place communale (2010)	6	25,0%	16	66,7%	2	8,3%	24	100,0%
identité festivité (2010)	4	16,7%	17	70,8%	3	12,5%	24	100,0%

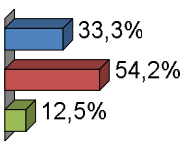
identité originaires (02-2008)

	Nb	% cit.
oui	8	33,3%
non	11	45,8%
ça dépend	5	20,8%
Total	24	100,0%



identité originaires (2010)

	Nb	% cit.
oui	8	33,3%
non	13	54,2%
ça dépend	3	12,5%
Total	24	100,0%



24 observations 2008/2010
Non-originaires "conjoint d'originaires"

Représentation identité communale - Mise en cause 2008 - page 1 -

	oui(p1)		non(p1)		ça dépend(p1)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page1 (02-2008)	1	4,2%	20	83,3%	3	12,5%	24	100,0%
identité grandir ensemble page1(02-2008)	9	37,5%	6	25,0%	9	37,5%	24	100,0%
identité appartenance page1 (02-2008)	3	12,5%	18	75,0%	3	12,5%	24	100,0%
identité faire ensemble page1 (02-2008)	2	8,3%	14	58,3%	8	33,3%	24	100,0%

Représentation identité communale - Seconde Mise en cause 2008 - page 2 -

	oui(p2)		non(p2)		ça dépend(p2)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page2 (02-2008)	0	0,0%	20	83,3%	4	16,7%	24	100,0%
identité grandir ensemble page2(02-2008)	9	37,5%	5	20,8%	10	41,7%	24	100,0%
identité appartenance page2 (02-2008)	0	0,0%	18	75,0%	6	25,0%	24	100,0%
identité faire ensemble page2(02-2008)	0	0,0%	20	83,3%	4	16,7%	24	100,0%

Représentation identité communale - Mise en cause 2010 - page 1 -

	oui(p1)		non(p1)		ça dépend(p1)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page1 (2010)	1	4,2%	22	91,7%	1	4,2%	24	100,0%
identité grandir ensemble page1(2010)	15	62,5%	2	8,3%	7	29,2%	24	100,0%
identité appartenance page1 (2010)	2	8,3%	17	70,8%	5	20,8%	24	100,0%
identité faire ensemble page1 (2010)	1	4,2%	18	75,0%	5	20,8%	24	100,0%

Représentation identité communale - Seconde Mise en cause 2010 - page 2 -

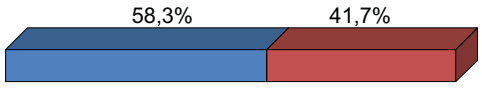
	oui(p2)		non(p2)		ça dépend(p2)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page2 (2010)	0	0,0%	21	87,5%	3	12,5%	24	100,0%
identité grandir ensemble page2(2010)	15	62,5%	2	8,3%	7	29,2%	24	100,0%
identité appartenance page2 (2010)	2	8,3%	19	79,2%	3	12,5%	24	100,0%
identité faire ensemble page2(2010)	0	0,0%	19	79,2%	5	20,8%	24	100,0%

24 observations
Non-originaires "conjoint d'originaires"

Réponses 2008

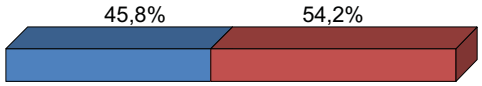
se connaître=faire ensemble (02-2008)

	Nb	% cit.
connaitre=faire ensemble	14	58,3%
connaitre diff faire ensemble	10	41,7%
Total	**24**	**100,0%**



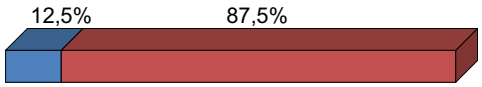
se connaître=faire ensemble (2010)

	Nb	% cit.
connaitre=faire ensemble	11	45,8%
connaitre diff faire ensemble	13	54,2%
Total	**24**	**100,0%**



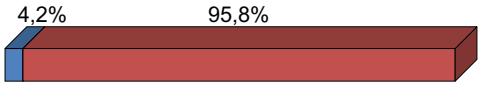
appartenance=grandir (02-2008)

	Nb	% cit.
appartenance=grandir	3	12,5%
appartenance diff grandir	21	87,5%
Total	**24**	**100,0%**



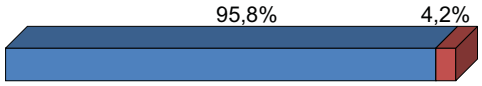
appartenance=grandir (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=grandir	1	4,2%
appartenance diff grandir	23	95,8%
Total	**24**	**100,0%**



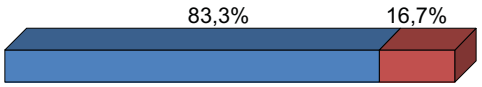
appartenance=se connaître (02-2008)

	Nb	% cit.
appartenance=se connaitre	23	95,8%
appartenance diff se connaitre	1	4,2%
Total	**24**	**100,0%**



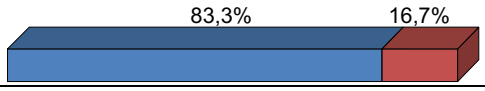
appartenance=se connaître (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=se connaitre	20	83,3%
appartenance diff se connaitre	4	16,7%
Total	**24**	**100,0%**



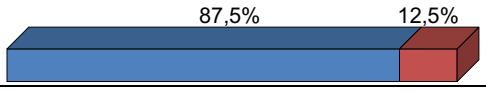
appartenance=faire ensemble (02-2008)

	Nb	% cit.
appartenance=faire ensemble	20	83,3%
appartenance diff faire ensemble	4	16,7%
Total	**24**	**100,0%**



appartenance=faire ensemble (2010)

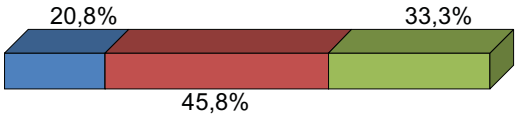
	Nb	% cit.
appartenance=faire ensemble	21	87,5%
appartenance diff faire ensemble	3	12,5%
Total	**24**	**100,0%**



24 observations
Non-originaires "conjoint d'originaires"

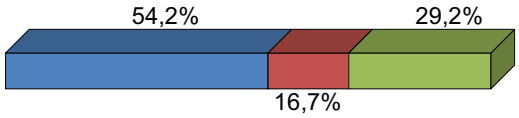
nouvel arrivant (02-2008)

	Nb	% cit.
oui	5	20,8%
non	11	45,8%
ça dépend	8	33,3%
Total	24	100,0%



nouvel arrivant (2010)

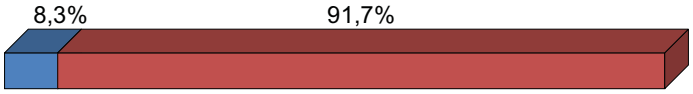
	Nb	% cit.
oui	13	54,2%
non	4	16,7%
ça dépend	7	29,2%
Total	24	100,0%



Réponses 2010

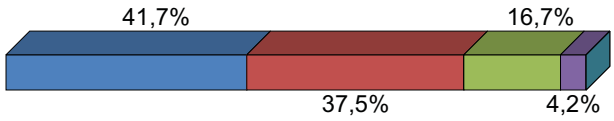
appartenance=originaire (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=originaire	2	8,3%
appartenance diff originaire	22	91,7%
Total	24	100,0%



Relationnel habitants

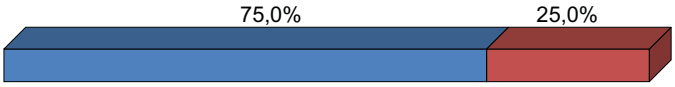
	Nb	% cit.
Très souvent	10	41,7%
Souvent	9	37,5%
De temps en temps	4	16,7%
Rarement	1	4,2%
Jamais	0	0,0%
Total	24	100,0%



24 observations
Non-originaires "conjoint d'originaires"

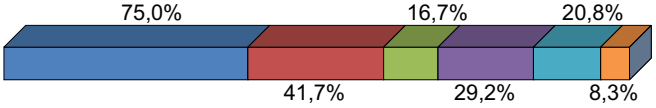
Considération conjoint(2010)

	Nb	% cit.
Plutôt comme un originaire	**18**	**75,0%**
Plutôt comme un non-originaire	**6**	**25,0%**
Total	**24**	**100,0%**



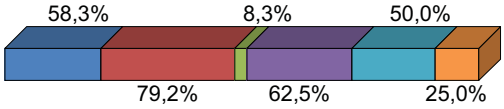
Ca dépend de quoi(2010)

	Nb	% obs.
Des personnes	**18**	**75,0%**
Des évènements passés	**10**	**41,7%**
Des évènements présents	**4**	**16,7%**
Des évolutions possibles	**7**	**29,2%**
De ce que pensent les autres	**5**	**20,8%**
D'être originaire ou pas	**2**	**8,3%**
autre	**0**	**0,0%**
Total	**24**	



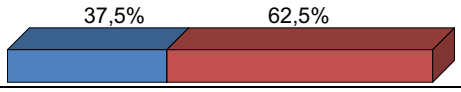
Base raisonnement(2010)

	Nb	% obs.
L'affectif	**14**	**58,3%**
Le vécu	**19**	**79,2%**
L'idéal	**2**	**8,3%**
Le relationnel	**15**	**62,5%**
Le contexte	**12**	**50,0%**
La logique	**6**	**25,0%**
Total	**24**	



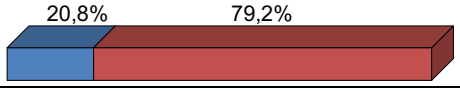
Influence origine (2010)

	Nb	% cit.
oui	**9**	**37,5%**
non	**15**	**62,5%**
Total	**24**	**100,0%**



Réponses changées?(2010)

	Nb	% cit.
oui	**5**	**20,8%**
non	**19**	**79,2%**
Total	**24**	**100,0%**

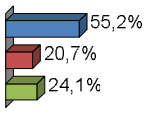


Non-originaires non conjoints d'originaires (29 observations)

29 observations
Non-originaires "non conjoint d'originaire"

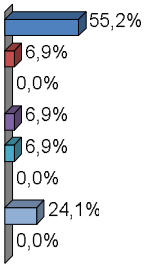
secteur d'habitation

	Nb	% cit.
le bourg	16	55,2%
gigouzac nord	6	20,7%
gigouzac sud	7	24,1%
Total	**29**	**100,0%**



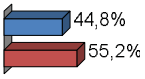
adresse

	Nb	% cit.
le bourg	16	55,2%
mas de barrade	2	6,9%
escalmels	0	0,0%
mas del vent	2	6,9%
mas de nadal	2	6,9%
mas de guillaume	0	0,0%
mas de jouanis	7	24,1%
mas de guinet	0	0,0%
Total	**29**	**100,0%**



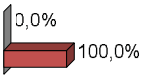
SEXE

	Nb	% cit.
Masculin	13	44,8%
Féminin	16	55,2%
Total	**29**	**100,0%**



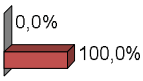
Etes vous originaire du village ?

	Nb	% cit.
Originaires	0	0,0%
Non-originaires	29	100,0%
Total	**29**	**100,0%**



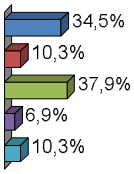
conjoint d'originaire

	Nb	% cit.
Conjoint d'originaire	0	0,0%
Non conjoint d'originaire	29	100,0%
Total	**29**	**100,0%**



NB_ENFANTS

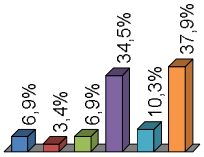
	Nb	% cit.
0	10	34,5%
1	3	10,3%
2	11	37,9%
3	2	6,9%
4 et plus	3	10,3%
Total	**29**	**100,0%**



Age (02-2008)

Moyenne = **43,76** Ecart-type = **19,37**

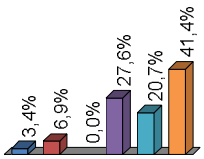
	Nb	% cit.
Moins de 10	2	6,9%
De 10 à 19	1	3,4%
De 20 à 29	2	6,9%
De 30 à 39	10	34,5%
De 40 à 49	3	10,3%
50 et plus	11	37,9%
Total	**29**	**100,0%**



Age (2010)

Moyenne = **46,03** Ecart-type = **19,49**

	Nb	% cit.
Moins de 10	1	3,4%
De 10 à 19	2	6,9%
De 20 à 29	0	0,0%
De 30 à 39	8	27,6%
De 40 à 49	6	20,7%
50 et plus	12	41,4%
Total	**29**	**100,0%**

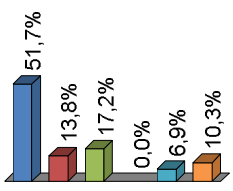


29 observations
Non-originaires "non conjoint d'originaire"

temps d'installation (02-2008)

Moyenne = **17,24** Ecart-type = **19,15**

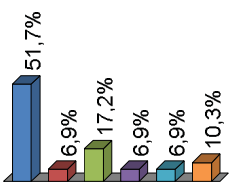
	Nb	% cit.
Moins de 10	15	51,7%
De 10 à 19	4	13,8%
De 20 à 29	5	17,2%
De 30 à 39	0	0,0%
De 40 à 49	2	6,9%
50 et plus	3	10,3%
Total	**29**	**100,0%**



Temps d'installation (2010)

Moyenne = **19,62** Ecart-type = **19,28**

	Nb	% cit.
Moins de 10	15	51,7%
De 10 à 19	2	6,9%
De 20 à 29	5	17,2%
De 30 à 39	2	6,9%
De 40 à 49	2	6,9%
50 et plus	3	10,3%
Total	**29**	**100,0%**



29 observations 2008/2010
Non-originaires "non conjoint d'originaire"

Réponses 2008

Représentation identité communale

	oui		non		ça dépend		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (02-2008)	**6**	**20,7%**	**16**	**55,2%**	**7**	**24,1%**	**29**	**100,0%**
identité commerces (02-2008)	**7**	**24,1%**	**19**	**65,5%**	**3**	**10,3%**	**29**	**100,0%**
identité école (02-2008)	**3**	**10,3%**	**24**	**82,8%**	**2**	**6,9%**	**29**	**100,0%**
identité association (02-2008)	**7**	**24,1%**	**15**	**51,7%**	**7**	**24,1%**	**29**	**100,0%**
identité service public (02-2008)	**7**	**24,1%**	**12**	**41,4%**	**10**	**34,5%**	**29**	**100,0%**
identité lieu de rencontre (02-2008)	**8**	**27,6%**	**18**	**62,1%**	**3**	**10,3%**	**29**	**100,0%**
identité place communale (02-2008)	**3**	**10,3%**	**19**	**65,5%**	**7**	**24,1%**	**29**	**100,0%**
identité festivité (02-2008)	**8**	**27,6%**	**15**	**51,7%**	**6**	**20,7%**	**29**	**100,0%**

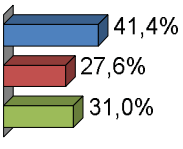
Réponses 2010

Représentation identité communale

	oui		non		ça dépend		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (2010)	**6**	**20,7%**	**14**	**48,3%**	**9**	**31,0%**	**29**	**100,0%**
identité commerces (2010)	**6**	**20,7%**	**14**	**48,3%**	**9**	**31,0%**	**29**	**100,0%**
identité école (2010)	**3**	**10,3%**	**24**	**82,8%**	**2**	**6,9%**	**29**	**100,0%**
identité association (2010)	**9**	**31,0%**	**14**	**48,3%**	**6**	**20,7%**	**29**	**100,0%**
identité service public (2010)	**14**	**48,3%**	**3**	**10,3%**	**12**	**41,4%**	**29**	**100,0%**
identité lieu de rencontre (2010)	**6**	**20,7%**	**19**	**65,5%**	**4**	**13,8%**	**29**	**100,0%**
identité place communale (2010)	**4**	**13,8%**	**19**	**65,5%**	**6**	**20,7%**	**29**	**100,0%**
identité festivité (2010)	**5**	**17,2%**	**20**	**69,0%**	**4**	**13,8%**	**29**	**100,0%**

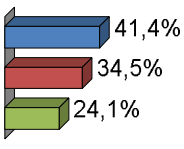
identité originaires (02-2008)

	Nb	% cit.
oui	**12**	**41,4%**
non	**8**	**27,6%**
ça dépend	**9**	**31,0%**
Total	**29**	**100,0%**



identité originaires (2010)

	Nb	% cit.
oui	**12**	**41,4%**
non	**10**	**34,5%**
ça dépend	**7**	**24,1%**
Total	**29**	**100,0%**



29 observations 2008/2010
Non-originaires "non conjoint d'originaire"

Représentation identité communale - Mise en cause 2008 - page 1 -

	oui(p1)		non(p1)		ça dépend(p1)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page1 (02-2008)	**2**	**6,9%**	**21**	**72,4%**	**6**	**20,7%**	**29**	**100,0%**
identité grandir ensemble page1(02-2008)	**12**	**41,4%**	**5**	**17,2%**	**12**	**41,4%**	**29**	**100,0%**
identité appartenance page1 (02-2008)	**4**	**13,8%**	**16**	**55,2%**	**9**	**31,0%**	**29**	**100,0%**
identité faire ensemble page1 (02-2008)	**4**	**13,8%**	**16**	**55,2%**	**9**	**31,0%**	**29**	**100,0%**

Représentation identité communale - Seconde Mise en cause 2008 - page 2 -

	oui(p2)		non(p2)		ça dépend(p2)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page2 (02-2008)	**1**	**3,4%**	**23**	**79,3%**	**5**	**17,2%**	**29**	**100,0%**
identité grandir ensemble page2(02-2008)	**20**	**69,0%**	**2**	**6,9%**	**7**	**24,1%**	**29**	**100,0%**
identité appartenance page2 (02-2008)	**2**	**6,9%**	**21**	**72,4%**	**6**	**20,7%**	**29**	**100,0%**
identité faire ensemble page2(02-2008)	**2**	**6,9%**	**16**	**55,2%**	**11**	**37,9%**	**29**	**100,0%**

Représentation identité communale - Mise en cause 2010 - page 1 -

	oui(p1)		non(p1)		ça dépend(p1)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page1 (2010)	**0**	**0,0%**	**25**	**86,2%**	**4**	**13,8%**	**29**	**100,0%**
identité grandir ensemble page1(2010)	**14**	**48,3%**	**5**	**17,2%**	**10**	**34,5%**	**29**	**100,0%**
identité appartenance page1 (2010)	**0**	**0,0%**	**18**	**62,1%**	**11**	**37,9%**	**29**	**100,0%**
identité faire ensemble page1 (2010)	**2**	**6,9%**	**17**	**58,6%**	**10**	**34,5%**	**29**	**100,0%**

Représentation identité communale - Seconde Mise en cause 2010 - page 2 -

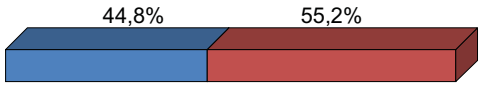
	oui(p2)		non(p2)		ça dépend(p2)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page2 (2010)	**1**	**3,4%**	**19**	**65,5%**	**9**	**31,0%**	**29**	**100,0%**
identité grandir ensemble page2(2010)	**15**	**51,7%**	**5**	**17,2%**	**9**	**31,0%**	**29**	**100,0%**
identité appartenance page2 (2010)	**8**	**27,6%**	**13**	**44,8%**	**8**	**27,6%**	**29**	**100,0%**
identité faire ensemble page2(2010)	**2**	**6,9%**	**18**	**62,1%**	**9**	**31,0%**	**29**	**100,0%**

29 observations
Non-originaires "non conjoint d'originaire"

Réponses 2008

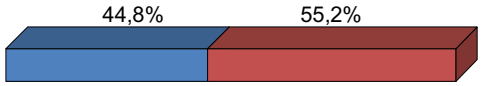
se connaître=faire ensemble (02-2008)

	Nb	% cit.
connaitre=faire ensemble	13	44,8%
connaitre diff faire ensemble	16	55,2%
Total	**29**	**100,0%**



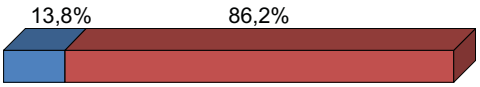
se connaître=faire ensemble (2010)

	Nb	% cit.
connaitre=faire ensemble	13	44,8%
connaitre diff faire ensemble	16	55,2%
Total	**29**	**100,0%**



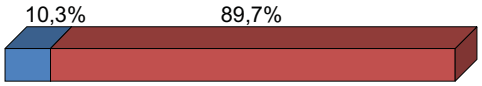
appartenance=grandir (02-2008)

	Nb	% cit.
appartenance=grandir	4	13,8%
appartenance diff grandir	25	86,2%
Total	**29**	**100,0%**



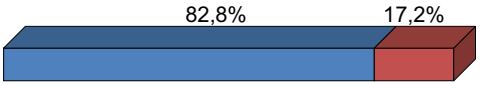
appartenance=grandir (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=grandir	3	10,3%
appartenance diff grandir	26	89,7%
Total	**29**	**100,0%**



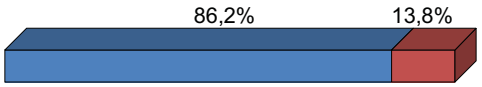
appartenance=se connaître (02-2008)

	Nb	% cit.
appartenance=se connaitre	24	82,8%
appartenance diff se connaitre	5	17,2%
Total	**29**	**100,0%**



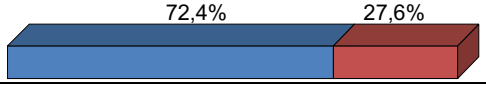
appartenance=se connaître (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=se connaitre	25	86,2%
appartenance diff se connaitre	4	13,8%
Total	**29**	**100,0%**



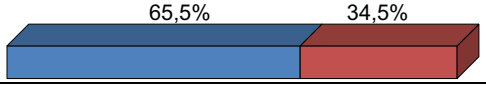
appartenance=faire ensemble (02-2008)

	Nb	% cit.
appartenance=faire ensemble	21	72,4%
appartenance diff faire ensemble	8	27,6%
Total	**29**	**100,0%**



appartenance=faire ensemble (2010)

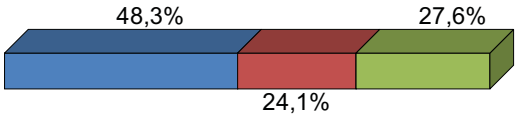
	Nb	% cit.
appartenance=faire ensemble	19	65,5%
appartenance diff faire ensemble	10	34,5%
Total	**29**	**100,0%**



29 observations
Non-originaires "non conjoint d'originaire"

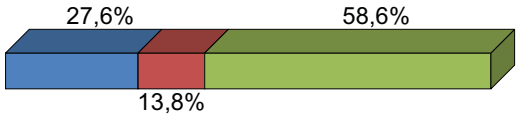
nouvel arrivant (02-2008)

	Nb	% cit.
oui	**14**	**48,3%**
non	**7**	**24,1%**
ça dépend	**8**	**27,6%**
Total	**29**	**100,0%**



nouvel arrivant (2010)

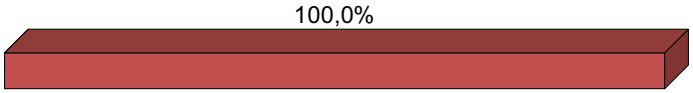
	Nb	% cit.
oui	**8**	**27,6%**
non	**4**	**13,8%**
ça dépend	**17**	**58,6%**
Total	**29**	**100,0%**



Réponses 2010

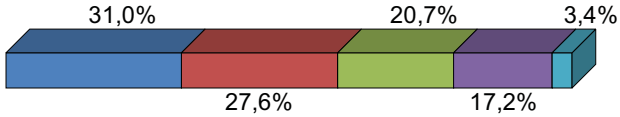
appartenance=originaire (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=originaire	**0**	**0,0%**
appartenance diff originaire	**29**	**100,0%**
Total	**29**	**100,0%**



Relationnel habitants

	Nb	% cit.
Très souvent	**9**	**31,0%**
Souvent	**8**	**27,6%**
De temps en temps	**6**	**20,7%**
Rarement	**5**	**17,2%**
Jamais	**1**	**3,4%**
Total	**29**	**100,0%**



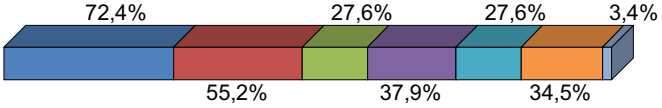
29 observations
Non-originaires "non conjoint d'originaire"

Considération conjoint(2010)

	Nb	% cit.
Plutôt comme un originaire	**16**	**59,3%**
Plutôt comme un non-originaire	**11**	**40,7%**
Total	**27**	**100,0%**

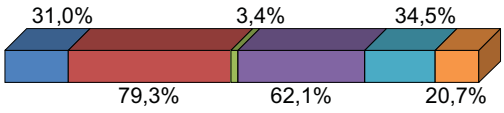
Ca dépend de quoi(2010)

	Nb	% obs.
Des personnes	**21**	**72,4%**
Des évènements passés	**16**	**55,2%**
Des évènements présents	**8**	**27,6%**
Des évolutions possibles	**11**	**37,9%**
De ce que pensent les autres	**8**	**27,6%**
D'être originaire ou pas	**10**	**34,5%**
autre	**1**	**3,4%**
Total	**29**	



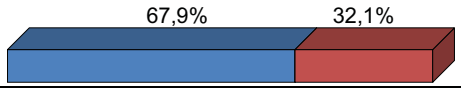
Base raisonnement(2010)

	Nb	% obs.
L'affectif	**9**	**31,0%**
Le vécu	**23**	**79,3%**
L'idéal	**1**	**3,4%**
Le relationnel	**18**	**62,1%**
Le contexte	**10**	**34,5%**
La logique	**6**	**20,7%**
Total	**29**	



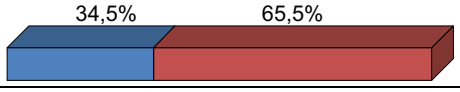
Influence origine (2010)

	Nb	% cit.
oui	**19**	**67,9%**
non	**9**	**32,1%**
Total	**28**	**100,0%**



Réponses changées?(2010)

	Nb	% cit.
oui	**10**	**34,5%**
non	**19**	**65,5%**
Total	**29**	**100,0%**



Annexe n°5

Rapport Sphinx Gigouzac 2010

Le rapport complet sur les 57 strates disséquées faisant 287 pages (les 17 strates représentant moins de 10% de l'échantillon total, soit moins de 20 observations, n'ont pas été prises en compte), j'ai choisi de ne présenter ici que les statistiques de l'échantillon total, et des quatre strates développées dans le corps de la thèse :

- originaires,
- non-originaires (général)
- non-originaires conjoints d'originaires
- non-originaires non conjoints d'originaires.

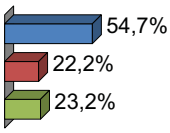
Echantillon total (203 observations)

203 observations
Echantillon total

2010

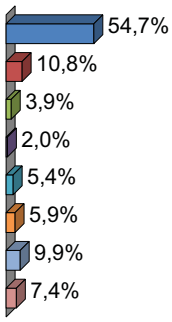
secteur d'habitation

	Nb	% cit.
le bourg	**111**	**54,7%**
gigouzac nord	**45**	**22,2%**
gigouzac sud	**47**	**23,2%**
Total	**203**	**100,0%**



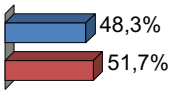
adresse

	Nb	% cit.
le bourg	**111**	**54,7%**
mas de barrade	**22**	**10,8%**
escalmels	**8**	**3,9%**
mas del vent	**4**	**2,0%**
mas de nadal	**11**	**5,4%**
mas de guillaume	**12**	**5,9%**
mas de jouanis	**20**	**9,9%**
mas de guinet	**15**	**7,4%**
Total	**203**	**100,0%**



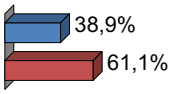
SEXE

	Nb	% cit.
Masculin	**98**	**48,3%**
Féminin	**105**	**51,7%**
Total	**203**	**100,0%**



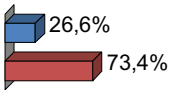
Etes vous originaire du village ?

	Nb	% cit.
Originaires	**79**	**38,9%**
Non-originaires	**124**	**61,1%**
Total	**203**	**100,0%**



conjoint d'originaire

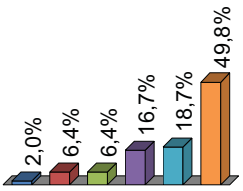
	Nb	% cit.
Conjoint d'originaire	**33**	**26,6%**
Non conjoint d'originaire	**91**	**73,4%**
Total	**124**	**100,0%**



Age (2010)

Moyenne = **49,71** Ecart-type = **19,95**

	Nb	% cit.
Moins de 10	**4**	**2,0%**
De 10 à 19	**13**	**6,4%**
De 20 à 29	**13**	**6,4%**
De 30 à 39	**34**	**16,7%**
De 40 à 49	**38**	**18,7%**
50 et plus	**101**	**49,8%**
Total	**203**	**100,0%**



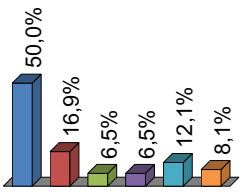
NB_ENFANTS

	Nb	% cit.
0	**65**	**32,0%**
1	**44**	**21,7%**
2	**49**	**24,1%**
3	**31**	**15,3%**
4 et plus	**14**	**6,9%**
Total	**203**	**100,0%**

Temps d'installation (2010)

Moyenne = **17,81** Ecart-type = **18,41**

	Nb	% cit.
Moins de 10	**62**	**50,0%**
De 10 à 19	**21**	**16,9%**
De 20 à 29	**8**	**6,5%**
De 30 à 39	**8**	**6,5%**
De 40 à 49	**15**	**12,1%**
50 et plus	**10**	**8,1%**
Total	**124**	**100,0%**



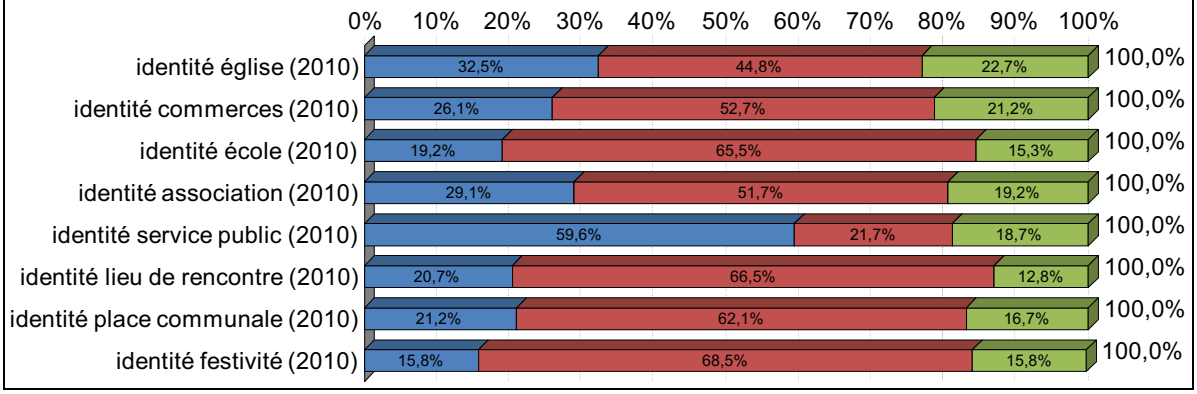
203 observations
Echantillon total

2010

Réponses 2010

Mise En Cause Représentation identité communale

	oui		non		ça dépend		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (2010)	**66**	**32,5%**	**91**	**44,8%**	**46**	**22,7%**	**203**	**100,0%**
identité commerces (2010)	**53**	**26,1%**	**107**	**52,7%**	**43**	**21,2%**	**203**	**100,0%**
identité école (2010)	**39**	**19,2%**	**133**	**65,5%**	**31**	**15,3%**	**203**	**100,0%**
identité association (2010)	**59**	**29,1%**	**105**	**51,7%**	**39**	**19,2%**	**203**	**100,0%**
identité service public (2010)	**121**	**59,6%**	**44**	**21,7%**	**38**	**18,7%**	**203**	**100,0%**
identité lieu de rencontre (2010)	**42**	**20,7%**	**135**	**66,5%**	**26**	**12,8%**	**203**	**100,0%**
identité place communale (2010)	**43**	**21,2%**	**126**	**62,1%**	**34**	**16,7%**	**203**	**100,0%**
identité festivité (2010)	**32**	**15,8%**	**139**	**68,5%**	**32**	**15,8%**	**203**	**100,0%**

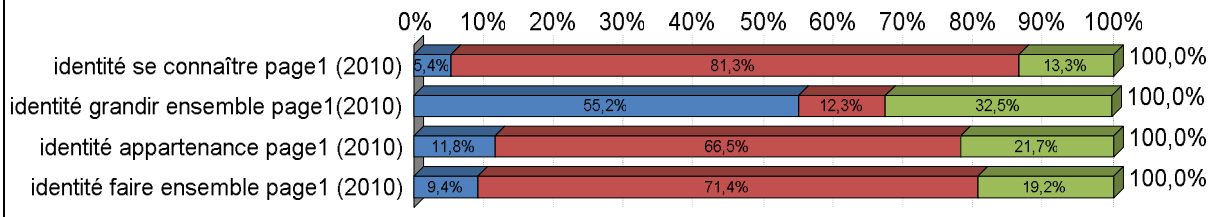


203 observations
Echantillon total

2010

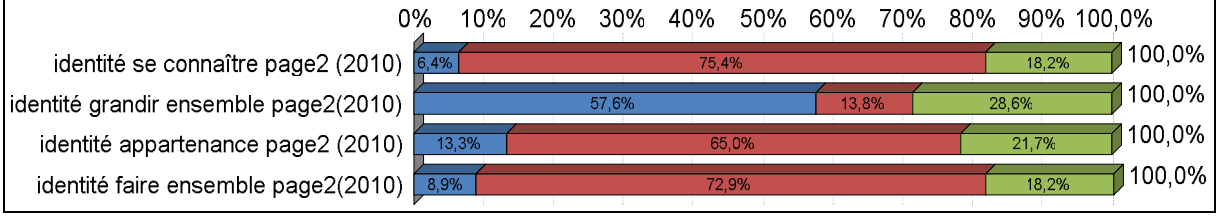
Mise En Cause Représentation identité communale - page 1 -

	oui(p1)		non(p1)		ça dépend(p1)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page1 (2010)	**11**	**5,4%**	**165**	**81,3%**	**27**	**13,3%**	**203**	**100,0%**
identité grandir ensemble page1(2010)	**112**	**55,2%**	**25**	**12,3%**	**66**	**32,5%**	**203**	**100,0%**
identité appartenance page1 (2010)	**24**	**11,8%**	**135**	**66,5%**	**44**	**21,7%**	**203**	**100,0%**
identité faire ensemble page1 (2010)	**19**	**9,4%**	**145**	**71,4%**	**39**	**19,2%**	**203**	**100,0%**



Mise En Cause Représentation identité communale - page 2 -

	oui(p2)		non(p2)		ça dépend(p2)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page2 (2010)	**13**	**6,4%**	**153**	**75,4%**	**37**	**18,2%**	**203**	**100,0%**
identité grandir ensemble page2(2010)	**117**	**57,6%**	**28**	**13,8%**	**58**	**28,6%**	**203**	**100,0%**
identité appartenance page2 (2010)	**27**	**13,3%**	**132**	**65,0%**	**44**	**21,7%**	**203**	**100,0%**
identité faire ensemble page2(2010)	**18**	**8,9%**	**148**	**72,9%**	**37**	**18,2%**	**203**	**100,0%**



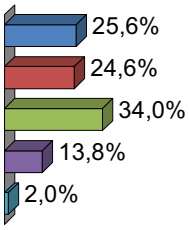
203 observations
Echantillon total

2010

Réponses 2010

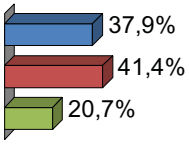
Relationnel habitants

	Nb	% cit.
Très souvent	**52**	**25,6%**
Souvent	**50**	**24,6%**
De temps en temps	**69**	**34,0%**
Rarement	**28**	**13,8%**
Jamais	**4**	**2,0%**
Total	**203**	**100,0%**



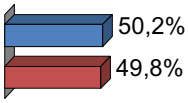
identité originaires (2010)

	Nb	% cit.
oui	**77**	**37,9%**
non	**84**	**41,4%**
ça dépend	**42**	**20,7%**
Total	**203**	**100,0%**



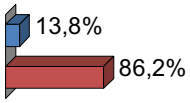
se connaître=faire ensemble (2010)

	Nb	% cit.
connaitre=faire ensemble	**102**	**50,2%**
connaitre diff faire ensemble	**101**	**49,8%**
Total	**203**	**100,0%**



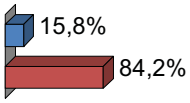
appartenance=originaire (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=originaire	**28**	**13,8%**
appartenance diff originaire	**175**	**86,2%**
Total	**203**	**100,0%**



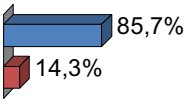
appartenance=grandir (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=grandir	**32**	**15,8%**
appartenance diff grandir	**171**	**84,2%**
Total	**203**	**100,0%**



appartenance=se connaître (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=se connaitre	**174**	**85,7%**
appartenance diff se connaitre	**29**	**14,3%**
Total	**203**	**100,0%**

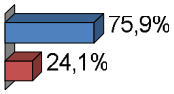


203 observations
Echantillon total

2010

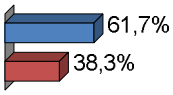
appartenance=faire ensemble (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=faire ensemble	**154**	**75,9%**
appartenance diff faire ensemble	**49**	**24,1%**
Total	**203**	**100,0%**



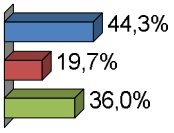
Considération conjoint(2010)

	Nb	% cit.
Plutôt comme un originaire	**124**	**61,7%**
Plutôt comme un non-originaire	**77**	**38,3%**
Total	**201**	**100,0%**



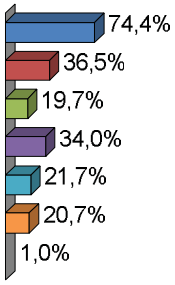
nouvel arrivant (2010)

	Nb	% cit.
oui	**90**	**44,3%**
non	**40**	**19,7%**
ça dépend	**73**	**36,0%**
Total	**203**	**100,0%**



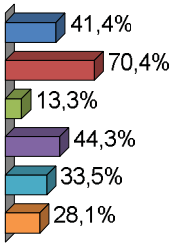
Ca dépend de quoi(2010)

	Nb	% obs.
Des personnes	**151**	**74,4%**
Des évènements passés	**74**	**36,5%**
Des évènements présents	**40**	**19,7%**
Des évolutions possibles	**69**	**34,0%**
De ce que pensent les autres	**44**	**21,7%**
D'être originaire ou pas	**42**	**20,7%**
autre	**2**	**1,0%**
Total	**203**	



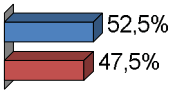
Base raisonnement(2010)

	Nb	% obs.
L'affectif	**84**	**41,4%**
Le vécu	**143**	**70,4%**
L'idéal	**27**	**13,3%**
Le relationnel	**90**	**44,3%**
Le contexte	**68**	**33,5%**
La logique	**57**	**28,1%**
Total	**203**	



Influence origine (2010)

	Nb	% cit.
oui	**106**	**52,5%**
non	**96**	**47,5%**
Total	**202**	**100,0%**

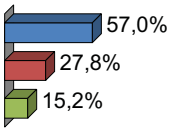


Originaires (79 observations)

79 observations
Strate originaires
2010

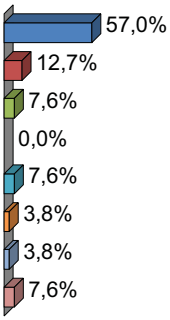
secteur d'habitation

	Nb	% cit.
le bourg	**45**	**57,0%**
gigouzac nord	**22**	**27,8%**
gigouzac sud	**12**	**15,2%**
Total	**79**	**100,0%**



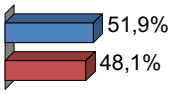
adresse

	Nb	% cit.
le bourg	**45**	**57,0%**
mas de barrade	**10**	**12,7%**
escalmels	**6**	**7,6%**
mas del vent	**0**	**0,0%**
mas de nadal	**6**	**7,6%**
mas de guillaume	**3**	**3,8%**
mas de jouanis	**3**	**3,8%**
mas de guinet	**6**	**7,6%**
Total	**79**	**100,0%**



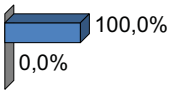
SEXE

	Nb	% cit.
Masculin	**41**	**51,9%**
Féminin	**38**	**48,1%**
Total	**79**	**100,0%**



Etes vous originaire du village ?

	Nb	% cit.
Originaires	**79**	**100,0%**
Non-originaires	**0**	**0,0%**
Total	**79**	**100,0%**



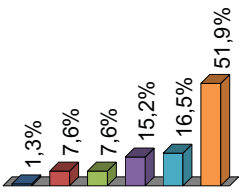
conjoint d'originaire

	Nb	% cit.
Conjoint d'originaire	**0**	
Non conjoint d'originaire	**0**	
Total	**0**	**0,0%**

Age (2010)

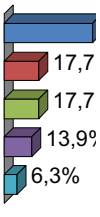
Moyenne = **51,09** Ecart-type = **21,39**

	Nb	% cit.
Moins de 10	**1**	**1,3%**
De 10 à 19	**6**	**7,6%**
De 20 à 29	**6**	**7,6%**
De 30 à 39	**12**	**15,2%**
De 40 à 49	**13**	**16,5%**
50 et plus	**41**	**51,9%**
Total	**79**	**100,0%**



NB_ENFANTS

	Nb	% cit.
0	**35**	**44,3%**
1	**14**	**17,7%**
2	**14**	**17,7%**
3	**11**	**13,9%**
4 et plus	**5**	**6,3%**
Total	**79**	**100,0%**



Temps d'installation (2010)

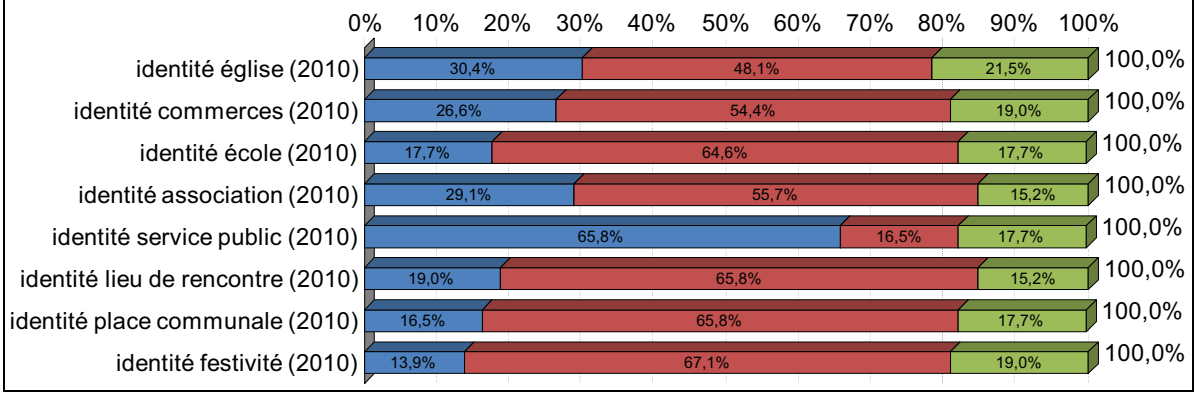
79 observations
Strate originaires

2010

Réponses 2010

Mise En Cause Représentation identité communale

	oui		non		ça dépend		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (2010)	**24**	**30,4%**	**38**	**48,1%**	**17**	**21,5%**	**79**	**100,0%**
identité commerces (2010)	**21**	**26,6%**	**43**	**54,4%**	**15**	**19,0%**	**79**	**100,0%**
identité école (2010)	**14**	**17,7%**	**51**	**64,6%**	**14**	**17,7%**	**79**	**100,0%**
identité association (2010)	**23**	**29,1%**	**44**	**55,7%**	**12**	**15,2%**	**79**	**100,0%**
identité service public (2010)	**52**	**65,8%**	**13**	**16,5%**	**14**	**17,7%**	**79**	**100,0%**
identité lieu de rencontre (2010)	**15**	**19,0%**	**52**	**65,8%**	**12**	**15,2%**	**79**	**100,0%**
identité place communale (2010)	**13**	**16,5%**	**52**	**65,8%**	**14**	**17,7%**	**79**	**100,0%**
identité festivité (2010)	**11**	**13,9%**	**53**	**67,1%**	**15**	**19,0%**	**79**	**100,0%**

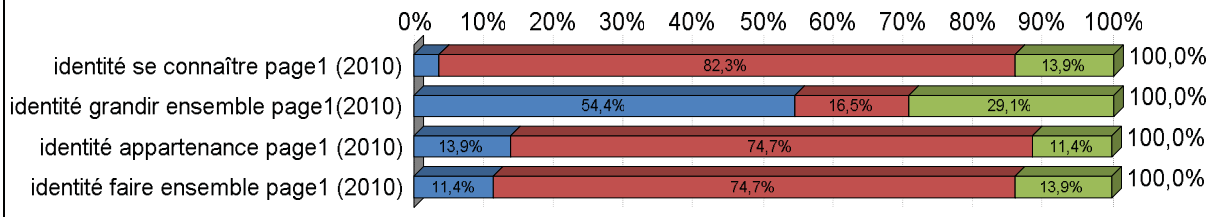


79 observations
Strate originaires

2010

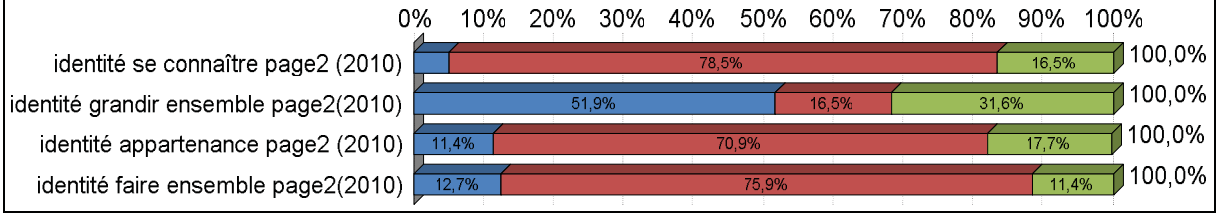
Mise En Cause Représentation identité communale - page 1 -

	oui(p1)		non(p1)		ça dépend(p1)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page1 (2010)	**3**	**3,8%**	**65**	**82,3%**	**11**	**13,9%**	**79**	**100,0%**
identité grandir ensemble page1(2010)	**43**	**54,4%**	**13**	**16,5%**	**23**	**29,1%**	**79**	**100,0%**
identité appartenance page1 (2010)	**11**	**13,9%**	**59**	**74,7%**	**9**	**11,4%**	**79**	**100,0%**
identité faire ensemble page1 (2010)	**9**	**11,4%**	**59**	**74,7%**	**11**	**13,9%**	**79**	**100,0%**



Mise En Cause Représentation identité communale - page 2 -

	oui(p2)		non(p2)		ça dépend(p2)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page2 (2010)	**4**	**5,1%**	**62**	**78,5%**	**13**	**16,5%**	**79**	**100,0%**
identité grandir ensemble page2(2010)	**41**	**51,9%**	**13**	**16,5%**	**25**	**31,6%**	**79**	**100,0%**
identité appartenance page2 (2010)	**9**	**11,4%**	**56**	**70,9%**	**14**	**17,7%**	**79**	**100,0%**
identité faire ensemble page2(2010)	**10**	**12,7%**	**60**	**75,9%**	**9**	**11,4%**	**79**	**100,0%**

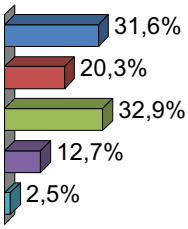


79 observations 2010
Strate originaires

Réponses 2010

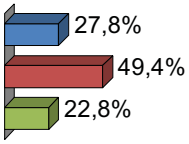
Relationnel habitants

	Nb	% cit.
Très souvent	**25**	**31,6%**
Souvent	**16**	**20,3%**
De temps en temps	**26**	**32,9%**
Rarement	**10**	**12,7%**
Jamais	**2**	**2,5%**
Total	**79**	**100,0%**



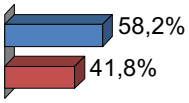
identité originaires (2010)

	Nb	% cit.
oui	**22**	**27,8%**
non	**39**	**49,4%**
ça dépend	**18**	**22,8%**
Total	**79**	**100,0%**



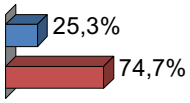
se connaître=faire ensemble (2010)

	Nb	% cit.
connaitre=faire ensemble	**46**	**58,2%**
connaitre diff faire ensemble	**33**	**41,8%**
Total	**79**	**100,0%**



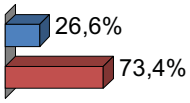
appartenance=originaire (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=originaire	**20**	**25,3%**
appartenance diff originaire	**59**	**74,7%**
Total	**79**	**100,0%**



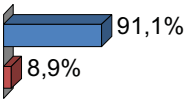
appartenance=grandir (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=grandir	**21**	**26,6%**
appartenance diff grandir	**58**	**73,4%**
Total	**79**	**100,0%**



appartenance=se connaître (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=se connaitre	**72**	**91,1%**
appartenance diff se connaitre	**7**	**8,9%**
Total	**79**	**100,0%**

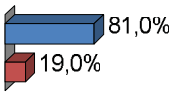


79 observations
Strate originaires

2010

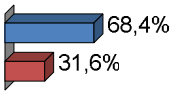
appartenance=faire ensemble (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=faire ensemble	**64**	**81,0%**
appartenance diff faire ensemble	**15**	**19,0%**
Total	**79**	**100,0%**



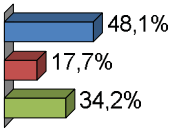
Considération conjoint(2010)

	Nb	% cit.
Plutôt comme un originaire	**54**	**68,4%**
Plutôt comme un non-originaire	**25**	**31,6%**
Total	**79**	**100,0%**



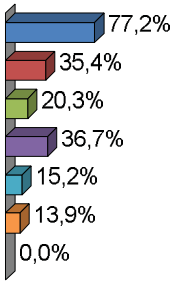
nouvel arrivant (2010)

	Nb	% cit.
oui	**38**	**48,1%**
non	**14**	**17,7%**
ça dépend	**27**	**34,2%**
Total	**79**	**100,0%**



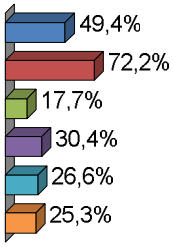
Ca dépend de quoi(2010)

	Nb	% obs.
Des personnes	**61**	**77,2%**
Des évènements passés	**28**	**35,4%**
Des évènements présents	**16**	**20,3%**
Des évolutions possibles	**29**	**36,7%**
De ce que pensent les autres	**12**	**15,2%**
D'être originaire ou pas	**11**	**13,9%**
autre	**0**	**0,0%**
Total	**79**	



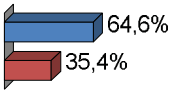
Base raisonnement(2010)

	Nb	% obs.
L'affectif	**39**	**49,4%**
Le vécu	**57**	**72,2%**
L'idéal	**14**	**17,7%**
Le relationnel	**24**	**30,4%**
Le contexte	**21**	**26,6%**
La logique	**20**	**25,3%**
Total	**79**	



Influence origine (2010)

	Nb	% cit.
oui	**51**	**64,6%**
non	**28**	**35,4%**
Total	**79**	**100,0%**



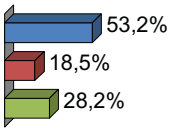
Non-originaires (124 observations)

124 observations
Strate non-originaires

2010

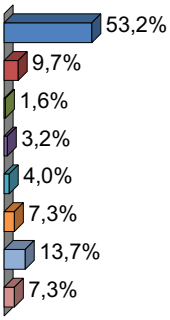
secteur d'habitation

	Nb	% cit.
le bourg	**66**	**53,2%**
gigouzac nord	**23**	**18,5%**
gigouzac sud	**35**	**28,2%**
Total	**124**	**100,0%**



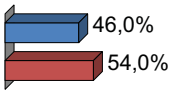
adresse

	Nb	% cit.
le bourg	**66**	**53,2%**
mas de barrade	**12**	**9,7%**
escalmels	**2**	**1,6%**
mas del vent	**4**	**3,2%**
mas de nadal	**5**	**4,0%**
mas de guillaume	**9**	**7,3%**
mas de jouanis	**17**	**13,7%**
mas de guinet	**9**	**7,3%**
Total	**124**	**100,0%**



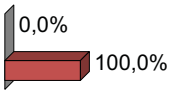
SEXE

	Nb	% cit.
Masculin	**57**	**46,0%**
Féminin	**67**	**54,0%**
Total	**124**	**100,0%**



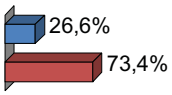
Etes vous originaire du village ?

	Nb	% cit.
Originaires	**0**	**0,0%**
Non-originaires	**124**	**100,0%**
Total	**124**	**100,0%**



conjoint d'originaire

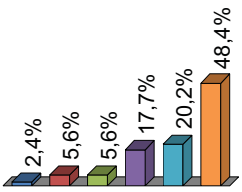
	Nb	% cit.
Conjoint d'originaire	**33**	**26,6%**
Non conjoint d'originaire	**91**	**73,4%**
Total	**124**	**100,0%**



Age (2010)

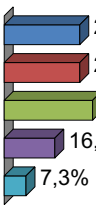
Moyenne = **48,83** Ecart-type = **19,02**

	Nb	% cit.
Moins de 10	**3**	**2,4%**
De 10 à 19	**7**	**5,6%**
De 20 à 29	**7**	**5,6%**
De 30 à 39	**22**	**17,7%**
De 40 à 49	**25**	**20,2%**
50 et plus	**60**	**48,4%**
Total	**124**	**100,0%**



NB_ENFANTS

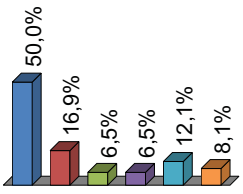
	Nb	% cit.
0	**30**	**24,2%**
1	**30**	**24,2%**
2	**35**	**28,2%**
3	**20**	**16,1%**
4 et plus	**9**	**7,3%**
Total	**124**	**100,0%**



Temps d'installation (2010)

Moyenne = **17,81** Ecart-type = **18,41**

	Nb	% cit.
Moins de 10	**62**	**50,0%**
De 10 à 19	**21**	**16,9%**
De 20 à 29	**8**	**6,5%**
De 30 à 39	**8**	**6,5%**
De 40 à 49	**15**	**12,1%**
50 et plus	**10**	**8,1%**
Total	**124**	**100,0%**



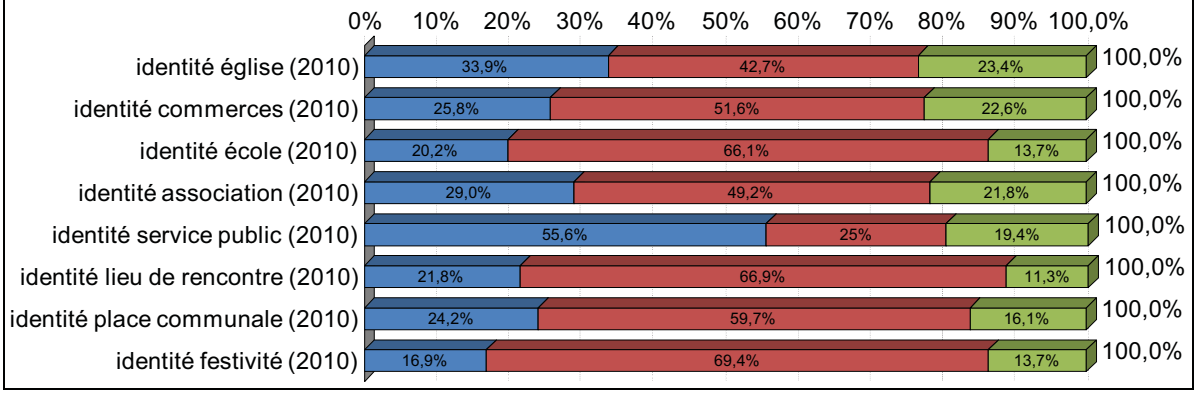
124 observations
Strate non-originaires

2010

Réponses 2010

Mise En Cause Représentation identité communale

	oui		non		ça dépend		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (2010)	**42**	**33,9%**	**53**	**42,7%**	**29**	**23,4%**	**124**	**100,0%**
identité commerces (2010)	**32**	**25,8%**	**64**	**51,6%**	**28**	**22,6%**	**124**	**100,0%**
identité école (2010)	**25**	**20,2%**	**82**	**66,1%**	**17**	**13,7%**	**124**	**100,0%**
identité association (2010)	**36**	**29,0%**	**61**	**49,2%**	**27**	**21,8%**	**124**	**100,0%**
identité service public (2010)	**69**	**55,6%**	**31**	**25,0%**	**24**	**19,4%**	**124**	**100,0%**
identité lieu de rencontre (2010)	**27**	**21,8%**	**83**	**66,9%**	**14**	**11,3%**	**124**	**100,0%**
identité place communale (2010)	**30**	**24,2%**	**74**	**59,7%**	**20**	**16,1%**	**124**	**100,0%**
identité festivité (2010)	**21**	**16,9%**	**86**	**69,4%**	**17**	**13,7%**	**124**	**100,0%**

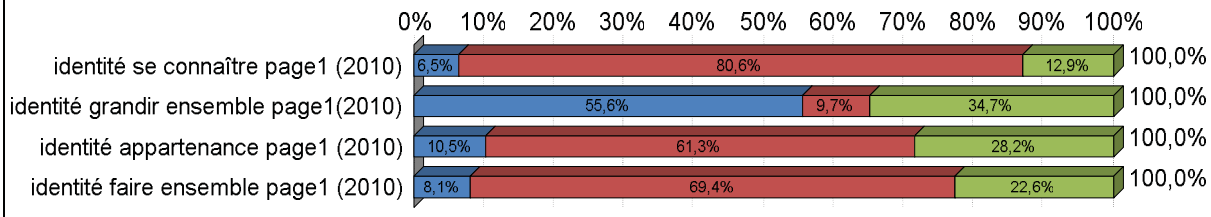


124 observations
Strate non-originaires

2010

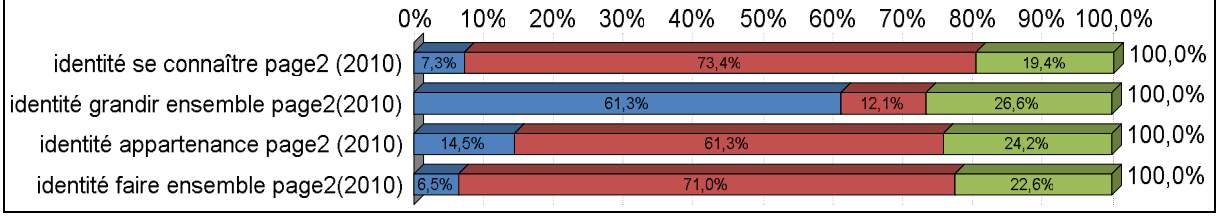
Mise En Cause Représentation identité communale - page 1 -

	oui(p1)		non(p1)		ça dépend(p1)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page1 (2010)	**8**	**6,5%**	**100**	**80,6%**	**16**	**12,9%**	**124**	**100,0%**
identité grandir ensemble page1(2010)	**69**	**55,6%**	**12**	**9,7%**	**43**	**34,7%**	**124**	**100,0%**
identité appartenance page1 (2010)	**13**	**10,5%**	**76**	**61,3%**	**35**	**28,2%**	**124**	**100,0%**
identité faire ensemble page1 (2010)	**10**	**8,1%**	**86**	**69,4%**	**28**	**22,6%**	**124**	**100,0%**



Mise En Cause Représentation identité communale - page 2 -

	oui(p2)		non(p2)		ça dépend(p2)		Total	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page2 (2010)	**9**	**7,3%**	**91**	**73,4%**	**24**	**19,4%**	**124**	**100,0%**
identité grandir ensemble page2(2010)	**76**	**61,3%**	**15**	**12,1%**	**33**	**26,6%**	**124**	**100,0%**
identité appartenance page2 (2010)	**18**	**14,5%**	**76**	**61,3%**	**30**	**24,2%**	**124**	**100,0%**
identité faire ensemble page2(2010)	**8**	**6,5%**	**88**	**71,0%**	**28**	**22,6%**	**124**	**100,0%**



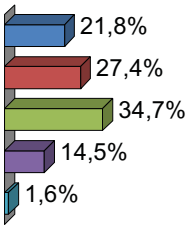
124 observations
Strate non-originaires

2010

Réponses 2010

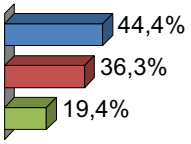
Relationnel habitants

	Nb	% cit.
Très souvent	**27**	**21,8%**
Souvent	**34**	**27,4%**
De temps en temps	**43**	**34,7%**
Rarement	**18**	**14,5%**
Jamais	**2**	**1,6%**
Total	**124**	**100,0%**



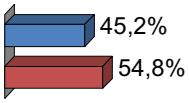
identité originaires (2010)

	Nb	% cit.
oui	**55**	**44,4%**
non	**45**	**36,3%**
ça dépend	**24**	**19,4%**
Total	**124**	**100,0%**



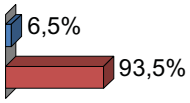
se connaître=faire ensemble (2010)

	Nb	% cit.
connaitre=faire ensemble	**56**	**45,2%**
connaitre diff faire ensemble	**68**	**54,8%**
Total	**124**	**100,0%**



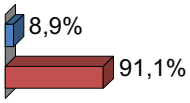
appartenance=originaire (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=originaire	**8**	**6,5%**
appartenance diff originaire	**116**	**93,5%**
Total	**124**	**100,0%**



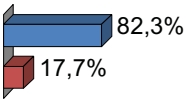
appartenance=grandir (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=grandir	**11**	**8,9%**
appartenance diff grandir	**113**	**91,1%**
Total	**124**	**100,0%**



appartenance=se connaître (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=se connaitre	**102**	**82,3%**
appartenance diff se connaitre	**22**	**17,7%**
Total	**124**	**100,0%**

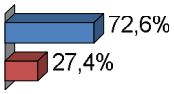


124 observations
Strate non-originaires

2010

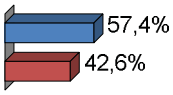
appartenance=faire ensemble (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=faire ensemble	**90**	**72,6%**
appartenance diff faire ensemble	**34**	**27,4%**
Total	**124**	**100,0%**



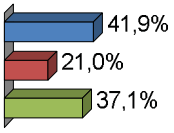
Considération conjoint(2010)

	Nb	% cit.
Plutôt comme un originaire	**70**	**57,4%**
Plutôt comme un non-originaire	**52**	**42,6%**
Total	**122**	**100,0%**



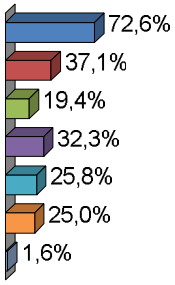
nouvel arrivant (2010)

	Nb	% cit.
oui	**52**	**41,9%**
non	**26**	**21,0%**
ça dépend	**46**	**37,1%**
Total	**124**	**100,0%**



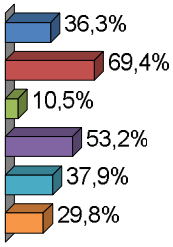
Ca dépend de quoi(2010)

	Nb	% obs.
Des personnes	**90**	**72,6%**
Des évènements passés	**46**	**37,1%**
Des évènements présents	**24**	**19,4%**
Des évolutions possibles	**40**	**32,3%**
De ce que pensent les autres	**32**	**25,8%**
D'être originaire ou pas	**31**	**25,0%**
autre	**2**	**1,6%**
Total	**124**	



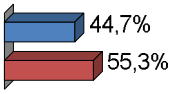
Base raisonnement(2010)

	Nb	% obs.
L'affectif	**45**	**36,3%**
Le vécu	**86**	**69,4%**
L'idéal	**13**	**10,5%**
Le relationnel	**66**	**53,2%**
Le contexte	**47**	**37,9%**
La logique	**37**	**29,8%**
Total	**124**	



Influence origine (2010)

	Nb	% cit.
oui	**55**	**44,7%**
non	**68**	**55,3%**
Total	**123**	**100,0%**

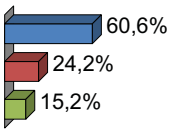


Non-originaires conjoints d'originaires (33 observations)

33 observations 2010
Non-originaires "conjoint d'originaires"

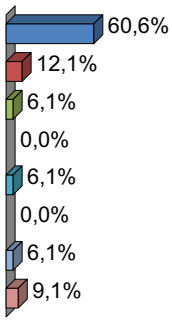
secteur d'habitation

	Nb	% cit.
le bourg	**20**	**60,6%**
gigouzac nord	**8**	**24,2%**
gigouzac sud	**5**	**15,2%**
Total	**33**	**100,0%**



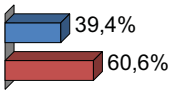
adresse

	Nb	% cit.
le bourg	**20**	**60,6%**
mas de barrade	**4**	**12,1%**
escalmels	**2**	**6,1%**
mas del vent	**0**	**0,0%**
mas de nadal	**2**	**6,1%**
mas de guillaume	**0**	**0,0%**
mas de jouanis	**2**	**6,1%**
mas de guinet	**3**	**9,1%**
Total	**33**	**100,0%**



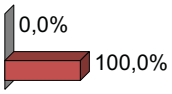
SEXE

	Nb	% cit.
Masculin	**13**	**39,4%**
Féminin	**20**	**60,6%**
Total	**33**	**100,0%**



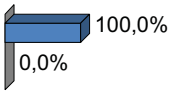
Etes vous originaire du village ?

	Nb	% cit.
Originaires	**0**	**0,0%**
Non-originaires	**33**	**100,0%**
Total	**33**	**100,0%**



conjoint d'originaire

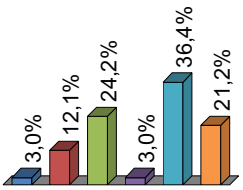
	Nb	% cit.
Conjoint d'originaire	**33**	**100,0%**
Non conjoint d'originaire	**0**	**0,0%**
Total	**33**	**100,0%**



Age (2010)

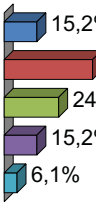
Moyenne = **57,18** Ecart-type = **16,69**

	Nb	% cit.
Moins de 30	**1**	**3,0%**
De 30 à 39	**4**	**12,1%**
De 40 à 49	**8**	**24,2%**
De 50 à 59	**1**	**3,0%**
De 60 à 69	**12**	**36,4%**
70 et plus	**7**	**21,2%**
Total	**33**	**100,0%**



NB_ENFANTS

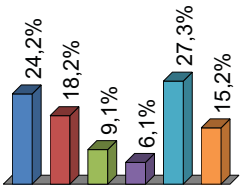
	Nb	% cit.
0	**5**	**15,2%**
1	**13**	**39,4%**
2	**8**	**24,2%**
3	**5**	**15,2%**
4 et plus	**2**	**6,1%**
Total	**33**	**100,0%**



Temps d'installation (2010)

Moyenne = **28,58** Ecart-type = **20,44**

	Nb	% cit.
Moins de 10	**8**	**24,2%**
De 10 à 19	**6**	**18,2%**
De 20 à 29	**3**	**9,1%**
De 30 à 39	**2**	**6,1%**
De 40 à 49	**9**	**27,3%**
50 et plus	**5**	**15,2%**
Total	**33**	**100,0%**

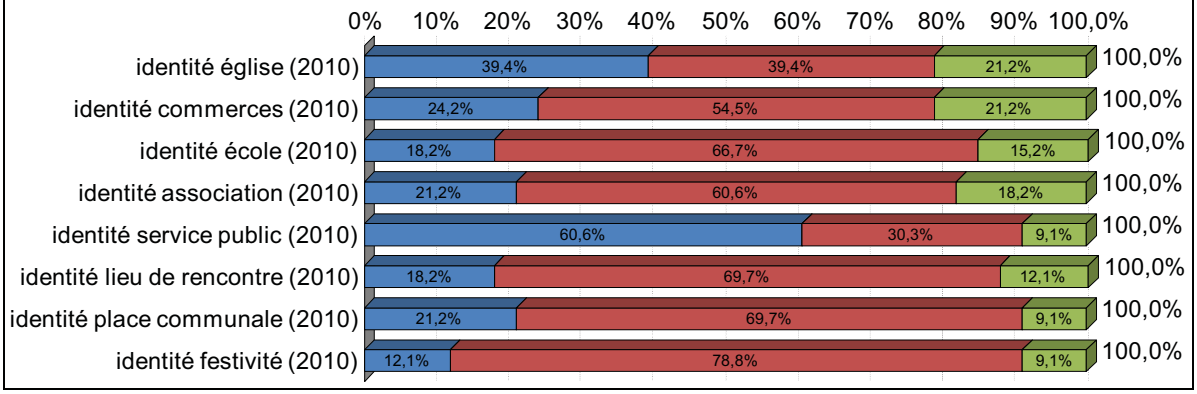


33 observations 2010
Non-originaires "conjoint d'originaires"

Réponses 2010

Mise En Cause Représentation identité communale

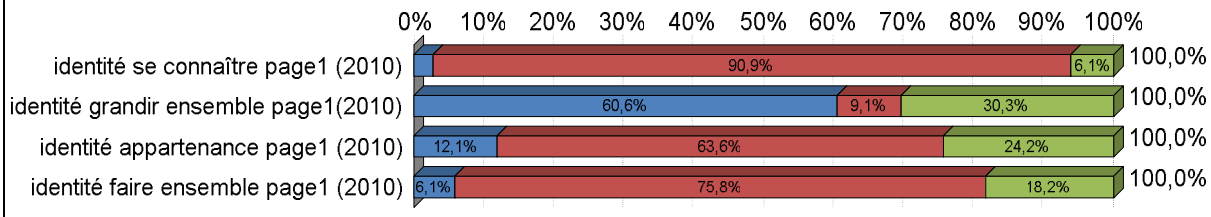
	oui		non		ça dépend		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (2010)	**13**	**39,4%**	**13**	**39,4%**	**7**	**21,2%**	**33**	**100,0%**
identité commerces (2010)	**8**	**24,2%**	**18**	**54,5%**	**7**	**21,2%**	**33**	**100,0%**
identité école (2010)	**6**	**18,2%**	**22**	**66,7%**	**5**	**15,2%**	**33**	**100,0%**
identité association (2010)	**7**	**21,2%**	**20**	**60,6%**	**6**	**18,2%**	**33**	**100,0%**
identité service public (2010)	**20**	**60,6%**	**10**	**30,3%**	**3**	**9,1%**	**33**	**100,0%**
identité lieu de rencontre (2010)	**6**	**18,2%**	**23**	**69,7%**	**4**	**12,1%**	**33**	**100,0%**
identité place communale (2010)	**7**	**21,2%**	**23**	**69,7%**	**3**	**9,1%**	**33**	**100,0%**
identité festivité (2010)	**4**	**12,1%**	**26**	**78,8%**	**3**	**9,1%**	**33**	**100,0%**



33 observations 2010
Non-originaires "conjoint d'originaires"

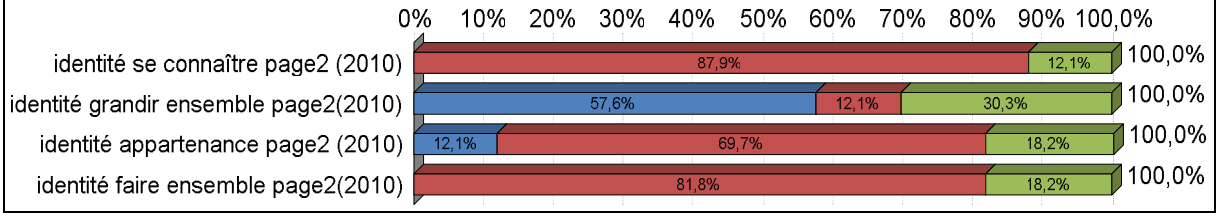
Mise En Cause Représentation identité communale - page 1 -

	oui(p1)		non(p1)		ça dépend(p1)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page1 (2010)	**1**	**3,0%**	**30**	**90,9%**	**2**	**6,1%**	**33**	**100,0%**
identité grandir ensemble page1(2010)	**20**	**60,6%**	**3**	**9,1%**	**10**	**30,3%**	**33**	**100,0%**
identité appartenance page1 (2010)	**4**	**12,1%**	**21**	**63,6%**	**8**	**24,2%**	**33**	**100,0%**
identité faire ensemble page1 (2010)	**2**	**6,1%**	**25**	**75,8%**	**6**	**18,2%**	**33**	**100,0%**



Mise En Cause Représentation identité communale - page 2 -

	oui(p2)		non(p2)		ça dépend(p2)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page2 (2010)	**0**	**0,0%**	**29**	**87,9%**	**4**	**12,1%**	**33**	**100,0%**
identité grandir ensemble page2(2010)	**19**	**57,6%**	**4**	**12,1%**	**10**	**30,3%**	**33**	**100,0%**
identité appartenance page2 (2010)	**4**	**12,1%**	**23**	**69,7%**	**6**	**18,2%**	**33**	**100,0%**
identité faire ensemble page2(2010)	**0**	**0,0%**	**27**	**81,8%**	**6**	**18,2%**	**33**	**100,0%**

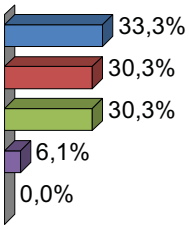


33 observations 2010
Non-originaires "conjoint d'originaires"

Réponses 2010

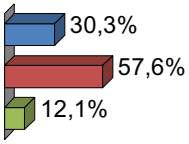
Relationnel habitants

	Nb	% cit.
Très souvent	**11**	**33,3%**
Souvent	**10**	**30,3%**
De temps en temps	**10**	**30,3%**
Rarement	**2**	**6,1%**
Jamais	**0**	**0,0%**
Total	**33**	**100,0%**



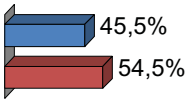
identité originaires (2010)

	Nb	% cit.
oui	**10**	**30,3%**
non	**19**	**57,6%**
ça dépend	**4**	**12,1%**
Total	**33**	**100,0%**



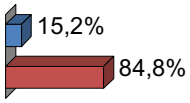
se connaître=faire ensemble (2010)

	Nb	% cit.
connaitre=faire ensemble	**15**	**45,5%**
connaitre diff faire ensemble	**18**	**54,5%**
Total	**33**	**100,0%**



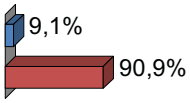
appartenance=originaire (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=originaire	**5**	**15,2%**
appartenance diff originaire	**28**	**84,8%**
Total	**33**	**100,0%**



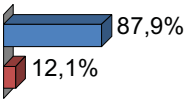
appartenance=grandir (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=grandir	**3**	**9,1%**
appartenance diff grandir	**30**	**90,9%**
Total	**33**	**100,0%**



appartenance=se connaître (2010)

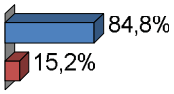
	Nb	% cit.
appartenance=se connaitre	**29**	**87,9%**
appartenance diff se connaitre	**4**	**12,1%**
Total	**33**	**100,0%**



33 observations 2010
Non-originaires "conjoint d'originaires"

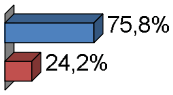
appartenance=faire ensemble (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=faire ensemble	**28**	**84,8%**
appartenance diff faire ensemble	**5**	**15,2%**
Total	**33**	**100,0%**



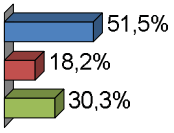
Considération conjoint(2010)

	Nb	% cit.
Plutôt comme un originaire	**25**	**75,8%**
Plutôt comme un non-originaire	**8**	**24,2%**
Total	**33**	**100,0%**



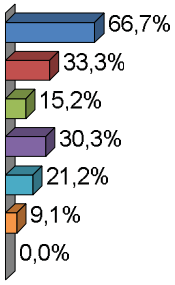
nouvel arrivant (2010)

	Nb	% cit.
oui	**17**	**51,5%**
non	**6**	**18,2%**
ça dépend	**10**	**30,3%**
Total	**33**	**100,0%**



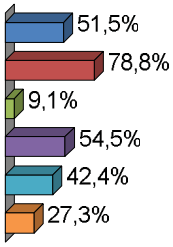
Ca dépend de quoi(2010)

	Nb	% obs.
Des personnes	**22**	**66,7%**
Des évènements passés	**11**	**33,3%**
Des évènements présents	**5**	**15,2%**
Des évolutions possibles	**10**	**30,3%**
De ce que pensent les autres	**7**	**21,2%**
D'être originaire ou pas	**3**	**9,1%**
autre	**0**	**0,0%**
Total	**33**	



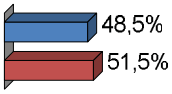
Base raisonnement(2010)

	Nb	% obs.
L'affectif	**17**	**51,5%**
Le vécu	**26**	**78,8%**
L'idéal	**3**	**9,1%**
Le relationnel	**18**	**54,5%**
Le contexte	**14**	**42,4%**
La logique	**9**	**27,3%**
Total	**33**	



Influence origine (2010)

	Nb	% cit.
oui	**16**	**48,5%**
non	**17**	**51,5%**
Total	**33**	**100,0%**

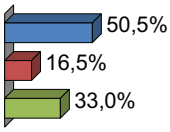


Non-originaires non conjoints d'originaires (91 observations)

91 observations 2010
Non-originaires "non conjoint d'originaire"

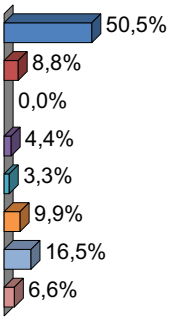
secteur d'habitation

	Nb	% cit.
le bourg	**46**	**50,5%**
gigouzac nord	**15**	**16,5%**
gigouzac sud	**30**	**33,0%**
Total	**91**	**100,0%**



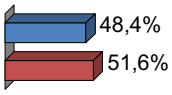
adresse

	Nb	% cit.
le bourg	**46**	**50,5%**
mas de barrade	**8**	**8,8%**
escalmels	**0**	**0,0%**
mas del vent	**4**	**4,4%**
mas de nadal	**3**	**3,3%**
mas de guillaume	**9**	**9,9%**
mas de jouanis	**15**	**16,5%**
mas de guinet	**6**	**6,6%**
Total	**91**	**100,0%**



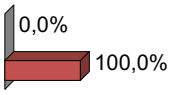
SEXE

	Nb	% cit.
Masculin	**44**	**48,4%**
Féminin	**47**	**51,6%**
Total	**91**	**100,0%**



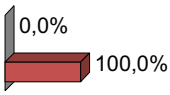
Etes vous originaire du village ?

	Nb	% cit.
Originaires	**0**	**0,0%**
Non-originaires	**91**	**100,0%**
Total	**91**	**100,0%**



conjoint d'originaire

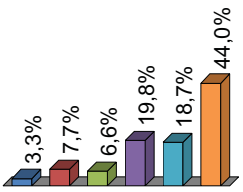
	Nb	% cit.
Conjoint d'originaire	**0**	**0,0%**
Non conjoint d'originaire	**91**	**100,0%**
Total	**91**	**100,0%**



Age (2010)

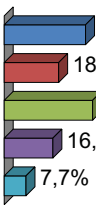
Moyenne = **45,80** Ecart-type = **18,99**

	Nb	% cit.
Moins de 10	**3**	**3,3%**
De 10 à 19	**7**	**7,7%**
De 20 à 29	**6**	**6,6%**
De 30 à 39	**18**	**19,8%**
De 40 à 49	**17**	**18,7%**
50 et plus	**40**	**44,0%**
Total	**91**	**100,0%**



NB_ENFANTS

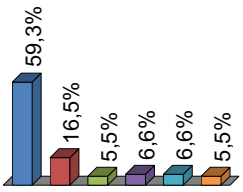
	Nb	% cit.
0	**25**	**27,5%**
1	**17**	**18,7%**
2	**27**	**29,7%**
3	**15**	**16,5%**
4 et plus	**7**	**7,7%**
Total	**91**	**100,0%**



Temps d'installation (2010)

Moyenne = **13,91** Ecart-type = **16,03**

	Nb	% cit.
Moins de 10	**54**	**59,3%**
De 10 à 19	**15**	**16,5%**
De 20 à 29	**5**	**5,5%**
De 30 à 39	**6**	**6,6%**
De 40 à 49	**6**	**6,6%**
50 et plus	**5**	**5,5%**
Total	**91**	**100,0%**

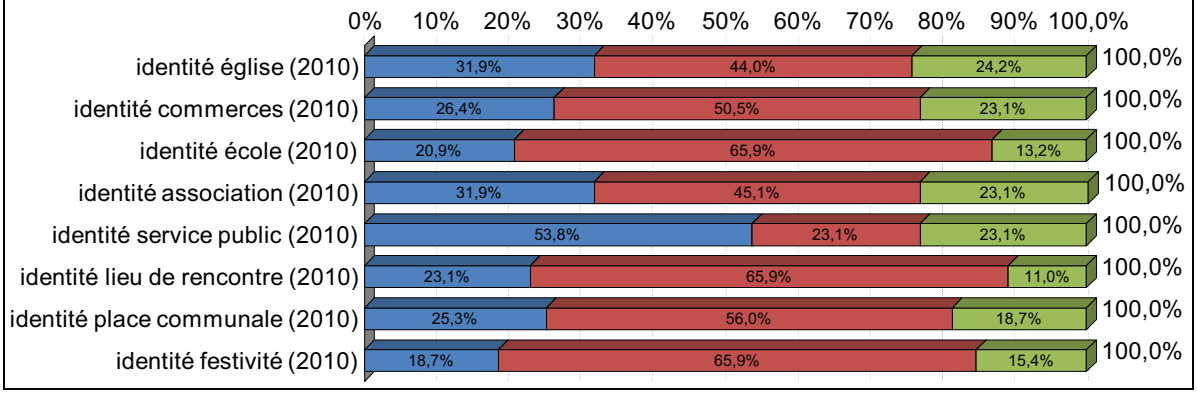


91 observations 2010
Non-originaires "non conjoint d'originaire"

Réponses 2010

Mise En Cause Représentation identité communale

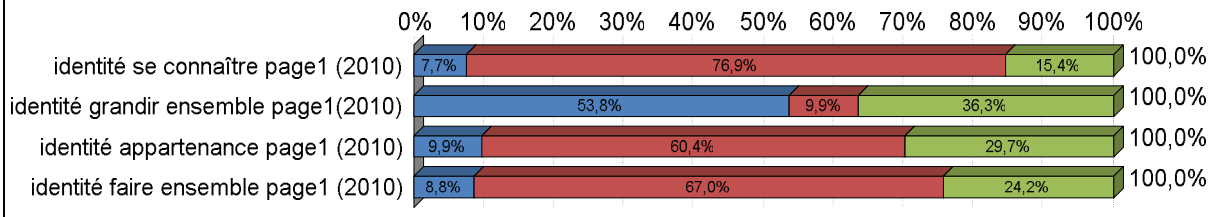
	oui		non		ça dépend		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité église (2010)	**29**	**31,9%**	**40**	**44,0%**	**22**	**24,2%**	**91**	**100,0%**
identité commerces (2010)	**24**	**26,4%**	**46**	**50,5%**	**21**	**23,1%**	**91**	**100,0%**
identité école (2010)	**19**	**20,9%**	**60**	**65,9%**	**12**	**13,2%**	**91**	**100,0%**
identité association (2010)	**29**	**31,9%**	**41**	**45,1%**	**21**	**23,1%**	**91**	**100,0%**
identité service public (2010)	**49**	**53,8%**	**21**	**23,1%**	**21**	**23,1%**	**91**	**100,0%**
identité lieu de rencontre (2010)	**21**	**23,1%**	**60**	**65,9%**	**10**	**11,0%**	**91**	**100,0%**
identité place communale (2010)	**23**	**25,3%**	**51**	**56,0%**	**17**	**18,7%**	**91**	**100,0%**
identité festivité (2010)	**17**	**18,7%**	**60**	**65,9%**	**14**	**15,4%**	**91**	**100,0%**



91 observations 2010
Non-originaires "non conjoint d'originaire"

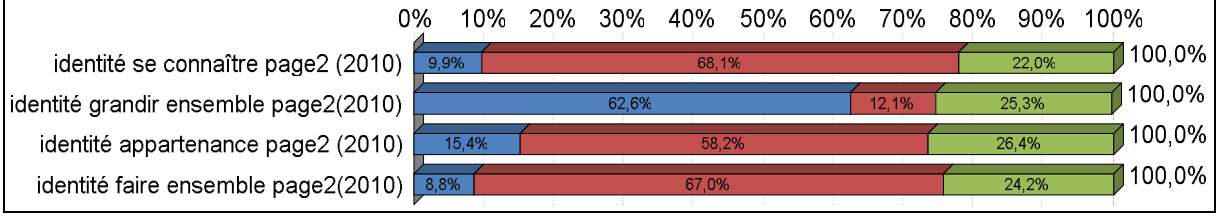
Mise En Cause Représentation identité communale - page 1 -

	oui(p1)		non(p1)		ça dépend(p1)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page1 (2010)	**7**	**7,7%**	**70**	**76,9%**	**14**	**15,4%**	**91**	**100,0%**
identité grandir ensemble page1(2010)	**49**	**53,8%**	**9**	**9,9%**	**33**	**36,3%**	**91**	**100,0%**
identité appartenance page1 (2010)	**9**	**9,9%**	**55**	**60,4%**	**27**	**29,7%**	**91**	**100,0%**
identité faire ensemble page1 (2010)	**8**	**8,8%**	**61**	**67,0%**	**22**	**24,2%**	**91**	**100,0%**



Mise En Cause Représentation identité communale - page 2 -

	oui(p2)		non(p2)		ça dépend(p2)		**Total**	
	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.	N	% cit.
identité se connaître page2 (2010)	**9**	**9,9%**	**62**	**68,1%**	**20**	**22,0%**	**91**	**100,0%**
identité grandir ensemble page2(2010)	**57**	**62,6%**	**11**	**12,1%**	**23**	**25,3%**	**91**	**100,0%**
identité appartenance page2 (2010)	**14**	**15,4%**	**53**	**58,2%**	**24**	**26,4%**	**91**	**100,0%**
identité faire ensemble page2(2010)	**8**	**8,8%**	**61**	**67,0%**	**22**	**24,2%**	**91**	**100,0%**

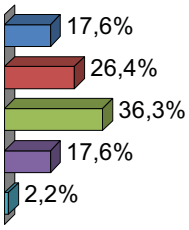


91 observations 2010
Non-originaires "non conjoint d'originaire"

Réponses 2010

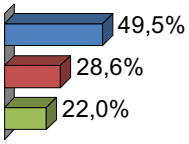
Relationnel habitants

	Nb	% cit.
Très souvent	**16**	**17,6%**
Souvent	**24**	**26,4%**
De temps en temps	**33**	**36,3%**
Rarement	**16**	**17,6%**
Jamais	**2**	**2,2%**
Total	**91**	**100,0%**



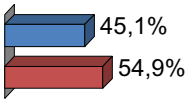
identité originaires (2010)

	Nb	% cit.
oui	**45**	**49,5%**
non	**26**	**28,6%**
ça dépend	**20**	**22,0%**
Total	**91**	**100,0%**



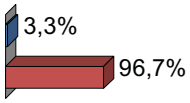
se connaître=faire ensemble (2010)

	Nb	% cit.
connaitre=faire ensemble	**41**	**45,1%**
connaitre diff faire ensemble	**50**	**54,9%**
Total	**91**	**100,0%**



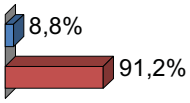
appartenance=originaire (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=originaire	**3**	**3,3%**
appartenance diff originaire	**88**	**96,7%**
Total	**91**	**100,0%**



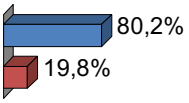
appartenance=grandir (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=grandir	**8**	**8,8%**
appartenance diff grandir	**83**	**91,2%**
Total	**91**	**100,0%**



appartenance=se connaître (2010)

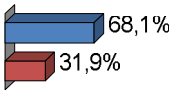
	Nb	% cit.
appartenance=se connaitre	**73**	**80,2%**
appartenance diff se connaitre	**18**	**19,8%**
Total	**91**	**100,0%**



91 observations 2010
Non-originaires "non conjoint d'originaire"

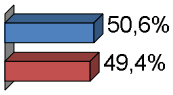
appartenance=faire ensemble (2010)

	Nb	% cit.
appartenance=faire ensemble	**62**	**68,1%**
appartenance diff faire ensemble	**29**	**31,9%**
Total	**91**	**100,0%**



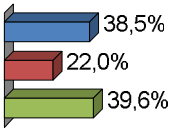
Considération conjoint(2010)

	Nb	% cit.
Plutôt comme un originaire	**45**	**50,6%**
Plutôt comme un non-originaire	**44**	**49,4%**
Total	**89**	**100,0%**



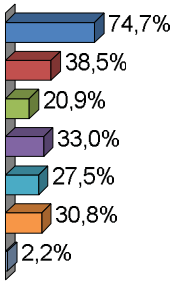
nouvel arrivant (2010)

	Nb	% cit.
oui	**35**	**38,5%**
non	**20**	**22,0%**
ça dépend	**36**	**39,6%**
Total	**91**	**100,0%**



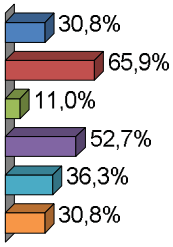
Ca dépend de quoi(2010)

	Nb	% obs.
Des personnes	**68**	**74,7%**
Des évènements passés	**35**	**38,5%**
Des évènements présents	**19**	**20,9%**
Des évolutions possibles	**30**	**33,0%**
De ce que pensent les autres	**25**	**27,5%**
D'être originaire ou pas	**28**	**30,8%**
autre	**2**	**2,2%**
Total	**91**	



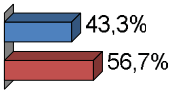
Base raisonnement(2010)

	Nb	% obs.
L'affectif	**28**	**30,8%**
Le vécu	**60**	**65,9%**
L'idéal	**10**	**11,0%**
Le relationnel	**48**	**52,7%**
Le contexte	**33**	**36,3%**
La logique	**28**	**30,8%**
Total	**91**	



Influence origine (2010)

	Nb	% cit.
oui	**39**	**43,3%**
non	**51**	**56,7%**
Total	**90**	**100,0%**



Annexe n°6

Tableau de catégorisation : Représentation d'un originaire

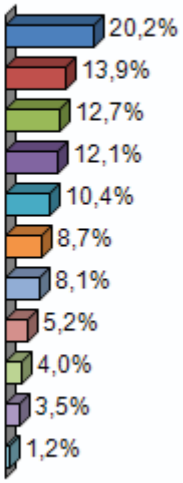
Racines	- Autochtone / Aborigène - Celui qui est de - Certaines grosses familles - Du cru - Du pays - Enfant du pays - Enraciné - Famille(s) - Générations - Gens d'ici - Gigouzacois de souche - Il est d'ici - Indigène - Là avant les autres - Le nom - Lien de parenté	- Lotois - Moi - Naissance - Naître dans le village - Natif de - Natif du village - Né là - Né dans le village - Notre - Parents famille au village - Racines - Sa famille vient de là - Son nom se rapporte au village - Un gars de chez nous - Venir pour les attaches - Vieilles familles
Rural	- Age - Authentique - Campagnard - Ferme - Les anciens - Maison territoire - Maisons typiques - Paysan - Propriétaires	- Rude - Rural / ruralité / ruraux - Rustique - Sédentarité - Terrien - Typique - Vieillesse - Vieillir - Vieux
Us et coutumes	- Accent - Attachés à leurs morts - Connaître traditions - Défense de certaines valeurs - Expression orale - Façon de parler s'exprimer - Fidèle au coutumes et traditions - Habitudes de vie - Le parler - Leurs coutumes	- Look - Patois - Religion - Respect des coutumes et traditions - Rituels - S'asseoir - Se recueillir avec ses morts - Tenue vestimentaire - Tradition
Ancrage Territorial	- Aimer - A l'aise dans le village - Aime son village - Amour de leur village - Amour du patrimoine - Attaché (à leur terre)	- Dévoué pour le village - Fiers de leur village - Fierté d'appartenir au village - Impossibilité de s'attacher à un autre village - Indéracinables

	- Attaché à son clocher - Attaché à l'environnement - Attaché au patrimoine - Attachement aux lieux / au sol - Attachement au village - Attachement viscéral	- Les personnalités - Maison territoire - Malheureux s'il ne voit plus son clocher - Osmose avec le milieu local - Revient chaque année avec plaisir - Sécurisé - Sentiment de fierté
Pratique et territoire	- Centre bourg - Chasseur / Champignons - Connaissance du milieu local - Connaissance du territoire - Connaissance des lieux - Connaissance du pays - Connaissent les astuces sur les personnes et les recoins - Connaître les endroits - Conserver le patrimoine - Défense du patrimoine	- Leur connaissance du pays pour en parler - Monument aux morts - Omniprésence - Patrimoine - Préservation du village - Proximité - Soigner son village - Tranquillité - Travailleur
Détenteur du savoir	- Attaché aux souvenirs du passé - Connait les histoires du pays - Connaissance de l'histoire - Connaissance sur le village - Connait tout de l'origine du village - Connait tout des anciens - Détenteur du savoir, de l'histoire - Histoire - Le patriarche / Le sage	- Mémoire - Savoir du village - Souvenirs - Susceptible de faire revivre la mémoire du village - Témoin du passé - Transmet l'histoire - Transmettre - Transmission aux nouvelles générations
Vécu commun	- Appartenance - Appartenance à un groupe - A toujours vécu dans le village - A vécu jeune au village - A vécu l'histoire - Avoir vécu son enfance au village - Ecole - Enfance - Etre allé dans l'école du village - Grandir dans ce village - Grandir ensemble	- Histoire commune - La supposition qu'il me ressemble foncièrement - Noyau - Partage - Patrimoine commun - Repères - Souvenirs d'enfance - Vécu avec les jeunes du village - Vécu commun - Y construire sa vie jeune
Relationnel positif	- Accueillant - Agréable - Aimable - Amitié - Amour - Amusant - Bien - Boute-en-train	- Festif - Fêtard - Fidélité - Généreux - Gentil - Gentillesse - Honnête - Hospitalité

	- Chaleureux - Clairvoyant - Communicatif - Confiance - Convivial - Convivialité - Curieux - Dévouement - Discret - Disponible - Enrichissant - Entraide - Etre juste / juste	- Humour - Intéressant - Joyeux - Ouvert aux autres - Paisible - Politesse (dit toujours bonjour) - Respect de l'autre - Sagesse - Serviable - Solidaire - Sympa - Vivant - Volonté
Relationnel négatif	- Borné - Casanier - Chauvin - Commère - Curiosité envers les non-originaires - Du mal à faire le 1er pas - Egoïste - Esprit de clocher - Faut pas les embêter - Faux-cul - Fermé aux autres - Fier - Fixé - Intolérant - Jugement - Méfiant - Méfiance	- Menteur hypocrite - N'acceptent personne de l'extérieur - Observateur - Pas accueillant - Pas besoin des autres - Personnel - Possessif - Possession du village - Potinier - Rancunier - Renfermés - Replié - Rude - Sentiment de supériorité - Se sent un peu trop chez lui - Solidaires entre eux - Traitres
Interconnaissance	- Attachement aux personnes - Connaissance - Connaissance des gens - Connaissance des familles	- Connaissance de tout ce qui s'y passe - Connaître - Tout le monde le connait / Connu
Implication	- Actions menées pour le village - Animateur (du village) - A une activité dans le village - Bénévolat - Discute explique - Dynamique - Le maire / les adjoints	- Ouverture - Participant à la vie du village - Participation - Représentant - S'investit dans le village

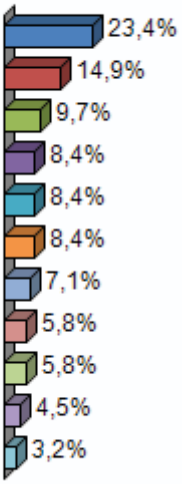
assoc 1

	Nb	% cit.
racines	35	20,2%
rel_neg	24	13,9%
rural	22	12,7%
rel_pos	21	12,1%
savoir	18	10,4%
us_coutumes	15	8,7%
anc_terr	14	8,1%
vécu_com	9	5,2%
interconn	7	4,0%
prat_terr	6	3,5%
implication	2	1,2%
Total	**173**	**100,0%**



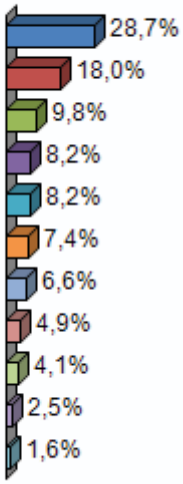
assoc 2

	Nb	% cit.
rel_pos	36	23,4%
rel_neg	23	14,9%
racines	15	9,7%
savoir	13	8,4%
us_coutumes	13	8,4%
vécu_com	13	8,4%
rural	11	7,1%
anc_terr	9	5,8%
prat_terr	9	5,8%
implication	7	4,5%
interconn	5	3,2%
Total	**154**	**100,0%**



assoc 3

	Nb	% cit.
rel_pos	35	28,7%
rel_neg	22	18,0%
us_coutumes	12	9,8%
racines	10	8,2%
savoir	10	8,2%
implication	9	7,4%
anc_terr	8	6,6%
vécu_com	6	4,9%
prat_terr	5	4,1%
rural	3	2,5%
interconn	2	1,6%
Total	**122**	**100,0%**



Annexe n°7

Tableau de catégorisation : Représentation d'un non-originaire

Etranger	- Citoyen du monde / Circulation - Déracinés - En dehors - Etranger - Etranger au village / à la mémoire commune - Exilé volontaire - Expatrié - Gens de la ville - Il est de la ville - Immigré / Migrant - Inconnu - Intrus - L'autre - Mais il n'est pas d'ici	- N'a aucun attachement au village - Nordiste - N'a pas de famille au village - Né ailleurs - On le connait pas - On en fait pas partie - Parachuté - Parisien - Pas d'ici - Pas né là - Pas né dans le village - Pièce rapportée - Reporté / Importé - Sans lien avec le village
Différent	- Accent - Accent bizarre - Autre chose - Cosmopolite - Couleur de peau - Culture différente - Différent - Drôle d'oiseau - Etrange - Façon de vivre - Habitudes (d'autres) - Histoire et vécu différents - Incompréhensible - La même langue n'est pas pareille	- Langue - L'inverse au début - Look - Mentalité - Opposé - Original - Pas le même accent - Pas les mêmes traditions - Racines différentes - Repères différents - Sa parole est différente - Spécimen différent - Voiture
Implication	- Bénévole association - Bouge pas trop - Envie de s'investir - Faire des activités ensemble - Ne s'investit pas	- Ne va pas aux fêtes - Non impliqué - Non participant - Participer aux activités - Pas investit - S'investir
Nouveauté	- A connaître - Agrandissement - Apporter quelque chose de nouveau / spécificité	- Idées nouvelles - Jeune / Jeunesse / Jeunes couples - Nouveau (venu) / Nouvel arrivé / Nouvelle population

	- Avenir - Curieux - Curieux de la découverte - Curiosité - Découverte - De la vie pour le village - Enrichissement - Etonné / Etonnement	- Œil neuf - Redonner un coup de jeune - Renouvellement - Sang neuf
Non-Appartenance	- Adopter les us et coutumes - Attachement différent - Difficultés à faire sa place - Doryphore - Envahisseur - Gênant - Ne fait pas partie de la communauté	- Ne pas se sentir du village - Pas à sa place - Pas d'appartenance - Peut s'attacher à un autre village - Pourquoi t'es venu ici - Sentiment de rejet - Touriste / Vacancier
Ignorance	- Aucun souvenir d'enfance - Aucun vécu partagé - Connait moins d'endroits - Ignorance des us et coutumes - N'a aucune connaissance - N'a jamais vécu au village - N'a pas vécu jeune au village - Ne connait rien	- Ne connait pas l'histoire - Ne connaissent pas la situation du village - Ne fait pas partie des amis d'enfance - Ne peuvent pas savoir l'histoire commune - Non connaissance - Pas allé à l'école du village - Pas de souvenirs jeune
Intégration	- Adaptation - A intégrer - A part - A part des autres - Apprentissage de l'histoire - Bienvenus - Connaissance - Désir de le connaître - Envie d'être adoptés - Font + facilement connaissance entre eux - Insertion - Intégration / Effort de / Force d' - Intégration par les associations - Intégration réussie	- Mal accepté - Mal vu - Ne pas s'imposer - Ne s'intègre pas toujours facilement - Ne veut pas s'intégrer - S'adapter (aux coutumes) - Sans désir d'intégrer la communauté - Se lient + facilement entre eux qu'avec les originaires - Toujours jugé - Un plus s'il s'intègre - Victime d'injustice - Volonté de s'intégrer - Volonté d'intégration
Lien au territoire	- A choisi le village - Aimer le village - Amour des lieux - Amour pour le village	- Pas peur du monde rural - Plaisir des yeux - Qui aime les vieilles pierres - Recherche de la qualité de vie

	- Apprécie la beauté du village - Citadin - Découvrir la ruralité - Envie de s'approprier un lieu - Locataire - Maison dortoir / neuve - Ne respecte pas son environnement - Ne veulent pas de contact - Néo-rural	- Recherche d'une qualité de vie à travers les gens et les lieux - Recherche de l'économie - Renfermé chez eux - Respect de l'histoire - Se clôture - Se plaire - Vivent dedans - Vie comme en ville - Vient piller le terroir
Relationnel négatif	- Circonspect - Clan isolé - Comportement maladroit - Conquérant - Craintif - Décalé - Déçu / déception - Distant / Distance - Egoïsme - Eléphant dans 1 magasin de porcelaine - En retrait - Exclus - Froid - Froideur - Hautains - Inattention à la culture du village - Ingratitude - Isolé - Isolement - Méfiant - Manque d'intérêt pour les personnes	- Manque de relationnel avec les originaires - Manque de relationnel avec le village - Méfiance - Ne respecte pas les autres - Nombriliste - Non respect de certaines coutumes du village - Orgueilleux au début - Parfois en retrait - Parle à personne - Pas de sourire - Pas discret - Pas ouvert aux autres - Pense parfois faire mieux que les originaires - Peur du rejet - Peureux - Prétentieux - Profiteur du bien d'autrui - Râleurs - Renfermé - Timide - Tout permis - Vie en retrait
Relationnel positif	- Agréable - Apprécie l'ambiance du village - Apprécie la mentalité - Avenant - Bavard - Compréhension - Contact spontané avec les habitants du village - Courage - Diplomatie - Envie de partager - Extraverti	- Observateur - Ouvert / + ouvert - Ouverture d'esprit - Ouverture sur les gens - Partage - Patience - Préservé - Rendre service - Respect des personnes / Respect par principe - Serviable - Sociable

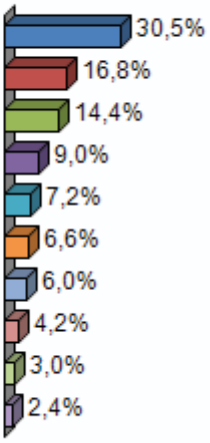
- Festif	- Solidaire
- Gentillesse	- Vivant
- Humain	- Volontaire
- Intéressé	- Volonté de partager son expérience et son vécu

Restent (cités 1 fois) :

Pauvre ou riche Gigouzacois Foyer naturel Artiste
Mélange de mentalité Se présente en faisant référence à des connaissances du village

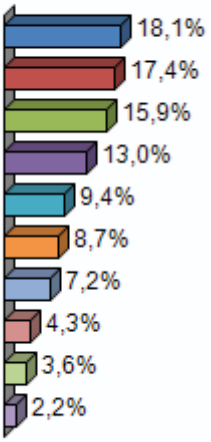
assoc 1

	Nb	% cit.
étranger	51	30,5%
rel_neg	28	16,8%
intégration	24	14,4%
nouveauté	15	9,0%
différent	12	7,2%
rel_pos	11	6,6%
lien_terr	10	6,0%
ignorance	7	4,2%
non_app	5	3,0%
implication	4	2,4%
Total	167	100,0%



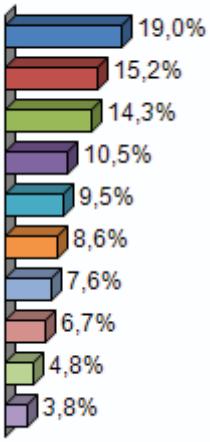
assoc 2

	Nb	% cit.
rel_neg	25	18,1%
étranger	24	17,4%
intégration	22	15,9%
rel_pos	18	13,0%
nouveauté	13	9,4%
différent	12	8,7%
lien_terr	10	7,2%
ignorance	6	4,3%
non_app	5	3,6%
implication	3	2,2%
Total	138	100,0%



assoc 3

	Nb	% cit.
rel_pos	20	19,0%
rel_neg	16	15,2%
différent	15	14,3%
étranger	11	10,5%
nouveauté	10	9,5%
intégration	9	8,6%
non_app	8	7,6%
lien_terr	7	6,7%
implication	5	4,8%
ignorance	4	3,8%
Total	105	100,0%



Annexe n°8

Tableau de catégorisation : Représentation de l'identité communale

Solidarité	- Compter les uns sur les autres - Entraide (entre habitants) - Solidarité	- Solidaire - Soutien / présence
Chauvinisme	- Chauvinisme / Chauvin - Discrimination	- Elégance - Fierté / fier de son village
Appartenance	- Appartenance - Attachement (fort) - Bien intégré - Communauté - Désir de faire évoluer cette appartenance communale - Ensemble - Faire partie - Groupe / groupé / grouper	- Identification - Identité par quartier - Inclusion - Intégration - Micro société - Passion - Place - Reconnaissance - Sentiment d'appartenance - Sentiment de ne pas être intégré
Festif	- Ambiance - Animé - Apéro - Boire le verre de l'amitié - Festivités - Fêtes du village / Fête	- Loisirs - Pétanque - Rien à faire - S'amuser - Se retrouver - Sorties ensemble - Vivant
Racines	- Âge - D'ici / Je suis de... - Enfance - Famille(s) - Familial - Familier - Jeunesse - Liens familiaux - Les anciens	- « Les imbéciles heureux qui sont nés quelque part » - Mieux vaut un petit chez soi qu'un grand chez les autres - On est chez soi - Naissance (extrait de) - Noyau central - Noyau convivial - Originaires - Origines (familiales) - Racines / Besoin de racines / Racines paysannes / Racines familiales
Us et Coutumes	- Connaissance (de la mentalité) - Culture - Entre initiés	- Patois - Traditions
Mémoire	- Commémoration - Connait tout	- Mémoire - Souvenirs

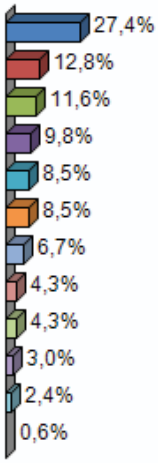
	- Histoire (commune) - Historique	- Transmission de la mémoire - Transmission orale de génération en génération
Politique	- Conseil municipal - Elections municipales - Mairie / Le maire	- Municipalité - Vie officielle
Territoire	- Aimer son village - Beau village - Café - Cimetière - Connaître le village / les lieux - Développement - Ecole - Eglise - Epicerie - Fleuri - Fréquentation des lieux publics - Gigouzac - Image du village - Joli village très agréable - Le cantonnier	- Lieux de rencontre (commerces) - Lieux de vie - Patrimoine à préserver - Patrimoine architectural - Patrimoine commun - Patrimoine monument - Place du village - Regard extérieur - Ruisseau - Ruralité - Son de la cloche - Terre / Terroir - Topographie des lieux - Village
Qualité de vie	- Agréable - Aimer la tranquillité du village - Bien vivre - Bien - Bien-être - Bonheur - Ennui	- Harmonie dans la diversité - Joie de vivre - Joie de vivre dans notre village - Liberté - Plaisir d'y vivre - Tranquille - Tranquillité
Vécu commun	- Construire / Construction - Etre bien ensemble - Partage entre générations - Partager le même lieu - Vécu ensemble	- Vie commune (en société) - Vie du village - Vivre ensemble - Voisins - Voisinage (vivre en)
Relationnel	- Accueil / Accueillant - Amabilité - Amis - Amitié - Bonne humeur - Chaleureux - Communication - Complicité - Connaître les gens - Contact - Convivial / Convivialité - Dévouement - Discussion - Disponibilité - Echange(s)(r)	- Guerres de clocher - Information - Jovial - Les habitants (aimer les rencontrer) - Lien / Lien social - Mauvaise mentalité - Neutralité - Ouverture (Etre ouvert aux autres) - Partage - Protection tolérance - Relation / Relationnel - Rencontre - Réseau (social) - Respect(er) (des habitudes de chacun)

	- Echange affectif - Egalité - Entente - Envieux - Fraternité - Gentillesse	- Se connaître - Se faire connaître - Se retrouver - Simplicité - Sociabilité - Trait d'union - Volonté
Faire ensemble	- Activités - Agir ensemble - Animer - Associations / Associations diverses - Décisions communes - Dynamisme - Implication	- Engagement - Intérêts pour la communauté - Intérêts pour le village et ses habitants (pour ce qui s'y passe) - Objectifs commun - Participer / Participation au village - Projet - Rassemblement

Reste (cité 1 fois) : Emploi

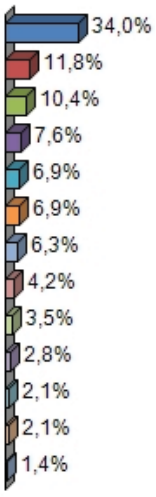
assoc 1

	Nb	% cit.
relationnel	45	27,4%
appartenance	21	12,8%
racines	19	11,6%
solidarité	16	9,8%
qual_vie	14	8,5%
territoire	14	8,5%
faire_ens	11	6,7%
festif	7	4,3%
vécu_com	7	4,3%
politique	5	3,0%
chauvin	4	2,4%
mémoire	1	0,6%
Total	164	100,0%



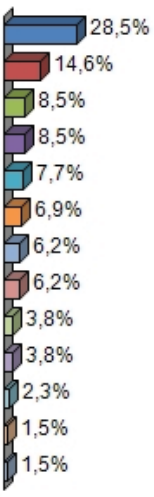
assoc 2

	Nb	% cit.
relationnel	49	34,0%
territoire	17	11,8%
solidarité	15	10,4%
appartenance	11	7,6%
faire_ens	10	6,9%
qual_vie	10	6,9%
festif	9	6,3%
mémoire	6	4,2%
vécu_com	5	3,5%
racines	4	2,8%
chauvin	3	2,1%
us_coutumes	3	2,1%
politique	2	1,4%
Total	144	100,0%



assoc 3

	Nb	% cit.
relationnel	37	28,5%
solidarité	19	14,6%
appartenance	11	8,5%
territoire	11	8,5%
faire_ens	10	7,7%
racines	9	6,9%
festif	8	6,2%
us_coutumes	8	6,2%
mémoire	5	3,8%
vécu_com	5	3,8%
chauvin	3	2,3%
politique	2	1,5%
qual_vie	2	1,5%
Total	130	100,0%



Les représentations de l'identité communale

Psychosociologie d'un village re-composé, Gigouzac

Résumé

Après plusieurs décennies de désertification, certaines campagnes bénéficient aujourd'hui d'un réinvestissement croissant par des populations urbaines. Aussi, la restructuration des sociétés rurales interroge. Le paysage social change, transformant ainsi le rural en un monde social avant tout. Le village fait-il encore sens pour ses habitants ? La thématique de ce travail s'intéresse alors à l'évolution et à la transformation relationnelle de l'espace rural français, avec un intérêt tout particulier pour les communes de moins de 500 habitants et leur identité communale singulière. Le village de Gigouzac dans le Lot, 239 habitants, est mon terrain d'étude depuis plus de 10 ans. Ce choix n'est pas sans raisons et sans conséquences puisque j'habite mon terrain et mon objet d'étude, familialement, personnellement, et scientifiquement.

La propriété essentielle de cette recherche est son caractère longitudinal, impliquant une mise à distance et une observation constante et participante. Ces différentes postures « du dedans » mêlent la sociologie et l'audiovisuel à une approche psychosociale. Le concept d'identité doit être défini en le signifiant. Cette thèse tente de saisir l'identité communale. Afin d'observer les effets que peut avoir l'arrivée de nouveaux habitants de culture urbaine sur cette identité, j'ai choisi de la considérer du point de vue de la psychologie sociale et de la dynamique de ses représentations. Les différentes méthodes de recueil de données employées, tour à tour quantitatives, comparatives, qualitatives, et audiovisuelles, montrent les permanences et les dynamiques de la ruralité. Le village évolue, se modernise, se réinvente, mais reste un territoire pertinent et cohérent, une réponse à l'individualisme grandissant de la société moderne.

Mots-clés : ***Identité communale, Représentations sociales, Sociabilités rurales, Mode d'habiter, Ancrage, Appartenance, Audiovisuel.***

The representations of the township identity

A psychosociology of a re-composited village, Gigouzac

Abstract

After several decades of desertification, some countryside areas benefit today from an increasing reinvestment by urban populations. The restructuration of rural societies is also questioning. The social landscape is changing, turning above all the rural into a social world. Does the village make still sense for its inhabitants ? The field of this research deals with evolution and the relational transformation of the French rural space, with a special emphasis on townships (in the north-american sense) of less than 500 inhabitants and their singular identity. The village of Gigouzac (Lot), of 239 inhabitants, is my fieldwork since more than 10 years. This choice is not without reasons and without consequences, as I live my fieldwork and my research topic, personally, with my family, and scientifically.

The essential property of this research lies in its longitudinal character, implying a distance to take as well as constant and participating observation. These various « in situ » postures are combining sociology and audiovisual techniques with a psychosocial approach. The concept of identity have to be defined by its meaning. This Ph-D thesis is trying to understand the township identity. In order to observe the effects the new inhabitants of urban culture could have on the township identity, I choiced to consider it under an angle of social psychology and its representation dynamics. The different methods used in the data collection, being quantitative, comparative, qualitative and audiovisual, show the permanencies and the dynamics of the rurality. The village is evolving, is modernizing, is reinventing itself, but it remains a pertinent and a coherent territory, a reply to the increasing individualism of the modern society.

Keywords : ***Township identity, Social representations, Rural sociabilities, Way of dwelling, Sociological anchoring, Belonging, Audiovisual.***